This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library of the University of Michigan
The Coyl Collection.
Miss Jean L. Coyl
of Detroit
in memory of her brother
Col. William Henry Coyl
1894.

E. F. FABER

Od/Bu 1807
+ 30

$5 —

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*, rue Hautefeuille, N° 23.

1807.

840.6
M558
1807
Oct.-Dec.

G.L
Coyl
Gottschalk
4.5.56
88594

(N° CCCXXIV.)

(Samedi 3 Octobre 1807.)

DÉPT DE LA SEINE
5 cen

MERCURE DE FRANCE.

AVIS.

Les Propriétaires du *Mercure* et de *la Revue Littéraire* ont cru devoir réunir ces deux Journaux. — Le nom du *Mercure* a été conservé comme le plus ancien.

Un *Prospectus*, qui sera envoyé incessamment aux Abonnés, développera les motifs et les avantages de cette réunion.

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN POÈME NOUVEAU (1).

(Arthur, frère d'Olcan qui règne dans l'île de Wailte, vient visiter Elfride, reine d'Angleterre).

. . . .

Un léger bruit, que chaque instant redouble,
Annonce Arthur, qui sous un air serein
Cache toujours son fidèle chagrin.
Devant Elfride un moment il se trouble,
Et calme il dit : « Honneur du trône anglais,
Reine aux Wailtains si douce et si propice,
Trois fois salut ! Votre main protectrice
Daigna sur nous répandre ses bienfaits.

---

(1) Les *Rosecroix*, poëme en douze chants ; par Evariste Parny. — Un vol. in-12. A Paris, chez Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, et chez Debray, Barrière des Sergens. — Le u que nous citons, est tiré du second chant.

O que toujours croisse votre puissance !
De l'amitié, de la reconnaissance,
J'apporte ici l'hommage mérité.
Un don si pur jamais n'est rejeté. »
Tandis qu'il parle, aux regards de la reine
On exposait quelques débris d'Athène,
Des urnes d'or, des marbres précieux,
Les traits divers des héros et des dieux.
Viennent après les voiles d'Arménie,
Chypre et Naxos, l'odorante Arabie,
Les fins tissus que l'Inde a colorés,
Et que l'Egypte à Venise a livrés.
Enfin paraît l'ingénieux ouvrage
Que seul encor connaît la main d'Arthur,
Chef-d'œuvre où l'art, d'un doigt mobile et sûr,
Marque du tems le rapide passage.
Au prince alors Elfride s'adressant,
« De l'amitié j'accepte le présent,
Les vœux flatteurs; et vous, fils d'Agéline,
Imitez-moi : l'amitié vous destine
Un don moins riche et sans doute plus doux.
C'est le tissu qu'obtint de votre père
Le roi français père de mon époux.
Leur union fut constante et sincère.
Sans pompe et seul, quelquefois Athelcan
Devers Paris allait chercher Gontran.
Sur ce long voile une aiguille fidelle
De ses amours fixa le souvenir;
Et d'Agéline, aussi tendre que belle,
Ainsi les traits vivront dans l'avenir.
Combien ce don est cher à ma tendresse !
Je n'ai point vu ce tissu précieux
Dont votre époux vantait l'heureuse adresse,
Et qu'à mon frère il refusa sans cesse.
Reine, ordonnez qu'on l'expose à mes yeux. »
Voilà ce don plus doux que magnifique.
Arthur écoute, attentif et troublé;
Et par son chant un ménestrel explique
Le long tissu lentement déroulé.

» Jeune inconnu, dit la jeune Agéline,
Qui fuyez-vous? par quel main blessé?
— Je m'égarais dans la forêt voisine,
Quand des brigands le glaive m'a percé.
— La pauvreté peut être hospitalière :

Pauvre je suis, et mon père est absent ;
Mais je connais son cœur compatissant ;
Venez, entrez dans notre humble chaumière. »
Cette Française est rose de beauté,
Rose d'honneur, et rose de bonté. »

« Sa main prudente a guéri la blessure
De l'étranger qu'elle croit un vassal.
Il aime, il plaît ; sa tendresse était pure ;
En lui le père adopte son égal.
« Je reviendrai pour ce doux hyménée,
Dit-il ; et toi, l'épouse de mon cœur,
A mes rivaux oppose ta froideur.
L'Amour punit la main deux fois donnée. »
Mais Agéline est rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité.

« Sur ce rivage arrivent des pirates ;
De la bergère ils retiennent les pas ;
L'un d'eux saisit ses mains si délicates ;
Le père en vain lève son faible bras.
Sur le vaisseau pleurans on les entraîne.
Bientôt de Wailte ils découvrent le port.
On les sépare, on se tait sur leur sort ;
Mais Agéline entend le mot de reine.
Que je te plains, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité ! »

« Entre un soldat : « Fille trop fortunée,
Mon maître a vu tes modestes appas ;
Jeune, et sensible, il t'offre l'hyménée ;
Parle, et choisis ; le trône, ou le trépas. »
Elle répond : « Je suis simple bergère.
Le prince en vain descendrait jusqu'à moi :
C'est pour toujours que j'ai donné ma foi.
Je mourrai donc ; mais épargnez mon père. »
Pour toi je tremble, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité ! »

« Son père vient, dont la voix affaiblie
Laisse échapper des mots interrompus :
« Un roi.... l'hymen.... tu sauverais ma vie,
La tienne... hélas ! j'approuve tes refus.
-- Non, vous vivrez, mon père ; plus d'alarmes.
O de l'amour songes évanouis !
Mais le devoir commande, j'obéis ;
Dites au roi » .... Sa voix meurt dans les larmes.
Noble Agéline, ô rose de beauté !

J'admire et plains ton infidélité. »
« Devant l'autel la victime frissonne,
Et sous le voile on devine ses pleurs.
Le roi prenant la main qu'elle abandonne :
» Pardonne-moi mon crime et tes douleurs. »
Ces mots soumis, cette voix si connue,
De la bergère avertissent les yeux,
« C'est vous? c'est vous »? Et du peuple joyeux
Le cri s'élève et va percer la nue :
Règne long-tems, ô toi, rose d'honneur,
Rose d'hymen, et rose de bonheur! »

Du ménestrel cesse la voix sonore :
Arthur ému semble écouter encore......

M. Parny.

EXTRAIT DU RETOUR DE TRAJAN,

Comédie inédite de M. Arnault, membre de l'Institut (1806).

(On apporte une lettre a Pline, qui la lit en présence de l'Impératrice.)

Sénécion, consul, à Pline sénateur,
Salut. Notre auguste Empereur
D'après votre amitié jugeant de vos alarmes
Veut qu'avant tous vous sachiez quel bonheur
Jupiter accorde à ses armes.

Les Daces par trois fois défaits
Croyaient en demandant la paix
Endormir notre vigilance,
Cependant que leur chef par un secret accord
Du plus puissant des Rois du nord
S'était ménagé l'assistance.
Nous apprenons bientôt, sans en être surpris,
Que dépouillant la feinte et redoublant d'audace
Au camp du roi Sarmate on a vu le roi Dace
De son camp dispersé rallier les débris ;
Et qu'il accourt jaloux de venger sa disgrace.
Trajan de ces rapports ne s'épouvante pas ;
Il a de sûrs moyens pour repousser l'orage
Et multiplier les soldats :
La discipline et le courage.
Pour un poste meilleur abandonnant soudain
Celui qu'il occupait, il a su du terrain

S'assurer d'abord l'avantage.
Il fuit pour vaincre, on croit qu'il fuit comme vaincu;
Sur ses pas le barbare à grands pas accouru
En espoir triomphe et nous raille;
Il apprendra bientôt en ce champ trop étroit,
Qu'au génie appartient le droit
De choisir le champ de bataille.
La nuit vient : le repos précède les combats.
Dépouillant l'appareil de la grandeur suprême,
L'Empereur lui seul ne dort pas;
Il visite le camp et voit tout par lui-même.
Au plus dangereux poste il était parvenu
Lorsqu'un soldat l'a reconnu
Et s'écrie : ô César! si j'ai bonne mémoire,
Demain revient le jour où le peuple romain,
Pour son bonheur et pour sa gloire
T'a proclamé son souverain;
Tes présomptueux adversaires
Demain, à l'Univers auront appris comment
Rome de ton avénement
Veut fêter les anniversaires.
Il dit : et saisissant un brandon à ces feux
Qui du camp marquent la limite,
D'une main joyeuse il l'agite,
En criant : ô César! vis à jamais heureux!
Le camp se réveille et l'imite.
Par chacun à la fois mêmes vœux sont formés,
De semblables flambeaux tous les bras sont armés;
Et l'on serait tenté de croire
Que ce camp, d'ennemis pressé de toutes parts,
Est l'enceinte paisible où les enfans de Mars
Font la fête de la Victoire.
Le jour enfin renaît et la guerre avec lui.
A peine le soleil a lui
Que hors du camp nos légions s'avancent.
Avec fureur sur nous les barbares s'élancent.
Fougue imprudente, effort stérile et vain
Qui leur fait rencontrer leur perte
Dans ces forêts d'acier, contre ces murs d'airain
Dont chaque phalange est couverte.
Déjà plus d'un brave a vécu.
Repoussé, mais non pas vaincu,
L'ennemi pourtant se rallie.
Mais soudain son ardeur semble se ralentir;
De rang en rang même on publie

Qu'un nouveau coup sur lui vient de s'appésantir.
Les Daces en deux parts divisant leur armée
S'étaient flattés d'anéantir
La nôtre au jour naissant tout à coup enfermée.
Le projet était grand ; mais pour l'exécuter
Que d'obstacles à surmonter !
Il fallait franchir un passage,
Embrassant d'une part les longs circuits d'un mont,
De l'autre retréci par des marais sans fond ;
Dans ce chemin le Dace aveuglément s'engage.
L'Empereur l'y poursuit : et comme il prévoit tout,
Comme déjà les siens sans que rien les arrête
Ont été du dédale occuper l'autre bout,
Il lui ferme à la fois la marche et la retraite.
Dès-lors nos frondeurs, nos archers,
Qui du mont occupent le faîte,
Sans craindre l'ennemi font pleuvoir sur sa tête
Les bois, le fer, le plomb, les débris de rochers.
Nul repos n'interrompt cette affreuse tempête.
Aux piéges qu'ils tendaient les barbares surpris,
Jettent d'épouvantables cris.
Devant eux, derrière eux, sur eux toujours présente,
La mort dans tous leurs rangs porte sa faulx sanglante.
D'un péril vers un autre incessamment chassés,
Où fuir le vainqueur qui les presse ?
Quel parti reste à leur détresse ?
A travers ces marais que l'hiver a glacés,
Les malheureux se précipitent.
Mais des dangers plus grands que tous ceux qu'ils évitent,
Sous leurs pas incertains ne sont-ils pas cachés ?
Par la chûte des rocs au rivage arrachés,
En mille endroits déjà la glace est entamée.
Nous l'entendons crier, nous la voyons fléchir.
Elle n'a pas pu soutenir
Ce fardeau de toute une armée !
Trop tard les Daces effrayés
Ont voulu ressaisir le sol qui les rejette ;
L'abîme s'ouvre sous leurs piés
Et se referme sur leur tête.
Trajan, qui sur ces bords ne voit plus d'ennemis,
Trajan, précédé de sa gloire,
Retourne dans la plaine achever la victoire,
Et fait plus qu'il n'avait promis.
Son génie est encor plus grand que son courage.
Dès qu'il a paru tout a fui.

Venir, voir et vaincre, pour lui
D'un moment à peine est l'ouvrage.
Quoi de plus? Le Sarmate en ses tristes Etats
Va déplorer son imprudence,
Et du vainqueur le Dace implore la clémence.
La clémence aussi bien que l'intrépidité
Ne s'épuise jamais dans le cœur d'un grand homme;
Trajan pardonne encore.....

M. Arnault.

CONSEILS TIRÉS D'UNE POÉTIQUE EN VAUDEVILLES.

Sur l'Air: *Du Curé de Pompone.*

Dans nos écrits, dans nos discours
Evitons l'imposture:
Tâchons d'être entendus toujours;
Fuyons la boursouflure:
Ne conspirons point au succès
D'une fausse éloquence;
Et puisque nous sommes français,
Parlons français en France.

G***.

AUX ACADÉMIES, SUR LES ÉLECTIONS.

Tribunaux de l'esprit, littéraires Sénats,
Craignez deux questions quand vous devez élire;
Faites que le Public ne puisse jamais dire:
« Pourquoi tel en est-il; et tel n'en est-il pas? »

ENIGME.

On vous annonce une maison
A louer en toute saison:
Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un besoin;
Ecurie et grenier à foin.
Est-elle en un quartier qui pourrait ne pas plaire?
Aussitôt le propriétaire
Avec quelques mots qui font peur
Et sa baguette d'enchanteur,
Enlève la maison meubles et locataire,
Et fera tant qu'il la mettra
En tel endroit qu'il vous plaira.

On connaît cet hôtel célèbre
A son écriteau singulier
Pris dans Barême et dans l'algèbre,
Et l'on trouve au calendrier
Son nom et celui du sorcier.

LOGOGRIPHE.

On me porte à la cour, aux champs comme au palais,
Et pourvu de sept pieds, je ne marchai jamais.
Si tu m'en coupes cinq, tu vois bientôt paraître
Un pronom possessif, une conjonction,
De l'astre qui nous luit la révolution ;
Si tu m'en laisses trois, je serai de ton être
L'immortelle moitié, le liquide élément,
Du foudre le séjour, de bons-mots un recueil ;
L'animal dont la peau refusée au cercueil
Sous les enfans de Mars se fait entendre au loin.
Je mesure le drap, si par un choix heureux
Tu sais de mes sept pieds assembler deux fois deux,
Avec cinq pieds je suis, ce que tu fus, lecteur,
Es ou bientôt seras ; avec six, en ton cœur
L'objet que tu chéris. Enfin pour dernier trait,
Pour achever ici de faire mon portrait,
Au couchant comme au nord, à l'ouest, au midi,
Mon corps contre ma queue est souvent ton abri.

CHARADE.

On peut, même à Paris, voir encor mon premier,
Dans un jardin, lui seul, composer mon entier,
Donner asyle à la tendre fauvette :
Mais taisons-nous ; car bientôt mon dernier
Pourrait, sans le vouloir, effrayer la pauvrette.

M. Laurent.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Plume.*

Celui du Logogriphe est *Mariage*, où l'on trouve *mari*, *âge*, *ame*, *ami*, *air*, *mer*, *amer*, *rage*, *rime*, *ire*, *ramage.*

Celui de la Charade est *Char-pie.*

LITTERATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

HERMODORE ET EUPHRASIE.

Anecdote athénienne.

Il y avait dans Athènes (c'était au tems de Périclès) deux Ecoles fameuses, dont les principes paraissaient différer étrangement.

L'une avait pour chef Hermodore, vieux rhéteur, qui frondait les opinions à la mode et censurait amèrement les mœurs de ses concitoyens. Il voulait fonder une secte de *rigoristes*.

Une femme, Euphrasie, était le chef de l'autre Ecole. A cette époque, les femmes, dans la Grèce, pouvaient, sans craindre le ridicule, se dire poëtes et même philosophes. Sapho, Corinne, Télésille, Praxile avaient déjà brillé dans l'une et l'autre carrière.

Euphrasie était jeune encore : son Ecole ne florissait que depuis quinze ans au plus. Sa conduite avait toujours été sans tache, quoique sa morale ne fût pas austère. Cette philosophie qu'Hermodore appelait avec dédain *moderne*, et contre laquelle il ne cessait de déclamer, Euphrasie en professait hautement les principales maximes.

Les systêmes des chefs de ces deux Ecoles influaient, comme il arrive presque toujours, sur leurs opinions en littérature. Il suffisait qu'Euphrasie eût parlé avec avantage dans son Ecole, d'un poëte, d'un orateur, pour qu'Hermodore s'efforçât aussitôt de prouver que cet orateur était sans éloquence, et ce poëte sans verve. Il critiquait sur-tout les modernes, parce qu'Euphrasie avait parmi eux beaucoup d'amis. Que de mal ne disait-il pas des poëtes tragiques Euripide et Agathon, des poëtes comiques Eupolis et Cratinus! C'est qu'ils vivaient encore, et que notre censeur ne voulait reconnaître de talent que dans les écrivains du siècle passé.

Les jeunes Athéniens, au milieu de ce tourbillon

d'opinions contraires, ne savaient sur quoi se fixer : ils se demandaient ce qu'il fallait blâmer ou applaudir. Les hommes de génie, presque toujours modestes et timides, ne publiaient point leurs ouvrages, dans la crainte de trouver des deux parts, au lieu de critiques impartiaux, des juges passionnés et injustes.

Quelques hommes bien intentionnés virent qu'il était tems de faire cesser cette lutte fatale aux talens. On alla consulter sur les moyens d'exécution, le plus sage des philosophes d'Athènes, Socrate : (ce ne fut que plusieurs années après qu'à la honte des Athéniens on lui fit boire la ciguë......)

Socrate répondit, à sa manière, en interrogeant ceux qui lui demandaient des réponses.

« Existe-t-il deux couleurs plus différentes que le jaune et le bleu? — Socrate, nous ne le croyons pas.

» Et que fait notre grand peintre Panœnus quand il veut produire la belle couleur verte d'un laurier, d'un palmier? — Comment le saurions-nous, Socrate? c'est là l'art du peintre. — Je vois bien qu'il faudra que je vous apprenne ce que n'ignore pas le plus médiocre artiste. Quand Panœnus veut une couleur verte, il prend un peu de bleu, un peu de jaune, il les unit, les mêle sur sa palette, et l'on voit paraître la couleur du laurier ou du palmier..... » Socrate les quitta; Alcibiade l'attendait.

Ceux qui l'avaient consulté, comprirent cette espèce d'apologue. — Rapprochons, se dirent-ils, unissons les deux rivaux; les couleurs tranchées disparaîtront....

Mais comment opérer d'abord une entrevue?..... Voici comme on s'y prit.

On avait préparé sur les bords de l'Ilissus, une fête brillante pour célébrer le retour de Périclès qui venait de forcer à la paix les plus dangereux ennemis d'Athènes. Des amis communs trouvèrent moyen d'attirer à cette fête Hermodore et Euphrasie. La foule de leurs partisans les accompagnait. Tous deux se rencontrèrent près d'un petit bois d'oliviers. Hermodore détourna les yeux d'un air irrité en reconnaissant sa rivale; Euphrasie se mordit les lèvres, mais ne parut pas trop fâchée de l'événement.

Dans cet instant même, on entendit un chœur de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantaient une Ode de Xanthus sur la *douce concorde:* le chœur parut; tous ceux qui le composaient, avaient à la main des branches d'olivier et sur la tête des couronnes de myrte et de laurier. Ils allaient faire des sacrifices dans le temple de Minerve. Ils invitèrent Hermodore et Euphrasie à se mettre à leur tête. L'un et l'autre résistèrent. Lors une voix s'éleva dans l'assemblée : « Chefs de deux célèbres Ecoles, expliquez-nous les vrais motifs de votre mutuel éloignement. Peut-être vos opinions diffèrent moins que vous ne croyez....

« Voulez-vous nous prendre pour juges, et répondre aux questions que je vais vous adresser ?....

Hermodore et Euphrasie y consentirent. La foule s'assit en cercle autour d'eux.

Alors un vieil Athénien leur parla en ces termes :

« Ne croyez-vous pas, l'un et l'autre, qu'un Etat ne peut prospérer que par de bonnes lois et de bonnes mœurs ; n'avez-vous pas pour principal objet de faire respecter les unes, d'épurer les autres ?

» Sans doute, s'écrièrent à la fois les deux philosophes; et c'est ce que prouvent nos discours et nos écrits.

» — N'inspirez-vous pas, en toute occasion, aux jeunes Athéniens qui suivent vos leçons, l'amour de leur patrie, l'obéïssance aux lois et une grande admiration pour l'héroïsme et le génie qui gouvernent maintenant Athènes ?.....

» — Nous nous croirions coupables d'en agir autrement......

— » Puisque vous êtes de même avis sur des questions si importantes, ce n'est donc que sur des questions littéraires que vous êtes divisés d'opinions. C'est ce que nous verrons bientôt.

» Ne regardez-vous pas Homère comme le premier des poëtes, Pythagore comme le plus vertueux des philosophes, Eschyle et Sophocle comme d'admirables poëtes dramatiques ?.....

»—Oui, oui, s'écria Hermodore; et ces grands hommes 'ont point de dignes successeurs...... »

Euphrasie allait répliquer, mais l'Athénien l'inter-

rompit et s'écria : « Vous voyez que vous êtes toujours d'accord. Pourquoi donc former deux Ecoles et deux partis !.... »

Alors il prit leurs mains, et sans beaucoup de violence, il les unit. Pour la première fois, Hermodore regarda en face Euphrasie; il s'aperçut avec étonnement que ce n'était point là cette femme emportée, fière, audacieuse, que son imagination lui avait si souvent représentée.

« Allons au temple, dit l'Athénien, sanctifier par un serment une réunion qui doit plaire aux philosophes comme aux littérateurs.... »

Hermodore et Euphrasie ne refusèrent plus de se joindre au cortége.

Mais avant de prononcer le serment, Euphrasie prit la parole et dit :

« J'ai quelques conditions à proposer. Hermodore, vous n'abuserez point de votre âge ; vous permettrez que dans notre école, je dise quelque bien du siècle actuel. . . .

« Accordé, dit Hermodore, pourvu que vous n'abaissiez pas trop le siècle précédent.

« Vous me laisserez applaudir Euripide, Aristophane, admirer Socrate et quelques autres, quoique tous ces gens-là soient encore vivans. . . .

« Accordé, dit Hermodore ; mais vous me laisserez aussi ramener de tems en tems votre Aristophane à la décence, et blâmer Euripide de ses principes irréligieux. . . . . .

« J'y consens, dit Euphrasie. Ce choc d'opinions, quand il ne produit pas la haine, fait jaillir la vérité...»

Hermodore tira de dessous sa robe, un manuscrit qu'il allait publier contre les *systêmes* d'Euphrasie ; il le consuma sur l'autel des sacrifices.

Alors Euphrasie déclara qu'elle voulait que leur commune école fût désormais désignée sous le nom seul d'*Hermodore*. L'âge de son collègue, son ancienne renommée lui méritaient cet avantage.

On voulut que l'oracle du temple fût consulté sur les effets qui pourraient résulter de l'association nouvelle.

A ce nom d'*oracle*, Euphrasie ne put s'empêcher de froncer le sourcil; mais voyant qu'Hermodore s'en scandalisait, elle s'empressa de lui dire: ne craignez rien, je fus, je serai toujours tolérante et soumise aux lois de mon pays; j'aurai le plus grand respect pour toutes les institutions qu'elles ont consacrées... »

Voici ce que prononça l'oracle du temple de Minerve :

Le verd jouira de tout son éclat; il plaira à tous les yeux, tant que le jaune ni le bleu ne voudront dominer.

Ce ne fut là une énigme que pour ceux qui n'avaient point entendu Socrate.

Le soir, en soupant avec Périclès, Aspasie lui annonçá l'espèce d'hymen que venaient de conclure Hermodore et Euphrasie. — Périclès sourit.

On en parla beaucoup dans Athènes, pendant trois jours au moins. Les uns blâmèrent cette réunion; les autres y cherchèrent des motifs secrets, importans... Les sages applaudirent. AMAURY-DUVAL.

SUR LA TRAGÉDIE D'ESCHYLE,

Intitulée PROMÉTHÉE.

ESCHYLE est justement regardé comme l'inventeur de la tragédie, car le germe de l'art dramatique ne se laissait pas même entrevoir dans les tréteaux ambulans de Thespis qui précèda ce poëte grec. Il la créa véritablement, puisque, le premier, il la découvrit dans ce berceau grossier, puisqu'il introduisit deux acteurs sur la scène où d'abord l'on n'en voyait qu'un, et, par conséquent, inventa le dialogue qui est l'ame de la tragédie; puisqu'il lui donna sa juste mesure en ne lui donnant qu'un intérêt, et son véritable caractère en la rendant la peinture des passions fortes; puisqu'enfin de ses représentations errantes, il la fixa sur de magnifiques théâtres, et fit d'une farce populaire le plaisir de tous les peuples policés.

On croyait à Athènes que Bacchus lui avait apparu dans ses premières années, et lui avait ordonné de com-

poser des poëmes tragiques. Il n'est pas étonnant que les Grecs, naturellement disposés à penser que les poëtes étaient en relation avec la divinité, et à qui l'on avait persuadé que Simonide fut sauvé par Castor et Pollux, et Pindare élevé par Apollon, adoptassent, en faveur du créateur de la tragédie, une opinion qui jetait aussi du merveilleux sur sa jeunesse.

Cependant un dieu lui avait réellement apparu, c'était son talent; c'était ce génie qui avait tourmenté Thémistocle des trophées de Miltiade, qui poussa Alexandre vers la conquête de l'Asie, et enflamma Démosthène à l'aspect de la tribune aux harangues; c'était cette Divinité secrète qui parle à l'ame de tous les hommes nés pour une grande destinée; qui crie à l'un, sois général; à l'autre, sois orateur; à celui-ci, sois poëte; et qui est presque toujours le précurseur de leurs succès comme le guide de leurs premiers élans.

Eschyle n'a pas sans doute autant de régularité que Sophocle et qu'Euripide. Tous deux ont perfectionné son invention avec un art admirable; tous deux ont mieux connu la science du dialogue, le choix du sujet, la gradation du plan, et la vérité du style; mais la gloire en retourne encore à Eschyle, qui les avait enrichis de ses découvertes et éclairés par ses fautes.

Cependant malgré leur supériorité, il a souvent porté la tragédie à un degré aussi élevé qu'eux. Il est même une partie dans laquelle il n'eut jamais de rival, c'est celle des chœurs. Aucun de ses successeurs n'a égalé la pompe et l'intérêt qu'il sut y répandre. Dans les autres parties de l'art, ils n'ont point surpassé l'énergie de ses vers, l'élévation de ses idées, la force de ses tableaux. La poësie descriptive est sur-tout celle qu'il sut introduire avec le plus d'avantage dans ses pièces; il y déploie un luxe éblouissant de métaphores, d'expressions majestueuses, de grandes images. L'épopée n'a pas un langage plus fastueux que sa diction : il est Homère dans ses descriptions comme il est Pindare dans ses chœurs.

Quoiqu'Eschyle ait indiqué la terreur et la pitié comme les deux ressorts tragiques entre lesquels il faut balancer l'ame pour lui inspirer des sensations profondes, la terreur est celui qu'il a fait jouer le plus souvent

DEP. DE LA SE 5. cen

et avec le plus de succès. Le pathétique convenait peu ce génie mâle et hardi. Je ne parle pas de l'amour ; je crois qu'il ne pensa jamais à le présenter au théâtre : et peut-être son exemple, autant que les mœurs grecques, détourna-t-il ses successeurs de l'idée d'y introduire ce sentiment si fécond en situations touchantes ; mais Eschyle ne rejette pas seulement les peintures molles et voluptueuses, il s'interdit encore les tableaux attendrissans. Il semble se plaire à tremper son pinceau dans les couleurs les plus sombres. L'horreur est l'impression qu'il recherche. Aussi les apparitions, les tombeaux, les cérémonies lugubres sont les objets qu'il prodigue de préférence : il voulait frapper l'imagination plus qu'émouvoir le cœur.

Doué d'un esprit créateur, il ne négligea rien de ce qui pouvait faire valoir ses ouvrages. Il inventa des costumes majestueux, des décorations et des perspectives pittoresques, des ballets expressifs et pompeux. On connaît l'effet terrible que dans une de ses tragédies produisirent les Furies, qu'il fit paraître et agir pour la première fois sur le théâtre, avec des torches dans les mains et des serpens dans les cheveux. Des femmes avortèrent, des enfans moururent ; on doit juger par là de la perfection de cette pantomime effroyable. Ainsi, Eschyle ne créa pas seulement l'art, il créa encore la représentation ; et l'on peut dire que la Tragédie sortit toute armée de sa tête, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Il composa près de cent tragédies ; elles ne furent pas toutes couronnées. Il ne triompha même que quinze fois. De tant d'ouvrages, sept seulement sont parvenus jusqu'à nous. Le reste se perdit sous les ruines de vingt états de la Grèce que jeta l'un sur l'autre le tems qui ne respecte pas plus les empires que les travaux du génie. Ce que nous avons recueilli est bien fait pour augmenter nos regrets : quel était ce talent extraordinaire qui n'est arrivé jusqu'à nous qu'avec quelques rayons de sa gloire, et qui répand encore dans la postérité une clarté si brillante !

La première de ses tragédies est *Prométhée enchaîné !* Il avait traité l'histoire de ce Titan, en trois pièces ; sa-

voir : *son larcin*, *ses liens* et *sa délivrance*. Nous n'avons que celle où il est question de ses liens.

Ce sujet est excessivement bizarre : c'est *Prométhée cloué et lié à un rocher*. Les détails de cette exécution se passent sur la scène, et présentent un spectacle horrible.

La fable raconte que Prométhée ravit le feu du ciel, et que, pour punir son audace, Jupiter le foudroya, et le livra à la faim insatiable d'un vautour. Eschyle a pris dans cette tradition les circonstances qui se mariaient à son plan, et y ajouté celles qu'il a cru propres à rendre son héros intéressant. C'était déjà sentir l'art que de savoir ainsi se rendre maître de son sujet. Il suppose que Prométhée aida Jupiter à monter sur le trône de Saturne, qu'il lit dans l'avenir mieux que Jupiter lui-même, et qu'enfin, ami des hommes, il les sauva, et leur apprit les sciences et les arts : voilà ce feu du ciel qu'il déroba. Jupiter irrité, l'accable du poids de sa colère. Mais il faut entendre Prométhée lui-même raconter son histoire.

J'ai traduit ce passage et d'autres d'Eschyle, en vers, comme l'on doit toujours traduire un poëte, mais sans m'astreindre à la fidélité littérale : je n'ai cherché qu'à rendre le sens. J'ai tâché que cette copie, malgré sa faiblesse, laissât entrevoir les beautés de l'original.

Prométhée, attaché par de longues chaînes à un roc sauvage, parle aux nymphes de la mer qui forment le chœur de cette pièce, car il en fallait toujours dans la tragédie grècque.

Ecoutez, le silence augmenterait ma peine.
Parmi les Dieux, régnaient la discorde et la haine.
Les uns, de Jupiter secondant les desseins,
Voulaient placer le sceptre entre ses jeunes mains ;
Les autres, de Saturne embrassant la défense,
Soutenaient hautement son antique puissance.
Dans ce parti brillaient ces Titans monstrueux,
Du ciel et de la terre enfans impétueux :
Sur leur force ils fondaient leur superbe assurance.
La sage Déïté dont je tiens la naissance,
Thémis m'avait prédit que, domptant la valeur,
L'art seul, dans ce débat, nommerait le vainqueur.

J'avertis les Titans : discours vains et frivoles !
Leur aveugle mépris rejetta mes paroles.
Dès-lors à Jupiter qui m'attira vers lui,
Blessé de leur dédain, je portai mon appui.
Ce Dieu, par mes conseils, joint la force à l'adresse,
Les attaque, les dompte ; et sa main vengeresse
Fait, en les foudroyant, rouler du haut des airs
Saturne et ses guerriers jusqu'au fond des enfers.
Ainsi de Jupiter j'assurai la puissance ;
Il me doit tout : voyez quelle est ma récompense !
Voyez le prix affreux du trône où je l'ai mis !
Le Tyran ombrageux craint même ses amis.
Mais vous voulez savoir l'objet de sa colère,
Apprenez tout. Assis au trône de son père,
Il sut, pour affermir sa naissante grandeur,
Des Dieux, par ses bienfaits, captiver la faveur ;
Mais aux faibles mortels sa barbare menace
Voulut substituer une nouvelle race.
J'osai seul résister à son cruel dessein ;
Mon zèle courageux sauva le genre humain,
Qui, tombant sous ses coups, du royaume des ombres
Aurait, sans mon secours, peuplé les rives sombres.
Je fis plus : sans projet, sans lumière et sans lois
Les humains dispersés erraient au fond des bois ;
De l'Olympe pour eux je dérobai la flamme :
Je leur appris les arts, et j'éclairai leur ame.
C'est-là ce qui rendit Jupiter furieux ;
C'est-là ce qui me perd : qu'il jouisse ! et des cieux
Où de me tourmenter il se fait une étude,
Qu'il contemple mon sort et son ingratitude.

Cette exposition, aussi simple que claire, est surprenante dans une des premières tragédies qui aient été faites. Du reste, la pièce est sans plan, sans action, sans événemens : c'est une lamentation languissante et monotone ; on y cherche une tragédie.

Cependant il ne faut pas croire qu'elle manque absolument d'intérêt, comme la plupart des écrivains l'ont avancé. Ils s'appuient principalement sur l'impossibilité où nous sommes de saisir la clé de cet ouvrage. Sans doute, c'est une allégorie, mais la fable entière est allégorique ; nous plaît-elle moins sous le voile qui la couvre ? Il se peut que cette tragédie renferme une critique cachée, comme on le prétend ; mais sans s'occuper à en

pénétrer le sens, cette histoire en elle-même attache; et le rôle de Prométhée sur-tout est très-intéressant.

Familiarisés dès l'enfance avec la fable, nous adoptons toutes ses données; mais elle nous serait étrangère, que ce fait n'aurait pas moins de charme pour nous. Un être quelconque qui, conservant dans l'adversité son courage et sa fierté, brave la main toute puissante qui l'écrase, et semble insulter aux coups du destin, est toujours un personnage attachant. Philoctète, dans les déserts de Lemnos rejetant les offres des Atrides, en est une preuve. Nous épousons la querelle de celui qui est au-dessus de son malheur, nous détestons avec lui ses ennemis, et nous condamnons le sort qui l'a frappé. Voilà ce qui nous plaît dans Prométhée. Son titre même de dieu, loin de diminuer notre plaisir, y ajoute : les dieux de la fable, n'étant pas, comme celui de la Bible, inaccessibles à l'erreur et à la souffrance, ayant au contraire les faiblesses et les sentimens de l'homme, ne nous semblent que des hommes immortels, et nous intéressent, en ce que, malgré leur supériorité, nous retrouvons en eux notre nature. Assurés que Prométhée est en proie à la douleur, il n'est plus pour nous qu'un infortuné, et son immortalité même le rend plus à plaindre à nos yeux.

D'ailleurs, la sphère où il est placé n'est-elle pas imposante? Combien notre esprit est flatté de faire reculer tous les siècles devant lui, et de se transporter à l'origine du genre-humain! Cet âge qui se perd dans la nuit des tems et qui précède le monde, cette guerre des dieux, cette stature des Titans, cette lutte de la Terre et de l'Olympe, ces rochers élevés jusqu'aux nues, ces combats dans l'espace, ce roi des immortels descendant sur le trône des airs, la foudre à la main, et renversant ses ennemis avec les monts qu'ils avaient entassés, tout cela charme l'imagination qui escalade le ciel avec les Titans, et s'élance au-delà des bornes de l'Univers. Si le poëme du *Paradis perdu* produit cette impression, ne doit-elle pas résulter aussi de cette fable qui lui ressemble? On ne peut nier que le Prométhée d'Eschyle et le Satan de Milton, à cette différence près que le premier est l'ami des hommes et que l'autre est leur ennemi, n'aient

beaucoup de rapport entre eux. Tous deux ont irrité leur souverain, tous deux sont bannis du ciel, ils lèvent encore tous deux un front superbe contre la main divine qui les frappe, et s'attirent par leur fierté de nouvelles disgraces; et si l'ange des ténèbres, malgré sa méchanceté, plaît par son audace, combien Prométhée, aussi intrépide, et plus généreux, doit plaire davantage! On en va juger par l'analyse de cette tragédie.

La pièce s'ouvre par une scène où la Force presse Vulcain d'exécuter le supplice auquel Jupiter a condamné Prométhée. Vulcain, quoique dieu du feu, et par conséquent intéressé à punir le vol de ce Titan, éprouve beaucoup de répugnance à servir d'instrument à la barbarie exercée contre lui. Prométhée est présent à leur contestation qui se passe dans un désert affreux de la Scythie, sur le mont Caucase, aux extrémités de la terre. Le choix du lieu n'est pas indifférent à remarquer. C'est toujours un mérite de la part du poëte dramatique de placer la scène dans un site pittoresque: en parlant aux yeux, on agit plus puissamment sur l'ame.

Vulcain, après avoir résisté quelque tems, se décide, et apprend à Prométhée son arrêt en ces termes.

Fils de Thémis, tu vois les larmes de Vulcain.
Il faut que je t'enchaîne avec des nœuds d'airain
A ce roc, où jamais ta paupière accablée
Par l'aspect d'un mortel ne sera consolée.
Tes membres, sous les cieux suspendus sans retour,
Noirciront desséchés par les rayons du jour.
Les ténèbres en vain, sur ta tête embrâsée,
De leur ombre un moment verseront la rosée;
Le soleil, au matin ranimant son ardeur,
Viendra pour toi des nuits dissiper la fraîcheur:
Tu frémiras sans cesse au lever de l'aurore;
Et n'auras de repos que pour souffrir encore.
Par quelle erreur, à l'homme accordant ton appui,
Lui donnas-tu ce feu qui n'était pas pour lui?
Dieu comme Jupiter, tu crus, dans ta démence,
Pouvoir du roi des Dieux défier la vengeance;
Tu te trompais: sa voix te condamne à gémir
Sous des fers où jamais tu ne pourras dormir.
Larmes, cris, rien n'émeut son orgueil invincible.
Hélas! un nouveau maître est toujours inflexible.

Après ce discours, Vulcain saisit Prométhée, et lui attache les pieds, les mains, le corps au sommet du mont Caucase, et, cette exécution terminée, il se retire avec la Force qui, en sortant, insulte à ses souffrances. Toute cette scène est horrible, monstrueuse, indigne d'être présentée sur un théâtre épuré. Mais on est bien dédommagé par celle qui suit. Cet infortuné, qui jusques-là n'a pas proféré une parole, rompt enfin le silence, et, resté seul, gémit ainsi sur son supplice.

O voûtes de l'Ether, ô souffle ailé des vents,
O terre qui créas tous les êtres vivans,
Sources qui dans les champs précipitez votre onde,
Fleuves majestueux, mer immense et profonde,
Toi, Soleil, qui répands des torrens de clarté,
Voyez tous comme un Dieu par les Dieux est traité!
Voyez les longs tourmens que m'apprêtent leurs haines!
Contemplez sur mes bras les innombrables chaînes,
Que sut des immortels forger le nouveau roi;
L'avenir, le présent, tout est affreux pour moi.
De mes maux inouis je cherche en vain le terme.
Que dis-je? les secrets que l'avenir renferme
Par mes yeux pénétrans ne sont-ils donc pas vus?
Il ne peut m'arriver des malheurs imprévus!
Je connais trop le sort, le sort irrévocable!
Cédons sans murmurer à sa loi qui m'accable.
Je l'ai voulu; je dois ces supplices cruels
Aux biens dont je me plus à combler les mortels.
Mon audace pour eux ravit le feu céleste:
Ce don leur fut utile autant qu'il m'est funeste;
Et, source de ces arts qui charment l'Univers,
En faisant leur bonheur, il causa mes revers.
J'aimai le genre humain: voilà quel est mon crime!
Voilà pour quel forfait ce Jupiter m'opprime!
Oui, ce tyran du ciel, et ces Dieux courtisans
De toutes ses fureurs ministres complaisans,
Viennent de m'attacher à ce roc du Caucase,
Où, tremblant qu'à la fin sa foudre ne m'écrase,
Je dois gémir long-tems sur des sommets neigeux,
Battu par la tempête et les vents orageux.

Ce monologue me semble de la plus haute éloquence. Le silence de Prométhée qui se tait pendant les détails de son supplice, n'en a pas moins, et annonce dans le poëte une grande connaissance du cœur humain. C'est

avoir parfaitement saisi le caractère d'un être altier, qui croirait s'avilir en poussant un soupir devant ses bourreaux, et qui, resté seul, rend à la nature tous ses droits. Cette gradation prépare avec habileté le moment de l'explosion où le poëte a supérieurement dépeint la plénitude de ce cœur fier et blessé, qui, après avoir long-tems amassé sa muette indignation, s'ouvre comme un torrent qui rompt ses digues.

Prométhée débute par des invocations au ciel, à la terre, aux fleuves, au soleil; les anciens ont quelquefois abusé de cette figure que nous employons avec plus de réserve. Ce n'est pourtant pas une vaine déclamation. Il est dans la nature que l'être qui souffre, et qui n'a personne auprès de lui à qui il puisse raconter ses peines, s'adresse aux choses inanimées. Il a besoin d'un confident, et tout le devient pour lui. Mais Prométhée est dans un cas particulier. Comme la mythologie anime tout, donne des nymphes aux ondes, des dieux aux vents, ce sont des divinités qu'il appelle à son secours. Au milieu de ses plaintes, il entend voltiger autour de lui, il regarde et aperçoit les nymphes de l'Océan. Elles s'empressent de lui annoncer qu'elles viennent pour le consoler. Ici Eschyle a encore senti la vérité. Il n'eût pas été naturel que Prométhée, qui doit avoir toute la défiance du malheur, adressât le premier la parole aux nymphes. Il a droit de craindre de s'épancher dans un cœur ennemi; c'est un mouvement très-juste de sa part, de garder d'abord le silence, et de ne le rompre qu'après être assuré que ce sont des consolatrices qui paraissent devant lui. Alors il leur dit d'une voix gémissante.

O filles de Thétis et du vieil Océan
Dont les humides bras environnent la terre,
Voyez comme l'arrêt du maître du tonnerre
M'attache sur ces monts à des rocs hérissés,
Et me penche tremblant sur des gouffres glacés.

Une nymphe lui répond :

Je vois en frémissant ce spectacle funeste.
Le sceptre est maintenant en des mains qu'on déteste.
Jupiter, de l'Olympe usurpateur cruel,
A chassé les Titans de l'empire du ciel.

On voit que Prométhée n'est pas le seul qui ait à se plaindre de Jupiter. Une grande partie des dieux le trouve un usurpateur barbare, et ce concours de plaintes contre l'oppresseur de Prométhée jette encore plus d'intérêt sur ce dernier. Il continue par ce beau mouvement.

Ah ! me couvrant de fers, que sa main moins barbare
Ne m'a-t-elle englouti dans la nuit du Tartare !
En ces gouffres obscurs du moins j'eusse échappé
Aux regards insultans des Dieux qui m'ont frappé ;
Mais le traître, comblant les affronts qu'il m'envoie,
Me suspend dans les airs en spectacle à leur joie !

Les nymphes cherchent à le consoler, en déclamant encore contre Jupiter. Prométhée reprend ainsi :

Un jour viendra pourtant où ce superbe Roi
Malgré mes longs tourmens aura besoin de moi.
Il voudra que soumis je m'abaisse à lui dire
Quel ennemi futur doit briser son empire.
Il viendra, devant moi tour à tour souple, altier,
Tantôt me menacer, et tantôt me prier ;
Il croira par ses dons vaincre ma résistance ;
Que j'aurai de plaisir à garder le silence !
Ou si je parle enfin, pour prix d'un tel bienfait,
Combien il expiera tous les maux qu'il me fait !

Cette obscure prédiction est le nœud de l'ouvrage. Prométhée l'expliquera-t-il ou ne l'expliquera-t-il pas? Voilà l'intrigue. Ce n'est pas-là sans doute une intrigue forte. Cependant elle amènera, comme on le verra dans la suite, une scène admirable.

Les nymphes ne font aucune attention à cette prophétie qu'elles semblent regarder comme le délire d'une ame altérée de vengeance, et qui prend ses vœux pour des réalités. Elles demandent à Prométhée la cause de son supplice; il leur répond par cette narration que j'ai placée plus haut; et l'acte finit.

Il serait assez rempli pour un premier acte, si les deux suivans l'étaient davantage; mais ils sont d'un vide qui prouve qu'Eschyle interrogeait encore son talent. C'est d'abord l'Océan qui, en sa qualité d'oncle de Prométhée, vient l'engager à fléchir Jupiter par des supplications, et se retire après ce conseil : voilà tout

le second acte. Pour le troisième, c'est seulement Prométhée développant au chœur, en détail, les services qu'il a rendus aux hommes : il faut convenir que, dans ces deux actes, il n'y a pas trace de tragédie. On n'y rencontre nulle part cette progression qui fait croître l'intérêt à chaque scène, et suspend l'attention du spectateur comme à un fil qui s'étend sans cesse, et qu'il craint lui-même de voir rompre. Mais si l'auteur dramatique ne s'y fait point apercevoir, le poëte s'y montre souvent, sur-tout dans ce passage du rôle de l'Océan où il décrit la chûte des Titans.

Puis-je oublier Atlas, que son vainqueur cruel
Courba sous le fardeau de la terre et du ciel ?
Puis-je oublier Typhon, cet enfant de la terre,
Cet énorme géant, qui, bravant le tonnerre,
S'élança furieux jusqu'aux voûtes de l'air ?
Sa voix était la foudre et son regard l'éclair ;
Des flammes s'élançaient de ses lèvres horribles.
Entassant mont sur mont, dans ses transports terribles,
Il semblait en espoir dévorer tous les Dieux :
Mais, prenant ses carreaux d'un bras victorieux,
Jupiter, sur le haut de ces cîmes fumantes,
Le renversa percé de cent flèches brûlantes.
Le front de ce Titan, que le feu calcina,
Vint frapper en roulant les gouffres de l'Ethna ;
Sa chûte de Thétys fit retentir les ondes,
Et mugir des enfers les cavernes profondes.
C'est sous ce vaste mont, par son souffle embrâsé,
Que son corps se soulève et retombe écrasé.
Vulcain y fait rougir ses enclumes tonnantes.
Un jour en sortiront des sources bouillonnantes
Qui, répandant au loin leurs torrens enflammés,
Engloutiront les bois et les champs consumés.
Ainsi, quoiqu'étendu sous l'Ethna qui l'accable,
Le fier Typhon, trouvant dans sa rage implacable
La force de vomir cent tourbillons de feux,
De ses fureurs encor menacera les cieux.

Voilà certainement une description très-poëtique : elle rappelle celle qu'Hésiode a faite dans sa Théogonie sur le même sujet. Le tableau des services que Prométhée a rendus au genre humain l'égale sous le rapport de la poësie, quoiqu'il soit d'un ton différent. Il a même

sur lui l'avantage d'appartenir encore plus au sujet, et d'être un trait de vérité; car celui qui est persécuté pour une belle action, se complaît dans ses détails, et semble adoucir ses malheurs en s'appesantissant sur ce qu'il y a de noble dans leur cause. Voici ce passage :

Avant que les humains devinssent plus habiles
La raison se taisait dans leurs esprits débiles ;
Pareils aux songes vains, tous les objets divers
Se perdaient, confondus à leurs regards couverts.
D'un bâtiment solide ignorant la structure,
Dans les bois où leur faim disputait la pâture,
Comme l'insecte vil que la fange a produit,
Ils creusaient sous la terre un informe réduit.
Les fleurs, du doux printems odorante parure,
Les vents qui de l'hiver augmentent la froidure,
Les épis, dont l'été fait jaunir ses moissons,
Ne leur révélaient pas la marche des saisons.
J'eus pitié de leur sort, et je devins leur maître.
J'éveillai leur raison et leur fis tout connaître.
Je leur appris le cours des astres différens
Qui distinguent les jours et les mois et les ans,
Le retour ordonné du soleil et des ombres,
La liaison des mots, la science des nombres.
Les arts dans leur esprit libre de son bandeau
Vinrent tous, à ma voix, allumer leur flambeau ;
A ma voix, des neuf Sœurs cette mère savante
La Mémoire y plaça sa glace obéissante.
Enfin, par mes leçons, aux rustiques travaux
Leur main assujettit le front des animaux,
Dompta le fier coursier, et lui servant de guide,
Le fit bondir sous eux, traîner un char rapide,
Et créa, sous leurs pas étendant l'Univers,
Ce bâtiment aîlé qui fend le sein des mers.

J'arrive au quatrième acte que remplit une scène entre Prométhée et Io, qui vient le consulter sur sa destinée. Il y a bien quelque grandeur à représenter Prométhée, qui connait l'avenir, prononçant encore des oracles sous les chaînes dont il est chargé : il semble voir un général captif traçant dans ses fers un plan de campagne. Cependant cette scène, à des beautés près, est peu attachante. Elle renferme des détails géographiques et historiques qui pouvaient plaire aux Grecs, mais qui

sont pour nous sans intérêt. D'ailleurs elle serait absolument épisodique, si elle ne se rattachait à la pièce, parce que d'Io doit naître un demi-Dieu qui renversera Jupiter, et délivrera Prométhée. Ce détail est brillant; mais il est tems de passer à la belle scène qui termine cette tragédie, et en forme le cinquième acte. Cette scène est un entretien entre Pométhée et Mercure qui, au nom de Jupiter, cherche à lui arracher l'explication de sa prophétie.

MERCURE.

Toi qui, contre les Dieux trop prompt à t'animer,
Suis un ressentiment que rien ne peut calmer;
Toi qui pour les mortels, d'une main sacrilége,
Osas ravir du feu le divin privilége,
Digne fils des Titans écrasés avec toi,
Tu veux donc dans les fers troubler encor ton roi!
Quel est l'hymen futur qu'annonce ta vengeance,
Et qui de Jupiter doit finir la puissance?
Parle: le Souverain de la terre et des cieux
Veut savoir à l'instant ce secret odieux.
Crois-moi, point de détours; leur stérile artifice
Ne pourrait désarmer la céleste justice.

PROMÉTHÉE.

Esclave, laisse-là tes discours menaçans.
Ton Jupiter et toi, vainqueurs encor récens,
Vous croyez qu'assurant un empire paisible
L'Olympe aux coups du sort s'élève inaccessible;
Mais deux Rois sont tombés de ce trône oppresseur,
J'en veux voir à son tour tomber leur successeur.
Oui, ce revers l'attend; sa chûte sera prompte!
Comme sur ce rocher je rirai de sa honte!
Mais quant à ces secrets qu'il prétend me ravir,
Il ne les saura pas; retourne le servir.

MERCURE.

Cet orgueil inflexible a causé ta misère.

PROMÉTHÉE.

Vil flatteur, oui, je dois tous mes maux à ton père;
Mais je ne voudrais pas, dégradant mon honneur,
Les changer un instant pour ton lâche bonheur.
J'aime mieux dévorer le sort le plus sinistre
Que d'être d'un tyran l'esclave et le ministre.

MERCURE.

Tu prends plaisir sans doute à tes cruels liens.

PROMÉTHÉE.

Puissent de tels plaisirs, barbare, être les tiens !

MERCURE.

Peux-tu donc me haïr? ai-je causé ta peine?

PROMÉTHÉE.

Oui, je hais tous les Dieux.

MERCURE.

Ah! l'excès de ta haine
A troublé ta raison!

PROMÉTHÉE.

Je craindrais d'en guérir
Si, perdant ma raison, je dois mieux les haïr.

MERCURE.

Dans la prospérité tu serais intraitable.

PROMÉTHÉE.

(Ne pouvant plus résister à ses douleurs.)
Hélas!

MERCURE.

Mais quel cri part de ta voix lamentable?
Il dément cet orgueil que tes maux ont nourri.
Jupiter dans les cieux ne connaît point ce cri.

PROMÉTHÉE.

Il est vrai; mais le tems qui de tout est le maître,
Le tems qui s'ouvre à moi, le lui fera connaître.

MERCURE.

Le tems rend sage enfin; eh! te l'a-t-il rendu?

PROMÉTHÉE.

Non; car si je l'étais t'aurais-je répondu?

MERCURE.

Réponds donc; obéis aux ordres de mon père.
Veux-tu par ton silence irriter sa colère?

PROMÉTHÉE.

De ce tort en effet je dois être confus;
Je lui dois tant!

MERCURE.

Tu joins l'ironie au refus:
D'un Dieu comme un enfant traites-tu l'interprète?

PROMÉTHÉE.

Eh! comment, vil flatteur, veux-tu que je te traite,

Toi qui, voyant mes maux, viens encor m'accabler,
Toi qui par tes discours crois me faire trembler?
Mais à fléchir mon cœur ta haine en vain s'efforce;
N'attends rien de la ruse, encor moins de la force.
Ecoute: Que d'abord de mes affreux tourmens
Jupiter à jamais brise les instrumens,
Qu'il me rende à mes droits, au genre humain que j'aime,
Maître alors de mon sort et digne de moi-même,
Je pourrai t'expliquer tout ce que j'ai prédit:
Voilà mes derniers mots; tu peux partir: j'ai dit.

MERCURE.

Prévois-tu les effets de ta rage obstinée?

PROMÉTHÉE.

J'ai tout prévu; sors.

MERCURE.

Crains une autre destinée;
Tremble enfin de souffrir plus de maux qu'aujourd'hui?

PROMÉTHÉE.

Regarde ce rocher, je suis sourd comme lui.

MERCURE.

Insensé!

PROMÉTHÉE.

Crois-tu donc qu'abaissant ma grande ame,
Servile comme toi, craintif comme une femme,
J'aille, pour m'affranchir de ces fers inhumains,
Tendre à mon ennemi de suppliantes mains?
Qui? moi! moi conjurer le vainqueur que j'abhorre!
Non; que plutôt cent fois sa foudre me dévore.

MERCURE.

Tu résistes toujours, et je te parle en vain:
Tel qu'un jeune coursier, ta bouche mord le frein;
Mais l'orgueil insensé n'est rien qu'une faiblesse.
Cède enfin, malheureux, à ma voix qui te presse.
Sais-tu ce qui t'attend? apprends avec effroi
La tempête de maux qui doit fondre sur toi.
Jupiter, pour punir ton silence coupable,
Lancera sur ce roc sa foudre inévitable;
Et tes membres, long-tems avec lui suspendus,
Sous ces éclats fumans tomberont étendus.
Vingt siècles, tour à tour, passeront sur la terre,
Jusqu'au jour où, ton front brûlé par le tonnerre
Soulèvera le poids dont tu seras chargé;
Mais de ce lourd fardeau vainement dégagé,

A peine revenant à ta vigueur première,
Tu croiras respirer la paix et la lumière,
Un aigle insatiable, au long bec recourbé,
S'attachant à ton corps dans ses serres tombé,
Dévorera ton foie et ta chair palpitante,
Qui renaîtront toujours sous sa faim renaissante.
Il ne s'arrêtera, que lorsqu'un Dieu pour toi
Ira prier des morts l'inexorable roi.
Voilà tous les tourmens dont l'horreur te menace;
Ne fléchiront-ils point ton imprudente audace?
De ton sort vainement t'aurai-je prévenu?

PROMÉTHÉE.

Tu ne m'as rien appris qui ne me fût connu;
Qu'on frappe ce qu'on hait, c'est le droit de la haine;
Je connais Jupiter, j'attends tout de la sienne.
Ainsi, que sur ma tête il lance ses carreaux,
Ou des torrens fougueux fasse rouler les flots,
Qu'il appelle les vents pour me faire la guerre,
Que dans ses fondemens il ébranle la terre,
Qu'il tourmente l'Olympe, ou soulève les mers,
Qu'il m'engloutisse enfin jusqu'au fond des enfers;
Ses efforts seront vains, son espérance vaine:
Je garderai la vie, et plus encor, ma haine.

MERCURE.

Je ne te dis plus rien, et je quitte ce lieu.
Malheureux, tu verras si je m'abuse : adieu.

Toute cette scène n'est-elle pas admirable? Elle le serait partout, mais elle paraît un prodige quand on pense qu'elle fait partie d'une des premières productions de l'art dans son enfance. On la croirait plutôt composée par Corneille ou par Racine, tant sa marche a de gradation et d'habileté, son dialogue de justesse et de précision, ses personnages de proportion et de convenance. On n'y trouve pas une faute de goût, on n'y découvre pas un endroit faible. Mercure parle comme il le doit : chargé par Jupiter d'obtenir le secret de Prométhée, il emploie deux moyens très-propres à y réussir, la menace et la prière, et s'il échoue, c'est parce qu'il rencontre une persévérance plus grande que son adresse. Prométhée répond avec une fierté vraiment sublime. Quoique dans le cours de l'ouvrage son rôle se soit annoncé avec beaucoup de

force, il semble qu'il ait redoublé de vigueur dans sa dernière expression. On sent que c'est maintenant que cette ame altière et ulcérée montre sa blessure toute entière. Quelle haine énergiquement tracée ! quelle éloquente intrépidité ! comme Mercure et Jupiter lui-même paraissent rapetissés devant ce grand caractère de Prométhée ! Chacune de ses paroles renverse, pulvérise toutes les menaces de Mercure, et quoique ce dernier soit l'interprète du Dieu qui porte la foudre, on croirait, en entendant sa victime, que c'est elle qui la lance.

Sans contredit la pièce d'Eschyle est très-vicieuse ; mais un rôle tel que celui de Prométhée, un rôle qui de scène en scène, d'acte en acte se développe avec une éloquence véhémente, avec une chaleur progressive, un rôle qui soutient l'attention et remplit le théâtre, suffit pour couvrir les défauts d'une tragédie et y jeter un vif intérêt. Son mérite est si réel que Sophocle lui emprunta les traits sous lesquels il dessina son *Philoctète*, et que les tragiques modernes y prirent le modèle du *Comte d'Essex*, de *Coriolan*, de *Warwik*, de tous ces caractères inflexibles dont l'altière opiniâtreté dans l'infortune plaît à l'esprit et frappe l'imagination. Enfin, c'est sans doute ce personnage imperturbable qu'Horace a voulu peindre dans ces vers :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

M. LEGOUVÉ.

EXTRAITS.

DE L'EGYPTE sous la domination des Romains ; par *L. Reynier*. Avec cette épigraphe :

Eam rem (Ægyptii) ita administrarunt, ut nemini innotescere posset, ac ipsis solis lucrosa esset.

JUSTINIANI, *édic. 13 in præfat.*

Un vol. in-°, 1807. A Paris, chez Made *Huzard*, rue de l'Eperon, n° 7.

LE nom des Romains rappelle à l'imagination tout ce qui fut grand dans l'antiquité. Les conquêtes de ce

peuple qui dévora tant d'Empires, et qui sur leurs débris éleva le colosse de sa puissance, excitent tous les genres d'enthousiasme. On aime à suivre ces guerriers célèbres dans leurs courses militaires, parce qu'ils ne traînent point à leur suite le ravage et la désolation, parce qu'ils gouvernent avec sagesse ce qu'ils ont asservi avec courage, et qu'ennemis des innovations, ils laissent aux peuples vaincus leurs lois, leurs usages, et quelquefois même jusqu'à la forme de leur administration intérieure. Telle fut leur conduite envers l'Egypte. Cette puissance, qui intéresse encore lors même qu'elle a perdu son existence politique et qu'elle se courbe sous le joug du vainqueur, doit cet heureux avantage à l'éclat dont elle a brillé pendant une longue suite de siècles, à sa mystérieuse origine, à la sagesse de ses lois, à la gravité de ses mœurs, à la pompe de ses fêtes et à la grandeur de ses monumens. A l'époque la plus fatale de ses annales, aux jours de son asservissement sous les Romains, on se plaît encore à suivre la destinée de ce peuple qui n'a rien fait pour mériter ses infortunes, et qui ne doit sa chûte qu'à l'impolitique de rois énervés. Ses vainqueurs même ne purent se défendre d'avoir pour lui une secrète admiration, sur-tout lorsqu'ils se rappelèrent que les magistrats d'Egypte avaient formé les législateurs les plus sages et les plus célèbres de l'antiquité, lorsque leurs yeux s'arrêtèrent sur les ruines augustes des palais et des tours de cette vieille contrée, et lorsqu'enfin ils se furent convaincus que cette nation qu'ils avaient soumise conservait encore quelques traces des vertus de ses aïeux et quelque chose de leur merveilleux génie.

Mais comme l'histoire du peuple vaincu se fond ordinairement dans celle du peuple vainqueur, à dater du jour de la conquête, ce qui s'est passé en Egypte depuis Auguste jusqu'à l'invasion des Arabes n'a point trouvé d'historiens particuliers et n'a jamais été retracé que d'une manière superficielle. Pour acquérir quelques connaissances historiques sur l'état de l'Egypte pendant cette période, il faut consulter d'abord quelques historiens grecs et latins, dans lesquels on peut recueillir quelques fragmens, et ensuite une foule d'ouvrages qui

semblent n'avoir aucun rapport avec votre sujet; tels, par exemple, que ceux de Philon, de Josephe, de Suidas, le *Code Théodosien*, les *Edicts de Justinien*, etc. Cette difficulté de réunir les notions éparses sur l'état de l'Egypte pendant la domination des Romains et l'utilité d'un pareil travail, avait engagé la Classe de littérature ancienne de l'Institut à proposer, pour le prix à distribuer en 1806, la question suivante: *Examiner quelle fut l'administration de l'Egypte depuis la conquête de ce pays par Auguste jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Arabes; rendre compte des changemens qu'éprouva pendant cet intervalle de tems la condition des Egyptiens; faire voir quelle fut celle des étrangers domiciliés en Egypte et particulièrement celle des Juifs.* De tous les Mémoires envoyés à l'Institut aucun ne l'ayant satisfait, il proposa le même sujet pour l'année suivante, et cette fois il a été plus heureux. Le prix a été décerné à M. le Prévost d'Iray. L'ouvrage que publie aujourd'hui M. L. Reynier concourut l'année dernière; mais l'auteur ne pouvant connaître, dit-il, les défauts que ses juges avaient aperçus dans son travail, ne l'a point reproduit cette année au jugement de l'Institut. Je ne crois pas qu'il ait lieu de se plaindre de l'avoir soumis à celui du public, juge suprême des auteurs et des Académies. Le petit nombre de ses lecteurs, car il ne faut pas se dissimuler que l'érudition est à peu-près sans partisans, reconnaîtra dans sa manière d'envisager et de traiter son sujet un écrivain qui sait en saisir tous les rapports, discuter tous les faits, apercevoir toutes les traditions et découvrir la cause des événemens généraux et particuliers, et des changemens survenus dans l'administration et dans l'état civil et politique du peuple dont il retrace une partie de l'histoire. Je ferai remarquer encore un autre mérite dans l'auteur de l'ouvrage que j'annonce, celui de savoir abréger et réduire en quelques lignes ce qui se trouve en quelques pages, sans rien omettre d'intéressant; ce qui prouve qu'il sait beaucoup et sur-tout qu'il sait bien, et enfin le mérite de penser avant que d'écrire, ce qui est rare

DE LA SEIN

chez la plupart des écrivains, mais trois fois rare chez les érudits.

L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties : organisation ancienne du gouvernement et de l'administration de l'Egypte, et changemens survenus sous la domination romaine. Il en a agi ainsi, dit-il, pour ne pas se répéter dans l'examen de la question proposée et pour éviter l'obscurité. J'observerai qu'il se répète cependant, et je suis loin de lui en faire un reproche, car le contraire me paraît impossible. Ainsi donc son premier travail, très-estimable en lui-même, peut être regardé comme un double emploi, et dans tous les cas comme traitant trop en détail des choses assez connues. Il paraît que l'auteur a supposé, très à tort selon moi, que ses lecteurs avaient entièrement besoin d'être instruits de l'état de l'ancienne Egypte. Je suis persuadé au contraire que le très-petit nombre de ceux qui liront l'excellent ouvrage de M. L. Reynier, et mon article, possèdent passablement leur Hérodote, leur Diodore, leur Strabon et leur Jablonski. Quant à ceux qui ne connaissent pas ces auteurs, ils se dispenseront sans doute de faire connaissance avec M. Reynier. Ainsi je ne m'arrête point à cette introduction et j'en viens au travail de l'auteur sur l'Egypte depuis sa conquête.

Ceux qui se sont imaginés qu'Auguste avait envahi ce royaume pour se venger de Cléopâtre, connaissent assez mal la politique de cet Empereur. Il avait des motifs d'une autre importance pour s'en emparer. Toutes ses démarches avaient pour but d'assurer sa puissance. Auguste voulait que tout fût calme autour de de lui. Il savait que l'abondance ferait oublier au peuple la perte de sa liberté. Mais des bruyères couvraient cette Italie jadis fertile. La Sicile était épuisée ; le Nil rendait l'Egypte inépuisable : voilà la cause secrète de son asservissement.

Le caractère remuant des Egyptiens qui, selon Pollion, se soulevaient pour le plus léger prétexte, pour un salut oublié, pour une querelle dans un marché public, engagèrent Auguste à concentrer la force exécutive et sur-tout à la remettre entre des mains toutes dévouées à sa personne. L'Egypte ne fut point

gouvernée par un sénateur qu'on eût pu redouter, mais par un chevalier romain de l'ordre secondaire, dont on pouvait disposer comme d'une créature; de simples affranchis même furent élevés à ce poste par Tibère. Un modeste préfet remplaça le souverain; la police militaire et très-active fut établie; toutes les parties de l'administration se concentrèrent; trois légions et neuf cohortes de cavalerie romaine couvrirent tous les points de l'Egypte, où tout Romain distingué ne put voyager. Quant à l'administration intérieure, elle fut conservée telle qu'elle était avant la conquête; les nationaux obtinrent toutes les places secondaires, et leurs mœurs et leurs usages n'éprouvèrent aucune altération. La caste des prêtres seule, déjà fort abaissée par les Ptolémées, le fut encore davantage par les vainqueurs. Cela devait être; c'était la seule dont on eût pu redouter l'influence.

Je ne suivrai point M. Reynier dans son examen des changemens survenus dans toutes les branches de l'administration. Je me bornerai à quelques observations que la lecture de son ouvrage m'a fait faire. On est frappé, par exemple, de la ressemblance qui existe entre certains usages anciens et modernes, et l'on est surpris qu'un peuple qui a passé par tant de révolutions, conserve encore aujourd'hui tant de traits de son antique physionomie, non-seulement dans ses mœurs, mais encore dans son état civil. La classe des propriétaires romains se trouve avec toutes ses prérogatives, toute sa fierté dans les mukhtesims d'aujourd'hui, et les pauvres laboureurs, dans les fellahs modernes, les mêmes tentatives pour se soustraire à l'oppression, ont encore lieu parmi ces malheureux esclaves. Les premiers avaient recours à un patron puissant qui, en se faisant bien payer, les arrachait à un propriétaire moins en crédit; les seconds s'échappent encore, au milieu des nuits, des champs où toute leur famille a péri dans les plus rudes travaux. Ils descendent le fleuve d'Egypte sur quelques débris de bateau, et vont aborder dans un village dont le mukhtesim a la réputation d'un homme humain et compâtissant; mais il faut encore qu'il ait plus de pouvoir que le

premier propriétaire, sans quoi l'infortuné fellah est obligé d'aller reprendre des chaînes plus pesantes que celles dont il avait voulu s'affranchir. Si l'on examine ensuite l'état de l'agriculture, on verra que les mots ont changé ; mais que les procédés sont les mêmes, parce que le système agricole de l'Egypte était basé sur les mouvemens périodiques d'un fleuve qui n'a point varié depuis les premiers jours du monde jusqu'aux nôtres. Seulement les travaux secondaires pour fertiliser une plus grande étendue de terrain ayant été négligés d'abord dans les derniers tems de la domination romaine, particuliérement sous le règne de Justinien, et ensuite plus négligés encore par les Musulmans, il n'est pas surprenant que des sables brûlés couvrent aujourd'hui toute une contrée où se balançaient autrefois des moissons opulentes. Cependant le bled vaut à peu près le même prix que du tems de Justinien, la mesure même n'a pas varié ; l'artab moderne équivaut à l'artab ancien.

L'époque du gouvernement des Empereurs d'Orient est celle de la plus mauvaise administration de l'Egypte. On remarquera avec M. Reynier que ce fut alors que ce pays fut chargé d'impôts en nature, ce qui l'épuisa dans peu d'années, parce qu'il ne recevait rien en compensation, comme dans les premiers tems de la conquête, et que les propriétaires pressuraient l'esclave pour ne pas s'apercevoir de la tyrannie des Romains. Ce fut encore dans ce tems que le commerce qui avait été si florissant sous les premiers successeurs d'Auguste, et qui avait jeté un si grand éclat après la ruine de Palmyre, commença à passer en d'autres climats. L'Egypte mourait lentement lorsque les Arabes s'en emparèrent.

M. Reynier termine son ouvrage par l'examen de l'état des Juifs dans ce pays sous les Romains. Il entre dans des détails fort curieux qui décèlent toute son érudition, et fait à ce sujet des réflexions fort justes qui montrent tout son bon esprit. Cette question doit être d'un grand intérêt, puisque la troisième Classe en a jugé ainsi. Il me semble cependant que des recherches sur l'influence que l'Egypte a exercée sur les mœurs

romaines auraient offert une matière d'un intérêt plus général : on aurait pu se livrer dans cet examen à des rapprochemens plus justes qu'on ne pense, et démontrer que cette conquête fut pour Rome ce que celle du Bengale a été et sera pour l'Angleterre. L.

Achille a Scyros, poëme en six chants; par J. Ch. J. Luce de Lancival, professeur de belles-lettres au Lycée Impérial; nouvelle édition, corrigée et augmentée. A Paris, à l'imprimerie de *Fain* et comp^e, rue Saint-Hyacinthe, n° 25; et chez *Debray*, libr., rue Saint-Honoré, barrière des Sergens. 1807.

Tous les sujets de poëmes épiques ne sont pas susceptibles de fournir à leurs auteurs une carrière de vingt-quatre et même de douze chants. De quelque imagination que l'on soit d'ailleurs doué, on ne peut étendre que jusqu'à un certain point la matière que l'on traite. Homère, Virgile, le Tasse, Milton, ont su composer des poëmes d'une plus longue haleine, parce qu'ils se sont emparés de sujets féconds par eux-mêmes, et que leur génie créateur n'a connu d'autres limites que celles de la pensée. Le repos d'Achille faisant mouvoir autour de lui tous ces héros armés pour la destruction ou la défense de Troye, et sa tranquille colère précipitant même les Dieux dans l'horrible mêlée, Enée, que son amour pour Didon semble d'abord disputer à ses grandes destinées, qui bientôt laisse à Carthage les semences de cette haine immortelle qu'elle voua depuis à Rome, et qui fait enfin contraster, sur les bords du Tibre, sa valeur calme et religieuse avec le courage bouillant et quelquefois impie de Turnus; cette foule de héros, d'amans et de maîtresses, se poursuivant, se combattant, se reconnaissant sous les murs de Solyme, et se mouvant en tous sens autour de l'impassible Godefroi de Bouillon, comme ces corps célestes qui roulent dans l'espace autour de l'astre leur immobile régulateur; l'ange des ténèbres soulevant contre Dieu les phalanges du ciel, et s'élançant des gouffres profonds où la foudre l'a précipité, pour consommer la perte de nos

premiers aïeux, ces grands sujets commandaient de grandes machines. Il fallait nécessairement beaucoup d'espace pour y faire jouer tous les ressorts qui les meuvent. Voltaire a resserré la *Henriade* dans le cercle de dix chants; et il a eu raison. Son goût exquis lui avait révélé qu'un sujet moderne, quelqu'intéressant qu'il soit, ne peut déployer aux yeux de l'esprit cette étendue et cette profondeur de perspective que l'éloignement des tems donne aux sujets antiques. Boileau et Gresset, l'un dans le Lutrin, et l'autre dans Ververt, que l'on peut regarder comme des espèces d'épopées, se sont encore imposé des bornes plus étroites. Ils ont senti que le domaine du rire était plus resserré que le domaine du pathétique. M. Luce de Lancival qui nous donne une nouvelle édition de son poëme d'Achille à Scyros, l'a circonscrit dans les limites de six chants; et en effet il n'en comportait pas davantage. Thétis, instruite par le sort, que son fils Achille doit périr devant les murs de Troye, imagine de le cacher à la cour de Lycomède, roi de l'île de Scyros, et de l'y déguiser sous des habits de fille. Ce jeune héros y devient amoureux de Déidamie et triomphe de la vertu de cette princesse. Sur ces entrefaites, les Grecs, qui ne peuvent s'emparer de Troye sans Achille, ont appris le lieu de sa retraite, et lui députent Ulysse et Diomède. Ulysse, parmi les présens qu'il destine aux filles de la cour de Lycomède, mêle une lance, un casque, un bouclier. Achille se trahit lui-même à la vue de ces armes, dont il se saisit; il se débarrasse des vêtemens qui le déguisent, et surmontant son amour pour Déidamie, il court *chercher d'Ilion la fatale journée.* Ce sujet est noble, et même héroïque : mais il n'offre pas à l'imagination des événemens d'une importance assez majeure pour y déployer toutes les ressources de la grande épopée. On voit que cette action secondaire n'est qu'un épisode d'un poëme plus considérable. M. Luce de Lancival l'a emprunté, et même traduit en grande partie, de l'Achilléide de Stace, dont il ne nous est parvenu que deux chants. Ce poëte latin avait eu l'intention d'en faire *un roman poëtique qui devait embrasser toute la vie de son héros : — ire per omnem heroa.* Il nous semble

impossible que ce poëme ainsi conçu, eût rempli l'une des principales règles de l'épopée, *l'unité d'action :* cependant il serait trop sévère de le juger sur un fragment. Stace n'a point achevé son ouvrage, et peut-être l'exécution en aurait-elle corrigé le plan. Ce fragment, que M. Lucé de Lancival a étendu, qu'il a su se rendre propre par la distribution de ses parties, et auquel il a donné une exposition, un nœud et un dénouement, offre un ensemble assez régulier et assez complet, pour une épopée du second ordre. Voici le début du poëme.

Je chante ce héros dans l'Aulide attendu,
Par l'aspect d'une lance à son destin rendu,
Héros né d'un mortel, *demi-Dieu par sa mère,*
Mais au-dessus des Dieux *élevé par* Homère.

par l'aspect d'une lance à son destin rendu, ne nous paraît pas exprimer d'une manière assez précise l'idée de l'auteur. *Demi-dieu par sa mère*, a peu d'élégance. *Mais au-dessus des Dieux élevé par Homère*, ici l'expression n'est pas à la hauteur de la pensée. *Mais qu'au-dessus des Dieux élève encore Homère*, vaudrait peut-être mieux ; ce vers aurait du moins plus de mouvement. Nous en laissons juge M. Luce de Lancival.

Voici des vers qui sont beaucoup mieux faits, et que nous transcrivons ici avec plus de plaisir.

Le lieu le plus sauvage et le plus retiré
Offre du vieux Chiron l'asyle révéré.
Tout y présente à l'œil des empreintes *sévères,*
Mais non l'aspect hideux des antres de ses frères ;
Là ne sont point ces traits rougis de sang humain,
Ces javelots rompus au milieu d'un festin,
Ces coupes mille fois par l'ivresse épuisées,
Et sur des fronts amis par la rage brisées ;
Mais d'innocens carquois, mais des dards émoussés,
Mais de vains monumens de ses exploits passés,
Des monstres qu'il dompta les dépouilles antiques.
Par l'âge désarmé, des goûts plus pacifiques
Occupent maintenant ses fructueux loisirs,
Et c'est dans ces vertus qu'il trouve ses plaisirs.
Sur l'animal *souffrant* sa modeste science
Des puissans végétaux *faisant* l'expérience,
Prélude utilement à de plus grands bienfaits ;

Ou des premiers héros célébrant les hauts faits,
A son élève, épris d'un sublime délire,
Il apprend l'art divin de manier la lyre.
Achille était absent; de ses rapides traits
Il poursuivait alors les monstres des forêts.
Une table frugale, avec soin préparée,
Un grand feu, dont la grotte au loin brille éclairée,
Du chasseur attendait le retour incertain.
Le Centaure croit voir Thétis dans le lointain;
Il s'élance, étonné de ses forces nouvelles.
Le plaisir au vieillard avait donné des aîles;
Il vole et sous ses pieds, qui foulent les sillons,
Le sol se brise, et roulé en poudreux tourbillons.
Il aborde Thétis; sous *sa* main caressante
Il courbe avec respect *sa* croupe complaisante;
Il l'invite à s'asseoir, et d'un pas diligent
Lui-même l'introduit sous son toît indigent.

Il y a dans ces vers des détails très-heureusement rendus; et le tableau qui les termine a de la grace. Mais comment M. Luce de Lancival qui paraît s'être pénétré des beautés antiques, et qui en donne tous les jours avec fruit des leçons à ses élèves, a-t-il pu se permettre un vers d'un goût aussi moderne que celui-ci, *et c'est dans ses vertus qu'il trouve ses plaisirs?* Comment ce vers antithétique, et qui a presque la fadeur du madrigal, s'est-il glissé sous sa plume, sur-tout en peignant le centaure Chiron qui faisait succer à son élève la moëlle des lions et des ours? Nous invitons l'auteur, qui a assez de mérite pour aimer qu'on lui dise la vérité, à faire disparaître cette tache dans la prochaine édition de son ouvrage. M. Luce de Lancival a su éviter ce défaut de convenance dans les vers suivans où il peint Achille au milieu des filles de Lycomède.

Achille est accueilli. Les vierges de Scyros,
Sans art et sans soupçon, dans le jeune héros
Ne pensent admirer qu'une vierge nouvelle,
Et leurs regards charmés la nomment la plus belle.
A ses mâles appas, cet hommage muet
Est le seul que d'abord offre un zèle discret;
Bientôt on s'enhardit, on l'entoure, on l'embrasse,
On l'invite à s'asseoir à la seconde place;
Déjà le zèle éclate en murmure confus,

Déjà l'aimable essaim compte une sœur de plus.
Tels dans un jour d'été, les oiseaux d'Idalie,
Loin des bois parfumés où Vénus les rallie,
Quand ils planent de front au milieu d'un ciel pur,
Et d'un cercle d'argent en couronnent l'azur,
Sur leur route jeté, si d'un lointain rivage,
Un autre oiseau, brillant d'une beauté sauvage,
Dans l'escadron aîlé soudain vient se ranger;
D'abord surpris, frappé de son air étranger,
On l'observe en silence, avec crainte on l'admire;
Un doux instinct vers lui, par degrés les attire;
Bientôt le nouvel hôte, avec pompe escorté,
Au toît hospitalier en triomphe est porté.

Ces vers sont excellens, et n'offrent pas la moindre trace de l'enluminure moderne. Ils ont de plus le mérite d'être une paraphrase parfaite des sept beaux vers de Stace que M. Luce de Lancival, venge, dans sa préface, avec beaucoup de raison, de l'oubli auquel plusieurs de nos littérateurs, sans doute trop sévères, le condamnent.

Dans les deux morceaux que nous venons de citer, le lecteur a dû apprécier le talent aimable, et le bon goût du poëte. Il est tems de montrer qu'il sait prendre tous les tons, et s'élever à la hauteur de l'épopée. Voici comme il fait l'énumération des peuples de la Grèce qui s'arment pour venger Ménélas.

Par le récit trop vrai de ce sanglant outrage,
Dans tous les cœurs Atride a fait passer sa rage;
Tout s'arme : on voit voler, sous le même étendard
Celui que l'Isthme enferme en son double rempart,
Celui qui voit aux pieds des roches de Malée
Rouler avec fracas la vague amoncelée,
Les habitans lointains des rives d'Abidos,
Ceux, plus lointains encor, que vit naître Colchos.
Mars triomphe : à son char, plein d'une affreuse ivresse,
Avec un nœud d'airain, il enchaîne la Grèce.
Vingt Etats différens ne sont plus qu'un Etat;
Tout homme est citoyen, tout citoyen, soldat;
Partout mêmes transports, partout mêmes alarmes.
Ou de l'or, ou du fer; ou des bras, ou des armes;
Chacun paie un tribut : instruite par Vulcain,
Témèse, à coup pressés dompte, amollit l'airain,

Le courbe en bouclier, en casque le façonne ;
Du bruit des lourds marteaux Mycène au loin résonne ;
On dépeuple Némée, et du plus fier lion,
La dépouille est promise au vainqueur d'Ilion ;
Pise fournit des chars, la belliqueuse Epire,
Des coursiers, dont le vol devance le zéphyre ;
Cirrha, de traits mortels remplit mille carquois ;
De leur parure antique on dépouille les bois ;
Sommets inspirateurs de la Docte Aonie,
Où vient souvent rêver le Dieu de l'harmonie,
Doux sommets ! *d'un mortel pour venger les affronts*,
La hache sacrilége ose éclaircir vos fronts ;
Plus d'ombrage ; sur l'onde est déjà descendue
Cette forêt de Pins qui menaçait la nue,
Et qui, prête à voguer vers de nouveaux climats,
Présente à l'œil surpris une forêt de mâts ;
Enfin contre Priam et contre son empire,
Tout devient instrument, tout marche, tout conspire.
La paix fuit désolée ; on ravit à Cérès
Le fer qui dans ses mains féconde les guérets ;
L'or même, qui des Dieux décorait les images,
Qui de la piété consacrait les hommages,
On l'arrache, et poli par des arts meurtriers,
Il arme les héros, ou pare leurs coursiers ;
Dans leur sanglant projet, les Grecs d'intelligence
N'ont plus qu'un Dieu, c'est Mars ; n'ont plus qu'un cri, vengeance.

Ce morceau est remarquable par la beauté du style, et la variété des formes poëtiques. Et peut-être ne doit-on y trouver à redire que l'inversion que nous avons soulignée. Nous savons qu'une critique sévère pourrait le blâmer sous le rapport de l'ordonnance générale du poëme. On pourrait dire que le siége de Troye n'en étant point le sujet, cette énumération est trop étendue pour le cadre resserré dans lequel le poëte a circonscrit son ouvrage. Il existe dans ce poëme une faute plus grave, c'est la manière brusque dont Achille *triomphe de Déïdamie* : l'auteur a beau dire, pour s'excuser, que cette manière est *dans les mœurs poëtiques du héros, et que la séduction eût été un contre-sens dans le caractère d'Achille ;* nous n'en persistons pas moins à croire qu'il faut une gradation dans le succès de l'amour : qu'il est vrai qu'Achille ne doit pas se conduire comme

un Céladon, mais qu'il ne doit pas agir non plus comme un Faune ou un Satyre. Il suffit de citer les vers où le poëte peint cet événement, pour prouver combien notre remarque est juste.

Il dit, et l'œil en feu, cherche Déïdamie :
Sous l'ombrage d'un myrte il la trouve endormie,
S'élance dans ses bras.... « Quels transports furieux !
» Cher compagne,... » En vain elle invoque les Dieux :
Les vœux, les cris, les pleurs, la fuite est inutile :
Sa compagne est un homme, et cet homme est Achille.

Nous en demandons pardon à M. Luce de Lancival, mais ce n'est pas tout à fait ainsi, quoiqu'il le prétende, qu'Enée devient *heureux avec Didon*. Nous nous sommes permis tant de sévérité, parce que nous croyons pouvoir tout dire à un homme d'un talent aussi recommandable, et qui se montre si modeste et si intéressant dans ces quatre vers qui terminent son poëme ;

La victoire ramène Achille triomphant.
Suspends ici ton vol, Muse ! d'Achille enfant
J'ai peint les jeux, la fougue et l'amoureux délire :
Homère va chanter, je dépose ma lyre.

M. DE MURVILLE.

VARIÉTÉS.

(SPECTACLES.)

THÉATRE FRANÇAIS. — Talma, le premier de nos acteurs, Talma qu'on attendait depuis long-tems, mais qui devait, disait-on, s'éloigner pour toujours de la scène française, a reparu dans la tragédie d'*Œdipe*. Sa rentrée a été un triomphe. Honoré de la présence de l'Empereur qui, depuis son retour, ne s'était point encore montré au spectacle, accueilli par l'élite de la société, avec les plus vives démonstrations de joie ; combien il a dû éprouver de délicieuses jouissances? et qui ne voudrait acheter ces momens de gloire au prix de quelques dégoûts ! Que Talma se montre donc moins sensible aux traits d'une critique injuste, que rien ne le détourne de

ses travaux dans un art qu'il cultive avec tant de succès ? Il trouvera toujours dans les suffrages du public sensible et éclairé, la palme due à son talent.

Mad[e] Talma qui a fait aussi sa rentrée, a de même éprouvé d'éclatans témoignages d'intérêt. Comment ne reverrait-on pas avec plaisir une actrice qui possède au plus haut degré, dans les deux genres, le naturel, la décence, la grace, et ce charme d'organe si puissant sur les cœurs ?

Cependant il ne faut pas que le Théâtre Français se repose sur ces deux acteurs seuls du soin d'attirer les spectateurs. Il promet, et on attend avec impatience des pièces nouvelles. Les auteurs dont les ouvrages sont en répétition depuis long-tems, ceux qui attendent leur tour réclament avec quelque raison. Une grande partie du public qui connaît ces auteurs, et qui a droit d'en attendre beaucoup, commence à former les mêmes plaintes. On désire que les Comédiens puissent enfin sortir d'un repos si préjudiciable à leur art et même à leurs intérêts.

Opéra-comique. — Le concours de spectacteurs que les débuts de Mad[e] Belmont et de M. Julien, ont attirés pendant quelque tems à ce théâtre, diminuant tous les jours, l'administration a senti la nécessité de ramener ou de retenir le public, par quelque nouveauté. On a donné un opéra nouveau intitulé : *le Prisonnier Chanteur*. Cette fois, tout a été sacrifié à la partie du chant, et même au talent d'un acteur. Pour faire valoir la belle voix de M. Martin, on a imaginé de lui faire jouer le personnage d'un mélomane renforcé, et qui plus est, de le placer dans une prison où il peut, à son aise et sans distraction, se livrer à sa folie musicale. Il paraît qu'en composant le plan du *Prisonnier Chanteur*, on n'a eu pour but que de faire connaître toute la puissance du chant au théâtre de l'Opéra-Comique, et de prouver que, dans ce genre, le mérite du poëme n'est qu'un accessoire, car on a soigneusement évité d'inventer quelque situation neuve, de lui donner de l'intérêt et de la vraisemblance. Il faut convenir que dans le cas du succès on eût ainsi répondu victorieusement à ceux qui voudraient

prouver à leur tour qu'on peut s'y passer d'une voix agréable et d'une bonne méthode de chant. Mais il fallait pour faire valoir la première opinion, plus que le talent d'un chanteur; il fallait une musique pleine de mélodie, d'expression, de verve; et malheureusement celle du *Prisonnier Chanteur* manque essentiellement de ces qualités. L'ouvrage n'a donc pu être favorablement accueilli; et l'on n'en doit rien conclure dans cette question, puisqu'on ne saurait dire si c'est au poëme ou à la musique qu'il faut imputer ce fâcheux résultat. Qu'importerait à nos lecteurs l'analyse d'un ouvrage dont le sujet, d'ailleurs très-faible, n'est pas même neuf, et dont la marche est embarrassée quoiqu'il n'y ait pas d'intrigue? Le parterre, après la première représentation, avait donné des témoignages sensibles de son mécontentement, cependant on crut pouvoir nommer les deux auteurs; ce sont deux jeunes gens, dont l'un, M. Francis, a travaillé à de jolis vaudevilles, et doit très-bien réussir dans ce genre, à en juger par le dialogue même du *Chanteur Prisonnier* dans lequel il se trouve beaucoup de mots spirituels et comiques. L'auteur de la musique est M. Pradère fils, très-bon professeur de piano, et qui compose bien pour cet instrument.

VAUDEVILLE. — Ce théatre ayant perdu Mad[e] Belmont, a cherché à piquer la curiosité publique, par des pièces nouvelles. Ces pièces n'avaient point assez de mérite pour attirer la foule. Heureusement le Vaudeville n'a pas été privé à la fois de tous ses soutiens. N'y reste-t-il pas encore Mad[e] Hervey, MM. Desmares, Duchaume, Vertpré, Laporte sur-tout, très-aimable dans les rôles d'Arlequin, et qu'on peut citer après les Dominique et les Carlin? Pourquoi le Vaudeville se découragerait-il? Ne conserve-t-il pas presque tous les acteurs avec lesquels il s'est établi il y a quinze ans? Il est vrai qu'il s'est éloigné du genre qui le constitue, qui a fait ses succès. La gaité franche paraît avoir fui de son séjour. Elle a fait place aux pensées péniblement fines et froidement gaies de Dorat et de Marivaux,

ou à des jeux de mots sans sel. Il faut donc que le Vaudeville renonce à ces pièces taillées sur le même patron, dans lesquelles le fonds est sacrifié au dialogue, le dialogue au couplet, et le couplet à la pointe. Qu'il soit aussi moins prodigue de ce genre bannal de travestissemens sur lesquels repose tout l'intérêt et toute l'intrigue de cinq ou six pièces qui viennent d'y paraître successivement. Depuis quelque tems, on ne voit plus les actrices de ce théâtre, qu'en habits d'homme. — Que deviennent donc MM. Barré, Radet, Desfontaines? Pourquoi les héritiers de la gaîté de Panard et Favart ne la rappellent-ils pas à leur théâtre? N'ont-ils pas d'ailleurs pour seconds MM. Dubois, Gersin, Chazet, etc.? Qu'ils rendent donc le Vaudeville à son véritable genre, et ils répareront bientôt leurs pertes.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

Angleterre. — L'évacuation de Buenos-Ayres est désormais certaine. Les Anglais perdent ainsi l'espoir d'inonder de leurs marchandises, et sur-tout de leurs toiles d'Irlande, toute l'Amérique espagnole. — De l'aveu des Anglais eux-mêmes, la haîne des Espagnols et des Américains contre les Anglais, est extrême, et les liaisons entre les deux pays deviendront plus rares que jamais.

— Il doit paraître à Londres un nouveau journal, intitulé *le Satirique*. Les rédacteurs disent, dans leur *prospectus*, « qu'on n'y admettra que des articles distingués par une » satire mâle et courageuse; ils promettent, en outre, de » tenir le fouet d'une main aussi vigoureuse qu'impar- » partiale. » Ils prennent encore l'engagement de réfuter les éloges banaux que les autres journaux donnent aux acteurs, aux actrices et aux nouvelles pièces. Chaque cahier sera orné d'une caricature par un artiste distingué. Le premier numéro paraîtra le 1er. octobre prochain.

Allemagne. — On a éprouvé, le 11 septembre, à Neuwied, trois secousses assez violentes de tremblement de

terre ; la première à huit heures et demie du soir, la seconde à minuit, la troisieme à trois heures du matin. Les deux dernières furent les moins violentes. Le tems était parfaitement calme, mais le ciel était obscurci par des nuages. — Ce tremblement de terre n'a causé aucun dommage.

Dannemarck. — C'est le 7 septembre que capitula le général Peymann qui défendait Copenhague. Voici les articles de la capitulation.

Art. 1er. Après la conclusion et la ratification de la présente capitulation, les troupes de S. M. britannique occuperont la citadelle.

II Une garde des troupes de S. M. britannique occupera aussi le chantier.

II. Les vaisseaux et bâtimens de toute espèce, ainsi que tous les objets et inventaires de marine, appartenant à S. M. danoise, seront remis à la garde des personnes désignées par le commandant en chef des troupes de S. M. britannique. Ces personnes prendront sans délai possession des chantiers et de tous les magasins et bâtimens qui en dépendent.

IV. Il sera accordé aux bâtimens de transport et de provision, au service de S. M. britannique, de venir dans le port aussi souvent que le besoin l'exigera, pour réembarquer les objets et les troupes qu'ils ont amenés en Séelande.

V. Dès que les vaisseaux seront hors du chantier, ou dans six semaines, à dater du jour de cette capitulation, ou plutôt si faire se peut, les troupes de S. M. britannique remettront aux troupes de S. M. danoise, la citadelle dans le même état où elle se trouvera lors de l'occupation. Les troupes de S. M. britannique évacueront l'île de Séelande dans le délai susdit, ou plutôt, si faire se peut.

VI. A partir du jour de cette capitulation, les hostilités cesseront dans toute la Séelande.

VII. Aucun individu, quel qu'il soit, ne sera inquiété. Toutes les propriétés, soit publiques, soit particulières, seront respectées : sont exceptés les vaisseaux et bâtimens,

susmentionnés, appartenant à S. M. danoise, ainsi que les objets de marine qui en dépendent : les employés civils et militaires au service de S. M. danoise resteront dans l'exercice de leurs fonctions, dans toute la Séelande. On emploiera tous les moyens qui pourront contribuer à la concorde et à la bonne intelligence entre les deux nations.

VIII. Tous les prisonniers faits de part et d'autre seront rendus sans condition; et les officiers prisonniers sur parole en seront dégagés.

IX. Toutes les propriétés anglaises qui auraient été séquestrées par suite des hostilités, seront rendues aux propriétaires.

Cette capitulation sera ratifiée par les commandans en chef, et les ratifications seront échangées aujourd'hui avant midi.

Fait à Copenhague, le 7 septembre 1807.

(INTÉRIEUR.)

PARIS. — 26 *sept.* Le Tribunat a voté une adresse à S. M., le 18 de ce mois. Il a cru devoir, en terminant les fonctions dont il était investi, renouveler l'hommage public de son respect et de son admiration pour le chef-suprême de l'empire. — L'adresse finit par ces mots : « Sire, nous osons « mesurer d'un regard satisfait, l'espace que nous avons « parcouru, bien surs d'avoir toujours marché dans les « voies de l'honneur et de la fidélité ; et lorsque V. M. « daigne nous accorder des témoignages solennels de son « approbation et de sa bienveillance, nous croyons moins « arriver à l'extrémité de notre carrière politique, qu'at« teindre le but de tous nos efforts, et la récompense la « plus précieuse pour notre dévouement. »

Actes administratifs.

Décret du 18 sept. relatif aux *passeports* à accorder pour voyager dans l'intérieur de l'empire, ou pour en sortir ; lesquels seront désormais sur un papier fabriqué spécialement à cet effet.

—Réglement rendu par S. M., le 21 sept., sur la fabrication des draps destinés au commerce du Levant; ils devront être revêtus d'une *estampille impériale*; etc.

(Nº CCCXXV.)
(Samedi 10 Octobre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

DEPT DE LA SEINE 5 CENT.

POÉSIE.

CÉPHISE ET L'AMOUR,

CONTE,

Imité de Montesquieu.

Au fond d'un bosquet de Cythère,
Et sous les myrtes arrondis
En voûte élégante et légère,
Enlacés des mains de Cypris,
Pour servir d'asyle au mystère
Et prêter leur ombre à son fils,
Sous leurs rameaux toujours fleuris,
L'Amour dormait loin de sa mère
Et tout son cortége enfantin,
Les ris, les jeux, le badinage,
Folâtraient dans le voisinage,
Près de leur jeune souverain.
Les Grâces détachaient ses armes;
Thalie emportait son flambeau;
Sa sœur, cet aimable bandeau,
Qui nous épargne tant de larmes,
Et rend l'Amour toujours nouveau,
En lui conservant tous ses charmes.
  Tandis qu'au fond de ces berceaux
Morphée épanche ses pavots,
Que Zéphyr rit dans la verdure,
Ou bien s'échappant des rameaux,

Caresse, avec un dou murmure,
D'Amour la blonde chevelure;
Céphise errait dans ce beau lieu,
Et d'un léger trouble saisie,
Elle approchait du jeune Dieu,
Conduite par la rêverie.
Rêver est permis à quinze ans:
Plus belle et plus jeune que Flore,
Elle touchait à ces instans,
Où, pour l'Amour tout près d'éclore,
Le cœur plein d'un vague désir,
Précurseur du premier plaisir
Fuit et cherche ce qu'il ignore.
Au premier aspect de l'Amour,
Dieu, qui, dit-on, nous tyrannise
Et fait le malheur de sa cour,
Elle fuit ce riant séjour,
Où son cœur craint une surprise.
La douce curiosité,
Si naturelle à la beauté,
A jeune fille si permise,
Auprès de la divinité
Bientôt a ramené Céphise
Qui veut voir l'Amour un moment,
Un seul moment, pour bien connaître
Les traits, le port, d'un Dieu si traître,
Et l'éviter plus sûrement.
Ah! fuis plutôt, jeune imprudente,
Tremble; j'ai vu plus d'un amant
Braver du Dieu la flèche ardente,
Et succomber en un moment.
Déjà l'enfant malin t'enchaîne;
Ton œil, qui sur lui se promène,
Boit le poison de ses appas.
Hélas! tu ne le savais pas;
Et riant de ta crainte vaine,
Tu disais d'un air triomphant:
« Pourquoi trembler? c'est un enfant.
» Dans ses traits brille l'innocence;
» Son front respire la candeur;
» Et son souris peint la douceur.
» Avec les charmes de l'enfance,
» Peut-il avoir un méchant cœur?
» Oh! non, et l'Amour, sans ses ailes,

» Serait le plus parfait des Dieux.
» Tandis qu'il repose en ces lieux,
» Coupons ses plumes infidèles,
» Et l'on verra tous les amans,
» En un jour devenus constans,
» Aimer comme les tourterelles. »
L'oreille ouverte et l'œil au guet,
Le sein soulevé par la crainte,
Céphise avance un pied discret,
Qui, de la plus légère empreinte,
Marque à peine un sable muet,
Entr'ouvre, de ses mains tremblantes,
Des feuilles le rideau mouvant,
Coupe ces aîles inconstantes,
Et fuit plus vîte que le vent.
Mais notre belle fugitive,
En sa course un peu trop hâtive,
A réveillé le jeune Amour.
Il voudrait voler vers sa cour,
Et sent un poids qui le captive.
O surprise affreuse ! ô douleurs !
Il voit ses deux aîles brisées,
Et par les Zéphyrs dispersées
Sur le front mobile des fleurs.
L'Amour pleure, se désespère ;
Et son désespoir et ses cris,
Jetant l'alarme dans Cythère,
Font bientôt accourir Cypris.
« O ma mère, dit-il, ma mère,
» Je suis perdu, vois mon destin ;
» Vois mes aîles dans la poussière ;
» Ma mère, je meurs de chagrin. »
De Cypris jugez les alarmes :
Les mères ont si bon cœur !
Et le désespoir et les larmes
A l'Amour donnent tant de charmes !
Qui n'eût partagé sa douleur ?
« Mon fils, toi que ta mère adore,
« Mon fils, viens, accours m'embrasser,
» Et contre mon sein te presser.
» Hélas ! pourquoi pleurer encore ?
» Bientôt à sa douce chaleur,
» Des aîles pour toi vont éclore,
» Comme la plus brillante fleur

» Eclot au lever de l'Aurore. »
Elle sourit et l'embrassant,
L'unit à son sein palpitant.
Quel prodige nouveau ! deux aîles,
Eblouissantes et plus belles,
Étendent leurs légers contours ;
Ombragent le Dieu des Amours.
Leur vive blancheur qu'on admire,
Naquit alors en caressant
La neige d'un sein frémissant
Qui les repousse, les attire ;
Et seulement l'extrémité,
Parmi deux roses égarée,
Effleurant leur jeune beauté,
Reçut sa nuance pourprée.
  Mais de ses deux aîles en vain,
L'Amour veut reprendre l'usage ;
Il meurt sur les lys d'un beau sein,
Peut-il encore être volage ?
Vénus le gronde et s'en dégage.
Il soupire, prend son essor,
Balance son aîle timide,
S'abat, revient, s'essaye encor,
Mollement nage en l'air humide,
Sourit à la reine de Gnide,
Voltige, et bientôt sans effort
S'élance d'un vol plus rapide
Sur le trône élevé des airs,
D'où son arc dompte l'Univers.
  Pour se venger de la cruelle
Qui voulait le rendre constant,
L'Amour, d'une flèche nouvelle,
Perce son cœur à chaque instant.
Daphnis fut l'objet de sa flamme ;
J'obtins sa plus douce faveur ;
Mélidor embrâse son ame ;
Demain Damis aura son cœur.
Mais hélas ! pourquoi de son crime
Amour, me rends-tu la victime ?
Laisse un malheureux tourmenté,
Et portant ailleurs ta vengeance,
Donne-moi sa légéreté,
Ou bien donne-lui ma constance.

C.-L. Mollevaut.

EPITRE A Mlle DE SAINT-P***.

Insensible aux sons de ma lyre,
D'Apollon méprisant les lois,
A peine daignes-tu sourire
Aux accens de ma douce voix.
Tu dis qu'une vaine manie
Asservit ma faible raison,
Et que souvent d'une chanson
Je fais le charme de ma vie;
Ah! Zélis! tu ne connais pas
Les plaisirs purs et délicats
Qu'on trouve aux sentiers du Parnasse,
Si l'on peut y suivre les pas
Et d'Anacréon et d'Horace!
Dans une triste oisiveté
S'écoulent tes jeunes années;
L'unique soin de ta beauté
Occupe et remplit tes journées;
Tu fais ta gloire et ton bonheur
Du doux éclat de ton visage,
Et tu ne songes pas que l'âge
Pour jamais détruit sa fraîcheur.
Tu prétends qu'une belle bouche
A nos cœurs parle toujours bien;
Va, la beauté seule n'est rien,
Et sans elle l'esprit nous touche;
Sapho n'avait que peu d'appas;
Ses chants l'ont rendue immortelle,
Et tes neveux ne sauront pas
Si tu vécus frivole et belle.

Mlle Victoire Sarrazin de Montferrier.

ÉNIGME.

Tous les jours, au coin de la rue,
De diverses couleurs vêtue,
Je fais tout pour être aperçue.
Là je donne à chaque passant
Un avis triste ou plaisant.

L'un m'applaudit, l'autre me fait la moue ;
Le plus souvent, on me couvre de boue.
Je deviens muette la nuit ;
Et c'est alors qu'on me détruit.

LOGOGRIPHE.

Je suis du sexe féminin,
Quand panachée, ou rouge ou blanche,
Ma fleur vous plaît dans un jardin ;
Mais sautillant de branche en branche,
Je chante et je suis masculin :
Transposez mes sept pieds, vous trouvez dans mon sein
Un oiseau vif qui vole, un oiseau lourd qui nage ;
Le nom d'un saint qu'on révère au palais ;
Un arbre svelte, ornement des forêts ;
Celle que Jupiter cacha dans un nuage ;
Ce qu'on voit seize fois dans le jeu des échecs ;
Ce qui ne vaut rien à Surène ;
Enfin le nom d'une route romaine :
Qu'un Appius de son nom décora,
Et qu'un jour l'ami de Mécène
De Rome à Brindes traversa.

ENIGME-CHARADE.

Adèle est riche et belle, et n'a que dix-huit ans ;
La loi me l'a prescrit, je veille sur Adèle ;
J'ai fait plus d'une fois enrager ses amans :
Enrichis-moi d'un *o*, j'aurai huit élémens
Et je ferai tout avec elle.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Fiacre*.

Celui du Logogriphe est *Manteau*, où l'on trouve *ma*, *et*, *an*, *âme*, *eau*, *nue*, *ana*, *âne*, *aune*, *amant*, *amante*, *eau* (queue de *manteau*).

Celui de la Charade est *Buis-son*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

LA MODE.

Si quelque savant voulait entreprendre d'écrire l'histoire de la judicature, on y verrait que depuis l'aréopage jusqu'au dernier bailliage, depuis les amphictions jusqu'aux juges de paix, les hommes n'ont cessé d'ériger et de renverser des tribunaux. Je n'en connais qu'un seul qui soit à l'abri de toutes les révolutions, parce qu'il est lui-même une révolution interminable. C'est sa mobilité qui le soutient. Tout ce qu'il décide, il se presse de le désavouer, et chacune de ses ordonnances n'a d'effet que pour le tems d'en rendre une autre. Ses magistrats sont heureusement dispensés de gravité, de lumières, de vertus. Les femmes y dominent; la jeunesse y préside; l'âge mûr y est sur les derniers bancs; la vieillesse y perd sa voix : ce tribunal, c'est la *mode*. En vain, essayerait-on de s'y soustraire ou de le récuser. Ses lois publiées par des fats, adoptées par des sots, enchaînent jusqu'aux sages. Cependant si la mode se renfermait dans le cercle des frivolités qu'on est convenu de lui assigner pour département, son autorité ne serait que risible. Mais, elle touche à tout, elle frivolise tout; elle influe, à notre insçu, sur nos sentimens les plus intimes, sur nos plus grands intérêts, les mœurs, les arts, les sciences, la politique même; il faut que tout lui paye un droit, et c'est peu d'égarer telle ou telle mauvaise tête, on l'a vue quelquefois perdre des nations.

M. *Dabon* était un de ces observateurs obséquieux de la *mode*, qui croiraient manquer au plus saint des devoirs, s'ils prenaient une détermination sans la consulter. Il s'était marié une première fois, pour avoir tout d'un coup cinquante mille écus de rente; ce qui est un grand moyen d'être un homme à la *mode*, et en sa qualité d'homme à la *mode*, il les avait mangées. Comme la

mode ne défend pas de se donner un héritier, il eut un enfant de sa femme; mais il n'osa pas aller plus loin, dans le doute si la *mode* l'y autorisait. La dame abandonnée de son mari, n'en mena point une vie plus triste pour cela, parce qu'alors ce n'était point la mode; elle supporta au contraire son malheur, pendant environ cinq ou six ans, avec une gaîté vraiment philosophique, et après mille et une folie, elle mourut à la fin et même à la suite d'un carnaval, parce que c'était la *mode*. Voilà, donc M. *Dabon* veuf et assez mal dans ses affaires. Mais la mode qui voulait qu'on les dérangeât, ne défendait pas qu'on essayât de les rétablir, pourvu que ce ne fût point par une trop sage économie.

Comme M. *Dabon* était un homme de fort bonne maison, il se présenta pour lui un second parti, meilleur encore que le premier; et l'on peut juger par-là que c'était ses ancêtres qu'on épousait plutôt que sa personne. Il vit l'état des biens, ne s'informa point du reste, et, sur le champ, il se remaria, sans trop savoir à qui, mais bien sûr de ne rien faire en cela contre la *mode* qui approuve, qu'en fait de mariage surtout, on s'en fie au hasard. Cette fois, le hasard fut assez aveugle pour lui procurer non-seulement une excellente affaire, mais encore une excellente femme. *Hortense* (c'était le nom de la victime) apportait avec une immense fortune un cœur digne de l'âge d'or; et M. *Dabon* commença, comme de raison, par prendre l'une et laisser l'autre, attendant sans doute, pour être heureux dans son intérieur, que la *mode* le lui permît. Ce n'était pas qu'il fût absolument dépourvu d'intelligence; mais il ne l'employait qu'à se mieux tromper, et chez lui, comme chez beaucoup d'autres, l'esprit était au service de la sottise. Ce n'était pas non plus qu'il fût insensible à tous les charmes d'*Hortense*; mais on se doute bien qu'un homme comme lui avait ce qu'on appelle un *attachement*. Or on peut bien quitter une femme pour une maîtresse, mais on ne quitte point une maîtresse pour sa femme. Cependant M. *Dabon* voulut tout concilier, et plein de confiance dans la sublime éducation qu'il se proposait de donner à sa jeune moitié, il se flatta de montrer bientôt une femme de bon air et une

maîtresse de bon ton enchaînées à son char de triomphe. Mais il se trompait; c'était lui qui était au char de M^me^ d'*Erminie*, la perle des femmes à la *mode*, naguères jolie, encore agréable, toujours flattée, toujours recherchée, toujours environnée d'une foule de courtisans occupés à lui chanter ses louanges et même d'élèves attentifs à ses leçons; elle devait la continuation de ses succès en partie à ce qu'elle avait conservé de grâces, en partie à ce qu'elle avait acquis de talent pour les faire valoir, en partie au crédit d'un oncle riche et puissant, sur qui la nièce exerçait un empire sans bornes, parce qu'elle n'en mettait point à sa docilité. Or cette habile magicienne, aussi pleine d'esprit que vide de raison, coquette avec tout le monde et prude seulement avec son adorateur en titre, avait pris un tel ascendant sur le caractère de M. *Dabon*, qu'elle lui épargnait la peine de penser par lui-même, et que le bon homme jugeait, au moyen de l'esprit de sa dame, comme un myope regarde au travers d'une loupe.

Voilà donc *Hortense* livrée à elle-même, avec une imagination et un cœur de vingt ans; et qu'on se représente ce que devait être une imagination de cet âge, nourrie à la dérobée dans l'ombre d'un cloître par une suite non interrompue de romans, heureusement mieux choisis que d'ordinaire; mais qui prudemment cachés sous le tablier d'une bonne petite amie, et passés furtivement à la timide pensionnaire, acquéraient toute la saveur du fruit défendu. Au reste, l'ame de notre héroïne n'y avait rien perdu de son innocence ni de sa candeur. La nature l'avait douée intérieurement de deux excellens préservatifs, beaucoup de raison et beaucoup de gaîté. La seconde se montre plutôt que la première, mais elle est presque aussi utile, parce qu'elle distrait la jeunesse de tout ce qui pourrait trop l'occuper; et d'ailleurs ces romans que les mères craignent presqu'autant que les filles les aiment, sont dans le fond moins dangereux que ces bonnes dames ne se le persuadent. Leur principal défaut, c'est d'être presque tous aussi loin des mœurs du monde que la féerie l'est des lois de la nature; ce qui les rend plus funestes au bon sens qu'aux bonnes mœurs.

Hortense, pleine de vertu, d'esprit, de grâces, de

bonhomie et d'inexpérience, apportait dans le monde où elle arrivait, de solides principes, des idées fausses et les plus riantes illusions; elle supposait son cœur et son esprit à tout ce qu'elle rencontrait, sans se douter qu'elle fût ni meilleure, ni plus jolie, ni plus aimable que le commun des femmes. Egalement loin de la défiance et de la vanité, elle était tentée de croire qu'il n'y avait que des *Hortenses* dans Paris; enfin, comme elle se sentait d'avance disposée à l'amitié, et qu'elle regardait la bienveillance comme le devoir du cœur, notre jeune mariée se figurait qu'elle allait nager dans une mer de délices. Voilà l'intérieur. Voici l'extérieur: *Hortense*, la plus belle personne de son tems, avait je ne sais quoi dans son air, dans ses traits, dans sa démarche, qu'on préférait encore à sa figure. Il semblait qu'on aperçût sa bonté avant sa beauté; car l'intérêt précédait l'admiration: et en la voyant, pour la première fois, on aurait cru l'aimer de tout tems. Ouvrait-elle la bouche, on ne distinguait point ce que son esprit devait à son visage, de ce que son visage devait à son esprit. Chacune de ses paroles était embellie par le son de sa voix; les choses les plus communes prenaient dans sa bouche un agrément imprévu. Ce qu'un autre venait de dire on ne le reconnaissait point si par hasard *Hortense* le répétait. Elle pouvait se répéter elle-même, sans cesser d'être toujours nouvelle. Une gaze, une fleur, se plaçaient tout naturellement sur sa tête, de manière à donner des leçons aux plus habiles coiffeurs. Tout ce qui la touchait acquérait de la grâce, comme tout ce qui touche à l'ambre acquiert du parfum. Enfin, la jeune *Hortense* eût pu tourner la tête à un sourd aussi bien qu'à un aveugle, et si M. *Dabon* y résistait, il fallait qu'il fût tous les deux.

Mais non. Tant qu'on a des airs, on n'a que des airs, comme quand on rêve, on ne voit rien de réel. Aussi M. *Dabon* aurait-il changé de bon cœur tout le mérite, tout le charme de sa jeune épouse contre les bons airs qu'il espérait lui donner; il attendait, pour en tirer vanité, qu'elle fût une élégante, et le peu de familiarité dont il l'honorait dans son intérieur, il s'en cachait comme un autre mari se cacherait de ses bonnes fortunes;

bientôt, même, il ne la vit presque plus que pour lui parler d'affaires, craignant le scandale qu'un trop bon ménage aurait causé à toute sa société. Cependant, la jeune personne abandonnée dans les instans où elle pouvait s'attendre à être le plus courtisée, n'était point aussi malheureuse qu'on pourrait se l'imaginer. Les femmes, en pareille circonstance, trouvent presque toujours de jolis consolateurs que leur bon génie charge de tout réparer. M^me^ *Dabon* elle-même, en avait un dont l'assiduité, les grâces, l'amour et les caresses, remplissaient le vide de ses journées; et pour ne pas ouvrir un champ trop libre aux jugemens téméraires, on saura que ce joli consolateur était M. *Félix*, fils de la première M^me^ *Dabon*, et qui avait trouvé une mère dans la seconde. En effet, *Hortense* s'était attachée, dès le premier jour, à cette aimable petite créature. Bientôt, elle avait brigué la charge de sa gouvernante, et M. *Dabon* avait donné cet enfant à sa femme, avec autant d'indifférence qu'il aurait donné une poupée à son enfant.

La jolie *bonne*, fière de son emploi, trouvait dans ses soins tous ses plaisirs. C'était peu d'initier le petit *Félix* à la lecture, à l'écriture, à la musique, à la danse, au dessin, elle versait, elle cultivait dans cette ame encore neuve, les premières semences de raison, de bonté, de vertu. Gaie comme lui, et tout en s'amusant comme lui de ses jeux innocens, elle étudiait ses petites passions, elle développait ses jeunes pensées, elle aspirait à sa confiance, et lui enseignait sur-tout à aimer; persuadée que c'est-là le vrai trésor de l'homme. Heureuse! si de tels soins pouvaient remplir toutes ses heures, et si des bagatelles impérieuses ne venaient pas à chaque instant l'arracher au doux commerce de son ami naissant!

Avant que les intérêts de tout le monde occupassent tout le monde, et que les intérêts de chacun n'occupassent personne, c'était un événement que l'apparition d'une jolie femme sur le théâtre de la société; elle réveillait toutes les passions, parce qu'elle pouvait servir tous les projets; c'était un nouvel effet dont chacun voulait s'emparer pour le faire valoir. Elle

trouvait sur son chemin de ces vieilles femmes dont l'éternelle occupation est de conseiller les jeunes, pour se persuader sans doute que leur esprit anime toujours une jolie figure; les grandes intrigantes y voyaient un puissant ressort qu'on ferait peut-être agir en tems et lieu; les gens à la mode, un ornement nouveau dont on ferait bien de se parer; les gens d'esprit, un charmant petit oiseau qu'on pouvait siffler; les fats, une proie qui, tôt au tard, devait leur revenir.

Le premier soin de M. *Dabon* fut de présenter sa femme à la cour; *Hortense* y parut avec le passe-port des deux plus grandes puissances du tems, une coiffure de *Léonard* et un grand habit de Mme *Bertin*. On juge bien que d'après ces titres, *la cour n'eut rien à dire*. Ce jour-là n'était point, à beaucoup près, pour une jeune personne, le plus gai de l'année; mais c'était une première épreuve par où il fallait passer, c'est-là que la curiosité aux cent yeux, et la critique aux cent langues, l'envie aux cent dents l'attendaient. Au reste, *Hortense* à force de tout craindre ne s'apercevait de rien, et son trouble même lui servait de contenance. La recherche de sa parure contrastait si bien avec son air de simplicité, qu'elle le rendait encore plus intéressant; sa beauté, surchargée de diamans, brillait comme la fleur à travers les gouttes de la rosée, et tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, ne faisait que lui mettre du rouge.

Après cette première initiation, à laquelle il fallut joindre les visites de cérémonies, M. *Dabon* voulut présenter *Hortense* à Mme *d'Erminy*. Un double motif l'y engageait, et ce double motif était une double vanité. Il se faisait une fête de montrer sa femme à sa maîtresse, et sa maîtresse à sa femme; croyant que chacune des deux lui donnerait un relief auprès de l'autre. Car, sans être fort amoureux d'*Hortense*, il espérait bien en être aimé, et l'amour de la plus jolie femme de Paris, devait lui donner une célébrité de plus. D'un autre côté, Mme d'*Erminy* ne manquerait pas d'en être jalouse, et la jalousie d'une femme à la mode est le plus haut degré d'illustration.

« Madame, disait-il quelquefois à sa jeune moitié, le

» monde vous témoigne de l'indulgence. Ma réputation
» y est bien pour quelque ch[illegible] mais votre jeunesse
» peut aussi l'intéresser; quoi qu'il en soit, la vérité est
» qu'il vous flatte en attendant qu'il vous juge; mais si
» vous désirez lui plaire, apprenez à le connaître; il
» punit l'ignorance de ses lois, de ses usages, de ses
» caprices même, par des ridicules qui valent des coups
» de foudre. — Ah! Monsieur, vous me faites frémir,
» dit-elle avec un petit sourire que son grave professeur
» n'avait pas l'esprit d'apercevoir. — Remettez-vous,
» Madame, il ne tient qu'à vous de vous en garantir.
» — Et comment? — En écoutant de bons conseils; et
» les meilleurs seraient ceux d'une femme aimable, qui
» réunît aux agrémens de l'esprit tout ce qu'un grand
» usage du monde peut y ajouter. Je tâcherai de vous
» lier avec M^me^ d'*Erminy*, il ne se peut pas que vous ne
» la connaissiez de réputation. — Oui, reprit *Hortense*,
» j'en entends parler tous les jours, comme de la femme
» la plus à la *mode*; mais qu'elle va me trouver gauche!
» il n'est bruit que de sa grâce, de sa gaîté, de sa viva-
» cité, des charmes de sa conversation; mais qu'elle va
» me trouver sotte! N'importe, si je puis passer à la
» faveur de votre nom, croyez qu'il n'y a rien que je
» ne fasse pour avoir ma part de son amitié pour
» vous. »

M. *Dabon* s'était attendu à quelque opposition, dans l'idée que sa femme était instruite d'une liaison qu'il croyait aussi fameuse qu'il la trouvait honorable. En effet, quelques bonnes ames avaient déjà tâché finement de le faire entendre à la jeune *Hortense*: mais l'innocence est long-tems sourde, comme long-tems aveugle; et loin de rien soupçonner dans une pareille intimité, l'aimable enfant se félicitait de ce qu'elle lui procurait, pour ainsi dire, une amie toute faite. Aimer, était le seul besoin de son cœur. On avait eu beau lui répéter que toutes les dames se haïssent à plaisir, et que celles qui cessent d'être jolies ont sur-tout une aversion décidée pour celles qui commencent, son cœur lui disait autre chose. La nature l'avait comme privée de l'organe de la haine, son esprit se refusait même à y croire, et les malveillans lui paraissaient quel-

que chose d'aussi extraordinaire à rencontrer dans la société, que des loups et des tigres dans un jardin. Enfin, *Hortense* était plus près de craindre les revenans que les méchans. En effet, c'est ordinairement notre malice qui nous avertit de celle des autres, et l'on peut ignorer long-tems l'envie quand on ne fait que l'inspirer.

Mais revenons à M. *Dabon*. Le soir même, il conduit sa femme chez *Arzélie* (c'était aussi le nom de Mme d'*Erminy*); *Hortense*, dès l'entrée de la rue, put juger du nombre et du genre de la compagnie qui l'attendait, par une double file de voitures où elle remarqua plus de cabriolets que de carrosses. Elle paraît, et tous les yeux sont éblouis. Au silence de la surprise succède l'accent de l'admiration. *Arzélie*, entourée d'un essaim d'adorateurs légers, craint qu'à la première vue d'*Hortense* ils n'aient changé d'idole, et la haine est déjà dans son cœur.

Après les caresses ordinaires entre femmes qui ne se connaissent point, « vous nous trouvez, dit *Arzélie*, » occupés d'une question qui n'est pas bien neuve : *Lequel vaut mieux d'aimer sans être aimé, ou d'être aimé sans aimer?* — Je m'y connais mal, dit *Hortense*, mais il me semble que c'est un choix à faire » entre deux tourmens. — Au moins, répond *Arzélie*, » entre deux ennuis; l'ennui causé ou l'ennui senti. — » Pour moi, dit M. *Dabon*, j'aimerais mieux plaire » qu'aimer, comme j'aimerais mieux pouvoir faire » l'aumône, qu'être réduit à la demander. — Je » serais assez de votre avis, reprit *Arzélie*, et j'accepterais d'être aimée sans aimer, pourvu que » j'eusse un bon Suisse à ma porte. — C'est beaucoup plus commode, dit un de ces Messieurs; mais » j'aurais supposé Madame plus charitable. — Seriez-vous payé pour le croire, M. *Volzel*? et parce qu'on » se divertit de vos protestations à tous tant que vous » êtes, croyez-vous qu'on y attache plus d'importance » qu'on ne vous en trouve? non, Messieurs: la coquetterie est un jeu où l'on ne paie qu'en jetons; chacun » garde son argent et tout le monde s'est amusé. — Dites » plutôt, Madame, reprend *Volzel*, que c'est un pharaon où les pontes se ruinent sans que le banquier

» mette au jeu. Je m'en rapporte à Madame, ajoute-t-il, » en regardant *Hortense*, et voilà tout le monde attentif » à ce qu'*Hortense* va répondre.—Je crois, dit-elle, avec » un charmant embarras, qu'il y aurait encore plus de » jouissances pour la vraie sensibilité, dans le malheur » même, que pour la vanité, dans le succès. Ah ! » M. *Dabon*, s'écrie *Arzélie*, vous avez-là le plus joli » roman du monde ; n'en perdez pas une ligne. Mais » prenez-y garde, le cœur d'*Hortense* est fait pour une » grande passion, et si, par impossible, cette grande » passion n'était pas pour vous..., » *Hortense*, qui ne concevait pas qu'il y eût, dans le cœur d'une femme mariée, place pour un autre que pour un mari, ne revenait pas de ce qu'elle entendait.

M. *Dabon*, de son côté, n'aimait pas beaucoup qu'on lui fît des plaisanteries sur sa femme, parce qu'elles approchaient trop de sa personne ; mais il craignait encore plus qu'elle ne s'en formalisât, et il voyait toujours en elle une petite pensionnaire dont les gaucheries allaient le couvrir de ridicules. Les jeunes gens dont la salle fourmillait étaient d'un autre avis que M. *Dabon*. La grâce d'*Hortense*, sa candeur, sa douceur, son maintien, tout ce que ses yeux laissaient entrevoir à travers le voile de la modestie, avait fait son effet, quoique sur des cœurs déjà plus ou moins étrangers à la nature : chacun voudrait au moins avertir *Hortense* d'un triomphe dont elle n'a pas l'air de se douter ; mais un pouvoir magique les enchaînait ; c'était celui d'*Arzélie*. Il n'était permis de louer qu'elle, devant elle ; la moindre distraction en faveur de toute autre eût offensé la grande prêtresse, que dis-je ? la déesse de la *mode*. Hors de son temple point de salut ; et c'était d'elle que tout agréable devait tenir son brévet d'élégance. L'opinion (à la vérité celle des gens qui ne pensent pas, et c'est la majorité), l'avait élevée au grade de Fée, et en cette qualité aussi bien qu'en celle d'amie régnante d'un ministre en faveur, tout lui était facile, tout lui était permis ; l'esprit s'attachait de lui-même à ce qu'elle disait, le charme à ce qu'elle faisait, la vogue à ce qu'elle approuvait, la disgrâce à ce qu'elle critiquait. Le malheureux qui lui aurait déplu, aurait paru sur le champ à tous les yeux frappé de gaucherie, et avec la gaucherie,

à quoi sert le mérite ? Du reste, vive, méchante, audacieuse, adroite, hypocrite, elle avait l'art de mettre sur toutes ses actions un nuage qui déroutait toutes les conjectures. « Dira-t-on que *Volzel* est son amant ? Non. C'est un commerce de plaisanterie; rien de plus. L'amour est plus sérieux que cela. Ces trois ou quatre petits fats qui ne sortent point de chez elle, seraient-ils plus heureux ! Bon ! ils sont toujours en présence; ils s'observent et se paralysent les uns les autres. Il faudrait pour cela qu'elle fût à la fois prude et galante. Or, si elle était galante, serait-elle aussi sévère pour les femmes ? et si elle était prude, serait-elle aussi à son aise avec les hommes ? La vérité, c'est qu'elle paraissait l'une et qu'elle était l'autre au suprême degré. Une femme de sa société la plus intime était-elle accusée de la moindre faiblesse qu'*Arzélie* aurait ignorée jusque-là ? *Arzélie* rompait ouvertement avec elle. Mais pourquoi ? parce qu'on lui en avait fait mystère. Curieuse comme la malice en personne, elle regardait la discrétion avec elle comme un manque de confiance, et ne pardonnait pas les folies qu'on lui cachait; celles qu'on lui confiait, au contraire, étaient privilégiées, guerre à mort pour les unes, indulgence plénière pour les autres. Elle faisait mieux, elle présidait aux amours des jeunes-gens, elle dirigeait leurs intrigues, elle suivait toutes les opérations de leurs douces guerres; supérieure en ce genre de tactique, elle jugeait des attaques et des défenses, conseillait les assiégeans et les assiégés, et quand le moment était venu, elle commandait l'assaut ou dictait la capitulation ; d'autres fois elle aimait à exercer son empire sur les amours eux-mêmes; elle nouait ou dénouait à son gré les tendres liens, plaçait, déplaçait, remplaçait les amans et les maîtresses, et faisait de la galanterie une sorte d'agiotage dont elle n'avouait sûrement pas tous les profits.

Ce bon M. *Dabon* aurait vu tout cela s'il avait pu voir quelque chose, et le voile n'était épais que pour lui. Comme son amour ne marchait qu'à la suite de sa vanité, il se contentait de passer pour l'amant d'*Arzélie*, sans l'être. L'honorifique lui suffisait, tandis qu'*Arzélie*, de son côté, prenait plaisir à tourner tous les

soupçons

soupçons du public sur celui de sa société qui les méritait le moins.

Hortense aussi trompée que M. *Dabon*, et moins faite pour l'être, n'a vu pour cette fois que le beau côté d'*Arzélie*, et la quitte avec le désir de la revoir. A peine le mari et la femme sont-ils sortis, qu'*Arzélie* se répand en éloges. « Quelle grâce ! quelle douceur ! » quelle jeunesse ! quelle pureté ! Il y a des anges au » ciel qui ne valent pas cela : mais aussi quel assortiment ! *Dabon* et sa femme ! ces gens-là ne parleront » jamais la même langue. Elle sera tendre malgré elle, » vertueuse malgé les autres, et *Dabon* par là-dessus ! » — Parbleu ! dit *Volzel*, la jolie conquête à tenter ! » — Jolie, de reste, dit *Arzélie*; facile, non. — Tant » mieux, reprit-il; j'ai depuis long-tems une passion malheureuse pour la résistance. — De la résistance ? en » avez-vous jamais rencontré ? M. *Volzel*, dit Mme d'*Erminy*, un peu piquée, comment voulez-vous qu'on » résiste à des attaques aussi savantes, aussi variées que » les vôtres, à ce je ne sais quoi dans la physionomie, dans » l'attitude, dans la démarche, dans le coup-d'œil qui » dit à toutes les femmes : Mesdames, voilà votre maître, » il l'est ou le fut. — Puisse le reste vous regarder, interrompit *Volzel*, je n'en demande pas davantage ! — » Attendez donc je n'ai pas fini : la coiffure, la chaussure, la voiture, tout est d'accord ; des gens toujours » si bien mis et si mal payés, des protégés si empressés » et si mal servis, des artistes, des poëtes si savamment » conseillés et si gaîment persifflés. — Amusez-vous, » Madame. — Attendez donc, je n'ai pas fini. Toujours le » premier, pour arriver le plus tard ; toujours le plus » exact à manquer à tout; des affaires, Dieu sait, qui » vous font oublier tous vos engagemens : des engagemens qui vous font oublier toutes vos affaires. Vous » n'avez pas à vous reprocher d'avoir entendu un premier acte, d'avoir attendu la fin d'un cinquième, » d'avoir regardé ailleurs que dans les loges, et d'avoir manqué à juger les auteurs et les acteurs. — Quel » talent pour le portrait, Madame ! — Attendez donc, il » n'est pas fini. — Toujours sifflant ou persifflant, jamais » ne dire plus d'un mot à la même personne, jamais ne

DE LA SEINE

» laisser le tems de vous répondre et jamais ne répondre » à qui vous parle ; enfin les zéphyrs, les sylphes, les » esprits follets sont du plomb auprès de vous : voilà » vos armes, voilà vos titres, voilà votre art de plaire » dont Ovide et Gentil-Bernard n'approcheront jamais. » — Toujours de mieux en mieux, *Arzélie*, dit *Luzi-* » *val* qui avait sa part des traits lancés à *Volzel*, il faut » convenir que vous voyez vos amis en beau. Mais, » moi, par exemple, je ne sais quoi me dit que les » yeux d'*Hortense* seront plus indulgens. — Seraient- » ce eux-mêmes qui auraient parlé, mon cher *Luzival?* » — Non, dit-il, avec un coup-d'œil expressif; mais » j'en ai le pressentiment ; et vous le savez, il ne me » trompe guère. »

Il n'en était pas moins vrai que Mme d'*Erminy* était outrée. Jamais elle n'avait eu un aussi rude assaut à soutenir. Ce mariage lui avait donné de l'humeur, et ce visage ne faisait qu'y ajouter. Cependant comme il faut de la réflexion en toutes choses et sur-tout dans la méchanceté, elle réfléchit et se dit à elle-même : « Montrer de l'humeur à *Dabon*, c'est le faire triom- » pher ; rompre avec lui, c'est avouer ma honte ; non ; » gardons une dupe et perdons une rivale. Mais sur- » tout cachons nos desseins, et jurons à notre ennemie » la haine la plus tendre. »

Après une apparition comme celle d'*Hortense*, certains hommes ne dorment guères, certaines femmes encore moins. Mme d'*Erminy* passe le reste de la nuit à méditer sa vengeance; et, le lendemain, *Hortense* trouve sur sa cheminée une charmante figure de biscuit, tenant une navette dans une main, et dans l'autre un cœur qui semblait être suspendu à un aimant ; on voyait une couronne de lierre et d'immortelles sur sa tête, un miroir sur sa poitrine, un chien à ses pieds, le mot d'*amitié* était gravé dessous en lettres d'or, et le piédestal portait ce vers écrit de la main d'*Arzélie : D'un moment quelquefois je puis être l'ouvrage. Arzélie* avait encore placé dans le sein de l'amitié ce petit billet :

« Si mon cœur ne parle pas tout seul et si le vôtre » lui répond, imaginez que nous nous connaissons dès » l'enfance et ne regardez point notre première entre-

» vue comme une visite, mais comme un traité. Ce » n'est point ici de ces liaisons que le hasard change, » à mesure qu'il les forme; c'est une sœur que la destinée » vous offre et une sœur dont je la remercie. Promettez » donc ici, comme moi, de nous aimer toute la vie, » et venez ce soir à un bal que je ne donne que pour » vous. »

Voilà notre bonne *Hortense* ivre de joie et d'amitié, qui court chez son mari lui montrer la figure, le billet, et qui lui explique et le cœur et l'aimant, et le chien, et le lierre, et les immortelles, et le miroir, tous les attributs enfin que son imagination lui peint cent fois mieux que l'artiste n'a pu les rendre. Pauvre *Hortense !*

M. *Dabon*, qui n'était pas accoutumé à tout prévoir, ne s'était attendu ni à l'empressement d'*Arzélie* pour *Hortense*, ni à l'enthousiasme d'*Hortense* pour *Arzélie*; et, comme il ne voyait rien d'aussi aimable que lui, il avait compté, comme de raison, sur une jalousie réciproque, qui devait le couvrir de gloire. Mais avec un peu de réflexion, il jugea que cette liaison là devait mettre sur le champ sa femme à la *mode ;* et tout bien calculé, qu'importe le reste ?

Tandis que la pauvre *Hortense* rendait grâce au ciel de lui avoir donné une amie, si pressée de l'être, le même jokey qui avait apporté la petite statue, va remettre trois ou quatre billets différens à trois ou quatre jeunes seigneurs de la cour de Mme d'*Erminy*. Un billet d'*Arzélie !* quel honneur ! combien de fois il est lu, relu, commenté ! « Un billet d'*Arzélie !* un rendez- » vous ! disait chacun au-dedans de lui ! un tête à tête ! » un secret que tout le monde saura ! quelle fortune ! » et sur-tout quelle gloire ! l'amant en titre d'*Arzélie !* » On n'imagine point où cela mène ! Il sera montré par- » tout comme un triomphateur ; les femmes se l'arra- » cheront ; car où est celle qui ne serait pas ambitieuse » d'enlever un amant à Mme d'*Erminy ?* Non, il pourra » jeter le mouchoir, toutes les belles seront ses con- » quêtes, tous les maris ses victimes, tous les hommes » ses rivaux, mais rivaux malheureux ; car comment » lutter contre le vainqueur d'*Arzélie ?* Tant d'honneur » pourrait bien valoir par-ci, par-là quelques petites

» affaires ; mais on est brave, on sera heureux, et au » pis aller, si on était blessé, on n'en serait que plus » intéressant ; et puis cet oncle tout puissant qui va tout » faire pour l'amant de sa nièce! Grâces, emplois, gra- » des, pensions, tout va pleuvoir sur lui ; d'autres » pourront mériter, mais c'est lui qui obtiendra. »

On imagine aisément, d'après ce bel enthousiasme, que les chevaliers mandés par notre *Armide*, ne manquèrent pas d'une minute aux différentes heures qu'elle leur a données ; et l'on doit rendre assez de justice à la prudente *Arzélie*, pour être bien sûr que les arrangemens sont pris de manière que ces Messieurs ne puissent pas se rencontrer. Elle parle donc à chacun comme si elle n'avait à faire qu'à lui seul ; et quoiqu'elle eût de reste le talent de varier ses propos selon les circonstances et selon les gens, elle n'en prit pas la peine pour cette fois. Elle savait, par un long usage, qu'à la taille et à la figure près, ces petits Messieurs là sont tous sur le même petit patron, et qu'elle pouvait leur dire à tous la même chose. « Vous serez peut-être étonné du billet » que vous avez reçu ; mais avec plus de pénétration, » vous auriez pu y voir une marque d'intérêt. C'est peu » de mériter des succès, il faut en avoir ; il faut qu'on » le sache ; car, sans la vogue, à quoi bon plaire ? et » quelle femme, d'un peu bon air, voudrait être la » divinité d'un homme qui n'aurait rien à lui sacrifier ? » Ce n'est pas de l'encens qu'on demande, ce sont des » victimes. Je vous dis-là notre secret, et peut-être que » je trahis le mien : quoi qu'il en soit, profitez-en. Voilà » une belle occasion qui se présente. La plus jolie femme » de Paris, une rose éclose de ce matin, qui va faire » une sensation dont on n'a pas d'idée ; Bien heureux, » mais bien adroit qui pourra la cueillir ! et je ne sais » quoi me dit que vous êtes marqué pour cela dans le » livre des destinées. — Ainsi parlait *Arzélie*. — Mais, » belle *Arzélie*, disait sûrement le jeune homme, com- » ment atteindre un but quand on en fixe toujours un » autre ? — Trève de galanteries, répondait-elle, sachez » seulement que si vous aspirez à moi, c'est la première » condition que je vous impose. — Parce que vous la » croyez impossible ? — Pas absolument. La jeune per-

» sonne est innocente, mais elle est romanesque. Son » mari l'aimera, et vous voyez bien qu'elle ne pourra » pas l'aimer, il y aura donc des chances ; il ne s'agit » que d'en profiter. Au reste, pour montrer l'intérêt » que je prends à votre gloire, je me charge de vous » guider dans votre entreprise. En pareil cas, une » femme qui conseille un homme, est un espion qu'il a » dans le camp ennemi. »

La même scène, à quelques variantes près, fut jouée avec chacun des jeunes ministres de la vengeance d'*Arzélie*. Elle comptait, avec raison, sur leur extravagance et sur leur vanité pour perdre sa bonne amie. Mais c'était peu de cette petite meute lâchée contre M. et Mme *Dabon*, elle fondait son espoir sur de plus dignes champions ; je les ai nommés, c'était *Volzel* et *Luzival*, avec qui sa fausseté pouvait parler franchement, et dont les vices méritaient toute sa confiance. Tous les deux passés maîtres en fait de bons airs ; tous les deux instituteurs en titre des jeunes gens qui aspiraient à la corruption ; tous les deux blasés sur tout ce qui tient au sentiment et même au plaisir ; tous les deux ne trouvant plus de délices que dans la trahison, et ne jouissant vraiment, quand ils pouvaient parvenir à séduire de pauvres femmes, que de l'avant-goût du bonheur de les perdre. *Arzélie* leur parle, ils l'entendent, et semblables à des démons qu'elle aurait évoqués, ils la quittent pour lui obéir.

M. DE BOUFFLERS.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA TRADUCTION, ou plutôt sur l'imitation de deux Nouvelles de CERVANTES, *par* FLORIAN.

DANS un article précédent, nous avons cru devoir justifier le système que Florian a adopté pour sa traduction de *Don Quichotte*; et quoique nous ayons relevé quelques défauts dans ce travail, nous avons rendu pleine justice au talent distingué de cet écrivain. Ce jugement a fait présumer à quelques personnes que nous approuvions également la traduction qu'il a faite de deux Nouvelles de Cervantes ; traduction insérée dans un volume

d'œuvres posthumes. Nous devons au lecteur des explications à ce sujet.

Quoiqu'on retrouve dans cette traduction le talent aimable de Florian, on ne peut s'empêcher de blâmer les libertés qu'il s'est permises. L'académicien était loin de sentir tout le mérite des Nouvelles de Cervantes : il n'avait pas étudié avec assez de soin ces productions originales où l'auteur espagnol prodigue les peintures de mœurs, place l'homme dans toutes les situations où il peut se trouver, le met à l'épreuve de tous les événemens, fronde ses ridicules avec une ironie pleine d'esprit, et présente une multitude de scènes comiques que Molière n'a pas dédaigné d'imiter. Peut-être aussi Florian a-t-il été rebuté par l'extrême difficulté que présentent les *Nouvelles* à un traducteur français. Ces petits romans sont pleins d'allusions qu'il faut deviner, d'expressions populaires avec lesquelles il faut se familiariser, de scènes plaisantes qui peuvent perdre leur charme en passant dans une autre langue. Il est probable que Florian ne voulant pas se dévouer à un travail aussi pénible, s'est borné à réunir quelques traits qu'il a disposés dans un cadre assez agréable, mais qui ne peuvent donner une idée de l'original.

De deux Nouvelles très-étendues, il n'en a fait qu'une fort courte. L'une est le *Dialogue de deux chiens* ; dans cette production singulière, Cervantes a peint toutes les classes inférieures de la société. Un chien qui a plusieurs fois changé de maîtres, raconte ses aventures; sa position lui a fourni les moyens de connaître plusieurs secrets qui ne se cachent point à un animal domestique dont on ne craint pas l'indiscrétion. Il les dévoile avec beaucoup d'esprit et de naïveté ; et son récit forme une galerie de portraits très-curieux et très-singuliers, quoique pleins de vérité. Dans *Rinconnet et Cartadille*, l'auteur espagnol peint ces associations de fripons qui se trouvaient autrefois dans les grandes villes, avant que la police fût perfectionnée : ces hommes obéissaient à un chef revêtu d'un pouvoir absolu ; ils avaient des lois, des usages et des mœurs qui leur étaient particuliers. Cette peinture, qui a fourni à le Sage l'idée de la *Caverne de Gilblas*, est pleine de scènes comiques, dont Florian n'a indiqué qu'un très-petit nombre.

Il a eu du reste une idée assez heureuse qu'on regrette qu'il n'ait pas plus développée. Cervantes, qui avait si bien combattu les travers de son siècle, céda une seule fois au goût que ses contemporains avaient pour les aventures extraordinaires. Dans un roman assez long, intitulé : *Persiles et Sigismonde*, il réunit les conceptions les plus extravagantes, les événemens les plus singuliers : renonçant presque à faire des peintures de mœurs pour lesquelles il avait tant de talent, il ne s'attacha qu'à offrir des naufrages, des combats à outrance, des reconnaissances inattendues, etc. Aussi le succès de ce livre fut-il moins contesté que celui de *Don Quichotte*.

Cependant on trouve dans ce fatras quelques historiettes qui rappellent le peintre du gentilhomme de la Manche et de *Galathée*. Florian en a placé ingénieusement une dans son cadre qui en admettait de tous les genres. Il a choisi l'histoire de *Ruperte*, imitation fort agréable de la *Matrone d'Ephèse*. Ce choix est très-judicieux : mais on regrette que l'auteur français n'ait pas sauvé encore quelques débris précieux d'un ouvrage qu'on ne lit plus. Florian aurait rendu aux lettres un véritable service, en rassemblant les morceaux de *Persiles* qui sont dignes de Cervantes. Pour donner une idée de la moisson qu'il aurait pu faire, nous essayerons de traduire une anecdote fort intéressante. Nous la choisissons d'autant plus volontiers qu'elle est d'un ton peu familier à l'auteur de *Don Quichotte* :

D. Manuel, Anecdote portugaise.

Un vaisseau espagnol, voguant dans les mers du Nord, se trouva au lever du soleil peu éloigné d'un navire où le feu avait pris. L'embrâsement était terrible, et les Espagnols croyaient que tout l'équipage périrait. Au milieu de leurs regrets, ils aperçurent une barque où s'étaient retirés les malheureux incendiés qui faisaient force de rames pour approcher du vaisseau. On les reçut avec humanité, et l'on s'empressa de leur prodiguer tous les secours. Parmi les passagers, on remarqua un jeune homme qui paraissait peu sensible aux soins qu'on avait de lui ; ses gestes annonçaient qu'il aurait voulu mourir dans l'incendie. Le capitaine

à qui sa figure inspira de l'intérêt, parvint à le calmer : le jeune homme, sensible à ces prevenances, consentit à raconter le malheur dont il ne pouvait se consoler.

Seigneur, lui dit-il, je suis Portugais, ma famille est une des plus illustres de ce royaume. Comblé des biens de la fortune, je suis privé de tous ceux qui peuvent rendre heureux. Mon nom est Manuel de Suja Coitino, ma patrie est Lisbonne ; et dès ma première jeunesse, je me suis exercé aux armes. A côté de la maison de mon père, se trouvait celle d'un gentilhomme de l'antique maison des Serciras. Ce gentilhomme avait une fille unique qui devait être l'héritière de ses biens immenses. Par ses vertus, elle faisait les délices de ses parens ; par sa beauté, elle attirait les vœux des jeunes gens les plus illustres du royaume.

Comme son voisin, j'avais souvent l'occasion de la voir. J'appris à connaître sa beauté, je m'instruisis de son caractère, l'amour s'empara de moi, et je conçus l'espérance, plus douteuse que certaine, d'être un jour son époux. Empressé de savoir mon sort, et convaincu que les présens, les promesses, les déclarations ne pourraient que me nuire auprès d'elle, je pris la résolution de charger un de mes parens de la demander pour moi en mariage. La naissance, la fortune étaient égales, et nous étions presque du même âge.

Le père de Léonore répondit que sa fille était encore trop jeune pour se marier, qu'il désirait un délai de deux ans, et qu'il s'engageait, pendant cet espace de tems, à ne pas disposer de sa fille sans en prévenir mon parent. Je me soumis, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce délai, l'espérance me soutint ; et toute la ville étant instruite de mon projet d'épouser Léonore, je lui rendis publiquement des soins. Renfermée dans les bornes de la plus sévère modestie, elle consentit, d'après l'ordre de ses parens, à recevoir mes hommages ; et j'eus la satisfaction de remarquer que si elle n'y répondait pas avec la même tendresse, du moins elle était loin de les mépriser.

Il arriva qu'à ce moment le Roi me nomma capitaine-général d'une des colonies que le Portugal possède sur les côtes d'Afrique, emploi de confiance et très-hono-

rable. Le jour de mon départ étant venu, je pensai mourir de douleur. Je parlai au père de Léonore, et je le conjurai de renouveler la parole qu'il m'avait donnée. Mon désespoir l'attendrit; il consentit que je prisse congé de sa femme et de sa fille. Léonore, accompagnée de sa mère, descendit dans le salon pour me recevoir: j'éprouvai un tel transport quand je me vis si près d'elle, que ma voix expira dans ma bouche; je ne pus parler; et mon silence annonçait assez quel était mon trouble.

Le père de Léonore, qui m'aimait, m'embrassa tendrement: Soyez tranquille, Seigneur D. Manuel, me dit-il, sur la parole qu'on vous a donnée: peut-être votre silence parle plus en votre faveur que les plus beaux discours. Allez remplir avec honneur les fonctions dont le roi vous a chargé, revenez à l'époque fixée, et soyez sûr que je ne négligerai rien pour vous rendre heureux. Ma fille est soumise à mes volontés, ma femme ne cherche qu'à prévenir mes desirs, et moi je serai très-satisfait de vous avoir pour gendre: avec ces trois choses, il me paraît que vous devez espérer un succès favorable.

Ces paroles se gravèrent dans ma mémoire; elles y seront présentes tant que je vivrai. La belle Léonore et sa mère ne me dirent pas un mot; je ne pus de mon côté rompre le silence, et je pris congé d'elles plein d'espoir.

J'arrivai en Afrique; j'y remplis pendant deux ans mes devoirs à la satisfaction du Roi. Après ce terme, je revins avec empressement à Lisbonne. J'appris que la réputation et la beauté de Léonore avaient passé les limites de la ville et même du royaume. Plusieurs seigneurs Castillans l'avaient demandée en mariage. Léonore, entièrement soumise à ses parens, ne faisait aucune attention à ces recherches.

Le délai qu'on m'avait imposé étant écoulé, je priai le père de Léonore de ne plus différer mon bonheur. Il céda à mon empressement, et décida que le dimanche suivant, il m'unirait à sa fille. Cette réponse pensa me faire mourir de joie; j'invitai mes parens et mes amis, je fis préparer des fêtes magnifiques, et j'envoyai à Léonore les présens les plus précieux.

Enfin le jour que j'avais tant désiré arriva. Accom-

pagné de la principale noblesse de la ville, je me rendis à un couvent de religieuses qui porte le nom de la *Mère de Dieu*. On me dit que dès le jour précédent, ma future épouse m'y attendait, et qu'elle avait désiré que notre mariage se célébrât dans ce monastère, avec la permission de l'archevêque.

J'entrai dans l'église du couvent qui était magnifiquement ornée : plusieurs gentilshommes vinrent à ma rencontre; et je reconnus les dames les plus distinguées par leur naissance et par leur beauté, qui avaient voulu assister à cette cérémonie. Une musique céleste, composée de voix et d'instrumens, faisait retentir l'église.

Quelques momens après mon arrivée, Léonore entra par la porte de la grille du couvent : elle était accompagnée de la prieure et de quelques religieuses. Une robe de satin blanc, ornée de broderies d'or et de perles, relevait l'éclat de son teint. Elle était si belle et si richement parée, qu'elle excitait la jalousie des femmes et l'admiration des hommes. Ebloui par ses charmes, je me trouvais indigne de la posséder; il me paraissait que je ne pourrais mériter mon bonheur, quand je mettrais à ses pieds le sceptre du monde.

On avait élevé une estrade au milieu de l'église, où sans être exposés aux importunités d'une foule curieuse, nous devions nous marier. Léonore y monta la première; et tout le monde put admirer sa beauté enchanteresse. Elle parut à tous les yeux comme l'aurore dissipant les ténèbres, ou plutôt on sentit qu'elle ne pouvait être comparée qu'à elle-même. Je montai sur l'estrade croyant monter au ciel; je me mis aux genoux de Léonore, comme si j'avais voulu l'adorer.

Plusieurs voix s'élevèrent alors dans l'église : vivez heureux et long-tems, jeunes époux, disait-on. Que des enfans aussi beaux que vous entourent bientôt votre table, que votre amour s'augmente avec les années, que les soupçons et la jalousie n'entrent jamais dans vos cœurs vertueux, que l'envie expire à vos pieds, et que la prospérité fasse fleurir votre maison. A ces vœux, à ces témoignages si flatteurs, mon ame était remplie de joie : je voyais que mon bonheur était partagé par toute l'assemblée.

A ce moment la belle Léonore me prit la main et me releva. Nous parûmes tous les deux debout sur l'estrade; et Léonore, élevant un peu la voix, me dit :

Vous savez, seigneur D. Manuel, que mon père vous a promis qu'il ne disposerait pas de moi, avant le terme fixé par lui. Il vous a également fait espérer que vous obtiendriez ma main; et si ma mémoire ne me trompe pas, il me semble que, me voyant recherchée par vous avec tant d'empressement, touchée des soins dus à votre politesse plutôt qu'à mon mérite, je vous ai fait dire que je ne prendrais jamais sur la terre un autre époux que vous. Mon père a rempli son engagement, je veux aussi remplir le mien. La dissimulation, quelque vertueuse que soit son motif, a toujours quelque chose d'odieux. Je ne veux donc plus différer de vous ouvrir mon cœur. Je suis mariée, Seigneur; et mon époux étant vivant, je ne puis m'unir à un autre. Je ne vous ai point sacrifié à un époux terrestre, mais je vous ai sacrifié à Jésus-Christ. Je m'étais engagée à lui avant de vous connaître : mes vœux ont été purs et libres : mes sentimens pour vous ne les ont jamais balancés. Je vous ai promis de ne vous préférer aucun autre homme : aucun, je l'avoue, ne possède vos vertus; mais Dieu l'emporte sur vous, et vous ne devez point être jaloux de cette préférence. Si ma conduite vous paraît une trahison, punissez-moi en me donnant les noms odieux de perfide et d'infidèle. Les promesses, les menaces, la mort même ne m'arracheront jamais au céleste époux que j'ai choisi.

Léonore se tut : aussitôt la prieure et les religieuses la dépouillèrent de ses riches habits, et coupèrent ses beaux cheveux. Je gardai le silence; et pour ne pas montrer toute ma faiblesse, je retins mes larmes, mes soupirs et mes cris. Je me jetai de nouveau aux pieds de Léonore, je lui pris la main presque par force, et je la couvris de baisers. Elle me releva avec douceur, et me témoigna une tendre compassion. A ce moment, rappelé à moi par la dignité de Léonore, par la majesté divine qui brillait dans ses traits, je m'écriai : Dieu seul est digne de posséder cette sainte!

Je descendis de l'estrade, et je me retirai avec mes

amis qui firent de vains efforts pour me consoler. L'image de Léonore me poursuivait partout; et ma faible raison cédait à la force de mon amour. On m'a conseillé de voyager; j'ai déjà parcouru une partie de l'Europe sans être plus tranquille. J'allais en Danemarck quand vos secours m'ont arraché à la mort que je désire depuis long-tems. M. PETITOT.

EXTRAITS.

JOURNAL HISTORIQUE, ou *Mémoires critiques et littéraires sur les ouvrages dramatiques et sur les événemens les plus mémorables, depuis* 1748 *jusqu'en* 1772 *inclusivement*; par CHARLES COLLÉ, auteur de la *Partie de Chasse de Henri IV*, imprimés sur le manuscrit de l'auteur et précédés d'une Notice sur sa vie et ses écrits. Deux vol. in-8° de 600 pag. chacun. A Paris, à l'Imprimerie bibliographique, rue Gît-le-Cœur, n° 7; et chez *Delaunay*, libraire, Palais du Tribunat, deuxième galerie de bois.

AUTREFOIS il semblait être réservé aux hommes d'État et aux hommes de guerre d'écrire leurs Mémoires. Mais, dans le siècle dernier, le goût des lettres étant devenu plus vif et plus général, et les écrivains s'étant procuré plus d'importance et de considération, plusieurs de ceux-ci eurent aussi la fantaisie de transmettre eux-mêmes à la postérité l'histoire de leur vie. Ce n'est pas à elle directement qu'on s'adresse : on écrit pour ses amis, on écrit pour ses enfans, on écrit pour soi-même; mais la réputation dont on jouit, l'intérêt, le charme qu'on a su répandre dans son récit, ne permettent pas de douter qu'un jour de pieux héritiers, moins sensibles au profit d'un livre que jaloux de la gloire de son auteur, ne fassent part au public de l'écrit *trouvé dans ses papiers*. C'est en effet ce qui arrive, et il serait souvent très-fâcheux que cela n'arrivât point : nous serions privés d'ouvrages fort piquans. On accuse de vanité les auteurs qui veulent ainsi occuper d'eux après leur mort. Plaisant reproche! Les auteurs font-ils autre chose toute leur vie? C'est par le même principe d'amour-propre qu'on aime

tant à parler de soi, et qu'on aime si peu à entendre les autres parler d'eux-mêmes. Si les lecteurs avaient moins de vanité, les auteurs ne leur sembleraient pas en avoir tant. Mais, si notre amour-propre se révolte contre l'égoïsme d'un auteur de Mémoires personnels, en revanche sa malignité flatte presque toujours la nôtre. Il est rare que ces écrits, destinés à paraître posthumes, ne contiennent pas beaucoup de révélations nuisibles, soit à la réputation littéraire, soit à l'honneur des rivaux, des ennemis et quelquefois même des amis de l'auteur, révélations d'autant plus perfides, d'autant plus dangereuses que celui qui les a faites ne peut plus les désavouer de gré ni de force, et que consignées dans un écrit secret et pour ainsi dire dans un testament, elles ont ce caractère de confidence et de bonne foi qui nous dispose si fort à la crédulité. On commence par croire fermement tout le mal que l'auteur dit des autres, ensuite on le taxe lui-même de méchanceté pour l'avoir dit : c'est tout profit. Les gens qui déclament contre les Mémoires particuliers, se procurent un plaisir de plus que les autres lecteurs ; ces plaintes-là ne sont bien sincères que de la part des personnes attaquées.

Collé, auteur d'une pièce de théâtre où le meilleur de nos rois est représenté de la manière la plus touchante et la plus vraie, et d'une foule de chansons remplies d'originalité, de verve et de gaîté, Collé avait laissé de lui la réputation d'un homme honnête et bon. Il avait paru tel à ses contemporains, dont quelques-uns sont encore les nôtres, et la nature de ses écrits semblait confirmer leur témoignage ; mais la publication faite il y a deux ans d'un *Journal* dont on donne aujourd'hui la continuation et la fin, est venu changer un peu les idées à cet égard, et cette suite dont je parle n'est point du tout faite pour remettre l'opinion dans son premier état. Ce n'est pas que Collé doive cesser d'être regardé comme un honnête homme ; de ce côté il n'a rien perdu ; mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse le considérer comme un bon homme. Il est difficile d'avoir eu une bile plus âcre, plus mordante, et de l'avoir répandue sur plus de personnes. Ceci toutefois demande à être, sinon modifié, du moins expliqué.

Du tems de Collé, deux factions principales divisaient la littérature, celle de Crébillon et celle de Voltaire. Il se trouva entraîné dans la première par ses liaisons et peut-être par son goût, auquel cette préférence ferait peu d'honneur. Quoi qu'il en soit, devenu homme de parti, il agit en conséquence, c'est-à-dire qu'il fut injuste envers le parti contraire. Il se mit à détester la personne de Voltaire, et presque à mépriser ses écrits : il enveloppa dans son aversion la plupart de ceux qui tenaient ouvertement pour ce grand poète. Le nombre était grand et augmentait de jour en jour : Collé s'était engagé, comme on voit, à haïr et à déchirer beaucoup de personnes, et il faut lui rendre justice, il y travaillait en conscience. Cependant, comme il aimait fort son repos, ce n'était probablement qu'en bonne fortune et dans des réunions intimes d'anti-Voltairiens qu'il exhalait toute son animosité. Dans le monde, il ne passait pas pour partager les fureurs de la secte; on lui connaissait même des relations amicales avec quelques hommes du parti opposé, notamment avec Saurin, l'un des admirateurs les plus passionnés de Voltaire. Mais rentré chez lui, il se vengeait de la contrainte qu'il s'était imposée dans la société, et chaque soir, pour ainsi dire, il versait dans son *Journal* les flots de bile qu'il avait été obligé de contenir pendant la journée. Ce *Journal* est rempli d'invectives quelquefois féroces, souvent grossières contre les philosophes et les encyclopédistes. L'auteur ne fait grâce à personne, et les moindres torts sont graves à ses yeux. Ses amis Saurin et Duclos sont punis, l'un pour avoir hautement professé les principes philosophiques, l'autre pour les avoir adoptés avec réserve et n'en avoir pas combattu l'abus avec assez de force. Une certaine verve injurieuse que le respect du public ne réprimait pas dans un écrit qui ne lui était point destiné, donne à toutes ces diatribes un ton de violence et de fureur fait pour révolter le lecteur le plus impassible. Je ne parle pas des faux jugemens littéraires de Collé : c'est le moindre tort que puisse avoir un homme aussi passionné. Il a trop souvent raison sans doute contre les dernières productions dramatiques de la vieillesse de Voltaire; mais qu'avait-il fait de son jugement et de son goût, quand

il disait, en propres termes, de certain poëme trop fameux, qu'il ne ferait point honneur à Voltaire, *comme poëte?* Il reprochait avec plus de justice à ce poëme, de porter aux mœurs une atteinte dangereuse; mais était-ce bien à l'auteur de tant de chansons plus que libres qu'il appartenait d'en faire l'observation? Ce qui surprendra un peu plus, c'est que pour son usage particulier, Collé avait, en matière de gouvernement et de religion, exactement les mêmes principes que ceux dont il attaque si violemment la conduite et les ouvrages. On le voit s'emporter sans cesse contre le gouvernement d'alors, qu'il accuse du plus dur despotisme. Il est l'un des nombreux prophêtes de la révolution : nul ne l'a prédite plus clairement qu'elle ne l'est dans cette phrase : « C'est en vain que l'on crie contre cet abus et tant » d'autres que le pouvoir sans bornes entraîne après lui : » un de ses moindres effets sera de perdre le goût et les » arts, et de mener le peuple à l'abrutissement. C'est où » la postérité se voit conduite en douceur, et à des maux » peut-être plus grands qui sont une suite nécessaire de » ce despotisme des ministres et des gens en place. Dieu » veuille que je sois mauvais prophête! » Je ne prouverai pas de même par des citations le peu de respect qu'il semblait porter intérieurement à la religion. Au reste, on sait que dans beaucoup de ses chansons elle et ses ministres ne sont pas infiniment ménagés.

Ce ne sont pas là à beaucoup près les seules inconséquences de Collé. Il paraissait extrêmement jaloux de son indépendance; il affichait un souverain mépris pour tous ceux qui sacrifiaient la leur à la fortune, et prodiguaient aux grands de basses complaisances dans l'espoir d'un salaire. Lui-même cependant passa la plus grande partie de sa vie à composer des pièces et des divertissemens tant pour le duc d'Orléans que pour Marquise, fille retirée de l'Opéra et maîtresse de ce prince; et, de son propre aveu, ces travaux peu glorieux, lui valurent cent mille francs. Il cherche à faire entendre qu'il ne considérait dans tout cela que le plaisir de composer des comédies et de les faire jouer; mais c'est-là l'excuse insuffisante d'un homme d'honneur dont les principes ont fléchi, et qui voudrait le dissi-

muler aux autres et à lui-même. Il se comporta quelquefois avec noblesse et fermeté dans des occasions où le Prince le traitait un peu trop en poëte de cour, et suivant sa propre expression, en *valet-de-chambre-parolier*; mais pourquoi fallait-il que son caractère fût mis à de semblables épreuves? Pourquoi avoir des humiliations à repousser, quand on peut n'y être pas exposé? Autre inconséquence. Collé avait pour le drame une violente antipathie, résultat de sa gaîté naturelle et des principes qu'il s'était faits sur la nature de la comédie; à ce sujet, La Chaussée et Diderot sont continuellement en butte à ses plus amers sarcasmes. Cependant l'une de ses deux principales pièces de théâtre, *Dupuis et Desronais*, est un véritable drame, un drame de ceux que Voltaire appelle *romans moraux*, *romans métaphysiques*. Il s'en défend beaucoup, comme on peut croire: il prétend que son ouvrage diffère essentiellement de ceux de La Chaussée, en ce que l'un n'offre point une intrigue et des personnages romanesques comme les autres. Mais ce n'est encore là qu'une apologie sans solidité. Il n'est point du tout de l'essence du drame que l'action et les caractères en soient invraisemblables: ce qui le constitue en général, c'est que les sentimens touchans et pathétiques y sont mis à la place des saillies de la gaîté et de la peinture des ridicules. Or *Dupuis et Desronais* attendrit et ne fait pas rire.

C'est ici le lieu de faire connaître une des principales causes de la haine de Collé contre les philosophes, haine dans laquelle il comprenait les auteurs anglais. Il accusait ceux-ci d'avoir donné à nos écrivains le goût des ouvrages sérieux et métaphysiques, et il reprochait à ces derniers de dénaturer le caractère de notre nation, en lui faisant aimer à son tour ce qu'il appelait les abstractions et les rêves philosophiques. Suivant Collé, l'amour de la comédie, des femmes, des soupers joyeux, du bon vin et des chansons gaillardes constituaient exclusivement le véritable esprit national, et c'était abjurer tout patriotisme que d'agiter dans les livres et dans les entretiens des questions plus graves que celle de la bonté ou des défauts d'un roman,

man, d'une pièce de théâtre et d'un acteur. Un homme aussi gai que Collé ne pouvait avoir contre personne un grief plus sérieux que celui-là.

Il faut conclure de tout ceci, je pense, que Collé, par l'effet de ses liaisons, de ses habitudes, de son caractère et de son humeur a été cruellement injuste envers une nombreuse classe d'hommes qu'il avait prise en aversion, et que ses principes de tout genre n'étaient pas tellement solides qu'il ne fût fort souvent en contradiction avec lui-même. Mais ses contradictions et ses injustices étaient de bonne foi. Il était incapable de faire une action ou d'énoncer un sentiment qu'il n'eût pas cru rigoureusement honnête ou équitable. Il se regardait comme impartial, et il l'était à sa manière, lorsqu'après avoir déchiré Voltaire dans son Journal, il y mettait Fréron en pièces, ou qu'après avoir attaqué violemment les encyclopédistes, il tombait non moins rudement sur ceux qu'il désigne par le nom de *dévots*. Il est vrai qu'avec cette belle justice distributive, on s'arrange pour dire du mal de tout le monde : c'est aussi ce que Collé fait à fort peu de chose près. Trois ans avant sa mort, il revisa tous les jugemens qu'il avait portés dans son Journal sur les hommes et les choses. Il réforma quelques-uns des plus défavorables. Mais par manière de compensation, il annulla plusieurs de ceux qui étaient avantageux. On s'aperçoit à la plupart de ces changemens que le juge lui-même n'avait point changé avec l'âge ; c'est-à-dire, qu'il était toujours rempli de préventions et d'animosité.

Il est tems de donner une idée des deux volumes du *Journal* qu'on vient de publier. Ils comprennent depuis l'année 1754 inclusivement, jusqu'à l'année 1772 aussi inclusivement, à l'exception des années 61 et 62 qui manquent dans le manuscrit. Cet espace de dix-huit années est une des plus intéressantes époques de l'histoire littéraire du dernier siècle. Malheureusement Collé ne l'a point rempli de tout ce qui devait y entrer de curieux et d'instructif. Il dit lui-même que dans plusieurs de ces années il ne fait autre chose que de parler de lui, de ses affaires, de ses parades, de ses chansons,

de ses fêtes, de ses comédies, de ses succès. Il en est bien quelque chose; mais il ne faut pas prendre tout à fait cette déclaration à la lettre. Au milieu du récit beaucop trop long et trop continu des choses qui lui sont personnelles, il sème quelques anecdotes relatives à la littérature et à la société.

Le théâtre était la grande affaire de Collé: il manquait fort peu de premières représentations. Au retour il écrivait son jugement sur la pièce. Ce jugement presque toujours rigoureux était du moins motivé. Les défauts du plan, l'invraisemblance des incidens et des caractères y étaient démontrés. Ceux qui cultivent l'art dramatique ne liront pas sans fruit ces analyses. A la vérité la plupart des ouvrages qui en sont l'objet, ont totalement disparu de la scène, et n'ont pas même été livrés à l'impression; mais les principes suivant lesquels ils ont été examinés subsistent, et l'on en peut faire encore de très-utiles applications. Collé attachait une importance infinie à ce qu'il appelait l'*invention de fond*: c'était pour lui la pierre de touche du talent dramatique. Tout jeune auteur dont le premier ouvrage manquait totalement de ce mérite, était condamné par lui d'avance à n'avoir jamais de véritables succès. L'événement a justifié presque tous ses pronostics. Tout en applaudissant au mérite de *Warwick*, tout en reconnaissant que cette pièce était assez bien conduite, que le dialogue en était juste, les sentimens vrais et le style naturel; il prédisait que Laharpe n'était point né pour la tragédie. En général, il paraissait faire assez peu de cas du style, et n'être pas éloigné de croire qu'une pièce mal écrite pouvait encore être une excellente pièce. Lui-même écrivait mal, quoique naturellement, et quand il louait quelqu'un sur son style, il ne pensait pas lui faire un grand compliment: ainsi, sans que cela tire à conséquence, il répète sans cesse que Voltaire est un grand écrivain; il va même jusqu'à dire qu'il faisait les vers mieux ou aussi bien que Racine, tant il est prodigue de cet éloge qui lui paraît le moins flatteur de tous. Corneille était pour lui le dieu du théâtre: il ne lui venait pas dans l'idée que Racine pût le balancer.

Les comédiens sont, après les auteurs et les pièces de

théâtre, ce dont Collé s'occupe le plus. On n'a jamais vomi contre les personnes de cette profession des invectives plus dures et plus atroces. Elles passent tout ce qu'on peut se figurer de plus outrageant, et elles reviennent, pour ainsi dire, à chaque page; il n'y a pas d'exemple d'un acharnement pareil. Les écrivains dramatiques, il est vrai, se sont presque tous plaints des acteurs qu'ils accusaient d'insolence, de paresse et de cupidité; mais pendant bien long-tems Collé n'eut rien à démêler avec eux. Cette fureur était donc d'instinct; il sentait donc d'avance qu'il aurait quelque jour à leur faire jouer des comédies et à souffrir de leurs procédés: en effet, ils ont eu quelques torts envers lui. Il jugeait le talent des comédiens comme il jugeait tout, c'est-à-dire, avec une précipitation et une sévérité excessives, souvent avec beaucoup d'injustice. Il dit de Molé à son début: « Molé, jeune homme de 19 ans, bien fait et » d'une figure passable. C'est un enfant sans voix; sans » grâces et sans usage de la scène; il n'a pas d'entrailles » et nulle intelligence du théâtre. Malgré tous ces dé- » fauts-là, que je crois incurables, il n'a pas laissé d'être » applaudi par l'imbécillité du parterre d'aujourd'hui; » et l'on doit attendre de celle des gentilshommes de la » chambre qu'ils le recevront. » En 1780, il ratifiait ce beau jugement en prononçant que Molé n'était point un comédien véritable, qu'il jouait tout comme un enragé, comme un furieux, et qu'enfin il était gâté à n'en plus revenir. Il avait dit de même que Le Kain était un acteur hideux, forcé et sans entrailles, et il a persisté dans cette opinion. Ses idées sur le jeu des acteurs étaient pourtant saines en général. Il s'emporte quelque part contre un comédien, parce qu'il ne joue jamais que le mot, au lieu de s'attacher à la pensée. Ce ridicule, que l'on croyait d'acquisition nouvelle, est, comme on voit, déjà ancien au théâtre. C'est en 1756 que Collé en faisait la critique.

L'histoire des élections de l'Académie tient aussi une assez grande place dans son *Journal*. Il déclare, à plusieurs reprises, qu'il se croit indigne d'en être. On pense bien que cette sévérité envers lui-même ne le disposait pas à l'indulgence envers les autres. Il n'avait pas le

ridicule de dédaigner les honneurs académiques, ridicule assez commun parmi ceux qui n'y peuvent prétendre, et que se donnent quelquefois même ceux qui les sollicitent. Mais il semblait ne respecter la place, que pour avoir d'autant plus le droit de mépriser les concurrens. Cette partie de son journal a un intérêt d'à-propos dans ce moment où l'Académie s'occupe de nommer aux trois places vacantes dans son sein. On verra figurer parmi les candidats, dès les années 1754 et 1765, deux des hommes de lettres qui se présentent aujourd'hui. S'ils arrivent, ils fourniront un bel exemple de ce que peuvent le tems et la persévérance. Suivant Collé, l'élection de M. de la Condamine n'eut point l'approbation du public. « M. de la Condamine, dit-il, est, si » l'on veut, un géomètre et un astronome; il est de » l'Académie des sciences, *benè sit;* mais il n'a aucun » titre pour être de l'Académie française, et tout le » monde s'accorde à trouver mauvais que l'on confonde » les Académies. » Il renouvelle cette plainte à propos de l'élection de je ne sais plus quel autre savant. Collé cite un mot plaisant sur ce même M. de la Condamine; le voici : on lisait à l'Académie une pièce de vers, couronnée, de M. de Langeac. M. de la Condamine, qui était sourd, dormait profondément pandant cette lecture. Quelqu'un qui lui enviait son sommeil, à ce que prétend Collé, dit tout haut : *Voyez donc la Condamine! il dort comme s'il y entendait quelque chose.*

Collé rapporte, mais trop rarement, de ces anecdotes et bons mots qu'il entendait débiter dans la société. On ne trouvera sûrement pas mauvais que j'en transcrive ici quelques-uns, comme ils se présenteront et sans mettre entre eux aucune liaison.

« On contait devant feue M^me^ la Duchesse d'Orléans, l'histoire d'une femme de Toulouse, qui avait été grosse pendant 20 ans. Son enfant s'était pétrifié; et quand on ouvrit cette femme à sa mort, cet enfant avait l'air âgé, et même de la barbe. La princesse devant laquelle on détaillait ce fait, et qui ne saisissait les objets que du côté plaisant, dit : *Si pareille aventure m'était arrivée, pour ne pas laisser mon enfant sans éducation, je n'aurais pas manqué d'avaler un précepteur.* »

« A l'occasion des levées de boucliers de quelques parlemens (en 1763) une personne disait ces jours-ci : *Sa majesté le parlement de Paris, n'a pas des manières trop aisées; mais on ne saurait tenir à celles de son altesse royale le parlement de Rouen.* »

» M. le comte de Bissy soupait la semaine dernière avec le roi. Il fut question de l'académicien qu'on devait élire, et le duc de la Vallière dit que l'on croyait que ce serait le comte de Bissy. *Quelle mauvaise plaisanterie!* reprit ce dernier; *n'ai-je pas ma place à l'Académie, donc? Eh! Monsieur!* lui répondit le duc de la Vallière, *un homme de votre mérite en doit avoir deux.* La conversation continua et l'on assura que ce serait Marmontel qui serait élu. *Mais cependant,* dit le duc de la Vallière, *M. Thomas se présente. Il ne se présente point,* interrompit M. de Bissy; *il serait venu me rendre sa visite, et je ne l'ai point vu. Bon!* lui répartit le duc de la Vallière, *il ne sait peut-être pas que vous êtes de l'Académie!*

» Le roi de Danemarck revenait ces jours-ci de Fontainebleau (en 1768); le peuple, dans l'endroit où il descendit, se mit à crier *vive le roi! Mes amis,* leur dit-il avec une présence d'esprit admirable, *je viens de le quitter; il se porte à merveille.* On m'a assuré qu'ayant dit un jour son sentiment sur Voltaire, et combien il l'aimait, une femme de la cour prit la liberté de *lui observer* que le roi de France n'aimait pas Voltaire, et que s'il parlait de ce poëte devant S. M. très-chrétienne, il serait prudent peut-être de cacher l'estime qu'il avait pour cet homme extraordinaire. *Eh! Madame!* répondit-il, *j'en parlerais devant le roi de France comme j'en parle devant vous : nous sommes une douzaine en Europe qui avons notre franc-parler.*

» M. le comte de Lauraguais a fait une tragédie intitulée la *Colère d'Achille.* Ces jours-ci, après l'avoir lue à M. le comte du Luc, un des hommes les plus railleurs, les plus mordans de notre siècle, il lui en demandait son avis : *Convenez,* lui disait-il, *que j'ai bien suivi Homère dans mon caractère d'Achille; je l'ai fait bien colère. Oui, vraiment,* reprit M. du Luc, *vous l'avez fait colère comme un dindon.* »

Je crois avoir donné une suffisante idée de l'esprit dans lequel le *Journal* de Collé est rédigé, de la nature des objets qu'il renferme et de la place que chacun d'eux y occupe par rapport aux autres. On aura pu conclure de ce que j'en ai dit, que l'auteur parle beaucoup trop longuement et avec beaucoup trop de complaisance de lui et de ses ouvrages, quoiqu'il affecte quelquefois sur ce point une sorte de modestie et d'indifférence qui au fond n'est que de l'orgueil et de l'égoïsme; qu'il traite avec une sévérité excessive ceux qu'il ne traite pas avec une injustice révoltante; enfin qu'occupé presque uniquement du théâtre et étendant rarement ses idées jusqu'à d'autres objets, il rassasie son lecteur d'analyses de tragédies et de comédies, et d'observations sur le jeu des acteurs. Mais il est juste aussi de remarquer qu'il écrivait pour lui-même, et pour lui seul, puisqu'en s'expliquant sur le papier, comme dans le secret de sa conscience, sur les défauts et les torts de ses plus intimes amis, il s'était interdit la faculté de communiquer son écrit à qui que ce fût. Ce n'est donc point par les règles ordinaires qu'il faut juger cet ouvrage. Ce n'est point l'écrivain et l'homme de la société que nous y voyons; c'est Collé lui-même, seul et ouvrant son ame. Il s'agit donc seulement de décider jusqu'à quel point Collé avait tort ou raison de tant s'aimer lui-même, et d'estimer si peu les autres.   M. AUGER.

FABLES NOUVELLES, en vers, divisées en neuf livres. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée de trois livres; par Mme A. JOLIVAU. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4. — 1807.

ESOPE, phrygien, fut le premier qui écrivit des fables. On croit même que Locman et Pilpay, qui firent fleurir l'apologue, l'un en Perse, et l'autre dans les Indes, ne sont autre chose qu'Esope lui-même: c'est du moins l'opinion de plusieurs personnes très-instruites dans les langues et les traditions orientales. Socrate traduisit en vers les Fables d'Esope; ainsi la sagesse ne dédaigna

pas d'embellir l'apologue des charmes de la poésie. Phèdre, chez les Latins, lui donna la plus élégante précision. Mais quoique plusieurs poëtes très-distingués, soit en Angleterre, soit en Allemagne, aient traité ce genre avec succès, celui de tous les fabulistes qui a le plus de réputation est, sans contredit, notre inimitable La Fontaine. Le caractère de son génie (car il en eut beaucoup sans inventer) a été saisi et développé tant de fois, et avec tant de justesse, sur-tout par Champfort, que son éloge est devenu presque un lieu commun. En France, plusieurs auteurs de mérite ont marché de loin sur les traces de La Fontaine, tels que Richer, Boisard, Fumars, Dorat, Imbert, Aubert; mais Lamothe-Houdard, Nivernois et Florian, sont ceux qui en ont le plus approché. Lamothe oublia que la Fable n'est que la vérité voilée, et qu'un voile ne doit pas être une parure: Nivernois lui laissa sa simplicité qu'il sut allier à l'élégance, et Florian lui prêta cette teinte de sensibilité et de mélancolie dont il a nuancé tous les genres dans lesquels s'exerça son talent, sans en excepter même la comédie.

Il est à remarquer que la Fable, qui, chez les Orientaux, fut inventée, dit-on, pour dire sans péril la vérité à la puissance, changea quelquefois de but en Europe, et voulut corriger l'amour-propre qui est la plus despotique de nos passions. Tandis que la prose de La Rochefoucault lui faisait sévèrement la guerre, l'insinuante poësie de La Fontaine lui demandait grâce pour la vérité qu'il lui laissait entrevoir, et l'obtenait, quoique l'amour-propre pardonne rarement. D'après cette modification de la Fable, on aurait pu penser que les dames se seraient emparées de ce genre. Leur esprit délicat a bien plus de ménagement que celui des hommes, qui choquent leurs semblables en frondant leurs défauts; et il faut avouer que la Fable est le plus innocent des artifices qu'on puisse permettre à un sexe qu'on accuse de n'en pas manquer. Quoi qu'il en soit, ni M^{me} de la Suze, ni M^{lle} de Scudéry n'ont fait des apologues, et nous ne nous souvenons pas d'en avoir lu dans M^{me} Deshoulières. Quelques dames, dans le siècle dernier, ont composé des Fables, mais isolément,

et sans en former un recueil. L'année dernière, une dame (Mme de la Fer....) a donné un recueil de Fables qui ont reçu du public un accueil mérité. Mme Jolivau, encouragée par cet exemple, a fait imprimer deux volumes de Fables. Il faut la louer de son émulation, d'autant plus que ses Fables ne manquent pas de mérite. La morale, peut-être un peu trop commune, n'en est pas moins bonne. Sa versification est facile, mais pas assez correcte. Sa poësie est faible et négligée : nous devons, à cet égard, prier Mme Jolivau d'observer que c'est à tort que plusieurs personnes pensent que l'apologue admet l'incorrection et la négligence.

La Fontaine qui est modèle, et peut-être le seul modèle dans ce genre, versifie avec beaucoup de soin ; et quant à la poësie de style, elle est sublime dans le plus grand nombre de ses fables, et sur-tout dans celles du *Paysan du Danube*, des *Animaux malades de la peste*, du *Chêne et du Roseau*, du *Vieillard* et des *Trois Jeunes Gens*. Il est encore un écueil contre lequel le talent de Mme Jolivau (car elle en a) pourrait se briser. C'est la pente à se livrer à trop de détails : le plaisir de narrer qui délasse, en composant, l'auteur de son travail, l'égare quelquefois dans des hors-d'œuvre, des redites. L'action principale de son petit drame (car la Fable en est un) se perd dans les scènes épisodiques : et lorsque le lecteur est parvenu à la morale, à ce qu'on appelle l'*affabulation*, il ne sait à quelle partie de l'action cette morale a rapport. Mme Jolivau doit d'autant plus éviter ce défaut dans lequel tombent quelquefois les fabulistes les plus distingués, que ses meilleurs Apologues sont en général ceux qui ont le moins d'étendue, et qu'elle a écrits avec le plus de précision. Nous en citerons deux qui ont ce mérite, et qui prouvent que l'auteur, dans la troisième édition de son ouvrage, peut aisément faire disparaître ces taches.

LES DEUX CHARRUES.

Le soc d'une charrue, après un long repos,
S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère,
Tout radieux, revenant des travaux.

— Forgé des mêmes bras, de semblable matière,
Lui dit-il, je suis terne, et toi poli, brillant :
Où pris-tu cet éclat, mon frère? — En travaillant.

LE PEINTRE ET LA PUDEUR.

L'Amour nu paraissait respirer sur la toile.
La Pudeur l'aperçoit, rougit, baisse les yeux.
Quels défauts trouves-tu, *Belle*, au plus *beau* des Dieux ?
Dit le Peintre alarmé ; que lui faut-il? — Un voile.

VARIÉTÉS.

Institut national. — La classe des Beaux-Arts a fait, le 3 de ce mois, en séance publique, la distribution des quatre grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale.

Le premier prix de peinture a été décerné à M. Heim, âgé de 20 ans, élève de M. Vincent; le second prix, à M. Caminade, âgé de 22 ans, élève de M. David. Le sujet était *Thésée, vainqueur du Minotaure, au moment où les jeunes Athéniens et Athéniennes, dévoués au monstre, témoignent leur reconnaissance au héros libérateur.* La classe a arrêté de demander à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, d'envoyer à l'école de Rome M. Blondel, élève de M. Regnault, lequel a remporté le premier grand prix de peinture en l'an XI, et a continué de faire preuve d'un talent distingué depuis cinq ans.

Le premier prix de sculpture a été décerné à M. Caloigne, âgé de 26 ans, élève de M. Chaudet; le second, à M. Matte, âgé de 30 ans, élève de M. Dejoux. Le sujet était *Archimède de Syracuse.*

Le premier prix d'architecture a été décerné à M. Huyet, âgé de 25 ans, élève de M. Peyre; le second, à M. Leclerc, âgé de 21 ans, élève de M. Percier. Le sujet était *un Palais pour l'éducation des jeunes princes de la Famille Impériale.* Une médaille d'encouragement a été décernée à M. Giroust, âgé de 20 ans, élève de M. Percier.

La Classe a jugé qu'il n'y avait pas lieu à décerner le pre-

mier prix de composition musicale ; mais elle a décerné deux seconds prix égaux à M. Danssoigne, âgé de 17 ans et demi, élève de M. Méhul, et à M. Fetis, âgé de 23 ans, élève du Conservatoire, et de M. Bethoven. M. Blondeau, élève de M. Méhul, a obtenu une médaille d'encouragement.

La séance avait commencé par un compte très-intéressant que M. Le Breton, Secrétaire perpétuel de la Classe des Beaux-Arts, a rendu des travaux de cette Classe pendant l'année dernière. Nous nous proposons de donner dans le *Mercure* un extrait de ce rapport.

Dans la même séance, on a fait l'inauguration de la statue de l'Empereur, qui vient d'être placée dans la salle de l'Institut. Cette statue avait été votée il y a deux ans par l'Institut; elle a été exécutée par M. Roland, membre de la Classe des Beaux-Arts.

M. Arnault, de l'Académie française, est auteur du poëme pour l'inauguration de la statue. Chacune des Muses y fait valoir ses titres pour être déclarée la Muse favorite du héros. Apollon leur assure à toutes des faveurs égales de la part du grand-homme qui

Protége tous les arts, et n'en préfère aucun.

(Dans le Numéro prochain nous insérerons, en entier, cette scène dont l'idée est très-ingénieuse, et où le poëte a su donner avec dignité et noblesse des éloges bien mérités.) La musique est de M. Méhul. On y a reconnu la manière large et savante de ce grand compositeur.

— L'Académie française, dans sa séance particulière, a nommé aux deux places vacantes par la mort de MM. Portalis et Le Brun. M. Laujon a été nommé à la première place et M. Raynouard à la seconde. — Il reste encore une place vacante par la mort de l'estimable et savant M. Dureau de la Malle.

Astronomie. — Une lettre de M. Thulis, directeur de l'observatoire de Marseille, annonce que M. Pons, déjà connu par la découverte de plusieurs comètes, vient d'en apercevoir une nouvelle dans la constellation de la Vierge. On

la distingue à la vue simple, le soir, vers le couchant, dès que les étoiles de troisième grandeur commencent à se montrer. On peut la suivre jusqu'à huit heures et même jusqu'à neuf, si l'horizon n'est point chargé de vapeurs. Elle est maintenant près du serpent, entre la couronne arcturus et les étoiles de la balance. Son mouvement la porte vers le nord, et elle s'approche de la terre : ces deux circonstances font espérer qu'on la verra quelque tems. Le noyau est brillant, la queue fort visible. C'est une des plus belles comètes qui aient paru depuis bien des années. On l'observe assidument; et du 21 septembre au 4 octobre, on lui a vu parcourir douze degrés vers le nord et quinze vers l'orient.

Botanique. — Les journaux étrangers parlent de la découverte d'un nouveau légume, qu'on appelle l'arrakatscha, qui fera certainement oublier les pommes-de-terre. Ses racines se partagent en rameaux qui fournissent un aliment léger, farineux, de facile digestion, et non visqueux et venteux comme la pomme-de-terre. On en tire du pain, de la pâtisserie et de l'eau-de-vie. C'est sur-tout au Chili que l'arrakatscha est cultivé; il demande un bon terrain, mais non pas un climat absolument chaud.

Economie domestique. — La Gazette du Commerce de Copenhague avertit que *la farine tant vantée des os*, ne se convertit en gelée qu'en assez petite quantité, et que la majeure partie qui reste est un *caput mortuum*, qui ne contient rien de nourrissant, et dont on ne devrait pas se servir pour faire du pain.

Sociétés savantes. — La Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain, a tenu, le 7 septembre, sa séance publique annuelle, dans la grande salle de physique du collége de Bourg, sous la présidence de M. de Bossi, préfet du département.

Le buste de M. de Lalande, né à Bourg, était placé dans la salle, sur un piédestal, au bas duquel était écrit le nom de ce célèbre astronome.

Diverses lectures faites par des membres de la Société, ont été terminées par une notice historique sur M. de La-

lande, par M. Gauthier-Lacroix, dans laquelle cet associé s'est principalement attaché à ce que la vie de ce savant offre de relatif aux pays qui forment aujourd'hui le département, au bien qu'il n'a cessé d'y faire, et aux preuves multipliées de ses sentimens pour ses concitoyens.

Sociétés étrangères. — La Société économique de Copenhague a proposé un prix de 100 écus danois pour *la meilleure méthode de construire les âtres, poêles et fours à cuire le pain et à brasser la bière dans les campagnes.* Les mémoires, écrits en danois ou en allemand, seront adressés avant la fin de cette année à la Société.

Société Scandinave à Copenhague. — M. Ohlsen a lu un mémoire sur la question, *s'il vaut mieux traduire les anciens poètes en prose qu'en vers.* M. Ramus a lu ensuite une notice *sur quelques anciennes monnaies danoises.*

Sur la proposition du comte de Daneskiold, cette Société a proposé un prix de cent écus danois pour *la meilleure Description de l'île de Samsoé.* — Ces cent écus seront donnés par le comte, qui s'offre d'en ajouter encore cent autres, au cas que l'auteur de la description juge nécessaire de faire un voyage dans l'île pour la perfection de son travail. Le mémoire doit contenir en même tems l'histoire ancienne et moderne de l'île jusqu'à l'an 1675, y compris celle des vieux châteaux de Brattingsbourg, Visborg, Blafferholm et Hiortholmshuus, qui tous étaient situés dans l'île, et dont on y trouve encore des ruines assez considérables.

Théatres. — Nous allons annoncer seulement les pièces nouvelles qui se jouent sur les principaux théâtres. Nous en rendrons, dans un autre numéro, un compte plus détaillé.

Au théâtre de la rue *Louvois*, les *Comédiens ambulans*, de Picard, traduits en italiens, et ornés d'une très-bonne musique de *Fioraventi*, attirent la foule.

On a donné sur le même théâtre, avec succès, *le Volage fixé*, comédie.

A l'*Opéra-Comique*, une pièce intitulée *Lina*, dont la

musique est de M. *d'Aleyrac*, vient d'obtenir un grand succès. Il y a beaucoup d'intérêt dans cet ouvrage.

Au *Vaudeville*, une petite pièce intitulée : *l'Hôpital militaire*, a déjà eu plusieurs représentations.

Enfin aux *Variétés-Panorama*, on a représenté *l'Intrigue en l'air*, vaudeville de deux auteurs qui ont montré un vrai talent dans ce genre de pièces, mais qui, cette fois, ont travaillé sur un sujet plus bizarre que comique.

A l'*Opéra*, rien de nouveau ; aux *Français*, rien de nouveau.

Mais sur ce dernier théâtre, Mlle Mars a reparu avec éclat, après une assez longue absence ; et une nouvelle actrice (Mlle Dégoty) a débuté, le 8 octobre, avec quelque succès, dans le rôle d'*Adélaïde du Guesclin*.

Correspondance. — *A M. V., auteur d'un article sur l'Héroïde d'Eusèbes, inséré dans le Mercure du* 26 *Septembre*. — Permettez-moi, Monsieur, de vous faire une observation sur un passage de votre excellente critique de l'Héroïde de M. Laya. Vous dites qu'Ovide, inventeur de l'Héroïde, n'a pas eu d'imitateur parmi les anciens ; cette assertion n'est peut-être pas assez exacte : l'Élégie III du quatrième livre de Properce est une véritable Héroïde.

« *Hæc Arethusa suo mittit mandata Lycotæ,*

« *Quum toties absis, si potes esse meus* etc. »

L'élégie XI du même livre :

« *Desine, Paulle, meum lacrymis urgere sepulchrum*, etc. » est une épître de Cornélia à Paullus Emilius-Lepidus, qu'il faut placer aussi parmi les Héroïdes. Aulus Sabinus, contemporain et ami d'Ovide, avait fait des Héroïdes d'Ulysse à Pénélope, d'Hyppolite à Phèdre, d'Énée à Didon, de Démophoon à Phyllis, de Jason à Hypsipylé, de Phaon à Sapho. C'étaient, comme vous le voyez, des réponses à toutes les Épîtres d'Ovide ; ces détails sont bien exacts, puisque nous les savons par Ovide lui-même : vous les trouverez, Monsieur, dans l'Elégie XVIII du 3 Livre des *Amours*, p. 27.

« *Quam celer toto rediit meus orbe Sabinus*, etc. »

Nous avons même encore aujourd'hui trois de ces Héroïdes de Sabinus ; celles d'Ulysse à Pénélope, de Démophoon à Phyllis, et de Pâris à Œnone.

Apollinaris Sidonius commence en ces termes le recueil de ses lettres : Je vous transcris le passage, parce que ce livre n'étant pas très-commun, pourrait vous manquer. « *Diù præcipis, Domine Major, summa sua-*

» *dendi autoritate, sicuti es in iis quæ deliberabuntur consiliosissi-* » *mus, ut si quæ litteræ paulò politiores varia occasione fluxerunt,* » *pro ut eas causas personas tempus elicuit, omnes retractatis exem-* » *plaribus enucleatisque uno volumine includam, Q. Symmachi ro-* » *tunditatem, C. Plinii disciplinam maturitatemque vestigiis præ-* » *sumptiosis insequuturus. Nam de M. Tullio silere me in stylo epis-* » *tolari meliùs puto quem nec Julius Titianus totum* sub nominibus » illustrium feminarum *digna similitudine expressit.* » Julius Titianus qui vivait vers le tems de Commode, avait composé un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui perdus et dont quelques-uns, à en juger par les titres, paraissent fort regrettables. Ces Lettres écrites *sub nominibus illustrium feminarum*, sont comparées par le P. Sirmond, éditeur de Sidonius, aux Héroïdes d'Ovide; mais je ne crois pas la comparaison exacte. Citées par Sidonius à côté de celles de Pline, de Symmaque, de Cicéron, elles devaient être écrites en prose. C'est au moins l'opinion de N. Heinsius, et elle est bien vraisemblable. Je voudrais savoir ce que Savaron, autre interprète de Sidonius, a dit sur ce passage; mais je ne suis pas maintenant à portée de consulter ses notes.

J'espère bien, Monsieur, que vous ne verrez dans cette lettre qu'une preuve de l'extrême attention et de l'intérêt avec lequel j'ai lu votre article. J'ai l'honneur d'être, etc. BOISSONADE.

Aux Rédacteurs du Mercure. — Je viens de lire, Messieurs, dans le Numéro 27 de la *Revue*, au sujet de feu M. Masson, correspondant de l'Institut, un fait qui a besoin d'être rectifié, parce qu'il est pour le moins inexact.

L'auteur de la notice sur cet écrivain, prétend que l'éloge de Catherine II ayant été proposé, à Hambourg, par quelques Seigneurs russes, Masson concourut et remporta le prix. Il est très-vrai que le prix fut adjugé par quelques gens de lettres réunis à Hambourg, à la tête desquels se trouvait Rivarol, assez connu dans la littérature; mais M. Masson n'eut que le premier *accessit*, et le prix fut décerné à l'ouvrage que j'envoyai alors. Plusieurs gens de lettres, juges du concours, et maintenant à Paris, pourront vous le certifier; d'ailleurs l'ode couronnée fut annoncée dans tous les journaux du tems, avec le nom de l'auteur; et jamais il n'y fut question du prétendu prix décerné à M. Masson.

Comme il est juste de restituer à chacun le bien qui lui appartient, j'espère que vous voudrez bien insérer la présente réclamation dans un de vos prochains Numéros.

J'ai l'honneur de vous saluer, AUGUSTE LE REBOURS, *ancien avocat-général de la Cour des Aides de Paris.*

A Paris, ce 29 Septembre 1807.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ANGLETERRE. — Le roi vient d'adresser à l'amiral Gambier et au général Cathcart, des lettres dans lesquelles il fait le plus grand éloge de leur conduite pendant l'expédition de Copenhague. L'amiral a été créé baron, et lord Cathcart vicomte du royaume-uni; sir Arthur Wellesley recevra une récompense honorable, et sir Stanhope et sir Home Popham seront nommés baronnets.

BAVIÈRE. — S. M. le Roi de Bavière vient d'adresser un rescrit général à tous les consistoires protestans de la monarchie, dans lequel il témoigne le vœu de voir réunies en un seul corps toutes les églises protestantes de ses nouveaux et de ses anciens Etats.

ROYAUME D'ITALIE. — D'après un décret de S. A. I. le Vice-Roi, le code de procédure civile adopté pour le royaume d'Italie par décret du 17 juin 1806, et le code pénal sanctionné le 8 de septembre dernier, seront mis en activité le 14 octobre prochain dans toute l'étendue du royaume.

TURQUIE. — La flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Gardner, croise toujours devant les Dardanelles; elle a fait déjà plusieurs prises aux Turcs. — Les dispositions de l'armistice conclu entre les Russes et les Turcs, commencent à avoir leur exécution : les troupes russes se disposent à évacuer la Bulgarie et la Valachie; le Prince Ypsilanti, grand Hospodar de cette dernière province, a déjà quitté Bucharest. — Le général russe, Michelson, vient de mourir.

(INTÉRIEUR.)

UN arrêté du Préfet de police, en date du 6 octobre, porte que le conseil de salubrité, établi près de la préfecture de police, sera composé de sept membres au lieu de cinq. — M. le Docteur Leroux, professeur de clynique au collége de France, et M. Dupuytren, chef des travaux anatomiques à l'Ecole de médecine, sont nommés membres de ce Conseil. — Cette mesure a pour but de rendre encore plus

scrupuleuse la surveillance de la police pour la salubrité de Paris.

Actes administratifs.

Décret de S. M. l'Empereur, du 28 septembre, fixant l'organisation de la Cour des Comptes. M. Barbé-Marbois est nommé premier président de cette cour; MM. Jard-Panvilliers, Delpierre et Brière Suigy, seconds présidens. — Le même décret nomme aussi les personnes qui occuperont les places de maîtres des comptes et de référendaires.

— Décret du 30 septembre, qui ordonne la création d'un chapitre-général pour des établissemens des Sœurs de la Charité, et en fixe l'organisation.

— Décret de la même date, qui ordonne que le nombre des églises succursales sera augmenté. — La répartition s'en fera d'accord avec MM. les Préfets et MM. les Evêques de chaque département.

— Autre décret qui crée, à dater du 1er janvier prochain, des bourses et des demi-bourses pour chaque séminaire. Le trésor public paiera à cet effet 400 fr. pour les bourses et 200 fr. pour les demi-bourses.

ANNONCES.

Manuel des arbitres, ou Traité complet de l'arbitrage, tant en matière de commerce qu'en matière civile; contenant les principes, les lois nouvelles, et toutes les formules qui concernent l'arbitrage. Ouvrage utile à toutes les personnes attachées à l'ordre judiciaire, aux négocians, aux propriétaires; par P. B. Boucher, auteur des *Institutions commerciales*; du *Parfait Econome rural*, etc. Deux vol. in-8°. Prix, 7 fr., et 8 fr. franc de port. Chez Arth. Bertrand, lib., rue Hautefeuille, n° 23.

On souscrit à la même adresse pour la *Bibliothèque Physico-Economique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et campagnes; publiée par cahiers, le premier de chaque mois, à commencer du 1 Brumaire An XI (23 Octobre 1802), par une Société de Savans, d'Artistes, d'Agronomes; rédigée par M. S. Sonnini, membre de la Société d'Agriculture de Paris. — Première, Seconde, Troisième et Quatrième Années de Souscription, formant chacune deux volumes in-12, avec 12 grandes planches. Prix, 10 fr. chaque année.

La Cinquième Année de Souscription se publie comme les quatre premières. Cette Cinquième Année étant de quinze mois, le prix est de 13 fr. par la poste.

(N° CCCXXVI.)

(Samedi 17 Octobre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

CHANT LYRIQUE

Pour l'inauguration de la statue de l'Empereur à l'Institut.

APOLLON.

Dans ce docte palais quel tumulte s'élève ?
Déesses des beaux-arts, de l'histoire, des vers,
Pourquoi suspendez-vous vos leçons, vos concerts ?
Et vous dont l'œil pénètre et dont la main soulève
Les voiles étendus sur les ressorts divers,
Qui font vivre et mouvoir cet immense Univers,
A vos hardis travaux quel motif vous enlève ?
Une honorable égalité
Doit maintenir la paix dans mon noble domaine.
Loin d'ici la discorde et sa rage inhumaine.
J'approuve la rivalité,
Mais je ne permets pas la haine.

LA POÉSIE.

La haine entre des sœurs ne saurait habiter,
Et l'égalité doit s'y plaire.

APOLLON.

D'où vient donc le dépit qui vous semble agiter ?

LA POÉSIE.

Si j'éprouve quelque colère,
A la seule Uranie il le faut imputer.

APOLLON.

Uranie, à ses droits auriez-vous fait outrage?

CLIO.

Sur un socle éternel les arts reconnaissans
De notre bienfaiteur ont élevé l'image.
Elle y veut la première apporter son hommage,
La première offrir son encens.

URANIE.

AIR :

Aux lauriers immortels dont la main de Bellone
Orna cent fois son front guerrier,
Mes sœurs, laissez-moi marier
Les étoiles de ma couronne.
Différent de ces rois qui d'un œil de dédain
Ont vu souvent les arts que leur orgueil féconde,
Il saisit chaque jour le compas, de sa main
Qui porte le sceptre du monde.
Avide de tous les succès;
Amoureux de toutes les gloires;
Il m'a souvent admise à ses conseils secrets.
Il m'associe à ses victoires,
Il m'associe à ses bienfaits.
Aux lauriers immortels, etc.

CLIO, LA POÉSIE, LA DÉESSE DES ARTS.

ENSEMBLE.

A l'honneur que vous réclamez
Comme vous j'ai droit de prétendre.
D'un transport moins vif et moins tendre
Nos cœurs ne sont pas enflammés.

LA POÉSIE.

Sur moi sa bonté paternelle
Laisse aussi tomber ses regards.

LA DÉESSE DES ARTS.

Du sein d'une langueur mortelle
N'a-t-il pas tiré tous les arts?

CLIO.

Il est au trône des Césars
Mon protecteur et mon modèle.

LA DÉESSE DES ARTS.

Combien de prodiges nouveaux
Il offre aux pages de l'histoire !

CLIO.

Que de sujets féconds en gloire
Lui devront vos vastes tableaux !

LA POÉSIE.

Puis-je dans l'ardeur qui m'anime
Créer un héros plus parfait ?
En racontant ce qu'il a fait,
Mon chant le plus simple est sublime.

TOUTES ENSEMBLE.

Aux lauriers immortels dont la main de Bellone
Orna cent fois son front guerrier,
Mes sœurs, laissez-moi marier,

URANIE.

Les étoiles de ma couronne,

LES AUTRES.

Le laurier dont je me couronne.

APOLLON.

Que ce débat me plaît ! pour votre bienfaiteur
Le plus parfait accord eût été moins flatteur.
Combien j'aime à vous voir, généreuses rivales,
Vous disputer le cœur de cet ami commun,
Qui vous ennoblissant par des faveurs égales,
Protége tous les arts et n'en préfère aucun !
Ce n'est pas d'un art seul, mais des arts tous ensemble,
Qu'il doit recevoir les tributs.
Donnez-moi ces lauriers ; qu'un seul faisceau rassemble
De votre amour pour lui les divers attributs.

(*S'adressant à la Statue.*)

Reçois, bienfaiteur de notre âge,
Du trône où tu t'assieds entre Thémis et Mars,
Le tribut offert par les arts
Au héros qui les encourage.
De tes bienfaits dans l'avenir
Tu trouveras la récompense.

Un grand siècle vient de finir,
Un plus grand aujourd'hui commence.

Le siècle de NAPOLÉON,
Illustré par tant de victoires,
Aux siècles de Louis, d'Auguste et de Léon
Va disputer toutes les gloires.

Artistes, prenez vos pinceaux;
Poëtes, saisissez la lyre.
Préludez aux accords nouveaux
Qu'un si haut sujet vous inspire.

Montrez-vous dignes dans vos vers
Et d'Apollon qui vous seconde,
Et du Héros de l'Univers,
Et du premier peuple du monde.

LE CHŒUR GÉNÉRAL.

Artistes, prenez vos pinceaux;
Poëtes, saisissez la lyre.
Préludez aux accords nouveaux
Qu'un si haut sujet vous inspire.

Montrez-vous dignes dans vos vers, etc.

TRADUCTION D'HORACE.

ODE SIXIÈME DU LIVRE IV.

A Manlius Torquatus.

L'HIVER a disparu, la saison des plaisirs
Revient embellir la nature;
Et le printems porté sur l'aîle des zéphyrs,
Couronne les champs de verdure.

Les fleuves reprenant leur cours accoutumé,
Roulent paisiblement leurs ondes;
Les Nymphes des forêts d'un pas plus assuré
Sortent de leurs grottes profondes.

Ami, ne forme point de désirs superflus,
Des ans vois la course rapide;
L'heure fuit, elle vole, elle n'est déjà plus:
Que la nature soit ton guide.

L'hiver est tempéré par l'aimable printems,
L'été le suit et le remplace;

On regrette déjà l'automne et ses présens,
Et les champs sont couverts de glace.

La nuit succède aux jours, le jour succède aux nuits;
Mais nous, quand le destin sévère
Aux Enée, aux Tullus, nous aura réunis,
Nous ne serons plus que poussière.

Les Dieux prolongent-ils par un de leurs bienfaits
Cette heure pour toi si rapide?
Tu l'ignores, jouis et ris des vains projets
Que forme un héritier avide.

Quand la noire Atropos, ami, de tes beaux jours,
Hélas! aura coupé la trame;
Rien ne pourra, Varrus, en arrêter le cours,
Ni tes vertus, ni ta grande ame.

Hyppolite n'est point arraché des Enfers
Par la déesse d'Ericée,
Et de Pyrithoüs les invincibles fers
Résistent au bras de Thésée.

M[r] P. J., *de Limoges*.

ENIGME.

Sans rien te déguiser, je vais, mon cher lecteur,
Te faire mon portrait, un peu trop noir peut-être:
Oui, je t'en avertis, il n'est pas très-flatteur,
Mais il est vrai. J'abrége, et tu vas me connaître.

Je suis d'un naturel inconstant et léger,
Je me conforme aux circonstances.
Souvent les grands sur moi fondent leurs espérances:
Un mot pourtant suffit pour me faire changer.
Avec un peu d'adresse aisément on me mène.
Le luxe sur-tout m'éblouit;
Aussi me trompe-t-on sans peine.
L'argent prodigué me séduit.
Quand je suis irrité ma fureur est extrême:
Je suis traître, cruel, ingrat envers ceux même
Qui ne cherchent que mon bonheur.
Que te dirai-je enfin, lecteur?
Que dans ces derniers tems de misères, de crimes,
J'ai souvent massacré d'innocentes victimes;
Que j'ai.... Mais c'est assez. Tu me connais déjà.
J'ai promis mon portrait, rien de plus. Le voilà.

G. de Surineau.

LOGOGRIPHE ALGÉBRIQUE.

Je suis vraiment fort peu de chose,
Vous me voyez dans votre habit,
Et s'il faut croire ce qu'on dit,
Un jeune efféminé dans des feuilles de rose....
+ e, je vis et nage dans les eaux;
— p + s, je croîs dans un parterre;
+ e — p, je suis dans les tonneaux;
— p + n, j'habille la bergère;
— p + a, de dix fils je fus mère;
Des écrits de Platon, des poëmes d'Homère
— l, je suis un élément;
— l — p + o, Jupin fut mon amant;
— p + t, je suis un meuble nécessaire:
+ é — l, je dore les guérets;
+ n — l, je vis dans les forêts;
+ o, je suis ce qu'un rustre n'est guère;
— l + e, ... Mais, chut! car trop je jaserais.

CHARADE.

La belle et jeune Hébé versait dans mon premier
Le nectar enchanteur dont s'enivraient les Dieux;
Et ses vives couleurs, imitant mon dernier,
La faisaient adorer dans leurs festins joyeux.
Au divin Esculape un Centaure fameux
Indiqua les vertus qu'on trouve en mon entier.

P. Henry, jeune.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Affiche*.

Celui du Logogriphe est *la Pivoine*, plante; *le pivoine*, *oiseau*: on y trouve *pie*, *oie*, *Ivon* (saint, patron des avocats), *pin*, *io*, *pion*, *vin*, *voie*.

Celui de l'Enigme-Charade est *Tutelle*; de ce mot, avec l'addition d'un *o*, on fait *tout-elle*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

LA MODE. — (Suite).

Arzélie songe ensuite aux préparatifs de son bal. Elle mande *Hortense* qui accourt, croyant accourir à la voix de l'amitié. « Mon cœur, lui dit *Arzélie*, je veux absolument qu'il ne soit bruit que de vous. — Vous voulez » donc vous cacher, belle *Arzélie* ? — Non, mais je » veux vous montrer s'il est possible encore plus à votre » avantage, et je ne souffrirai pas que vous ayez d'autre » femme-de-chambre que moi. » Il faut se soumettre; la toilette commence, et Mme d'*Erminy*, exercée de longue main dans l'art de s'embellir elle-même, essaye de se montrer tout aussi savante dans l'art d'enlaidir une amie. Tout est choisi, tout est placé de main de maître, mais de maître dans le grand art de nuire; les couleurs, les plus propres à tuer le teint; des fleurs jaunes dans des cheveux blonds comme de la soie, du rouge de brune qu'on dit être le poison des blondes; une robe cramoisie qui traîne d'un côté, qui relève de l'autre sur un corset lacé de manière à rendre, s'il se peut, la taille suspecte, et par-dessus tout cela un fichu qu'on n'accusera pas de trop de complaisance pour des regards indiscrets; enfin toutes les petites niches qu'en pareil cas les femmes se permettent quelquefois, mais qu'elles ne pardonnent jamais. A peine *Hortense* est-elle sortie des mains d'*Arzélie*, comme de celles d'une mauvaise Fée, qu'une glace l'avertit en passant de tous les tours qu'on lui a joués; mais cette statue de l'*amitié*, toujours présente à son esprit, lui dit que c'est sûrement à bonne intention. Elle avance donc entraînée par sa bonne amie qui avait, comme de raison, réservé tout son art et tout son goût pour elle. Les parures diffèrent beaucoup sans doute, mais les personnes encore davantage; la preuve en est qu'on ne voit qu'*Hortense*, et qu'on ne pense pas plus à son ajustement, qu'on ne s'occuperait

du cadre du plus parfait tableau d'Apelles ou de Gérard. — Elle marche, et l'on ne prend pas garde à celles qui dansent; elle danse, mais comme si elle avait appris à danser du premier maître d'Herculanum; c'est une grâce, une facilité, une correction, une mesure, une gaîté, une décence..... Pas un pas, pas un mouvement, pas un air de tête qui ne donne le besoin d'applaudir. On quitte tout, on accourt, on se presse, on se demande est-ce une femme? est-ce une Nymphe? est-ce une Déesse? et cette pauvre M^me^ d'*Erminy* qui voit, qui entend tout cela, qui enrage d'avoir donné son bal, et qui est là comme Vénus au triomphe de Psyché.

On quitte le bal pour le souper, on quitte le souper pour la promenade, on va voir un superbe feu d'artifice dans un jardin illuminé à feux couverts. — *Volzel* donnait le bras à *Hortense*. Après le feu tiré, *Hortense* que tout amusait, disait à *Volzel:* « On est toujours fâché » que ces choses-là finissent. — Je sais, reprit *Volzel*, » des feux qui ne ressembleront jamais à celui-là; mais, » en revanche, toujours à ceux-ci, en montrant les feux » *couverts*. — De quels feux parlez-vous-là, répond in» nocemment *Hortense*? — De ceux que vous allumez, » reprit l'autre d'une voix un peu altérée. — Que voulez» vous dire, Monsieur, reprend *Hortense* toute effrayée, » et faisant un effort pour retirer sa main que *Volzel* » essaye de baiser? — Je veux dire, charmante *Hor*» *tense*, que, malgré les plus belles résolutions, la pas» sion se trahit toujours, et vous en voyez la preuve, » puisqu'en ce moment l'homme le plus timide ne peut » vous cacher qu'il est le plus amoureux. »

Au fait, il n'y avait dans cet aveu là de quoi choquer personne. Mais *Hortense* qui sortait du couvent, était encore novice dans la société. Effrayée du premier mot d'*amour* qui ait frappé son oreille, elle se dégage brusquement et fuit à l'autre bout du jardin. On la voit, on s'étonne, on s'inquiète et toute la compagnie vole sur ses pas. *Arzélie* seule va joindre *Volzel* qui faisait l'étonné et restait comme un terme; il lui conte le fait. « Mais peut-on être gauche à ce point-là, » lui dit-elle? en voulant avancer un pas, vous en re» culez quatre. Ah! *Volzel*, je ne vous reconnais pas. »

D'un autre côté, c'est le bon M. *Dabon* qui, tout étonné d'avoir couru après sa femme, lui demande ce qui s'est passé. Elle le prend sous le bras, le mène dans une allée détournée, et là, malgré l'embarras où il est d'un pareil tête-à-tête, il lui fait conter toute son aventure. « Quoi ! ce n'est que cela ! vous devriez rougir ; fuir » comme cela devant le monde. — Mais, Monsieur, » dit-elle, en riant, vous en parlez comme si j'avais » fui dans une bataille. — Ne riez pas tant, Madame, » ne riez pas : ceci est plus sérieux que vous ne pensez. » Apprenez qu'il n'y a rien de si mauvais ton, que d'i- » maginer, de penser toujours qu'on vous tend des » piéges et de supposer de vrais desseins à tout ce qui » vous approche. Il y a là-dedans autant de vanité que » d'ignorance ; et puis personne n'est comme cela. En » voyant de ces inquiétudes-là, pour qui me prendra- » t-on ? Allez donc, remettez-vous, rapprochez-vous » de *Volzel* qui doit vous croire folle. Réparez tout de » votre mieux, parlez de distractions, de surprise, d'un » bruit qui vous aura fait peur, imaginez une bête d'aver- » sion. — Oh ! la mienne, c'est M. *Volzel.* — Il n'est pas » question de cela ; prenez-vous-en à une chauve-sou- » ris, à un crapaud, à une araignée, la première chose » venue, pour vous tirer d'affaire. — Voulez-vous donc » que je l'encourage à de nouvelles hardiesses, dit *Hor-* » *tense* ? — Des hardiesses ! des hardiesses ! En bonne- » foi, à votre âge se connaît-on en hardiesses ? Non, » Madame, consultez M^me d'*Erminy*, elle vous dira » ce que c'est que des hardiesses. »

On se sépare enfin. *Volzel* et *Luzival* sont retenus et confèrent avec *Arzélie* sur les moyens les plus convenables à prendre pour l'éducation d'*Hortense*. « Ne » craignez pas son innocence, disait *Arzélie*, il y a loin » de l'innocence à la vertu ; l'innocence fait toujours » beau jeu à l'expérience ; mais sur quoi je compte » plus pour vous, c'est sur notre ami *Dabon*. Croyez- » moi, Messieurs ; cet homme-là doit avancer vos af- » faires mieux que vous-mêmes. Il y a tel mari qui vaut » mieux que tous les confidens du monde, et il est de » ceux-là. »

« Parbleu ! dit *Volzel*, en l'interrompant, il me vient

» une idée lumineuse. C'est comme une inspiration du ciel.
» — Du ciel! dit *Arzélie*, mon cher *Volzel*, ne vous mé-
» prenez-vous point? N'importe, parlez. — Vous connais-
» sez bien mon valet-de-chambre? — Qui? L'homme aux
» bouquets, l'homme aux billets? — Précisément, mon-
» sieur *Urbain*. C'est un homme d'or. — Oui, je crois
» bien qu'il fait ce qu'il peut pour le devenir. — Or il
» faut que vous sachiez que ce M. *Urbain* exerce préci-
» sément auprès de la femme-de-chambre d'*Hortense*
» l'emploi que j'ambitionne auprès de la maîtresse. Ainsi
» tous les deux seront à nous, quand nous le voudrons.
» — C'est toujours une corde à votre arc, dit *Arzélie*,
» mais j'y voudrais un trait. — Au fait, reprend *Volzel*,
» après un moment de réflexion profonde, une corres-
» pondance secrète n'est pas une chose impossible. —
» Non; mais l'embarras, c'est d'entrer en matière. —
» Voilà précisément ce dont je me suis occupé; j'ai dit
» ce matin à *Urbain* de tout expliquer à sa belle, et de
» lui promettre vingt-cinq louis pour la première ligne
» que je recevrais de la main d'*Hortense*. — Vingt-cinq
» louis pour une ligne! voilà une brillante protection
» que vous accordez aux lettres!

Luzival, moins circonspect, prend la parole et dit: Négociez tant qu'il vous plaira, moi j'agirai. Je surprendrai, j'attaquerai, je triompherai. — Diable, dit *Volzel*, César n'y ferait œuvre. — Commençons par occuper la place; nous traiterons après; aidez-moi seulement, belle *Arzélie*; dirigez-moi et laissez-moi combattre sous vos étendards, je réponds de tout. — Sais-tu bien, dit *Volzel*, que me voilà jaloux? — Vous auriez tort, dit *Arzélie*. Vous ne connaissez point mon impartialité. Je vous servirai tous les deux également; et celui qui réussira le premier.... — Achevez donc, dit *Volzel*! — Achevez donc, dit *Luzival*. — Je ne m'explique pas. — Mais heureux, l'heureux!

Voilà les billets qui pleuvent sur la cheminée, sur la table, sur la toilette d'*Hortense*. Elle les lisait d'abord et les brûlait après; et bientôt elle voit qu'elle peut les brûler sans les lire. Un jour cependant, ennuyée de ce petit manége, elle demande à M^lle^ *Adélaïde* d'où vient un billet qu'elle trouve dans son sac? M^lle^ *Adélaïde*

l'ignore. — « Mais, Mademoiselle, comment ne le sa-
» vez-vous point? — Mais, Madame, comment le sau-
» rais-je? suis-je seule dans la maison? — Je veux être
» informée de cela, Mademoiselle. — Madame ne peut
» pas l'être mieux que par le billet lui-même. » Les
gens sont appelés; point de connaissance. Le suisse n'a
vu personne. « En ce cas-là, dit *Hortense*, je vois bien
» que je puis brûler celui-ci comme les autres. » M. *Da-
bon* arrive sur ces entrefaites avec un air nébuleux. —
« Madame, j'ai des observations à vous faire. — Eh bon
» Dieu! sur quoi, Monsieur? — Sur votre conduite,
» Madame, sur votre conduite. — Comment! sur ma
» conduite? Expliquez-vous. Serait-ce à cause de ce
» billet? Je puis vous jurer que je ne sais d'où il vient;
» que je ne l'ai point décacheté. Le voilà qui brûle.
» — Eh quoi! Madame, brûler un billet sans le lire! cela
» ne se fait pas, cela ne se fait pas. — J'étais loin d'ima-
» giner l'intérêt que vous y mettez. — Il est bien ques-
» tion de moi, Madame! — Mais au moins indirecte-
» ment, dit-elle en souriant. — Non, Madame, il est
» question du monde, du monde, entendez-vous,
» dont les usages sont des lois, et vous les méprisez ces
» lois ou vous les ignorez. Il s'en vengera, Madame,
» il s'en vengera, je vous le prédis, et ce qu'il y a
» de pis, c'est qu'il s'en vengera sur moi. — Il est vrai
» que le monde est bien injuste. — Apprenez que ce
» qui décrédite le plus un mari et sa femme, c'est de
» ne voir que des hommes d'un certain âge. Le mari a
» l'air de craindre les jeunes gens, la femme a l'air de
» se craindre avec eux. — Je crains l'ennui, Seigneur,
» et n'ai point d'autre crainte, dit *Hortense* en faisant
» une révérence profonde. — Ils sont donc bien amusans
» ces invalides qui vous escortent partout? Mais des sa-
» vans, des hommes de lettres, des philosophes, au nom
» de Dieu, à quoi tout cela est-il bon? qu'est-ce qu'ils
» peuvent dire? — Rien qui me déplaise. — Et les jeu-
» nes, s'il vous plaît? — Rien qui me plaise. Ce sont tou-
» jours les mêmes choses, ou pour mieux dire les mêmes
» riens.... — N'importe, Madame, n'importe. Ce sont
» ces riens-là qui font le bon ton, la bonne grâce, le bon
» air, ce certain je ne sais quoi, sans quoi tout le reste

» n'est rien. Les sages étaient fort bons pour la Grèce,
» mais *la mode* en est passée; je ne suis pas grec, moi
» (elle sourit), ne la soyez pas non plus. — Je n'en
» ai pas l'ambition. — Ainsi donc si vous m'en croyez,
» pour que tout soit assorti, nous laisserons les vieux
» avec les vieilles, et nous placerons les jeunes gens avec
» les jeunes femmes; il faut des papillons autour des
» roses. — Mais, Monsieur, répond *Hortense*, il semble
» que je passe ma vie au milieu d'un Sénat! Vous savez
» combien je préfère la retraite à la société, et à l'excep-
» tion de quelques amis de ma mère qui ont bien voulu
» donner des soins à mon enfance, mon savant, mon
» homme de lettres, mon philosophe, c'est *Félix*. —
» Eh bien, c'est encore cent fois pis, Madame; vous
» croyez que je vous ai une grande obligation des soins
» que vous donnez à cet enfant. — Quoi! c'est comme
» cela que vous parlez de votre fils? — Ce n'est pas le
» vôtre. — Qu'importe? n'est-il pas en droit de m'appeler
» sa mère? — Sa mère soit; mais pourquoi vouloir faire
» du matin au soir le métier de gouvernante? lui ap-
» prendre à lire, à écrire, à danser, à chanter? —
» Trouvez-vous donc si mauvais, dit *Hortense*, que
» j'aime ce qui vous est cher, que je prélude à mes
» devoirs futurs et que je me montre digne d'être
» mère, avant d'avoir des enfans? — Fort bien: mais
» qu'est-ce qu'on peut dire toute la journée à un enfant
» de six ans? — Tout ce qu'on veut, et du moins on
» est sûr que cela ne tire pas à conséquence. — Ne
» croyez cependant pas, ma chère amie, que je sois
» insensible à tout ce que vous faites pour lui. Non,
» je ne le suis pas, continua-t-il avec un son de voix un
» peu altéré; puis se remettant un peu de ce bon mou-
» vement, il ajoute: mais ce même sentiment pour moi,
» qui vous rend mon fils aussi cher, devrait aussi vous
» rendre aimable avec mes amis. — Pouvez-vous ap-
» peler *amis* des gens de vingt ans, qui ne pensent qu'à
» eux? — N'importe, j'espère que vous vous en occupe-
» rez un peu plus, ne fût-ce que pour l'amour de moi.
» — Mais, Monsieur, s'occuper de ces petits messieurs,
» c'est tremper dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-
» mêmes, c'est être complice de leur fatuité. Tout jeu-

» nes qu'ils sont, ils n'ont rien de neuf; les mêmes
» paroles sont dans toutes les bouches, le même vide dans
» toutes les têtes, et sur-tout le même projet dans toutes
» les pensées. — Et ce projet, Madame, s'il vous plaît.
» — Vous devriez encore mieux le savoir que moi. —
» Cela se peut, mais ils sont faits pour tenter, et vous
» pour vous en amuser. Voyez Mme d'*Erminy* ! A
» propos, savez-vous qu'elle est mécontente, mais très-
» mécontente de vous, et que votre petite réserve ne lui
» convient pas? Elle avait entrepris de vous former,
» par amitié pour moi. . . . — Par amitié pour vous !
» par amitié ! . . . . . — Peut-être n'ai-je pas dit le mot
» propre, mais croyez-vous me persuader qu'*Arzélie*
» ne m'aime point? — Eh bien! vous allez en juger.
» — Encore quelque nouvel enfantillage. — Vous savez
» cette course que nous avons faite, elle et moi à son
» jardin anglais; vous le connaissez, n'est-ce pas? —
» Parbleu! si je le connais! c'est mon architecte, c'est
» Bronghiard qui lui en a donné les plans; c'est par mon
» conseil qu'elle a mis les sonnettes des ponts chinois à la
» *mode*; c'est moi qui lui ai appris qu'avec un cheval
» on pouvait avoir une rivière; il n'y a pas un pavillon,
» pas une chaumière, pas une grotte, pas un temple,
» dont je n'aie fourni les dessins. — Ce n'est donc pas
» la peine que je vous en fasse la description. Nous
» nous étions promenées par-tout, *Arzélie* et moi,
» elle était aimable, gaie, affectueuse, comme vous la
» connaissez. — Oh si je la connais! — C'était l'air,
» le langage, les manières, la tendresse d'une amie;
» mais quelle amie! grand Dieu! — Ah! Madame,
» vous me feriez peur si j'étais moins sûr du cœur
» d'*Arzélie*. — Nous avions passé en revue tous les
» ponts, toutes les fabriques, une seule restait. — Je
» parie, dit M. *Dabon*, que c'était cet hermitage sur le
» penchant d'un côteau, et qui fait de loin un effet si
» pittoresque. — Précisément, Monsieur; Mme d'*Ermi-*
» *ny*, en le voyant, me rappelle tout ce que je lui avais
» dit du goût que j'avais senti, dès l'enfance, pour les
» hermitages, et de mon premier enthousiasme pour la
» vie des pères du désert. Convenez, me dit-elle, qu'en
» fait d'hermitage en voilà un comme vous l'auriez rêvé.

» — Précisément, lui dis-je. — Mais, ma chère petite,
» remettons la partie à demain, car vous devez vous
» sentir fatiguée. — Dites plutôt que je me sens des aîles.
» — Des aîles de petit Chérubin, apparemment. Mais
» songez d'avance, dit-elle, que le lieu est saint, et
» qu'il exige une sorte de recueillement absolument
» différent de la dissipation qu'on porte ou qu'on trouve
» dans le monde. Nous prenons le petit chemin tournant
» qui monte à l'hermitage. — Oui, je l'ai tracé, dit M.
» *Dabon*, convenez, (non, il n'y a que Brongniard!)
» que les sinuosités sont prises avec esprit. On n'a pas at-
» tendu que cela fût achevé pour l'imiter. — *Hortense*
» poursuit : Nous arrivons à la porte et voilà tout d'un
» coup Mme d'*Erminy* qui me dit : « Ah! je vois là-bas
» mon homme d'affaires, il a sûrement quelque chose
» de bien ennuyeux et de bien important à me dire,
» car on ne le voit presque jamais à cette heure-ci.
» Tenez, chère *Hortense*, gardez la clef de l'hermi-
» tage, il deviendra un temple dès que vous y serez.
» Vous y trouverez un oratoire, des livres, quelques
» tableaux, des vases, des statues;... la vue est variée,
» la promenade aux environs est agréable, et si vous
» voulez vous arrêter ici une demi-heure ou une heure,
» tout au plus, je viendrai vous retrouver.... Mais ce
» maudit homme d'affaires qui m'empêche de jouir de
» vos saintes extases, que je le hais! adieu» ... et déjà
je ne la vois plus.

» J'ouvre cette porte rustique et mes yeux sont frap-
» pés d'une élégance, d'un luxe, d'une recherche qui
» changent absolument les idées dont je m'entretenais.
» — Oh! bien, dit M. *Dabon*, vous avez vu un bou-
» doir masqué en hermitage, comme ces jolies femmes
» qui se font peindre en capucins; il n'y a pas grand
» mal à cela, je pense. — Attendez, je vous prie. Vous
» savez que la prétendue chapelle est de forme ronde.
» — Oui, toute en marbre blanc, ce sont les temples à
» la dernière MODE; on a dû changer depuis peu l'étoffe
» du divan qui règne tout autour : c'était de ces toiles
» peintes qu'on voit partout. *Arzélie* m'a promis de
» mettre à la place des schaals de Cachemire. — Je
» crois qu'ils y sont; mais permettez que je continue :

» vous connaissez le tableau qui était au-dessus de l'au-
» tel ? — A telle enseigne que c'était une Annoncia-
» tion de Vouet, dont j'ai fait changer la Vierge en
» Nymphe et l'Ange en Sylphe, en mettant une gaze
» à la place de ces grosses draperies, et en égayant
» un peu les yeux ainsi que le reste des traits; c'est bien
» plus convenable, n'est-ce pas? ces vieux tableaux,
» cela n'est point à la *mode*. N'importe, poursuivez.
» — Eh bien! donc ce mélange de souvenirs de dévo-
» tion et de galanterie, cette Vierge dont on serait
» tenté de soupçonner l'innocence, cet envoyé préten-
» du des cieux qui a l'air de faire sa commission pour
» lui, ces petits anges devenus autant d'amours, cet au-
» tel de porphyre qui n'est qu'un vase de fleurs, ces
» parfums de roses de jasmin, de tubéreuse, d'hélio-
» trope, qu'on respire au lieu d'encens. — Eh bien!
» — Attendez..... et le jour mystérieux que répan-
» daient les derniers rayons du soleil à travers des vi-
» treaux colorés, et le chant des oiseaux dans les bos-
» quets voisins, et le bruit de ces eaux qui jaillissent du
» pied de l'autel, et les sons de cet harmonica que l'eau
» même fait résonner; tant d'objets variés contraires,
» confondus, produisaient en moi un chaos de sensa-
» tions et d'idées où je me perdais.—Eh bien! — Atten-
» dez.... mes yeux s'appésantissent malgré moi; un as-
» soupissement involontaire enchaîne tous mes sens,
» toutes mes pensées semblent se fondre les unes dans
» les autres, et leur désordre fait place à ce vague dé-
» licieux de certains songes où l'ame ne fait que jouir,
» sans savoir de quoi. — Toujours romanesque, ma
» chère *Hortense !* il faut vous en corriger; car on ne
» l'est plus. — Eh bien! j'en étais-là, je m'assieds un
» moment sur le divan, je rappelle mes esprits. Je com-
» mençais à m'endormir d'un sommeil plus profond,
» lorsque je me sens doucement réveiller. — Ah! ah!
» par *Arzélie ?* — Non, par un objet qui vous aurait
» étonné, autant que moi. — Bon! dites vîte ce que
» c'était. — Vous savez aussi que j'aime les hermites.
» — Niaiserie, enfantillage, allons poursuivons. — Je
» vois s'avancer à pas lents une figure semblable en tout
» à l'idée que je me faisais d'un hermite; une robe de

» bure descendait jusque sur ses pieds; une corde gros-
» sière, d'où pendait un rosaire de buis, lui servait de
» ceinture; un capuchon rembruni couvrait presque
» tout son visage, et ne me laissait voir qu'une barbe
» blanche qui flottait sur sa poitrine. Courbé, chance-
» lant, respirant avec peine et s'appuyant sur un bâ-
» ton noueux, il paraissait accablé sous le poids de l'âge
» et des infirmités. La figure s'arrête à quelques pas de
» moi; son premier geste, en me voyant, semble m'an-
» noncer qu'il est surpris, même scandalisé de rencon-
» trer une femme dans sa demeure; et moi, toute effrayée
» de me trouver à cette heure-là (car le jour baissait)
» avec un inconnu, seule et assez loin de la maison:
» pardonnez, lui dis-je, bon père, Mme d'*Erminy* ne
» m'avait point appris que l'hermitage fût habité;
» j'avais pensé qu'il ne différait des autres pavillons que
» par la forme, sans quoi je n'y serais entrée qu'avec
» votre permission: *Arzélie* même devait m'y rejoin-
» dre; mais comme elle tarde et que la nuit approche,
» souffrez que je regagne le château. » — « Non, dit-il,
» aimable étrangère, le ciel ne favorise pas assez souvent
» ma retraite par des apparitions aussi ravissantes. Ah!
» restez-y du moins quelques momens; c'est le seul
» moyen d'expier ce que vous appelez votre *indis-*
» *crétion.* » Sa voix, pendant qu'il me parlait, me pa-
» raissait contrainte, déguisée, et trop jeune pour tant
» de décrépitude. Je me confirmai dans ma première
» idée et je ne doutai plus que ce déguisement ne
» couvrît *Arzélie* elle-même. — Je vous connais, beau
» masque, lui dis-je en riant; quittez, quittez ce froc;
» tout ce qui vous cache vous sied mal. — Non, vous
» ne me connaissez point encore, répond l'hermite
» d'une voix forte, en se redressant comme Sixte-
» Quint, jetant comme lui son bâton, se dégageant du
» froc, de la barbe, de la ceinture, du rosaire..... —
» Eh bien! eh bien donc! — C'était un jeune homme,
» c'était *Luzival*..... — *Luzival!* dit M. *Dabon*: Ah!
» ceci est un peu fort: quoi! vraiment *Luzival!*.....
» Poursuivez..... — Je crie, je m'élance, je veux me
» sauver d'un aussi indigne piége. — Eh bien! quoi!
» j'espère que..... Finissez donc! — Représentez-vous

me

» ma position, toutes les portes fermées, point d'ap-
» parence de serrures, lui me poursuivant, m'arrê-
» tant de toutes ses forces, me prenant dans ses bras,
» me replaçant sur le divan, s'y plaçant avec moi, me
» disant : Rassurez-vous, rassurez-vous, et reconnais-
» sez l'ami de votre amie ou plutôt le plus passionné de
» vos adorateurs. S'il franchit toutes les bornes, pre-
» nez-vous-en à des transports qui n'en ont point;
» mais sa témérité même doit rassurer votre délicatesse,
» et cette surprise qui vous semble si coupable, en
» comblant ses voeux, vous laisse toute la pureté de votre
» conscience. — Et vous, que répondiez-vous? disait
» M. *Dabon* un peu décomposé. — J'essayais de me dé-
» fendre. — Comment vous essayiez, Madame! — Oui,
» j'essayais; mais je n'étais pas la plus forte; le voilà
» qui s'empare de mes mains, qui les baise avec un
» air, avec un feu! — Je n'entends rien à tout cela,
» Madame, on résiste, on se sauve, on appelle, on crie.
» — Non, Monsieur, point de défense, point de res-
» sources, point de secours, point d'issue, point d'es-
» poir. — Achevez donc; vous êtes si longue dans vos
» récits. — Je passe de la colère à la prière, mais en
» vain. — C'est fort mal fait. — Mes gémissemens, mes
» larmes, mes supplications ne font qu'augmenter l'au-
» dace de mon ennemi: vous êtes à moi, vous êtes à
» moi, disait-il avec un sourire ironique et en déjouant
» toutes mes défenses, vous êtes à moi. Dussé-je périr
» après, rien ne vous sauvera. — Non, dis-je, en ras-
» semblant le peu de forces qui me restaient, non,
» homme indigne, non, traître exécrable, je ne croi-
» rai jamais qu'*Arzélie* soit d'un aussi abominable com-
» plot; mais tant qu'il me restera un souffle de vie
» tu seras abhorré de moi comme ce que l'enfer a vomi
» de plus infame. Puis parcourant toute la salle, me ser-
» vant de tout ce que je trouvais sous ma main, je
» frappais indistinctement sur les murs, sur les portes,
» sur les fenêtres, dans l'espoir qu'au moins un jardi-
» nier pourrait m'entendre. Calmez-vous, mon *Hor-*
» *tense*, dit alors le monstre en changeant de ton, ne
» voyez dans mon audace que l'excès d'un amour plus
» fort que moi, et que votre haine elle-même n'égalera

» jamais..... Au lieu de lui répondre, je fuis toujours
» malgré l'obscurité qui gagnait de moment en moment.
» Je rencontre à la fin un cordon qui pendait de la voûte:
» il tenait à la cloche de l'Hermitage. Je sonne de toutes
» mes forces, et à l'instant la porte ouverte, comme par
» enchantement, me laisse voir Mme d'*Erminy*, un flam-
» beau à la main et riant à gorge déployée. *Luzival* en
» fait autant. Mais moi qui étais bien loin de rire avec
» eux : Madame, dis-je du ton le plus sérieux, si c'est
» là une plaisanterie, il faut convenir qu'elle n'est ni
» digne de vous, ni faite pour moi.» — Pauvre petite!
» répond-elle, sans se déconcerter, il faut que vous
» n'ayez encore qu'un pied hors de votre dortoir. Com-
» ment n'avez-vous pas imaginé que j'étais cachée
» derrière cette porte, que j'écoutais tout, que j'en-
» tendais tout, que je veillais à tout? — Je l'avais bien
» dit, s'écrie M. *Dabon* un peu remis d'une frayeur
» dont il aurait été bien fâché qu'on s'aperçût, je l'a-
» vais bien dit; c'était une plaisanterie. Je n'aurais ja-
» mais conçu qu'*Arzélie* pût manquer un instant au bon
» goût, ni au bon ton. Mais elle voulait vous corriger
» de vos enfances et vous montrer la différence du
» monde, à votre couvent. — Elle est trop grande,
» Monsieur, et je vous déclare que je ne m'y prêterai
» jamais. — Vous ne vous corrigerez donc point de votre
» gaucherie? — Non; mais souffrez que je la cache,
» puisque vous en rougissez; permettez que je fuye un
» monde pour lequel je ne suis pas faite; vous avez une
» terre loin d'ici, qu'on dit très-bien située et dont l'air
» doit convenir au petit *Félix*; trouvez bon que j'aille
» végéter avec lui loin de tous ces gens de bon ton qui
» ont juré ma perte et votre honte, et qui finiraient
» par enlever à la plus honnête personne sa réputa-
» tion, quand elle parviendrait à sauver sa vertu.—Ah!
» vous voilà, vous voilà bien, Madame! Toujours en-
» fant, toujours pédante, toujours à cheval sur votre
» vertu. Mais sachez que ce mot de *vertu*, qui est la
» plus belle chose du monde dans les romans, n'a au-
» cun succès dans la société. Entendez-vous un homme,
» une femme à la *mode* prononcer le mot de *vertu*?
» — Je le crois bien, dit *Hortense*; ils en frémiraient.

» — Tenez, ma chère amie, il n'y a sans doute rien » de si beau que d'en avoir, mais rien d'ignoble comme » d'en parler. Ainsi n'en parlons plus. Car tout ce qui » n'est pas du bon ton m'écorche les oreilles. — Vou- » driez-vous donc avoir une femme galante? — Tou- » jours dans les extrêmes, comme s'il n'y avait pas un » milieu à tout. On peut n'être ni galante, ni pédante, et » à tout prendre j'aimerais mieux une coquette qu'une » prude. Mais vous, en vérité, je crois que pour vos » grands romans, vous ne seriez pas fâchée d'avoir un » mari bien jaloux; vous ne rêvez que vieux châteaux, » de la construction de M^me^ Radcliff, avec escarpe, » contr'-escarpes, fossés, tours, machicoulis, trappes, » grilles, etc., etc. Vous aurez à vous représenter au » milieu de tout cela, jeune femme bien belle, bien » tendre, bien mélancolique, instruisant un jeune en- » fant dont elle n'est pas la mère, mais qui lui rappelle » les traits de son persécuteur. Voilà de la matière pour » beaucoup de chapitres; voilà de quoi nourrir une » ame sensible; tenez; j'ai votre secret. Vous brûlez » d'être une victime; mais, ma chère Dame, vous ne » le serez point. Renoncez à votre château d'Auvergne, » comme à un château en Espagne; vous n'irez pas; » vous irez dans le monde, dans le plus grand monde, » et si vous voulez être ridicule, au moins on en rira. »

M. DE BOUFFLERS.

(La fin au N° prochain.)

EXTRAITS.

***Les Rosecroix**, poëme en douze chants*; par EVARISTE DE PARNY. A Paris, chez *A. A. Renouard*, libr., rue Saint-André-des-Arcs; et *Debray*, barrière des Sergens. — 1807.

Les connaisseurs ont remarqué, dit-on, deux manières très-distinctes dans les tableaux que peignit le Titien, pendant le cours de sa vie qu'il prolongea jusqu'à une extrême vieillesse. Ses premiers tableaux, et ceux qu'il composa lorsqu'il eut atteint la maturité de

l'âge, offrent cette magie de couleurs qui signale l'école vénitienne; et personne ne l'a portée plus loin que le Titien. Mais une fois parvenu à cette époque, ce peintre acquit une telle réputation que tout le monde voulut avoir de ses ouvrages ou être peint par lui. Pour satisfaire à cet empressement, le Titien multiplia les tableaux de chevalet et les portraits; et se vit en conséquence forcé d'employer (nous nous servons du terme technique) *un faire* plus expéditif. Son pinceau fut toujours aussi suave; mais il perdit peut-être un peu du côté de l'expression: et l'ordonnance de ses plans fut moins irréprochable.

Il en est de la poësie comme de la peinture. Ainsi que le Titien, M. de Parny atteignit, dès ses premiers essais, à la perfection de son genre, parce qu'il n'avait eu d'autres maîtres que son cœur et Tibulle. Aussi l'aurore de son talent fit-elle pâlir les Dorat, les Pezai, et les Saint-Mars. Les femmes, qui bâillaient tout en s'extasiant sur le mérite des poësies prétendues érotiques de ces Messieurs, sentirent leur cœur renaître et s'échauffer, quand elles lurent un poëte à la fois sensible et voluptueux, qui ne peignait si bien l'amour que parce qu'il avait réellement aimé, et qui savait, sans les trahir, révéler le secret de leurs tendres faiblesses. *La Journée Champêtre*, le chef-d'œuvre, à notre avis, de M. de Parny, et l'un de ceux de la langue française, le classa parmi nos meilleurs poëtes, et mit le sceau à la réputation du chantre d'Eléonore. *Les Tableaux* et les *Chansons madécasses*, sans ajouter à sa gloire, la conservèrent dans son éclat. *La Guerre des Dieux*, le second poëme que notre langue puisse opposer à l'Arioste, lui fit d'autant plus d'honneur, que jusqu'alors on n'avait pas cru son talent susceptible de la gaîté satirique qu'il a su y répandre. Ceux qui pouvaient soutenir la gloire de notre poësie, avaient vieilli, et pendant les orages politiques qui noircissaient encore notre horizon, s'étaient condamnés au silence. Les jeunes gens égarés entassaient poëmes descriptifs sur poëmes descriptifs, et fidèles aux principes de nos feuillistes les plus extravagans et par conséquent les plus lus, faisaient des Odes sans *poësie lyrique*, des comédies *sans comique*,

et des tragédies *sans pathétique*. Le public, prêt à se noyer lui-même dans cette mer de mauvais poëmes que les naufrages de leurs auteurs ne rendaient pas même célèbres, demandait à grands cris des vers *de M. de Parny*, comme les Troyens du sein des flots criaient *Italiam, Italiam*. M. de Parny a cru devoir céder à cet empressement. Il a publié plusieurs poëmes qui, pour devenir aussi parfaits que *leurs aînés*, n'avaient peut-être besoin que du tems et de *la lime*. Peut-être le poëme des *Rosecroix* est-il dans le même cas. Le plan en a paru un peu vague, et sur-tout embarrassé d'épisodes qui se croisent et se nuisent réciproquement.

Elfride, veuve de Chérébert, roi de Paris, et reine d'Angleterre, tient dans son palais la cour la plus brillante qu'embellissent encore ses deux filles Emma et Blanche. Quatre jeunes guerriers français se sont attachés au service d'Elfride. Dans le moment où les plus nobles plaisirs occupent cette cour aimable, on annonce l'arrivée des troupes danoises qui viennent sur leurs vaisseaux attaquer l'Angleterre. Elfride harangue ses barons, pour les engager à bien défendre leur île. Elle offre à ses guerriers *des écharpes nouvelles; la rose y brille au-dessous de la croix*. Voilà l'institution des *Rosecroix*, établissement dont il n'est presque plus question dans le reste du poëme. Cependant *Harol*, chef des Danois, qui, dans le commencement de son expédition, paraît aussi féroce que les brigands qu'il commande, n'a pas plutôt vu les charmes d'Isaure, sa prisonnière, dont il devient amoureux, qu'il se trouve changé en héros vertueux. Il n'en poursuit pas moins la conquête de l'Angleterre. Après des succès divers, il prend Londres d'assaut, force la tour où il trouve Emma, Blanche, Elfride et Isaure, à laquelle il avait précédemment rendu la liberté, et fait, en leur faveur, suspendre le carnage. Mais tandis qu'il est vainqueur au-dedans de Londres, ses troupes sont vaincues hors de la ville. Elfride, devenue à son tour maîtresse du sort d'Harol, lui propose de se faire chrétien, et lui offre la paix avec la possession de la province d'Estanglie. Harol l'accepte, et l'auteur fait présumer que ce prince finira par épouser Laure. Plusieurs épisodes, dont quelques-uns sont très-piquans,

croisent cette action principale. Parmi ces épisodes, on distingue sur-tout celui de Raymond et Aldine. Cette dernière est une beauté rusée, qui dans les circonstances dangereuses sait toujours prendre son parti, et sauve avec beaucoup d'adresse son amant Raymond, qui n'est pas tout à fait aussi adroit qu'elle.

Ce qui dépare un peu ce poëme, c'est l'abus de plusieurs noms propres absolument rebelles à l'harmonie, et dont on est étonné que M. de Parny se soit servi. Sans doute dans un ouvrage qui célèbre les exploits des peuples du Nord, on ne doit pas s'attendre à trouver des noms aussi harmonieux que ceux d'Agamemnon, d'Idoménée, d'Hector, de Scamandre, etc.; et c'est-là l'excuse que peut donner M. de Parny. Cependant on lit dans les poësies Erses les noms d'Ossian, d'Oscar, de Fingal, de Malvina, qui ne blessent point l'oreille: mais quels noms que Felt, Rhinard, Renistal, Alkent, et quelques autres? Il est vrai que le poëme de M. de Parny, intitulé *Isnel et Aslega*, parut offrir dans sa nouveauté les mêmes inconvéniens; mais la Muse enchanteresse de son auteur a fini par les faire adopter. Il est probable que le talent qui brille dans le poëme des *Rosecroix* et qui le fera sans doute relire du public, l'accoutumera aussi à ces noms contre lesquels a indisposé l'inhabitude seule de les prononcer.

Nous voici parvenus à la partie la plus agréable de notre ministère, celle où nous pouvons donner des éloges sans restriction. Ce ne sont point les défauts qui tuent un ouvrage, c'est l'absence des beautés; et, nous le répétons, le nouveau poëme de M. de Parny vivra par les détails: nous allons en citer quelques morceaux qui prouvent que l'auteur n'a rien perdu de cette grâce de style qui est le caractère distinctif de son talent, et qu'il s'élève, quand il le faut, jusqu'aux images de la haute poësie. Voilà comme le poëte nous peint la chasse du faucon:

Le son du fifre annonce une autre chasse :
De ses roseaux, qu'un chien bruyant menace,
Au haut des airs s'élève le héron.
Sur lui lancé l'intrépide faucon
Part, et les cris animent son audace.
En tournoyant, il monte vers les cieux;

Rapide et fier, il atteint, il dépasse
De l'ennemi le vol ambitieux,
L'attaque enfin, alors que dans la nue
Sa fuite heureuse échappait à la vue.
Malgré sa force, au faucon valeureux
Dans ce combat l'audace est nécessaire.
Frappé vingt fois d'un talon vigoureux,
L'oiseau pêcheur redescend sur la terre.
S'il a perdu l'asyle des roseaux,
Il peut encor se plonger dans les eaux.
Frappé toujours, *et dirigeant sa fuite*,
Vers l'onde enfin son vol se précipite.
Mais du faucon l'adresse le prévient,
Et sur les flots sa serre le retient.
Vainqueur alors il remonte, il s'arrête,
Et dans les airs immobile un moment,
Ses yeux fixés demandent fièrement
S'il doit garder ou céder sa conquête.
La douce flûte annonce le pardon :
Le noble oiseau lâche aussitôt sa proie,
Vers les chasseurs il revole, et leur joie
De ce vainqueur proclame l'heureux nom.

On croit voir ce que peint M. de Parny. Jamais de ces détails oiseux qui détournent l'attention de l'action principale : comme chez lui le style vole avec l'image et la pensée ! Dans les vers suivans le poëte rivalise avec Voltaire, qui avait décrit avant lui les circonstances d'un combat singulier.

Du brave Engist, et du jeune Danois
Le long combat devenait plus terrible.
Tous deux hardis, mais prudens, mais adroits,
Ils s'opposaient un courage invincible.
Des yeux, du cœur, la pointe approche en vain;
L'art sait prévoir tout ce que l'art médite,
Des faux appels saisit le vrai dessein,
Et lit dans l'œil les ruses de la main;
Aux coups parés la riposte est subite;
De nouveaux coups partant comme l'éclair;
Le fer maîtrise et suit toujours le fer.
Lassés tous deux ils respirent à peine.
Pour mieux combattre ils reprennent haleine,
Et ce repos est celui d'un instant.
Tandis qu'Harol vers la droite *voltant*,

Trompait Engist qui sur lui *vient* encore,
Sa lance au cœur eut percé ce guerrier;
Mais d'une maille elle trouve l'acier,
Glisse, et de sang à peine se colore.

Ces vers ont le mérite de la difficulté vaincue. Nous y blâmerons le mot *voltant*, qui, étant un terme technique de l'art de l'escrime, doit être exclu du style poëtique.

M. de Parny, comme le Tasse, a dans son poëme une forêt enchantée, dont un héros, nommé Raoul, parvient à détruire les prestiges. Ce chant, qui est le onzième, vaut lui seul un poëme tout entier. Il n'y a pas de défaut qu'un pareil chant ne fasse pardonner. L'auteur y déploie tout son talent; et jamais son style n'a eu plus de charme.

Dans ce beau lieu dont la paix est fatale,
Et qu'enchanta la puissance infernale,
Errait aussi le valeureux Roger.
Raymond y cherche une amante chérie.
Et ces Français arrivant de Neustrie,
Que dans les champs Eric a dispersés,
Par le destin vers ce piége poussés
Vont oublier la lointaine *patrie*.
Séparément ils marchent *sous l'ombrage*.
Paulin d'abord trouve un riche village.
Le sol fécond n'y veut qu'un doux labeur.
Des toits épars la rustique élégance,
Et des jardins la riante abondance
De l'habitant annoncent le bonheur.
Paulin s'écrie : « O fortune sévère!
Si tu donnais à ma longue misère
Ce clos étroit, ces pampres en berceau,
Ces fruits divers, et ce réduit modeste.... »
— « Ils sont à toi, dit une voix céleste. »
Surpris il entre, et possesseur nouveau,
Libre et content dans cet humble domaine,
Sans souvenir de la guerre lointaine,
Heureux enfin, sûr de l'être toujours,
Et commençant de tranquilles amours,
A tant de bien son cœur suffit à peine.
Mais du village arrive le seigneur;
De ses vassaux le respect l'environne;

Seul, il commande, et punit, ou pardonne ;
Et la fierté se mêle à sa douceur.
A ce pouvoir qu'affermit la richesse,
Paulin jaloux compare sa faiblesse.
Pourquoi (dit-il) tant d'inégalité ?
« Pourquoi des biens cet injuste partage ?
Repos trompeur ! ô vaine liberté.
L'obéissance est encor l'esclavage. »
Il soupirait ; de son cœur agité
Fuit ce bonheur qu'à peine il a goûté.
La voix lui dit : « Le ciel entend ta plainte.
Quitte ces lieux ; dans la prochaine enceinte
Tu seras riche et seigneur à ton tour. »
Il marche donc vers cet autre séjour ;
Et là sourit sa vanité chagrine.
A son aspect le villageois s'incline.
Vers le donjon conduit pompeusement,
De ses vassaux il reçoit le serment.
Pour confirmer sa dignité nouvelle
Du suzerain un message l'appelle.
« Qu'ai-je entendu ? dit-il alors ; eh quoi !
Toujours des rangs et toujours des hommages ?
D'un maître encor subirai-je la loi ?
Soumis lui-même à ces honteux usages,
Le suzerain gémit ainsi que moi.
Voix protectrice, ordonne, et je suis roi. »
Charles plus loin reçoit un diadême.

On présume que la leçon arrive bientôt après : et le passage où l'auteur la donne aux hommes qui se perdent dans de vagues désirs, est encore remarquable par la beauté des vers et la raison supérieure qui les a dictés.

Mais le prestige a trop long-tems duré :
Sujets, pouvoir, flatteurs, pompe guerrière,
Tout disparaît ; sous les bois égaré,
Il entre enfin dans l'enceinte dernière.
Fantasmagor y retient prisonnier
L'essaim nombreux qu'a vaincu son adresse,
Et sans rigueur il lui fait expier
Le vain plaisir d'un instant de faiblesse.
L'enceinte vaste où cet essaim se presse
De la raison est l'unique séjour.
Là de la vie on reconnaît le songe ;
Des voluptés là cesse le mensonge ;

Là plus de soin, d'ambition, d'amour.
Et ce beau lieu sans doute si paisible,
Aux passions toujours inaccessible,
Où la sagesse épure enfin les cœurs,
Où tout est bien, où jamais rien ne change,
Où, sans désirs, sans projets, sans erreurs,
L'homme étonné tout à coup devient Ange,
Du vrai bonheur est l'asyle? hélas! non;
C'est de l'ennui la tranquille prison.

Ce résultat est on ne peut pas plus piquant: et jamais la philosophie et l'imagination n'ont été mieux d'accord pour détromper la faiblesse humaine de ses souhaits ambitieux. M. de Parny va bientôt nous prouver qu'un pur amour ne remplit pas tellement le cœur qu'il ne puisse s'ouvrir aux attraits d'une nouvelle et trompeuse volupté. Eh! par quels vers charmans il va ennoblir cette idée, triviale pourtant à force d'être vraie!

Roger perdu dans le bois solitaire,
Arrive enfin sous des berceaux fleuris.
Fraîche et riante, une jeune bergère,
S'offre aussitôt à ses regards surpris.
L'herbe et la fleur composent sa parure;
Sur les contours dont la forme est si pure
Un léger voile est à peine jeté.
A cet aspect le Français agité
Des doux desirs sent la flamme naissante.
Mais d'Egistha l'image est plus puissante.
Il fuit, fidèle à ses jeunes appas,
Et du bosquet il s'éloigne à grands pas.
D'autres dangers attendent sa jeunesse.
D'un pavillon l'élégante richesse
Frappe ses yeux; il entre, l'indiscret.
De la Beauté c'est l'asyle secret.
Sur des coussins d'une pourpre éclatante,
Où brille l'or d'une frange flottante,
Se réveillait, après un court sommeil,
Une inconnue au visage vermeil,
Au sein de neige, au regard vif et tendre,
Et dont la main qui tombe mollement
Semble s'offrir au baiser d'un amant.
Son doux silence est facile à comprendre.
Pour le Français quel périlleux moment!
Le nom chéri que sa bouche répète

Lui rend sa force et prévient sa défaite.
Heureux il sort, sans baiser cette main,
Et des soupirs le rappellent en vain.
Dans la forêt il marchait en silence.
Bientôt pour lui s'ouvre un vaste jardin.
D'un pas léger une fille s'avance.
Sa grâce est vive et son sourire est fin;
De ses cheveux tombe et flotte l'ébène;
Dans ses yeux noirs pétille la gaîté.
Le lin si clair qui voile sa beauté,
Et que des vents agite encor l'haleine,
A ses attraits *laisse la nudité.*
Jeune Roger, ta constance chancèle.
« Suis-moi, lui dit cette amante nouvelle.
Ton Egistha peut-être en ce moment
De ton rival écoute le serment. »
Au nom sacré, Roger confus s'arrête;
Et maîtrisant d'infidèles désirs,
Refuit encor, sans retourner la tête;
Mais son triomphe est mêlé de soupirs.
Il voit plus loin la beauté douce et lente;
Dans ses yeux bleus est l'humide langueur,
Dans son maintien est la grâce indolente.
Sa voix voilée arrive jusqu'au cœur;
La Volupté comme elle doit sourire;
Comme elle encor la Volupté soupire;
La Volupté rougit son front charmant.
Et de son sein presse le mouvement.
Roger se trouble et sa constance expire.

C'est ici que Roger devient infidèle à son Egistha: mais l'ennui, pour le punir, le poursuivant même au sein de la volupté, il croit l'éviter, en se sauvant dans les bras des différentes belles dont il avait successivement dédaigné les avances; et toujours victime de cet inexorable ennui, il reconnaît le néant des plaisirs, comme Paulin avait reconnu le néant des grandeurs. Cette fiction est singulièrement ingénieuse, et l'exécution répond à l'idée. On a dû remarquer comment M. de Parny, même dans les tableaux qui se ressemblent, sait pourtant varier ses couleurs, et donner à ses personnages, placés dans des circonstances pareilles, des attitudes différentes: ce qui prouve qu'en poésie, comme en peinture, les nuances

concourent à l'effet ; pour le moins autant que les contrastes. Nous ne pousserons pas plus loin les citations, en rendant compte d'un ouvrage que l'on aimera sans doute mieux lire tout entier, et que l'auteur, en se rendant plus sévère à lui-même, peut conduire au degré de perfection dont il est susceptible.

M. MURVILLE.

HISTOIRE CRITIQUE de la République romaine, ouvrage dans lequel on s'est proposé de détruire des préjugés invétérés sur l'histoire des premiers siècles de la République, sur la morale des Romains, leurs vertus, leur politique extérieure, leur constitution et le caractère de leurs hommes célèbres; par PIERRE-CHARLES LÉVESQUE, professeur de morale et d'histoire au Collége de France, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur. A Paris, chez *Dentu*, impr.-libr., quai des Augustins, N° 17. — 1807.

IL n'y a point de peuple qui ait été plus diversement apprécié que les Romains. Parmi le grand nombre d'auteurs qui ont écrit sur leur république, la plupart, frappés du caractère de grandeur marqué dans toute son histoire, se sont livrés à une admiration sans mesure ; quelques autres ne considérant que la politique injuste du Sénat, l'humeur farouche et turbulente du peuple, l'insatiable avidité de conquêtes commune à tous deux, n'ont voulu voir qu'un ramas de brigands dans les maîtres de l'Univers. La raison de cette opposition de jugemens est, comme on voit, dans la manière différente d'envisager un objet qui se présente sous tant de faces. Celui qui les observe toutes, peut être révolté de cette férocité presque sauvage dont il voit trop souvent empreints les plus beaux caractères; mais il ne peut assez louer la simplicité de mœurs, et le dévouement absolu à la patrie qui distingue les premiers siècles de la République, la grandeur d'ame, les vertus vraiment royales que montrèrent les citoyens illustres qui se signalèrent à son déclin. S'il condamne cette ambition insatiable et persévérante, ces usurpations hardies,

cette politique perfide et cruelle qui a subjugué le monde, il se rappelle aussitôt la douceur et l'équité de leurs lois à l'égard des nations vaincues, qui goûtèrent si long-tems sous leur protection puissante la sécurité et le bonheur. En retrouvant épars presque dans toute l'Europe des témoignages indestructibles de leurs arts et de leur puissance, en reconnaissant dans notre jurisprudence et dans nos lois un monument plus durable et plus glorieux encore de leur haute sagesse, comment ne serait-il pas tenté de pardonner à ces vastes conquêtes qui semblaient ne subjuguer le monde que pour le civiliser et pour l'embellir ?

Tel est le jugement qu'ont porté sur les Romains les esprits les plus étendus et les plus sages, tel est celui qui naît nécessairement de l'ensemble des faits qui constituent leur histoire : toutefois cette manière de voir n'est pas celle de M. Lévesque. Il n'a pris la plume que pour détruire ce qu'il appelle des *préjugés invétérés sur la République romaine*, et s'il parvient à affaiblir l'enthousiasme qu'elle a trop long-tems inspiré, il croira, dit-il, *avoir bien mérité de sa patrie et de l'humanité*. Je suis loin de refuser à un savant distingué par son érudition et par d'utiles ouvrages, le tribut d'estime auquel il a tant de droits; mais je dois m'en croire d'autant plus obligé de réfuter des paradoxes que sa réputation pourrait autoriser, et dont l'effet ne serait peut-être pas aussi heureux qu'il le pense. Ce n'est point sans quelque danger pour la morale qu'on se plaît à prêter de petits ou de vils motifs à des actions héroïques qui honorent l'humanité, et qu'on porte atteinte à la réputation des grands hommes dont le nom se confond, pour ainsi dire, avec l'idée du patriotisme et de la vertu.

M. Lévesque distingue avec raison deux sortes de critiques nécessaires à l'historien : l'une, qui lui sert à déterminer le degré de confiance à accorder aux divers matériaux qu'il met en œuvre. L'autre, avec laquelle il prononce sur le caractère moral des faits et des hommes. Ces deux critiques sont entre les mains de M. Lévesque deux armes redoutables avec lesquelles il combat les Romains. Voyons d'abord l'usage qu'il fait de la première. . . . .

Pour ruiner par la base toute l'authenticité de l'histoire romaine, ou du moins de celle des rois et des plus beaux tems de la République, il s'attache particulièrement à prouver qu'à ces époques reculées l'usage de l'écriture était trop peu répandu, et les matières propres à la recevoir et à la conserver beaucoup trop rares pour que les Romains eussent de véritables annales, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à de simples inscriptions gravées sur la pierre ou sur le bois, ou peut-être sur la toile, lesquelles se bornaient à rapporter le texte des lois, les noms des magistrats et la date des principaux événemens; encore ne leur laisse-t-il pas longtems ces monumens historiques si imparfaits; et arrivé à l'invasion des Gaulois, il les fait presque tous consumer dans l'incendie qui détruisit la plus grande partie de la ville. Ainsi, à l'exception de l'énoncé sommaire de quelques événemens, toute cette partie de l'histoire romaine ne serait qu'un pur roman que les premiers historiens auraient puisé dans leur imagination, et que tous ceux qui sont venus après auraient eu la complaisance d'adopter.

Je suis loin de prétendre qu'il faille accorder une égale confiance à tous les faits dont elle se compose. Il en est de cette histoire comme de toutes les autres : ses époques les plus reculées sont enveloppées de nuages et d'incertitudes. Les événemens principaux sont vrais sans doute : les circonstances qui les accompagnent ne doivent pas être crues indistinctement et sans examen. Mais est-il vrai que les historiens se soient trouvés dans une disette de matériaux aussi absolue que le prétend M. Lévesque ? ne paraissent-ils pas au contraire plus souvent embarrassés par le grand nombre de mémoires et de monumens historiques qu'il leur faut discuter et concilier ? Les différences qui se trouvent quelquefois entr'eux prouvent qu'ils avaient sous les yeux assez de narrations diverses pour être obligés de choisir chacun, d'après son discernement particulier, entre toutes les circonstances dont ces narrations entouraient le même fait; et ces différences sont en général assez peu intéressantes pour montrer que tous ces mémoires avaient une source commune et s'accordaient assez bien sur

l'ensemble de chaque événement un peu important. On peut donc en toute assurance donner à Tite-Live le même degré de confiance qu'il a inspiré à tant de grands écrivains qui se sont exercés sur presque tous les points de l'Histoire romaine. Il faut, il est vrai, se méfier de ses sentimens patriotiques, qui le portent quelquefois à peindre avec trop de complaisance les vertus de ses illustres concitoyens, à exagérer les torts de leurs ennemis, en un mot à faire pencher la balance du côté de Rome : mais en général ce grand historien fait paraître autant de candeur que de génie et d'éloquence. Rien, au contraire, ne doit être plus suspecte que la confiance de ces écrivains modernes qui prononcent avec autorité sur toutes les particularités des faits anciens, comme s'ils avaient de meilleurs mémoires que n'en eurent et Tacite et Tite-Live. C'est avec regret qu'on voit donner dans un pareil travers un écrivain aussi sage que M. Lévesque. Ce n'est pas qu'il ne témoigne une estime particulière pour Tite-Live, et qu'il ne rende plus d'une fois hommage à sa candeur non moins qu'à son génie ; mais il ne l'en ménage pas plus dans l'occasion ; il retranche à son gré telles circonstances d'un fait raconté par lui, il lui reproche hardiment d'avoir mal connu les mœurs des Romains, d'avoir fait *des anachronismes de mœurs*, se croyant sans doute meilleur juge que lui dans cette matière, et le déclarant ainsi étranger dans sa propre patrie. Tel est le peu de confiance que ses récits lui inspirent, qu'il n'est pas toujours disposé à le croire lors même qu'il raconte le fait le plus vraisemblable et le plus simple, tel, par exemple, qu'une suite de victoires remportées par les Romains. « Rome, dit-il quelque part, a toujours tous ses voisins » armés contre elle, et toujours elle est victorieuse. On » pouvait croire cela au tèms où l'on croyait que le Dieu « Mars combattait pour elle. » Il est fâcheux que M. Lévesque se borne à ce peu de mots. Il eût été curieux de lui voir prouver que c'est en essuyant de continuelles défaites que les Romains conquirent l'Univers.

Il n'y a point de fait historique, quelqu'authentique qu'il soit, contre lequel on ne puisse élever mille objections. C'est un art que Voltaire possédait parfaite-

ment, et dont il se servait trop souvent pour révoquer en doute les récits les plus respectables et les mieux attestés. M. Lévesque semble vouloir l'imiter à cet égard. Quelquefois même il jette au milieu de sa narration quelques-uns de ces traits familiers que réprouve la gravité du style historique, et si ce défaut déplaît dans Voltaire, on peut croire qu'il ne choque pas moins dans notre auteur. C'est ainsi qu'après avoir raconté d'après Tite-Live comment Ménénius Agrippa fit sentir aux plébéiens le danger de leurs divisions avec le Sénat, en leur racontant la fable des membres et de l'estomac, il ajoute : « Ce n'était pas un peuple comme ceux que » nous connaissons, que ces Romains qu'au milieu de » leurs fureurs on calmait avec un conte. » Est-il nécessaire de remarquer que si l'on n'eût employé autre chose qu'une fable pour les apaiser, un pareil fait pourrait paraître en effet fort extraordinaire, mais que comme on leur accorda en même tems tout ce qu'ils demandaient, l'abolition des dettes et la création des Tribuns, il n'est point du tout étonnant qu'ils aient été frappés d'un emblême ingénieux qui leur rendait sensible une importante vérité ? M. Lévesque sait mieux que moi que les allégories et les paraboles sur-tout furent toujours propres à faire une vive impression sur des peuples encore ignorans et grossiers, et que les anciens législateurs et philosophes s'en servirent souvent avec succès pour donner à leurs concitoyens d'utiles leçons, par la même raison sans doute qui nous engage encore à faire apprendre des fables aux enfans ; car on sait que l'enfance des hommes a plus d'un rapport avec celle des peuples.

S'il y a un récit vraisemblable dans toutes ces circonstances, c'est celui de la mort de Virginie, et de la chûte des Décemvirs. Ce fait était assez frappant en lui-même, et se liait à une époque historique assez importante pour qu'on en eût conservé un souvenir exact. D'ailleurs toutes les histoires nous apprennent que ce sont ordinairement de pareils attentats qui, en allumant cette indignation et des haines violentes qui se communiquent comme un feu rapide, réveillent tout à coup un peuple abattu sous une longue

oppression ;

oppression, et font naître de grands changemens politiques. Aussi M. Lévesque ne défend-il pas d'ajouter foi à cette fameuse catastrophe : mais, suivant son habitude, il ne peut résister à l'envie d'élever quelques doutes sur les circonstances qui la précédèrent. Sur ce que les historiens disent qu'Appius eut occasion de voir Virginie lorsqu'elle allait à l'école, conduite par sa nourrice, il fait exprès une note où il accumule toutes ces questions : « Y avait-il donc alors » des écoles à Rome ? Y en avait-il pour les jeunes » filles ? Y menait-on des filles adultes comme Vir» ginie ? Pensait-on à donner de l'instruction à des » filles d'une humble naissance, comme cette jeune » plébéïenne ? » On voit que M. Lévesque ne laisse pas à son adversaire le tems de respirer : c'est cet athlète de Virgile. . . .

Nunc dextrâ ingeminans ictus, nunc deindè sinistrâ.
Nec mora, nec requies.........

Cependant j'essayerai encore de lui résister. Qu'il y ait eu ou non des écoles ouvertes, même pour les jeunes filles, du tems des Décemvirs, c'est ce dont Tite-Live et Denys d'Halicarnasse avaient bien autant de moyens de s'assurer que M. Lévesque ; et comme cette circonstance n'ajoute aucun intérêt à leur récit, on ne voit pas pourquoi ils en auraient fait mention s'ils ne l'avaient jugée vraie et vraisemblable. L'existence de ces écoles une fois admise, il n'est point étonnant qu'on y ait mené une jeune fille de treize à quatorze ans tout au plus, qui, d'ailleurs, sans doute était, dans son ordre, d'une naissance et d'une fortune distinguées, puisqu'elle était promise à un tribun du peuple. On pourrait prouver par vingt exemples de ce genre, que tout cet appareil de preuves dans lequel M. Lévesque paraît tant se confier, est ordinairement aussi facile à détruire qu'à élever.

Il y a pourtant quelques faits qui ne peuvent manquer de fournir une occasion de triomphe à son pyrrhonisme. Ce sont ceux qui présentent des particularités extraordinaires, et sur lesquelles les divers historiens ne sont pas toujours d'accord. Tel est le récit

de l'invasion et de la retraite des Gaulois. Tite-Live raconte ces événemens fort en détail, et il fait de cette retraite une fuite précipitée due à l'arrivée imprévue et au courage de Camille. Polybe dit simplement et en peu de mots, qu'ils traitèrent avec les Romains, leur rendirent leur ville, et retournèrent dans leur pays. Il était nécessaire de faire remarquer cette discordance: mais M. Lévesque ne s'en tient pas là. Le plaisir qu'il trouve à réprimander Tite-Live, le porte à discuter minutieusement toutes les circonstances de sa narration, et il aime tant à le prendre en faute, qu'il va jusqu'à lui prêter très-gratuitement une absurdité dont il ne me paraît nullement coupable. Suivant lui, cet historien aurait dit que les Gaulois prirent les sénateurs qui les attendaient immobiles sur leurs chaises curules, pour autant de statues de Dieux; sur quoi il observe très-judicieusement que tout ignorans qu'on doive les supposer, on a peine à les croire capables d'une si grossière méprise. Aussi n'est-ce point là le sens du passage de Tite-Live, qui veut dire que l'air de grandeur et de majesté empreint sur le visage des sénateurs les rendaient semblables à des Dieux, et que les Gaulois, *saisis de respect*, s'arrêtèrent devant eux, comme devant des statues de divinités.... *majestate etiam quam vultus gravitasque oris præ se ferebat, simillimos Deis. Ad eos velut simulacra versi quùm starent.* Plutarque qui, comme l'observe très-bien M. Lévesque, a copié Tite-Live dans tout ce récit, confirme parfaitement cette interprétation, puisqu'il dit que les Gaulois regardèrent les sénateurs immobiles, comme des hommes d'une espèce supérieure, ce qui est absolument la même pensée exprimée dans un style moins figuré et moins éloquent.

Mais c'est peu de contester aux Romains leurs exploits les plus célèbres : M. Lévesque se montre encore plus leur ennemi par la manière dont il juge les faits qu'il veut bien regarder comme avérés. Il se plaît particuliérement à rabaisser les personnages les plus vantés dans l'histoire; il prend sous sa protection la plupart de ceux qu'elle a condamnés, et jamais tribun du peuple ne se montra plus favorable aux factieux

ennemis du Sénat. Je ne serai point ici le panégyriste de cet héroisme féroce et cruel qui a rendu plusieurs Romains si célèbres. Mais l'histoire nous présente aussi un grand nombre de traits non moins héroïques qu'on peut louer, sans être désavoué par l'humanité, et admirer sans terreur. Ces traits là mêmes trouvent rarement grâce aux yeux prévenus de notre auteur. Ainsi il ne voit qu'une *histoire de brigands* dans ce beau dévouement des trois cents Fabiens qui se chargèrent seuls des dangers d'une guerre qui intéressait tout l'Etat. Quant à l'histoire de Cincinnatus, il conçoit à peine qu'elle ait eu quelque célébrité. La noble resignation de cet homme vertueux qui cultivait en paix quelque nombre d'arpens, seul reste des biens que l'injustice du peuple lui avait ravis, la confiance des Romains qui, dans leurs dangers, tournent aussitôt les yeux vers son modeste asyle, et d'un commun accord confient la toute-puissance à celui-là même qu'ils avaient si cruellement offensé; tout cela ne dit rien à M. Lévesque. Au contraire il saisit cette occasion pour rabaisser le mérite de cette vertueuse pauvreté des anciens Romains, célébrée d'un commun accord par tant d'écrivains anciens et modernes; il prétend qu'il n'est point prouvé que d'autres sénateurs que Cincinnatus, aient été obligés de travailler à la terre. Ainsi il oublie ce qu'il raconte lui-même ailleurs de Régulus, de Curius, de Fabricius, de tant d'autres grands hommes qui conservaient, jusque sous la pourpre, cette frugalité et cette simplicité de mœurs si touchante et presque divine, quand elle est réunie à l'héroisme et à la vertu.

On demandera sans doute quelle cause a pu rendre M. Lévesque si sévère et même si injuste envers des hommes qui semblaient à l'abri des jugemens passionnés, et sur lesquels l'impartiale postérité a prononcé depuis si long-tems? Cette cause fait honneur à la manière de penser et aux intentions de l'auteur. Il a été frappé des dangers que peut avoir la lecture de l'histoire romaine, pour des esprits ardens et peu réfléchis, en leur inspirant un enthousiasme trop exclusif pour des institutions et des mœurs si étrangères aux nôtres. Cette crainte n'est que trop bien justifiée par

des désordres qui frappent encore de terreur lors même qu'ils sont si heureusement réparés. Nous nous sommes trouvés si mal de prétendues constitutions qui voulaient nous transformer en citoyens de Rome et d'Athènes, que nous nous tenons maintenant en garde contre nos vieilles admirations. Mais nos malheurs doivent-ils nous rendre injustes ? De mauvaises copies peuvent-elles déshonorer un beau modèle? et parce que des personnages atroces ou ridicules se sont burlesquement travestis sous la toge romaine et sous les noms respectés des Régulus et des Catons, les vertus de ces hommes illustres en sont-elles moins l'honneur de leur patrie et de l'humanité? Si quelques factieux qui se sont crus les rivaux des grands magistrats de la république, alors qu'ils n'étaient agités que des passions des tribuns du peuple, ont puisé dans la lecture de l'histoire romaine une dangereuse exaltation, cette même Histoire a toujours aussi fait les délices des ames vraiment élevées. Elle était déjà pour nos aïeux encore ignorans et grossiers un objet d'enthousiasme et d'émulation. Le Chevalier sans Peur et sans Reproche faisait-il admirer sa générosité aux nobles demoiselles que la prise de Bresse avait fait ses prisonnières, on le comparait à Scipion l'Africain, renvoyant sans rançon une jeune et belle captive : défendait-il un pont, seul contre tout un corps de troupes, c'était Horatius Coclès, arrêtant seul l'armée de Porsenna prête à s'élancer dans Rome. Ces vertueux magistrats, l'honneur de la monarchie, les Pothier, les Molé, les l'Hôpital, rappelaient par leurs mœurs mâles et sévères, et par leur inébranlable constance, l'ame inflexible de Caton (1). Dans des tems plus heureux et plus brillans, nos grands écrivains ne se lassaient point de méditer cette Histoire si propre à élever leurs conceptions. Corneille y puisait les modèles de ses héros, et Bossuet faisait de l'éloge des Romains l'un des morceaux les plus sublimes de son admirable Discours. Ce grand homme ne croyait pas qu'il fût dangereux de les proposer à l'imitation des peuples. Comme

(1) *Atrocem animum Catonis.* Hor.

on aimait alors sa patrie, ce n'était point leurs institutions républicaines qu'on enviait aux Romains, c'était le patriotisme de leurs citoyens qu'on était jaloux d'imiter. Une admiration ainsi dirigée ne sera jamais funeste, et quelle que soit la constitution d'un peuple, on pourra toujours le proclamer heureux s'il compte beaucoup de guerriers comme les Scipion et les Paul Émile, beaucoup de citoyens et de magistrats comme les Décius et les Caton.

Les observations que nous venons de faire ne portent que sur le premier volume de l'*Histoire critique de la République romaine*. Les deux derniers seront incessamment l'objet d'un second Extrait. Si nous y combattons encore quelques assertions de M. Lévesque, nous rendrons toujours justice à son érudition et à sa bonne-foi. M. GAUDEFROY.

LE CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU, poëme heureusement découvert et mis au jour, avec des remarques savantes et recherchées; par M. le docteur CHRYSOSTOME MATHANASIUS. Neuvième édition, dans laquelle on trouve, outre les pièces qui ont paru dans toutes les éditions précédentes, l'*Anti-Mathanase*, ou *Critique du Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, une Notice sur la vie et les ouvrages de M. de *Saint-Hyacinthe*, et des notes; par P. X. LESCHEVIN. Deux vol. in-12 de plus de 500 pages chacun. A Paris, à l'Imprimerie Bibliographique, rue Gît-le-Cœur; *Barrois* l'aîné et fils, rue de Savoye, etc.

PARMI les personnes un peu au fait de la littérature moderne, il n'en est presque point sans doute qui ne connaissent le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. Cependant, comme cet ouvrage date déjà de près d'un siècle, qu'il attaque un ridicule depuis long-tems détruit, ce qui en a beaucoup diminué le mérite ou plutôt l'intérêt, et qu'enfin le nombre infini d'exemplaires qu'on en rencontre partout, prouve plutôt la multiplicité des éditions du livre que celle des gens qui s'en amusent encore,

il se pourrait que quelques-uns de nos lecteurs n'en eussent point d'idée. Nous allons donc leur en apprendre en peu de mots le sujet.

L'auteur vivant en Hollande, dans un tems où les savans de ce pays s'occupaient encore à étouffer le texte des auteurs grecs et latins sous l'amas des gloses, des scholies, des citations et des variantes, et ayant d'ailleurs quelques démêlés d'amour-propre avec des érudits de cette espèce, imagina de venger le bon goût et de se venger lui-même, en tournant la manie des commentateurs en ridicule. Il prit pour texte une vieille chanson, la plus sotte, la plus grossiérement tournée que, de mémoire d'homme, on eût encore chantée aux veillées de village ou dans les cabarets. Il feignit d'y voir un modèle de grâce, de délicatesse, de sentiment et de poësie, en un mot un *chef-d'œuvre*, dont l'auteur était malheureusement inconnu; et il entreprit de prouver l'excellence de ce petit morceau dans un commentaire fait à la manière des Scioppius, des Burmann, etc.

La chanson est en cinq couplets. Nous allons en citer le premier qui est le meilleur de tous:

> L'autre jour, Colin malade
> Dedans son lit,
> D'une grosse maladie
> Pensant mourir,
> De trop songer à ses amours
> Ne peut dormir;
> Il veut tenir celle qu'il aime
> Toute la nuit.

Chaque mot de ce couplet ainsi que des autres, donne lieu à une remarque dans laquelle le commentateur se passionne comiquement pour son auteur; prodigue d'avance les injures à ceux qui ne partageraient pas son enthousiasme; rapporte tous les passages d'auteurs grecs et latins, et d'auteurs français depuis Jéhan de Meung jusqu'à Fontenelle, où la même expression se trouve employée; justifie de grossiers barbarismes en alléguant les patois normand, limousin, etc., qu'il appelle gravement des dialectes; propose quelquefois des leçons différentes (*varias lectiones*), mais avec timidité et en usant de la formule dont se servent en pareil cas les

commentateurs : *meo periculo* (à mes riques et périls); en un mot entasse avec une profusion risiblement pédantesque toutes les preuves et tous les raisonnemens que peuvent lui fournir la poësie, l'éloquence et la philosophie, l'histoire ancienne et moderne, l'histoire sacrée et profane, celle des coutumes et des arts, la morale, la dialectique, la critique, enfin l'assemblage entier des connaissances humaines. Pour faire comprendre jusqu'où il a poussé ce luxe grotesque d'érudition, il suffit de dire que le commentaire des cinq couplets comprend plus de 300 pages. C'est une plaisanterie bien longue, et l'imitation, pour être trop fidelle, ne tarde pas à partager le sort des originaux dont elle se moque, c'est-à-dire que, passé quelques pages, elle ennuie et qu'on la laisse-là. Rien n'est plus insipide ni plus fatigant que l'excès du persifflage.

Le commentaire est accompagné de tous les accessoires qui décorent ces sortes d'ouvrages. Le portrait du commentateur est en tête. Viennent ensuite des approbations de censeurs et de théologiens, puis des vers à la louange du grand Mathanasius, en hébreu, en grec, en latin, en anglais, en hollandais, en français et en languedocien (les vers hébreux sont tout simplement des vers français écrits en caractères hébraïques, de même que les vers grecs sont anglais).

On assure que dans le tems quelques gens furent dupes de la mystification, et crurent que l'auteur du commentaire admirait de bonne foi le *chef-d'œuvre* sur lequel son érudition s'exerçait. Cette crédulité ferait honneur au talent de l'auteur qui aurait su garder assez bien son sérieux pour en imposer aux autres ; mais elle n'est guère vraisemblable. Quelqu'un fit bien semblant d'être abusé, mais ce fut pour faire l'*Anti-Mathanase*, ou *Critique du Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. L'auteur de cet écrit feint d'être irrité des éloges outrés qu'on donne à la fameuse chanson, et s'applique à prouver qu'elle n'est point aussi sublime qu'on le prétend, en faisant usage à son tour de toutes les ressources de l'érudition et de la critique. Cette contre-partie, et, pour mieux dire, cette continuation d'une plaisanterie qui avait déjà trop duré, est la plus malheureuse idée qu'on

pût avoir, et l'exécution en est très-inférieure à celle du *Mathanasius*: la raillerie y est froide et de mauvaise grâce. Les auteurs de l'un et de l'autre badinage, ont imaginé, pour les rendre plus piquans, de citer, avec des éloges moqueurs, nombre de vers plus ou moins ridicules de Fontenelle et de Lamotte qui étaient alors à la tête de la littérature. L'abbé Desfontaines semble leur avoir emprunté cette idée, lorsqu'il a fait son *Dictionnaire néologique*, où il poursuit également ces deux écrivains de louanges ironiques. L'idée du *Mathanasius* elle-même est visiblement prise dans la préface de *Don-Quichotte*: on y trouve tout le dessin de l'ouvrage, et les instructions les plus étendues sur la manière dont il doit être composé. Cette préface, comparée avec le *Mathanasius*, prouve que les plus courtes plaisanteries sont toujours les meilleures, et qu'il y a telles idées dont le simple projet est beaucoup plus piquant que l'exécution.

Je ne ferai pas une longue mention des autres morceaux qui accompagnent le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. Ils sont du même genre, c'est-à-dire que l'ironie y règne continuellement, et fait tous les frais de la plaisanterie. C'est une *Dissertation sur Homère et sur Chapelain*, où l'auteur de la *Pucelle* est placé fort au-dessus de l'auteur de l'*Iliade*. C'est une *Déification du docteur Aristarchus Masso*, facétie de près de 200 pages seulement, où Masson, journaliste hollandais et ennemi de l'auteur, est reçu au nombre des Dieux par la troupe entière des immortels et aux acclamations des écrivains de tous les siecles qui chantent à l'envi ses louanges. Dans cette *Déification* imitée de l'*Apothéose de l'Empereur Claude*, par Sénèque, il n'y a rien de bien remarquable qu'une anecdote fort injurieuse et peut-être également fausse sur Voltaire qui la fit payer cher à l'auteur.

Cet auteur, dont le vrai nom était Hyacinthe Cordonnier, se faisait appeler Thémiseuil de St.-Hyacinthe. Le bruit se répandit dans le tems qu'il était né du prétendu mariage secret de Bossuet avec Mlle des Vieux de Mauléon, et lui-même, à ce qu'assure Voltaire qui s'était rencontré avec lui en Angleterre, ne démentait ce bruit

qu'autant qu'il fallait pour y faire croire davantage. Né avec une humeur errante et des passions vives, il quitta de bonne heure la France, sa patrie, pour aller chercher la fortune et la gloire sur les pas de l'aventureux Charles XII, roi de Suède. Il apprit en chemin la perte de la bataille de Pultava, revint sur ses pas et s'arrêta en Hollande, où il résolut de se livrer à la culture des lettres. Maître de français et d'italien d'une duchesse d'Ossone, femme de l'ambassadeur espagnol, il inspira à son écolière un tendre attachement que le mari eut le mauvais esprit de prendre pour de l'amour, et il fut forcé de s'éloigner. Revenu en France, il se mit à enseigner aussi l'italien à une demoiselle d'une famille considérable : le fruit de ses leçons fut tel qu'il fut encore obligé de prendre la fuite, et il retourna en Hollande. Après avoir fait plusieurs voyages clandestins en France, où les suites de sa dernière aventure ne lui permettaient pas de se fixer, il se fit aimer de la fille d'un gentilhomme français établi à la Haye. Celui-ci ne voulant point donner sa fille à un homme qui n'avait d'autre ressource que sa plume, Saint-Hyacinthe détermina sa maîtresse à fuir ce père mal avisé ; et comme les lois hollandaises punissaient de mort tout ravisseur, il imagina de donner le change aux magistrats en se faisant enlever lui-même. Sa maîtresse le fit jeter à côté d'elle dans une chaise de poste par quatre hommes masqués, et ils prirent tous deux le chemin de l'Angleterre où ils se marièrent en arrivant. Les Hollandais décrétèrent qu'à l'avenir les filles qui enlèveraient leurs amans seraient punies de la même peine que les amans qui enlèvent leurs maîtresses. On ignore si l'usage de ce nouveau genre de rapt s'est établi, et si l'on a eu occasion d'appliquer la loi. . . . .

Ceux qui désireraient de plus amples détails sur la vie un peu romanesque de Saint-Hyacinthe, les trouveraient dans la Notice que M. Leschevin a placée en tête de la nouvelle édition du *Chef-d'œuvre*. Cette Notice a près de cent pages d'un caractère assez fin. L'histoire de Voltaire et de ses écrits tiendrait toute entière dans un moindre espace. M. Leschevin s'est un peu trop abandonné au zèle d'éditeur, non-seulement dans sa *Notice*,

mais encore dans ses *Notes* qui, sans compter une *Table des matières* fort détaillée, ne comprennent pas moins de 150 pages, petit-texte. Ces Notes et cette Notice, imprimées en caractères ordinaires, équivaudraient, pour le volume, aux ouvrages qu'elles accompagnent. Je fais grand cas de l'érudition, et je conviens que les Notes de M. Leschevin offrent un grand nombre de recherches littéraires, anecdotiques, critiques et sur-tout bibliographiques ; mais n'est-ce pas être un peu Mathanasius soi-même que de faire un volume entier de remarques sérieuses sur un volume de plaisanteries? Le style de M. Leschevin est clair et d'assez bon goût ; mais il n'est pas exempt de fautes et de fautes graves. Entre autres expressions proscrites par le bon usage, on y trouve le verbe *utiliser*, et l'auteur manque rarement à faire suivre immédiatement d'un participe ou d'un adjectif, les pronoms démonstratifs *celui, celle, ceux*, comme dans ces phrases : *Celles même les plus fautives ; celle acquise* par des services rendus à la société, etc. Cette faute que les bons écrivains ne commettent jamais, devient plus commune de jour en jour. M. AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Opéra-Buffa.* — Le talent des acteurs qui composent la troupe des *Bouffons* a su triompher des chaleurs de l'été, et pendant cette saison les amateurs, quoiqu'en petit nombre, ont continué à fréquenter le théâtre de l'Impératrice. Les *Cantatrici Villane*, les *Due Gemelli* et la *Griselda* attiraient toujours le public ; mais, il faut en convenir, on désirait, on attendait un opéra nouveau, et les *Virtuosi Ambulanti* ont parfaitement répondu à l'attente générale. Cet opéra a beaucoup d'avantages sur ceux qui composent le répertoire de la troupe actuelle. Il est, presque entièrement calqué sur le joli opéra des *Comédiens Ambulans*, de M. Picard, et tant pour la marche que pour la régularité, il faut le placer bien au-dessus de ces canevas italiens que l'on décore du nom d'ouvrages dramatiques : il est arrangé pour

la scène par M. *Balocchi*, connu par une très-bonne traduction en italien du *Mérite des Femmes*, et des autres poëmes de M. le Gouvé.

La musique est de M. *Fioravanti*, compositeur italien très-distingué, et auteur de la charmante musique des *Cantatrici Villane*. Une production aussi distinguée mérite bien que l'on en rende compte avec quelques détails.

L'ouverture très-gracieuse rappelle en peu de phrases les intentions principales de la pièce, et remplit ainsi parfaitement son but. On remarque dans le premier acte des couplets militaires fort bien chantés par *Zardi*; un très-bel air dans lequel M^me^ *Barilli* est très-applaudie, et le chœur final de cet acte. Ce dernier morceau est d'une bonne facture et peut être placé à côté de tout ce que l'auteur a fait de mieux.

Tarulli, dans le second acte, soutient sa réputation de bon chanteur; mais le trio qui suit paraît plaire singuliérement au public, car il le fait toujours répéter : à la vérité il est chanté par *Barilli* et Mesdames *Canavassi* et *Barilli*. On n'avait pas encore joui dans le même ouvrage des talens réunis de ces deux excellentes cantatrices.

On doit des éloges particuliers à *Barilli*, aussi bon acteur que bon chanteur, et le sujet le plus précieux de la troupe. *Carmanini* joue d'une manière fort originale le rôle d'un paysan poltron.

Je ne puis terminer cet article sans payer à l'orchestre, conduit par M. Grasset, le juste tribut d'éloges que mérite sa parfaite exécution. B.

Opéra-Comique. — *Lina* ou le *Mystère*, fixe en ce moment l'attention des amateurs du théâtre, et particuliérement ceux de l'Opéra-Comique. Cette pièce a obtenu beaucoup de succès. Cependant il s'est élevé de grandes questions sur le mérite de l'ouvrage. On a sur-tout reproché à l'auteur le choix du sujet qui en effet était scabreux. Il faut bien convenir qu'il blesse un peu les convenances dramatiques, puisqu'on est obligé d'user de quelques précautions pour en faire une analyse qui n'effarouche pas la pudeur. Essayons pourtant de faire connaître ce *Mystère* au lecteur.

Pendant les troubles de la ligue, la jeune Lina se trouve dans une ville de la Navarre, assiégée par les troupes du roi. La ville est prise d'assaut, et les femmes même y deviennent la proie du vainqueur. Lina est une des victimes de la fureur du soldat, et elle devient enceinte des suites de ce terrible accident. Cependant un mois après elle prend pour époux le comte de Lescars, un des plus grands capitaines de Henri IV. Le comte part presque aussitôt pour l'armée, et pendant son absence, Lina met au jour un fils qu'elle fait élever secrètement. La naissance de cet enfant était un mystère pour tout le monde, quand une duchesse, autrefois aimée du comte, parvient à découvrir que Lina en est la mère, et en instruit le comte à son retour de l'armée. Pour appuyer cette accusation, la vindicative duchesse lui montre une lettre que Lina écrivait à son père, au moment que la ville où elle se trouvait venait d'être prise, et que le crime allait être commis. Mais les détails de cette lettre prouvent au comte qu'il est lui-même le coupable, et loin d'avoir à punir, c'est lui qui doit demander un pardon.

Il y avait de la hardiesse à présenter un tel sujet sur la scène, quoiqu'il soit tiré d'une Nouvelle de Cervantes, imitée par Florian. Si l'on doit compte à un auteur de ses efforts pour éviter de terribles écueils, l'auteur de *Lina* a droit aux plus grands éloges. Pas un mot, pas une situation ne peut choquer dans cette pièce l'oreille la plus délicate ; on n'a pas laissé à l'imagination le tems de s'arrêter sur des détails que repousserait le bon goût, et que l'esprit pourtant doit entrevoir. Il a fallu beaucoup d'art pour ne dévoiler qu'à la dernière scène un mystère dont la connaissance aurait indisposé les spectateurs contre les héros de la pièce ; car de quel œil eût-on pu voir un homme d'une famille distinguée, un officier supérieur de l'armée du grand Henri que l'on saurait coupable des excès d'une brutalité soldatesque ? De quel œil eût-on vu Lina ?...... L'auteur a donc fait un véritable tour de force. Mais il est des hommes d'un goût sévère qui ne veulent savoir gré à un auteur que des beautés réelles de son ouvrage. Ils prétendent qu'il ne faut pas

employer à lutter contre les difficultés d'un sujet, un tems et des talens dont on pourrait tirer un meilleur parti, en traitant un sujet plus simple et plus facile. Ils ont raison sans doute ; mais qu'on reproche tant qu'on voudra à la pièce dont nous rendons compte, sa ressemblance avec les mélodrames, il s'y trouve autant d'intérêt que dans les meilleurs ouvrages de ce genre, et certainement plus de raison, d'esprit, sur-tout un meilleur style. On a particulièrement applaudi, dans le troisième acte, une situation fortement conçue ; c'est un tableau animé de l'amitié loyale et généreuse qui caractérisait les chevaliers du tems.

L'auteur de *Lina* a désiré garder l'anonyme ; nous ne le nommerons donc point, quoique nous le connaissions, et que son ouvrage ne puisse que lui faire honneur.

La musique de cet opéra est de M. Dalayrac, connu depuis long-tems par de charmans ouvrages dont celui-ci n'est point indigne.

Beaux-Arts. — Depuis quelques jours le Public peut contempler dans le Musée Napoléon, les fruits de nos dernières conquêtes. Jamais peut-être, on n'avait fait, en aussi peu de tems, une récolte si abondante d'objets d'arts. — Nous ne citerons aujourd'hui que les objets *capitaux*, en nous réservant de rendre de toute l'exposition un compte détaillé.

En antiquités, il faut aller admirer : 1°. une statue en bronze d'un jeune homme qui lève les yeux et les mains au ciel, dans l'attitude d'un suppliant. C'est un des chefs-d'œuvre de l'art antique. Cette belle statue, presque aussi grande que nature, fut la première que l'on trouva dans les fouilles d'Herculanum. Nous en donnerons l'histoire dans quelqu'autre N° ; — 2° une statue de Minerve, dont les draperies sont admirables ; 3°. un buste en marbre de Claude, frappant de vérité ; 4°. une statue de Marc-Aurèle en guerrier ; 5°. des bas-reliefs dont un, qui n'a jamais été gravé, représente Vulcain fabriquant des armures, etc., etc.

Les tableaux ne sont pas moins précieux. C'est-là qu'on apprend à apprécier Rembrant ; on y trouve de ce maître

des ouvrages de tout genre et de toute grandeur, d'une vigueur, d'un effet inimitables; des Jordaens, des Teniers, des Paul Poter, etc., etc. Les productions des premiers tems de la peinture moderne y figurent aussi avec avantage. On ne se lasse point de voir dans les premiers essais d'un art qui a été porté si loin, des figures pleines d'expression, quelquefois de grâces, et qui paraissent avoir servi de modèles au divin Raphaël.

Gloire au héros qui, au milieu des embarras de tout genre et des horreurs de la guerre, songeait à mettre en sureté et à faire passer en France ce qu'il regarde comme les plus précieux trophées de ses victoires. Honneur aussi au connaisseur zélé, au véritable amateur des arts (M. Denon), qui a su recueillir avec discernement ces *dépouilles opimes*, qui a su les guider vers la capitale des arts, et qui aujourd'hui les offre avec tant d'avantage aux yeux de tout un peuple enchanté et reconnaissant !

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ANGLETERRE. — Le parlement qui devait se rassembler le 24 septembre, a été prorogé, par un ordre de S. M., jusqu'au 10 novembre prochain.

— La frégate *la Chichester* voulut faire une entreprise sur Barracoa (ville de l'île de Cuba). Ceux qui la montaient, ayant débarqué, furent vigoureusement repoussés par des batteries sur lesquelles flottaient le pavillon français. La frégate eut beaucoup de peine à regagner la pleine mer; elle était très-endommagée.

SUÈDE. — S. M. le roi de Suède est tombé dangereusement malade à Carlscrone. — Le dernier bulletin de sa santé annonce cependant que la maladie paraît céder. La reine s'est rendue dans cette ville auprès de son époux.

SAXE. — On s'occupe dans ce moment, avec beaucoup d'activité, de la nouvelle route militaire qui doit conduire à travers les possessions prussiennes de la Saxe dans le du-

ché de Varsovie. — Il paraît que le roi de Saxe partira définitivement le 25 novembre pour aller recevoir à Varsovie le serment de foi et hommage, en qualité de grand-duc de ce pays.

Etats-Unis. — On fait dans les différentes provinces des Etats-Unis, de grands préparatifs pour le recrutement des troupes. Celles qui sont déjà organisées ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à faire un service actif. On attend toujours le retour de M. de Monroe qui doit apporter les dernières résolutions du cabinet britannique.

Russie. — Le portefeuille des affaires étrangères est remis au comte Nicolas Romanzow, ministre du commerce.

(INTÉRIEUR.)

Paris. — L'anniversaire de la bataille d'Jena a été célébré à Paris et à Fontainebleau, avec un grand éclat. Les spectacles étaient ouverts au peuple, dans la première de ces villes; toutes les places, les rues et spécialement les monumens publics ont été illuminés. — Les principales autorités se sont empressées de se rendre à Fontainebleau, pour renouveler à S. M. I., dans ce jour solennel, leur hommage de respect et de reconnaissance. — Il y a eu grand bal à la cour, illumination, etc.

Actes administratifs.

Décret de S. M. l'Empereur, du 2 octobre, concernant les certificats de vie. — Il autorise les payeurs à admettre les certificats dans lesquels le mot de *baptisé* serait seul énoncé, lorsqu'il sera fait mention que l'acte de baptême du rentier ne contient pas l'énoncé de la date de la naissance.

— Autre décret du même jour, en faveur des officiers dans les cours et tribunaux, que l'âge ou des infirmités empêchent d'exercer leurs fonctions. — Ils seront libres de demander leur retraite et conserveront leur titre, rang et leurs priviléges honorifiques, sans pour cela exercer leurs fonctions.

— Par plusieurs décrets impériaux, du 30 septembre, S. M. a autorisé les legs faits à différens hôpitaux.

ANNONCES.

Mémoires de Physique et de Chimie de la Société d'Arcueil; par MM. Laplace, Berthollet, Biot, Gay-Lussac, Humboldt, Thénard, Decandolle, Collet-Descotils. Tome Ier., in-8°, avec planches. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. Chez Bernard, libraire, quai des Augustins, n° 25.

Le deuxième volume paraîtra dans six mois environ. Ce recueil ne sera pas périodique : il est uniquement le fruit des observations et des expériences d'une Société illustre et laborieuse.

Les Quatre Saisons du Parnasse, ou Choix de poésies légères, depuis le commencement du XIXe siècle, avec des mélanges littéraires et des notices sur les pièces nouvelles; par M. Fayolle. — Automne, 1807, troisième année. — Un vol. in-12 de 340 pages, beau papier, jolies gravures. Chez Mondelet, Editeur, rue du Battoir, n° 20; Pélicier, lib., Palais du Tribunat, galerie de la place, n° 4, etc.

Le prix de l'abonnement pour les quatre vol. de l'année est de 10 fr. pour Paris, et de 12 fr. pour les départemens, franc de port.; et chaque vol. pris séparément, 3 fr., et 3 fr. 75 cent. franc de port.

Ce volume, qui est le onzième de la collection, n'est point inférieur aux précédens pour le choix et la variété des pièces qu'on y trouve.

De l'institution des Sociétés politiques, ou Théorie des Gouvernemens; par Ant. Fantin Désodoards. Un vol in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 60 cent. franc de port. Chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

Sophie de Listenai, ou Aventures et Voyages d'une émigrée française, en Allemagne et en Prusse. Publiés par Louis Bilderbeck, le jeune. Avec cette épigraphe,

. . . . . . En quò discordia cives
Perduxit miseros. . . . . . . Virg.

Quatre vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 cent., et 10 fr. franc de port. Chez le même.

AVIS.

Plusieurs Abonnés au *Mercure*, avaient également souscrit pour la *Revue*. Nous avons l'honneur de les prévenir que leur abonnement au *Mercure* sera prolongé de tout le tems pour lequel ils avaient souscrit à l'autre journal.

(N° CCCXXVII.)

(Samedi 24 Octobre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN CHANT SUR LA LUMIÈRE,

Tiré d'un poëme inédit de *Népomucène-Louis* Lemercier.

L'ŒIL HUMAIN.

(La Lumière divinisée par une fiction, parle elle-même à l'homme qu'elle instruit).

O toi, qui veux des jours méditer le flambeau,
Assez de mes rayons maniant un faisceau,
Tu divisas ses jets et leur nuance pure ;
Revois-moi toute entière au sein de la nature :
Et, plein de mes clartés, retire ton esprit
D'un examen aride où ton œil se flétrit.
Tout élément n'est rien si la doctrine vaine
A l'ordre du grand tout soudain ne le ramène ;
Et la désunion des principes épars
Altérant leurs effets abuse les regards.
Du plus profond abîme à la voûte étoilée,
La Nature aux humains semble à demi-voilée :
Aux flambeaux du savoir sitôt évanouis,
Ne t'égare donc plus ; mais contemple, et jouis.
Regarde un Océan de lumière profonde
Qui de nappes d'azur couvre le sein du monde,
Dont l'abondant éclat verse l'or dans les airs,
Sous un mobile argent blanchit le dos des mers,

Et des feux du rubis ou de la riche opale
Couronne au loin des monts la face orientale,
Aux vallons émaillés prodigue la couleur,
Et féconde en leurs flancs la vie et la chaleur.
Mais quoi? de ton esprit fixe l'inquiétude,
Sur un moins vaste objet, digne de ton étude :
Considère, non moins que mes traits radieux,
L'instrument de ta vue, organe merveilleux,
L'œil, qui de ton auteur est le sublime ouvrage,
Sphère obscure et mobile où se peint chaque image.
La blancheur d'un tissu transparent, fin, et pur,
Protége de l'iris ou l'ébène ou l'azur,
Teintes dont s'embellit la prunelle sensible :
Une eau claire y reçoit chaque rayon flexible :
La pupille qui s'ouvre est leur vivant canal :
Et du milieu d'un corps, lentille de cristal,
Ils vont poindre, à travers la liqueur diaphane,
Sur un voile pourpré tapissant tout l'organe,
Où l'objet renversé qu'un fil porte au cerveau
S'y redresse à l'instant par un effet nouveau.
Là, dans ta vision, mystère de la vie,
La trace de l'image est de toi poursuivie,
Revolant droit au but, où des corps différens
Le jugement saisit les dehors apparens.
La rétine fidelle avertit la pensée,
Qui, sous chaque figure ou mouvante ou fixée,
Discerne les contours, les grandeurs et les lieux.
Faux rapports que les mains réglèrent à tes yeux (1).
Le toucher précurseur mesura l'étendue;
Et si, né dans la nuit sur son front répandue,
L'aveugle ouvre ses yeux tout à coup éclaircis,
Il confond en un plan les objets indécis :
Qu'il fasse un pas..... O crainte ! à son ame troublée
La Nature aussitôt paraît toute ébranlée,
Et les bruits menaçans des vagues et des airs
L'épouvanteraient moins sur d'orageuses mers.
Le tact est conducteur de la vue éblouie :
Les sons marquent l'espace aperçu de l'ouïe :
L'éloignement d'un but révèle sa grandeur
Qui du cerveau pensant frappe la profondeur.

---

(1) Cette description de l'organe de la vue m'a été inspirée par une des excellentes leçons d'anatomie que m'a bien voulu donner l'amitié de l'habile M. Dupuytren, second chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

Les sens de l'homme ainsi, se secondant sans cesse ;
D'un avis mutuel empruntent leur justesse ;
Et la raison, instruite à leurs communs accords,
Est le flambeau vital dont s'éclaire le corps.
C'est en elle, en ton ame, en son intelligence,
Que toute impression des traits que le jour lance,
Rappelle un souvenir, éveille un sentiment,
Qui, du sein de la terre au sein du firmament,
Compare les objets dont se montre la face
Dans l'optique menteur du plus lointain espace ;
Et ses illusions, naissant de toutes parts,
N'ont plus d'enchantemens qui trompent les regards :
En vain la perspective étale un faux spectacle ;
Ils en jugent l'erreur : même, ô plus grand miracle !
L'œil ému par le cœur, puise dans ses regrets
Son charme pour le deuil et l'ombre des forêts ;
L'œil, à l'aspect des camps, luit du feu de la gloire ;
S'allume aux doux pensers, rêves de la mémoire,
Qui, telle que la lune, a des reflets heureux
Dont la sérénité plaît aux cœurs amoureux.
C'est peu que les regards, interprètes de l'ame,
Nagent dans la langueur, et pétillent de flamme ;
L'œil, source de clartés et de ravissement,
Se fait d'un œil qu'il aime un spectacle charmant !
Il chérit ses longs cils, et sa tendre paupière,
Qui repoussent de lui le vol de la poussière ;
Et, des souffles des airs le préservant toujours,
Arrosent son ardeur par d'humides secours ;
Il admire quels soins a pris l'auteur suprême
D'un globe si fragile, et plein d'éclat extrême,
D'où s'échappe en éclairs le feu précipité
Qu'allume le désir, l'amour, la volupté ;
Miroir qui réfléchit la joie ou les alarmes,
Et qui s'embellit même en se voilant de larmes.
Ah ! faut-il que par fois un organe si doux,
Terrible, ait à lancer tous les traits du courroux !
Les sourcilleux chagrins, la haine meurtrière,
Y peignent les transports de l'ame humaine entière :
Bravant l'œil du méchant, l'œil du juste irrité
Menace, atteint, foudroie, et sa prompte clarté,
Perçant des fronts menteurs l'hypocrite nuage,
Voit aux cœurs les plus noirs leur plus secret orage.
Quel savante main put donc former cet œil ?
Celle qui du savoir confondant tout l'orgueil,

Donna la vie aux sens, la vie, essence pure,
Qui plus que mes rayons anime la nature !
D'un Dieu, ton créateur, l'évidence y reluit,
Et mieux que le soleil son flambeau te conduit.
Ne crois pas cependant lever jamais les voiles
Où je semai les feux d'innombrables étoiles :
Des bornes de la terre un trait soudain chassé
En des cieux infinis fuirait toujours lancé :
Qu'importe donc le rang où le destin te place !
Sur toi, sous toi, partout, s'étend le même espace ;
Et la lumière ainsi, du haut des vastes cieux,
Frappe encor ta raison en éclairant tes yeux.

LA ROSE, LE JASMIN ET LE CHÊNE.

FABLE.

Au bord d'un ruisseau transparent
Dont l'eau coulait, rapide et pure,
Dans un jardin où la Nature
Etalait son luxe odorant,
Le Jasmin aux feuilles d'albâtre,
La Rose aux vermeilles couleurs,
Couple de soi-même idolâtre,
Se faisaient entr'eux les honneurs
Du brillant empire des fleurs.
La Rose sur cette onde claire
Penchant ses globes de carmin,
Disait à l'éclatant Jasmin :
« C'est nous deux que Zéphyr préfère.
Epris d'amour, s'il veut cueillir
Pour sa maîtresse une guirlande,
C'est à vous, à moi qu'il demande
Les riches dons qu'il doit offrir.
Nous savons unir l'un et l'autre
Au parfum le plus vif éclat :
Charmer la vue et l'odorat,
C'est mon talent, et c'est le vôtre.
Faut-il couronner la Beauté,
Orner une tresse ondoyante,
Parer la neige éblouissante
D'un sein par l'amour agité ;
C'est nous que toujours on implore ;

Aussi, dans les Etats de Flore,
Qui donne le ton et la loi ?
Quels sont les charmes qu'on adore ?
Qui règne enfin ? c'est vous, c'est moi. »
Du Jasmin la fleur étoilée
D'un nouvel orgueil s'enivra :
Sa tête faible en fut troublée ;
L'encens produit ces effets-là.
« Mais pourquoi, dit-il, la Nature,
Qui fait si bien ce qu'elle fait,
Créa-t-elle un si triste objet
Que ce chêne à l'écorce dure,
Aux longs bras, au front de géant,
Qui menace le firmament
Et couvre tout le voisinage ?
Nulle fleur n'ose en approcher,
Et des seuls rustres du village
La main grossière y peut toucher :
De loin même on sent l'influence
De son ennuyeuse présence.
Pourquoi des chênes et des pins,
Et des ormeaux et des sapins ?
Au lieu de ces arbres moroses,
Nés pour attrister les jardins,
Moi, j'aurais mis tout en Jasmins
Entremêlés avec des Roses. »
Il dit : l'arbre du Roi des Dieux
Agitant son feuillage antique,
Répondit d'un ton prophétique :
« Couple imprudent et glorieux,
Parlez moins, connaissez-vous mieux.
Depuis un siècle, j'ai vu naître
Et mourir tant de vos pareils,
Vous comptez si peu de soleils,
Qu'à peine vous me semblez être.
Du sol délicats ornemens,
Mais aussi faibles qu'inutiles,
Qui vous cueille, en peu de momens,
Foule aux pieds vos appas fragiles.
Contre de brûlantes ardeurs,
Contre la grêle et ses fureurs
J'offre l'abri de mon feuillage
Aux troupeaux ainsi qu'aux pasteurs :
Le passant bénit mon ombrage ;

Et même quand l'arrêt du sort
Marquera l'instant de ma mort,
Je revivrai par mes services :
Les plus somptueux édifices
Me devront leur solidité :
A travers l'Océan porté,
Vainqueur des flots et des orages,
J'irai sur de lointains rivages
Chercher les plus rares trésors ;
Et j'en enrichirai ces bords.
Vous, qu'hier la naissante aurore
Près de cette eau n'avait point vus,
Le midi vous y fit éclore ;
Aujourd'hui vous brillez encore,
Et demain vous ne serez plus. »

A peine la voix du prophête
Avait cessé que des deux fleurs
S'éclipsent déjà les couleurs
Et déjà se courbe la tête.
Leurs débris jonchent ce jardin
Dont elles affectaient l'empire ;
Et bientôt l'inconstant Zéphire
Ignore où fut Rose et Jasmin.

Vous que de frêles avantages
Enflent d'un ridicule orgueil ;
Qui jetez à peine un coup-d'œil
Sur les savans et sur les sages,
Voyez ce grand chêne, certain
De survivre aux hommes, aux choses ;
Voyez les Jasmins et les Roses :
Ils vous diront votre destin.

M. Ginguené.

ENIGME.

Oui, je sers à former le monde,
Mais on me cherche en vain dans l'Univers :
Et cependant je suis au bord de l'onde ; . . .
On me voit dans la prose, et jamais dans les vers.
Je suis le crime, et, chose abominable !
On me met en prison.
Veut-on se servir de poison ?
A moi l'on a recours. — Un objet adorable
Jamais ne peut l'être sans moi ;

Et pourtant je cause l'effroi....
Partout je parais avec gloire :
C'est avec moi que l'on chante victoire.
Et (quel inconcevable sort !)
Si je fuis le trépas, j'accompagne la mort.

Par M. CH. R. LAB...., *un des plus anciens Abonnés du Mercure.*

LOGOGRIPHE.

Je suis enfant de l'inconstance,
Par fois c'est l'espoir de duper
Qui prépare mon existence ;
Mais sans le désir de tromper
On me donne aussi la naissance.
Mon nom étant décapité
Laisse une forme irrégulière
D'une très-solide matière
Qu'on cite pour sa dureté.
Ce reste pris en sens contraire,
Indique certain instrument
Dont, pour une oreille sévère.
L'usage exige un vrai talent.
Par une recherche nouvelle
On découvre facilement
Ce qui, mieux qu'un tendre serment,
Peut persuader une belle.

CHARADE.

Dans la gamme on voit mon premier,
C'est au milieu de mon dernier
Qu'on peut entendre mon entier.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Peuple.*

Celui du Logogriphe est *Pli*, dans lequel, modifié comme il l'est par les signes algébriques, on trouve *plie*, *lis*, *lie*, *Lia* (une des femmes de Jacob), *pi* (le Π lettre grecque), *io*, *lit*, *epi*, *pin*, *poli*, *pie.*

Celui de la Charade est *Coupe-rose.*

LA SEIN

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

LA MODE. — (Fin).

Il fallut demeurer à Paris; il fallut revoir *Arzélie*, il fallut rester exposée à tous ses piéges, il fallut presque lui redemander son amitié; pauvre *Hortense!* elle était si loin de mériter des reproches, qu'elle était prête à s'en faire. *Arzélie* de son côté, ne se fâchait point, parce qu'elle voulait se venger. Se venger! et de quoi? Je l'ai déjà dit, de la beauté, de la grâce, de la jeunesse, de la raison, de la vertu de son amie; ces choses-là ne se pardonnent point. Les caresses reviennent donc de plus belle, la confiance se rétablit au moins en apparence, et les conseils sont de nouveau donnés d'un côté et reçus de l'autre, comme auparavant.

« Jugez-en par vous-même, disait la méchante à la » bonne (avec cet air d'affection qui sert si bien la » haîne) tout ce que vous faites pour vous attacher » votre mari, le détache; il me semble voir un enfant » tirer sur un nœud coulant et le défaire, en essayant » de le serrer. Ces hommes-là ne sont pas ce que vous » croyez; ils ne pèsent pas les choses dans la balance » de la justice, mais dans celle de l'opinion; ce n'est » pas le mérite qu'il leur faut, c'est la vogue; et croyez-» moi, l'inquiétude même que nos succès leur donnent » ne nous nuit pas. Mais vous, ma chère, avec votre mo-» destie, votre pureté, votre amour de la retraite, » votre bonté céleste, vos soins plus que maternels pour » un enfant dont vous n'êtes que la belle-mère, vous » êtes assurément une belle ame devant Dieu, mais » vous pourriez bien n'être qu'une Sœur grise devant » votre mari : les gens de bon air, comme lui, veulent » moins nous posséder que nous montrer, moins jouir » que se parer de nous; ce n'est pas un trésor qu'ils » pensent avoir dans une aimable femme, c'est un dia-» mant, et il faut encore que ce diamant-là ait un » brillant entourage. »

Hortense laissait parler *Arzélie*; mais depuis long-tems son cœur ne l'écoutait plus, et les conseils de la belle dame eussent-ils été ceux de la sagesse, la jeune personne aurait presqu'autant craint de les suivre que ses exemples. Depuis la scène de l'hermitage tous les hommes lui étaient devenus odieux, toutes les femmes suspectes, et dans son chagrin elle a juré de haïr le monde autant, s'il se peut, qu'elle s'y est fait aimer. On ne la verra donc plus briller dans les belles sociétés que de loin en loin, encore faudra-t-il à chaque fois un ordre positif de M. *Dabon*; ces ordres mêmes deviendront plus rares; mais enfin il aura de tems en tems besoin de paraître avec sa femme pour s'y montrer dans toute sa gloire, et pour exciter ou, à parler plus juste, pour obtenir ce qu'un homme à *la mode* ambitionne le plus, ... l'envie.

Ainsi vouée plus que jamais à la retraite, *Hortense* ne s'ennuyait que de la dissipation, et trouvait de bien agréables dédommagemens du peu qu'elle perdait dans ses talens, dans la culture qu'elle donnait à son esprit, dans son occupation perpétuelle de l'éducation de cet enfant qui lui devenait de jour en jour plus cher; mais sa plus vraie consolation était au fond de son ame avec son innocence; en effet, comme on est mieux chez soi que partout ailleurs, quand on a un intérieur agréable, de même tant que notre cœur est habitable, notre pensée s'y repose délicieusement: une ame dépravée, au contraire, essaye de se fuir elle-même, et dans toutes les dissipations où elle se livre, elle ressemble encore au criminel échappé que la justice poursuit hors de sa prison.

Néanmoins les manières de M. *Dabon* avec sa femme s'adoucissaient de jour en jour; s'il lui avait montré un peu d'humeur dans les premiers tems de leur union, c'était uniquement pour l'acquit de sa conscience sur tout ce qui tient à *la mode*; mais son bandeau n'était pas si épais qu'il ne lui laissât entrevoir une partie du charme de sa femme. D'une part il jouissait avec un peu d'orgueil des succès qu'elle avait dans le monde et dont il s'attribuait tout l'honneur; de l'autre, il était de jour en jour plus touché des soins charmans qu'elle

donnait à *Félix*, toujours plus persuadé que ce ne pouvait être que le père qu'on aimait dans l'enfant. Du reste, plus il pensait à la soi-disant plaisanterie de *Luzival*, moins il en était amusé; les dangers qu'il avait courus à l'hermitage commençaient même à lui donner quelques doutes sur les grands avantages qu'*Hortense* devait retirer de la liaison où il l'avait engagée, et il prend enfin la résolution d'aller chez *Arzélie*, tout exprès pour lui faire à ce sujet de très-humbles remontrances.

Pendant qu'il se prépare à l'exécution de ce grand dessein, il a été devancé chez sa digne amie par *Volzel*, l'astucieux *Volzel*, chargé comme *Luzival* de délivrer la société du poids de la sagesse d'*Hortense*. M. *Volzel* arrive donc plus brillant encore qu'à son ordinaire, avec une démarche de triomphateur. *Arzélie* commence par lui conter de point en point l'histoire de *Luzival*, et semble s'étonner que tant d'audace n'ait pas été couronné de la victoire. « Concevez-» vous, lui dit-elle, une défense si opiniâtre de la part » d'une petite personne qui n'a pas plus d'usage du » monde que mon petit serin. — Je le crois bien, dit » *Volzel*; plus on faiblit d'un côté, plus on résiste de » l'autre. — Qu'en savez-vous? réplique *Arzélie*. Vous » l'a-t-elle dit? — Dit, non; mais si elle me l'avait écrit?... » — Effectivement! c'est bien probable! — Probable ou » non, qu'avez-vous à répondre à des preuves? — Des » preuves, Monsieur? — Oui, Madame, des preuves. — » Vous avez l'air bien sûr de votre fait. — On le serait » à moins. Voyez-vous ce petit papier-là? Votre oncle » n'a pas dans son porte-feuille un papier qui le vaille. » — Comment l'entendez-vous? — Voilà ce qui s'appelle » une bonne lettre-de-change, toute ma fortune est là-» dedans. — Il est bien question de cela! — Plus que » vous ne croyez. — Et sur qui cette lettre? — Oh! sur » une personne..... bien solvable. — Est-ce quelqu'un de » bien sûr au moins? — Bien solvable. — Mais enfin » qui? — Voulez-vous la connaître? c'est la personne » qui s'est engagée à être le prix du vainqueur d'*Hor-* » *tense*. — Trève de plaisanterie, Monsieur *Volzel*; » voyons cette lettre. — Madame, elle est à vue. — Mon-

» trez-la toujours, je crains les contrefactions. — Con» naissez-vous cette écriture-là ? — En vérité, s'écrie » *Arzélie* avec surprise, je la connais ! Oui, ces belles » écritures posées comme d'une écolière qui a toujours » des exemples de son maître devant les yeux, des traits » bien déliés, des points, des virgules, des accens; ces » petites perfections-là m'ennuient à la mort. — Écou» tez, dit *Volzel*, et vous verrez que la perfection s'é» tend jusqu'à la manière dont elle aime. » *Volzel* se met en devoir de lire. « — Mais vous lisez si vîte, dit » *Arzélie*, que mon attention ne peut pas vous suivre. Je » voudrais l'examiner en détail cette superbe lettre, afin » de vous en dire mon sentiment. — J'y consens; mais » puis-je compter sur votre discrétion ? — Oh ! comme » sur la vôtre. Laissez-moi lire. — Non, je la lirai len» tement, toujours prêt à m'arrêter, pour profiter de » vos charitables observations : — *Je me prépare à vous* » *recevoir*, — Le beau début ! ne dirait-on pas un gou» verneur de place qui répond à une sommation ou qui » attend l'escalade ? — Eh bien ! pourquoi pas ? — *non* » *parce que je le mérite*, — Quelle bassesse ! — Madame, » le véritable amour est modeste. — Monsieur, le véri» table amour est un sot, continuez; — *mais parce que* » *j'ai besoin de vous*, — Besoin de vous ! quelle naïveté ! » — *et que sans vous je ne puis vivre*. — Vous voilà bien » fier ! — Non, je vous ai dit que le véritable amour était » modeste. — Et moi je vous ai répondu. — *Mon ame est* » *frappée de diverses maladies et de langueurs*, — Ma» ladies ! langueurs ! ah ! ah ! ah ! Son ame. Est-ce bien » son ame, *Volzel* ? — Oh ! je n'y regarde pas de si » près. — *dont vous seul, comme le meilleur des méde*» *cins, êtes capable de la guérir !* — Le meilleur ! vous » le meilleur médecin, *Volzel* ! — Oui, pour ces mala» dies-là. — Poursuivez. — *J'ai un vrai regret d'avoir* » *blessé votre cœur, outragé votre bonté*, — Votre bonté ? » — Vous la connaissez ma bonté; c'est l'émule de la » vôtre. Je continue. — *mérité votre colère, résisté aux* » *grâces et aux recherches de votre amour*, — Il me » semble pourtant que la résistance n'est pas son fort. » — Comment ! et ces froideurs, et ces mines, et ces » craintes de me voir, et ces refus de me répondre !

» et cette fuite le jour du bal ! Je vous dis, moi, que
» c'est jusqu'à présent la femme qui m'a le plus ré-
» sisté. — Le fat ! N'importe, allons jusqu'au bout.
» — *et méconnu vos aimables perfections.* — Où sont-
» elles donc, *Volzel*, ces aimables perfections ? — Que
» voulez-vous ? elle me flatte, mais elle me plaît. —
» *Pardonnez-moi, punissez-moi*, — Dit-elle le genre de
» supplice ? — Attendez. — *et que ma punition soit d'être*
» *condamnée à vous aimer, à me haïr*, — La folle. —
» Je n'ai plus que deux mots. — *à me punir et à vous*
» *venger.* — Voilà bien ce qu'on appelle du galimatias.
— Peut-être ; mais l'amour est un délire. — En tout
» votre Mme *Dabon* peut bien se vanter d'avoir la plus
» mauvaise tête ! — Oui, mais aussi le plus joli visage,
» et vous savez que ces deux adverbes joints font ad-
» mirablement. — Mais voyez l'astuce ! mais voyez l'au-
» dace ! continue *Arzélie* ; cette petite innocente-là nous
» a tous joués. — Eh bien ! n'avais-je pas raison quand
» je vous disais qu'il n'y avait rien à gagner pour *Lu-*
» *zival* ? — Mais cette lettre est-elle bien véritablement
» pour vous ? — Regardez plutôt l'adresse qu'elle a fine-
» ment fait mettre par une autre main. Ah ! ma chère
» *Adélaïde* a bien travaillé dans tout cela, aussi, vous
» savez les vingt-cinq louis que je lui avais promis, ma
» foi j'ai doublé la dose et je n'y ai pas regret. — Je le
» crois, dit *Arzélie*, que ne donnerait-on pas pour
» une pièce comme celle-là ? Mais après avoir égaré
» la femme vous égarerez la lettre, et vous voyez
» bien que si la lettre se perd la femme est perdue.
» Tenez, crainte d'accident, laissez-la-moi. — Vous
» la laisser ! vous la laisser ! et pour rien ? non, ma foi. —
» *Volzel*, s'il est vrai que vous soyez mon ami, laissez-
» moi la lettre, je crois avoir quelque droit de l'exiger.
» — Et moi je crois avoir quelque droit de la garder.
» Je vous ai déjà dit qu'elle était à vue, je ne m'en
» dédis pas. — Allons donc, rien n'est de si mauvais ton
» que de prendre les plaisanteries au sérieux. — Ma-
» dame ! et la foi des traités ! — Je plains cette enfant,
» dit *Arzélie* d'un air de compassion, je la vois dans
» de terribles mains, et je sens que je voudrais la sauver
» au péril..... — De quoi ? belle *Arzélie* ! — Allez, vous

» devriez rougir de votre obstination, et sans mon » amitié pour cette malheureuse petite personne, vous » me verriez aussi obstinée que vous ; » mais........ bref elle eut la lettre.

Le lendemain M. *Dabon* arrive comme nous l'avions annoncé, plein des observations qu'il avait à faire au sujet de l'histoire de l'hermitage. Il avait cherché dans tout le chemin, par où il commencerait son discours. Car, lorsqu'on a toujours été en adoration, il n'est pas aisé d'entrer en explication. La fine *Arzélie* s'en doutait, et pour lui donner le tems de se préparer, elle le fait prier d'attendre dans son cabinet, qu'elle eût fini sa toilette. M. *Dabon*, seul, commence, comme presque tous ceux qui n'ont rien de mieux à faire, par ouvrir et fermer toutes les brochures, tourner et retourner toutes les lettres, regarder les cachets et les adresses, et même lire par-ci, par-là quelques billets ; et au moment où *Arzélie* ouvrait la porte, il venait de tirer de dessous un coussin, un papier déchiré où il avait déchiffré ces lignes de l'écriture de *Volzel :*

« N'allez point abuser de la lettre de cette petite *Hor-* » *tense.* Je crains votre habitude de laisser traîner tout » ce qui n'intéresse que vos amis, et jugez vous-même » si ce *Dabon* que vous laissez toucher à tout, allait tou- » cher à cela, quel embarras pour vous ! quel désagré- » ment pour moi ! quel contre-tems pour nos projets !...

— « Madame, Madame, dit le pauvre M. *Dabon* dans » une agitation qu'il ne pouvait maîtriser,.... en vé- » rité,.... je ne me serais..... jamais...... jamais » attendu — à quoi ? Monsieur, dit *Arzélie* sans se dé- » concerter ? — A vos pro... procédés, Madame,.... » Je croyais,.... j'ai cru.... à la pro... bité, aux » égards,.... à l'ami...tié, à... à... — Eh ! Monsieur ! » quelle solennité ! eh ! pourquoi chaussez-vous le co- » thurne de si bon matin ? — Vos plaisanteries sont,... » sont fort plaisantes, Madame, fort plaisantes sans » doute, mais.... — Eh bien, Monsieur ? — Mais il y a » des bornes à tout, Madame, et que vous devez connaître. » — De quoi parlons-nous, s'il vous plaît ? — De cette » scène de l'hermitage, Madame.... — Ah ! vous la savez ? » — Oui, Madame, je la sais et d'un bout à l'autre. —

» C'est beaucoup. Eh bien ! contez-la moi, car ce que
» je ne sais pas doit être au moins aussi plaisant que ce que
» je sais.— Il me suffit, Madame, que Mme *Dabon* m'ait
» tout conté de point en point. — Quoi! tout? vraiment?
» Tout? — Riez, Madame, riez; mais sachez que de
» toutes les mauvaises plaisanteries, celle de l'hermitage
» est certainement la pire et en même tems la plus lon-
» gue. — Oui, bien pour un mari qui s'en fâche, mais
» pour une femme qui s'en amuse? — Qui s'en amuse!
» qui s'en amuse! Ajouter la calomnie à l'offense! — Oui,
» Monsieur, qui s'en amuse; autrement on aurait sonné
» plutôt. N'y a-t-il pas un clocher dans cette chapelle?
» Le cordon était-il coupé? Y a-t-il eu un seul moment
» où l'on n'ait pas pu le tirer? Ne me suis-je pas trouvée
» là au premier avertissement? ....Plaignez-vous de moi!
» vous avez bonne grâce. — Madame, j'aurais peut-être
» la faiblesse de me rendre à vos raisons, toutes frivoles
» qu'elles peuvent être, si je n'avais les preuves d'un
» complot contre moi, auquel vous donnez les mains.
» — Un complot contre vous, mon pauvre *Dabon*! Oh!
» non, on aurait à faire à trop forte partie. — Je sais
» ce que je dis, Madame. — Ah! ah! — Oui; Madame,
» je connais les menées de *Volzel*, comme les imperti-
» nences de *Luzival*. Je sais tout. — Eh bien! Monsieur,
» que dire à un homme qui sait tout? — Cette lettre
» qui vous est confiée, Madame. — De qui, Monsieur?
» — De Madame *Dabon*, Madame. — Pour qui, Mon-
» sieur? — Pour *Volzel*, Madame, qui veut en faire un
» mystère. — A qui, Monsieur? — A moi, Madame, à
» moi; mais j'espère au moins que vous voudrez bien
» vous expliquer. — M'expliquer, Monsieur, sur quoi,
» pourquoi? — Sur quoi? sur quoi? Madame, sur la
» correspondance de madame *Dabon*, pourquoi, Ma-
» dame? parce que je suis son mari : cela est-il clair?
» — Oh! très-clair. Allez, allez, mon pauvre ami,
» vous avez une jolie femme; c'est quelque chose, et
» qui paraît aimer la décence par-dessus tout; c'est
» assez; contentez-vous-en, et ne poussez pas plus loin
» vos recherches. Si quelqu'un avait droit ici de se plain-
» dre, ce serait moi, moi qu'elle cherche à brouiller
» avec mon meilleur ami, après tous les soins que j'ai

» pris uniquement à votre considération, de lui donner tout ce qui lui manque. Mais voilà les femmes, les voilà! Il n'y a rien que je n'aye fait dans tous les tems pour avoir une amie, et, vous le savez, *Dabon*, jamais je n'en ai gardé une seule. Votre femme est un joli petit serpent de plus que j'ai mis dans mon sein. — Mais cette lettre, *Arzélie*, cette lettre. — En vérité, vous méritez de la voir. Une autre que moi se ferait scrupule de la montrer; mais au fait, vous m'avez dit cent fois (mais peut-être ai-je eu tort de le croire), que ce n'était pas *Hortense* dont vous étiez amoureux, et perdre pour perdre, j'aime mieux sacrifier une petite vipère, que l'homme du monde que.... — Achevez donc, achevez, belle *Arzélie*, dit avec transport M. *Dabon* qui n'avait jamais entendu d'aussi douces paroles. — Oui, répartit *Arzélie*; vous saurez tout, vous verrez tout; non pas que j'en veuille à votre femme, mais, parce que mon sentiment pour vous l'emporte sur toutes les considérations. » Alors tirant le papier de son portefeuille, elle le donne à la pauvre dupe, non sans lui faire bien valoir le service qu'elle lui a rendu en ôtant à *Volzel* une arme dont il lui aurait été si facile et peut-être si doux d'abuser. Puis elle sort, en le conjurant s'il est sage et s'il veut être heureux, de brûler la lettre sans la lire.

On a donné beaucoup de ces conseils là dans des occasions à peu près pareilles, à beaucoup de maris inquiets, et depuis qu'il y en a, aucun n'a fait autrement que M. *Dabon*. Il rentre chez lui furieux, fait une scène horrible à la pauvre *Hortense* qui ne sait pas même sur quoi, ne parle pas moins que d'une lettre de cachet, et demande ses chevaux pour aller la solliciter auprès de l'oncle tout-puissant d'*Arzélie*.... Dans l'intervalle, arrive le petit *Félix* avec son gros cahier bien barbouillé, et le voilà qui, tout occupé de son objet, sans prendre part à la colère de son père, veut, comme à son ordinaire, lui montrer son travail de la semaine. M. *Dabon* le repousse; l'enfant revient à la charge, il est encore repoussé; il revient encore, il revient toujours, et M. *Dabon*, prêt à jeter par impatience le cahier dans le feu, laisse par hasard tomber

ses regards sur une page où cette malheureuse lettre, dont il n'avait pas oublié une syllabe, se trouve transcrite mot à mot. *Dabon* ne sait s'il rêve, ou s'il est en délire. La surprise calme un instant l'agitation; il tire la lettre de sa poche au grand étonnement d'*Hortense*; il la compare avec le barbouillage de *Félix*; il questionne son enfant; il questionne sa femme; et il se trouve que la lettre est tirée de je ne sais quel livre de dévotion où cette excellente *Hortense* prenait de tems en tems des phrases qu'elle transcrivait avec soin pour donner à son petit élève des exemples et des leçons d'écriture. — « Mais pourquoi l'adresse de *Volzel*? » — Mais cette adresse est de la main de M^lle^ *Adélaïde*. »

M. *Dabon* ne fait qu'un saut chez M^lle^ *Adélaïde*; il y trouve M. *Urbin*, et sans leur donner le tems de la réflexion; la canne dans une main et la bourse dans l'autre, il leur parle d'un ton qui leur fait tout avouer.

Demeurons-en-là; abandonnons *Arzélie* à sa destinée; une femme à *la mode* finit bientôt comme *la mode* elle-même, et passe *de mode*. Le masque était tombé. M. *Dabon* ne vit plus que son ame sur son visage; il rompit sans retour avec elle, et cet homme qui jusqu'alors n'avait fait qu'imiter, eut cette fois beaucoup d'imitateurs. Les succès d'*Arzélie* allèrent toujours en diminuant et sa malice toujours en augmentant, en sorte que la Déesse ne tarda pas à être changée en furie; et il y a tout lieu d'espérer que les furies ne sont pas heureuses. Il en sera sans doute à peu près de même de *Volzel* et de *Luzival*, qui auront trouvé tôt ou tard le prix de leurs noirceurs. Quant à M. *Dabon*, il n'avait besoin que d'une forte secousse pour sortir de son ivresse et se réveiller honnête homme. Il rougit d'abord, il rit après de tant d'illusions, ses yeux une fois dessillés, virent enfin sa femme comme elle était, et il l'adora. De son côté, *Hortense* qui avait toujours désiré l'aimer, l'aima. Leur parti fut bientôt pris, et tous les deux fatigués, le mari de ses erreurs, la femme de ses triomphes, s'en allèrent avec *Félix*, leur bienfaiteur commun, dans ce beau château d'Auvergne où l'aimable *Hortense* avait eu l'envie de cacher ses chagrins et ses charmes.

C'est-là

C'est-là que tous les deux font la comparaison de ce que la nature donne avec ce que la société promet; et là contens l'un de l'autre, oubliant le monde, oubliés du monde, heureux par la paix qu'ils trouvent, par les occupations qu'ils s'imposent et sur-tout par le bien qu'ils font, ils attendent pour revenir à Paris que la raison, la décence, la bonhomie et la morale y soient une fois à *la mode*. M. DE BOUFFLERS.

LA MORT DE SOCRATE.

ARGUMENT.

SOCRATE, le plus sage des Athéniens, s'étant fait beaucoup d'ennemis parmi les superstitieux et les athées, en soutenant l'existence d'un seul Dieu, fut condamné à mort sur l'accusation de Mélitus, magistrat, appuyé par Anytus, prêtre de Cérès, et par Lycon, sophiste. L'accusation était conçue en ces termes : « Mélitus, fils » de Mélitus, du peuple de Pithos, accuse Socrate, fils » de Sophronisque, du peuple d'Alopécé.

» Socrate est criminel parce qu'il ne reconnaît point » les Dieux que la république reconnaît, et qu'il intro» duit de nouvelles divinités. Il est encore criminel » parce qu'il corrompt la jeunesse. Pour sa punition, » LA MORT. »

Socrate fut condamné à mort par des juges tirés de toutes les sections, de toutes les tribus, ainsi que de tous les peuples qui composaient les habitans d'Athènes, quoiqu'il leur eût prouvé la fausseté de cette accusation.

Je suppose que le jour où il mourut ses trois accusateurs s'introduisirent dans sa prison, en lui promettant la vie, la liberté, de la fortune et des honneurs, s'il voulait s'avouer coupable. Quant aux paroles de Socrate et aux raisonnemens de ses ennemis, ainsi qu'aux diverses scènes de ce drame, on les trouve presqu'en entier dans Platon, Xénophon et Plutarque. Je n'ai guères eu d'autre soin que de les mettre en ordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANYTUS, MÉLITUS, LYCON.

(Dans le vestibule intérieur de la prison, éclairé par une lampe).

ANYTUS.

Cher Mélitus, la mort de Socrate va nous faire beaucoup d'ennemis. Je connais les Athéniens ; ils se réjouissent à présent de sa condamnation ; ils le pleureront dès qu'ils le verront mort.

MÉLITUS.

Vous avez raison, sage Anytus. Offrons-lui la vie et tout ce qui peut la lui rendre agréable, pourvu qu'il se reconnaisse criminel. Par cet aveu il perdra son crédit, et nous serons tranquilles. Nous n'avons à craindre que son innocence.

LYCON.

Son innocence ! je vous le garantis coupable. J'ai préparé contre lui de nouveaux argumens auxquels je le défie de répondre.

ANYTUS.

Holà ! quelqu'un ?

SCÈNE SECONDE.

(Le geolier paraît avec un grand trousseau de clefs à sa ceinture).

LES MÊMES, ET LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Que souhaitez-vous, illustres seigneurs ?

MÉLITUS.

Qui es-tu ?

LE GEOLIER.

Je suis le geolier, le valet des onze.

MÉLITUS.

Mènes-nous où est Socrate.

LE GEOLIER *(d'un ton attendri)*.

Il est au cachot et aux fers.

MÉLITUS (*d'un ton courroucé*).

Il est où il doit être.

LE GEOLIER.

Il n'était pas besoin de tant de précautions ; c'est le plus tranquille de mes prisonniers.

MÉLITUS.

Tais-toi, et obéis.

SCÈNE TROISIÈME.

(*Le geolier prend la lampe et ouvre la porte d'un souterrain au fond duquel on aperçoit Socrate les fers aux mains et les jambes engagées dans une grosse pièce de bois*).

LES MÊMES ET SOCRATE.

MÉLITUS (*au geolier*).

Va-t'en. (*le geolier sort*).

ANITUS (*à Socrate*).

Dans quel état vous trouvons-nous, grand homme ? Il y a ici beaucoup de prisonniers ; mais nous ne venons voir que vous seul ; c'est un sentiment d'humanité qui nous amène.

SOCRATE (*souriant*).

C'est l'humanité du cyclope qui promit à Ulysse de le manger le dernier.

ANYTUS.

Socrate, vous aimez à railler jusque dans les fers. Qui peut donc vous rendre si gai au milieu de ces épaisses ténèbres ?

SOCRATE.

Je n'étais pas privé de lumière. Je viens d'achever un hymne à Apollon et à Diane.

MÉLITUS.

Cependant vous ne reconnaissez pas les Dieux de la république.

SOCRATE.

Je reconnais pour agens de la Divinité, tous ceux de la

nature. Il n'y en a point qui en soit une aussi vive image que le soleil.

ANYTUS.

Hélas ! je viens vous apprendre une bien triste nouvelle. Vous savez que le vaisseau que nous envoyons tous les ans à l'île de Délos pour y célébrer par des sacrifices, la naissance des enfans de Latone, est parti du Pirée depuis trente jours. Vous savez aussi qu'on ne peut faire mourir personne à Athènes pendant son absence.

SOCRATE.

Je sais tout cela. J'aurais trouvé son retour bien long, si je n'en eusse employé le tems à faire un hymne au Soleil et à la Lune. Mais est-ce que le vaisseau a péri ?

MÉLITUS.

Non, il vient d'arriver.

SOCRATE.

J'avais bien raison de célébrer l'astre des nuits. Il vient me délivrer précisément après un mois révolu de son cours. Oh ! l'heureuse nouvelle ! elle confirme le songe que j'ai fait, il y a deux nuits. Une femme d'une beauté excellente m'est apparue, et m'a dit ce vers d'Homère.

Tu seras dans trois jours à Phtie la fertile.

LYCON.

Laissez-là vos hymnes et vos rêves, ne songez qu'à la vie qui est une réalité.

ANYTUS.

Socrate, votre sort est bien digne de compassion. Vous êtes au moment de perdre ce que vous avez de plus cher, votre famille, l'estime publique. Vous allez mourir haï du peuple, flétri par la religion et les magistrats.

LYCON.

Et méprisé des savans.

MÉLITUS.

Lorsque le soleil sera ce soir à la fin de sa carrière, vous finirez la vôtre. Ouvrez les yeux sur le bord du précipice

effroyable où vous allez tomber. Il en est encore tems, obéissez aux lois. Reconnaissez qu'elles vous ont justement condamné. Nous vous sauverons la vie, vous connaissez notre crédit sur le peuple et sur vos juges. Vous avez d'ailleurs par la loi le pouvoir de demander la diminution de la peine portée dans l'accusation. Vous n'avez point usé de votre privilége. Vous n'avez été jugé que par un seul jugement.

SOCRATE.

Les lois m'ont jugé; je leur obéis en mourant.

LYCON.

Si les moyens proposés par Mélitus ne vous plaisent pas, nous nous chargerons nous-mêmes de votre évasion. Nous avons des amis dans tous les pays où fleurissent les sciences; nous vous recommanderons à eux; mais il faut avouer auparavant que vous avez eu tort de ne pas croire à leurs systêmes.

SOCRATE.

Croyez-vous, Lycon, qu'il y ait hors de l'Attique quelque lieu où l'on ne meurt pas? Quant à vos amis, je ne doute pas qu'ils n'aient le pouvoir de faire sortir un de leurs ennemis de prison et même de la vie, mais ils n'ont pas celui de l'y retenir long-tems. J'ai ri quelquefois de leurs systêmes; cependant je ne les ai jamais ni calomniés ni offensés.

MÉLITUS.

Songez ce que c'est que d'être condamné à la mort, à la mort!

SOCRATE.

La nature m'y avait condamné avant vous; mais, après tout, cette mort dont vous voulez me faire peur, va me délivrer sans autre recommandation, des fers, des persécutions, des calomnies, de tous les soucis de la vie et des infirmités de la vieillesse à laquelle je touche. La mort est un bien pour moi.

ANYTUS.

Ce n'est pas la mort que vous devez craindre, c'est cette vie sans fin où vous allez entrer, où vous serez à jamais puni

dans les enfers par des tourmens horribles si vous n'expiez vos erreurs et vos crimes par un prompt repentir. Hâtez-vous, la loi vous accorde encore une heure. Croyez-en, Socrate, un ministre des Dieux qui ne vient ici que pour votre salut éternel.

SOCRATE.

Je vous sais bon gré, Anytus, de votre zèle. Après m'avoir livré aux bourreaux, vous me donnez en proie aux démons infernaux. Mais, croyez-moi, qui ne craint que Dieu ne craint pas les mauvais génies. Il n'y a d'autres démons que les méchans et d'autres enfers que leur cœur.........

« Dans le reste de cette scène, les accusateurs de Socrate combattent » tour à tour ses opinions par des sophismes, des menaces et d'adroites » flatteries. Ils le pressent en vain d'accepter la vie en s'avouant coupa- » ble. Le philosophe oppose sans s'émouvoir la vérité aux captieux argu- » mens de ses ennemis; et son ame retourne comme d'elle-même aux » sublimes contemplations dont elle avait été détournée. Lycon, voulant » rétorquer les raisons de Socrate, lui dit :

Quel bonheur espérez-vous donc dans un autre monde, privé de tous vos sens? La mort, selon vous-même, va vous les enlever.

SOCRATE.

Oui, je perdrai mes sens corporels, mais je conserverai ceux de l'intelligence. Cette ame qui ne mange ni ne boit, que vos fers n'ont point enchaînée, cette ame qui se transporte par la pensée où il lui plaît, ira se réunir à ce qu'il y a de conforme à sa nature. Les élémens de mon corps retourneront à ceux de la terre, et mon ame intelligente à l'intelligence suprême. Là elle connaîtra, dans sa source, l'ordre admirable de l'Univers. Croyez-vous que Dieu qui m'a donné dans ce monde des sens merveilleux pour goûter des plaisirs dont jamais je n'aurais eu d'idées, ne puisse dans une autre vie m'admettre à un système de bonheur au-dessus de toutes vos conceptions? Quand je n'y goûterais que les jouissances que ma raison a éprouvées quelquefois ici-bas, n'y suffiraient-elles pas à ma félicité éternelle? Peut-être que je connaîtrai ces astres dont l'éclat ne semble briller, pour nous, au sein des nuits, que pour élever nos

pensées vers les cieux. Parmi vous, les uns croient que le soleil n'est qu'une pierre embrâsée et à demi-fondue, les autres que c'est un homme monté sur un char de feu, qui se promène sans cesse autour de nous d'Orient en Occident. Peut-être est-ce une habitation céleste placée au centre de notre Univers pour en vivifier les mondes; peut-être comme il est pour leurs habitans la source de tous biens pendant leur vie, est-il destiné après leur mort pour récompense à ceux qui ont été vertueux comme un prix au milieu du jeu pour les vainqueurs. Les meilleurs esprits, pour connaître la vérité sur la terre, ne se traînent que sur des lignes et n'en entrevoient que des points; mon ame dégagée de son corps en embrassera les sphères dans les cieux. Je reconnaîtrai l'auteur de la nature au sein de la lumière qui le voile à nos yeux. Notre ame, ici-bas, quoique troublée et agitée par les passions, est dérivée de la sienne comme la flamme nébuleuse et ondoyante d'une lampe agitée par les vents fut originairement empruntée d'un rayon du soleil.

Vous me demandez ce que je ferai dans un autre monde. Dieu qui a créé sur ce globe de boue tant de créatures ravissantes, mais passagères et fugitives, n'en a-t-il pu former d'autres plus aimables, plus durables et plus heureuses dans le soleil lui-même, source de tous nos biens? Manque-t-il d'emplois à distribuer dans tant d'astres innombrables qui nous environnent? Peut-être y deviendrai-je un des ministres de sa bonté sur la terre comme j'ai tâché de l'être pendant ma vie; peut-être serai-je un de ces médiateurs invisibles qui inspirent les bonnes pensées, qui consolent et fortifient la vertu malheureuse, le bon génie d'un autre Socrate. Je parlerai à la raison des peuples égarés et même à la vôtre, Mélitus. Je vous ferai sentir que s'il faut une grande intelligence pour gouverner la République d'Athènes, il en faut une bien plus étendue pour gouverner le monde. Je vous ferai connaître, Anytus, qu'un Dieu ne peut avoir les passions d'un homme; et à vous, Lycon, que rien n'est plus aimable que la vérité. En vous détachant de vos ambitions, vous connaîtrez qu'il y a dans l'Univers une puissance bien

supérieure à la vôtre. Sans doute je vous rapprocherai d'elle si je peux ouvrir vos cœurs au repentir. C'est ainsi que mon bon génie m'a préservé souvent moi-même de mes passions.

On entend à travers la porte des voix de femme et d'enfans qui crient :

Mon mari, mon père, Socrate.

MÉLITUS.

Holà ! geolier, maudit geolier ! où es-tu donc ?

(Socrate troublé baisse la tête).

Fin de la Scène troisième.

M. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(La suite au prochain Numéro).

OBSERVATIONS sur la réponse de M. D'AGUILAR, à Mr. S., insérée dans le *Mercure* du 26 septembre dernier.

M. d'Aguilar, professe les meilleurs principes sur l'art de traduire ; il les développe d'une manière parfaite, et la définition qu'il donne du talent de l'auteur de *Don-Quichotte* est, je crois, la meilleure qui ait été faite en France. Mais les principes de ce littérateur estimable pèchent peut-être par l'application : ce qu'il appelle une *réponse*, ne répond pas assez aux objections qu'on avait faites contre son opinion relative à la traduction de *Florian ;* c'est ce que je me propose de prouver dans les observations qui vont suivre ; elles peuvent être de quelque intérêt pour les amateurs de la littérature : *Don-Quichotte* est le meilleur ouvrage d'imagination qu'ait produit l'Espagne ; tout ce qui tend à mieux faire connaître cette production célèbre, ne saurait être indifférent.

Il faut, avant tout, rappeler sommairement les raisons sur lesquelles on s'était appuyé dans l'article auquel M. d'Aguilar a répondu. On n'avait pas avancé que la traduction de *Don-Quichotte* par Florian fût sans défaut ; au contraire on reprochait à cet académicien, *d'avoir ajouté*

quelques ornemens qui sentent un peu le goût moderne, et de n'avoir pas conservé les véritables beautés qui se trouvent dans Cervantes. On disait que Florian, *habitué à imiter plutôt qu'à traduire, avait peut-être trop cherché à donner sa manière et son coloris à l'auteur espagnol:* mais on soutenait qu'à ce défaut près, son travail était digne d'estime; et que, le premier en France, il avait donné l'idée de l'esprit gracieux et malin, de l'ironie piquante, du naturel charmant et de la douce philosophie qui règnent dans *Don-Quichotte*. L'ancienne traduction languissante, mal écrite et moins exacte que celle de Florian, n'avait pas fait connaître ce livre ingénieux; ceux qui n'avaient pas assez de goût pour démêler, sous cette écorce grossière, le mérite de l'ouvrage, ne la lisaient que comme un de ces romans où on ne cherche qu'à satisfaire une vaine curiosité.

En approuvant en général les suppressions que Florian s'est permises, on avait présenté un morceau d'une certaine étendue, qui est évidemment trop long et trop raisonné, on avait cité une scène de *Don-Quichotte* et de *Sancho-Pansa*, d'un comique dégoûtant; on s'était élevé contre les pièces de vers répandues dans *Don-Quichotte*, on les avait trouvées presque toujours trop longues, et offrant l'exagération et les faux brillans qui étaient à la mode pendant le XVI[e] siècle; on avait conclu de ces défauts qui se font probablement moins sentir à un Espagnol qu'à un Français, mais qui ne sont pas moins répréhensibles si l'on veut les juger d'après les règles invariables du goût, on avait conclu que Florian avait eu raison d'abréger *Don-Quichotte*.

M. d'Aguilar n'a répondu à aucune de ces objections, il ne les a pas même rappelées; cependant elles peuvent être de quelque force. Ordinairement au barreau, quand un avocat néglige de répondre à quelques raisons alléguées par son adversaire, celui-ci regarde ce silence comme un aveu que ses raisons sont bonnes, et les tribunaux en jugent de même. Si l'on applique ce principe au silence

de M. d'Aguilar, il faudra conclure que *Don-Quichotte* ne peut être traduit heureusement en français, sans qu'on y fasse des suppressions : reste à savoir si ces suppressions sont faites avec goût et discernement. J'étais convenu que l'on pouvait adresser à Florian quelques reproches sous ce rapport ; ainsi je ne diffère plus avec M. d'Aguilar que sur l'opinion où il paraît être que, si l'on traduit *Don-Quichotte*, il faut le traduire presque littéralement.

Ses principes généraux sur l'art de traduire sont très-bons, comme je l'ai observé en commençant, mais leur application ne paraît pas exacte dans la discussion qui nous occupe. Cervantes ne peut être comparé, ni à Homère, ni à Démosthène, ni à Virgile ; ce n'est point un auteur classique, doué d'un goût bien plus pur que Lopez de Vega son contemporain ; Cervantes n'a pu cependant se garantir entièrement de l'influence de son siècle, il n'a pas su, comme les grands génies que nous venons de nommer, généraliser ses idées et ses conceptions, de manière à ce qu'elles pussent plaire dans tous les tems et dans tous les lieux ; ses couleurs sont trop locales, et les tableaux ne peuvent souvent être bien appréciés que par ses compatriotes dont il a toujours cherché à flatter les goûts et le caractère, sans s'occuper assez des autres nations, dont il ignorait qu'il devait faire un jour les délices. Ce mélange de beautés et de défauts range nécessairement Cervantes dans un rang inférieur à celui qu'occupent les Homère, les Démosthène et les Virgile : il ne doit pas inspirer à ses traducteurs ce respect scrupuleux pour les moindres détails que l'on exige avec raison dans ceux qui osent traduire les chefs-d'œuvre grecs et latins.

Le principal défaut de Cervantes se trouve dans les discussions qu'il établit quelquefois entre les personnages de son roman ; le fond de ces discussions est presque toujours agréable et instructif ; on y apprend à juger sans passion les faiblesses des hommes ; mais les formes de ces dialogues intéressans rappellent trop les manières *scholastiques* qui étaient en usage dans les écoles du tems de

Cervantes. Il reproduit les mêmes raisons sous tous les aspects qu'elles peuvent avoir, et ne s'arrête que quand il a épuisé son sujet; ce défaut est sur-tout senti par les Français, pour lesquels ordinairement, *trop de raisonnement entraîne trop d'ennui.* Un traducteur français, s'il veut se faire lire, doit donc abréger ces discussions, et offrir sous une forme plus agréable ce qu'elles peuvent avoir d'utile et de piquant.

Pour donner une idée de ce qu'on voit avec peine dans un livre tel que *Don-Quichotte*, il suffirait de rappeler le discours de Marcelle que j'ai traduit dans un des précédens numéros, et dont M. d'Aguilar a eu l'indulgence de reconnaître l'exactitude. J'ajouterai un fragment qui servira encore plus à confirmer mon opinion.

Tout le monde peut se rappeler la Nouvelle du *Curieux impatient*, que Destouches a mise en comédie. La résolution que prend Lothaire de faire la cour à la femme de son ami est précédée d'une très-longue discussion entre Anselme et lui. Le mari *curieux* veut que son ami tente la vertu de Camille. Lothaire cherche en vain à lui faire abandonner ce projet extravagant : il épuise tous les raisonnemens. Après avoir parlé des choses difficiles qu'on entreprend, soit pour Dieu, soit pour le monde, après avoir fait plusieurs distinctions, et prouvé d'une manière très-méthodique que le projet d'Anselme ne peut se ranger dans aucune de ces classes, il cite la stance d'un poëme des *larmes de St.-Pierre ;* ensuite il emploie plusieurs comparaisons.

« Dis-moi, Anselme, ajoute-t-il, si le ciel ou un heureux » hasard t'avait rendu possesseur d'un diamant précieux dont » tous les lapidaires reconnussent la beauté et le grand prix ; » si, d'une voix unanime, ils convenaient qu'il réunit tout » ce qu'on peut désirer dans un pareil trésor, et que toi-même » tu le crusses, sans avoir de preuves contraires, agirais-tu » avec prudence, s'il te venait dans l'esprit de prendre ce » diamant, de le mettre entre l'enclume et le marteau, et » d'éprouver en le faisant battre avec force, s'il possède les » qualités qu'on lui attribue ? Je suppose que tu veuilles per-

» sister dans ce dessein ; dans le cas où le diamant résiste-
» rait à cette épreuve imprudente, il n'aurait ni plus de
» valeur ni plus de réputation qu'auparavant : dans le cas
» où il serait brisé (ce qui pourrait arriver), ne serait-il pas
» entiérement perdu ? Oui certainement ; et son maître pas-
» serait avec raison pour un insensé.

» Camille, mon ami, est un diamant des plus précieux :
» tu en portes ce jugement, et tous ceux qui la connaissent
» pensent de même. Il serait de la plus grande imprudence
» de la mettre à une épreuve si forte. Quand elle en sorti-
» rait sans accident, elle n'aurait pas plus de prix qu'on ne
» lui en trouve maintenant. Si par hasard elle succombait
» à cette épreuve, que deviendrais-tu ? et combien ne te re-
» procherais-tu pas d'avoir été la première cause de sa perte
» et de la tienne ? Considère qu'il n'y a pas dans le monde
» un diamant qui vaille une femme chaste et honnête ; et
» que tout l'honneur des femmes dépend de l'opinion qu'on
» a d'elles ; celle qu'on a de Camille est si flatteuse, comme
» tu sais, que tu ne peux raisonnablement élever aucun
» doute sur sa fidélité.

» La femme, Anselme, est un animal imparfait : au lieu
» de lui dresser des embûches dans lesquelles elle peut tom-
» ber, il faut au contraire débarrasser son chemin de tous
» les obstacles, afin qu'elle marche librement vers la per-
» fection qui lui manque, et qui consiste dans une vertu
» sans tache.

» Les naturalistes disent que l'hermine est un animal dont
» la peau est entiérement blanche, et que quand on veut le
» prendre, les chasseurs se servent de cet artifice : ayant ap-
» pris les lieux par où elle doit passer, ils les ferment avec
» de la boue, et se mettent ensuite en observation. Aussitôt
» que l'hermine arrive vers cette boue, elle s'arrête et se
» laisse prendre : elle aime mieux se perdre que de souiller
» sa blancheur qu'elle estime plus que la liberté et la vie. La
» femme honnête et chaste est comme l'hermine : sa vertu
» et sa pudeur sont plus blanches que la neige : il faut,
» pour les lui conserver, se servir de moyens très-différens

» de ceux qu'on emploie pour prendre l'hermine. On doit » se garder de mettre sur les pas de la femme cette corruption si séduisante qui suit l'empressement et les sollicitations des amans. Il est douteux qu'elle ait la force nécessaire pour la vaincre et fouler aux pieds : on doit lui éviter » ces piéges, et ne placer sur son chemin que les charmes » de la vertu, et ce bonheur calme et doux qui accompagne » l'accomplissement de ses devoirs.

» L'honneur d'une femme est comme un miroir de cristal : » il brille aux yeux ; mais au moindre souffle qui le frappe, » il se ternit.

» Nous devons agir avec les femmes comme avec les reliques : il faut les adorer, et ne pas les toucher.

» Nous devons garder les femmes et les estimer, comme » on garde et on estime un jardin plein de fleurs délicates : » le maître ne souffre pas qu'aucun étranger les foule, ni » les touche même avec la main : il ne permet aux amateurs que d'admirer de loin, et au travers d'une grille de » fer, le parfum et la beauté de ces fleurs charmantes, etc. »

Ensuite Lothaire cite des vers de comédie, et finit, pour ne rien laisser à repliquer à son adversaire, par lui rappeler l'origine et les devoirs des époux, et par remonter au mariage d'Adam et d'Ève. Un français ne manquerait pas de dire à cette occasion : *Avocat, ah ! passons au déluge !*

Sans doute Florian aurait traduit avec plus d'élégance que moi ce morceau singulier ; mais je ne crois pas qu'en France il eût pu parvenir à le sauver du ridicule. Cependant M. d'Aguilar reproche à Florian de n'avoir pas traduit *Don-Quichotte* en entier : s'il l'eût fait, son travail, comme on vient de le voir, n'aurait pas réussi en France : de quelle utilité et de quel agrément aurait-il pu être alors ? M. d'Aguilar, il est vrai, atténue un peu sa sévérité en disant que *Don-Quichotte* est intraduisible. Mais si cela était, il faudrait que toutes les personnes qui ignorent l'espagnol fussent privées de ce charmant livre. Si tout le monde avait eu le même sentiment, Cervantes n'aurait été connu qu'en Espagne, et ne jouirait pas dans toute l'Europe de la réputa-

tion que les traductions lui ont acquise. L'opinion de M. d'Aguilar rappelle une anecdote fort singulière rapportée par un auteur espagnol.

Row, célèbre poëte anglais, sollicitait une place près du comte d'Oxford grand trésorier. Un jour ce seigneur lui demanda s'il savait l'espagnol. Row répondit que non; et se persuadant que le ministre voulait le charger de quelque commission importante en Espagne, il ajouta qu'en peu de tems il parviendrait à entendre et à parler cette langue. Le comte parut satisfait. Row se retira à la campagne; et, comme il avait beaucoup de facilité, en peu de mois il apprit l'espagnol. Il retourna chez le ministre, et lui rendit compte de ses travaux et de ses succès. *Que vous êtes heureux!* lui dit le comte; *vous pouvez lire dans l'original l'histoire de Don-Quichotte.*

M. d'Aguilar, pour montrer que la traduction de Florian est inexacte et infidelle, donne deux exemples. Il les prend dans le compte que *Don Diego* rend à *Don-Quichotte* de sa vie: ce *Don Diego* est un seigneur de village d'un caractère très-aimable; et M. d'Aguilar a choisi à dessein ce morceau, parce qu'il est un de ceux qui pouvaient le plus facilement se rendre en français presque littéralement. Cependant Florian s'y est permis quelques changemens et quelques développemens que je condamne comme M. d'Aguilar; mais je ne puis en conclure que la traduction entière soit inexacte et infidelle. Des deux contre-sens qu'on relève, je n'en vois qu'un qu'on puisse attribuer à l'ignorance de la langue. Dans le premier, il est évident que Florian a eu le dessein de changer l'idée de Cervantes. *Don Diego* dit qu'il est plus que médiocrement riche, *soy mas que medianamente rico*. On ne peut présumer que Florian se soit trompé sur un sens aussi clair; mais il a cru rendre le gentilhomme plus intéressant, en le représentant jouissant de l'honnête médiocrité dont parle Horace. Le second contre-sens est plus important; mais il ne change rien à l'idée de *Don Diego*: il ne tient qu'à une méprise bien pardonnable sur un mot peu en usage dans le langage familier, et dont jamais

on ne se sert dans la littérature. Que *Don Diego* ait un furet ou un héron, cela ne change rien ni à son caractère, ni à sa situation.

La traduction de *Roland furieux*, par M. de Tressan, est très-estimée ; jamais on n'a dit qu'elle fût inexacte et infidelle. Cependant elle présente un contre-sens beaucoup plus important que celui que M. d'Aguilar reproche à Florian. Le traducteur prend dans une comparaison un serpent pour une biche. Trompé par le mot *biscia* qu'il n'a pas eu le soin de chercher dans le dictionnaire, il fait tous les efforts imaginables pour plier le sens de l'original à l'interprétation qu'il donne à ce mot. Cette erreur a été justement blâmée ; mais on n'a pas cru qu'elle pût nuire à la réputation d'un travail difficile et de longue haleine.

Puisque M. d'Aguilar était en train de relever les défauts de la traduction de Florian, il me semble qu'au lieu de s'attacher à des disputes de mots, il aurait dû faire remarquer les fautes qui nuisent à la vraisemblance de la narration, et par conséquent au charme qu'elle peut faire éprouver. Florian court trop après la précision : pour donner plus de rapidité aux récits, il néglige souvent les détails qui, comme on le sait, sont utiles, soit pour amener les événemens, soit pour les motiver. J'en citerai un exemple.

Florian, ainsi que l'annonce sa préface, avait lu une Vie de Cervantes, fort étendue, qui se trouve en tête du *Don-Quichotte* espagnol. L'auteur de cette Vie se livre à un examen approfondi de l'ouvrage ; en même tems qu'il en fait ressortir les beautés, il relève quelques défauts. Les principaux sont des invraisemblances. Florian annonce qu'en traduisant librement *Don-Quichotte*, il s'est permis d'effacer ces taches légères. Cependant un des passages blâmés par le critique espagnol, est encore plus invraisemblable dans la copie que dans l'original. C'est le combat du Biscayen contre *Don-Quichotte*, qui se trouve dans le chapitre VIII de la première partie. Voici la traduction presque littérale de ce passage.

« *Don-Quichotte* ayant jeté sa lance par terre, tira son

» épée, embrassa son écu, et attaqua le Biscayen dans l'in-
» tention de lui ôter la vie. Celui-ci, le voyant venir, aurait
» voulu descendre de sa mule qui était de louage, et à laquelle
» il ne pouvait se fier; mais il ne put faire autre chose que
» de tirer son épée. Il fut assez heureux pour se trouver près
» de la voiture, où il put prendre un coussin dont il se
» servit comme d'un bouclier. »

L'auteur espagnol de la Vie de Cervantes critique ainsi ce passage :

« A supposer que *Don-Quichotte* attaque le Biscayen avec
» l'intention de lui ôter la vie, il est invraisemblable que ce
» dernier dont la main gauche est occupée à tenir la bride
» de sa mule, ait le tems avec sa main droite, non-seule-
» ment de tirer son épée, mais de prendre un des coussins
» de la voiture pour s'en servir comme d'un bouclier. D'ail-
» leurs il est naturel de penser que les personnes qui étaient
» dans la voiture, étaient assises sur les coussins. Quand cela
» n'aurait pas été, il paraît toujours impossible que le Bis-
» cayen ait pu prendre ce coussin, et que *Don-Quichotte*
» en fureur lui en ait donné le tems. »

Cette critique est un peu minutieuse; cependant Florian aurait dû en profiter, du moins pour ne pas augmenter l'invraisemblance. Voici sa traduction :

« *Don-Quichotte* jette sa lance; et, couvert de son écu,
» se *précipite* sur son ennemi. Le Biscayen qui le vit venir,
» voulut mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa
» mule de louage, mais il n'en eut pas le tems. Tout ce
» qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir
» promptement un coussin de la voiture pour lui servir de
» bouclier. »

On voit que ce récit est encore plus invraisemblable que celui de Cervantes. Florian omet mal à propos cette circonstance : *Avinòle bien que se hallò junto al coche ;* il fut assez heureux pour se trouver près de la voiture. Ensuite il a tort de traduire le mot *arremetiò* qui a plusieurs sens en espagnol par *il se précipite*. C'est donner encore plus de rapidité à l'action. Il valait mieux dire, il *s'avance pour*

attaquer

DEP^T DE LA SEI[NE] 5 cen[t]

attaquer, ce qui se serait accordé avec la position du Biscayen qui *voit venir* son ennemi.

Florian, dans d'autres occasions, a mieux profité des observations du critique espagnol; il a sur-tout supprimé très à propos, dans la Nouvelle du *Curieux impertinent*, un long monologue qui est contre toutes les règles de la vraisemblance. Les monologues sont quelquefois utiles dans les pièces de théâtre; on les tolère parce qu'ils ont pour objet d'instruire le spectateur des sentimens secrets des personnages: mais dans les romans, on ne doit pas les souffrir, parce que l'auteur a tous les moyens de faire pénétrer son lecteur dans les plus profonds replis du cœur humain.

Je reviens au principal sujet de cette discussion, dont je me suis écarté quelques momens, afin de réfuter les deux objections les plus fortes de M. d'Aguilar; je vais montrer, par un dernier exemple, que *Don-Quichotte* ne peut se traduire littéralement en français, et qu'en conséquence Florian a eu raison de se permettre quelques libertés: heureux s'il ne les eût pas poussées trop loin! je choisirai le discours que *Don-Quichotte* adresse au jeune *Basile*, quand celui-ci est parvenu à obtenir la main de sa chère *Quitterie*: j'en présenterai d'abord une traduction fidelle.

« Les deux jeunes époux traitèrent parfaitement *Don-*
» *Quichotte*, pour reconnaître l'intérêt qu'il avait témoigné
» en défendant leur cause; ils firent autant de cas de sa
» prudence que de son courage: à leurs yeux, il parut un
» *Cid* pour l'art de la guerre, et un *Cicéron* pour l'élo-
» quence. Le bon *Sancho* se régala trois jours aux dépens
» de ces jeunes gens, il apprit d'eux que la belle *Quitterie*
» n'avait pas eu connaissance de la ruse de son amant, et
» que ce dernier avait seul conçu son projet, dans l'es-
» pérance qu'il aurait une suite heureuse: *Basile* avoua
» cependant qu'il l'avait confié à quelques-uns de ses amis,
» pour qu'ils favorisassent son amour, et pour qu'ils pussent
» justifier son artifice.

» On ne peut ni on ne doit appeler artifice, dit *Don-*
» *Quichotte*, un moyen par lequel on cherche à parvenir
» à un but vertueux; l'hymen de deux personnes qui s'ai-
» ment est de ce genre: elles doivent absolument réfléchir
» que la misère est la plus cruelle ennemie de l'amour.
» L'amour, quand ses nœuds unissent deux époux nés l'un
» pour l'autre, cherche la joie, la paix, le bonheur; mais
» les inquiétudes qui suivent la pauvreté étouffent bientôt
» ces jouissances; je vous parle ainsi, mon cher *Basile*,
» afin de vous décider à quitter les exercices frivoles aux-
» quels vous vous êtes livré jusqu'à présent, ils vous ont
» donné la réputation d'un jeune homme plein d'esprit
» et d'adresse, mais ils ne vous ont pas procuré de for-
» tune; vous devez à présent chercher à en acquérir par
» des moyens légitimes, et sur-tout par le travail: ces
» moyens ne manquent jamais à ceux qui veulent sincè-
» rement les mettre en usage.

» Le pauvre qui jouit de l'estime (si cependant la pau-
» vreté peut jamais inspirer ce sentiment), le pauvre, quand
» il a une belle femme, possède un trésor qu'il ne peut se
» laisser enlever sans perdre l'honneur. La femme belle
» et honnête, dont le mari est pauvre, mérite à tous égards
» la couronne de la vertu, parce qu'elle a de grands com-
» bats à soutenir. La beauté par elle-même excite les désirs
» et les vœux de tous ceux qui la voient et peuvent la
» connaître; elle est comme un appât qui attire les aigles
» et les vautours; mais si elle est jointe à la misère, alors
» elle est exposée aux attaques des corbeaux, des milans et
» de tous les oiseaux de proie: quand elle est ferme et
» pure au milieu de tant de dangers, elle est sans doute
» digne de tous nos éloges.

» Ami *Basile*, ajouta *Don-Quichotte*, je ne sais quel sage
» disait qu'il n'y av[illegible] peut-être pas dans le monde une
» seule femme parfa[illegible]ment [illegible]nête; il conseillait à chacun
» de croire que l[illegible]nne était la seule qui eût cette qua-
» lité: ainsi, selon[illegible], t[illegible]e monde devait être content
» et tranquille. Po[illegible]o[illegible] ne suis pas marié, et jusqu'à

» présent il ne m'est pas venu dans l'idée de l'être ; cependant, si l'on m'en priait, je pourrais donner, à ceux » qui veulent se marier, des conseils sur le choix d'une » femme. Je leur dirais d'abord de considérer moins la fortune que la réputation ; une honnête femme jouit de ce » dernier avantage, non-seulement en tenant une conduite » irréprochable, mais en paraissant la tenir. Les imprudences publiques lui font plus de tort que les égaremens » secrets. Si vous prenez une femme honnête, il ne vous » sera pas difficile de la conserver telle, et même de l'affermir dans la route de la vertu : mais si vous en prenez » une dont le cœur soit corrompu, vous aurez beaucoup » de peine à la corriger. Il n'est pas aisé de passer d'une » extrémité à l'autre ; je ne dis pas cependant que la chose » soit impossible, mais elle est de la plus grande difficulté. »

J'ai adouci plusieurs passages de ce discours, mais tel qu'il est, en supposant même le plus grand talent dans la traduction, il serait impossible qu'il pût plaire en France. Voyons la manière dont Florian l'a arrangé :

« *Basile*, malgré sa pauvreté, trouva moyen dans son » humble cabane de bien traiter ses amis, et sur-tout » de marquer sa reconnaissance au vaillant Chevalier de » la Manche ; *Quitterie*, à l'envi de son époux, exaltait » à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, » et ne l'appelait que son Cid. *Don-Quichotte* charmé demeura trois jours avec les amans ; et *Basile*, jaloux de » gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui » l'artifice dont il avait usé.

» Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre » chevalier ; *Gamache* avait employé pour vous enlever » *Quitterie* tous les avantages qu'il avait sur vous, c'est-à-dire ses richesses ; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur » lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit : d'ailleurs un seul titre, » le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts ; vous » étiez aimé : je ne connais rien à opposer à ce mot. Soyez-le

» toujours, *Basile;* et pour l'être, aimez toujours. A pré» sent la seule chose qui doive vous occuper, c'est de tâcher » de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons » que vous avez reçus de la nature. *Quitterie* est à vous » pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux » autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour» propre. Songez à votre fortune: elle n'est rien sans l'amour; » elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme » est sans doute le premier des biens; mais celui qui la » possède a besoin qu'elle soit heureuse, qu'aucun souci, » qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de » leur amour mutuel: or pour cela, mon ami, un peu d'ai» sance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si » vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez » vos talens à forcer la volage fortune de favoriser un tra» vail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y par» viendrez bientôt et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous » manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne » peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont » l'un s'occupe d'entretenir l'abondance, la prospérité dans » la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, » y fixe la joie, la gaîté, délasse celui qui travaille, le » récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie » du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; » je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point » arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des » chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la » douce espérance. »

J'avouerai facilement que Florian a mis dans ce discours une délicatesse trop recherchée, et des idées trop raffinées; mais M. d'Aguilar ne pourra s'empêcher d'avouer aussi que ce morceau, pour des Français, est beaucoup plus agréable que s'il était traduit littéralement. Je multiplierais facilement les exemples qui ne laisseraient aucun doute sur ce que j'avance. Je pourrais citer les *jeux de mots* nombreux qui ne peuvent passer d'une langue dans une autre. Mais, comme on l'a très-bien observé, *le secret d'ennuyer est celui de tout dire.*

Il résulte de tout ceci que, pour le fond, mon opinion se rapproche beaucoup de celle de M. d'Aguilar. Je conviens des défauts de la traduction de Florian, en croyant cependant, comme je l'ai dit dans mon premier article, que M. d'Aguilar a été trop sévère lorsqu'il a avancé qu'elle était *infidelle et inexacte:* mais je persiste à penser qu'il serait très-difficile de faire mieux. Un traducteur qui, sans manquer aux règles du goût, serait plus littéral que Florian, aurait-il le charme du style qu'on estime avec raison dans cet écrivain célèbre? Je pense aussi, et je crois l'avoir assez démontré, que Cervantes n'est point un de ces auteurs parfaits avec lesquels les traducteurs ne doivent prendre aucune liberté. Du reste les raisons de M. d'Aguilar pour soutenir son opinion, celles que j'ai cru devoir lui opposer, me paraissent suffisamment développées pour que le lecteur puisse porter un jugement.

PETITOT.

EXTRAITS.

Œuvres posthumes de M. le duc de Nivernois. Deux vol. in-8°. — Chez les Marchands de nouveautés.

On ne saurait trop se déchaîner contre la manie épidémique de ces éditions posthumes, où des libraires avides déshonorent un auteur sous prétexte de le ressusciter, et l'exhument pour l'inhumer encore: ces compilations indigestes, faites sans choix, sans méthode et sans goût, sont la plupart du tems des croquis informes que l'auteur, s'il avait vécu, aurait condamnés à l'oubli, ou du moins aurait soumis à un examen sévère avant de risquer le jour effrayant de l'impression: les Editeurs n'y regardent pas de si près, et pourvu que leur commerce y gagne, peu leur importe ce que peut y perdre la réputation de l'écrivain. C'est ainsi qu'on a publié, sous le nom de Marmontel et de Laharpe, quelques ouvrages indignes d'eux: l'on nous a donné comme les productions de leur esprit, les premiers jets de leur imagination, et si ces illustres morts pouvaient

renaître un moment, ils désavoueraient, j'en suis sûr, ces prétendus amis qui ont flétri leur mémoire, troublé leur cendre et mis leur renommée à l'enchère.

Quoique les Œuvres du duc de Nivernois, publiées en huit volumes, fussent déjà un peu trop étendues, il ne pourrait adresser de pareils reproches à son Editeur, M. François (de Neufchâteau). Cet Académicien a rassemblé avec autant de goût que de méthode, toutes ses productions oubliées dans les éditions précédentes : on ne connaissait jusqu'à présent que le fabuliste gracieux ; M. de Neufchâteau a voulu nous montrer le négociateur distingué, l'ami sincère, le panégyriste éclairé, le véritable homme de cour, et enfin le philosophe résigné, opposant le courage aux douleurs, et la patience aux outrages. Ce sujet qui lui avait été donné par l'Académie, est devenu entre ses mains une mine féconde; pour louer son illustre confrère, il n'a fait qu'exploiter sa vie : il a réuni dans son discours les qualités les plus opposées, la chaleur, la réserve, l'élégance, l'abandon, et à la manière fine, piquante et neuve dont M. de Neufchâteau a loué son héros, on peut dire que son éloge en fait deux.

Louis-Jules Mancini de Nivernois naquit en 1716; il était petit-fils de ce fameux duc de Nevers, si connu par la protection scandaleuse qu'il accordait à Pradon. Les amis de la saine littérature ne pardonneront jamais à son aïeul les cabales indécentes concertées avec Mme Deshoulières à la première représentation de *Phèdre*. Quand on songe que la chûte de ce sublime ouvrage décida Racine, naturellement très-susceptible, à briser sa plume, on ne peut s'empêcher de rendre le duc de Nevers responsable de cette résolution funeste : sa mémoire reste chargée de ce reproche trop mérité, et rien ne peut excuser le double tort du mauvais goût et de l'abus du pouvoir.

Le duc de Nivernois, son petit-fils, dont on offre aujourd'hui les Œuvres posthumes au public, ne s'est jamais livré à ces excès déplorables ; il a recueilli l'héritage de l'esprit ; mais en fait d'hérésies littéraires, il a renoncé à la succession. Placé par le hasard de la naissance dans un rang supérieur, il a su distinguer le

mérite, reconnaître le talent, et dans un siècle encore plus fertile en *Pradons* que le siècle de Louis XIV, il n'en a jamais protégé aucun.

Le premier volume renferme en grande partie sa correspondance politique; nommé tour à tour aux trois ambassades les plus importantes de l'Europe, M. de Nivernois s'est toujours fait remarquer par quelques traits généreux, par quelques actions éclatantes. Envoyé à Rome en 1749, il fit cesser la procédure déjà commencée contre l'immortel ouvrage de l'*Esprit des lois*, et il sut ainsi s'acquérir un double titre à la reconnaissance des Français et à l'amitié de Montesquieu. Sa mission politique à Berlin, en 1756, avait un but plus important et plus difficile à remplir; il s'agissait de renouveler le traité d'alliance avec la Prusse; mais par une négligence impossible à concevoir, la cour de France ne fit partir M. de Nivernois qu'au moment de la signature d'un traité entre la Prusse et l'Angleterre. L'ambassadeur se trouva donc, en arrivant à Berlin, dans une situation équivoque, pénible, embarrassée, et le triomphe de son esprit fut de captiver, dans cet état de choses, les bonnes grâces de Frédéric: ce grand roi le combla des marques les plus éclatantes de sa faveur, changea pour lui les usages établis, l'admit à sa table, le fit loger à Potsdam, où n'habitaient que les princes souverains; en un mot Frédéric semblait dire à M. de Nivernois, par un accueil aussi aimable: « Si les calculs » de la politique et l'intérêt de mon peuple me forcent » à déclarer la guerre à la France, je suis en paix avec » vous, et j'honore dans votre personne le mérite et » les talens. » Son ambassade à Londres eut un résultat plus brillant, et après avoir surmonté par la modération de son esprit et la douceur de son caractère, toutes les difficultés d'une négociation hérissée d'obstacles, il signa, au mois de novembre 1762, cette paix presque incroyable, devenue depuis un problême pour tous les politiques de l'Europe.

On conçoit, d'après l'importance de ces trois missions, combien les lettres recueillies par M. de Neufchâteau présentent d'intérêt au lecteur; il peut, en les parcourant, s'initier, pour ainsi dire, au mystère des

négociations; il admire l'adresse parfaite avec laquelle M. de Nivernois atteignait le but proposé. Homme d'Etat profond, conciliateur aimable, il cédait quelquefois pour obtenir davantage; il possédait cet art, j'allais dire ce secret, de dénouer sans éclat, de renouer sans honte, et dans le labyrinthe politique, il marchait toujours en tenant d'une main le fil de la négociation et de l'autre le flambeau de l'expérience.

On lit dans la seconde Partie tous les discours prononcés à l'Académie. Reçu dans cette compagnie en 1743 (à vingt-neuf ans) et par une distinction très-rare, nommé en son absence, M. de Nivernois n'a pu se livrer avec assiduité à ses travaux littéraires qu'en 1770, époque à laquelle il quitta la carrière des ambassades; depuis ce moment jusqu'en 1789, il fit, par la lecture de ses Fables, le charme des séances publiques, séances immortelles où les Delille, les Thomas, les Marmontel, les Laharpe faisaient de ces réunions brillantes une lutte de goût, d'esprit et d'éloquence.

De tous les titres littéraires du duc de Nivernois, ses discours académiques nous paraissent les plus durables; chargé pendant trente ans de répondre très-souvent à d'illustres récipiendaires, tels que MM. Séguier, Trublet, Saurin, Condorcet, etc., il s'est toujours acquitté de cette tâche, quelquefois épineuse, d'une manière très-distinguée: ces discours écrits sans ambition, sans enflûre, avec une élégante et noble simplicité, peuvent passer pour un modèle de l'art des convenances, art si nécessaire en ce genre, dont il est si facile de s'écarter, et que M. de Nivernois devait à l'habitude du grand monde. Parmi tous ces éloges très-remarquables par eux-mêmes, celui de Saurin mérite particulièrement d'être cité; un rapprochement singulier lui donne une physionomie à part, et c'est-là que M. de Nivernois a fait preuve de ce talent souple premier caractère de l'écrivain supérieur. Président de l'académie, le 13 avril 1761, à la réception de Saurin, il l'était encore lorsque celui-ci fut remplacé par Condorcet, le 17 novembre 1781; cette circonstance prêtait beaucoup à l'éloquence du sentiment: M. de Nivernois en profita avec une extrême habileté.

ses regrets furent aussi vifs que sa joie avait été grande, il loua une seconde fois, mais il loua autrement, il varia son style, ses formes oratoires, et ces deux discours, qui n'en font qu'un puisqu'ils ont le même homme pour objet, sont deux monumens bien distincts; ils représentent, si je puis m'exprimer ainsi, une colonne triomphale et un Mausolée qui attestent à une double époque la gloire de Saurin, et le talent de son panégyriste.

La prose de M. de Nivernois vaut mieux que ses vers: on avait pu s'en convaincre en lisant quelques-unes de ses fables, et les bouquets, chansons, etc., publiés dans le second volume, en offrent une nouvelle preuve; on trouve beaucoup de couplets tels que celui-ci:

En voyant Gabrielle
Bientôt on s'écria:
Le voilà, le vrai modèle
De toute grâce femelle,
Un ange, le voilà.
D'abord qu'on la connaît
Elle charme, elle plaît;
Quand on l'a pour amie,
On l'aime à la folie;
Chez elle rien n'ennuie,
Tout attache et tout plaît
Quand on l'a pour amie.

Et celui-ci:

Chantons tous, chantons Thérèse,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
C'est le tribut du cœur.
Elle attire notre hommage
Sans effort;
Heureux le cœur qui l'engage
Car le sien est un trésor.

Il faut convenir que de pareils couplets figureraient mieux dans des pastilles que dans un recueil: ils pouvaient plaire dans la société pour laquelle ils ont été composés; dans ces sortes d'occasions, c'est au cœur qu'on s'adresse, et de tous les juges c'est le moins difficile; le seul tort est d'imprimer des à propos qui n'en

sont plus dix ans après, et qui rappellent ce joli vers d'un mauvais poëte :

Chantez la circonstance et mourez avec elle.

Le Théâtre de société laisse également beaucoup à désirer ; on y voit que M. de Nivernois n'était pas initié dans les secrets de Thalie ; ses pièces sont plutôt des portraits de famille que des tableaux du monde, et on est forcé de lui refuser comme auteur comique les éloges qu'on lui accorde à tant d'autres titres.

Nous finirons cet article par une observation générale. Les auteurs dramatiques de nos jours ont à se reprocher d'avilir souvent l'art qu'ils professent ; s'ils mettent en scène un homme de lettres, ils le représentent misérable, avec un habit en lambeaux, souvent vil, toujours ridicule, etc. Déplorable abus de l'esprit qui s'exerce contre l'esprit même, attaque ce qu'il devrait ménager, et force le public au mépris quand il devrait lui inspirer le respect. D'où vient cet acharnement des auteurs contre leurs confrères ? Pour se faire admirer, manquent-ils de beaux modèles à peindre ? Si cela était, je leur en fournirais un ; je dirais au meilleur poëte dramatique du siècle : Peignez un sage chez qui l'enfant promit un homme, dont l'étude a nourri les jeunes années et consolé la vieillesse, un citoyen recommandable qui a réuni tous les honneurs sans connaître l'ambition, et qui remplissait toutes ses places comme un honnête homme paye ses dettes : représentez-nous un écrivain distingué en qui l'amour des lettres était la passion la plus vive après celle de la vertu, un grand seigneur faisant de son hôtel le rendez-vous de l'esprit, du goût et de la beauté ; tout à la fois Horace par la philosophie et Mécène par la naissance ; réunissant tout ce que la cour donne de politesse, tout ce que l'art militaire donne de gloire et tout ce que l'étude procure d'instruction : peignez-nous un grand propriétaire appelant ses vassaux mes enfans pour leur faire oublier qu'il était leur maître ; semez votre drame de ses plus beaux traits de générosité, et pour être sûr d'être tout ensemble intéressant et fidèle, intitulez cet ouvrage : *Le Duc de Nivernois.* M. DE C.***.

VARIÉTÉS.

Spectacles. — *Vaudeville.* — On a donné le 21 octobre, à ce théâtre, la première représentation du *Petit-Maître au Marais*, ou *une Leçon de bonnes Gens.*

Le public n'ayant pas accueilli cet ouvrage, nous nous dispenserons d'en donner l'analyse : nous ne pouvons cependant nous empêcher d'observer que l'idée principale de cette pièce nous a paru fausse. Le *Marais* est-il donc *exclusivement* peuplé de *bonnes gens*, et ne rencontre-t-on dans la Chaussée d'Antin et les autres quartiers de Paris, que des jeunes gens aussi ridicules que le petit-maître, héros de la pièce ? S'il est vrai que cet ouvrage soit des deux auteurs que l'on désignait dans toute la salle, et qui sont connus par des succès nombreux et mérités, il faut en conclure qu'avec beaucoup d'esprit et d'habitude il est encore possible de se tromper ; que les Homère du Vaudeville peuvent aussi quelquefois sommeiller.

Sociétés savantes. — *Paris.* — La Société philotechnique, distinguée depuis long-tems par les talens et les lumières des membres qui la composent, a tenu dimanche, 18, une séance publique. L'assemblée était nombreuse ; les lectures ont été variées et intéressantes. On a sur-tout remarqué deux pièces d'une certaine étendue, et dans deux genres très-différens. L'une est de M. Victorin Fabre ; c'est un poëme ossianique intitulé : *Lemor.* Ce poëme, lu par M. Luce de Lancival, a été vivement et unanimement applaudi. Le poëte nous a paru faire du genre d'Ossian un emploi très-heureux : sans lui rien ôter de son énergie, il l'a ramené dans ses vers, à la grâce et au bon goût. — La seconde pièce dont nous venons de parler, est de M. Lavallée ; c'est une *Epître à M^r Millevoye*, sur les *Soucis en vermeil*, décernés par les *Jeux floraux*, comme prix académiques. On a distingué dans cette pièce une foule d'excellentes plaisanteries ; le rire était sur toutes les lèvres ; plusieurs tirades sont écrites avec esprit et élégance. — On a paru écouter

aussi avec intérêt un rapport de M. Le Barbier sur le fronton sculpté par M. Moitte, dans la cour du Vieux-Louvre; un Discours sur les voyages, par M. Le Mazurier; et quelques autres pièces de poésie.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *Philadelphie, 24 Août.* — Il vient d'être publié, par ordre du président des Etats-Unis, divers avis et proclamations, ayant pour objet de faire un appel à l'énergie de la nation, et d'opérer la levée de soixante mille hommes, autorisée par l'acte du congrès du 24 février 1807.

Les agens anglais ont trouvé moyen de s'emparer de l'esprit d'un bon nombre de nos écrivains politiques, et, depuis quelques semaines, on ne lit dans la plupart de nos journaux que des apologies du gouvernement anglais, et des dissertations qui ont pour but de calmer l'indignation dont le peuple des Etats-Unis est animé contre la Grande-Bretagne.

— On mande de la Havane que l'ordre y a été donné, le 10 juillet, de mettre le séquestre sur toutes les marchandises anglaises, et qu'un avis de l'amirauté engage tous les négocians à suspendre l'envoi de tous vaisseaux, argent ou marchandises en Angleterre.

ANGLETERRE. — *Londres, 1er Octobre.* — On mande des Indes-Orientales qu'on vient de découvrir, dans les environs de Vellore, une conjuration ourdie par les officiers des troupes indigènes. L'insurrection devait éclater pendant une fête donnée par une dame à tous les officiers européens : le régiment le plus impliqué est le 20e; mais chaque jour on découvre des complices dans l'état-major des autres régimens.

— A Portsmouth, on vient de donner des ordres pour que tout soit prêt dans le port à recevoir les vaisseaux de guerre danois attendus d'un jour à l'autre de Copenhague.

— On lit dans une gazette de Londres du 2 octobre : « Nous apprenons de Lisbonne que tout y est dans la plus

grande activité pour l'équipement de toute la marine portugaise. On avait fait pendant quelques jours une presse très-sévère : on avait doublé les gages et les primes accordés aux matelots, et l'opinion générale était que la famille royale allait s'embarquer pour le Brésil. »

(Il paraît qu'en effet le gazetier était bien instruit. Plusieurs papiers français ont annoncé, depuis, que le Prince-régent était parti de Lisbonne avec toute la Cour. Mais l'*Argus* observe que cette nouvelle n'est point certaine; que les négociations entre la France et le Portugal étaient encore en pleine activité à une époque très-récente; qu'il convient donc d'attendre avant de rien publier sur un si grand événement).

DANEMARCK. — *Copenhague, 29 Septembre.* — Il vient encore d'arriver un certain nombre de vaisseaux de guerre anglais, tels que cutters, sloops, etc. Une partie des troupes anglaises s'est portée vers Elseneur; les autres corps ont établi leurs quartiers d'hiver soit dans nos environs, soit dans les divers districts de notre île. L'espoir que l'on avait d'être incessamment débarrassés de pareils hôtes, ne paraît pas devoir se réaliser; car tout ce qu'on voit annonce de leur part des intentions contraires. C'est ainsi que les Anglais se jouent des traités même qu'ils font signer les armes à la main.

— Plusieurs articles du journal officiel qui s'imprime à Kiel, expriment toute l'indignation qu'éprouve le Gouvernement danois de la conduite atroce des Anglais. On y voit l'intention bien prononcée de reprendre par la force ce qui a été ravi par la plus indigne ruse. D'après ce langage, on prévoit que l'envoyé anglais, M. Merry, si on le reçoit à Kiel, ne réussira pas dans sa mission.

ALLEMAGNE. — *Vienne, le 3 Octobre.* — Les dernières nouvelles de Bucharest portent ce qui suit : « Les Russes ont mis tous les charriots en réquisition pour évacuer la Valachie et la Moldavie. Dès que les malades auront atteint Focksain, les colonnes se mettront en marche rétrograde sur le Dniester. »

— On a essuyé à Vienne, le 1^er octobre, à deux heures du

matin, un ouragan terrible, accompagné de légères secousses de tremblement de terre. — Le clocher de l'église paroissiale a été brisé par le milieu, des murs ont été renversés, des toîts emportés. — Au Prater, les plus gros arbres ont été déracinés. — Les dommages causés par cet accident sont incalculables.

— On assure que, dans le Tyrol, tous les monastères vont être incessamment supprimés.

Italie. — *Milan, 7 Octobre.* — Il vient d'être établi un Conservatoire de musique dans le couvent supprimé *della passione.* Dix-huit jeunes gens et six jeunes filles y seront instruits aux frais du Gouvernement.

Naples, le 29 Septembre. — On écrit de Malte, que la garnison de cette île est réduite à un très-petit nombre, et que les Anglais ont été contraints d'envoyer en Egypte tout ce qu'ils avaient de troupes disponibles. D'après les mêmes nouvelles, les Anglais ont éprouvé à Rosette un échec terrible de la part des Turcs; il ne restait plus dans le port de cette dernière ville qu'un seul vaisseau de ligne anglais et une seule frégate.

— L'Académie militaire de Naples, qui s'était rendue si célèbre dès les premières années de son établissement, et qui, après avoir beaucoup souffert depuis 1799, avait été supprimée en 1805, vient d'être rétablie sur un nouveau pied, et tout fait présumer qu'elle prospèrera de nouveau.

— Le roi de Naples fait en ce moment une seconde tournée dans quelques provinces du royaume. S. M. arriva le 27 à Morcone; elle y entendit les plaintes des habitans contre le gouverneur qui a extorqué de l'argent de plusieurs personnes, pour les faire remettre en liberté. Le roi a destitué ce gouverneur, et l'a fait conduire à Naples, où il sera traduit devant le tribunal criminel, et puni d'après toute la rigueur des lois. S. M. a nommé à sa place un particulier qui jouit de l'estime de tous les habitans.

Portugal. — *Le 2 Octobre.* — Un décret du 27 septembre ordonne, vu la stagnation qu'a éprouvée le commerce de

Lisbonne, que *le jour de l'échéance des lettres de change du pays seulement, sera prorogé par trois mois de plus, gardant à ces mêmes lettres, toute leur vigueur*, etc.

— Une lettre du ministre Aranjo, à la Junte de commerce, annonce le départ de l'ambassadeur d'Espagne et du chargé d'affaires de France; mais elle fait espérer que leur absence ne sera point suivie d'hostilités.

Malgré cette lettre, on est, à Lisbonne, dans la plus grande inquiétude. — Dans les comptoirs anglais, on vend les marchandises en toute hâte et à tout prix.

Jusqu'à la date du 4 octobre, rien ne donne lieu de croire à la désertion du Prince-Régent. (Voyez cette nouvelle à l'article *Angleterre*).

(INTÉRIEUR.)

PARIS. — Le Muséum Napoléon, depuis que les objets d'arts, conquis en Allemagne, sont offerts à la curiosité publique, est visité par une foule immense, on ne peut approcher qu'avec peine des statues et des tableaux qui excitent le plus d'intérêt. La Notice de ces objets, dont toute la partie relative aux antiquités, a été rédigée par M. Visconti, est instructive et intéressante.

Le Muséum n'est pas le seul établissement qu'aient enrichi les conquêtes de S. M.; la Bibliothèque impériale a aussi reçu : 1°. deux cent quarante-deux manuscrits rares et précieux, dont plusieurs sont en langue orientale; 2°. Quatre-vingts ouvrages imprimés, du XV^e siècle, qui sont autant de monumens typographiques.

SÉNATUS-CONSULTE.

Extrait des registres du Sénat-Conservateur, du 12 *oct.* 1807.

Le Sénat-Conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'art. XC de l'acte des constitutions, du 22 frimaire an VIII;

Vu le projet du sénatus-consulte, rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique, en date du 16 thermidor an X;

Après avoir entendu les orateurs du Conseil-d'État, et le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 9 de ce mois;

Considérant que, par l'article LXVIII de l'acte des constitutions du 22

frimaire an VIII, les juges ne conservent leurs fonctions à vie qu'autant qu'ils sont maintenus sur les listes d'éligibles ;

Qu'il importe de suppléer pour le passé à cette prévoyance de la loi, et que pour l'avenir, il est nécessaire qu'avant d'instituer les juges d'une manière irrévocable, la justice de S. M. l'Empereur et Roi soit parfaitement éclairée sur leurs talens, leur savoir et leur moralité, afin qu'aucune partie de leur conduite ne puisse altérer, dans l'esprit des justiciables, la confiance et le respect dus au ministère auguste dont ils sont investis,

Décrète ce qui suit :

Art. Ier. A l'avenir les provisions qui instituent les juges à vie, ne leur seront délivrées qu'après cinq années d'exercice de leurs fonctions, si à l'expiration de ce délai, S. M. l'Empereur et Roi reconnaît qu'ils méritent d'être maintenus dans leur place.

II. Dans le courant de décembre 1807, il sera procédé, dans la forme ci-après déterminée, à l'examen des juges qui seraient signalés par leur incapacité, leur inconduite et des déportemens dérogeant à la dignité de leurs fonctions.

III. Cet examen sera fait sur un rapport du grand-juge, ministre de la justice, renvoyé par ordre de S. M. I. et R. à une commission de dix sénateurs nommés par elle.

IV. La commission pèsera les faits, et pourra demander au grand-juge ministre de la justice, des éclaircissemens sur ceux qui ne lui paraîtraient pas suffisamment établis. Elle pourra même demander au grand-juge, d'appeler devant elle, les juges dont la conduite aurait paru susceptible d'examen.

V. D'après le résultat de ses recherches, et avant le 1er mars 1808, la commission présentera à S. M. I. et R. un avis motivé, dans lequel seront désignés les juges dont elle estime que la nomination doit être révoquée.

VI. Il est réservé à S. M. I. et R. de prononcer définitivement sur le maintien ou la révocation des juges désignés dans le rapport de la commission.

VII. Il n'est pas dérogé à l'art. LXXXII de l'acte des constitutions du 16 thermidor an X.

Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à S. M. impériale et royale.

ANNONCES.

Il a paru, il y a quelques semaines, un *Eloge historique du général d'Hautpoul*, fait d'après les matériaux rassemblés par M. Boileau, son ami. Cet ouvrage, dont on est redevable à ce notaire aussi instruit qu'estimable, est rempli d'intérêt et d'éloquence, et présente un monument recommandable sous le rapport de l'amitié et du talent. Nous en parlerons en détail.

(N° CCCXXVIII.)

(Samedi 31 Octobre 1807.)

DEP. ... 5. cen

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

L'AMOUR BERGER,

Imitation du prologue de l'Aminte, poème du Tasse.

Chi crederia, che sotto umane forme, etc.

Quel mortel connaîtrait le dessein qui m'amène ?
Sous l'habit pastoral, sous une forme humaine,
Je suis Dieu, non un Dieu vulgaire et sans autel :
Je commande, du sein de l'Olympe immortel,
Au fer sanglant du Dieu qui préside à la guerre,
Au trident dont Neptune ébranle en vain la terre ;
Et, soumis à ma voix, du monarque des Dieux
Les foudres éternels se taisent dans les cieux.
A cet aspect nouveau, ce vêtement champêtre,
C'est en vain que Vénus voudrait me reconnaître.
Tu me contrains à fuir le céleste séjour,
O ma mère ! et tes yeux ne verront plus l'Amour.
Tu voudrais gouverner mes flèches et moi-même ;
Tu voudrais, m'exilant de ces beaux lieux que j'aime,
Ambitieuse et vaine, asservir à mes lois
L'orgueil du diadême et le sceptre des rois ;
Me ravir des bergers les vallons solitaires,
Et des jeunes Amours, mes ministres vulgaires,
Armant la main timide, et dirigeant les traits,
Réserver à leurs jeux l'empire des forêts !
Ah ! je brise un lien dont ma gloire s'offense.
Si tout annonce en moi l'âge heureux de l'enfance,

Je ne suis point enfant ; et le sort dans ma main
A mis l'arc brillant d'or et le flambeau divin.
  Ton pouvoir, ô Vénus ! ne cause point mes craintes ;
Mais d'une mère, hélas ! la tristesse et les plaintes
Ebranlent mon courage ; et le toît des bergers
Souvent cache ma fuite en ces rians vergers.
Alors tu viens offrir, dans ta douleur amère,
Un baiser, ou peut-être une faveur plus chère,
A celui dont les yeux pourraient suivre mes pas :
Aveugle déité ! ne te souvient-il pas
Des transports enivrans que ma présence inspire,
Et les baisers d'amour perdent-ils leur empire ?
  Tes efforts seront vains : pour la première fois
J'ai déposé mon arc, mes ailes, mon carquois,
Antiques attributs dont s'honore ma gloire ;
Mais je m'assieds encor sur mon char de victoire.
Le magique flambeau dont mon bras est armé,
En modeste houlette à ma voix transformé,
Rend invisible à l'œil sa flamme révérée ;
Et ce dard que je tiens, dont la pointe ignorée
De l'éclat d'un or pur n'éblouit pas les yeux,
Est le trait de l'Amour et l'ouvrage des Dieux.
Ce simple javelot, où mon espoir se fonde,
Aujourd'hui va porter une atteinte profonde
Au sein d'une beauté qui, rebelle à mes lois,
S'égare sur les pas de la reine des bois.
Oui, Silvie abaissant une fierté sauvage,
Doit offrir à l'Amour les roses du bel âge.
Je saurai l'enflammer de cette même ardeur
Qu'Aminte encore enfant sentit naître en son cœur,
Quand tous deux, enivrés d'une innocente joie,
Des monstres des forêts déjà faisaient leur proie.
Viens combattre, ô Pitié propice à mon dessein,
L'orgueil de la pudeur qui règne dans son sein :
Viens attendrir son ame, et tu rendras plus sûre
Des flèches de l'Amour l'éternelle blessure.
Accours, douce Pitié, viens seconder mes vœux.
  Cependant, ô Bergers ! livrez-vous à vos jeux :
Moi, le front ceint des fleurs qui couronnent vos têtes,
Confondu parmi vous, et partageant vos fêtes,
Je saurai triompher ; et les regards humains
Suivraient en vain le dard que lanceront mes mains.
  Oui, bientôt des amans la déité suprême
Semblera parmi vous se fixer elle-même.

Un pouvoir inconnu doit épurer vos sens,
Par un charme secret adoucir vos accens,
Enchanter cet asyle; et de vos forêts sombres
Le mystère et l'Amour habiteront les ombres.
Au pouvoir de l'Amour rien ne fut étranger.
J'égale, en me jouant, le héros au berger,
Le chalumeau rustique à la lyre savante;
Et si contre mes lois ta rigueur fut constante,
Vénus, couvre ton front de ce voile odieux
Que l'erreur des mortels étendit sur mes yeux.

HENRI TERRASSON (de Marseille).

L'AUTOMNE.

ODE.

Sur les flancs du Jura déjà rougit le hêtre,
Déjà son front est ceint d'un bandeau de frimats,
Et Progné délaissant le toit qui la vit naître,
Va chercher de plus doux climats.

Du Léman qui mugit, soulevé par l'orage,
L'onde inhospitalière a banni l'Alcyon;
Le nocher rentre au port et, tranquille au rivage,
Rit des menaces d'Orion.

Pomone en renouant sa ceinture flottante,
Incline sa corbeille et répand ses trésors;
Et l'Hiver qui la suit, d'une robe éclatante,
Va bientôt revêtir ces bords.

Tremblante à son aspect, la Dryade éplorée,
Jette un dernier regard sur les champs dépouillés,
Et court au sein des bois d'une mousse lustrée
Tapisser les troncs défeuillés.

Tantôt dans nos vallons règne un profond silence
Qu'interrompt le corbeau par ses croassemens;
Tantôt l'Aquilon gronde, et le pin qu'il balance
Répond seul à ses sifflemens.

Pourquoi ces longs soupirs, cette sombre tristesse?
Le printems, mes amis, ne peut durer toujours.
Les fleurs et les glaçons, les pleurs et l'allégresse
De nos ans partagent le cours.

Eole fond sur nous de nos Alpes glacées :
Son règne a commencé ; son règne doit finir ;
Pourquoi, s'il est ainsi, tourmenter nos pensées
Des soins trompeurs de l'avenir ?

Espérons tout des Dieux : les Dieux feront le reste.
Dès qu'ils ont apaisé la colère des vents,
Ils ne fatiguent plus ni le cyprès funeste,
Ni l'ormeau courbé par les ans.

Quand le roi de l'Olympe a d'un regard sévère
Replongé les Autans au fond de leurs cachots,
Amante des Zéphyrs, soudain la Primevère
Emaille le bord de nos ruisseaux.

En attendant, livrons à la flamme brillante
L'arbre dont les éclats étonnent les foyers,
Et mêlons au nectar de la cuve fumante
Celui qu'ont mûri nos celliers.

Venez ; foulons la grappe, et d'un œil prophétique,
Sous la feuille qui meurt, sachons voir des boutons.
Si la rose n'est plus, eh bien ! que la colchique (1)
A son tour ombrage nos fronts.

Tendre et dernier présent que Palès fait éclore,
Sans cortége, sans pompe, elle s'offre à nos yeux,
Et brigue, en rougissant, l'honneur d'embellir Flore
Dont elle annonce les adieux.

A ses pâles couleurs unissons ce lierre
Qui rampe sur nos murs de ses festons couverts,
Arbre cher aux neuf Sœurs et que Bacchus préfère
Au pampre ennemi des hivers.

Il en pare et son thyrse, et sa tête et la coupe
Où, compagne des Ris, enfans de la Gaîté,
Hébé dans les banquets de la céleste troupe
Lui verse l'immortalité.

M. de Bridel.

---

(1) Plante qui fleurit en automne dans les pâturages, et qui annonce le retour de l'hiver. Sa fleur sort de terre toute nue et sans être accompagnée d'aucune feuille. C'est le *colchicum autumnale* de Linné.

APOLOGIE DE L'ART D'AIMER D'OVIDE (2);

PAR LUI-MÊME.

Mes jeux ont offensé la censure chagrine.
Ma Muse est, à l'en croire, un peu trop libertine.
Pourvu que Rome vante et mon nom et mes vers,
Que m'importe le fiel de ces censeurs amers?
Zoïle a dénigré le grand chantre d'Achille,
Et le nom de l'Envie est celui de Zoïle.
Toi par qui des Troyens le chef religieux
A conduit sur nos bords sa fortune et ses Dieux,
Ton poëme a trouvé des censeurs sacriléges,
Et ta gloire contre eux n'a point de priviléges.
Oui, tout ce qui s'élève est envié toujours.
Les vents grondent le plus sur les plus hautes tours.
Toi qui de mes écrits condamne la licence,
Pourquoi peser des riens dans ta grave balance?
Calliope en grands vers chante les grands exploits.
La tragédie élève et son geste et sa voix.
Le masque de Thalie est le masque du rire.
L'Iambe est un poignard aux mains de la Satire.
La modeste Elégie, en tons plus ingénus,
Célèbre le carquois des Amours demi-nus.
Sapho chantera-t-elle Achille et sa colère?
Et Cydippe, pour chantre, aura-t-elle un Homère?
Ira-t-on peindre en vers, dignes d'être honnis,
Thaïs en Andromaque, Andromaque en Thaïs?
Je chante pour Thaïs, et Thaïs n'est pas prude:
Et je dois pour Thaïs égayer mon étude.
Si ma Muse plaisante en des sujets plaisans,
De quoi m'accusez-vous? mes vers sont innocens.

DESAINTANGE.

ENIGME.

Tel que l'arbre qui, dans Eden,
Fut fatal à nos premiers pères,
Je produis des poisons ou des fruits salutaires,
Je fais le mal, je fais le bien.

---

(2) La traduction en vers de ce poëme, sera en vente sous peu de jours, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires.

Comme cet arbre j'ai des feuilles,
Mais sans avoir de tronc, de branches comme lui.
C'est dans mon sein pourtant, lecteur, que tu recueilles
La vérité, l'erreur, le plaisir ou l'ennui.

AUTRE.

A l'être vicieux je ne sers pas de frein,
A me provoquer même on le croirait enclin.
Ma tête à bas, il s'agit d'autre chose,
D'un cœur indifférent, c'est la métamorphose;
Portez un nouveau coup, vous verrez sans laurier,
Ce qu'en rendant son arme est un triste guerrier.
Mais pour cette fois-ci, votre main meurtrière
Va finir ses exploits d'une aimable manière,
Laissant à découvert ce qui, dans la gaîté,
Fait un parfait contraste avec la gravité.

CHARADE.

Au milieu des débris de la grandeur romaine,
La faux du tems ne m'a pas respecté;
Je m'élève avec majesté
Sur les deux rives de la Seine;
J'ai quelque part la figure d'un T.

J'ai six pieds : trois sont du domaine
Ou d'un Chérin, ou d'un Hosier;
Trois sont connus du menuisier :
Cependant j'appartiens à la structure humaine,
Et vous me trouverez à la fois
Dans la bouche du pauvre et dans celle des rois.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *O*.

Celui du Logogriphe est *Troc*, dans lequel on trouve *roc*, *cor*, *or*.

Celui de la Charade est *Mi-nuit*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

LA MORT DE SOCRATE. (Suite).

SCÈNE QUATRIÈME.

LE GEOLIER, ET LES MÊMES.

LE GEOLIER.

Seigneur, me voici !

MÉLITUS.

Que fais-tu donc ?

LE GEOLIER.

Seigneur, je broie la ciguë. Le soleil va bientôt se coucher. Je viens de tourner le dernier sable de l'horloge.

(*Socrate relève la tête, et tourne des yeux pleins d'espérance vers le ciel*).

MÉLITUS (*au geolier*).

Va voir qui sont ceux qui crient à la porte.

(*Le geolier sort*).

LYCON.

Je demande qu'on ne laisse entrer personne avant que j'aye proposé à Socracte tous mes argumens. Ceux qui me restent sont péremptoires. Il n'y a rien à y répondre.

MÉLITUS.

Nous avons trop de plaisir à vous entendre pour ne pas vous donner toute notre attention.

ANITUS (*à Lycon*).

Il faut avouer que les Dieux ont réuni en vous toutes les forces de la raison humaine. Quelle tête ! Quelles conceptions !

(*Le geolier rentre*).

LE GEOLIER (*à Mélitus*).

Seigneur, ce sont la femme et les enfans de Socrate qui demandent qu'on les laisse entrer.

MÉLITUS.

Cela ne se peut à présent.

LE GEOLIER.

Ils vous en supplient au nom des Dieux et de la nature; ils pleurent.

MÉLITUS.

Je ne connais point d'autre nature que la loi.

LE GEOLIER.

Ses disciples demandent la même faveur. Ils disent que la loi le permet.

MÉLITUS.

Dis-leur que le magistrat le défend. Les voilà nouveaux interprètes des lois comme de la religion. Tel maître, tels disciples. Ils mériteraient bien de passer le pas avec lui. *(Au Geolier) :* Dis-leur d'attendre, et à la garde de repousser toute cette populace, loin de la porte, au-delà du vestibule et de la barrière.

LE GEOLIER.

Seigneur, vous allez être obéi. *(Il sort).*

MÉLITUS *(à Lycon).*

Vous pouvez commencer, docte Lycon, et parler tant qu'il vous plaira.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES.

LYCON *(à Socrate).*

Vous dites donc, Socrate, que la terre est couverte des bienfaits de la Divinité; mais d'où viennent, je vous prie, les orages, les grêles, les tonnerres, les débordemens de rivières, les tremblemens de terre, les pestes, les maladies, les calomnies, les jalousies, les incendies, les procès, les querelles, les guerres, les famines, les banqueroutes et la mort. *(Il se met à rire).* En ai-je nommé assez? Je crois bien que ce sont de véritables maux que ceux-là. Répondez si vous le pouvez. *(Il se met à rire et, à son exemple, Mélitus et Anytus).*

SOCRATE (*souriant*).

Ces prétendus maux, Lycon, entretiennent l'harmonie générale de cette terre ; ils y sont nécessaires. La plupart y sont rares. Mais jetez un coup-d'œil sur les biens que la Divinité y répand à chaque instant. Le soleil en est le dispensateur. Son char d'or, comme dit Homère, est attelé tous les matins par les heures qui conduisent ses quatre coursiers, le Lumineux, l'Empourpré, l'Ardent et l'Amoureux. La plus jeune des heures, à demi-éveillée, sort la première de dessous le manteau safrané de l'Aurore. Eblouie du premier éclat du jour, elle frotte, en souriant, ses yeux encore humides. Ses sœurs, de différens âges, la suivent parées d'argent, de vermillon et de pourpre. Elles s'élèvent au plus haut des cieux, en formant, toutes ensemble, des chœurs de danses et de concerts autour du Soleil, leur père. Chemin faisant elles ensemencent la terre de fleurs brillantes et fugitives comme elles. Ces filles célestes viennent tour à tour se réfugier sous le voile constellé de la nuit. A peine Apollon a-t-il disparu pour éclairer d'autres horizons, que Diane, sa sœur, portée sur un char d'argent attelé de deux chevaux noirs, vient réfléchir sur le nôtre une partie des rayons fraternels. Elle soulève de son sceptre le crêpe des nuits. A la faveur de sa lumière sororale, elle fait encore apparaître les monts escarpés, les vallées profondes et leurs eaux reverbérantes sous un firmament étincelant de mille et mille feux. Des Nymphes couronnées de mousse tournent autour d'elle en silence, versant sur la terre des corbeilles de pavots.

Pendant qu'elle parcourt le cercle oblique des nuits, elle trace celui des semaines et des mois qui accompagnent le Soleil dans le cours des saisons et de l'année. Elle est la mère des mois semblables aux différens âges de la vie et à leurs périodes. Le premier de tous, entouré de neiges, de pluies et de vents nébuleux, comme un enfant dans ses premiers langes, ne verse que des pleurs et ne fait entendre que de tristes rugissemens. Ses frères le suivent, l'un couronné de verdure, dans une enfance déjà riante, l'autre de

boutons de fleurs dans l'adolescence ; un autre des roses éclatantes, mais épineuses, de l'ardente jeunesse ; les suivans apportent les différens fruits de la virilité. Le dernier se traîne après eux et ferme l'année ; chauve et à barbe blanche, c'est lui qui dépouille les forêts de leurs feuilles et les couvre de frimats.

Ainsi la reine des nuits, dans sa course inégale, roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière versatile. Comme une navette céleste elle entrelace de ses rais d'argent les rayons du soleil, et en forme ce réseau de la vie dont les nœuds merveilleux produisent les amours et les générations. Le soleil en engendre les chaînes éternelles, la lune en fournit les trames passagères, dont le tems coupe tour à tour les fils pour en faire renaître de nouveaux. Pour l'astre du jour, il répand sur tous les mondes qui l'environnent d'autres concerts de lumières, de couleurs, de mouvemens et de vie en se conjuguant avec d'autres Phébés. Semblable à la Divinité dont il est la plus vive image, il ne se communique à nous que par des bienfaits, et si nous voulons porter nos contemplations jusques dans son sein, il éblouit notre vue, comme celles que nous osons hasarder sur la Divinité éblouissent notre entendement.

LYCON.

C'est-là sans doute un fragment de votre hymne à Apollon et à Diane. Je hais toutes ces longueurs qu'on appelle de l'éloquence. C'est un langage indigne d'un philosophe ; pour moi je n'emploie que celui de la physique. Je préfère à ces vaines bouffissures le simple squelette de la pensée.

SOCRATE.

La nature ne nous montre de squelettes que dans les corps qu'elle a livrés à la mort. Elle revêt de couleurs et de formes ravissantes ceux qu'elle remplit de vie. C'est sans doute pour plaire principalement aux hommes qui sont les seuls êtres auxquels elle a donné le sentiment de toutes les beautés. Les philosophes doivent suivre son exemple quand ils parlent de ses ouvrages.

LYCON.

Si la nature avait voulu plaire aux hommes, elle se serait trompée dans son but comme dans ses moyens. En effet, à peine sont-ils entrés dans la vie qu'ils sont forcés de la quitter. Les uns meurent dans le sein de leurs mères, d'autres en venant au monde, ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence. Il en est fort peu qui parviennent à la vieillesse, et quand ils vivraient tous autant que Nestor, que serait-ce après tout qu'une carrière aussi courte ? S'il y avait des Dieux dispensateurs de la vie humaine, ils seraient inconséquens.

SOCRATE.

Croyez-moi, Lycon, la vie est un bienfait des Dieux et la mort en est un aussi. Le monde, où la vie nous donne entrée, est une fête bien plus magnifique et plus solennelle que celle des jeux olympiques. Nous y sommes à la fois acteurs, spectateurs et juges. La Divinité nous y introduit tour à tour comme des étrangers qui au fond n'y ont aucun droit. Elle permet aux uns d'y rester un jour, à d'autres deux jours, à d'autres davantage. Devons-nous trouver mauvais qu'elle nous appelle ensuite à d'autres scènes, sans doute pour y jouer d'autres rôles? A quelque âge que nous mourions, nous devons sortir de cette vie comme d'un banquet, en remerciant et bénissant la Divinité qui nous y a invités gratuitement: (*après une pause, il sourit.*) mais, Lycon, il paraît que vous vous y plaisez bien plus que vous ne dites, puisque vous voudriez y rester toujours.

LYCON.

Moi, m'y plaire! comme un malheureux à la galère où il est enchaîné. Eh! qui jouit de ce prétendu festin? il semble que les mets qu'on y sert soient livrés au pillage. Ils sont la proie du plus fort ou du plus rusé. On ne les conserve qu'à force d'artifices, au milieu des procès, des impôts, des guerres et des superstitions, monstres toujours prêts à les enlever, comme des harpies. Enfin les peuples même ne se procurent le plus simple nécessaire qu'à force de travaux. Oh! s'il y avait des Dieux, ils seraient méchans!

SOCRATE.

Vous n'avez cherché la Providence que dans la Société des hommes. Encore si vous les aviez observés avec quelque attention, vous verriez que le méchant seul y vit dans de continuelles alarmes. Le juste au contraire, quel que soit son sort, passe sa vie dans un cercle perpétuel de jouissances. Le travail dont vous vous plaignez au sein de vos loisirs en est une source constante pour lui. Il est d'abord le frein le plus assuré de ses passions. Il développe les facultés de son ame ou au moins celles de son corps. Il les fortifie par de continuels exercices. C'est par lui qu'il jouit des productions de tous les élémens et de l'amitié de ses semblables, auxquels il est utile. Lui enlève-t-on les fruits de ses travaux? est-il privé des biens les plus communs? il tourne les yeux vers l'avenir, et son cœur vers cette Providence que vous méconnaissez. La mort qui effraye tant les méchans ne lui paraît qu'un passage à un état plus heureux ou au moins plus tranquille. Il juge, par ce que la Divinité a fait pour le bonheur des hommes dans ce monde, de ce qu'elle peut faire pour eux dans un autre. Il s'endort en paix sur son sein, comme un enfant qui souffre sur le sein maternel.

LYCON.

Mais où est donc cette Providence dont vous parlez sans cesse? dans des atômes. Ce monde si magnifique, selon vous, n'en est qu'un assemblage fortuit réuni et mu par les lois éternelles du mouvement, puisqu'enfin il faut le dire.

SOCRATE.

Mais d'où viennent ces atômes? quelle main a pris d'abord la peine de les réduire en poussière impalpable et leur a donné ensuite les moyens de s'accrocher de mille manières différentes à l'aide d'un simple mouvement? où est l'origine de ce mouvement?

LYCON.

En eux-mêmes. L'attraction est inhérente à la matière, et la matière est éternelle.

SOCRATE.

Mais s'il est ainsi, comment la matière s'est-elle d'abord

divisée en atômes ? Ils ne devaient jamais se séparer les uns des autres, puisqu'ils s'attirent toujours.

LYCON.

Cela est ainsi ; Démocrite l'a dit.

SOCRATE.

Oh Lycon ! un athée est dans la nature comme un aide-manœuvre dans un superbe palais, où il ne voit tout au plus que l'équerre et le niveau qui en ont élevé les murs. Il ne fait aucune attention aux proportions des colonnes, aux belles formes des statues, à la distribution des appartemens convenables aux divers besoins de ses habitans, ni à aucune des harmonies et concordances du plan dont un habile architecte a tracé l'ensemble. Son intelligence, toujours attachée à son mortier, ne peut plus s'élever au-dessus de ces conceptions grossières. Ainsi le matérialisme abrutit l'esprit et endurcit le cœur. Quoi ! il ne s'est jamais élevé dans le vôtre le plus petit mouvement de reconnaissance, d'amour et de religion à la vue d'un arbre chargé de fruits, d'une vierge belle et modeste, ou du lever de l'aurore ?

(*Lycon se met à rire*).

Grand Dieu ! l'athéisme est la plus terrible punition de l'athée !

LYCON (*à demi-fâché*).

Quoi ! ce ne sont pas des atômes éternels qui ont tout formé en s'attirant et s'accrochant mutuellement ?

SOCRATE.

Si ces atômes s'attirent et s'accrochent sans cesse, ils ont dû faire un bloc unique de tout l'Univers. Il serait à présent impossible d'en trouver un séparé des autres qui pût en donner au moins une idée.

LYCON.

Mais ils se repoussent aussi.

SOCRATE.

S'ils s'attirent et se repoussent à la fois, ils devraient tenir

le monde en perpétuelle dissolution. On devrait voir les corps célestes tantôt se réunir en masses informes, tantôt se dissiper en poudre. Le soleil et la lune n'auraient pas cette forme sphérique si propre au mouvement, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils fussent plutôt en globe qu'en pyramide ou en cube.

LYCON.

Si fait, si fait; parce que ces astres ayant été originairement dans un état de mollesse, les atômes du centre ont dû attirer ceux de la circonférence vers eux et en former une boule.

SOCRATE.

Mais pourquoi ceux de la circonférence n'auraient-ils pas attiré ceux du centre vers eux, puisqu'ils étaient à la même distance? Ils auraient dû tourner des astres en forme de coupes de fuseaux, etc. D'ailleurs, comme vous dites qu'ils se repoussent en même tems, ils n'ont jamais dû se réunir? mais si les astres ont été dans un état de mollesse qui les a arrondis par une attraction centrale, pourquoi sont-ils maintenant dans un état de sécheresse qui les maintient dans leur rondeur? Les vapeurs dont ils étaient imbibés n'ont jamais dû s'évaporer, puisqu'elles étaient attirées au centre aussi bien que les parties solides.

LYCON.

Toutes vos réponses ne sont que du verbiage.

SOCRATE.

Passez-m'en encore une. Si les atômes ont formé autrefois sur la terre des corps de formes si différentes et si bien organisés, sans les faire tous sphériques ou circulaires, comme dans les cieux, pourquoi n'en produiraient-ils pas encore de nouveaux sur de nouveaux plans, puisqu'ils sont mus par le hasard? Que diriez-vous, en jouant aux dés, s'ils amenaient toujours le même point? vous diriez qu'ils sont pipés. Qui est-ce qui a donc pipé les projections de la nature?

LYCON.

Je ne réponds point à des sophismes. Le système de l'U-

nivers est tel que je vous l'ai dit, et il n'y a pas à en douter, car il est calculé.

SOCRATE.

Permettez-moi de vous faire à mon tour quelques questions.

LYCON.

A la bonne heure!

SOCRATE.

Qu'est-ce qui a fait la statue de Vénus au Prytanée?

LYCON.

On dit que c'est le sculpteur Lysias.

SOCRATE.

N'est-elle pas très-belle?

LYCON.

Je n'en sais rien; car pour moi je ne vois dans une Vénus que des lignes droites et des courbes.

SOCRATE.

Où Lysias a-t-il pris le modèle de la sienne?

LYCON.

On dit que c'est d'après les plus belles filles d'Athènes, et je le crois.

SOCRATE.

Et à qui ces filles devaient-elles leur beauté?

LYCON.

Sans doute à la nature.

SOCRATE.

Lysias qui a imité leurs belles grâces et leurs belles formes, a-t-il de l'intelligence?

LYCON.

Certainement il en faut beaucoup pour bien faire une Vénus.

SOCRATE.

Pourquoi Lysias n'a-t-il pas rendu sa Vénus capable de se mouvoir, de marcher, de parler et de danser, comme ses modèles?

LYCON.

Cela surpassait son art.

SOCRATE.

Et si je vous disais maintenant que ce sont des atômes de marbre qui, s'accrochant dans l'attelier de Lysias, ont formé sa Vénus.

LYCON.

Je dirais que c'est une absurdité. Ne voudriez vous pas me la faire croire? Vous n'êtes pas encore un assez habile sophiste.

SOCRATE.

Quoi! vous ne croyez pas que des atômes puissent former une statue, et vous croyez qu'ils ont formé le sculpteur lui-même. Vous voulez que ces atômes aveugles, insensibles, sans intelligence, mus au hasard, aient composé les mondes avec les êtres qui les habitent; clairvoyans, sensibles, intelligens, qui se meuvent, s'aiment et se reproduisent. Reconnaissez donc qu'il y a une intelligence infinie dans l'auteur de la nature, puisque Lysias y a trouvé l'image d'une Vénus d'après ses plus beaux ouvrages, sans approcher que de bien loin des moindres de leurs perfections.

LYCON.

Dans vos comparaisons, vous supposez toujours un Dieu qui agit comme un homme.

SOCRATE.

N'est-ce pas vous plutôt, homme faible et aveugle, qui voulez toujours agir comme un Dieu? Vous voulez créer un monde à votre manière, et moi je ne vous parle que du monde qui a déjà été fait par une Providence très-sage, très-puissante et très-bonne. Oh! Lycon, si vous avez le malheur de n'en plus éprouver le sentiment, servez-vous au moins de vos yeux et de votre bon sens comme font les plus simples des hommes.

LYCON.

Je ne verrai et ne penserai jamais comme la multitude.

ANYTUS.

ANYTUS.

C'en est assez et trop en vérité, Lycon; permettez-moi de vous dire que vous abusez de votre raison.

LYCON (*en colère*).

Il vous sied bien de me faire ce reproche, vous qui ne vous êtes jamais servi de la vôtre.

ANYTUS.

Comment, impie, vous refusez de penser comme le peuple; vous ne croyez pas aux Dieux! Sans doute vous ne faites aucun cas de la bonne Cérès qui nous donne les moissons et dont j'ai l'honneur d'être grand-prêtre.

LYCON.

Y crois-tu toi-même, orgueilleux hypocrite?

ANYTUS.

Misérable sophiste, tu mériterais à ton tour que je te dénonçasse aux Athéniens.

MÉLITUS.

Est-ce donc là le respect que vous portez tous deux au magistrat? n'avez-vous pas honte de vous injurier en sa présence? Vous n'avez que faire de vous reprocher vos vérités; je vous connais tous deux de longue main.

ANYTUS.

Qu'est-ce à dire? (*Il se lève.*)

LYCON.

Il nous insulte.

SOCRATE.

Quel scandale vous allez donner! Par respect pour vous-même!....

MÉLITUS (*à part*).

Il suffit. (*Haut.*) Puisque Socrate se refuse à l'autorité des lois, de la religion et de la raison, employons d'autres moyens. — Holà, geolier!

LE GEOLIER (*accourant*).

Plait-il, Seigneur?

MÉLITUS.

Fais entrer les femmes et les enfans de Socrate.

SOCRATE.

Ah ! vous m'attaquez par les armes les plus dangereuses.

SCÈNE SIXIÈME.

(Xantippe entre avec trois enfans, dont deux en bas-âge et le troisième dans l'adolescence).

LAMPSAQUE, LAMPROCLÈS, et une petite fille appelée SOPHRONISQUA. Le premier est fils de XANTIPPE, les deux autres ont pour mère MYRTO, autre femme de SOCRATE.

(Le Geolier sort).

LES MÊMES, XANTIPPE, LAMPROCLÈS, SOPHRONISQUA, LAMPSAQUE.

(Ils courent tous ensemble vers leur père, en pleurant).

SOCRATE.

Mes pauvres enfans, comme vous êtes changés !

SOPHRONISQUA.

Mon bon papa, nous avons passé toute la nuit et tout le jour à pleurer.

MÉLITUS (*les arrête*).

N'allez pas plus loin ! la loi défend d'approcher des prisonniers qui sont dans les chaînes.

SOPHRONISQUA.

O les méchans qui vous ont couvert de fers !

LAMPSAQUE.

Nous ne sommes pas assez forts pour les rompre.

SOPHRONISQUA.

Nous voulons seulement les baiser.

SOCRATE.

Respectez les lois, chers enfans !

XANTIPPE.

Te voilà encore avec ton respect pour les lois ; elles te font mourir innocent.

SOCRATE (*souriant*).

Bonne Xantippe, voudrais-tu qu'elles me fissent mourir coupable ? Où est Myrto ?

SOPHRONISQUA.

Ma mère, elle est malade.

XANTIPPE.

Ta douce Myrto ; elle est restée à la maison. Elle dit qu'elle a vu mourir son grand-père en prison et qu'elle n'a pas la force de t'y voir mourir aussi. C'est elle qui t'a porté malheur. Tu as eu bien tort de me donner une pareille compagne. N'avais-tu pas assez de moi donc ?

SOCRATE.

Ce furent les lois qui, après la bataille de Potidée et la mort de tant de nos citoyens, m'obligèrent comme les autres pères de famille d'épouser deux femmes.

XANTIPPE.

Celle-ci t'a été d'un grand secours. Elle ne prend pas soin même de ses enfans. Il faut que je les traîne partout avec moi. Elle est comme une imbécille. Au moins à ta place j'aurais cherché une femme riche puisque tu en voulais une délicate.

SOCRATE.

J'ai consulté, non mon goût, mais mon devoir. Elle était petite-fille du juste Aristide et fort pauvre, j'ai dû la secourir. Après tout, chère Xantippe, ne devais-je pas du respect aux lois ?

XANTIPPE.

Elles t'ont bien respecté elles-mêmes. Elles te tiennent au cachot, enchaîné comme un criminel, toi qui n'es qu'un trop bon citoyen.

ANYTUS.

Ma chère Xantippe, votre mari n'a point de religion. Il veut faire de nouveaux Dieux.

MÉLITUS.

Il corrompt les jeunes gens. Il en veut faire de nouveaux citoyens en les ramenant aux anciennes lois de la nature.

LYCON.

C'est un orgueilleux qui veut endoctriner les doctes. Il croit tout savoir.

XANTIPPE.

Oh! mes nobles Seigneurs, vous ne le connaissez pas, c'est un homme simple et sans esprit. Vous le croyez un grand génie, c'est un bon homme. Il parle comme tout le monde. On entend ce qu'il dit. Oh! sauvez-lui la vie.

ANYTUS.

Nous sommes venus ici uniquement pour cela; il ne tient qu'à lui de se sauver. Il n'a qu'à se reconnaître coupable.

SOCRATE.

Je ne veux pas manquer à la vérité et à la justice, à mon égard plus qu'envers tout autre citoyen. Je reconnais que j'ai bien mérité de la patrie, et qu'attendu ma pauvreté elle doit me nourrir jusqu'à la fin de mes jours que j'ai employés à l'éclairer et à la servir.

LYCON.

Quel opiniâtre! il me met en fureur.

MÉLITUS.

Vous allez périr à jamais, si vous ne vous répentez dans l'instant.

ANYTUS.

Vous allez tomber dans les enfers pour l'éternité.

XANTIPPE (*pleurant*).

Oh! mon bon mari! songe que tu vas me laisser veuve avec tes trois enfans en bas âge, sans fortune et sans protecteur.

SOCRATE.

Je te laisse, ainsi qu'à mes enfans, celui qui m'a protégé moi-même.

XANTIPPE.

Malheureux! il t'abandonne puisqu'il te livre à tes ennemis.

SOCRATE.

Il me délivre des infirmités de la vieillesse, par une mort

honorable et douce. Quel secours, Xantippe, eusses-tu trouvé dans un vieillard de 70 ans? Bientôt tu aurais été obligée de me protéger moi-même. Devenu caduque, les mains, la tête et les genoux tremblans, il te faudrait me veiller et me soigner comme le plus petit des enfans. L'âge qui m'affaiblit de jour en jour, fortifie les nôtres. Ils n'ont maintenant ni industrie, ni force, mais la nature les a revêtus d'innocence. C'est une égide qui les défend contre les plus barbares. Quand les vents de l'adversité soufflent sur la terre, la pitié descend du ciel et couvre les orphelins de ses aîles. Partout les lois humaines viennent à leur secours. Partout leurs bienfaiteurs prospèrent, et leurs tyrans font tôt ou tard une fin malheureuse. Mais quand il serait possible que les lois d'Athènes abandonnassent les miens, crois-tu que celui qui revêt les petits des animaux de douces fourrures, et qui les met, en naissant, dans des nids maternels, ne prenne pas soin des enfans de l'homme son plus bel ouvrage? Dieu protége ceux que la société repousse. Il étend leur esprit et fortifie leur cœur. Il leur inspire de grands talens, ou, ce qui vaut encore mieux, de grandes vertus. La plupart des hommes célèbres et des sages ont été des enfans malheureux.

XANTIPPE.

Pauvre bon homme! tu as donc été bien heureux dans ton enfance, car tu n'es guères sage dans ta vieillesse; tu veux mourir quand tes enfans ont le plus besoin de tes conseils.

SOCRATE.

Je leur laisse pour conseil l'exemple de ma mort.

XANTIPPE.

A quoi leur seras-tu utile quand tu ne seras plus?

SOCRATE.

Si Dieu donne aux enfans de se rappeler le souvenir de leurs ancêtres, pour se conduire dans la vie, crois-tu qu'il ne donne pas aussi aux ancêtres d'influer sur les destins de leurs enfans? Une chaîne éternelle lie les enfans et les pères,

les époux et les épouses ; c'est elle qui remue notre sensibilité à la vue des tombeaux où reposent les objets de nos affections ; c'est à elle que sont attachés nos ressouvenirs et nos espérances. Fidelle compagne de ma vie, je ne t'abandonnerai point après ma mort, dans le soin de nos orphelins. La bonté divine me permettra de réparer dans un monde plus heureux les fautes que j'ai pu commettre à ton égard dans celui-ci. Dégagé de mes propres passions, je viendrai au secours des tiennes ; je te ramènerai par de bons sentimens ; je calmerai tes chagrins. Quand ton caractère impatient de l'infortune t'emportera hors des bornes de la raison, je me rappellerai à ton souvenir, et en pensant à moi, tu te diras : « Socrate eût dissipé ma colère par un sourire. »

XANTIPPE.

Ah ! te voilà à ton ordinaire, riant de tes propres maux. Encore si je n'avais que les miens à supporter ! Mais vois tes pauvres enfans fondant en larmes ; que leur répondrai-je demain au lever de l'aurore, à l'heure où tu avais coutume de les prendre dans tes bras, quand chacun d'eux en se réveillant me dira : ma mère ! où est mon père ? O Dieux ! ô Dieux ! que je suis malheureuse !

SOPHRONISQUA.

Mon papa, depuis un mois nous vous demandons aux Dieux, tous les jours, le matin, le soir, et encore la nuit.

LAMPSAQUE.

Maudits soient les cruels qui vous causent tant de maux !

LAMPROCLÈS.

Mon père, ne nous abandonnez pas.

SOCRATE.

Non, mes enfans, vous ne serez pas abandonnés ; le ciel prendra soin de vous. Ma mort est son dernier bienfait pour moi. Lampsaque ! n'en poursuivez jamais la vengeance contre votre patrie. Un peuple n'est point coupable des crimes des factions. Ma mort est glorieuse puisque je meurs pour la justice ; elle ne répandra que trop d'éclat sur ma vie com-

mune et sur la vôtre. Mais fuyez la célébrité, mes enfans! Celui qui a tout créé, s'est réservé la gloire pour son partage; mais il a distribué sur la terre une portion de bonheur à tous les enfans des hommes. Il l'a attachée à leur concorde. Vivez obscurs et unis, et vous vivrez heureux; vivez entre vous comme j'ai cherché à faire vivre entr'eux mes concitoyens. Dieu a mis l'amitié fraternelle à l'entrée de la vie humaine pour en faire les premiers exercices, comme un péristyle à l'entrée d'un grand cirque. Il a donné aux enfans des ressemblances avec leurs parens, non-seulement afin que leurs parens les aimassent, mais afin que les enfans s'aimassent entr'eux en retrouvant les traits et les qualités de leurs pères et de leurs mères dans ceux de leurs frères et de leurs sœurs. L'un de vous a ma mélancolie, l'autre mon humeur railleuse. J'y démêle encore les caractères de vos mères. L'un a la franchise et les affections vives de Xantippe, l'autre le calme de Myrto. Que chacun de vous les retrouve donc dans ses frères et sa sœur. Aimez vos mères comme je les ai aimées. Oh! si mes fers ne me retenaient, avec quel plaisir je vous presserais tous ensemble contre mon sein!

LAMPSAQUE.

Mon père, je veux mourir avec vous.

LAMPROCLÈS.

Et moi aussi.

SOPHRONISQUA.

Et moi aussi.

SOCRATE.

Et toi aussi, ma chère fille! Oh, vivez tous pour vos mères!

SOPHRONISQUA (*se jetant aux pieds de Mélitus*).

Laissez-moi essuyer, avec mon voile, les larmes qui coulent sur son visage. Vous lui avez lié les mains. Oh mon bon papa!

ANYTUS.

Eh bien, Socrate, vous pleurez? Vous tenez donc encore au monde?

SOCRATE.

Je pleure de joie d'y laisser des enfans dignes de moi.

XANTIPPE.

Non, tu ne mourras pas. *(Aux juges)* : vous m'arracherez auparavant la vie et celle de ces innocens. *(Elle s'écrie)* : Citoyens, les lois sont violées : au secours ! au secours !

(Les enfans crient au secours. — On entend des mouvemens du peuple qui frappe à la porte de la prison).

LYCON.

Ils vont ameuter le peuple. Mélitus, faites enfermer cette folle avec ses enfans jusqu'après la mort de Socrate.

MÉLITUS.

Il faut un décret pour priver un citoyen de sa liberté.

LYCON.

Une femme et des enfans ne sont pas des citoyens.

ANYTUS.

Si on ne les renferme tout à l'heure, ils vont exciter une sédition par leurs cris. Le salut du peuple est la loi suprême.

Fin de la Scène sixième.

M. Bernardin de Saint-Pierre.

EXTRAITS.

Novæ Hollandiæ plantarum specimen, etc., *Choix de Plantes de la Nouvelle-Hollande*; par M. Labillardière, membre de l'Institut. Deux vol. in-4°, avec 265 planches. Chez M^me *Huzard*, rue de l'Eperon.

Il y a environ deux ans que la *Revue* (1) annonça la publication des premières livraisons de l'ouvrage de M. Labillardière, et chercha à faire sentir l'importance dont il devait être pour la botanique ; nous avons aujourd'hui le plaisir de faire savoir au public que cet ouvrage est entiérement terminé, et en le voyant dans son ensemble, nous pouvons mieux encore en sentir le mérite et l'utilité.

---

(1) Voyez *la Revue*, N° 30.

M. Labillardière a, comme on sait, fait partie de la grande expédition qui, en 1791, partit de France sous la conduite de d'Entrecastreaux pour aller à la recherche de la Peyrouse. C'est à lui que nous devons la relation de ce voyage. On y a appris qu'après avoir supporté pendant long-tems les fatigues d'une navigation périlleuse, les naturalistes de cette expédition, victimes des circonstances politiques du tems, furent conduits à Batavia, où on les retint prisonniers. Dans ce désordre, les collections et plusieurs des manuscrits de M. Labillardière furent pris par les Anglais; tous les fruits d'un voyage si pénible eussent été perdus pour lui si M. Bancks, véritable ami des sciences et supérieur par conséquent à toutes les jalousies et les haines passagères des nations, n'eût fait rendre à M. Labillardière les collections dont lui seul pouvait tirer tout le parti que l'histoire naturelle en espérait. Dans la relation du voyage à la recherche de la Peyrouse, M. Labillardière a fait connaître les obligations qu'il a eues à M. Bancks, et lui en a témoigné sa reconnaissance; il s'est occupé depuis lors à mettre en œuvre les nombreux matériaux qu'il a rapportés des différens pays dans lesquels il a séjourné. La Nouvelle-Hollande, qui attire maintenant à tant de titres les regards de l'Europe éclairée, méritait en effet d'être l'objet des premiers travaux de notre voyageur.

Nous avons fait sentir dans notre premier article de quelle utilité pouvaient être les arbres de ces régions lointaines qui, par la nature de leur sol natal, doivent être un jour acclimatés en Europe, et qui par leur grandeur et la solidité de leur bois offrent de précieuses ressources pour la construction des vaisseaux: plusieurs des plantes de cette partie du monde ont aussi des usages intéressans dans la médecine et dans les arts industriels. On sait que tous les êtres organisés de ce nouveau continent diffèrent de ceux qui ont été jusqu'ici découverts dans les autres parties du monde. Toutes les plantes que M. Labillardière fait connaître dans l'ouvrage que nous annonçons, sont autant de preuves nouvelles en faveur de cette loi remarquable de la géographie-botanique; elles sont en effet toutes inconnues aux bota-

nistes, et qu'on nous permette ici d'observer en notre qualité de journalistes, qu'au milieu du débordement actuel de livres faits avec d'autres livres, il est rare de voir paraître un ouvrage de deux volumes in-4° où il ne se trouve pas un seul fait connu avant sa publication.

Non-seulement les plantes de la Nouvelle-Hollande diffèrent de celles des autres continens, mais elles présentent souvent des combinaisons singulières dans leur organisation, de sorte qu'elles ont forcé les botanistes à créer pour elles un grand nombre de genres nouveaux. Quoique plusieurs naturalistes se fussent déjà occupés de leur classification, et quoique M. Labillardière soit très-sobre dans la création des nouveaux genres, il a été obligé, par la bizarrerie des formes de ces végétaux, à établir trente genres nouveaux dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Tous ces genres méritent l'intérêt des botanistes qui cherchent à s'élever aux idées générales de leur science; quelques-uns méritent par leur singularité une attention particulière. Tels sont, par exemple :

L'*Actinotus*, qui appartient à la famille des ombelles et qui a cependant toute l'apparence d'une radiée, et semble même s'en rapprocher par sa graine solitaire.

Le *Prostanthera*, qui offre le premier exemple connu d'une labiée dépourvue de périsperme.

Le *Podosperma*, où l'on voit une composée dont chaque fleuron est porté sur un long pédicule.

Le *Mitrasacme*, plante voisine des scrophulaires, où le stile s'évase à sa base en deux branches divergentes qui vont atteindre les bords de l'ovaire, de manière à former entr'eux un vide en forme de croissant.

Le *Pleurandra*, où les étamines se déjettent toutes du côté de la fleur.

Le *Cephalotus*, qui paraît appartenir à la famille des rosacées, et qui intéresse les physiologistes en ce que plusieurs des feuilles radicales de cette plante s'épanouissent en une espèce de bourse vésiculeuse, resserrée et dentée vers l'orifice, et recouverte par un opercule mobile analogue à celui des feuilles du népanthès.

Il serait facile de multiplier les preuves de la bizarrerie des formes que présentent les végétaux de la Nouvelle-Hollande; ces exemples suffisent pour prouver

combien elles doivent piquer la curiosité des naturalistes, et pour faire sentir l'importance de l'ouvrage que nous annonçons. Cet ouvrage est écrit en latin, afin d'être à la portée des botanistes de tous les pays ; chaque plante y est décrite avec tous les détails nécessaires pour la bien connaître : cette description est accompagnée d'une bonne planche qui, outre le port général de la plante, offre encore des détails fort exacts des parties de la fleur et du fruit. A la fin du livre, l'auteur a inséré sous forme de supplémens les descriptions des plantes du même pays qu'il avait décrites et représentées dans le *Voyage à la recherche de la Peyrouse*, ouvrage qui par sa nature n'est pas toujours à la portée des botanistes, et où quelquefois ils pourraient négliger d'aller chercher des descriptions de plantes ; en un mot il n'a rien oublié de ce qui pouvait rendre cet important ouvrage utile aux progrès de la science. D. C.

Histoire grecque de Thucydide, accompagnée de la version latine, des variantes des treize manuscrits de la Bibliothèque impériale, du Specimen *de ces manuscrits, de cartes géographiques et d'estampes, et précédée d'un Mémoire historique, littéraire et critique* ; par M. Gail, professeur de littérature grecque au Collége de France, de l'Académie royale des sciences de Gottingue, etc. — Ier volume : *Mémoire sur Thucydide*, Ve volume de la collection in-4°. A Paris, chez *Gail*, neveu, au Collége de France. — 1807.

Le grand nombre d'ouvrages que M. Gail a publiés depuis vingt-cinq ans, lui ont mérité la réputation d'un savant et habile helléniste. Pendant tout ce tems-là, et au milieu même des orages de la révolution, il n'a cessé de faire des efforts assidus et dispendieux pour conserver et répandre parmi nous le goût de la littérature grecque. Comme professeur, il a descendu jusqu'aux livres élémentaires ; et comme savant, il s'est élevé à la critique grammaticale, celle qui a illustré les Scaliger, les Casaubon, les Turnèbe, les Lambin,

etc., et son nom se trouve honorablement placé à la suite de ces maîtres qui, depuis Pierre Danès, jusqu'à feu M. Vauviliers, ont enseigné avec tant de distinction la langue d'Homère au Collége de France.

Après avoir traduit avec succès quelques poëtes, entr'autres *Théocrite* qui offrait beaucoup de difficultés, M. Gail a entrepris de nous donner, dans toute leur pureté, les deux grands écrivains qui ont succédé à Hérodote dans la carrière de l'histoire, nous voulons parler de Thucydide et de Xénophon. Les œuvres de ce dernier, qui sont depuis long-tems sous presse à l'Imprimerie impériale, ne tarderont pas sans doute à paraître. En attendant, M. Gail, toujours infatigable et animé du même zèle, fait imprimer *Thucydide*, dont le volume que nous annonçons est une partie. Il renferme un Mémoire sur le caractère de cet historien et le jugement qu'on en a porté, avec un parallèle du même écrivain et de Xénophon, son continuateur. Vient ensuite la traduction de divers morceaux : 1°. Discours funèbre de Périclès, en mémoire des Athéniens morts dans différens combats ; 2°. Réflexions sur la nature des factions dans la Grèce ; 3°. la Reconstruction des murs d'Athènes et le siége de Platée. Tout cela est suivi d'un grand nombre de notes critiques et historiques qui montrent combien l'auteur a lu et comparé, mais dont il nous serait difficile de donner une idée complète dans notre Journal. Nous ne doutons cependant pas qu'elle ne soit avantageuse, si l'on veut les examiner avec attention et impartialité, sur-tout quand on considérera toutes les difficultés qu'offre le texte de Thucydide. M. Gail n'en dissimule aucune, et expose lui-même les moyens qu'il a employés pour les vaincre. « Pour entreprendre un » pareil ouvrage, dit-il, ce n'était pas assez d'un reli- » gieux enthousiasme pour l'un des plus admirables » monumens de l'éloquence antique, il fallait encore » se sentir du courage. Il *fallait oublier* et les inexo- » rables censures de Denys d'Halicarnasse et le mot » *désespérant* de Cicéron : il fallait s'entourer de com- » mentateurs, lire les scoliastes, consulter les manus- » crits, méditer son auteur, lutter contre les difficultés » sans nombre, et sortir de cette lutte avec l'espérance

» qu'on rendra clair ce qui paraissait obscur, *abstrait* » et presque *inintelligible*. Le courage nécessaire, je » l'ai eu ; cette espérance m'a soutenu ; ces combats, » je les ai livrés ; ces difficultés, je me suis efforcé de » les vaincre. Thucydide va s'offrir enfin à nos Lycées, » accompagné d'une version latine bien souvent corri- » gée, de variantes et de scholies précieuses, extraites » de tous les manuscrits de la Bibliothèque impériale, » enfin d'observations littéraires et critiques. » Le fruit d'un si grand travail sera sans doute inappréciable ; et M. Gail doit être assuré d'avance des suffrages de ses contemporains et de la reconnaissance de la postérité ; car c'est à elle sur-tout qu'il consacre ses veilles. Peut-être seulement quelques censeurs moroses ou trop sévères pourront lui dire qu'il fallait s'exprimer autrement, et qu'il ne porte pas assez loin l'oubli de lui-même, soit dans ce passage, soit dans toutes ses notes et dissertations. Un homme du mérite de M. Gail ne doit se supposer ni des ennemis ni encore moins des envieux. L'idée des premiers est trop affligeante, et celle des seconds trop imaginaire, étant souvent un rêve de l'amour-propre ; il faut ne penser ni aux uns ni aux autres, et marcher d'un pas ferme et avec courage dans la carrière qu'on s'est ouverte, et sur-tout quand on la parcourt avec gloire comme M. Gail. Ses lecteurs applaudiront à la réfutation qu'il fait des critiques de M. l'abbé de Mably et de Laharpe, sur Thucydide, qui est parfaitement justifié et vengé. Quelque versé que fût Laharpe dans la littérature française, il connaissait peu les anciens ; et la première partie de son *Cours* est pleine d'erreurs et de jugemens faux ou injustes à leur égard ; aussi M. Gail remporte-t-il sur lui une victoire complète. On ne peut encore lui refuser d'avoir rendu avec beaucoup de soin et de fidélité son auteur, quoiqu'il manque quelquefois de précision ; à la vérité c'est très-difficile, en faisant passer dans notre langue un écrivain tel que Thucydide. Nous ne citerons pour le prouver que le morceau suivant :

« La source de tous ces maux était dans ce désir de » commander qu'inspirent l'ambition et la cupidité, » principes d'où naît l'*ardeur* de tous les hommes que

» la cupidité met aux prises. Et en effet, ceux qui se » trouvaient au premier rang dans les villes, sous une » dénomination *honnête* de *part et d'autre*, et qui do- » minaient, les uns parce qu'ils préféraient l'égalité po- » litique, résultante du gouvernement populaire, les » autres sous prétexte qu'ils aimaient mieux l'aristo- » cratie modérée, affectaient de combattre pour le bien » public; mais dans la vérité, mettant tout en œuvre « pour se supplanter les uns les autres, il *n'était* pas » d'excès que ne se permît leur audace; leur cruauté » allait toujours en croissant. Marchant de *rigueurs en* » *rigueurs*, n'envisageant ni la justice, ni l'intérêt pu- » blic, leur vengeance ne s'arrêtait qu'au gré de leur » passion. Recourant pour le maintien de leur puissance » tantôt à des jugemens dont l'injustice était revêtue des » formes juridiques, tantôt à des *coups de main*, ils se » montraient toujours prêts à assouvir la fureur du mo- » ment, en sorte que ni les uns ni les autres ne comp- » taient la religion pour rien; et que les plus estimés » étaient ceux à qui il arrivait d'obtenir un éclatant suc- » cès, en revêtant leurs actions de noms honnêtes. Les » modérés paraissaient victimes des factions, ou parce » qu'ils ne combattaient point avec elles, ou parce qu'on » les voyait d'un œil jaloux se mettre à l'abri des dé- » sastres publics. La Grèce fut donc infectée de tous les » genres de malheurs et de crimes, etc.... »

On ne peut lire ce passage, ce qui le précède et le suit, en un mot tout ce morceau sur les factions de la Grèce, sans un retour sur nous-mêmes; d'ailleurs il est impossible de ne pas admirer la vérité et l'énergie du tableau de Thucydide. On doit savoir gré à M. Gail d'avoir choisi de pareils morceaux pour nous faire goûter cet excellent historien; ils ne peuvent qu'augmenter l'empressement du public à en voir bientôt paraître la traduction entière.

P. S. Au moment où l'on nous remet cet article, plusieurs journaux annoncent déjà le *Thucydide* complet de M. Gail. Nous rendrons incessamment compte de ce précieux ouvrage qui manquait à l'instruction publique et à la France.

C.

Remarques morales, philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'Académie française. P. P. P. Paris, chez *Antoine-Augustin Renouard*, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

Observations sur un ouvrage anonyme, intitulé: *Remarques morales, philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'Académie française.* A Paris, à l'Imprimerie de l'Institution des Sourds-muets, rue St.-Jacques, n° 256; *Petit*, libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, n° 257, etc.

On pouvait faire un excellent livre sur le Dictionnaire de l'Académie française. Quelques efforts, quelques lumières qu'aient réunies les auteurs de ce Dictionnaire pour le porter à sa plus grande perfection possible, il donnait nécessairement matière à de justes et nombreuses observations. Chaque jour la langue fait, en bien ou en mal, des progrès qui, pour être beaucoup moins sensibles que dans l'avant-dernier siècle, n'en sont pas moins réels. Des expressions que l'usage semblait avoir consacrées, et que par conséquent l'Académie a recueillies, tombent en désuétude et doivent être retranchées du Dictionnaire. D'autres expressions que le bon goût et la raison grammaticale elle-même ont long-tems repoussées, s'introduisent dans la langue, pour ainsi dire, en vertu d'un plébiscite, et doivent être enfin reconnues par le tribunal académique. Des acceptions de mots s'étendent ou se restreignent, se détournent ou disparaissent, passent du propre au figuré ou du figuré au propre. On pouvait noter utilement toutes ces choses. D'après ce principe de logique et de grammaire qu'une définition doit renfermer tout le défini et convenir à lui seul, on pouvait relever quelques définitions du Dictionnaire comme vagues ou incomplètes; mais comme une bonne définition est un problème difficile et souvent impossible à résoudre, la justice aurait voulu qu'en attaquant les mauvaises définitions de l'Académie, on en proposât de meilleures, ce qui aurait vraisemblable-

ment réduit beaucoup le nombre des critiques sur cet objet. On pouvait remarquer encore que l'Académie semble avoir quelquefois franchi la ligne qui doit séparer la langue usuelle de celle des arts et métiers, en admettant des termes techniques d'un emploi trop particulier, et qu'elle a peut-être aussi le tort d'avoir consigné des locutions et des proverbes d'un usage trop rare ou d'une nature trop basse, quoiqu'à dire le vrai un Dictionnaire ne doive point être un livre de morale ni de goût, mais un répertoire complet de tous les mots et de toutes les phrases faites qui composent la langue, et que d'un autre côté les expressions qui se présentent le moins souvent, mais que pourtant on est autorisé à employer, soient peut-être celles dont l'explication est le plus nécessaire. On pouvait observer sur-tout que la partie de la syntaxe a été un peu trop négligée dans le Dictionnaire, et que si un verbe, dans quelques-uns de ses tems ou de ses rapports avec les autres mots, offre une difficulté réelle, on trouve tous les exemples, hors celui-là précisément qui devrait résoudre cette difficulté. Un tel travail fait avec les lumières et la bonne foi nécessaires, aurait pu être utile et même agréable à l'Académie qui s'est aperçue aussi bien que nous des vices du Dictionnaire, et qui sans doute s'occupe en ce moment de les faire disparaître. Il est inutile de dire qu'en relevant les fautes de ce grand ouvrage, il aurait fallu s'exprimer avec cette réserve modeste dont personne n'est dispensé, et avec ce ton de décence auquel on est obligé envers un corps aussi respectable que l'Académie française.

L'auteur des *Remarques morales, philosophiques et grammaticales* a suivi un plan et pris un ton tout différent. D'abord la plus grande partie de ses Remarques porte sur des mots de vénerie, de fauconnerie, d'équitation, de zoologie, d'ornithologie, de botanique, etc., puis sur des termes de maçonnerie, de serrurerie, de pâtisserie, de cuisine, etc., puis enfin sur certaines expressions de la langue familière, mais souvent de peu d'usage, qui désignent des parties d'habillement, des jeux, des imperfections morales ou physiques, etc., etc. C'était le sûr moyen d'être le moins utile possible au plus

DEPT DE ... 5. cent.

plus grand nombre, puisque l'homme du monde et l'écrivain ne doivent peut-être de leur vie entendre ou prononcer une seule fois la plupart de ces termes. D'un autre côté, c'était se réserver la faculté de dire avec assurance beaucoup de choses fausses et absurdes, puisqu'on n'aperçoit l'erreur que dans les objets connus, et que ni la raison, ni l'usage, ni l'analogie ne peuvent la faire découvrir dans la définition ou dans l'orthographe de mots forgés, inusités dans les livres, même dans la conversation, et écrits par l'Académie pour ainsi dire sous la dictée des artisans qui les emploient. L'auteur des *Remarques* change la manière d'écrire les mots dont l'orthographe est le mieux fixée, au moins par l'usage, et il ne daigne presque jamais rendre compte du motif de ces changemens. Ce qu'on peut supposer de plus favorable pour lui, c'est que dans les vieux auteurs de notre langue il a trouvé ces mots écrits de la manière qu'il le propose ; mais il ignore donc alors que l'usage qui décide de l'existence et de la signification des termes est, à plus forte raison, le maître d'en réformer, où s'il le veut, d'en altérer l'orthographe, et qu'après tout l'Académie, comme on l'a dit, n'est que le secrétaire de l'usage. Il veut que *Brandebourg* s'écrive *Brandebourd ; Bilboquet, Bibloquet ; Broyon, Breyon ; Gligne-Musette, Gligne-Muzet ; Poissarde, Possarde*, etc., etc. J'ai dit que le plus souvent il ne prenait pas la peine d'expliquer ces changemens : c'est grand dommage ; car il est bien plaisant quand il essaye de les justifier. L'Académie a écrit : POISSARDE, *terme de mépris.... qui se dit des femmes de la halle*, etc. Voici la *Remarque :* « Erreur. N'est pas un *Fort* qui veut, n'est » pas une *Possarde* qui veut. Sous un bon échevinage, » les Possardes des halles sont une image symbolique de » la cité. Le mot *Possarde* signifie, à la lettre, *fille ou » femme dont la poitrine est volumineusement nourrie.* » On n'aurait pas deviné celui-là. Encore quelques traits d'érudition curieux et divertissans. « Une *billevesée* est » proprement une de ces bulles de savon que la sollicitude maternelle inventa jadis pour amuser l'enfance, » et dont la mode durera aussi long-tems que l'usage » du linge et du blanchissage. »

« La tige du *Bibloquet* est terminée à un bout par une » oquelle ou par un plateau, et à l'autre bout par un » fustel. » Comment l'Académie se serait-elle servie de ces jolis mots d'*oquelle* et de *fustel* ? Elle ne les connaissait pas; ni elle, ni d'autres sans doute.

L'Académie avait dit qu'au jeu de cligne-musette, l'enfant qui a les yeux bandés, cherche les autres où ils se sont cachés pour les prendre. « Ce n'est pas *pour les* » *prendre* que l'enfant qui est *marre*, cherche ses ca- » marades; c'est pour en voir un, pour courir au *coi-* » *gnet*, pour *toquer* le *coignet* avant que son adversaire » y soit arrivé, et ainsi le *marrir*. » Ne croirait-on pas entendre parler basque ou bas-breton ?

Académie : « AUTO-DA-FÉ, substantif masculin. Mot » emprunté de l'espagnol, etc. » Remarque : « Phrase » *arabe* dont les mots sont *mal espacés*. » C'est cela qui est vraiment de l'arabe pour nous. *Auto-da-fé* signifie en espagnol *acte de foi*, voilà tout ce que nous en savons, nous autres ignorans. Si de l'*espagnol* est de l'*arabe*, à la bonne heure.

Académie : « *Brandevin*, substantif masculin, terme » emprunté de l'allemand et qui signifie eau-de-vie. » Remarque : « *Brandevin* n'est pas emprunté de l'alle- » mand. Ce mot est tout français. » Malheureusement *Brandevin* se dit en allemand *Branntwein*, ce qui signifie littéralement *vin brûlé*, et *vin brûlé*, comme on voit, est à peu près l'exacte définition du mot *eau-de-vie*.

Le titre nous promet des *Remarques morales et philosophiques* : l'ouvrage tient cette promesse. Suivant l'Académie, la noix de l'acajou est en forme de *rein*. Le sensible anonyme pense tout de suite au *rein* d'un homme, et non point à celui d'un lièvre ou d'un poulet, comme il en avait la liberté, et il s'écrie : « Comparai- » son très-intelligible pour un peuple anthropophage. » Il voit un outrage à la vieillesse dans cette phrase seulement un peu sale du Dictionnaire : « Vieillard à qui » la bave tombe le long du menton. »

Les remarques de grammaire et de goût sont encore plus extraordinaires, s'il est possible. L'Académie a mal défini SOURDAUD : *qui n'entend qu'avec peine*. Il fallait :

qui n'écoute qu'avec peine. Les brocolis ne *se mangent* pas en salade ; *on les mange. Si on n'y prend bien garde*, n'est pas français ; il faut : *si l'on n'y prend pas bien garde.* A propos de la définition du mot *salière* ; « Les » définitions académiques, dit l'auteur, ne doivent pas » être adressées aux servantes. » Qu'est-ce que cela signifie ? nous l'ignorons.

Toutes les Remarques ne sont pas fausses, au moins dans toutes leurs parties. Nous allons copier en entier celle qui a pour objet le mot *Broyon* que l'auteur appelle *Breyon*, apparemment parce qu'il sert à *broyer*. Il faut auparavant transcrire l'article du Dictionnaire. « BROYON, espèce de molette avec laquelle les impri- » meurs broient le vernis et le noir dont ils compo- » sent leur encre » Voici maintenant la *Remarque* : « 1° le *Breyon* des imprimeurs ne sert pas pour compo- » ser leur encre, et ne pourrait y servir ; 2°. . . . . ; » 3°. . . . . . ; 4°. . . . . . ; 5°. . . . . ; 6°. . . . . . » il n'y a rien à redire aux cinq derniers points. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas plus souvent raison de cette manière là ?

Mais en voilà trop sur cet extravagant et ridicule livre. Un académicien, respectable par son grand âge, ses talens et son courage, a fait à l'auteur des *Remarques* l'honneur de le réfuter dans la brochure que nous avons annoncée en tête de cet extrait. Il ne fallait ni sa grande érudition lexicographique, ni sa dialectique vigoureuse, pour démontrer des absurdités palpables qu'aucun art ne déguise. Il a eu lui-même quelque honte de s'être commis avec un adversaire si peu sensé. Mais voici comme il s'en excuse : « Outre qu'il est bon » en général que justice se fasse, et que l'ignorante pré- » somption ne prenne pas le silence du dédain pour » l'impuissance de lui répondre, l'intérêt de la raison » et du goût et celui des lettres, nous ont déterminé » à rassembler, sur les décisions du critique, quelques » réflexions qui convaincront, je pense, nos lecteurs, » que l'auteur des *Remarques philosophiques et grammaticales*, n'est ni bon grammairien, ni bon philo- » sophe ; que son savoir est mal digéré, son esprit faux » et son goût très-mauvais ; et nous avons espéré aussi » faire connaître et signaler par cet exemple l'esprit

» qui anime aujourd'hui un parti d'hommes conjurés » contre les lettres, et qui paraissent sérieusement oc- » cupés de décourager ceux qui les cultivent, de flé- » trir les noms de ceux qui ont obtenu quelques suc- » cès dans cette carrière, et d'étouffer les talens nais- » sans de ceux qui se proposent d'y entrer. »

Nous avons laissé entrevoir que l'auteur des *Remarques* avait pris dans son ouvrage un ton messéant et injurieux ; mais nous n'en avons point fourni la preuve. Il fallait en laisser le soin à l'Académicien, auteur des *Observations*, lequel s'en est acquitté d'une manière fort piquante. « La plupart des leçons de l'au- » teur des *Remarques* nouvelles, dit-il, sont accom- » pagnées d'injures, comme on va en juger par la liste » que nous avons mise en ordre alphabétique, pour » prévenir la confusion que peut causer l'abondance de » la matière. Cette liste pourra être utile aux critiques » modernes qui voudraient s'en servir encore, ou qui, » disposés à en imaginer dans le même genre, vou- » draient éviter de répéter celles-là. » Vient ensuite un petit Vocabulaire de deux pages, dont voici le premier article :

« ARGOT, de joueurs et de joueuses....., des cavernes de voleurs...., des cabarets..., des mignons d'Henri III...... *Articles* hideux à lire, rédigés par la coiffeuse d'une académicienne, ou par la gouvernante d'une académicienne....... » Par qui celui-ci semble-t-il rédigé ? C'est ce que nous ne hasarderons point de dire, de peur de tomber aussi dans un excès de grossièreté.

Ce qu'on peut assurer, en se servant toutefois d'une tournure adoucie, c'est que l'auteur n'a point la tête saine. J'ignore à quelle secte d'illuminés il appartient; mais son livre est rempli de phrases mystérieuses et de signes cabalistiques. Il nous apprend que *l'ordre des Templiers, aboli par une bulle, a été rétabli par une autre, et n'a pas cessé d'exister*. Il place souvent, au milieu de ses phrases, et sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi, trois étoiles rangées en ligne droite ou en triangle, comme dans l'exemple suivant. « Les livres » sybillins sont un monument précieux d'institutions

» morales, mais un monument destiné, dit-on, par » ceux qui l'élevèrent, à une postérité $_*{}^*{}_*$, supérieure » au commun des philologues. » Les initiales même de son nom sont rangées en triangle sur le frontispice du livre, et suivies chacune d'une étoile. Nous ne comprenons rien à ce grimoire. M. le docteur Pinel y entendrait peut-être davantage, attendu qu'il a de fréquentes communications avec des personnes initiées aux mêmes mystères que M. P*P*P*. M. AUGER.

QUELQUES MOTS sur le beau Sexe et sur ses détracteurs; par J. M. MOSSÉ, suivis des premices poëtiques du même auteur. A Paris, chez l'Editeur, rue Marceau-St.-Honoré, n° 22; *Capelle* et *Renand*, libr., rue J.-J. Rousseau; *Léopold Collin*, rue Gît-le-Cœur.

AUX DAMES.

Si les accords de ma lyre fidelle
N'ont, malgré moi, pu seconder mon zèle;
Rappelez-vous que celui qui ressent
Les vérités un peu trop fortement,
Ressemble, hélas! au véritable amant
Qui, toujours plein d'un amoureux délire,
Ne peut jamais assez bien le décrire;
Et d'indulgence en parant vos beaux yeux,
Dites : un jour peut-être il fera mieux.

Cette dédicace aux dames, dont les sept premiers vers sont un véritable amphigouri, pourrait ôter au lecteur l'envie d'aller plus loin : nous, dont la tâche est de tout dévorer, nous allons parcourir ce recueil; mais comme nous n'avons point *de beaux yeux* que nous puissions *parer d'indulgence*, nous ne savons pas si nous dirons de l'auteur : *un jour peut-être il fera mieux*.

O toi! que je ne puis, sans tressaillir d'amour,
Approcher, entrevoir, nommer ou bien entendre!
Toi qui fais supporter le plus malheureux jour;
Dieu de tous les mortels et sur-tout du cœur tendre!
Sexe plus que divin!.... dont les perfections
Augmentent les plaisirs, adoucissent les peines;

Qui maîtrises, nourris toutes les passions,
Et fais idolâtrer tes séduisantes chaînes !
J'entreprends d'esquisser, pour prix de tes faveurs,
Quelques-uns de tes dons, quelques-uns de tes charmes :
Tourne sur moi les yeux, et tu verras mes armes
Combattre au même instant tes ingrats détracteurs.

Ces vers sont le commencement d'une pièce intitulée : *Quelques mots sur le beau Sexe et ses détracteurs*, et ces *quelques mots* remplissent vingt-trois pages. On a vu dans ces prétendus vers que le sexe qui est le *Dieu de tous les mortels, et sur-tout du cœur tendre*, est *plus que divin*, qu'il fait *supporter le plus malheureux jour*, que ses perfections *augmentent les plaisirs, adoucissent les peines*, et que l'auteur, *pour prix de ses faveurs*, entreprend *d'esquisser quelques-uns de ses dons, quelques-uns de ses charmes*. *Esquisser des dons* est une expression curieuse : mais nous ne sommes pas au bout. Ce panégyrique des femmes, dont à coup sûr elles se seraient bien passées, n'est qu'une misérable copie du poëme de M. Legouvé sur le *Mérite des femmes*. L'auteur de ce charmant ouvrage, a tracé le portrait d'une jeune mère qui veille auprès du berceau de son enfant, en vers élégans et harmonieux. Nous ne citerons pas ces vers, ils sont dans la mémoire des connaisseurs ; mais nous allons transcrire ici ceux de M. Mossé :

Nous devons, tour à tour, ô sexe ravissant !
A tes yeux enchanteurs, à ton amour brûlant,
Le talent, la vertu, le génie et *l'ivresse*.
Sans toi, l'homme, ici-bas, languirait de tristesse,
En proie à l'ignorance, aux vices, au tourment.
Si de quelques plaisirs ta vie est parsemée,
Que ne souffres-tu pas en nous donnant le jour !
Par quels rudes tourmens le fruit de ton amour
Vient te punir, hélas ! d'avoir été *charmée !* . . . .
Quand il naît, ton amour te prive du repos,
Du plaisir attrayant, de la gloire brillante
De voir, pour t'adorer, des foules de rivaux :
Tu quittes, à l'instant, ta parure charmante,
Pour nourrir, dans ton sein, la source de tes maux !
Hélas ! est-il atteint de quelque maladie,
Tu renonces alors aux douceurs du sommeil ;

Tu le vois reposer avec mélancolie,
Et tu trembles qu'il n'ait un douloureux réveil :
Tu frémis de le voir trop pâle ou trop vermeil......
Enfin, après long-tems de peine et d'insomnie,
Ton amour, à qui rien jamais ne fut pareil,
Lui donne en le sauvant une seconde vie.

Il est impossible et sans doute inutile de faire observer au lecteur toutes les fautes qui forment le tissu de cette prose rimée. L'auteur ignore même, ou paraît ignorer, les premières règles de la langue : il fait *sexe* du genre féminin, apparemment parce que c'est le sexe des femmes dont il s'agit. Au reste, cette faute, toute grossière qu'elle est, peut se corriger. Mais ce qui ne donne aucun espoir pour l'avenir de M. Mossé, c'est qu'il invente aussi mal qu'il imite. C'est ce que nous allons prouver.

Dans la pièce qui suit, intitulée *le Poëte malheureux*, et qui est une espèce d'Ode, l'auteur, après s'être beaucoup plaint de *la fortune*, qui ne lui paraît pas trop favoriser les Muses françaises, n'en persiste pas moins dans le dessein de s'illustrer par ses vers, et de suivre la route que nos grands poëtes ont ouverte :

Je veux donc sur le Parnasse
Suivre leurs séntiers glorieux,
Et par ma poëtique audace
Diffamer le vice orgueilleux :
Oui, Gilbert, si la destinée
A me poursuivre est obstinée,
Je me ris de son vain courroux,
Et si l'on dit un jour que mes rimes
Egalent tes écrits sublimes,
Mon sort fera mille jaloux.

Il est bon de faire observer à M. Mossé que Gilbert, qu'il accolle quelques vers auparavant avec Malfilâtre, n'est point du tout au nombre des poëtes qui ont laissé *des écrits sublimes*, parce que ceux qui laissent des écrits sublimes sont au nombre des grands maîtres, et que Gilbert n'en est point un. Gilbert, que nous avons connu, et à qui nous pardonnons très-sincérement les traits de satire qu'il nous avait décochés, comme à tant

d'autres, était un poëte qui donnait des espérances, qui mourut jeune et malheureux, et qui a fait de fort beaux vers, sur-tout ceux-ci qui peignent si bien le règne de l'éternité après la destruction des mondes :

> Et d'aîles et de faulx dépouillé désormais,
> Sur les mondes détruits le Tems dort immobile.

Et ce vers fameux sur *Rome moderne :*

> Veuve d'un peuple Roi, mais reine encor du monde.

Mais ces vers, quelque beaux qu'ils soient, ne suffisent pas pour placer leur auteur parmi les modèles. On ne laisse *des écrits sublimes*, que lorsque l'on a de la suite dans les idées, une élégance continue dans le style, et que l'on sait *composer* un ouvrage : encore en remplissant toutes ces conditions qui sont indispensables, on n'est quelquefois qu'un écrivain de mérite, sans être un homme du premier ordre. Or il s'en faut bien que Gilbert les ait remplies. Dans ses satires, il s'était proposé Boileau pour modèle : mais parmi le grand nombre d'auteurs que sa bile satirique a voués au ridicule, à peine la postérité en a-t-elle distingué deux ou trois sur lesquels elle n'ait pas partagé l'opinion de ce grand juge. Gilbert au contraire a eu le malheur (et ce malheur il ne l'a dû qu'à lui) d'injurier, de diffamer même, des écrivains que la postérité (car elle a déjà commencé pour eux) a placés parmi le petit nombre d'auteurs qui font la gloire de leur siècle, tels que des hommes de génie, Voltaire, et des hommes d'un grand talent, Diderot, Marmontel, Laharpe, et quelques autres. Et d'où venait cette haine de Gilbert contr'eux ? De ce qu'un assez mauvais ouvrage de lui (*le Poëte malheureux*) n'avait point remporté le prix de poësie de l'Académie française. Cette pièce a quelque rapport avec celle de M. Mossé, dont nous venons de citer des vers, et ce n'est pas sans raison que nous nous sommes permis cette petite digression sur Gilbert : nous craignons que M. Mossé, qui ne nous paraît pas être né avec les mêmes dispositions pour la poësie que Gilbert, mais qui sans doute est aigri comme lui, par le peu de succès de ses productions, ne se livre au genre satirique dans lequel

il est si aisé de réussir, et ne devienne le détracteur même de ceux qu'il s'efforce d'imiter. Quel honneur au reste peut-il espérer des vers que nous venons de transcrire et de ceux que nous allons citer encore?

Quand je vois par l'intempérance
Un homme en proie à la douleur,
Lorsque je vois que la souffrance
Est le prix d'un vil séducteur;
Quand je vois l'excès destructeur
Rendre insensible au vrai bonheur;
Alors content de l'indigence,
Je me dis, toujours à part moi:
Ces tourmens ne sont pas pour toi!

Quand je fais un songe agréable,
Quand je goûte un sommeil charmant,
Quand un objet vraiment aimable
M'aime pour moi, non pour l'argent;
Lorsque sans être intempérant,
Je jouis et je vis gaîment,
Sans jamais être insatiable;
Je dis à maint riche, à part moi:
Va, ces biens ne sont pas pour toi.

Que peut-on attendre de la postérité lorsqu'on rime de pareils vers? quelle critique même pourrait être utile à leur auteur? quels principes de goût peut-on inculquer à un écrivain qui, dans le XIX^e siècle, fait des *Rondeaux doubles, de riches acrostiches, et des ballades retournées?* Ces difficultés futiles, que quelques traits d'esprit et la naïveté du vieux langage faisaient admirer dans Saint-Gelais, dans Desportes, dans Belleau, et qui avaient déjà vieilli du tems de Madame Deshoulières et de Pavillon, ne sont pas même employées aujourd'hui par nos moindres rimailleurs; et nous ne savons pas trop pourquoi tous les faiseurs de traités de versification française nous en retracent les règles. M. Mossé nous dit dans la dernière pièce de son recueil:

Pour les premiers essais de mon jeune Apollon
Je voudrais te prier d'avoir de l'indulgence;

Donne-moi des conseils, je te promets d'avance
De les suivre en rentrant dans le sacré vallon.

Et c'est précisément parce que nous craignons, non pas qu'il n'y *rentre* (car il n'y est jamais *entré*), mais qu'il ne perde son tems à en chercher la route, que nous refusons notre *indulgence* à l'auteur. Nous ne voulons point, par des ménagemens coupables, lui laisser croire qu'il a du talent. Cette erreur le perdrait et empoisonnerait sa vie. Lorsque nous lûmes les premiers vers de son recueil, nous eûmes, et nous ne le dissimulons point, l'envie de nous en moquer; et si, par cet Extrait, il a acquis la conviction de ce qu'ils valent, il doit penser que nous avions beau jeu à le faire. Mais la lecture de tout son ouvrage a changé nos dispositions à cet égard, nous avons mieux aimé lui donner un avis *paternel*. M. Mossé est très-jeune sans doute: le peu de convenance et de mesure qu'il garde, quand il parle des femmes en général, et sur-tout de quelques personnes du sexe avec lesquelles il a eu des liaisons particulières, nous le fait présumer. Eh bien, à son âge, il est aisé de changer de carrière. Que l'on ne juge point de sa prose future par ses vers d'aujourd'hui: nous avons lu des vers de Fénélon, de Fléchier, de Bossuet, qui n'annonçaient ni l'Oraison funèbre du maréchal de Turenne, ni celle du prince de Condé, ni le Télémaque. Nous n'osons pas garantir à l'auteur la fortune de la prose de ces grands hommes; mais nous osons lui conseiller d'essayer de prendre une toute autre carrière que celle de la poësie. La renommée de mauvais rimeur ne promet que du mépris et de l'indigence; car le talent ne mène pas toujours à la fortune. Nous ne voulons point partager les torts, plus graves qu'on ne croit, des faux amis de M. Mossé, de quelques caillettes, de ses *instituteurs peut-être*, qui, ravis en extase aux premiers essais de sa Muse enfantine, ont crié au miracle, et lui ont répété que la presse ne pouvait assez tôt révéler un tel prodige. C'est à ce délire que nous devons souvent ces fatras de prétendus vers qui nous assomment. Je sais que l'amour-propre est toujours aux aguets pour nous conseiller une démarche hasardée;

mais il a cependant besoin d'être averti lui-même pour le faire. Un précepteur vaniteux et inconsidéré, qui s'admire, non dans les vers de son élève, mais bien dans les corrections qu'il y a faites, une mère ivre d'un bouquet que son fils lui a adressé le premier jour de l'an ou le jour de sa fête, une maîtresse peut-être à qui l'encens que son jeune adorateur lui prodigue dans ses vers innocens tourne la tête, suffisent pour égarer et pour perdre à jamais dans les chimères de l'orgueil; un homme qui, quoique médiocre, aurait pu réussir dans quelque profession honnête, ou même dans quelque genre de littérature utile. La poësie est un art de luxe : c'est pour cela qu'il faut y exceller ou ne pas s'en mêler; il ne faut point le dissimuler à Mr Mossé; il n'y apporte pas la moindre disposition. Il était donc de notre devoir de l'en avertir. Nous ne doutons pas qu'il ne soit d'abord très-irrité de notre Extrait; mais nous pensons qu'un jour peut-être il nous en remerciera.

M. MURVILLE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de musique.* — Le *Triomphe de Trajan*, tragédie lyrique, en trois actes, paroles de M. *Esménard*, musique de MM. *Le Sueur* et *Persuis*, a été représenté, pour la première fois, le vendredi 23 octobre.

DEPUIS très-long-tems aucun ouvrage de ce genre n'avait obtenu, au théâtre et dans le monde, un succès plus brillant et moins contesté. Il y a sans doute des opéras dont l'intrigue est plus forte, plus ingénieuse et plus attachante : il n'en est aucun où le mérite de la difficulté vaincue, la noblesse de la première conception, l'intérêt des rapprochemens historiques, l'élégance et l'élévation du style, la variété des danses, la propriété de la musique, la pompe majestueuse des costumes et des décorations, forment un ensemble aussi magnifique et présentent un spectacle plus étonnant.

Le héros et l'époque de l'action sont également bien choisis, ce qui est une preuve de jugement et de goût. *Trajan* revient à Rome après avoir terminé la seconde guerre Dacique et reculé les bornes de l'Empire jusqu'aux rives du Borysthène. Ses victoires et les bienfaits de son règne effacent la honte, réparent les maux qu'avaient causés la tyrannie de *Domitien*. Rome, alors la capitale du monde comme Paris l'est aujour-

d'hui, s'embellissait de ces grands monumens qui servent encore de modèles aux nôtres. La colonne trajane s'élevait au milieu du Forum: partout, des temples, des palais, des édifices pompeux étaient consacrés à la gloire ou à l'utilité publique : en même tems, les Marais-Pontins étaient desséchés ; des canaux, des grandes routes s'ouvraient dans toutes les parties de l'Empire : les ports d'Ostie, de Centumcelles et d'Ancone, réparés ou créés par *Trajan*, n'égalaient pas ceux de Cherbourg et de Boulogne ; mais déjà le génie des sciences essayait de repousser les flots et de vaincre la nature, tandis que les aigles romaines étaient prêtes à voler jusqu'aux frontières de l'Inde. Ainsi le poëte, en rappelant les souvenirs de cette époque mémorable, a dû croire plusieurs fois qu'il écrivait l'histoire des deux années qui viennent de s'écouler.

Mais plus il était aisé de saisir et de présenter, dans ce vaste tableau, des rapprochemens aussi glorieux que fidèles, plus il était difficile de les lier à une action dramatique. C'est un principe incontestable, et généralement reconnu parmi nous, qu'il n'y a point d'intérêt dans un drame héroïque, si le principal personnage n'est pas mis en danger par ses passions ou par celles d'autrui (car les ressources que la mythologie offrait aux Grecs dans le dogme de la fatalité, ne conviennent qu'à un très-petit nombre de sujets, depuis long-tems épuisés sur notre scène lyrique). Cependant ni les convenances, ni l'histoire ne permettaient ici de présenter *Trajan* comme un personnage passionné : l'image auguste de celui que tous les cœurs élèvent sur le char de victoire, à la place de l'empereur romain, avertissait le poëte qu'il ne pouvait donner à son héros d'autre passion que celle de la gloire de Rome et du bonheur de ses sujets.

Il fallait donc inventer un autre ressort, pour qu'au milieu même de son triomphe, et protégé, pour ainsi dire, par les vœux et par l'intérêt de tout l'empire, *Trajan* courût quelque danger qui rendît sa situation dramatique. Plusieurs personnes ont paru s'étonner que l'auteur n'ait pas profité d'une combinaison qui s'offrait d'elle-même. La petite nièce de *Trajan*, *Sabine*, la plus belle et la plus vertueuse des Romaines, qui portait l'empire pour dot dans la maison de son époux, devait naturellement exciter l'amour et l'ambition. Les rivaux de l'heureux *Adrien* devenaient alors les ennemis de *Trajan*, et leurs passions, leurs fureurs, leurs projets de vengeance pouvaient donner un grand mouvement à l'action. Mais outre l'inconvénient de retomber dans des situations mille fois retournées, l'auteur a craint, sans doute, que l'amour, toujours froid sur la scène, quand il n'y domine pas, n'occupât trop long-tems l'attention. Une idée plus noble et plus simple, lui a fourni l'intrigue dont il avait besoin. Il n'a pas même supposé possible que *Trajan* eût dans Rome d'autres ennemis que ceux de l'Etat. Ce n'est donc pas une conspiration, c'est une révolte de prisonniers qu'il a mise sur la scène : ce sont les *Daces* vaincus ; c'est *Décébale*, le fils de leur dernier roi, connu dans l'histoire, pour avoir attenté deux fois aux jours de son vainqueur ; c'est

Sigismar, prince barbare, dont il devait épouser la fille, et qui se croit encore flétri par les fers qu'il a portés après la première guerre Dacique; ce sont enfin les esclaves étrangers, ces gladiateurs qui, depuis Spartacus, formaient au sein de Rome une population toujours ennemie, qui conçoivent le projet désespéré de troubler le triomphe de *Trajan*, et d'attaquer l'Empereur sur son char de victoire. Leur entreprise est développée dans la cinquième scène du premier acte, et dans la deuxième de l'acte suivant, avec des couleurs vraiment tragiques. Mais le consul *Licinius* veille pour le salut de Rome : il sépare *Décébale* et *Sigismar*, il les observe avec des yeux si vigilans, que *Sigismar* est forcé d'écrire au jeune prince pour achever de l'instruire, et pour diriger son audace. Cette lettre, saisie par *Licinius*, prépare le dénouement le plus théâtral. Les rebelles vaincus sont amenés au Capitole, aux pieds de Jupiter tonnant, et le consul, à qui l'Empereur demande la preuve du crime de *Sigismar*, lui remet la lettre fatale. Alors *Trajan*, à l'exemple de Pompée qui refuse de lire la liste des amis que Sertorius avait à Rome, exemple suivi depuis par Antonin *Le Pieux*, dans une autre circonstance, et renouvelé sous nos yeux avec encore plus de grandeur d'ame et de simplicité, par un monarque qui efface les vertus antiques en les perfectionnant; *Trajan*, disons-nous, jette la lettre de *Sigismar* sur un des trépieds allumés en l'honneur des Dieux; et quand elle est consumée par les flammes, il s'écrie :

César n'a plus de preuve et ne peut condamner.

Telle est la marche de la pièce, tel en est le dénouement qui a produit la plus vive sensation. L'effet n'a pas été douteux un moment; la seconde et la troisième représentation n'ont fait qu'ajouter au succès de la première. La foule a été la même, c'est-à-dire prodigieuse, et l'enthousiasme a paru s'augmenter encore.

Cet ouvrage n'a presque rien de commun avec nos opéras ordinaires; il faut lui chercher des objets de comparaison parmi les meilleures productions de ce genre, et remonter aux plus beaux jours du théâtre lyrique. L'auteur s'élève quelquefois jusqu'au ton de la tragédie, notamment dans les deux scènes que nous avons déjà citées, dans celle de *Trajan* et de *Sigismar*, au second acte, et dans la scène du dénouement. Son style, sans être dépourvu d'élégance et d'harmonie, a généralement plus de force que d'abandon, plus de noblesse que de grâce. Des vers moins beaux seraient peut-être plus favorables à la musique : cependant, le compositeur, M. Persuis, à qui M. Lesueur a cédé la plus grande partie de ce travail difficile, a très-bien secondé le poëte; il a fait ressortir, par un contraste heureux et savant, la position et les sentimens opposés des Romains et des Daces. Les chœurs, les morceaux d'ensemble, sont d'une expression vigoureuse et d'un grand effet. Le *trio* que chantent au Ier acte Mmes Ferrières, Himm et Granier, réunit tous les suffrages; deux airs, chantés par

Laïs, celui de *Plotine, riches de leur noble mémoire*, etc.; deux autres qui se trouvent dans le rôle d'*Elfride*, obtiennent aussi des applaudissemens unanimes: il faut peut-être accorder encore plus d'éloges à celui que chante *Sigismar*, dans la seconde scène du second acte : cet air est du plus grand caractère, et convient parfaitement à la situation.

Il faudrait nommer tous les artistes de l'Académie Impériale de musique, pour n'être injuste envers aucun. Il est impossible de jouer avec plus de perfection un ouvrage dont les détails sont si variés et l'ensemble si magnifique. Le public a sur-tout remarqué dans le chant MM. Laïs, Lainez, Adrien et Dérivis, M^lle^ Armand et M^me^ Branchu; dans la danse, MM. Vestris, Duport et St.-Amand, M^me^ Gardel, M^lles^ Clotilde, Chevigny, Duport, Millière et Bigotini : mais c'est particuliérement au compositeur de ces ballets élégans et pompeux qu'il a dû témoigner sa vive satisfaction. Jamais peut-être M. Gardel n'a fait applaudir une imagination plus riante et plus féconde ; jamais il n'a mieux développé les ressources de son art et de son talent. Les décorations, qui sont au-dessus de tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour à l'Opera, font le plus grand honneur à M. Degotty. Remarquons en passant que toutes les parties de ce spectacle vraiment unique en Europe, ont été singuliérement perfectionnées par la direction actuelle. A l'exception d'*Armide*, le chef-d'œuvre de Quinault, de Gluck et de la scène lyrique, rien ne pouvait donner une idée, même dans les jours les plus vantés de l'Opéra, des merveilles qu'on a mises sous nos yeux depuis quelques années, dans les *Mystères d'Isis*, et dans les *Bardes*, à la reprise de *Castor et Pollux*, dans les ballets d'*Achille à Syros*, et d'*Ulysse*, et enfin dans le *Triomphe de Trajan*, dont l'exécution surpasse tout ce que l'imagination osait attendre de la réunion de tous les arts qui concourent à former les prestiges de la scène. X.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople*, 10 *Septembre*. — En conséquence de l'armistice conclu entre la sublime Porte et la Russie, tous les prisonniers faits sur les Russes vont être relâchés.

— La flotte anglaise est toujours dans les parages de Ténédos, et même a été renforcée. Elle est aujourd'hui de dix-neuf vaisseaux de ligne.

— Les Dardanelles viennent d'être fermées avec un triple

rang de chaînes : on y a aussi placé un grand nombre de cannonnières ; de sorte que ce passage sera très-difficile à forcer.

— D'après l'armistice conclu entre la Russie et la Porte, la navigation de la mer Noire est ouverte de nouveau.

ANGLETERRE. — *Londres, le* 9 *Octobre.* — La colonie de *Botany-Bey* commence à prospérer. On sait que c'est en ce lieu que sont exilés les malfaiteurs.

Le bétail qu'on y avait transporté est devenu si abondant que chacun peut à présent vendre ou tuer celui qu'il possède. Les natifs persistent à ne vouloir point communiquer avec les colons anglais ; ils vivent dans l'intérieur des terres, mais n'ont point encore commis de voies de fait.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *New-Yorck, le* 8 *Septembre.* — Les papiers publics contiennent des *résolutions* très-énergiques, prises dans une assemblée des citoyens de Nort way, au sujet des différens avec l'Angleterre. Ils y rappellent les procédés des Anglais envers les citoyens des Etats-Unis, ils déclarent qu'ils regardent l'attentat commis sur la frégate *la Chesapeack*, comme l'équivalent d'un commencement d'hostilités de la part de la Grande-Bretagne, et ils concluent à ce qu'il en soit fait une réparation solennelle.

GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE. — *Varsovie, le* 5 *Octobre.* — M. le comte de Schœnfeld, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Saxe, chargé par son souverain, a installé le Conseil-d'Etat dont les membres ont prêté serment de fidélité.

M. Schœnfeld a ensuite publié une proclamation adressée par S. M. le roi de Saxe, à toutes les classes de son Duché de Varsovie, pour les engager à l'aider de tous leurs moyens pour rendre à cette partie de la Pologne son ancienne splendeur.

PORTUGAL. — *Lisbonne,* 6 *Octobre.* — Tout est dans le désordre dans cette ville. Les Anglais s'embarquent précipitamment. La cour est dans la plus grande consternation et le peuple regrette l'amitié du Gouvernement français.

L'indécision du prince du Brésil augmente à mesure qu'on reçoit des nouvelles de l'armée française qui, sous les ordres du général Junot, a déjà traversé une partie des Espagnes.

ROYAUME D'ITALIE. — *Milan*, 15 *Octobre*. — Le Vice-Roi a ordonné qu'il serait procédé à la visite et reconnaissance de toutes les marchandises de fabrique anglaise. Toutes celles qui seront de ces fabriques, seront mises immédiatement sous le séquestre.

(INTÉRIEUR.)

PARIS, 19 *Octobre*. — D'après un rapport présenté par S. Exc. le ministre du trésor public, S. M. l'Empereur a rendu un décret pour fixer le mode de la liquidation de compte qui doit être opérée entre le trésor public et la compagnie Després, Ouvrard et Vanderberg.

— EMBELLISSEMENS DE PARIS. — Les nombreux travaux entrepris pour l'embellissement de la capitale, se poussent avec la plus grande activité. Plusieurs fontaines sont déjà terminées. L'égoût de la rue Froidmanteau est très-avancé; la colonne de la place Vendôme est finié pour ce qui concerne la construction en pierre. On va incessamment commencer à encastrer les bas-reliefs en bronze dont elle doit être revêtue dans tout son pourtour. Il y a dans la cour du Louvre deux grands bas-reliefs déjà terminés. Toute la maçonnerie de l'attique est achevée, on en est maintenant à ciseler les ornemens dont elle sera couverte. — Le vestibule du côté de la colonnade est maintenant achevé; on a placé au-dessus de chaque porte latérale de ce vestibule, deux bas-reliefs de Jean Goujon, qui étaient placés dans l'attique du pavillon du côté du nord. . . . .

ERRATA DU N° 326.

Page 126, *lignes* 9 et 10, peut-être sur la toile; *lisez :* peintes sur la toile.

128, *ligne* 23, paraboles sur-tout; *supprimez* sur-tout.

131, *lignes* 13 et 14, quelque nombre d'arpens; *lisez :* un petit nombre d'arpens.

(N° CCCXXIX.)

(Samedi 7 Novembre 1807.)

DÉPT DE LA SEI[NE]

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LA RAISON (1).

Discours en vers avant la distribution des prix de l'Ecole de Soreze, l'an 1807.

Pourquoi ces jeux brillans, ces fêtes solennelles?
Quel triomphe a conquis ces palmes immortelles?
La lyre, les lauriers, superbes attributs,
A nos yeux incertains ont annoncé Phébus....
Sommes-nous appelés à grossir son cortége ?
Cherchons-nous l'Hélicon sur les bancs du collége ?
Et, pleins du même feu, tant d'élèves divers
Viennent-ils, pour rimer, des bouts de l'Univers ?
Non. J'aime avec transport l'art fécond en merveilles,
Si puissant sur nos cœurs, si doux à nos oreilles,
Nos disciples charmés en goûtent les accords,
Mais un objet plus vaste anime leurs efforts.
De leur jeune raison épurant la lumière,
Ils cultivent ici leur ame toute entière;
Et qui sait pénétrer, d'un regard affermi,
L'aveugle préjugé, le mensonge ennemi,
Du sophisme à deux fronts l'insidieux langage,

(1) Des personnes distinguées m'ayant objecté que les élèves de Soreze étaient beaucoup trop occupés de poësie, j'ai montré dans ce discours, quel est le vrai principe qui nous guide, et qui doit guider tous les instituteurs dans l'art d'élever la jeunesse.

Mieux que l'enfant du Pinde a fixé notre hommage.
C'est l'énergie enfin de la tête et du cœur
Qui parmi cent rivaux déclarent le vainqueur.

Dans la route épineuse où le destin nous jette,
Il faut savoir être homme avant d'être poëte.
Celui qui vers le monde osé prendre l'essor,
N'ayant, grâce aux leçons d'un stupide mentor,
Au milieu des écueils où cette mer l'entraîne,
Que le mince appareil d'une science vaine,
Me rappelle trop bien cet illustre étourdi,
Sur des aîles de cire affrontant le midi;
Ou ces enfans perdus, vagues aéronautes,
Montant, légers de poids, aux sphères les plus hautes,
Sans nul autre soutien, dans cette immensité,
Qu'un fragile réseau par le gaz emporté.

La patrie a fixé sur cette heureuse enceinte,
Des regards où l'espoir se mêle avec la crainte,
Inquiète, elle attend d'utiles citoyens,
Dignes d'être nommés nos enfans et les siens,
Dans les camps, dans les arts, sous le toît domestique,
Liant à leurs travaux la fortune publique;
Et nous, qu'elle honora d'un si sacré devoir,
Nous lui présenterions pour combler son espoir,
Et remplir de l'Etat les fonctions sublimes,
Des esprits très-savans à poursuivre des rimes!
Et comme dans notre âge aux regrets condamné,
Sur mille enfans du Pinde un seul est couronné,
On verrait de nos mains, après de longues peines,
Sortir pour un Boileau des Cotins par centaines:
De nos savans efforts, le beau fruit, s'il vous plaît,
Qu'un tas de vains rimeurs dévolus au sifflet!

Fût-il même prouvé que, dix ans, avec gloire,
L'antique Latium a nourri leur mémoire,
Et que feu Despautère a mis dans leur cerveau
Ce que Rome en ses tours eut jamais de plus beau,
En seraient-ils plus grands, plus utiles aux hommes?
Un sot et toujours sot, dans tous les idiômes.

De glaces, de parquets, de riches vêtemens
On pare un édifice; a-t-il des fondemens?
Et si l'on n'a pris soin d'en affermir la base,
Sur le maître orgueilleux il s'abîme et l'écrase.
Dans le monde, Germeuil par vingt maîtres instruit,
De leurs doctes leçons va recueillir le fruit.

Il salue, on l'admire ; il parle, on s'extasie ;
Ses galans impromptus ont séduit Aspasie,
Il est charmant au bal, charmant dans un concert ;
Fort bien : mais qu'à Germeuil un poste soit offert ;
Pour régir des bureaux, un comptoir, une banque,
On exige un sens droit ; c'est le seul point qui manque.

Dolban, loin des humains, dans sa sublimité,
Cultive du savoir le champ illimité.
Les calculs entassés dans sa tête profonde,
N'y laissent point de place aux usages du monde ;
Les rapports sociaux, les soins de sa maison,
Il ne les connaît pas ; mais rival de Newton,
Il conduit les soleils, il commande au tonnerre,
C'est un Dieu dans les cieux, un enfant sur la terre.
Viens, sois homme avec nous, suis les chemins battus,
Connais nos mœurs, nos lois, nos vices, nos vertus,
Lis dans le cœur humain, voilà le meilleur livre,
Et le premier savant est celui qui sait vivre.

De l'éducation tel doit être l'effet ;
Que la saine raison soit son premier bienfait.
La raison ! elle guide, éclaire et fortifie.
Attaquant les erreurs, c'est la philosophie,
C'est le goût dans les mots, dans le monde l'honneur,
Le soutien dans nos maux, si ce n'est le bonheur.
Rayon pur, émané de la divine essence,
Elle aime à remonter au lieu de sa naissance,
Et trace devant nous le céleste chemin
Qui du néant à Dieu conduit le genre humain.
Toute œuvre utile et grande ajoute à sa louange,
Sous le nom de Muraire elle juge et nous venge.
Le commerce à sa voix établit ses rapports,
Phébus même apprend d'elle à régler ses transports.
A Boileau sous les yeux des neuf Muses charmées
Elle dicta des lois par le goût confirmées,
Lois saintes, dont Delille abusa quelquefois,
Et qu'outrage Bardus les trente jours du mois.
Par elle, quand l'instinct meut la foule grossière,
Ou l'égare aux clartés d'une fausse lumière,
L'homme fort se présente, il parle, et devant lui,
Le vulgaire s'incline et connaît son appui.
Contemplez le héros qui gouverne la terre,
Il connut des rivaux dans les champs de la guerre,
D'autres ont plus d'aïeux, un plus vaste savoir,

Mais nul à tant d'éclat n'unit tant de pouvoir :
Quel est donc l'ascendant qui lui soumet le monde ?
La force de son ame et sa raison profonde.

C'est m'élever peut-être à des objets trop hauts.
Des folles passions repoussant les assauts,
Nous abritons ici cette aimable cohorte,
Mais combien d'ennemis l'attendent à la porte ?
Ses piéges sont tendus ; les vices turbulens
Contre elle vont s'aider de leurs propres talens.
L'erreur, l'opinion l'entourent de chimères,
Le plaisir la conduit vers les douleurs amères,
Et l'ardent intérêt, par le luxe irrité,
Lui fait braver les lois et trahir l'équité :
Sauvons-la, le tems fuit, le crime se consomme,
Armons-la de raison, c'est la vertu de l'homme.
Oui, d'un jugement sain naît le meilleur penchant.
Quiconque sait penser ne peut être méchant ;
Et jusques dans les arts, dont le goût est l'arbitre,
L'homme, fort de pensée, est grand à ce seul titre.
Sans ce présent du ciel l'esprit le plus brillant
Se dissipe en éclairs, s'éteint en pétillant,
L'obscurité succède à ce vain météore.

Parmi les habitans du monde jeune encore
La raison gouvernait les cœurs obéissans,
Les femmes même, alors, consultaient le bon sens ;
Et l'on dit que l'esprit, sans art, sans étincelle,
Soumis à la raison n'allait jamais sans elle.
Mais, se lassant bientôt de tant d'austérité,
Il voulut briller seul de sa propre clarté,
Il quitta sa compagne : et libre en ses caprices,
Dans le vague et le faux il chercha ses délices.
Delà les vains discours, les projets insensés,
Les systêmes trompeurs l'un par l'autre effacés.
On admira partout ses charmantes folies,
Il fit pour nos penseurs des phrases fort jolies ;
Et dans plus d'un poëme étala ces lambeaux
Qui font un sot ouvrage où tous les vers sont beaux.
Ainsi la foule éprise accourait sur sa trace.

La raison cependant déplorait sa disgrace.
Ne pouvant plus prétendre aux charmes de l'esprit,
Elle voyait tomber son culte et son crédit.
Elle aussi pour nous plaire a besoin de parure :
Chaque jour, quelque perte ajoute à son injure,
Vous auriez dit, à voir son abandon fatal,

Qu'elle avait pris le style et les traits de Dombal.
On craignit les effets d'un si triste divorce,
Et des hommes doués d'élégance et de force,
Ramenant auprès d'eux l'esprit et la raison,
Renouèrent, par fois, leur vieille liaison.
Consacrons à jamais le nœud qui les rassemble,
Maîtres, à nos leçons qu'ils président ensemble!
Heureux, si, quand je peins leurs attributs divers,
Ils dirigent tous deux ma pensée et mes vers!

Vous qui, dans ce séjour, leur soumettant votre ame,
De leur flambeau céleste, alimentez la flamme;
Jeune et brillant essaim, sous leurs yeux élevé,
Venez, voyez le prix qu'ils vous ont réservé;
Venez tous; c'est pour vous que ces lieux s'embellissent,
Que des filles du ciel les harpes retentissent,
Que tant d'admirateurs autour de nous pressés,
Contemplent ces rameaux par la gloire enlacés,
Gage heureux, au-dessus des plus nobles conquêtes
Lorsque la main d'un sage (1) en couronne vos têtes.
A vos brûlans transports mon cœur aime à s'unir.
Quel bonheur à mon tour me promet l'avenir!
Oui, si le ciel prolonge une vie agitée,
Des sots et des pervers sans cesse tourmentée,
Lorsque, d'un pas tremblant, prêt à finir mon cours,
Je vous verrai briller au midi de vos jours;
Témoin de vos succès sur la publique scène,
Où, de tous les devoirs embellissant la chaîne,
Pères, époux, amis, citoyens, magistrats,
Chéris dans tous les rangs et dans tous les états,
Vous ferez rendre hommage à votre caractère;
Alors de mes travaux recueillant le salaire,
Sur le bord de ma tombe un moment ranimé,
Je dirai, plein d'orgueil, c'est moi qui les formai.
A travers les erreurs que l'égoïsme enfante,
C'est moi qui dirigeai leur raison triomphante;
J'en fis des hommes sûrs, du vrai toujours épris,
Et des esprits sensés, au lieu de beaux esprits.

Mr ***.

(1) M. Gary, tribun et préfet du département du Tarn.

VERS

Sur un portrait de l'Empereur, fait pour la ville de Brest, par Mme BENOIST.

DANS un de ses palais voulant placer l'image
Du Dieu terrible des combats,
Le Dieu des arts ne trouvait pas
D'assez noble pinceau pour un si noble ouvrage.
Il voit la Déité qui préside aux beaux-arts,
Plus d'embarras, dit-il, fixons mon choix sur elle:
Oui, pour que le portrait soit digne du modèle,
C'est à Minerve à peindre Mars.

M. CHAZET.

LE DERNIER VŒU D'ALEXANDRE LE MACÉDONIEN.

Extrait du journal de PLUTON.

LE fils d'Olimpias, hier dans l'Elisée,
Exhalait son profond chagrin
De voir sa valeur éclipsée,
Et sa renommée effacée
Par un héros, l'honneur du genre humain.
O Jupiter, dit-il, contente mon envie,
Exauce un dernier vœu de mon ambition.
Fais-moi rentrer au séjour de la vie;
J'y veux vaincre et régner comme Napoléon.

Mlle COSSON.

L'HOMME, COMME IL Y EN A TANT.

OCCUPEZ-MOI, Messieurs, car je péris d'ennui,
Nous répète Damon; mais on n'en est pas dupe;
Damon, de bonne foi, ne veut pas qu'on l'occupe;
Mais il veut seulement qu'on s'occupe de lui.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

ÉNIGME.

NOUS formons entre nous, non une république,
Mais un état très-monarchique,
Où chacun doit jouer un rôle différent,

Qui règle sa conduite, et sa marche et son rang.
Notre gouvernement est toujours militaire ;
Nous sommes donc toujours en guerre.
La ruse, la valeur et l'application
Dirigent tous nos pas, règlent notre action.
Tout moyen nous est bon, jusques à la folie
Qui nous sert quelquefois autant que le génie.
De notre histoire il faut vous apprendre la fin ;
C'est celle, hélas ! du genre humain.
Chez nous, comme à la comédie,
Tout disparaît et tout s'oublie.
Le sujet et le roi, sous un même niveau,
Sont enfermés, couchés dans un même tombeau.

M. Martilly.

LOGOGRIPHE.

L'on trouve en moi ce que l'on trouve à Rome ;
Ce qu'on fait quelquefois de deux ou trois contre un ;
Un oiseau souvent importun ;
Le nom d'un grand faubourg, d'un poisson, d'une pomme :
De ma nature objet fort innocent,
Je suis léger, souple et pliant,
Et cependant on me déchire,
On me noircit à tout moment :
J'ai six pieds ; deux doublés donnent ce nom charmant
Que, dans la bouche d'un enfant
Le père accueille d'un sourire.

CHARADE.

Souvent à nos projets se mêle mon premier ;
L'amant près d'être heureux redoute mon dernier ;
Qui nuisit aux Troyens ? Lecteur, c'est mon entier.

*Mots de l'*Énigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Livre*.
Celui du Logogriphe est *Mépris*, où l'on trouve *épri*, *pris*, *ris*.
Celui de la Charade est *Pal-ais*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

LA MORT DE SOCRATE (Suite).

« Dans les scènes septième et huitième, les cris de Xan- » tippe et des enfans augmentent le désordre. Le peuple » force la barrière.

» Mélitus, Anytus et Lycon effrayés veulent entraîner » Xantippe, qui résiste. Alors ils se saisissent des enfans, les » poussent dans un cachot éloigné, et forcent leur mère à » les suivre.

» Socrate est troublé des cris de sa femme et de ses en- » fans. On entend leur voix s'affaiblir à mesure qu'ils des- » cendent dans le souterrain. Socrate, resté seul, lève les » yeux au ciel et frémit.

» Mélitus rentre et recommande au geolier d'ôter les fers » de Socrate, et de lui présenter la ciguë au moment très- » précis où le soleil se couchera. »

SCÈNE NEUVIÈME,

SOCRATE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER (*accourant*).

Ils ont voulu eux-mêmes les renfermer. Soyez sûr, Socrate, que j'en aurai grand soin.

SOCRATE (*au geolier qui se jette à ses genoux*).

Que faites-vous ?

LE GEOLIER.

Je me hâte d'ôter vos fers pour ouvrir la porte à vos amis.

SOCRATE.

Commencez par mes amis. Je souffre plus de leur absence que du poids de mes fers.

(*Le Geolier court leur ouvrir la porte. Ils entrent d'un air triste. Le Geolier revient ensuite auprès de Socrate, et commence par lui ôter ses menotes.*)

SCÈNE DIXIÈME.

(Les amis de Socrate se rangent autour de son lit. Ce sont Criton, l'orateur Lysias, Platon, Antisthène, Aristippe, Phædon, Eschine, Xénocrate, Chærephon, Appollodore. Socrate, ayant la main droite libre, la leur tend tour à tour d'un air riant. Pendant ce tems, le Geolier débarrasse ses jambes de leurs entraves).

SOCRATE.

Bonjour, Criton, mon père nourricier; je vous salue, orateur Lysias; et vous aussi, éloquent Platon, infatigable Antisthène, cher Eschine, modeste Xénocrate, vertueux Chæréphon, bon Appollodore, et vous aussi joyeux Aristippe; je vous salue tous mes chers amis; asseyez-vous; vous devez être bien fatigués d'être restés si long-tems debout à la porte.

LE GEOLIER *(ayant ôté les entraves)*.

Socrate, vous êtes dégagé de tous vos fers.

SOCRATE.

Je vous remercie, mon ami *(en se frottant les jambes)*. Quel plaisir vous m'avez fait!

(Le Geolier le salue et sort).

SCÈNE ONZIÈME.

SOCRATE *(continuant à se frotter les jambes)*.

Esope dit que Jupiter voulut un jour mêler ensemble la volupté et la douleur, et que n'ayant pu en venir à bout, il ordonna qu'elles se suivraient mutuellement. Ainsi quand la douleur précède, la volupté la suit, et réciproquement. Je crois qu'il en est de même des félicités de la vie future; elles succéderont aux misères de la vie présente.

CRITON.

Socrate, ne songez point encore à quitter vos amis! Tout est prêt pour votre liberté. Nous avons gagné le Geolier. Il va vous faire sortir de la prison par un long souterrain; il vous mènera de-là dans une rue détournée chez un de nos

amis qui vous fera ensuite traverser la ville à la faveur de la nuit. Allons, levez-vous, il n'y a pas un moment à perdre.

SOCRATE (*souriant*).

Où me mènera-t-on ensuite ?

CRITON.

En Thessalie, où je vous ai préparé une retraite. Appollodore y conduira vos femmes et vos enfans. O Socrate, vous vivrez encore pour notre bonheur !

SOCRATE (*riant*).

Criton, croyez-vous que la mort ne puisse franchir les hautes montagnes de la Thessalie ? mais quand j'y devrais vivre autant que Nestor, je n'ai garde de recourir à ce moyen : les lois me le défendent.

CRITON.

Ce ne sont pas les lois, ce sont des juges iniques qui vous ont condamné.

SOCRATE.

Ce sont les lois qui ont nommé les juges qui m'ont condamné à la mort : je dois la subir. La République est sous la tutelle des lois ; si je les violais, je serais criminel.

CRITON.

Socrate, rendez-vous à nos vœux ! Amis, joignez-vous à moi pour sauver Socrate de lui-même.

SOCRATE (*d'un air sévère*).

Oh mes amis ! au nom du ciel ! je vous ai déjà prié de ne plus me parler de mon déshonneur.

ARISTIPPE.

Acceptez, Socrate, ces deux cents écus pour servir à votre fuite ou à vos derniers besoins.

SOCRATE.

Eh, d'où vous vient cet argent, Aristippe ?

ARISTIPPE.

De la même source que votre pauvreté. C'est le fruit de vos leçons que je transmets à mes disciples. J'emploie la même méthode pour les porter à la volupté des sens que

vous pour les disposer à celle de l'ame. Je n'exclus ni l'une ni l'autre, mais je préfère la première.

SOCRATE.

Votre école sera nombreuse; mais, mon pauvre ami, gardez vos écus, c'est vous qui en avez besoin.

LYSIAS.

O Socrate! si vous aviez voulu vous servir de mon discours à la tribune, vous ne seriez pas ici; j'aurais confondu tous vos ennemis.

SOCRATE.

Votre discours était très-bien fait. Je l'ai lu avec plaisir; mais parce qu'il était écrit plutôt selon les règles de la rhétorique et l'esprit du monde que d'après les sentimens d'un philosophe, il ne me convenait pas; je n'en suis pas moins redevable à votre amitié.

LYSIAS.

Mais comment, s'il était bien fait, ne vous convenait-il pas?

SOCRATE.

Comme on peut faire un très-bel habit et de très-beaux souliers qui ne m'iraient pas bien.

PLATON.

Et moi aussi, Socrate, j'ai voulu vous défendre devant le peuple; mais après avoir préparé votre défense d'après l'harmonie de vos principes et de vos actions, les juges m'ont empêché de monter à la tribune, sous prétexte que je n'avais pas l'âge de trente ans requis pour les orateurs.

SOCRATE.

Si Dieu n'a pas destiné votre éloquence aux orages de la tribune, il vous en fera faire un usage plus étendu et plus utile pour les hommes, dans le repos du cabinet. Aucun magistrat ne pourra empêcher vos écrits de se répandre dans le monde et de montrer aux Républiques la route du bonheur.

PLATON.

Socrate, c'est à vous que j'en dois les élémens. Je m'étais

d'abord livré à la poësie, et vous me conseillâtes d'embrasser la philosophie : combien ne vous suis-je pas redevable ! vous êtes mon bon génie.

SOCRATE.

Chacun a le sien. Vous serez un jour l'Homère des philosophes. Y a-t-il long-tems que vous n'avez reçu des lettres de notre ami Xénophon ? Quel charme dans son style ! Le miel d'une abeille attique n'est pas plus doux.

PLATON.

Il m'a écrit, il y a un mois, des environs de Babylone : il me mande que tout est perdu, excepté sa confiance dans les Dieux. L'armée du jeune Cyrus, à la solde duquel il s'était mis avec dix mille Grecs, a été entiérement détruite par celle d'Artaxerxès son frère aîné ; Cyrus lui-même est tué : les Grecs seuls ont échappé au carnage, mais ils sont poursuivis par l'armée entière des Perses qui brûle autour d'eux les villages et les moissons. Xénophon commande la retraite de ses compatriotes : c'est-là qu'il aura l'occasion de mettre en pratique vos sublimes leçons. Il me prie instamment de lui donner de vos nouvelles dans le plus grand détail, pour fortifier son courage. Hélas ! il ignore que nous éprouvons des malheurs plus grands que les siens : qu'est-ce que la perte d'un prince auprès de celle d'un sage !

SOCRATE (*soupirant*).

Pourquoi ce jeune ami de la philosophie a-t-il pris parti dans les querelles des rois et sur-tout dans celle des rois frères ? Peut-être est-ce que, rebuté des querelles des Athéniens, il a préféré le gouvernement monarchique ; peut-être aimez-vous mieux, Platon, le gouvernement républicain ; mais je vous exhorte à ne jamais vous diviser pour des opinions politiques. Pourvu que les peuples soient heureux, qu'importe, après tout, qu'ils soient gouvernés par les lois d'une monarchie ou d'une république ? . . . .

ANTISTÈNE.

Pour moi, Socrate, je n'aime ni l'un ni l'autre gouvernement. Je tâche, à votre exemple, de leur échapper, me privant de tout pour me rendre indépendant de tout.

SOCRATE.

Cependant je ne manque de rien, et ma vie n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi, par exemple, infatigable Antistène, faites-vous tous les jours cinq milles du Pyrée à Athènes et cinq milles d'Athènes au Pyrée ?

ANTISTÈNE.

Pour le plaisir de vous entendre, Socrate ; je resterais jour et nuit couché à la porte de votre prison, si je n'avais aussi mes disciples au Pyrée, auxquels je porte tous les jours de vos nouvelles.

SOCRATE.

Je suis bien sensible à ces témoignages d'attachement. Mais....

ANTISTÈNE.

Socrate, je vous dois les biens de l'ame qui font mépriser toutes les jouissances du corps et cependant le fortifient. Je vous réponds que j'ai des disciples plus robustes que ceux d'Aristippe qui prétend les conduire d'après vos principes.

ARISTIPPE.

Sans doute. Je dois aussi à Socrate de ne pas mépriser les jouissances des sens. Ne l'avons-nous pas vu souvent dans les festins ? n'est-il pas toujours simplement, mais proprement vêtu ? Après tout, j'ai plus de disciples que vous.

SOCRATE (*riant*).

Il me semble que votre philosophie est comme vos manteaux ; celui d'Antistène est trop court et percé de trous, et celui d'Aristippe est brodé et trop long. Amis, souvenez-vous de l'oracle de Delphes, *rien de trop, ni de trop peu.* Bannissons toute espèce de vanité.

PHÆDON.

Pour moi, Socrate, je vous dois plus que la liberté et les richesses. Je vous dois la pureté de l'ame et du corps. J'ai été bien malheureux dans mon enfance ; maintenant j'ai beaucoup de disciples, auxquels je répète vos principales maximes, *abstenez-vous et supportez.*

SOCRATE.

Le tems les multipliera, infortuné Phædon ! O mes amis! n'ai-je pas bien sujet de remercier Dieu de ma mission sur la terre? Il m'a planté dans Athènes comme un arbre des forêts, au milieu d'une place publique, pour fournir de l'ombre à ses citoyens. J'ai poussé des branches vigoureuses à l'orient, au midi, au couchant, au nord; chacun de vous ensuite a greffé ses divers talens sur ma force. Mon tronc ne vous a fourni que la première sève, et vous l'avez couvert de fleurs et de fruits de différentes odeurs et saveurs. Des écoles nombreuses de sages sortiront un jour de mes principes. Amis, vous ne me devez rien, je n'ai jamais rien écrit. Je suis la sage-femme des esprits. Je ne suis venu que pour les faire accoucher.

CHÆRÉPHON.

Que dites-vous, Socrate, vous que l'oracle a déclaré le plus sage des hommes? Ce fut moi qui l'apportai de Delphes à Athènes. Je passais ma vie au théâtre, agitant, comme la plupart des Athéniens oisifs, la question, quel était le plus grand poëte du vieux Sophocle ou du jeune Euripide? Je tenais pour le premier, et mon frère Chérécrate pour le second. Cette division d'opinions ne tarda pas à nous brouiller, à tel point que je me résolus d'aller à Delphes, et de la faire décider par l'oracle. Pour donner plus de poids à ma demande, je me fis nommer député par mon parti qui était plus nombreux que l'autre. Quand je l'eus proposée, cette réponse sortit du trépied sacré : O frivoles Athéniens! pourquoi demandez-vous sans cesse quel est le plus grand poëte de Sophocle et d'Euripide? C'est sans doute le disciple de Socrate, parce que Socrate lui-même est le plus sage des hommes.

SOCRATE.

Sans doute, Chæréphon, l'oracle ne prononça ainsi que parce que je sais que je ne sais rien. Ce n'était guères la peine de faire un si grand voyage.

CHÆRÉPHON.

Et quand je ne lui devrais que de m'être lié d'amitié avec Euripide!

SOCRATE.

Où est-il maintenant ? que fait-il ?

CHÆRÉPHON.

Il est à Mégare, où il s'est enfui au moment d'être arrêté par rapport à vous. J'ai été le voir il y a un mois, il s'occupe à faire une tragédie, dont le sujet est Palamède, condamné à mort par la calomnie d'Ulysse. C'est Homère qui l'a fourni. Ce fut un effet de la vengeance d'Ulysse qui contrefaisait le fou pour ne pas aller au siége de Troye, et labourait le sable sur le bord de la mer. Palamède se douta que sa folie n'était qu'une ruse, et pour s'en convaincre il mit l'enfant Télémaque, encore au maillot, au-devant de la charrue de son père qui la détourna. Ulysse, découvert par sa prudence, ne put s'exempter d'aller à Troye. Mais pour s'en venger il fit enfouir de l'argent dans la tente de Palamède, et l'ayant fait accuser de l'avoir reçu des Troyens pour trahir les Grecs, il le fit lapider par ses propres soldats.

SOCRATE.

Je m'en souviens très-bien, Chæréphon.

CHÆRÉPHON.

Euripide a traité ce sujet avec tout le talent que vous lui connaissez et que vous avez pris vous-même le soin de former. Il m'en a lu un fragment dont j'ai retenu ce vers :

Au plus juste des Grecs, vous arrachez la vie.

Oui, Socrate, si les Atheniens l'entendaient, ils briseraient vos fers.

SOCRATE.

Ils feraient deux fautes, celle de me les avoir donnés au nom de la loi, et celle de les rompre malgré les lois. Mais maintenant j'en suis débarrassé. Je vais être libre pour toujours.

APPOLLODORE *se lève et met en pleurant un paquet aux pieds de Socrate, en lui disant :*

O mon maître !

SOCRATE.

Que m'apportez-vous-là ?

APPOLLODORE (*pleurant*).

Un bel habit que je vous prie de mettre tout présentement.

SOCRATE (*souriant*).

O bon Appollodore! pensez-vous que celui que j'ai porté aujourd'hui m'ait été propre à vivre et ne me soit pas propre à mourir? Remportez donc votre dernier présent. Mais vous me faites souvenir qu'il est tems de laver mon corps, afin de n'en point donner la peine, après ma mort, aux femmes chargées de ce dernier office. *(Il se lève.)*

« Ses amis se jettent à ses pieds en criant : *O Socrate! ô » mon père!* Ils lui embrassent les genoux en soupirant et » pleurant. »

SOCRATE (*debout, d'un air fâché*).

Qu'entends-je? que vois-je? des gémissemens! des larmes! Amis faibles! est-ce donc-là le fruit des discours que nous avons tenus si souvent? Nos paroles n'ont-elles été que des vains sons pour amuser nos loisirs? Comment ces préceptes des sages, les exemples des grands hommes sur le mépris de la vie, auxquels nous avons joint si souvent nos réflexions, ne sont-ils plus d'aucun usage lorsqu'il faut mourir? Les principes de la sagesse ne sont pas de brillans sophismes, semblables à ces armes dorées et argentées dont on se sert au théâtre pour amuser le peuple par des combats simulés et qui ne sont d'aucun usage à la guerre. Ce sont les véritables armes de l'ame, plus durables et plus solides que les boucliers et les cuirasses de fer et d'acier éprouvés dans des combats à mort. Armons-nous donc de constance et de fermeté. La mort s'avance vers nous, marchons vers elle. Je suis votre chef de file; le soin de votre gloire m'est aussi cher qu'à vous. Sans doute, chers amis, c'est votre affection pour moi qui vous inspire ces alarmes. Vous me croyez malheureux parce que je vais mourir. Vous connaissez les biens de la vie, et vous savez qu'ils sont surpassés, sur-tout à mon âge, par de plus grands maux. Mais vous ignorez ce qui est au-delà du trépas. Rappelez-vous au moins nos discours sur l'immortalité de l'ame, nos pres-

sentimens

sentimens tant de fois vérifiés, ainsi que nos songes prophétiques. Joignez-y les exemples de ces grands hommes qui nous ont précédés dans les sentiers de la vertu. Quand ces ressouvenirs ne seraient que comme ces tableaux du printems et de l'été que nous suspendons à nos murailles pour nous en rappeler les fleurs et les fruits pendant l'hiver, si cependant on présentait ces tableaux à quelques peuples des contrées boréales, et qu'on y joignît quelques-uns des fruits dont ils ne représentent que les images et que l'Attique produit en abondance, ne croyez-vous pas qu'ils seraient tentés d'abandonner leur pays stérile pour venir goûter les jouissances du nôtre? Mais si on ajoutait à ces dons quelques amphores de nos bons vins dont ils se sentissent tout réchauffés au milieu de leurs glaces, ne doutez pas que plusieurs d'entr'eux ne s'abandonnassent aux courans de leurs fleuves pour aborder sur nos rivages.

Pour moi, placé dès l'enfance dans les âpres montagnes de la vie, Dieu m'a fait la grâce de savourer les fruits des contrées célestes, et m'y a fortifié du vin de la vertu. J'ai donc dirigé ma navigation vers les régions qui les produisent. Maintenant que ma voile et ma rame sont usées, que ma nacelle coule bas, irai-je me remettre en mer et m'exposer à de nouveaux orages? Je touche au port. Je n'ai plus à craindre les vents tempestueux ni les écueils où la sagesse même peut échouer, ni les vers de la calomnie et de la superstition, qui rongent dans l'obscurité les plus fortes carènes. Calme, paix, repos, innocence, justice, vérité, protection divine, j'ai tout à espérer. Félicitez-moi donc de mourir. Pour celui qui cherche la sagesse, la vie est un bienfait du ciel, mais la mort en est encore un plus grand. Laissez-moi donc purifier par un bain ce corps fatigué de voyage.

(Socrate sort et se retire derrière un escalier dans le fond du cachot. Ses amis se remettent à leurs places).

(La fin au Numéro prochain).

M. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

DE L'ÉGOISME.

L'Égoïsme prend sa source dans un sentiment naturel à tous les êtres animés, l'amour de soi. Mais ce sentiment s'exagère dans le cœur de beaucoup d'hommes, il devient exclusif et finit par être l'un des vices les plus funestes à la société. L'égoïste, en effet, n'aime que lui, ne voit que lui, n'est occupé que de lui, et se conduit avec les autres comme s'ils n'existaient que pour lui.

Voyez l'égoïste dans un salon. L'assemblée est nombreuse; c'est là première fois qu'il est reçu dans la maison, n'importe; il est seul, il est chez lui. Fait-il chaud? comme il aime la chaleur, il trouve cent raisons pour s'opposer à ce qu'une seule croisée soit ouverte. Fait-il froid? il s'empare de la cheminée, et semble en interdire l'approche à tout le monde. A table, même attention pour lui, même indifférence pour les autres. Un plat succulent est hors de sa portée, il l'avise, en demande, y retourne, et se garde bien de mettre ses voisins dans la confidence du plaisir qu'il savoure. Est-il au spectacle? il s'embarrasse peu que ceux qui sont près de lui soient gênés et ne voient pas; il voit bien, il est à son aise, il est content. Enfin, vient-il vous trouver à la campagne? il faut qu'il choisisse son appartement, que l'exposition en soit saine et agréable, le lit bon, les meubles commodes, que rien n'y manque à ses besoins, à ses habitudes, à ses manies. Il en trouve un qui lui convient assez, mais le vôtre lui conviendrait mieux, et il vous le dit. Ne lui offrez pas, car il serait homme à le prendre.

De ce que l'égoïste n'aime que lui, il s'en suit qu'il sait allier deux défauts absolument opposés, l'avarice et la prodigalité. Il est prodigue pour lui, avare pour les autres.

Essayez de raconter vos malheurs à un égoïste, il ne vous répondra qu'en vous parlant des siens.

L'Égoïste n'a jamais de distractions. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, son intérêt lui est toujours présent. Je me rappelle, à ce sujet, un trait peu connu. Le comte de ***

joueur décidé, et, malgré la passion qui le dominait, propriétaire d'une grande fortune, tombe dangereusement malade. Le Curé de sa paroisse informé de son état, vient le trouver, et lui offre les secours de son ministère. Accueilli comme il doit l'être, il exhorte le comte de ***, lui fait envisager des biens réels en remplacement de biens périssables, et tout en l'invitant à se détacher de ceux-ci, lui parle de ses pauvres, des réparations qu'exigerait son église, du petit nombre de fondations dont elle est dotée. A ces mots, le joueur moribond recueille ses forces, et détournant la tête; « Monsieur le Curé, dit-il, cachez vos cartes, je vois votre jeu. »

L'égoïste est poli, doux, affable dans son langage et dans ses manières. Qu'on ne s'y trompe pas. La douceur, la politesse et l'affabilité sont chez lui un calcul. Il sent qu'il a besoin de tout le monde, et il donne en apparence pour qu'on lui rende réellement.

J'ai suivi le cours de notre révolution; et j'ai observé que parmi les passions qui y figuraient, l'égoïsme ne jouait pas le dernier rôle.

Les armoiries étant supprimées, me disait un noble égoïste, à l'époque du décret qui abolissait la noblesse en France, vous devriez bien me composer une devise que je ferais graver autour de mon chiffre. Volontiers, lui répondis-je, la voilà faite : TOUT POUR MOI.

L'égoïste dans le monde, est l'homme qui dans une association commerciale vous dirait : si je perds, c'est pour vous : si je gagne, c'est pour moi.

Je ne vois pas qu'un égoïste se permette des excès d'aucun genre; c'est tout simple : il est trop occupé du soin de se conserver.

Vous croyez, Mysis, n'être pas égoïste, et je crains que vous ne soyez dans l'erreur. Vous arrivez chez Clitandre. Je suis charmé de vous voir, s'écrie-t-il, vous pouvez me rendre un grand service. Disposez de moi, lui répondez-vous. Mon ami, poursuit-il, vous connaissez Oronte? — Très-particulièrement. — Il est bien venu auprès de tel Mi-

nistre ? — ils sont liés depuis l'enfance. — Eh bien, la place de ..... est vacante. — Je l'ignorais. — C'est une place avantageuse, — assurément; — qui donne de la considération, — je le sais; — et qui me conviendrait fort : — Je le crois. — Si vous vouliez parler à Oronte ? — Je lui parlerai. Mais je pense..... — A quoi ? — Cette place qui vous conviendrait..... — Après ? — Je pense qu'elle me conviendrait aussi bien qu'à vous. — Il se pourrait..... Oui, vraiment; je cours chez Oronte le prier de la demander pour moi. Convenez-en, Argant, un égoïste, à votre place, ne se serait pas conduit autrement que vous.

La Patrie est là où l'on est bien. Je ne serais pas surpris que ce mot fût d'un égoïste.

L'égoïste a cela de commun avec le sot, qu'il est toujours content de lui.

L'égoïste n'est indulgent envers les autres que pour qu'on le soit envers lui. Disons mieux : l'indulgence de sa part est un prêt à usure.

L'égoïsme est de tous les états et de tous les rangs. On le trouve aux champs, à la ville, à la cour. Ses formes varient selon les lieux qu'il habite, mais le fond est partout le même.

Nous sommes tous égoïstes, disait un homme qui semblait mécontent de ce qu'en sa présence on parlât contre l'égoïsme. Eh ! sans doute, s'écria quelqu'un, nous sommes tous égoïstes..... à commencer par vous.

J'ai dîné une fois chez Durmont. Il faut le voir entouré de savans, d'artistes et de gens de lettres qu'il rassemble non par goût, mais par vanité; qu'il accueille non pour eux, mais pour lui. Sa table est excellente, et il n'en fait les honneurs à personne. Il abandonne le soin de ses convives à un complaisant qui a toujours l'attention de lui réserver les meilleurs morceaux. Du reste, ferme dans son appétit et mangeant comme quatre, qu'un bon mot soit cité, qu'une saillie échappe, il sourit, se pavane, se rengorge, et semble dire : Ces gens là se mettent en frais pour moi. Mais que l'on parle de malheurs, de désastres arrivés quelque part,

loin de s'émouvoir, il conservera un sang-froid inperturbable. Les vignes de la Bourgogne sont gelées ; que lui importe ! Ses caves sont approvisionnées pour trois ans. Des torrens ont ravagé, emporté des villages ; cela peut être ; mais, Dieu merci, ses maisons de la ville et de la campagne sont encore sur pied. Un incendie a dévoré les bois de ses voisins ; le mal n'est pas si grand, puisque les siens n'ont pas souffert. Tel est Durmont. A présent que je l'ai peint, quel nom lui donnerez-vous ?

Je rencontre Timante à la promenade. Il a l'air soucieux, et ses traits sont altérés. C'est un égoïste, je le connais pour tel, et cependant je l'aborde avec une sorte d'intérêt. Qu'avez-vous, lui dis-je ? — Vous ne savez donc pas ? — Quoi ! — Ma femme.... — Eh bien ? — Elle est à toute extrémité. — Je vous plains sincérement. — Sans doute. Je sortais tous les jours à deux heures, je ne puis pas obtenir du médecin qu'il fasse sa visite avant deux heures et demie, de manière qu'à présent je ne sors plus qu'à trois. Vous concevez qu'il est tems que cela finisse. Je crains que mon indignation n'éclate et je quitte brusquement Timante. A quelque tems de là, je le rencontre encore et c'est lui qui vient à moi, mais le front épanoui, le rire sur les lèvres. Je veux l'éviter, il me saisit la main et m'arrête. Eh bien, mon cher, quoi de nouveau ? — Rien. — La littérature ? — Toujours déshonorée par certaines gens. — Et le théâtre ? — La tragédie nouvelle a réussi. — Vous l'avez vue ? — pas encore ; mais je ne manquerai pas la prochaine représentation. — Ne vous pressez point. Attendez. Il y aura, dans huit jours, six semaines que ma femme sera morte, je pourrai aller au spectacle et vous verrez la pièce avec moi.

Terminons. L'égoïste n'est ni ami, ni amant, ni époux, ni père. Ses amis sont ceux dont il a besoin, et l'affection qu'il leur témoigne n'est fondée que sur son intérêt. S'il s'attache momentanément à quelques femmes, c'est que leur beauté, leurs grâces, leur esprit ou leurs talens flattent sa vanité, et dans ce cas, il ne se complaît pas dans la douce pensée qu'il aime, il jouit de la seule pensée qu'il est aimé.

Quant au mariage, s'il se décide à en contracter les nœuds, ce n'est pas qu'il désire rendre une femme heureuse, c'est qu'il espère qu'une femme le rendra plus heureux. Elle lui sera utile, aura pour lui des soins particuliers, augmentera sa fortune, doublera son aisance, et, tout calcul fait, il se marie. Qu'au nom d'époux, il joigne celui de père, me voilà donc reproduit, s'écrie-t-il dans un transport d'amour-propre et d'orgueil ! Mais la réflexion ne tarde pas à calmer ce transport, et s'il s'est en quelque sorte cédé un instant à son enfant, il se reprend bien vîte, et ne voit plus dans ce fruit de son hymen que des privations à subir, que des sacrifices à faire. Aussi que la mort lui enlève cet être infortuné, orphelin hélas ! du vivant de son père, il s'enfermera non pour pleurer la perte qu'il aura faite, mais pour s'applaudir des jouissances qu'il aura recouvrées.

Ah ! lorsque les hommes sont réunis en société et qu'ils devraient s'aimer, s'aider les uns les autres, pourquoi l'égoïsme est-il au milieu d'eux, les divisant, les isolant, maîtrisant leur esprit et desséchant leur cœur ?.... Question difficile à résoudre !

M. Vigée.

EXTRAITS.

Ἀπολογία Σωκράτους κατὰ Πλάτωνα κ. Ξενοφῶντα. *Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon, avec des remarques sur le texte grec et la traduction française*; par Fr. Thurot, directeur de l'Ecole de Sciences et de Belles-Lettres. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. br. (1). A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur-libraire, rue de Thionville.

On se plaint depuis long-tems en France de la disette où l'on est de bons livres pour l'éducation, au moins en ce qui concerne l'étude des langues anciennes. Il y a plus d'un siècle que les éditions des auteurs classiques destinées aux colléges ne sont qu'un objet de spécula-

(1) Le texte grec avec l'index, à l'usage des écoliers, se vend séparément 1 fr. 25 cent.

tion pour des libraires qui ne font en général que répéter les éditions précédentes avec toutes leurs fautes, auxquelles ils ne manquent guères d'en ajouter de nouvelles. MM. Didot frères, qui, à leur habileté dans tous les arts relatifs à l'imprimerie, joignent des connaissances malheureusement trop rares parmi les libraires et les imprimeurs, sont les premiers qui aient travaillé à remédier à cela, au moins quant au latin, et leurs éditions stéréotypes sont très-correctes et faites d'après les meilleurs textes. La même chose reste à faire pour le grec qui semble reprendre faveur depuis quelque tems, et dont on s'occupe dans les études un peu plus qu'on ne l'avait fait. Mais cela est beaucoup plus difficile; il y a en effet très-peu de personnes à Paris qui possèdent assez cette langue pour pouvoir présider à une édition, et celles qui le pourraient ne se soucient guères de se livrer à un genre de travail obscur, et dont on ne sent pas assez le mérite. Plus à portée que personne de sentir les inconvéniens de la négligence avec laquelle les livres grecs pour les colléges sont en général imprimés, M. Thurot a cru devoir indiquer les moyens d'y remédier, en donnant l'exemple de ce qu'on peut faire en ce genre, et tel paraît être le but du recueil que nous annonçons, qui contient les deux Apologies de Socrate, l'une par Platon et l'autre par Xénophon, le Criton de Platon et la partie historique du Phédon, du même auteur. Je ne parlerai pas des ouvrages en eux-mêmes, il y aurait trop à dire sur Socrate qui en est l'objet, et il se présentera une occasion plus favorable pour en parler, si la mort malheureuse du savant professeur de Luzac ne nous a pas privés de l'ouvrage qu'il avait promis, sous le titre de *Lectiones atticæ*; il devait examiner dans cet ouvrage différens traits de la vie de ce célèbre philosophe, et personne n'était mieux que lui en état de le faire, si l'on en juge par son excellent discours *De Socrate cive*. Nous nous contenterons donc de parler du travail de M. Thurot, et je crois pouvoir assurer qu'il ne laisse rien à désirer. Il a corrigé avec le plus grand soin le texte de ces différens morceaux, il y a joint des notes où il explique les idiotismes les moins communs et les traits d'histoire qui pourraient embar-

rasser les commençans. Il y donne aussi les raisons qui lui ont fait adopter telle leçon plutôt que telle autre, ce qui est un excellent moyen pour exercer la jeunesse à cette partie de la critique, peut-être trop vantée autrefois, mais trop méprisée maintenant, qui consiste dans l'art de rétablir les passages altérés, soit d'après les manuscrits, soit à l'aide des conjectures. La traduction qu'il y a jointe, élégante et fidelle tout à la fois, sera très-utile non-seulement aux écoliers, mais encore à beaucoup de professeurs qui ne connaissent pas assez bien la langue grecque pour pouvoir s'en passer.

M. Thurot s'élève avec raison, dans sa préface, contre cette espèce de commentaires ou d'annotations dans lesquelles on s'attache à développer, dans le plus grand détail, ce qu'on appelle les parties grammaticales du discours, c'est-à-dire, à faire sur chaque verbe, nom, ou adjectif qui se rencontre dans le texte une note qui apprend à quel tems, à quel cas est ce verbe ou ce nom. Toute personne, en effet, qui veut apprendre une langue quelconque, doit commencer par en étudier la grammaire, et alors des annotations de ce genre lui deviennent absolument inutiles. Elles ne servent donc qu'à grossir le volume, sans donner beaucoup de peine à l'Editeur, ce qui n'est pas un petit avantage aux yeux de certaines personnes.

Cet ouvrage a été imprimé par M. Firmin Didot : il y a employé ses nouveaux caractères grecs, qui joignent à l'élégance un mérite qui sera beaucoup plus apprécié par les gens de lettres que par les imprimeurs ; c'est celui de *chasser* beaucoup moins que tous ceux qu'on a employés jusqu'à présent, de sorte que, à grosseur égale, un volume imprimé avec ces caractères contiendra un quart de plus de matière que s'il était imprimé avec ceux dont on a fait usage jusqu'à présent.

Il serait à souhaiter qu'excités par l'exemple de M. Thurot, quelques gens instruits nous donnassent un choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs grecs, pour former un cours de littérature grecque, et suppléer à notre pénurie en ce genre. Il faudrait y faire entrer quelques Livres d'Homère, les travaux et les Jours d'Hésiode, une tragédie de chacun des trois tragiques qui

nous restent, une comédie d'Aristophane, les meilleurs fragmens des poëtes comiques qui nous ont été conservés par Athénée et par Stobée, un ou deux discours d'Isocrate, autant de Démosthènes, des extraits d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon, et enfin, pour familiariser les jeunes gens avec toutes sortes de styles, quelques morceaux d'Aristote, et quelques-uns des fragmens des philosophes pythagoriciens que Stobée nous a conservés, qui, à l'avantage d'être écrits dans le dialecte dorique dont il nous reste très-peu de monumens, joignent celui d'offrir une excellente morale, ce qu'on ne doit jamais négliger lorsqu'il s'agit de l'éducation de la jeunesse (2). Un recueil pareil, accompagné de notes judicieuses et de traductions faites avec soin, contribuerait plus aux progrès de l'étude de la langue grecque que tous ces ouvrages accompagnés de versions interlinéaires et de remarques puériles, contre lesquels M. Thurot s'est élevé avec raison, et qui ne peuvent servir qu'à entretenir l'ignorance, en accoutumant ceux qui s'en servent à ne pas savoir faire un pas d'eux-mêmes.

M^r. E. Clavier.

Voyage dans les îles Baléares et Pithieuses, fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, par M. André Grasset de St.-Sauveur, consul de S. M. I. et R., aux îles Baléares. Un vol. in-8°. A

---

(2) Mon savant ami, le docteur Coray, a fait à ce sujet quelques observations très-judicieuses, p. 105 et suiv. de ses *Prolégomènes*, sur le Prodrome d'une bibliothèque grecque. Il a remarqué, par exemple, qu'il était absurde de laisser des tirades de vers contre les femmes et contre le mariage, dans des livres faits pour l'éducation des jeunes gens, presque tous destinés à devenir des pères de famille. J'ai vu avec plaisir qu'un savant distingué, M. Schwueighueuser, a profité de ces observations, et a retranché tous les vers de cette espèce, du recueil de sentences qu'il a fait imprimer à la suite du tableau de Cébès. Ce petit recueil a pour titre: *Cebetis tabula, iterum emendatam edidit Joannes Schwueighueuser: adspersi sunt ad calcem libelli flores nonnulli græcorum poëtarum. Argentorati.* 1806. 16.

Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4. — 1807.

La critique n'a pas deux opinions sur le mérite d'un ouvrage, mais elle l'accueille quelquefois d'une manière différente, selon les tems et selon les lieux. En Allemagne, par exemple, j'aurais pu remarquer que M. Grasset de St.-Sauveur s'étendait peut-être avec un peu trop de complaisance sur son sujet, parce qu'au-delà du Rhin l'abus de l'érudition et des détails minutieux doit être signalé. En France, où le goût du public pour les livres frivoles, même dans les sciences, est généralement répandu, je passerai sur quelques chapitres un peu longs, ou même déplacés, pour féliciter l'auteur d'avoir travaillé pour les amis d'une bonne et solide instruction. S'il eût au contraire publié un ouvrage futile, je l'aurais attaqué sans ménagement; et en Allemagne et en France je n'eusse fait, dans ces deux cas, que m'élever contre le défaut à la mode : ce qui doit être, selon moi, le premier objet de la critique.

Mais si l'on ne conteste pas à M. Grasset de St.-Sauveur le mérite de son ouvrage, on peut le chicaner sur le titre de Voyage qu'il lui donne. Un Voyage est une relation de ce qu'on a vu, découvert ou appris en voyageant. L'auteur est toujours en scène : tout ce qui lui est personnel peut s'appeler la partie dramatique, comme tout ce qui a rapport au pays parcouru forme la partie d'observation. C'est l'action qui règne dans un tel ouvrage; et le mêlange des aventures et des remarques qui distingue essentiellement un voyage d'une description. Celle-ci se compose des recherches et des observations des autres; c'est l'histoire physique et morale d'un pays à une époque déterminée, faite d'après des voyages, des mémoires et des statistiques. Voilà l'espèce d'ouvrage que M. Grasset de St.-Sauveur a entrepris sur les îles Baléares.

Ces îles, comme presque toutes les provinces d'Espagne, ont eu leurs historiens et leurs géographes particuliers; mais la plupart de ces historiens et géographes sont des nationaux qui, loin de donner un tableau vrai et exact du pays, le peignent avec tout le merveilleux de leur imagination; ils décrivent souvent avec une em-

phase et une exagération facile à reconnaître; d'un séjour ordinaire, ils font un lieu enchanté, ils transforment une petite colline en une haute montagne, et un bouquet d'arbres bien mesquin, en une vaste forêt bien majestueuse. Il faut être sans cesse sur ses gardes en puisant dans de pareilles sources, et c'est ce que paraît avoir fait M. Grasset de Saint-Sauveur; il n'a rien inséré d'incroyable dans sa description, vraiment intéressante sous plus d'un rapport. et son séjour à Majorque, pendant lequel il a pu vérifier les observations des auteurs qu'il a consultés, doit donner une grande confiance dans son travail.

Malgré l'importance des Baléares, que je reconnais comme l'auteur, on ne peut justifier l'utilité de certains détails minutieux dans lesquels il entre; les uns ne servent point à mieux faire connaître ces îles, et les autres n'ont d'intérêt que pour des gens qui n'iront jamais les chercher dans l'ouvrage que j'annonce; de ce nombre sont trois énormes chapitres, sur les côtes et les mouillages de Majorque et Minorque, copiés dans la *Géographie maritime* de Dom Vincent Tofino, et qu'il fallait laisser dans le livre espagnol. Les ingénieurs du dépôt de la marine ont d'abord ces renseignemens, et de plus, ils en possèdent encore sur ces îles, un grand nombre de plus précieux, recueillis pendant l'expédition du Maréchal de Richelieu. Mais le reproche d'avoir grossi sa description de choses qui n'ont d'intérêt que pour un très-petit nombre de personnes, n'est pas le seul qu'on puisse faire à l'auteur, il me semble qu'il en mérite un autre pour n'avoir pas consulté tous les ouvrages qui pouvaient enrichir le sien d'observations peu connues. M. Grasset de Saint-Sauveur, semble s'être borné, pour l'île de Minorque, à l'*Histoire d'Armstrong*, et cependant il existe quelques ouvrages recommandables qu'il n'aurait pas dû dédaigner: par exemple, il eût trouvé des secours dans le Mémoire anglais de Georges Cleghorn, intitulé: *Observations on the epidemical diseases of Minorca.* Cet auteur, au sujet des maladies épidémiques de Minorque, entre dans des détails fort curieux sur la nature du sol, sur celle des eaux, du climat, des vents, etc.; il s'occupe

également de quelques-unes des plantes particulières à l'île, et montre partout un observateur instruit, et un bon écrivain. Je regrette que M. Grasset de Saint-Sauveur ne l'ait pas mis à contribution : malgré que Cleghorn soit ancien, ses observations sont peu connues ; elles auraient eu, pour bien des lecteurs, le mérite et l'intérêt de la nouveauté.

La plupart des géographes se sont peu entendus sur les Baléares ; est-ce défaut de renseignemens ? est-ce opinion de leur part, que ces îles ne valaient pas la peine qu'ils auraient prise à s'en procurer ? Ce serait une opinion très-fausse. Ces îles méritent bien qu'on les fasse connaître avec soin ; le rôle qu'elles ont joué dans l'antiquité et dans les tems modernes, l'importance qu'elles ont aujourd'hui, et sur-tout celle qu'elles peuvent avoir, doivent attirer sur elles l'attention des géographes, des politiques, et même des gens du monde. Jusqu'à présent, on n'en a parlé que d'une manière superficielle, et assez souvent inexacte : Busching est celui qui les a décrites avec le plus de soin ; son article est assez long, mais il manque d'une infinité de petits détails qui auraient pu lui donner de l'intérêt ; c'est une sèche et minutieuse description topographique, exacte mais ennuyeuse, et dont il ne reste rien dans l'esprit du lecteur ; ce n'est bon qu'à consulter, sous le rapport de la géographie mathématique. M. Mentelle a donné deux ou trois états de population sur de bons renseignemens. Quant à Pinkerton, avec quelques lignes, il se tire d'affaire sur les Baléares : si c'eût été un petit îlot appartenant aujourd'hui à l'Angleterre, nous n'en eussions pas été quitte à si bon marché.

Je vais essayer de donner une idée de ces îles, en saisissant sur-tout les traits qui leur sont particuliers, et en continuant d'examiner l'ouvrage de M. Grasset de Saint-Sauveur.

Majorque, la plus grande des Baléares, paraît à l'œil comme un carré de verdure, long de cinquante-quatre milles, et large de quarante-deux. Le navigateur qui la découvre du côté de l'Afrique, l'aperçoit dans son point de vue le plus avantageux, comme un de ces beaux paysages créés par l'imagnation du Lorrain,

de Salvator-Rosa, ou du Poussin. Dans le nord-ouest, une longue chaîne de hautes montagnes tapissées de vignes, couvertes de palmiers et de chênes verts, forment un rideau majestueux sur lequel des nuages viennent quelquefois se reposer, ce qui forme alors une décoration magique. La plaine qui part du pied de ces montagnes, descend vers la mer d'une manière insensible; par intervalles, de petites collines en rompent l'uniformité, et des bouquets d'arbres, épars çà et là, de riches pâturages, d'opulentes moissons, des hameaux, des monastères et les ruines des vieux châteaux, jadis habités par les Maures, achèvent de diversifier la scène. Quelques heures après, Majorque disparaît aux regards du navigateur, se perd dans les nuages, et dans le même moment Minorque semble sortir du sein des eaux. C'est un autre tableau; partout des côtes élevées, un pays montueux, rocailleux, des terres en friche, point de forêts, quelques bouquets de palmiers inclinés vers le sud, et au centre de l'île le mont Toro garni de rochers, d'où s'élancent quelquefois des oliviers sauvages, et des arbrisseaux que le vent a dégarnis de leurs feuilles: un monastère s'élève au sommet de cette montagne, et de là, Minorque, avec ses bruyères, ses forteresses, ses côtes festonnées au nord, et ses quatre districts ou *terminos*, se découvre toute entière à la vue. Dans un beau jour, l'œil franchit le canal qui la sépare de l'heureuse Majorque, et va se reposer sur l'autre rivage.

Si nous descendons sur ces îles, nous verrons qu'elles tiennent ce qu'elles promettent. L'aspect âpre et sauvage de Minorque n'est point trompeur; le vent du nord qui la dessèche, s'oppose à l'accroissement des plantes: en avançant, on foule des paturages flétris, et des plaines dont le sol est froid et argileux. La variation de sa température donne deux saisons bien distinctes, celle des pluies pendant l'automne, et des chaleurs étouffantes en été; le ciel est pur et assez doux dans les mois du printems. Quant à Majorque, ses productions naturelles sont un thermomètre qui ne trompe pas. Sans consulter celui de Réaumur, qui ne varie que de 11 à 14 degrés, l'observateur peut se

faire une juste idée de la température de l'île, en la voyant parée en toutes saisons de bois d'orangers odoriférans. Là, les yeux s'arrêteront sur des groupes de palmiers élevés; ici le caroubier vainqueur des hivers, lui offrira, au commencement d'août, un fruit parfaitement mûr; vers la fin de juin, la vigne lui prodiguera ses trésors, et sa main pourra recueillir le coton le plus moëlleux.

Un seul petit canton, dans le nord-est de l'île, ne participe pas à sa fertilité: loin d'offrir un aspect ravissant, on le prendrait pour un des déserts de Cayenne. L'Abufera, marais pestilentiel, étend à quelque lieues, sa maligne influence; la ville d'Alcudia, qui n'en est pas éloignée, offre l'aspect d'une cité désolée par la peste; huit cents habitans, assez semblables à des spectres, végètent dans ce séjour mortel dont les maisons tombent en ruine, et dont l'agriculture dépérit chaque jour.

Je ne promènerai point mes lecteurs dans la belle vallée de Soler, dont la fertilité est incroyable; je ne les conduirai point en pélerinage sur le sommet de *la Randa*, d'où le plus bel horizon se déploie à la vue; nous n'irons point respirer un air pur et embaumé, lors même que l'île est couverte de nuages, dans les collines de *Pugg-Major* et de *Galatzo*, et contempler de là, les paysages pittoresques qui varient à chaque pas: j'aime mieux m'occuper des habitans, et donner quelque idée de leurs mœurs et de leurs costumes.

Ce n'est ni dans Palma, ni dans Mahon, capitales des deux îles, qu'il faut observer le caractère national; il a disparu par les relations fréquentes et faciles des habitans avec les étrangers; mais on peut le connaître en suivant l'habitant de la campagne au sein de sa famille, dans ses travaux et dans ses fêtes civiles et religieuses: l'indolence et l'amour du repos, forment le fond du caractère de ces insulaires, ils tiennent à leurs antiques usages, et conservent encore des traces du séjour des Maures. Voyez, sur le soir d'un beau jour, cette fête champêtre que préside le Nestor du village, approchez de la table du festin, et sur le

champ vous serez invité à y prendre part comme chez les Arabes; plus loin, vous apercevez un carrouzel formé des fils du hameau et où, quelquefois même, vous remarquez la jeune fille disputer le prix de l'agilité, le gagner et rapporter en sautant, à sa mère, le *rebozillo* d'indienne. Dans son costume, comme dans ses jeux, le laboureur des Baléares rappelle les tems qui ne sont plus, sa petite jupe ressemble au *sagum* des Romains, il a retenu des Goths la tunique que les anciens appelaient *stringe*, mais il a délaissé une autre parure gothique adoptée en Espagne, le *red* ou filet qui est encore aujourd'hui une partie distinctive du costume Catalan. Dans les jours de fête, le paysan quitte son costume journalier, et paraît sous celui des Espagnols contemporains du roi Dom Jayme I[er]. En voyant la cape noire, la large fraise couvrant les épaules et une partie de la poitrine, le vaste chapeau relevé des deux côtés, on se croit transporté au XIII[e] siècle.

Le luxe est inconnu chez les habitans des Baléares, même à Palma on ne voit point de boiseries sur les murs, mais aussi ces murs blanchis procurent une fraîcheur éternelle. Les meubles dans les maisons, et les instrumens aratoires, conservent la même forme que ceux dont on se servait il y a quatre siècles; on n'a rien innové; sans quelques Français échappés de Toulon, lors de la reprise de cette ville, les Majorquins ne connaîtraient pas les cheminées; ce sont eux qui en ont introduit l'usage.

Cependant, malgré leur peu de progrès dans tous les arts, on observe une teinte de vanité bien prononcée dans les hommes d'un rang distingué; quant aux artisans, ils ne connaissent rien au-dessus d'eux, et si vous leur dites qu'on travaille mieux à Paris qu'à Majorque, ils partent d'un éclat de rire, et semblent prendre pitié de votre ignorance.

Après avoir décrit l'intérieur des maisons, l'auteur fait un tableau assez plaisant d'une veillée majorquine; nous le rapporterons en entier, il pourra servir d'ailleurs à donner une idée de son style: « Hommes et » femmes sont rangés, dit-il, ou plutôt accroupis sur » des siéges très-bas autour du brasier; l'un, le petit ci-

» gare de papier à la bouche, en pousse amoureusement
» la fumée à la figure de sa belle, qui, les yeux bais-
» sés, lui sourit modestement en relevant les cendres du
» brasier avec une cuiller en cuivre. Quelquefois, il
» prend tout à coup fantaisie au maître de la maison
» d'entonner lugubrement le rosaire, toute la compagnie
» reprend en faux-bourdon; il n'y a pas jusqu'à la ser-
» vante qui, du fond de sa cuisine, secouant sa casserole,
» ne joigne sa voix à celle des prians. Il est difficile à
» un étranger de tenir plus long-tems la place. Il se re-
» tire en bégayant *un bon nit tingen*, manière de sou-
» haiter la bonne nuit. »

M. Grasset de Saint-Sauveur, parle peu de l'Histoire naturelle de Majorque; il n'écrit sur cet article, que des généralités qui ne peuvent donner une idée exacte des richesses minérales et végétales que cette île renferme; mais ce qu'il paraît avoir étudié avec un soin particulier, c'est tout ce qui a rapport à l'agriculture, au commerce, et à l'industrie des Baléares. Il résulte de ses observations, que l'industrie y est encore dans l'enfance, que même la marqueterie majorquine, qui a quelque réputation en Espagne, est sans goût dans les dessins, et sans élégance dans les formes, et que la manie des habitans de ne pas vouloir s'écarter de leur vieille routine, met un obstacle aux progrès de l'agriculture. Le commerce, dans un tel pays, doit être nécessairement borné aux productions naturelles, et par conséquent plus florissant dans l'île la plus fertile, ce qui est en effet: Majorque, avec ses huiles, ses amandes, ses figues, ses oranges, ses limons, ses vins, ses eaux-de-vie, et ses savons, fait pencher la balance, en sa faveur, de 9,207,098 fr.; ce calcul résulte de l'ét de ses exportations qui se montent à 12,202,590 fr., et de celui de ses importations qui n'excèdent pas 2,995,492 fr. Quant à Minorque, pauvre en productions locales, et n'ayant point de fabriques pour y suppléer, elle n'exporte que peu de denrées, et est à charge au Gouvernement; mais sa position militaire la rend tellement importante, qu'il n'est pas étonnant que l'Espagne ait mis autant d'intérêt à s'en ressaisir à la paix d'Amiens. Il me semble que la France doit en prendre

un

un très-grand à la conservation de cette île. Par la nature des choses, cet Empire aura tôt ou tard dans la Méditerranée beaucoup d'influence, et les intérêts les plus étendus. Alors on sentira l'avantage de posséder à moitié chemin des côtes de France et de l'entrée du détroit de Gibraltar, le port le plus vaste et le plus sûr de l'Univers. M. LARENAUDIÈRE.

SOPHIE DE LISTENAI, ou *Aventures et Voyages d'une émigrée française en Allemagne et en Prusse*, publiés par L. BILDERBECK le jeune. Quatre vol. in-12. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

RIEN n'est si commun dans la littérature que les imitateurs; et il faut avouer qu'en général ils méritent bien l'épithète de *servum pecus* que leur donna Horace. Comme un roman est assez facile à faire, c'est aussi dans le genre du roman que les imitateurs abondent; et si quelques auteurs privilégiés ont obtenu des succès dans cette carrière, et s'y sont signalés sur-tout par un esprit original, aussitôt les autres se rangent sous leurs enseignes. C'est ainsi que la *Cléopâtre* de la Calprenède fut le patron sur lequel M^lle de Scudéry tailla son *Cyrus* et sa *Clélie*. La *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*, de M^me de la Fayette, furent imitées, mais avec peu d'art, par M^mes de Gomès et de Villedieu. A peine les *Confessions du Comte de* **, de Duclos, et *les Egaremens du Cœur et de l'Esprit*, de Crébillon fils, parurent-ils, qu'une foule de romanciers, dont les noms ne sont presque pas connus aujourd'hui, voulurent marcher sur les traces de ces deux modèles. *Le Sopha* n'a-t-il pas produit *Angola*, *Marianne*, *la Jardinière de Vincennes*, *le Soldat parvenu*? Si l'imagination sombre et romanesque de l'abbé Prévost lui fait créer *Cléveland*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, *le Doyen de Killerine*, etc., aussitôt mille songes-creux broient du noir pour nous mieux divertir. M^me de Ricobony n'a-t-elle pas eu ses *singes*, tant hommes que femmes? Voltaire s'exerce-t-il dans ce genre, et

pour mieux nous plaire lui imprime-t-il un caractère à la fois frivole et philosophique, nous voyons se multiplier les copies informes de *Candide*, de *Memnon*, de *Babouc*. Marmontel se fait-il un nom par ses *Contes moraux*, nos compilateurs deviennent presque aussi moraux, mais pas tout à fait aussi heureux que lui. On sait avec quelle profusion se sont répandues les monstrueuses imitations de Richardson, de Fielding, de Sterne, de M^me^ Radkliffe même; et nous doutons que le *Pandemonium* de Milton eût pu contenir dans son enceinte tous les diables et les revenans dont cette dame et ses copistes inondèrent, il y a quelques années, le monde littéraire. L'*Astrée* du marquis d'Urfé eut pourtant peu d'*imitateurs*, d'abord parce que pendant plus de cinquante ans on la crut *inimitable*, et ensuite, parce qu'elle parut si *ennuyeuse*, que personne n'eut le courage de propager cet ennui. Le roman comique de *Scaron*, et le *Gilblas* de Lesage, qui est un ouvrage du premier ordre dans son genre, ont produit peu de copistes, l'un, parce qu'il y règne une gaîté originale qui ne s'imite pas, et l'autre, parce que la médiocrité se rend tacitement justice, et craint de se commettre en rivalisant avec la perfection. La *Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, a fait naître une foulé de romans en lettres, qui n'ont pas, comme leur modèle, le mérite de faire racheter leurs défauts par un style plein de chaleur et d'éloquence. Ce roman, dont le plan est si inférieur à celui de *Clarisse*, qui pourtant en a fourni la première idée à l'orateur de Genève, est peut-être le seul ouvrage *imité* qui l'emporte en style sur son original (nous ne parlons pas ici des *traductions*).

Il parut en France, il y a environ dix-huit ans, un roman intitulé : *Les liaisons dangereuses*, qui, sans être du premier ordre, obtint beaucoup de succès. On s'intéressa beaucoup au sort d'une présidente de Tourvel, qu'une femme profondément méchante (M^me^ de Merteuil) conduit, à son insçu, de piége en piége, et livre à la séduction d'un jeune homme dont elle se sert comme d'un instrument pour la ruine de cette femme extrêmement attachée à ses devoirs, et même dévote. Ce roman, qui fut beaucoup trop vanté dans sa nouveauté, et que l'on dénigre trop aujourd'hui, est en

quelque sorte le modèle de *Sophie de Listenai* que nous annonçons. Mais dans ce roman-ci c'est un chevalier de Mercourt qui joue le rôle de Mme Merteuil pour se venger de Mme de Listenai dont il avait brigué les bonnes grâces avant qu'elle fût mariée ; ce Mercourt imagine de donner des conseils perfides à un certain Rosenthal, amoureux de bonne foi de cette dame, et dont l'épouse, nommée Louise, concourt aussi à la perte de cette intéressante victime. Le dénouement de *Sophie de Listenai* n'offre pas une catastrophe aussi désastreuse que celle des *Liaisons dangereuses*. Sophie de Listenai, qui a succombé, mais sans qu'elle puisse se reprocher à elle-même sa chûte, et qui cependant en conserve les plus grands remords, se réunit enfin, après la mort de son mari, à Rosenthal qu'elle épouse ; et Louise, et Mercourt meurent tous deux malheureusement, et sont par conséquent punis de leurs crimes.

Ce roman, qui n'est pas irréprochable, sur-tout pour le plan, et pour la disposition des aventures et des épisodes, se recommande par le style. L'auteur sait l'art de narrer avec agrément. Il a de la chaleur dans les situations passionnées ; et quoiqu'il soit souvent question des émigrés, il a le bon esprit de ne point trop se laisser aller aux discussions politiques. En lisant ce roman, et même avec plaisir, une chose cependant nous a paru bizarre et peut-être inconvenante : c'est qu'au moment où l'action se noue, et où la situation de l'héroïne commence à devenir singulièrement embarrassante, l'auteur la fait *lire* au lieu de la faire agir ; et que lit-elle encore ? une suite de *Tristram Shandy*, qu'il suppose avoir été trouvée à Montpellier, derrière une tapisserie, dans une vieille armoire. Quoique cette suite de *Tristram Shandy* soit plaisante, et que le style original de Sterne y paraisse très-bien imité, cependant la disparate avec le reste du roman est si choquante, et les naïvetés de l'oncle *Tobie*, du caporal *Trimm* et du docteur *Slap* cadrent si mal avec le langage noble et souvent élevé de Sophie de Listenai et de Rosenthal, que cela donne à la partie du volume où se trouve cet épisode d'un nouveau genre, un ton de caricature qui déplaît, surtout dans un moment où l'on avait droit d'attendre de

l'auteur des détails d'un tout autre intérêt. Ce défaut peut être aisément corrigé; car il ne s'agit que de retrancher quelques pages. L'ouvrage, qui est estimable par lui-même, en vaut la peine : et nous invitons l'auteur à ne pas regretter la perte de quelques feuillets absolument étrangers au sujet qu'il traite, et qu'il peut d'ailleurs rattacher à quelqu'autre plan où ils se trouveront moins déplacés. A. M.

Le Génie voyageur, poëme dithyrambique, en quatre chants; par M. A. Hippolyte Le Febvre, ci-devant de l'Oratoire, ancien professeur de l'Académie de Juilly. A Paris, à l'imprimerie de l'Institution impériale des Sourds et Muets de naissance, rue du Faubourg Saint-Jacques, n° 256. — 1807.

En lisant le titre de ce poëme, on fait à l'auteur, ou à soi-même ces deux questions : Qu'est-ce que veut dire *le Génie voyageur ?* Et comment se peut-il qu'un poëme dithyrambique aît quatre chants? A proprement parler, *le Génie voyageur* est *un Génie qui voyage*, et il semble, au contraire, d'après la Préface, le texte et même les notes, que l'auteur entend par ces mots, le génie, ou la disposition d'esprit et de caractère qui porte un homme à entreprendre des courses lointaines. Ou cette disposition n'est que le partage de quelques individus isolés, comme Hérodote, Pythagore, Platon, Anacharsis, chez les anciens; Paul Lucas, Tavernier, Bernier, Kook, Bougainville, Pokocke, la Peyrouse et quelques autres, chez les modernes. Il est aussi trop fort de nous donner pour des voyages, les émigrations des peuples, telles que celles des barbares du nord qui envahirent le midi de l'Europe, ou aux courses militaires des armées volant au premier ordre de leurs généraux, de l'Orient au Midi, et de l'Ouest au Septentrion. Ces grands corps ne sont point mus par le désir d'acquérir des connaissances et d'en faire part aux autres : ce n'est pas que le hasard (qui n'est que le voile sous lequel la Providence divine nous cache les ressorts et les rouages dont elle se sert pour l'accomplissement de ses vues)

se jette quelquefois, et malgré lui, sur une côte déserte, un négociant, ou un philosophe, qui allaient trafiquer ou faire des observations dans des régions éloignées. Mais ces voyages forcés, assez rares, sont ordinairement la suite d'autres voyages entrepris par goût, ou commandés par l'avarice qui est aussi une passion. Ainsi, quoi qu'en dise l'auteur, les conquêtes des Arabes, les croisades, l'expédition d'Alexandre, les expéditions beaucoup plus étonnantes de notre invincible Empereur, ne sont point des voyages. Ce seul aperçu fait voir que ce poëme dithyrambique n'a qu'un plan vague et décousu, et que c'est précisément parce qu'il veut embrasser une foule de choses étrangères à son sujet, que l'auteur ne sait ni d'où il part, ni où il va. Pour masquer le défaut de liaison qui doit nécessairement exister dans des objets si incohérens, et si disparates, le poëte a cru devoir employer, dans cette ode d'environ quatre cents vers, la forme dithyrambique; mais il est trop instruit pour ignorer que la poésie en général, et particulièrement le dithyrambe, procédant *par mouvemens*, et pour ainsi dire par *bonds*, doivent être rapides et courts, parce que le poëte, excité par une agitation presque convulsive, est censé hors d'état de parcourir une si longue carrière, et que le lecteur, qui n'a pas la même raison que lui pour la fournir, l'abandonne quelquefois à moitié chemin. Outre ces défauts qui tiennent au plan, et qu'il nous paraît difficile de faire disparaître, il y en a d'autres dans le tissu du style qui est beaucoup trop *tendu*: l'auteur, dans ces grands vers, paraît avoir pour principe, qu'il faut que chaque hémistiche produise une pensée, ou exprime au moins quelque chose; eh bien, c'est l'abus de ce principe, bon en lui-même, qui est cause que tant de poëmes, travaillés avec effort, tombent des mains du lecteur, sans qu'il se rende compte à lui-même de sa lassitude et de l'ennui qu'il éprouve; voilà ce qui fait qu'on ne peut pas lire, du moins de suite, Lucain, Stace, Claudien, le Président Rosset, Roucher, et plusieurs auteurs qui ne sont cependant pas sans mérite; au lieu que Virgile, Tibulle, Racine, Boileau, Voltaire, Colardeau, se contentent d'étendre

leur idée dans toute la contexture d'un vers, ou de deux, dans une période même toute entière, allient, marient, pour ainsi dire, la pensée et l'image avec le mot éclatant qui la révèle au lecteur, et se permettent, pour leur repos et pour le nôtre, des hémistiches presque de remplissage qui n'ont, et ne doivent avoir d'autre mérite, que celui d'une mélodie enchanteresse et continue. Voilà, nous le croyons du moins, le grand secret du style poëtique. Nous allons prouver par quelques citations, que M. Lefebvre, très-estimable d'ailleurs, a oublié quelquefois ce précepte.

Au seul aspect de vos braves cohortes,
Les tombeaux de Memphis, de Thèbes les cent portes
Tressaillirent de joie ; et dans leurs monumens,
De cent rois réveillés on entendit *les restes*
Bénir en vos guerriers les nobles instrumens
Des vengeances célestes.
De la terre d'Isis le vil profanateur,
L'avare *Circassien*, l'Arabe destructeur,
Devant vous dissipés ainsi que la poussière,
N'alarmaient déjà plus d'une horde grossière
Le paisible art*isan*, *l'heu*reux cultivateur.
Notre fleuve eût brillé de sa splendeur première,
Déjà refleurissaient, pour prix de vos efforts,
Les antiques palmiers qui couronnent ses bords ;
Tout allait y reprendre un plus grand caractère.
Le savant, du guerrier empruntant le secours,
Jusques chez l'Abyssin jaloux dépositaire,
D'une source sacrée y conquit le mystère.
Vous eussiez à deux mers r'ouvrant son libre cours,
Sur un sol rajeuni par vos douces largesses,
De l'aurore au couchant ramené les richesses.
Au vœu du monde entier les destins furent sourds.
Ah ! regardez du moins sur nos rives sanglantes
Ces enfans, ces vieillards dans l'opprobre blanchis,
Tourner encor leurs voix et leurs mains défaillantes
Vers le seul conquérant qui les eût affranchis.

Dans cette tirade, c'est l'ombre de Sésostris qui parl[e] aux Français forcés d'abandonner les rives du Nil ; [il] ne s'agit pas ici de faire remarquer quelques faut[es] légères que nous avons soulignées ; ce ne sont poi[nt] ces fautes, aisées d'ailleurs à corriger, qui déparent c[e]

morceau, c'est la manière pénible dont il est tourné, ce sont les efforts qu'a faits le poëte, pour paraître penseur et peintre, à chaque hémistiche, qui imposent au lecteur une tâche dont il se hâte de se débarrasser. Nous invitons M. Lefebvre, qui a de l'instruction et de la littérature, à quitter cette détestable école qui ne lui vaudra que les éloges des feuillistes défenseurs du mauvais goût : d'autres morceaux tirés de son poëme, vont faire voir qu'il ne tient qu'à lui de suivre la bonne route, et que s'il ne s'en écarte pas, le succès l'attend au bout de la carrière.

Que la Grèce avec ses merveilles
Et sa fabuleuse toison,
Importune encor nos oreilles
Des aventures de Jason !
Plus *fermes* que les Argonautes,
De Neptune les nouveaux hôtes
Auront à combattre à la fois
Des peuples les terreurs sinistres,
L'indifférence des ministres
Et l'ingratitude des rois.

L'Honneur parle ainsi au génie des voyages et à l'homme qu'il anime :

« Va, dit-il, nouveau Prométhée,
» Vers le palais de l'Orient,
» La route est en vain contestée ;
» D'un long retard impatient,
» Ne crains ni les feux, ni l'abîme
» Qu'oppose à ton élan sublime
» Un Dieu jaloux de son pouvoir.
» Poursuis tes immenses conquêtes ;
» Le promontoire des tempêtes
» N'est-il pas celui de l'espoir ? »

Voici deux strophes du quatrième chant qui sont fort belles :

Cependant aux vagues bruyantes
Succède un repos doux et pur,
Une chaîne d'îles riantes
Refleurit sous un ciel d'azur.
De loin, aux Cyclades pareilles,
Mais plus fécondes en merveilles

Leurs parfums embaument les airs;
Et vous diriez que la Nature
De Vénus a pris la ceinture,
Pour parer la reine des mers.

Bords enchanteurs, lieux de délices,
Théâtre pourtant désolé
De ces barbares sacrifices
Où l'homme est aux Dieux immolé!
Puisse du moins l'heureux navire
Que l'haleine d'un frais zéphyre
Pousse à ton rivage étonné,
N'y point jeter le don perfide
Et d'un nouvel art homicide,
Et d'un plaisir empoisonné.

Nous citons ces deux strophes avec d'autant plus de plaisir, qu'elles ont de la grâce et de la facilité, mérite que nous aurions désiré rencontrer plus souvent dans le poëme de M. Lefebvre. Mr M.

VARIÉTÉS.

Réponse de M. Lévesque à l'article de M. Gaudefroy, sur l'*Histoire critique de la République romaine.*

Je ne puis m'offenser de la critique honnête de M. Gaudefroy. Si je ne pense pas comme lui, je dois bien lui permettre de ne pas penser comme moi; mais je puis me permettre aussi de défendre contre lui ce qu'il appelle mes erreurs, parce que je regarde les unes comme des vérités, et les autres, comme des opinions très-probables.

Je n'ai point avancé témérairement que l'usage de l'écriture était fort rare dans les premiers siècles de Rome : je n'ai pas dit non plus légèrement que presque tout ce que les Romains pouvaient avoir de mémoires historiques fut détruit par le feu, quand Rome fut envahie par les Gaulois. C'est moi que M. Gaudefroy croit combattre, et c'est Tite-Live qu'il attaque en effet. Voici littéralement comment s'exprime ce sage historien, non moins respectable par sa bonne-foi que par ses rares talens. « J'ai exposé en cinq livres ce qu'ont fait les Romains, d'abord sous les » Rois, et ensuite sous les Consuls, sous les Décemvirs, et sous les Tribuns » consulaires; leurs guerres extérieures, et leurs séditions intestines : événemens obscurs par leur trop grande ancienneté, et qu'on aperçoit à » peine, comme des objets qu'on regarde d'une trop grande distance. » D'ailleurs, *l'usage de l'écriture était rare alors*, et elle seule est la

» gardienne fidelle des faits. Enfin, de ce qui pouvait être consigné dans » les Commentaires des pontifes, et dans d'autres monumens publics ou » privés, *presque tout a péri* dans l'incendie de Rome. » *Tum quod et raræ per eadem tempora litteræ fuere, una custodia rerum gestarum; et quod etiam, si quæ in commentariis pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensâ urbe, pluraque interiere.* (L. 6. c. 1.)

Un Romain nommé Clodius, cité par Plutarque, allait encore plus loin que Tite-Live : il disait que tous les écrits (sans faire d'exception) avaient été détruits dans l'incendie, et que ceux qu'on avait de son tems étaient des œuvres de faussaires. (*Plut. in Numâ.*)

Ces autorités seraient capables d'inspirer un entier scepticisme : cependant je ne m'y suis pas livré. J'ai même prouvé, plus fortement peut-être qu'aucun écrivain moderne, que, par des inscriptions, par des monumens, par des traditions qui ne peuvent tromper, les points vraiment importans de l'histoire de Rome sous les rois et dans les premiers tems de la république, sont mieux connus, mieux confirmés, que ceux de l'histoire de la plupart des peuples anciens.

Ici je pourrais m'arrêter; car les autres objections de M. Gaudefroy ne portent que sur des détails qui appartiennent à ces tems reculés dont Tite-Live nous a dévoilé l'incertitude. Je n'aurais, à chacune de ces critiques, qu'à répéter le passage de Tite-Live. Cependant je continue.

Je suis loin de regarder comme un fait incertain la retraite du peuple sur le mont Sacré, quoique, du tems de Tite-Live, on ne sût pas même bien quelle était cette montagne : mais que Ménénius Agrippa ait apaisé tout à coup, par le récit d'une fable, les fureurs du peuple insurgé, ce n'est qu'une circonstance, et elle m'a paru peu vraisemblable. M. Gaudefroy en renversant l'ordre de mon récit, qui est aussi celui de Tite-Live, rend mon observation fausse et ridicule. Il avoue que lui-même regarderait le fait *comme fort extraordinaire*, si l'on n'avait employé d'autres moyens qu'une fable pour apaiser le peuple, mais on lui accorda, dit-il, tout ce qu'il demandait, et il n'est point étonnant qu'il se soit apaisé. M. Gaudefroy raisonne fort bien, mais d'après un récit qui lui appartient, et non pas à l'histoire. Elle rapporte que Ménénius se présenta devant l'armée en fureur et lui conta d'abord la fable des membres et de l'estomac; qu'à ce récit, l'armée furieuse s'apaisa, et que ce fut alors qu'elle consentit à écouter des propositions d'accommodement. (Tite-Live, L. 2. c. 32.) Que M. Gaudefroy trouve donc, comme moi, le fait *fort extraordinaire.*

Le crime d'Appius, la mort de Virginie et la chûte des Décemvirs forment, sans doute, un événement d'une assez grande importance, pour que la tradition en ait conservé la mémoire : mais que Virginie fût conduite à l'école par sa nourrice, ce n'est pas une circonstance assez grave, pour que la tradition ait daigné s'en charger. Je persiste encore à demander s'il y avait alors à Rome des écoles pour les jeunes filles. Je

n'oublie pas que Tite-Live m'apprend que l'écriture y était fort rare. Elle l'était bien moins en France, lorsque tant de moines écrivaient, que les Seigneurs ne savaient pas lire, et que même des Prélats faisaient une marque, parce qu'ils ne pouvaient signer leurs noms : cependant je doute fort que, dans ce tems-là, les bourgeois de Paris envoyassent leurs filles à l'école.

« On pourrait prouver par vingt exemples de ce genre, dit M. Gau-» defroy, que *tout cet appareil de preuves*, dans lequel M. Lévesque » paraît tant se confier, est ordinairement aussi facile à détruire qu'à » élever. » Mais laisser de côté n'est pas détruire. La vérité est que le plus souvent, pour éviter d'ennuyer le lecteur, loin de faire *un appareil* de mes preuves, je n'ai fait que les indiquer, en renvoyant, par de courtes notes, aux auteurs, tous anciens, dont j'implore le témoignage.

« Je ne vois, suivant M. Gaudefroy, qu'une *histoire de brigands* » dans ce beau dévouement des trois cents Fabius qui se chargèrent seuls » des dangers d'une guerre qui intéressait tout l'état. » Voudrait-il me rendre odieux, en exposant ainsi ma pensée ? Voudrait-il persuader que je traite de brigandage le dévouement à la patrie ? Voici le fait. Les Fabius s'établirent sur une montagne, dans un vieux fort ; de-là, ils se répandaient dans les campagnes, ils dépouillaient les bergers et les cultivateurs, et ils finirent par tomber dans une embuscade, en voulant enlever des troupeaux que les ennemis avaient dispersés à dessein dans les pâturages. C'est là ce que j'appelle une *histoire de brigands*. Denys d'Halicarnasse a élevé, sur cet événement, quelques doutes. Il appartient au commencement du cinquième siècle avant notre ère, tems où les Romains étaient encore barbares, où les Grecs l'étaient encore quelquefois, et où les exploits guerriers n'étaient souvent que des brigandages.

M. Gaudefroy me reproche de ne pas admirer la pauvreté de Cincinnatus. J'admire la vertu ; je respecte la pauvreté, et je ne l'admire pas. J'ai dit que celle de Cincinnatus n'avait pas été volontaire ; elle n'était donc pas admirable. J'ai dit qu'il n'était devenu pauvre que par une injuste confiscation de ses biens. J'ai dit que les Sénateurs n'étaient pas dans la pauvreté, et que toutes les entreprises des Tribuns, depuis leur institution, n'avaient tendu qu'à modérer l'excès de leur richesse. J'ajoute ici qu'un pauvre citoyen ne pouvait entrer au Sénat. Dans les derniers tems de la république, la fortune d'un Sénateur devait être de huit-cents mille sesterces, qui feraient, à peu près, cent-soixante mille francs de notre monnaie. Dès l'époque de la seconde guerre Punique, il fallait que la fortune d'un Sénateur fût considérable, eu égard à ce tems-là, puisque les citoyens qui possédaient un million d'as devaient entretenir sept matelots, et que les Sénateurs furent taxés à en entretenir huit : ils avaient donc plus d'un million d'as. Dans tous les tems, les Sénateurs durent avoir du bien, puisqu'on n'appelait au Sénat que

des chevaliers, qui étaient obligés d'avoir un cens. Dans tous les tems un Sénateur eut de la fortune, puisqu'il devait résider à Rome ou près de Rome, pour assister aux séances du Sénat, et qu'il ne pouvait s'absenter, sans obtenir une commission que les Romains appelaient légation. Par conséquent, en perdant sa fortune, on perdait la dignité sénatoriale : c'est un fait que l'on pourrait établir par conjecture, et Cicéron le confirme. (*Ad famil.* *L.* 13. *ex.* 5.) On peut donc supposer que Cincinnatus avait cessé d'être Sénateur, quand il s'était confiné à la campagne.

On m'objecte que Rome eut de pauvres Sénateurs, tels que Curius Dentatus et Fabricius, auxquels on ajoute Régulus. Les deux premiers étaient pauvres, comme membres du Sénat ; mais ils avaient, sans doute, le cens sénatorial dont on ne sait pas quelle était alors la valeur. Que Curius Dentatus, dans le loisir que lui laissait la guerre, prît à sa campagne un repas de racines, cela ne prouve pas qu'il fût dans l'indigence. Il n'était pas nécessaire que Fabricius fût dans l'indigence, pour que Pyrrhus espérât de le gagner par de riches présens. Quant à Régulus, il n'était sans doute pas indigent, puisque, dans le tems de sa captivité, sa femme fut chargée de garder chez elle, et de nourrir deux illustres prisonniers carthaginois.

« Jamais tribun du peuple ne se montra, suivant mon censeur, plus » favorable que moi aux factieux ennemis du Sénat. » Voilà de toutes les accusations celle que j'aurais le moins prévue. Mon crime est apparemment d'avoir douté que les deux frères Gracchus, dont j'ai blâmé l'imprudence, aient eu de coupables intentions. Mais ai-je parlé sans horreur des Tribuns Babius, Sarturninus, Clodius, etc. ? Je me suis montré alternativement contraire aux Plébéïens et aux Patriciens, parce que je le suis également à toute faction. Rome fut un foyer de factions sanguinaires, et je ne puis aimer Rome.

« Je me plais particuliérement à rabaiser les personnages les plus » vantés dans l'histoire. » Sur quoi porte ce reproche ? L'histoire m'apprend que Fabius Maximus, envieux de Scipion l'Africain, ne rougit pas de se montrer l'ardent persécuteur de ce grand homme, et je l'ai répété d'après l'histoire. Nous n'avons que Plutarque à consulter sur la vie privée de Caton le censeur ; j'ai donc suivi Plutarque. Quand je ne parle pas de Pompée comme ses admirateurs, je ne fais le plus souvent que traduire ce qu'en écrivait Cicéron son ami. Quand je n'ai point été favorable à Cicéron, je n'ai parlé que sur l'autorité de Cicéron lui-même, et je n'ai rien emprunté des écrivains qui se sont montrés ses ennemis. C'est encore Cicéron que j'ai consulté pour juger son ami Caton d'Utique, homme non moins violent, non moins imprudent que vertueux.

« Je n'ai pas ménagé Tite-Live. » J'ai fait plus que le ménager ; c'est à lui que j'ai donné toute ma confiance. Sans lui je n'aurais pas entrepris mon ouvrage ; car pourquoi aurais-je écrit l'Histoire romaine, déjà écrite tant de fois ? Mais Tite-Live, en m'apprenant que presque tous les

matériaux de cette histoire avaient été détruits dans l'incendie de Rome, m'apprenait aussi comment je devais l'étudier jusqu'à cette époque. Encore après cet événement, il me confie ses embarras. Il me dit qu'en telle année, il ne sait s'il y eut des consuls ; qu'en telle autre année, il ignore les noms des consuls. Or, s'il avait eu sous les yeux des annales écrites dans les tems, la première ligne de chaque année aurait été occupée par les noms des premiers magistrats, puisque c'étaient ces noms qui désignaient l'année. Tantôt il me dit qu'il ne craindrait pas le travail, s'il y avait un chemin ouvert à la recherche de la vérité (L. 7. c. 6.) Tantôt il assure qu'il n'est pas aisé de préférer une opinion à une autre, ni un auteur à un autre auteur ; et il m'en donne la raison : c'est que l'histoire était viciée par les mémoires des familles, et que chacune tâchait de tirer à elle, par des mensonges, la réputation des faits et la gloire qu'ils procurent. Et il ajoute : « C'est de-là que les » gestes des particuliers et les monumens publics des événemens n'offrent » que confusion, et il n'existe, pour ce tems, aucun écrivain dont on » puisse regarder l'autorité comme assez certaine. » (L. 8. c. 40.) Cicéron parle à peu près de même de ces mémoires des familles, et les regarde comme la principale cause des mensonges de l'histoire. (*De Clar. orat. c.* 16.)

Enfin on sait que Fabius Pictor fut le plus ancien des historiens de Rome, et qu'il écrivait dans le second siècle avant notre ère. On sait, par Plutarque, que, pour les premiers tems de Rome, il fut obligé de suivre un historien grec, et l'on voit, par les passages de Tite-Live que j'ai rapportés, que, pour les tems postérieurs, il n'eut souvent à consulter que des mémoires des familles. Tite-Live ne put le plus souvent, à son tour, consulter que ce même Fabius, Cincius, Piso et d'autres annalistes à peu près du même tems. Il ne fit qu'orner des charmes de son style, leur style aride et sec ; et, comme l'histoire rejette les fréquentes et longues discussions, il nous avertit seulement quelquefois de leurs discordances et des doutes qu'elles lui inspirent. Ce n'est donc point Tite-Live que j'ai *réprimandé*, suivant l'expression de M. Gaudefroy ; c'est tout au plus Fabius, ou Cincius, ou tel autre annaliste également faible d'autorité. C'est entre ces annalistes que se trouvaient les différences qui ont trompé M. Gaudefroy, et lui ont fait voir un grand nombre de monumens antiques pour l'histoire des premiers siècles de Rome.

Si les longues discussions sont déplacées dans l'histoire, elles ne le sont pas moins dans un journal. Il est tems que je finisse. Je n'ai rien dis d'un passage de Tite-Live, que M. Gaudefroy entend autrement que moi. Si j'adopte son interprétation, cela ne changera, dans mon ouvrage, qu'une ligne fort indifférente.

LITTÉRATURE. — M. Noël, inspecteur de l'Instruction publique, vient de rendre un nouveau service aux lettres et

aux bonnes études, en publiant un DICTIONNAIRE LATIN-FRANÇAIS (1) pour remplacer le *Boudot*, dont on sentait depuis long-tems l'insuffisance. Le nouveau Dictionnaire est imprimé sur papier grand-raisin, à trois colonnes ; et quoique l'ouvrage soit de près d'un tiers plus considérable que le *Boudot*, et infiniment mieux imprimé, le prix en est cependant le même.

THÉATRES. — *Vaudeville.* — I[ere] représentation de *Pauvre Jacques.* — Le comte de Walstein, seigneur allemand, dans un voyage qu'il fait aux glaciers de la Suisse, se trouve en danger de perdre la vie : il est sauvé par Richard, *bon* suisse, mari de la *bonne* Quitterie, et père de la *bonne* et sensible Emmeline. Le *bon* seigneur allemand voulant témoigner sa reconnaissance à son libérateur, au lieu de lui faire du bien dans son pays (ce qui serait beaucoup trop naturel), le transplante avec toute sa famille dans une de ses terres dans le fond de l'Allemagne.

Il est reconnu que les Suisses des petits cantons ne peuvent vivre hors de leur pays, qui est bien certainement le plus charmant pays du monde, comme il est convenu que le château de Thunder-Ten-Trunck est le plus beau château de toute la terre.

La *bonne* Emmeline, qui s'était prise d'une belle passion pour le *bon* Jacques Fribourg, pâtre de ses montagnes, ne peut supporter le malheur d'en être séparée, et prend le sage parti de devenir folle. Alors ses parens qui ignorent la cause de sa maladie, veulent retourner au pays. Déjà le

---

(1) *Nouveau Dictionnaire latin-français*, composé sur le plan du *Magnum totius latinitatis lexicon, de facciolati*, où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue latine, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses, justifiées par de nombreux exemples choisis avec soin, et vérifiés sur les originaux ; par F. Noël, membre de la Légion d'honneur, inspecteur-général des études, etc. Un vol. in-8° à trois colonnes, grand-raisin, petit-texte. Prix, broc., 6 fr., et 7 fr. relié. A Paris, chez Lenormant, imprim.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17 ; et chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15.

comte de Walstein ne peut plus les retenir, lorsque pauvre Jacques arrive fort à propos chez le comte, rend, par sa présence et sur-tout par un *bon* baiser, la raison à la *bonne* Emmeline. On les unit, et tout le monde est heureux.

Le lecteur voit par cet exposé que cet ouvrage ressemble à *Nina*, au *Délire*, etc. Les auteurs de *Pauvre Jacques* ont présenté tous leurs personnages comme des gens si bons, que l'on ne conçoit pas qu'Emmeline cache son amour pour le jeune pâtre : pour justifier son silence, il aurait fallu donner à Richard le caractère d'un homme absolu dans ses volontés, et qui eût déjà disposé de la main de sa fille. On se demande pourquoi Emmeline, qui connaît toute la bonté de ses parens, ne leur a jamais fait part de son amour pour Jacques. Richard et Quitterie, qui aiment tant leur fille, l'auraient bien certainement unie à son amant ; mais alors les choses se seraient passées d'une manière beaucoup trop naturelle, et nous n'aurions pas eu une seconde édition de *Nina*, édition qui à la vérité est *considérablement augmentée*, mais qui ne peut supporter de comparaison avec la première.

La première représentation de *Pauvre Jacques* avait été troublée par quelques signes d'improbation : les auteurs ont fait des coupures utiles, et la représentation de cet ouvrage doit maintenant faire plaisir. Les couplets (partie si importante d'un vaudeville) nous ont paru gracieux et bien tournés : on doit donc regretter que les auteurs ne les aient pas *cousus* à un sujet moins connu.

M^me Hervey fait preuve d'un véritable talent dans le rôle d'Emmeline. C.

NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE. — *Constantinople*, 14 *Octobre*. — La Valachie est maintenant évacuée par les Russes ; ils se disposent aussi à abandonner la Moldavie. Déjà les troupes se sont portées vers les frontières de cette principauté. On assure aussi que

le grand-visir a pris ses quartiers d'hiver à Andrinople et dans ses environs.

Le 10 de ce mois, M. Gardanne, ambassadeur de France en Perse, s'est rendu de Topsona à Scutari. Il est accompagné d'un envoyé du schach de Perse, d'officiers français destinés pour les Indes-Orientales, d'agens commerciaux et de lazaristes ou missionnaires.

SERVIE. — Depuis la conclusion d'un armistice entre les Serviens et les Turcs, le transport des marchandises de l'Autriche pour la Turquie, *et vice versâ*, a lieu par la Servie. Czerni-Georges a déclaré qu'il ne mettrait aucun obstacle à la libre circulation de ces transports.

HOLLANDE. — *La Haye, le* 20 *Octobre.* — S. M. le Roi de Hollande a rendu un décret portant en substance que la navigation, depuis le Dollard jusqu'au Véser, est défendue, à moins qu'elle ne se fasse sous le convoi des vaisseaux de guerre hollandais. Toute entrée dans les ports de la Hollande est également défendue à tous vaisseaux, quels qu'ils soient, s'ils ne sont escortés par les vaisseaux hollandais.

ANGLETERRE. — *Londres.* — Un bâtiment américain qui est arrivé en quinze jours de Pétersbourg, a annoncé qu'un embargo a été mis sur tous les navires anglais. Quoique cette nouvelle ne porte aucun caractère officiel, elle a cependant fait une grande sensation à la Bourse.

— Le général sir John Stewart, est arrivé à Corck sur la fin du mois dernier, pour y prendre le commandement des forces qui se rassemblent dans ce port. On y attend l'amiral Drury, pour accompagner l'expédition jusqu'à Madère. Elle est, dit-on, destinée pour le Brésil.

HAMBOURG, 21 *Octobre.* — Le crédit de la ville de Hambourg étant nul, il vient de se former une compagnie de négocians qui s'est engagée d'émettre, sous sa propre responsabilité, des billets payables en différens termes pour la somme de deux millions de francs. Ils reçoivent pour hypothèque des obligations de la ville pour le montant de

la somme. — Ce n'est point par spéculation, mais par patriotisme, que cette compagnie s'est formée. Aucun de ses membres ne recevra de traitement. — Pour subvenir aux dépenses extraordinaires, le Sénat de la ville vient de décréter un nouvel emprunt de vingt fois la capitation : c'est-à-dire que celui qui paye 15 marcs sera tenu de payer 300 marcs. Il recevra un intérêt de 6 pour cent, et au bout de trente ans le capital sera amorti.

DANEMARCK. — *Copenhague, 21 Octobre.* — Le 17 les Anglais se sont embarqués; le 18 le 19 ils ont remis au général Peymann le vieux et le nouveau Holm, le 20 ils ont aussi remis la citadelle. Cette remise devait avoir lieu le 19, aux termes de la capitulation; mais ce jour-là le tems a été si mauvais, qu'il a été impossible de continuer l'embarquement. — M. Merry, qui avait été envoyé par l'Angleterre à Copenhague pour traiter avec le Danemarck, non-seulement n'a pas entamé de négociations, mais il n'a pas même été reçu. Il paraît bien positif que le prince royal, qui a refusé de ratifier la capitulation de Copenhague, est bien déterminé à continuer la guerre avec les Anglais. Il a déjà fait passer en Séelande six mille hommes de troupes qui ont fait leur jonction avec la garnison de Copenhague. Les longues nuits rendent le passage plus facile.

ANNONCES.

On mettra en vente, sous peu de jours, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, un Dictionnaire grec-français, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires.

Cet ouvrage, attendu depuis fort long-tems, a été soumis à l'examen des savans du premier ordre, et spécialement de celui de M. Dause de Villoison, le plus célèbre helléniste de l'Europe, qui a bien voulu aider de ses observations et de ses conseils, les auteurs de cet important ouvrage, pour l'instruction publique.

C'est la première fois qu'un pareil ouvrage aura été imprimé en France. Il paraîtra sous les auspices de S. A. S. Mgr le prince Cambacérès, archichancelier de l'Empire, protecteur zélé des sciences et des arts, qui a daigné en accepter la dédicace.

DÉP. DE LA SE[INE]
5 cen.

(N° CCCXXX.)

(Samedi 14 Novembre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LÉMOR,

CHANT GALLIQUE (1).

Lémor de qui l'épée en victoires féconde
Volait dans les combats et brillait en éclairs,
Semblable à l'ouragan qui du roc de Walgonde
Sur les forêts d'Arven tremblantes dans les airs
S'élance, roule armé de la foudre qui gronde;
Couvre les monts noircis de feux étincelans;
Et disperse en éclats les branches terrassées,
Les têtes fracassées,
Des chênes rompus et brûlans;
Lémor a vu sa gloire et sa valeur trompées.
Aux plaines de l'Uster de carnage trempées
La mort a volé dans ses rangs :
Ses héros abattus dorment sur la bruyère;

(1) L'auteur ne prétend point justifier le genre qu'il a choisi dans ces vers. Il sait quels défauts nombreux et réels le goût français a reprochés aux *compositions* erses ou galliques : lui-même s'est expliqué ailleurs sur ce sujet avec beaucoup de franchise. Aussi n'est-ce point ces compositions qu'il a voulu imiter : c'est *une étude* qu'il a dessinée d'après une nouvelle théologie poëtique. Celle d'Homère est plus brillante et plus variée sans doute. Mais la mythologie de Macpherson, mise en jeu avec quelque réserve, et seulement dans certains sujets, ne pourrait-elle pas se prêter à des conceptions fortes et touchantes, à de nouveaux dévelop-pemens du cœur humain ? (*Note de l'auteur.*)

Leurs glaives mutilés brillent dans la poussière ;
Et leur sang a rougi l'écume des torrens.

Un lion, des forêts la gloire et l'épouvante,
Qu'a frappé dans le flanc la flèche du chasseur,
Terrible, hérissant sa crinière mouvante,
Cherche des bois obscurs la profonde épaisseur.
Là, seul, couché dans l'ombre, et couvant sa fureur,
Le front souillé de poudre, et la gueule écumante,
Les yeux d'un feu sombre couverts,
Il regarde sa plaie encor fraîche et fumante ;
Et du bruit de sa rage il fatigue les airs :

C'est Lémor. Du vainqueur, dans sa course rapide,
L'épée autour de lui moissonna ses héros.
Seul, vaincu, mais debout, et de vengeance avide,
De l'armée ennemie il défiait les flots.
Il fuit enfin, il fuit sur la montagne aride.
Sur son casque entr'ouvert par l'acier homicide
Flottent au gré des vents ses cheveux hérissés.
Farouche, le front pâle, et les regards baissés,
Agitant dans ses mains son glaive encore humide,
Dans le creux d'un rocher blanchi par les hivers,
Qui divise la nue et domine les mers,
Il court ensevelir son désespoir sauvage ;
Et l'œil fixe, attaché sur les écueils déserts,
Il mêle au bruit des flots roulans sur le rivage,
Au bruit des airs troublés de leurs mugissemens,
De son cœur ulcéré les longs rugissemens.

Sur la montagne au loin retentissante,
De son ami Fédor entend la voix.
Fédor accourt : sa harpe sous ses doigts
Est aujourd'hui plaintive et gémissante :
Sa harpe altière et terrible autrefois
Quand de Lémor, au midi de sa gloire,
Ses chants guerriers publiaient les exploits ;
Les rois tombés aux pieds de sa victoire,
Et sa vertu qui relevait les rois :
Sa harpe émue, et d'amour inspirée,
Quand la romance à l'amour consacrée,
Charmait Lémor par des accens plus doux ;
De son œil sombre écartait les nuages ;
Calmait ses sens allumés de courroux ;
Et de son cœur apaisait les orages.

Souvent, troublé des Fantômes du soir,
Lémor veillait environné d'alarmes :

Fédor chantait ; Lémor versait des larmes,
Et de son sein fuyait le désespoir :
Tant d'un ami la voix pleine de charmes,
La voix chérie a sur nous de pouvoir.

Il chante ; et l'écho solitaire
Murmure les chants de Fédor ;
Ses doigts dans leur course légère,
Soupirent sur la lyre d'or ;
Et sa voix caressante et chère,
Charme l'oreille de Lémor.

Son ame de fureurs brûlante
S'ouvre à l'oubli de ses malheurs ;
De sa blessure encor sanglante
Il sent assoupir les douleurs ;
Et sur la harpe consolante
Ses yeux laissent tomber des pleurs.

Alors ont franchi la colline
Les Fantômes portés sur les aîles des vents :
Les chênes agités dans la forêt voisine
Mêlent un bruit funèbre à leurs gémissemens.
Du sein de son nuage une Ombre
S'élance, sur Lémor se courbe en soupirant,
Laisse tomber à peine un regard faible et sombre ;
Et s'enfuit tout en pleurs sur le nuage errant.

LÉMOR.

« La connais-tu, Fédor, cette Ombre ensanglantée ?...
C'est l'Ombre de Selgar ; c'est son ami, c'est moi,
Moi ! ... que dis-je ? Mon sang s'est arrêté d'effroi,
Et ma voix sur mon cœur retombe épouvantée !
Regarde ! vois ses flancs ouverts,
Sa tête meurtrie et livide....
Vois cette main, Fédor ! Ah ! depuis trois hivers,
Cette main de son sang est encor toute humide.
Expirant sous mes coups je le revois toujours ;
Et le jour de sa mort vient pour moi tous les jours.
Hélas ! depuis ce tems, de la paix exilée,
Mon ame vainement implore la douceur :
Quand la nuit de son voile a couvert la vallée,
Que le calme descend de la voûte étoilée,
Que dans le bois muet repose le chasseur ;
Quand tout dort sur la terre, une voix désolée :
La voix de mon ami crie au fond de mon cœur ! »
Je veille ; et de mes yeux coulent des larmes vaines. »

Ainsi parlait Lémor ; il se tut ; et d'horreur
Un long frémissement circula dans ses veines,
Son front pâlit ; ses mains tombèrent de douleur.
Mais de son ame enfin surmontant la terreur,
Dans le sein d'un ami, confident de ses peines,
Il épanche, en ces mots, sa plainte et son malheur.

« Charmantes fleurs que Luta vit éclore (1),
Morna si fière et la douce Iona,
De la beauté se disputaient encore
Le prix si cher, et que ma main donna,
Choisi pour juge, orgueilleuse Morna,
De ton souris la trompeuse finesse,
De tes cheveux l'ondoyante souplesse,
Et de tes yeux les humides éclairs,
Furent en vain à mes regards offerts.
Tendre Iona, ta pudeur rougissante,
Et de ton sein la neige éblouissante,
Et de ta bouche ouverte au doux souris,
Le frais contour, la rose fleurissante,
Ravit Lémor, de tes beautés épris :
A tes beautés Lémor donna le prix.
Le prix, moi-même, et ma flamme naissante,
En un moment, tout fut à tes genoux.
Le juge tombe aux pieds de son amante.
Tu souriais, et ton regard plus doux,
Et ce souris d'amour et d'innocence,

---

(1) Le fond de ce *récit* de Lémor est tiré du poëme de Fingal, Chant II. Voici comment il commence dans l'original, (traduct. de Letourneur).

« *Deugala* était l'épouse de *Caïrbar*, chef des plaines d'*Ullin* : elle brillait de tout l'éclat de la beauté ; mais son cœur était l'asyle de l'orgueil : elle aima le jeune fils de *Daman*. « Caïrbar, dit-elle, donne-moi la moitié de nos troupeaux ; je ne veux plus demeurer avec toi. Fais le partage. »

« Que ce soit *Cuchullin*, dit *Caïrbar*, qui fasse les lots ; son cœur est le siége de la justice. Pars, astre de beauté. » — J'allai sur la colline et je fis le partage des troupeaux : il restait une génisse blanche comme la neige : je la donnai à *Caïrbar*. A cette préférence la rage de *Deugala* s'alluma.

» Fils de *Daman*, dit cette belle, Cuchullin afflige mon ame, etc. »

Une semblable naïveté pourrait bien, quoi qu'on en dise, ne pas être tout à fait celle d'Homère ; il y a néanmoins dans ce récit des traits nobles et touchans. Ceux-là pouvaient s'imiter dans notre langue ; et j'ai tâché d'en profiter.

Et ta rougeur, et même ton silence,
En ce moment tout nommait ton époux.
Morna frémit; de honte et de courroux
Son front pâlit, et ses yeux s'allumèrent;
De ses cheveux ses regards se voilèrent.
Elle s'enfuit emportant sa douleur,
De son orgueil la profonde blessure,
La soif du sang, l'horreur de son injure:
Et dans son ame implorant un vengeur,
Brûlent la haine, et le dépit rongeur. »

« Selgar, dit-elle un jour, que j'aime seul au monde,
» Ce cœur qui te chérit, que ton bras doit venger;
» Recèle une blessure éternelle et profonde:
» Ce cœur plein de ta gloire, et qu'on ose outrager,
» Dévora trop long-tems le mépris et l'offense.
» Choisis; mais donne-moi la mort ou la vengeance.
» Lémor m'est odieux: seul, d'un honteux affront
» Il a blessé mon ame et fait rougir mon front.
» Son œil est faux; sa bouche est ouverte au mensonge.
» Vole, Selgar, plonge et replonge
» Dans le sein de Lémor ton glaive dévorant;
» Ou Morna va rouler dans les flots du torrent. »

— « Lémor, lui! mon ami! mon ami dès l'enfance!
« Mon cœur naissait à peine, il a chéri le sien:
» Son cœur, depuis quinze ans, s'épanche dans le mien,
» Et contre lui je lèverais ma lance!
» Et je pourrais, parjure à l'amitié,
» Percer ce cœur qui m'était confié! »

« Morna, durant trois jours, de plaintes et de larmes
Fatigua le héros, attachée à ses pas.
Enfin, avec horreur, se couvrant de ses armes,
Résolu de chercher ma lance et le trépas:
« Je combattrai, dit-il; cours préparer ma tombe. »
— « Que dis-tu? » — « Que Selgar succombe
» Au mortel désespoir d'outrager son ami.
» Le glaive est trop pesant à cette main perfide!
» Puisse, puisse aujourd'hui sa lance moins timide
» Punir, et consoler ce cœur qui l'a trahi!...
» Ah! pourrais-je le soir, sur la plaine voisine
» Errer dans l'ombre, et voir les flancs de la colline
» Sans cesse présenter à mes yeux inhumains
» La tombe de Lémor immolé par mes mains? »

« Dans les champs de Morni nos boucliers brillèrent,
Nos glaives s'élevèrent,

Nos glaives cependant évitaient de blesser.
Rapides, mais toujours à l'amitié fidèles,
En s'éloignant du sein qu'ils craignent de percer,
Ils font jaillir dans l'air de vaines étincelles,
De nos casques à peine effleurent le cimier,
Ou tombent sans offense au bord du bouclier. »

« Morna, le front superbe, à ce combat présente,
S'indignait de nos coups et de ma mort trop lente.
Sur ses lèvres bientôt naît le sourire amer.
« Jeune homme ! ton bras faible agite en vain le fer,
» Dit-elle ; pour combattre attends que les années
» Affermissent tes mains, à languir condamnées.
» Attends : mais aujourd'hui cède au fils de Damor.
» Pour toi son bouclier est le roc de Malmor.
» Fuis ; cède la victoire ; et cours sur la fougère
» Chasser le daim timide, ou la biche légère. »

« Comme un brûlant acier qui lui perce le flanc,
Selgar sentit ces mots pénétrer dans son ame.
Son front pâle rougit d'une soudaine flamme :
Il tremble ; et dans ses yeux roulent des pleurs de sang.
« Défends-toi, me dit-il, oppose ton épée ;
» Frappe, fils de Damor, frappe ton ennemi !...
» Lémor ! de quelle horreur mon ame est pénétrée !
» Il faut que cette main, ma main désespérée
» Perce le sein de mon ami ! »

« Il s'élance, à ces mots, gémissant et farouche.
Son glaive me poursuit de carnage altéré.
Je veux parler ; la plainte expire dans ma bouche :
Un trouble me saisit ; et mon bras égaré.....
Il tombe ; son sang coule et fume sur la terre.
Morna vers le héros s'élance la première ;
Je soulève en tremblant son front décoloré :
De ses yeux presque éteints rappelant la lumière,
Sa main cherche ma main pour la dernière fois :
Il s'agite, il m'appelle à son heure dernière ;
En efforts impuissans il tourmente sa voix :
Sa voix s'élève, et meurt, dans les sanglots noyée.
Il jette enfin sur nous un regard de douleur....
Ah ! cette voix poursuit mon oreille effrayée !
Et ce dernier regard est encor dans mon cœur ! »

« Depuis ce jour fatal, souillé du fratricide,
Malheureuse est la main de Lémor homicide.
La victoire indignée a fui mon glaive impur.
L'étranger est venu sur les flots d'Inhistore :

Il est venu, semblable à ce nuage obscur
Versant sur les forêts la flamme qui dévore.
Je l'ai vu ce vainqueur, superbe et furieux,
Foudroyer mes héros, dispersés en cent lieux;
La plaine de leur sang est ruisselante encore!
Leurs casques dans la poudre ont roulé sous mes yeux;
Leurs mânes gémissans ont accusé mon crime:
Du forfait de son prince innocente victime,
A peine un faible reste a fui dans les déserts.
L'étranger peuplera nos villes solitaires;
Nos femmes, nos enfans gémissent dans ses fers;
Il s'est assis vainqueur au tombeau de mes pères!
Et l'insolent orgueil des harpes étrangères
Dans mon palais sanglant insulte à mes revers! »

« Ma gloire est morte. Et moi, dans ce rocher sauvage
Je mêlerai ma plainte au murmure des vents,
Jusqu'au tems où mon Ombre errant sur le nuage,
Dérobera sa honte aux regards des vivans.
Et toi, belle Iona, belle et toujours chérie!
En vain, tes yeux charmans de regrets consumés,
Sur l'herbe de la plaine encor rouge et flétrie,
Cherchent au loin mes pas dans le sang imprimés.
Tu m'attends, l'œil en pleurs! Pleure, et cesse d'attendre.
Vainqueur et glorieux tu me revis toujours.
Je fuis; une autre bouche osera te l'apprendre.
Moi! ... quand tu le sauras, j'aurai fini mes jours.
Fédor! seul confident de mon ame navrée,
Quand je ne serai plus, quand ma tombe ignorée
Cachera pour jamais dans l'ombre de la mort
Le crime, les revers, la honte et le remord;
Garde-toi de porter les armes de son père
A mon fils gémissant sous le joug du vainqueur.
Laisse oublier ici mon glaive sans honneur:
Je suis vaincu. Jamais sa généreuse mère
A mon fils, jeune encor, montrant mon bouclier,
N'enflammera son cœur des transports de la guerre:
De ma lance jamais l'étincelant acier,
Parlant à ses regards du sang qui le fit naître,
Des héros, ses aïeux, longue suite de rois,
N'ira dire à mon fils d'imiter les exploits:
Ces exploits éclatans... que j'égalai peut-être;
Ces héros que jadis Lémor dut espérer
De rejoindre au cercueil, sans les déshonorer! »

M. Victorin Fabre.

ÉNIGME.

Vouloir me dérober à ton œil clairvoyant,
Serait, ami lecteur, un projet imprudent,
Moi qui partout à peu près me présente.
Dans les champs, à la ville, au jardin, au salon,
Dans les palais et sur-tout en prison,
Sur les vaisseaux et sous la tente,
Près des bois, des guérets, du ruisseau qui serpente,
Sous la paupière de Marton,
Dans ton bûcher, et souvent dans la roche,
Au potager, près du feu, dans ta poche,
Je suis tes pas, fidèle compagnon.
Que te dirai-je encore?
Tu me vois, quand du lit te fait sortir l'aurore,
Au quatre coins de l'horizon.

M. de Villers.

LOGOGRIPHE.

Avec six pieds, de la jeune bergère,
A nos yeux trop perçans je cache les appas.
Veux-tu m'en ôter un? j'ai souffert mainte guerre,
Et pour ma liberté, j'ai livré maints combats.
Avec quatre, souvent je ralentis tes pas;
Enfin réduit à trois, au vallon solitaire
Retentissant avec fracas,
D'un animal paisible, à la course légère,
J'annonce le départ, la fuite et le trépas.

CHARADE.

Souvent, avec mon tout, au tems de la terreur,
Ayant mon dernier dans le cœur,
On livrait mon premier au glaive destructeur.

*Mots de l'*Énigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Echecs*.

Celui du Logogriphe est *Papier*, où l'on trouve *pape*, *pari*, *Péra*, *pie*, *raie*, *api*, (en redoublant l'*a*) *papa*.

Celui de la Charade est *Si-non*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

BETTINA.

(Nouvelle imitée de l'allemand).

Le soleil commençait à disparaître derrière les hautes montagnes qui séparent la vallée de Lanzo de la Maurienne, lorsque les habitans du hameau, selon leur coutume, se rassemblèrent en revenant du travail. Le vieux Damiano sortit aussitôt de sa cabane, en essayant sur sa cornemuse les premières mesures d'une ronde nouvelle; des cris de joie s'élèvent, la chaîne se forme. — « Mais, je ne vois pas » ma fille ! » s'écrie le bon homme; et déjà Bettina, son tambourin à la main, s'était élancée sur le banc de gazon, au pied du gros châtaignier.

Un moment de repos succéda à la danse; Bettina chanta une romance française. Les anciens du hameau firent de grands complimens à Damiano sur les talens de sa fille : le vieillard la regardait et souriait. — « Eh ! comment, dit-il » en baissant la voix, à son vieil ami Giacomo, comment ne » serais-je pas fier de ma Bettina ? En est-il une autre qui » ayant reçu, comme elle, une éducation supérieure à sa » condition, eût renoncé sans regret à toutes les jouissances » du grand monde pour soigner la vieillesse de son père ? » Son esprit est cultivé, me disait dernièrement notre pas» teur, mais son cœur est resté pur. »

Comme il achevait ces mots, tous les regards qui étaient fixés sur Bettina, furent détournés par un spectacle extraordinaire. Une litière arrivait entre les rochers qui bordaient la pelouse : elle était portée par des hommes dont le costume était étranger; plusieurs pâtres marchaient devant. Damiano fut un des premiers à se lever et à s'approcher du cortége; Bettina le suivit avec ses compagnes. Une exclamation de pitié sortit bientôt de la bouche de toutes les jeunes filles, lorsqu'elles aperçurent dans la litière un homme

pâle et sans mouvement. C'était un voyageur anglais, qui, bravant les conseils des gens du pays, avait refusé de prendre une mule, et s'était obstiné à parcourir les montagnes sur son cheval. Une chûte violente faisait craindre pour les jours de l'imprudent jeune homme.

Profondément émue du récit des domestiques, Bettina attachait des regards pleins d'intérêt sur ce visage que semblaient déjà couvrir les ombres de la mort. Elle ressentit une douce satisfaction, lorsqu'elle entendit son père, prévenant des vœux qu'elle n'eût osé exprimer, offrir sa cabane au malheureux étranger. On l'y déposa sur un lit.

Le vieillard feuilleta vingt fois le Tissot italien, pendant que sa fille faisait respirer des vulnéraires au jeune anglais. Il ouvrit enfin les yeux, et parut extrêmement surpris de se voir dans une chaumière, sa main reposant dans celle d'une fille charmante, dont les yeux mouillés de larmes peignaient la bonté naïve. Il serra cette main, par un mouvement de reconnaissance, et un sourire affectueux parut sur les lèvres de Bettina. Quelques instans après, elle lui apporta une potion de l'ordonnance du bon Damiano. Le jeune homme la prit sans hésiter, et en rendant la tasse à sa jolie garde, il lui serra encore la main pour la remercier. Bettina se hasarda à lui demander son nom. — Alfred, dit le jeune anglais. — « Alfred! répéta Bettina ; » Alfred! le charmant nom! » Et elle rougit.

Au bout de huit à dix jours, le malade sentit ses forces revenir; il se leva, il témoigna le désir de faire le tour de la pelouse; et Bettina se dit que ce serait manquer à la fois à la politesse et à l'humanité que de ne point offrir son bras au convalescent. Ce jour heureux, qui le rendait à la vie, fut par elle célébré comme une fête. Tous les vases de la chaumière furent convertis en pots de fleurs; tous les plus beaux fruits furent cueillis et présentés à M. Alfred.

Le soir, Damiano pria son hôte de lui faire l'honneur d'accepter un léger souper. Ce ne fut pas sans étonnement qu'Alfred vit servir le mets favori de son pays, un pudding que Bettina avait préparé à son insçu. — « Je n'en ai jamais

» mangé de si délicieux en Angleterre, » s'écria-t-il en regardant Bettina. La jeune fille allait balbutier une réponse; Damiano l'interrompit en faisant à son convive une longue énumération de toutes les connaissances que Bettina avait acquises à la ville. Bettina modeste autant par sentiment que par savoir-vivre, se hâta à son tour d'interrompre son père en prenant sa guitare. Elle chanta de l'italien et du français: Alfred attachant sur elle des yeux étonnés, l'écouta dans une immobilité parfaite, et n'ouvrit plus la bouche que pour dire deux bon-soirs, dont le dernier fut accompagné d'un grand soupir.

Retiré dans sa petite chambre, Alfred ne put trouver le sommeil. Les paroles, les chansons de Bettina résonnaient sans cesse à ses oreilles. Il se leva de très-bonne heure, et aperçut Damiano assis sous le grand châtaignier. Il fit quelques pas, et il découvrit Bettina auprès de son père: l'arbre la lui avait d'abord cachée. Elle lisait, et ne vit Alfred que lorsqu'il fut devant elle; elle se leva précipitamment, son livre tomba, Alfred le ramassa, et trouva que c'était un volume de Racine. Bettina était déjà rentrée pour préparer le déjeûner. Alfred saisit cet instant pour prier Damiano de lui expliquer comment une fille de seize ans, perdue dans ces solitudes, pouvait avoir acquis des talens dont s'honoreraient bien des demoiselles de ville.

« Monsieur, dit le vieillard, si c'est un bonheur pour ma » Bettina de posséder des connaissances qui n'avaient pas » encore pénétré dans nos montagnes, ce n'est pas à son » père, mais au hasard seul qu'elle en est redevable. La » nuit même de sa naissance, une dame de haut rang vint » chercher sous mon toît un abri contre un orage terrible, » qui rendit les chemins impraticables pendant deux jours. » L'accueil que nous lui fîmes la toucha; elle voulut être » la marraine de notre enfant. Elle s'éloigna, en attestant » le ciel que jamais elle ne nous oublierait. Ma Bettina » n'avait pas encore cinq ans, lorsque sa mère succomba » dans une épidémie qui désola nos cantons. Notre bien» faitrice reparut aussitôt parmi nous; elle me pria de lui

» confier sa fille (car c'est ainsi qu'elle la nomme) pour
» le tems nécessaire à son éducation. Bettina fut élevée avec
» les enfans de la comtesse; ses talens précoces firent bruit
» dans un monde brillant; l'opulence et les plaisirs régnaient
» autour d'elle : tout à coup elle apprit que son frère ve-
» nait de s'arracher de mes bras pour aller à l'armée ; elle
» pensa que j'étais âgé, sans appui.... ; elle quitta tout, et
» vint soigner ma vieillesse. Dieu a béni sa piété filiale : nul
» regret ne l'a suivie dans ma chaumière ; elle m'aime, et
» elle est heureuse. Elle m'a juré de ne plus se séparer de
» moi ; le ciel me fera la grâce de conduire au milieu de
» nous un jeune homme digne d'elle : je mourrai dans leurs
» bras. »

Alfred ne répondit que par quelques mots à l'épanchement du vieillard, et il alla s'enfoncer dans l'étroit sentier qui menait à la montagne. Il rencontra quelques jeunes pâtres qui le saluèrent : Alfred jeta sur eux des regards dédaigneux et presque farouches. Il lui semblait que chacun de ces jeunes gens était précisément celui que Damiano attendait pour sa fille.

Il oublia l'heure du déjeûner ; il ne revint que vers le milieu du jour. Il était soucieux et taciturne : Bettina, pour le distraire, chanta la romance qu'il avait paru goûter la veille, et sa mélancolie redoubla. Il prit un livre, alla s'asseoir sous le grand châtaignier, et ne rentra dans la chaumière qu'à la nuit tombante.

Bettina, intimidée, vint lui prendre la main, et lui demanda, d'une voix tremblante, si quelqu'un avait eu le malheur de lui déplaire. Une larme roulait dans les yeux de la pauvre petite. Alfred se sentit touché jusqu'au fond du cœur de cette douce prévenance, et bientôt ses soucis se dissipèrent. Un sourire de Bettina acheva de le rendre à toute sa bonne humeur. Elle lui proposa de lui chanter des airs du pays qu'il avait paru désirer d'apprendre ; Alfred accepta avec empressement ; il se fit apporter son violon auquel il n'avait pas encore touché depuis sa chûte, et il accompagnait la douce voix de Bettina. Damiano voulut

prendre part à ce petit concert ; il joua sur sa flûte des airs montagnards d'un goût antique et d'une expression singulière. Alfred était ravi : Damiano, fier de sa fille, s'écria qu'elle avait encore d'autres talens, et il alla chercher un porte-feuille rempli de paysages dessinés d'après nature. Alfred reconnut en effet tous les plus beaux sites du pays. Il était muet d'étonnement ; il se retira, pour aller rêver à tout ce qu'il avait vu et entendu.

Depuis ce moment, c'était ainsi que se passaient toutes leurs journées ; le dessin, la musique, la promenade et des entretiens pleins de charme en remplissaient les heureux instans. Si les soins du ménage retenaient quelquefois Bettina à la maison, Alfred cherchait en vain dans ses livres un secours contre l'ennui qui l'accablait ; et Bettina commençait à éprouver de son côté, que toute occupation qui n'était pas partagée par Alfred, était bien pénible et bien longue. Dès qu'elle était libre, un attrait irrésistible la ramenait vers lui.

Alfred, dans le silence des nuits, cherchait souvent à se rendre compte de ses sentimens pour Bettina. Il se dit d'abord que ce qu'il éprouvait n'était que de la reconnaissance, que rien n'était donc plus naturel. Est-ce parce que sa bienfaitrice était jeune, jolie, douée d'une sensibilité adorable, d'un esprit et de talens enchanteurs, qu'il devait se refuser à s'acquitter envers elle d'une dette sacrée pour tout cœur bien né ? D'ailleurs, qu'était son amour pour Bettina ? Celui d'un frère pour sa sœur. S'il sentait tout son sang bouillonner quand un homme quelconque s'approchait d'elle, ce n'était point assurément qu'il éprouvât la moindre jalousie : c'est qu'il craignait qu'elle ne devînt le partage d'un être indigne d'elle, tandis que de cruels préjugés lui interdisaient l'espoir d'unir sa destinée à la sienne par des nœuds éternels.

Bien convaincu qu'il était impossible de raisonner avec plus de justesse, parfaitement rassuré sur l'état de son cœur, Alfred s'enivrait sans réserve du plaisir de voir et d'entendre Bettina.

Il rentrait un soir dans la chaumière ; il ne l'y trouva point. Mais bientôt le son de sa guitarre l'avertit qu'elle était sous le grand châtaignier. Il courut s'asseoir auprès d'elle, et elle reprit son chant. C'était une romance extrêmement mélancolique. « Quel est donc cet air ? » dit Alfred profondément attendri. » — « Ah ! répondit Bettina, personne ne » le connaît que mon père ; c'est un chant funèbre que j'ai » consacré à la mémoire de ma pauvre mère. Dès que la » tristesse oppresse mon ame, il vient naturellement sous » mes doigts. » — « Bettina, vous avez des chagrins ! et » votre ami ne les connaît pas ! — Alfred, est-ce pour vous » que j'aurais des secrets ? Mes beaux jours sont écoulés ; » mon père..... — Achevez, vous m'effrayez, Bettina ! — » Mon père a appris ce matin que le fils de notre voisin » Giacomo était revenu de son régiment avec son congé, » et il m'a aussitôt annoncé que c'était le mari qu'il me » destinait depuis l'enfance. — Et vous l'épouseriez, Bettina ! » — Moi ! épouser un homme que je n'aime pas, que je ne » saurais aimer ! — Ah ! Bettina, ces sentimens vous hono- » rent. — Mais, cependant, si mon père.... — Votre père ! » il pourrait sacrifier son enfant, la livrer en d'indignes » mains ? Ecoutez, Bettina ! écoute, fille adorable. Je t'aime, » je t'idolâtre ; plutôt que de donner à un autre ce cœur » qui m'appartient, qui ne doit battre que pour moi, » écrase-moi contre ces rochers, précipite-moi dans ces » abîmes ! »

Bettina poussa un cri de douleur et d'effroi ; elle se jeta, en sanglottant, dans les bras d'Alfred. Leurs larmes se confondirent : ils prononcèrent ensemble le serment d'une fidélité à toute épreuve.

Le lendemain matin, au moment où Bettina servait à déjeûner à son père et à son ami, paraît sur le seuil de la porte un grand jeune homme, bien droit, bien roide. Alfred se dit : c'est lui ! Bettina pâlit, et Damiano s'avança vers l'étranger en lui tendant la main. Le personnage entra du même pas dont il eût défilé la parade, et fit gravement deux révérences bien gauches. Le bon Damiano, ravi ;

le présenta au jeune anglais, comme son futur gendre, et le fit asseoir auprès de sa fille. Bettina ne savait plus ce qu'elle faisait; elle renversa la crême; elle laissa tomber les tasses; elle voulut balbutier une excuse, et ne sut que pleurer. Damiano prit Alfred à part, et le supplia de disposer Bettina à faire, une autre fois, un accueil plus aimable à son prétendu. « C'est le fils de mon vieux camarade, ajou- » ta-t-il; la plus belle ferme et les plus beaux troupeaux du » pays seront un jour à lui. »

Bettina se hâta de quitter la maison, pendant que son père pressait Tomaso d'entamer le récit de sa dernière campagne. Elle descendit précipitamment un chemin creux qui conduisait au bord d'un petit lac ombragé d'antiques châtaigners. Dès qu'elle se crut loin de tous les regards, elle donna un libre cours aux larmes qui la suffoquaient. Sa tête était appuyée sur une de ses mains; mille pensées confuses se succédaient dans son esprit; une voix douce prononce son nom: Alfred était devant elle. — « Bettina, lui » dit-il, suspens tes pleurs; les momens sont précieux, » écoute-moi: dans huit jours tu seras la femme de Tomaso. » — « Dans huit jours! ciel! » — Ton père est invinciblement » déterminé à cette union; toutes mes paroles ont été vaines. » Un refus de ta part, m'a-t-il dit, serait à l'instant suivi » de sa malédiction éternelle. — « Alfred! ô mon unique » ami! que devenir? » — M'aimes-tu? — Vous lisez mieux » que moi dans mon propre cœur. — « Eh bien! s'il est digne » de celui que je t'ai donné, dérobe-toi à l'esclavage, viens, » suis-moi. » — « Où voulez-vous m'entraîner? » — « Dans » un séjour où nulle puissance humaine ne pourra t'arra- » cher des bras de ton amant. » — « Dieu! et mon père? » » — « Il ne veut plus l'être; il te sacrifie. » — « Moi! l'aban- » donner! il en mourrait. » — « Ainsi, tu hésites à me suivre? » — « Délaisser mon vieux père! non, non, jamais! » — « Ja- » mais! Adieu, Bettina! » — Ce dernier mot fut accompagné d'un regard sombre qui pénétra l'ame de la pauvre petite; elle fit un mouvement pour saisir la main d'Alfred..... Il était déjà loin. Elle tomba sans connaissance.

Quand elle revint à elle, le soleil commençait à se cacher derrière les montagnes. Elle reprit, d'un pas chancelant, le chemin de la chaumière. Elle n'y trouva que le domestique d'Alfred, qui lui dit que son maître l'attendait sur la grande route pour lui faire ses adieux. Un froid mortel la saisit; elle s'appuya sur le bras de cet homme, et le suivit sans savoir où elle allait.

La voiture d'Alfred était arrêtée au pied du côteau; il parut bientôt lui-même, s'avança vers Bettina, et lui dit d'une voix étouffée : « Le moment fatal est arrivé; nous nous » voyons pour la dernière fois. Soyez heureuse, Bettina, » dans les bras de l'époux auquel votre père vous livre. » Moi, je vais porter mon désespoir aux extrémités du » monde, en implorant la mort moins cruelle que vous. »

Bettina n'était plus en état de répondre à ces terribles paroles; elle était étendue aux pieds d'Alfred. Lorsqu'elle reprit ses sens, quelle fut sa surprise de se voir dans une voiture qui roulait avec la rapidité de l'éclair! Alfred, assis devant elle, tenait ses mains dans les siennes. — « Où sommes-nous? lui demanda-t-elle. — Sur le chemin du bonheur, » répondit le jeune homme ivre de joie.

En peu de jours ils se rendirent à Gênes : ils s'y embarquèrent aussitôt sur un vaisseau destiné pour l'Angleterre.

Bettina, entièrement livrée au pouvoir de son amant, Bettina, brûlant d'une passion non moins vive, quoique moins impétueuse, ne parvint et ne chercha même pas à bannir de son esprit l'idée de son vieux père. Elle le voyait parcourant les montagnes, elle l'entendait redemandant sa fille à grands cris. Souvent Alfred la trouvait assise sur le tillac, les yeux fixés sur la mer, et le visage baigné de larmes. Mais jamais un reproche ne sortit de sa bouche.

Arrivé dans sa patrie, Alfred se hâta de conduire son trésor dans une terre qu'il possédait sur les frontières d'Écosse. Bettina y fut traitée comme sa femme, par lui et par tout ce qui l'entourait. Les soins empressés d'Alfred, les livres, la musique, la peinture occupaient tour à tour ses momens sans les remplir : son père était toujours là.

Le

Le jeune anglais lui-même, quoique parvenu au comble de ses vœux, n'avait pu oublier le malheureux Damiano. Il s'était hâté de lui faire passer une grosse somme ; mais il ne tarda pas à apprendre que l'honnête vieillard, après avoir foulé aux pieds cet or qu'il regardait comme infâme, avait abandonné sa chaumière pour aller mourir dans un village de Savoie.

Alfred délibéra quelque tems s'il apprendrait cette triste nouvelle à sa Bettina ; enfin, par un calcul dont il eût rougi de se rendre compte à lui-même, il réfléchit que, dégagé désormais de toute autre affection, Bettina ne vivrait plus absolument que pour lui seul. Il l'instruisit donc de la perte qu'elle venait de faire. La douleur de la pauvre petite fut d'abord si vive, qu'il craignit que sa raison ne s'égarât : elle ne suspendit le cours de ses larmes, que pour tomber dans une mélancolie profonde.

Les ruines de l'abbaye de Blackhill, situées à l'entrée de la forêt, étaient devenues le but ordinaire de ses promenades. Assise, un soir, dans l'église, sur les marches d'un autel à demi renversé, elle était perdue dans ses méditations. Tout à coup des sons mélodieux retentissent ; ils semblaient partir du lieu où jadis avait été l'orgue. Bettina se lève étonnée ; elle prête l'oreille, et reconnaît les airs montagnards qui firent le charme de sa première enfance. — « Ombre de mon père, est-ce toi ? s'écria-t-elle ; oh ! par» donne, pardonne à ta malheureuse fille ! » Elle voulut fuir ; les forces lui manquèrent, elle tomba sur une pierre sépulcrale. Des pas se font entendre, elle frissonne. Une main soulève le voile qui couvrait son visage ; une voix connue prononce son nom : c'était Alfred. Il la relève : elle se serrait fortement contre son sein ; elle l'entraîna hors des ruines, en jetant derrière elle des regards pleins d'effroi.

« Chère Bettina, lui dit Alfred en rentrant au château,
» j'ignore la cause de ton affliction, mais faut-il t'y livrer
» sans cesse ? Pourquoi chercher tous les moyens d'entrete-
» nir une douleur que mon amour et mes soins auraient déjà
» dû dissiper ? Ces sites sauvages, ces ruines mélancoliques

DEPT DE LA ... 5. cen

» répandent le deuil autour de nous ; Londres nous offrira » les distractions dont nous avons besoin : nous partons de» main. »

Au point du jour, ils volaient déjà sur la route de la capitale. Alfred y possédait un superbe hôtel, mais il ne voulut pas exposer Bettina aux yeux de sa famille : il loua pour elle une petite maison dans un quartier éloigné. Toutes les recherches du luxe y furent prodiguées pour en rendre le séjour agréable à la fille de Damiano ; mais tous les momens qu'elle ne passait pas auprès de son amant, étaient consacrés aux plus douloureux souvenirs.

Alfred avait formé le projet d'une vie retirée et presque solitaire. Il ne put cependant pas se refuser à rendre et à recevoir quelques visites indispensables ; malgré lui, enfin, la plupart de ses journées étaient absorbées par ce qu'on appelle les devoirs de société. Mais avec quel empressement il se dérobait, le soir, à ce tourbillon importun pour aller s'enfermer avec Bettina ! Il trouvait, dans ses simples discours, plus de raison, plus d'esprit même que dans le jargon brillanté des salons et des boudoirs. Il se plaignait un jour, plus vivement que de coutume, de voir des femmes auxquelles la nature avait tout donné pour plaire, réduites à la plus déplorable nullité par leur mauvaise éducation, ou croyant devoir à la mode de se parer de vices qu'elles n'ont point. — « Ah ! dit Bettina, vous m'avez prêté les Œu» vres de Pope ; n'est-ce pas cette sorte de femmes que ce » grand poëte a voulu peindre dans ce passage :

A youth frolicks, an old age of cards;
Fair to no purpose, artful to no end,
Young without lover, old without friend,
A fop their passion and their price a sot;
Alive ridiculous and dead forgot (1).

---

(1) J'essaye de donner ici le sens de ces vers, sans me flatter d'avoir rendu leur étonnante précision :

De frivoles plaisirs dévorent leur jeunesse ;
A la table de jeu se traîne leur vieillesse.
Belles sans nul profit, trompant sans aucun but,

Alfred charmé s'écria : « Ma chère Bettina ! je sens plus » vivement que jamais tout ce que je possède en toi. Ah ! » ne regrette pas ce grand monde auquel je te cache ; il » n'est pas digne de t'apprécier. » Cependant il sacrifiait lui-même, sans se l'avouer, aux préjugés de ce monde qu'il blâmait. Si la pensée d'unir sa main à celle de sa jeune amie se présentait quelquefois à son esprit : « Quel avantage » en retirerait-elle ? se disait-il ; un titre public ajouterait-il » à ma tendresse ? et son amant lui serait-il plus cher parce » qu'en devenant son mari il deviendrait ridicule ? »

Quant à Bettina, toute entière à l'homme qu'elle adorait, se fût-elle permis dans sa naïve confiance de l'interroger sur ses projets, de lui exprimer des inquiétudes dont il pouvait être offensé ? Une seule idée l'occupait sans cesse : c'était de redoubler de soins pour répandre sur l'existence d'Alfred le bonheur tranquille dont il ne lui était plus permis de jouir dans toute sa pureté.

Un soir, ils étaient assis dans un petit pavillon à l'extrémité du jardin ; un orgue se fait entendre dans la rue. Bettina prête l'oreille, et tressaille en reconnaissant des airs de son pays. Alfred les reconnaît lui-même, et il ordonne de faire entrer l'instrument.

L'homme se place sur les marches qui conduisaient au pavillon. D'abord il joue quelques danses montagnardes : Bettina se retraçait les plaisirs de son enfance : mais quelle est sa surprise lorsqu'elle entend ces mêmes airs qui avaient retenti dans les ruines de l'abbaye de Blackhill ? Elle serrait la main d'Alfred, elle se penchait sur son sein ; ses larmes coulaient en abondance. Tout à coup l'orgue s'arrête ; ses accens deviennent plaintifs et lugubres. C'était le chant funèbre consacré par Bettina à la mémoire de sa mère ; elle pousse un cri d'effroi, s'élance à la porte du pavillon, elle se sent saisir par le bras, une voix terrible lui crie : « Bettina ! me reconnais-tu ? » Alfred accourt, il demeure

---

Des amans, des amis, tour à tour le rebut,
Sous le joug du plus sot leur orgueil s'humilie ;
Vivantes on en rit ; mortes on les oublie.

pétrifié : Damiano était devant lui : à ses pieds était étendue Bettina mourante.

« Je ne viens point, dit le vieillard, vous adresser des » reproches superflus. Que vous dirais-je que vos cœurs ne » se soient déjà dits, si la passion n'a pas étouffé en vous » la voix de l'honneur et de la nature ? J'ai voulu retrouver » mon enfant et lui pardonner avant de mourir. Après tant » de peines, tant de fatigues, le ciel a conduit ici mes pas » errans. Je n'ai plus d'asyle sur la terre : j'ai fui cette pai- » sible chaumière où j'espérais fermer les yeux, l'ingrati- » tude et la trahison l'avaient profanée. » — Pardon, infor- » tuné vieillard, pardon, mon père, s'écria Alfred, en bai- » gnant sa main de ses larmes. Tout ce que je vous ai ravi, » je veux vous le rendre au centuple. Votre Bettina ne vous » quittera plus ; un lien sacré va m'enchaîner à elle. Mais » je demande, j'exige que le lieu qui a vu ma faute, soit » aussi témoin de mon repentir. C'est en présence de vos » montagnards que je veux engager ma foi à la plus ai- » mable, à la plus vertueuse des femmes. »

Damiano, tenant sa fille pressée sur son sein, succombait sous l'excès de sa joie. Ses regards élevés vers le ciel semblaient rendre grâces à l'auteur de tout bien. Il remmena dans sa patrie son enfant et son époux ; il expira, peu après, dans leurs bras. Bettina, vivant à Londres dans l'opulence et les grandeurs, y est encore citée comme l'ornement et le modèle de son sexe. Alfred n'a point cessé d'être digne d'elle.

M^r. L. de Sevelinges.

EXTRAITS.

Discours sur l'Etude; par M. de Guerle, professeur de belles-lettres au Lycée Bonaparte. Broch. in-8° de 38 pages. De l'imprimerie de *Ballard*, rue J.-J. Rousseau.

Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux,

S'écrie le Métromane dans la comédie de Piron ; et quand le poëte comique écrivait ce vers, peut-être se

l'appliquait-il à lui-même, s'applaudissant avec un juste orgueil d'avoir trouvé un sujet neuf et heureux qui avait échappé à ses devanciers, à ses contemporains, et qu'il dérobait à ses successeurs. Mais ces sortes de bonnes fortunes sont rares. Nous venons après quatre siècles fameux qu'ont illustrés de grands écrivains; des milliers de livres existent; et le plus difficile aujourd'hui n'est pas de traiter une matière quelle qu'elle soit, c'est d'en trouver une qui n'ait pas été déjà traitée. Je ne ferai donc point un reproche à M. de Guerle d'avoir écrit sur l'étude, lorsque d'autres s'étaient attachés, comme lui, à en démontrer les avantages. Et quel sujet convenait mieux au lieu, à la circonstance où il devait parler et aux principaux élémens dont se composait l'assemblée qui devait l'entendre? Mais a-t-il dignement rempli la tâche qu'il s'était imposée? Je le pense. Une sage méthode a réglé l'ordonnance et la marche de son Discours, il y règne tout l'intérêt dont le sujet était susceptible, et le style, en général, est celui d'un bon écrivain. Par exemple, fait-il l'apologie des lettres? c'est ainsi qu'il s'exprime: « Qui n'aime à trouver dans les livres des conseillers utiles, toujours prêts à nous instruire; des amis complaisans toujours empressés à nous plaire; des maîtres dont la sévérité même n'est pas sans indulgence, et que leurs disciples peuvent visiter sans crainte, écouter sans rougir et quitter sans humeur? Trop souvent bannis des cercles et des cours, la sincérité trouve un asyle dans une page indépendante; et les vérités que la flatterie cache aux monarques se sont réfugiées dans les livres. La mémoire y puise ses richesses et l'esprit son aliment; c'est-là que le génie rencontre l'étincelle où se rallument ses flammes assoupies; là qu'une ame généreuse, quand la sagesse peut-être n'est ailleurs qu'un fantôme, peut embrasser du moins, dans le portrait d'un grand homme, l'auguste image de la vertu. L'Univers est gouverné par les livres: dépositaires des lois, ils assurent par elles le repos des familles: interprètes et gardiens des dogmes religieux, ils instruisent la terre à révérer son auteur: les nations leur doivent la plus belle moitié de leur bonheur et de leur gloire. »

Ce morceau est pensé avec justesse; le style en est

élégant et animé ; et ce n'est pas le seul que je pourrais citer où M. de Guerle ne laisse point la part de la critique. Mais il est certains passages où il n'est peut-être pas aussi heureux. Je m'arrête à cette phrase qui termine son exorde : « Qu'importe mon insuffisance, l'esprit de l'auditoire fera l'esprit de l'orateur ; et déjà semblables à Virgile dont vous êtes les heureux disciples, vous saurez, comme votre maître, tirer peut-être un peu d'or du fumier d'Ennius. » Je n'aime ni le rapprochement, ni la citation. M. de Guerle, ne devait, ce me semble, ni faire des jeunes lycéens des Virgile, ni faire de lui un Ennius, et le mot du chantre de l'*Énéide* qui serait très-bien placé dans un recueil d'anecdotes ou dans un ouvrage didactique est déplacé, par l'expression, par l'image qu'elle présente, dans un discours oratoire. J'arrive à la peinture que M. de Guerle fait de l'éloquence.

« Sœur diserte de la poësie, l'éloquence tour à tour simple, ornée, sublime, semble être cet insidieux Protée que la fable nous peint multipliant ses formes pour multiplier ses triomphes. » Fort bien ; mais développant sa comparaison, M. de Guerle ajoute : « ici, elle nous charme sans paraître y songer, par son aimable abandon et son négligé plein de grâces : *c'est une bergère naïve qui n'a pour parure qu'une fleur printanière* ; là, brillante de tous les prestiges de l'art, elle rayonne du triple éclat des pensées, des images et des figures : *telle qu'une coquette sous les armes, elle affiche ses projets de conquête et plaît parce qu'elle cherche à plaire.* » Je puis me tromper, mais je trouve ces traits-là trop spirituellement imaginés ; je n'y reconnais pas l'éloquence telle que je me la figure, et je crains que le peintre ayant les deux sœurs sous les yeux n'ait eu une distraction bien pardonnable sans doute, et n'ait regardé la poësie lorsqu'il ne devait regarder que l'éloquence. « Si la vigueur et l'austérité de Démosthène, de Bourdaloue, de Bossuet vous effarouchent, dit ailleurs M. de Guerle, l'abondance et les grâces de Cicéron, d'Isocrate et de Massillon *ne manquent pas, croyez-moi, de ce qu'il faut pour vous séduire.* » Le style soutenu adopté par l'orateur voulait des expressions plus élé-

gantes que ces dernières. Il me semble aussi que dans cette phrase : « Peut-être un esprit vaste et sans bornes dans sa capacité, vous impose-t-il plus de respect ? *Attendez ; voici sur la même tablette* Aristote et Pascal : » il y a un ton et des expressions qui appartiennent trop au langage de la familiarité de la *causerie.* Je ne sais encore si, à propos de la fable, et en parlant de notre inimitable fabuliste, M. de Guerle a bien dit ce qu'il fallait dire. « Cachée sous la peau du renard ou le plumage du corbeau, *la raison* n'aura pas du moins dans le laconisme d'Esope le tems de nous ennuyer : grâces à l'urbanité de Phèdre elle nous charmera même dans des entretiens plus longs ; mais qu'*elle emprunte* pour causer avec nous *la bouche* du bon La Fontaine, le fou même va donner *tous les hochets* de la folie pour *un prône* de la *raison.* » D'abord, emprunter la bouche n'est pas une expression heureuse, et puis indépendamment de ce que le mot *prône* ne forme pas une juste antithèse avec le mot *hochets*, de ce qu'il y a quelque prétention à l'esprit dans la pensée, prétention déplacée lorsqu'il est question du *bon homme*, je crois que ce mot prône manque de justesse, car assurément si quelque chose ressemble à un prône, ce n'est point une fable de La Fontaine. Je poursuis, et j'engage M. de Guerle à revoir la phrase suivante : « Ingénieux emblême du pouvoir de l'éloquence et de la poësie, ces sirènes aimables, vertueuses séductrices, qui nous caressent pour nous rendre meilleurs, et dont la *chaste violence triomphe par le plaisir du monstre de la barbarie.* » J'avoue qu'en lisant cette fin ma perception a échoué. Je l'engage encore à revoir ces deux lignes : « Alexandrie, ville heureuse ! puisses-tu *rompre* un jour *la rigueur* de tes destinées et tromper les fureurs d'Omar ! » Je doute que l'on puisse dire : rompre la rigueur de ses destinées. Il fera peut-être bien aussi de restituer à Gilbert ce qui lui appartient dans ce passage : « Armé des verges de la satire, Lucile le premier *fouette d'un vers sanglant* le ridicule en vogue et le vice en crédit. » M. de Guerle est assez riche de son propre fonds pour ne rien emprunter aux autres, et je suis même étonné qu'avec le goût dont il est doué il ait pu reproduire

une expression qui dans Gilbert même n'offre qu'une image dont tout lecteur délicat est révolté. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi il arme Lucile de *verges* puisque c'est d'un *vers sanglant* qu'il fouette. J'ajouterai qu'il était inutile en parlant devant de jeunes écoliers de rappeler un usage maintenant aboli dans les écoles, et après leur avoir montré Lucile comme un *fouetteur*, de leur offrir dans Horace un *fouetteur* encore en disant : « Modèle unique de *tous les tons*, Horace excelle à la fois et dans cet art difficile de corriger les sots en *flagellant* leurs semblables, etc. » Enfin, et c'est heureusement pour moi la dernière observation critique que je vais soumettre à M. de Guerle, je suis fâché qu'il se soit permis cette plaisanterie froide et usée : « Si Juvénal invite à souper son ami, Juvénal ne lui promet pas un service somptueux (*c'était le souper d'un poëte*). » Sans remonter jusqu'à Virgile et Horace, qui étaient assez riches pour donner de bons soupers à leurs amis, il est des poëtes aujourd'hui qui font très-bonne chère. Ce n'est pas le plus grand nombre, j'en conviens, mais pourquoi reprocher aux autres ou leur pauvreté honorable ou leur douce médiocrité ? Pourquoi du moins en faire un sujet de raillerie ? M. de Guerle ne sait-il pas que la fortune ne vient pas toujours au-devant du mérite, que le mérite dédaigne souvent ses faveurs, qu'il abandonne à l'intrigue et à la cupidité le soin de les mendier, le bonheur de les obtenir, et que tandis qu'elles vont solliciter dans les bureaux, ramper dans les antichambres, solitaire et tranquille dans ses foyers modestes, il préfère à tout l'or qu'elles convoitent le plaisir de se consumer en veilles laborieuses ?

Voilà quelques taches, si toutefois je n'ai pas été trop sévère ; mais que sont-elles en comparaison de tout ce qu'il y a de vraiment très-louable dans le Discours de M. de Guerle ? Les pages même où elles se trouvent pour la plupart ne peuvent avoir été écrites que par un littérateur aussi instruit que judicieux ; elles contiennent sur les grands écrivains des siècles anciens et modernes des jugemens qui, en général, sont énoncés avec autant de goût que de précision, et décèlent une érudition qui, si elle semble parfois un peu prodiguée

parce qu'elle fatigue la mémoire du lecteur, est du moins fort peu commune. Aussi me garderai-je de laisser en quelque sorte M. de Guerle aux prises avec la critique. J'ai blâmé quelques mots dans son exorde, que je m'en dédommage en citant quelques-uns des beaux traits de sa péroraison.

« Que sert aux Gengis-Kan, que sert aux Tamerlan d'avoir dompté l'Asie ? Ils opposaient des barbares à des barbares dans la nuit de l'ignorance, et leur triste célébrité, pareille à ces torches funèbres qui luisent auprès des morts, ne nous montre leur mémoire qu'à travers des décombres et des tombeaux.

» Tels ne seront pas vos destins, illustres Médicis, race féconde en savans, en guerriers; vous dont le sang, recommandé par les lettres encore plus que par les armes, donna des pontifes à l'église, des souverains à l'Italie et des reines à la France! Par vous le génie, fugitif devant l'Alcoran, recouvra dans Florence l'évangile et la paix, et l'Etrurie moderne eut sa moderne Athènes. Par vous, Rome crut revoir ses anciens beaux jours : les jardins sacrés du Vatican et ses voûtes pontificales devinrent, sans se profaner, le nouveau temple d'Apollon et des Muses; et fameux par les chants du Trissin, de Sannazar et de Vida, de l'Arioste et du Tasse, le siècle de Léon X rivalisa avec les siècles d'Alexandre et d'Auguste.

» Vous aussi, vous rayonnerez purs et sans nuages aux yeux de la postérité, rois, honneur de la France! ô Charlemagne! ô Louis XIV! vous qu'elle proclama l'un et l'autre son flambeau dans la paix et son épée dans les combats! »

L'orateur fait ici dans une page éloquente l'éloge de ces deux monarques, et le termine par un très-bel hommage adressé au héros qui les a tous deux effacés. Je ne dis plus qu'un mot. M. de Guerle est déjà connu par différentes productions pleines d'érudition et d'esprit : il est auteur d'un recueil d'Elégies pleines de grâce, et ce Discours lui assure un nouveau droit à l'estime des amateurs. V.

Histoire de Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, connétable de France; par M. Guyard de Berville. Chez *Dehansy*, libraire, rue de Sorbonne.

Lorsque j'annonçai une nouvelle édition de la Vie de Bayard, par M. Guyard de Berville, je témoignai le regret qu'on n'eût pas aussi réimprimé l'*Histoire de du Duesclin*, par le même auteur. Quelques jours après, je reçus un exemplaire de cet ouvrage, imprimé depuis quelques années : j'ignorais l'existence de cette édition, et je vis avec plaisir que mes désirs avaient été prévenus. En rendant compte de cet ouvrage, je chercherai à justifier le jugement que j'avais cru devoir en porter; et, suivant le même plan que j'avais adopté pour la Vie de Bayard, je rapprocherai des peintures de l'historien, les portraits qui ont été faits de du Guesclin dans deux tragédies, l'une de M. de Voltaire, l'autre de M. de Belloy. Les héros tels que du Guesclin et Bayard appartiennent peut-être plus à la poësie qu'à l'histoire. Celle-ci, nécessairement exacte et sévère, ne peut se livrer à l'enthousiasme qu'inspirent les grandes actions; la poësie, au contraire, s'élève à la hauteur de l'héroïsme, et trouve dans le beau idéal, qui est son essence, des traits dignes de caractériser ces hommes rares. Pour en donner un exemple, il suffirait de comparer le Godefroy de la *Jérusalem délivrée*, au Godefroy des historiens.

Deux contemporains de du Guesclin ont écrit sa vie, et, ce qui paraîtra fort singulier, ils l'ont écrite en vers. Ce n'est pas qu'ils aient voulu relever les actions du héros par des fictions poëtiques : ils ont, à ce qu'il semble, suivi un usage de leur tems. Vers la fin du quatorzième siècle, Jean d'Estouteville fit mettre en prose l'un de ces ouvrages, et l'autre fut oublié. Il paraît que jusqu'au commencement du dix-septième siècle, cette Vie de du Guesclin fut la seule que l'on connût. Elle fut imprimée en 1618, par les soins de Ménard qui, sans corriger la diction, se contenta d'ajouter quelques détails. La langue étant formée, on sentit le besoin de lire cet ouvrage dans le style moderne : du Châtelet le traduisit en 1666; mais il se per-

mit d'y joindre des circonstances romanesques indignes de l'histoire. Quelques années après, Lefebvre travailla sur le même sujet, et donna une vie de du Guesclin, sous le titre d'*Anciens Mémoires du XIV^e siècle*. Son travail est préférable à celui de du Châtelet, parce qu'il a non-seulement consulté l'ouvrage imprimé par Ménard, mais parce qu'il a eu connaissance des Mémoires écrits dans le tems de du Guesclin, et qu'on avait oubliés, comme je l'ai dit plus haut.

Cet ouvrage, réimprimé en 1785 dans la grande collection des Mémoires sur l'Histoire de France, était auparavant devenu très-rare ; et il ne paraît pas que M. de Berville ait pu le consulter. Il a suivi les Mémoires de du Châtelet qui l'ont entraîné dans quelques erreurs, et qui lui ont fait omettre certains faits intéressans.

Malgré ces défauts que l'on ne doit point attribuer à la négligence, mais à l'impossibilité où s'est trouvé l'auteur de se procurer d'autres Mémoires que ceux de du Châtelet, son ouvrage mérite d'être distingué. Il a fondu avec art dans son récit toute la partie de l'histoire des règnes du roi Jean et de Charles V qui se liait à la vie de son héros.

On voit dans les premiers livres la peinture fidelle des caractères des deux rivaux qui se disputèrent le duché de Bretagne. L'intérêt se fixe sur les nobles épouses de Charles de Blois et du comte de Montfort, héroïnes qui rendent vraisemblables les personnages de Clorinde et de Gildipe dans la *Jérusalem délivrée*. Les livres suivans offrent des caractères encore plus attachans : Charles V rétablit la paix et le bonheur dans ses Etats long-tems déchirés par les guerres civiles et étrangères ; il parvient après deux règnes flétris par des humiliations et des défaites à chasser les Anglais de la France. Plus grand encore par la politique que par les armes, il exerce sur ses voisins une influence inattendue. Pierre de Castille s'était montré l'ennemi de la France ; il partageait les desseins de Charles-le-Mauvais, qui avait troublé d'une manière si perfide et si cruelle la régence du Dauphin. Charles V, trouvant le moyen de soulager ses peuples en même tems qu'il foudroie ses ennemis,

envoie contre Pierre ces bandes redoutables qui, licenciées à la paix, exerçaient des ravages dans les diverses parties de la France. Du Guesclin est mis à leur tête, et marche en Espagne. Ici une nouvelle carrière s'ouvre à l'historien; son récit offre l'une de ces expéditions lointaines suivies presque toujours de révolutions importantes : de grands caractères ornent cette scène vraiment dramatique. Pierre-le-Cruel, Henri de Transtamare, le Prince Noir y figurent chacun d'une manière différente. Enfin après que don Henri est affermi sur le trône d'Espagne, du Guesclin revient en France où il obtient l'épée de connétable. Reprenant le cours de ses exploits contre les Anglais, il leur emporte plusieurs places, et finit par mourir devant Châteauneuf-Randon, dont les clefs sont apportées sur son cercueil.

Il faut en convenir, peu de Vies de Plutarque offrent autant d'intérêt. M. de Berville, sans pouvoir être comparé à l'historien grec, a cependant quelque chose de sa naïveté; mais les efforts qu'il fait pour se rapprocher de ce grand modèle l'égarent quelquefois. Il prodigue, ainsi que Plutarque, les petits détails et les anecdotes : heureux s'il pouvait, comme lui, ne choisir que ceux qui contribuent à faire ressortir les caractères et à peindre les mœurs du tems ! On voit au contraire avec peine que M. de Berville les adopte presque tous sans examen, et que sa prévention bien excusable pour son héros, lui fait croire que tout ce qui a rapport à du Guesclin est également intéressant.

Ce défaut paraît aussi venir de ce que l'auteur a commencé beaucoup trop tard à écrire : au moment où il donna l'histoire de du Guesclin, il avait plus de soixante-dix ans. A cet âge, si l'on ne s'est pas exercé déjà, on a ordinairement un style diffus; on ne peut se garantir de ce goût pour les détails que montrent les vieillards dans leurs récits, et l'on ne sait point se renfermer dans les bornes que le goût prescrit aux historiens. Mais cette négligence, cet abandon naturel ont leur charme quand ils ne sont pas poussés trop loin : on doit donc excuser quelques détails inutiles dans l'*Histoire de du Guesclin*; et je ne relèverai que des anecdotes puériles sur lesquelles la critique la plus indulgente ne saurait se taire.

L'enfance de du Guesclin est peinte très-longuement dans l'ouvrage de M. de Berville. On voit le héros annoncer des inclinations qui donnent les plus vives inquiétudes à ses parens. Il est sauvage, brusque, refuse toute espèce d'instruction, et ne se plaît qu'à livrer des combats aux enfans des vassaux de son père. Cette conduite le fait moins bien traiter que ses frères ; il est même exclu de la table paternelle. Selon M. de Berville, une religieuse qui sait l'astrologie ; prédit à la mère de l'enfant qu'il deviendra un grand homme, et s'appuie sur des raisonnemens qui paraissent aujourd'hui fort ridicules. Si M. de Berville avait eu connaissance de l'ouvrage de Lefebvre, il aurait vu que cette prétendue religieuse était une juive qui cultivait les sciences occultes. Avec une saine critique, il n'aurait pas adopté cette anecdote qui surement n'a été faite qu'après coup. Il aurait dû se borner à un mot de du Guesclin qui lui échappa à un peu plus de six ans. Rebuté par sa famille, il s'écria : *mauvais est le fruict et rien ne vault qui meurir ne peut* (1).

L'ouvrage de Lefebvre offre un pronostic beaucoup plus vraisemblable que celui de la religieuse. On regrette que cette anecdote ne se trouve pas dans la vie du héros. Le jeune du Guesclin, fatigué des mauvais traitemens qu'il recevait dans la maison de son père, prit la fuite, et alla se réfugier à Rennes, chez un de ses oncles. La femme de ce gentilhomme était seule, quand le fugitif arriva : elle le reçut fort mal, et l'engagea à retourner chez ses parens. L'oncle de du Guesclin qui rentra dans ce moment, n'approuva point cette *vespérie :* il représenta à son épouse, poursuit Lefebvre, « que les jeunes gens avaient une gourme à jeter, que ces » sortes de saillies se rectifiaient avec l'âge, et que tous » ces mouvemens, quoique déréglés dans le commen» cement, venant à se tempérer dans la suite, ren» daient l'homme capable des plus grandes choses. Il « ajouta qu'il ne trouverait pas mauvais que du Gues» clin demeurât auprès d'eux pour en faire leur élève ;

(1) M. de Berville a ainsi rendu cette idée : le fruit qui ne mûrit jamais ne vaut rien ; mais celui qui mûrit tard est toujours bon.

» et qu'il se promettait que cet enfant, ayant tant de
» feu, pourrait devenir un jour un grand capitaine,
» si on lui laissait suivre le penchant qu'il avait pour
» les armes. » Ces pressentimens, dont les exploits de du Guesclin montrèrent bientôt la justesse, étaient, je le répète, beaucoup plus dignes d'être rapportés que les pronostics de la religieuse.

Du Châtelet avait aussi raconté une fable digne du siècle où furent écrits les premiers Mémoires de du Guesclin. D'après cette tradition, la première femme du héros était astrologue comme la religieuse; et long-tems avant de l'épouser, elle lui avait prédit ses grandes destinées. M. de Berville, malheureusement, ne s'est pas fait scrupule d'adopter cette fable.

L'auteur, en s'en rapportant toujours à du Châtelet, a raconté comme appartenant à du Guesclin quelques actions qu'il n'a pas faites. Tel est le stratagême employé pendant le siége de Rennes pour enlever des vivres aux Anglais; ce fut le gouverneur, et non du Guesclin qui imagina cette ruse de guerre. Tel est encore le combat contre Troussel : il n'est rapporté par aucun historien contemporain : seulement il se trouve dans un roman qui porte le nom du héros; c'est-là que du Châtelet l'a pris.

M. de Berville, ayant à peindre un général qui fit de grands changemens dans l'art de la guerre, aurait dû donner des notions exactes sur les armes dont on se servait alors. On n'aperçoit dans son livre aucune recherche intéressante sur cet objet. En lisant les Mémoires de Lefebvre, j'ai trouvé un fait assez singulier dont je crois qu'aucun de nos historiens n'a fait mention. Il paraît que dans les combats, on se servait quelquefois du bâton qu'on faisait tourner à la manière des Bretons. Les Mémoires de Lefebvre parlent d'un Anglais appelé Folisset qui, après la bataille de Vire, se défendit long-tems de cette manière, et ne fut vaincu que lorsque Olivier de Clisson lui coupa son bâton d'un coup de hache.

Après avoir relevé ces défauts qui ne sauraient détruire le mérite d'un ouvrage de longue haleine, il est juste de dire que l'auteur a très-bien peint le caractère

de son héros. Voici à peu près l'idée qui reste de cette lecture vraiment intéressante.

Du Guesclin porta au plus haut degré les qualités d'un chevalier. Dévoré d'une ardeur guerrière, il s'indignait de son oisiveté pendant les courts intervalles de repos qui lui étaient accordés; mais il fut toujours humain dans un siècle où le courage dégénérait souvent en férocité. Jamais il n'attaqua une place sans auparavant parler au gouverneur, et sans lui représenter le péril auquel il s'exposait. Cette précaution était si peu d'usage alors que presque tous les gouverneurs lui répondaient par des railleries insultantes. Commandant des troupes indisciplinées, s'il ne put leur faire perdre entiérement le goût du pillage, il empêcha du moins les cruautés gratuites : et les vaincus trouvèrent en lui un protecteur compâtissant. C'est le témoignage que du Guesclin se rendait à lui-même dans les derniers momens de sa vie. « En faisant ses adieux aux vieux capitaines qui » l'avaient suivi pendant quarante ans, dit le président » Hénault, il les pria de ne pas oublier ce qu'il leur » avait dit mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent » la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et » le pauvre peuple n'étaient pas leurs ennemis. »

Du Guesclin fit en France une révolution dans le militaire. Depuis le règne de Philippe de Valois, les Français avaient toujours été vaincus en bataille rangée: cette suite de malheurs venait du peu d'accord des chefs et de l'aveugle ardeur dont ils étaient animés. N'ayant que le courage des soldats, sans posséder cet esprit de sagesse et de calcul qui fait les grands généraux, ils se seraient regardés comme déshonorés s'ils avaient évité ou refusé une bataille. Ainsi quelles que fussent leurs positions, ils donnaient le signal du combat, et les ennemis ne manquaient pas de profiter de leur imprudence. Du Guesclin fut le créateur d'une nouvelle tactique. Jouissant de la confiance de ses soldats, ils sut mettre un frein à leur ardeur; ses plans de campagne furent médités avec profondeur et suivis avec constance. C'est à cette marche prudente et régulière, substituée au désordre et à la présomption, que la France dut les avantages qui donnèrent tant d'éclat au règne de Charles V.

Du Guesclin, après sa mort, fut honoré d'une distinction qui jusqu'alors n'avait été réservée qu'aux rois : son oraison funèbre fut prononcée par l'évêque d'Auxerre. L'analyse de ce morceau curieux nous a été conservée par du Châtelet : il est très-douteux que ce discours eût la régularité que l'auteur moderne lui prête; cependant l'extrait qu'il en a fait peut donner une idée des mœurs du tems.

« Après l'Offerte, dit du Châtelet, l'évêque monta en » chaire devant la chapelle des Martyrs pour faire l'o- » raison funèbre, et il ne s'acquitta pas moins heureu- » sement des louanges qu'il devait à la mémoire de son » héros, qu'à l'obligation d'inspirer à toute la noblesse » présente, la généreuse émulation d'aspirer à la même » gloire. Il prit pour thême : *Nominatus est usque ad* » *extrema terrœ :—sa renommée a volé d'un bout du* » *monde à l'autre*; et fit voir par le récit de ses grands » travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes, » de ses trophées et de ses triomphes, qu'il avait été la » véritable fleur de la chevalerie, et que le vrai nom » de preux ne se devait qu'à ceux qui, comme lui, » se signalaient également en valeur et en probité. Il » prit sujet de passer de-là aux qualités nécessaires à la » réputation d'un vrai et franc chevalier, et s'il releva » bien haut l'honneur de la chevalerie, il fit bien con- » naître aussi par le discours qu'il fit de son origine, et » de sa première institution, qu'on ne l'avait pas jugée » plus nécessaire pour la défense que pour le gouver- » nement politique des Etats, et que c'était un ordre » qui obligeait à de grands devoirs, tant envers le roi » qu'envers le public. Il les exhorta à servir sa majesté » avec une parfaite soumission, il leur montra que ce » n'était que par son ordre et pour son service qu'ils » devaient prendre les armes, et qu'il fallait encore que » leur intention fût droite et équitable pour les rendre » innocens de tous les malheurs et des cruautés de la » guerre. Par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes » les histoires, tant saintes que profanes, il leur montra » qu'il fallait autant d'honneur et de vertu que de va- » leur et d'expérience dans les armes, pour mériter dans

» cette condition la grâce de Dieu et l'estime des hom-
» mes, et pour être dignes de la réputation du fidèle
» chevalier Messire Bertrand qu'il recommandait à leurs
» prières, et pour lequel il allait achever la messe. »

On ne sera probablement pas fâché de comparer ce morceau d'éloquence de la fin du quatorzième siècle, au portrait de du Guesclin qui a été tracé, à la fin du dix-huitième, dans un discours académique (2).

« Charles V, dit l'orateur, avait reconnu le général
» dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un guer-
» rier courageux..... Le connétable, attendu par la
» nation et redouté par l'Angleterre, ne trompa ni les
» craintes de l'une ni les espérances de l'autre. Idole des
» Français, chéri de ceux même de ses ennemis qui
» avaient assez de mérite pour sentir le sien, né pour
» commander une armée comme Charles pour gouver-
» ner un empire, il joignait à la valeur, à la franchise,
» vertus chevaleresques de son tems, des talens qui n'en
» étaient pas. Il sut le premier en France assujettir à
» des combinaisons savantes et à des principes certains
» les opérations militaires livrées jusque-là à une audace
» aveugle et ignorante. Il donna peu de batailles, et
» il connut la science d'une campagne; illustre en ce
» que la gloire de ses actions fut au-dessus de ses di-
» gnités; heureux en ce qu'il vécut sous un prince qui
» sut le connaître et le récompenser. »

J'ai promis de montrer comment deux poëtes tragiques français ont cherché à tracer le caractère de du Guesclin : l'éloquence du théâtre convenait peut-être mieux pour célébrer ce héros que l'éloquence académique.

M. de Voltaire, dans sa vieillesse, fit une tragédie de *Don Pèdre* qui est très-inférieure à ses chefs-d'œuvre. On n'y trouve plus ce coloris brillant et cette chaleur entraînante qui lui assurèrent tant de succès. Son but principal est de soutenir un paradoxe historique. Il veut réhabiliter la mémoire de Pierre-le-Cruel ; et cependant la fable de la pièce est entièrement contraire à l'histoire.

---

(2) Eloge de Charles V; par M. de Laharpe.

5. cen.

M. de Voltaire suppose d'abord que Transtamare est à la cour de don Pèdre, et qu'il dirige les États de Castille, révoltés contre leur prince. Cette supposition ne peut s'admettre, parce que don Henri ne reparut plus aux yeux de son frère depuis la bataille de Navarette, et parce que jamais les *Cortes* ne furent assemblés sous le règne de Pierre-le-Cruel. Les deux princes sont non-seulement rivaux de puissance, mais ils sont rivaux d'amour. Une Léonore de la Cerda, qui n'a jamais existé (3), est l'objet de cette passion et préfère don Pèdre à Transtamare. Du Guesclin arrive comme ambassadeur et comme général du roi de France : il prend le parti de Transtamare, et livre une bataille à la suite de laquelle don Pèdre périt. Du Guesclin, mécontent de la conduite de Transtamare, le dégrade du rang de chevalier. Ce dénouement est encore plus contraire à l'histoire que tout ce qui précède : on sait en effet que Transtamare, devenu roi sous le nom de don Henri, accabla du Guesclin de bienfaits, et que ce dernier, dans un moment de dégoût, voulut quitter le service de Charles V pour passer à celui du roi d'Espagne.

M. Guillard, de l'Académie française (4), a très-bien réfuté ce paradoxe que M. de Voltaire soutient dans un Discours historique et critique qui précède sa tragédie. Il observe que *cette licence de conjecturer au hasard et sans aucun commencement de preuves renverserait toute l'histoire*; il montre, dans une dissertation fort étendue, que M. de Voltaire s'est trompé; et il ajoute : « Enfin » le témoignage de l'histoire contre Pierre-le-Cruel est » si constant qu'il fallait peut-être, pour oser l'infirmer, » toute l'autorité que donnait la gloire, et tous les avan- » tages que donnait la philosophie à l'illustre auteur de » *l'Essai sur l'Histoire générale.* »

(3) Marie Coronel, femme de la Cerda, fut aimée de don Pèdre ; elle se réfugia dans un couvent pour se dérober aux persécutions du prince. Ne s'y trouvant pas en sûreté, elle se déchira le visage, afin de détruire une beauté qui lui était si funeste. C'est, à ce qu'il paraît, cette femme que M. de Voltaire rend amoureuse de don Pèdre.

(4) Recherches historiques sur Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare. Œuvres de de Belloy. Tome V.

Il est aisé de voir que, d'après la combinaison de M. de Voltaire, du Guesclin soutenant une mauvaise cause, ne peut jouer un beau rôle. Cependant on reconnaît le peintre de Couci et de Tancrède dans quelques passages d'autant plus dignes d'être remarqués qu'ils offrent le mérite d'une grande difficulté vaincue. Dans une scène assez développée, du Guesclin déclare à don Pèdre les intentions de Charles V. Le roi de Castille, après avoir peint la politique qu'il suppose au roi de France, fait cette question au guerrier : Votre prince est-il juste? Du Guesclin répond :

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse.
Donnez-la sans réserve, il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat, et je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

Cette réponse est très-conforme aux mœurs du tems, et rappelle fort heureusement le caractère de du Guesclin.

M. de Belloy, dont le talent était si inférieur à celui de M. de Voltaire, a cependant mieux peint ce caractère, parce que, sans chercher des paradoxes historiques, il s'en est rapporté aux traditions reçues. Il a réuni dans le même tableau du Guesclin et le Prince Noir, ces deux guerriers les plus célèbres de leur tems. Cette réunion n'a rien d'invraisemblable, parce que l'auteur, profitant du privilège de la poésie, a prolongé un peu la prison du héros français. Ces deux guerriers s'estiment réciproquement, ils font assaut de grandeur d'ame, ils s'adressent des complimens qui rappellent trop Gaston et Bayard, et dont l'excès a été blâmé avec raison dans cette dernière pièce. Mais ces défauts n'empêchent pas que le caractère de du Gueslin ne soit tracé avec beaucoup de vérité. C'est sur-tout sa générosité et sa bienfaisance que M. de Belloy a voulu peindre. On sait que du Guesclin, prisonnier du Prince Noir,

refusa les secours que lui offraient les seigneurs de la cour de ce prince pour acquitter sa rançon, et que, croyant trouver chez lui la somme nécessaire, il apprit que sa femme avait employé presque toute sa fortune à délivrer d'autres prisonniers. On sait que la princesse de Galles, femme du Prince Noir, voulut contribuer à la rançon de ce héros, et que du Guesclin, se jetant à ses pieds, lui dit : *Madame, j'aurais cru jusqu'ici être le plus laid de France; mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puisque les dames me font de tels présens.* On sait enfin que plusieurs fois du Guesclin disposa de l'argent destiné à le délivrer pour secourir ou mettre en liberté des chevaliers qu'il croyait plus malheureux que lui. Ces traits si touchans sont rappelés avec beaucoup d'art par M. de Belloy dans une scène entre du Guesclin et le Prince Noir. Ce dernier s'étonne que le héros français n'apporte pas sa rançon :

Cependant, dites-moi, quelle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon :
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance.

DU GUESCLIN.

C'est moi qui de ses dons fis un juste refus ;
A l'Etat épuisé ma main les a rendus.
Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme ?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique,
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux ;
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux :
« Tu vois, m'a-t-elle dit ; nos guerres intestines
» Ont rempli nos climats de morts et de ruines :
» Avant mon triste sort que je n'ai pu prévoir,
» A la patrie entière j'ai pensé tout devoir.
» Le bien de mes aïeux égal à ma naissance,
» Que m'avait conservé leur modeste opulence,
» Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
» Fut le trésor du pauvre et nourrit l'orphelin :
» Je leur ai livré tout dans ce tems si funeste :
» Ton épée et ton nom, voilà ce qui nous reste. »

ÉDOUARD.

C'est avoir plus encor que le trésor des rois.
Ah! sa bonté prodigue a prévenu tes lois;
Magnanimes époux, quel bonheur est le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN.

Cher prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse elle-même, en nous cachant sa main,
Sous des noms supposés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeait votre père:
Mon erreur accepta ces secours imprévus;
Mais trente chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence et respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssaient dans leurs chaînes:
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.

Ces vers ne sont ni élégans, ni harmonieux; mais ils ont du moins le mérite de peindre avec fidélité le noble caractère de du Guesclin.

On a critiqué, avec raison, dans la pièce de M. de Belloy quelques citations forcées et peu vraisemblables. Cependant une de ces critiques qui porte sur le principal ressort de la pièce, paraît peu fondée. On a trouvé extraordinaire que Transtamare vînt sous un déguisement trouver du Guesclin jusque dans le camp de don Pèdre. Cette démarche a paru d'une témérité que rien ne pouvait justifier. Si l'on avait bien connu l'histoire de du Guesclin, il est probable qu'on ne se serait pas permis cette critique. Ce héros était prisonnier à Bordeaux, et enfermé dans un château fort: Transtamare parvint dans cette ville déguisé en pélerin, après avoir fait un long et périlleux voyage: il osa même pénétrer dans le château où son ami était détenu; et ce fut là qu'ils concertèrent la seconde expédition qui mit don Henri sur le trône. Certainement cette démarche est encore plus imprudente que celle qu'on a critiquée; mais elle est conforme aux mœurs du tems qu'un poëte tragique ne saurait trop chercher à peindre.

Cette digression sur les deux tragédies de MM. de Voltaire et de Belloy, m'a un peu éloignée de l'ouvrage de M. de Berville; mais elle m'a paru pouvoir contri-

buer à faire connaître du Guesclin. Malgré les défauts que j'ai cru remarquer dans cette histoire ; je pense qu'elle est supérieure à celle de Bayard, tant pour l'importance des faits, que pour la manière de les présenter. On doit donc présumer qu'elle ne sera pas moins bien accueillie; et que ceux qui ont voulu connaître en détail les actions du chevalier *sans peur et sans reproche*, ne seront pas moins empressés de lire la vie du guerrier célèbre qui le premier, dans le quatorzième siècle, habitua la France à secouer le joug des Anglais.

M. PETITOT.

ÉLOGE HISTORIQUE DU GÉNÉRAL D'HAUTPOUL, inspecteur-général de cavalerie, commandant la deuxième division des cuirassiers, grand-officier décoré du grand cordon de la Légion d'honneur, et membre du Sénat-conservateur. Chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

C'EST un bel et noble usage que de transmettre à la postérité les actions de ceux qui ont illustré leur patrie en la servant. Nous en avons pour garant Tacite qui, en commençant la vie d'Agricola, son beau-père, relève les avantages de cette coutume antique, qui n'a pas seulement pour but d'acquitter la dette d'une nation envers celui qui a bien mérité d'elle, mais qui se propose encore de porter les autres citoyens à la vertu et aux talens, par l'attrait puissant de la gloire.

Le chef-d'œuvre de Tacite paraît avoir servi de modèle à l'écrivain qui a composé l'*Eloge historique du général d'Hautpoul*. Les vertus de l'homme privé y sont exposées avec simplicité; les exploits du guerrier y sont retracés avec énergie; et le récit des unes et des autres est entremêlé de réflexions profondes et quelquefois étendues, qui annoncent une plume exercée aux plus hautes questions de la philosophie morale et politique. On nous laisse ignorer quel est cet écrivain: nous connaissons seulement l'homme honnête et éclairé qui a su l'engager à élever ce beau monument à la mémoire du général d'Hautpoul. C'est M. Boilleau, notaire

et adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris. Ami du général, confident de ses affections et de ses pensées, très-digne lui-même d'être son panégyriste, il a cru modestement que cette tâche honorable devait être confiée à une main plus habile que la sienne, ou du moins plus accoutumée à la composition. Quelque parti qu'il prît, nous ne pouvions manquer d'avoir un bon ouvrage, et c'est à lui que doit s'adresser le tribut tout entier de notre reconnaissance.

L'*Eloge du général d'Hautpoul* comprend peu de ces traits biographiques qu'on puisse détacher et offrir à la curiosité des lecteurs. Il se compase presque entiérement d'une longue série de beaux faits militaires qui, tous racontés avec rapidité et enchaînés les uns aux autres, et tous aussi brillant à peu près du même éclat, embarrasseraient singuliérement le goût et presque la conscience de celui qui voudrait en choisir quelques-uns à l'exclusion des autres. D'ailleurs les fastes de notre gloire militaire, depuis la révolution et sur-tout pendant les deux dernières campagnes, nous ont assez souvent entretenus du courage brillant et des services signalés du général d'Hautpoul. Nous préférons de faire connaître à la fois la sagesse d'opinion, la fermeté de caractère de ce général, et les belles qualités du style de son panégyriste, en citant un des morceaux de l'Eloge où les unes et les autres se montrent avec le plus d'avantage. Nous choisirons celui qui nous retrace le général d'Hautpoul, au commencement de nos troubles politiques, placé entre une sorte d'honneur imaginaire qui semblait lui prescrire de partager la conduite de ceux dont il partageait les prérogatives, et l'honneur bien plus réel qui lui commandait de rester d'autant plus attaché à sa patrie, qu'elle était menacée de plus de maux, et se décidant, en dépit de l'exemple et du préjugé, pour un parti qui n'offrait encore aucune sureté, et qui devait bientôt présenter mille dangers.

« A l'époque où le général d'Hautpoul parvint au grade de lieutenant-colonel, commencèrent les troubles qui ont si long-tems agité la France; troubles dont il ne faut chercher la cause que dans l'affaiblissement des institutions de

l'Etat ; dans cette espèce de mal-aise et d'inquiétude qu'éprouvent toujours les peuples trop indiscrètement gouvernés; dans le mépris des anciennes maximes et de toutes les coutumes et toutes les croyances dont le fond des mœurs se compose pour chaque nation; mais sur-tout dans l'exagération presqu'involontaire d'une foule d'opinions que la fatigue du passé et l'espérance d'être mieux pour l'avenir, ne manquent jamais alors de produire.

Les puissances rivales de la France, attentives à profiter de nos discordes, et se flattant que la chûte de notre ancien gouvernement, et les dissentions terribles qui devaient en être la suite, nous laisseraient sans moyens comme sans énergie pour résister à leurs efforts, méditaient en secret le partage de notre territoire et de nos dépouilles. La plupart de ces familles qui, de près ou de loin, empruntaient leur éclat du trône, séduites par des promesses trompeuses, ou entraînées par d'imprudentes opinions, avaient abandonné leur patrie. N'apercevant au-dedans aucune possibilité de rétablir la monarchie ébranlée de toutes parts, elles s'étaient persuadées qu'au dehors des secours abondans leur seraient prodigués, et que, soutenues par des alliances formidables, il leur serait facile, à l'aide d'une force étrangère, de replacer sur sa base ce colosse antique dont il n'était pas en son pouvoir d'empêcher la ruine. Dans leur aveugle confiance, elles ne voyaient pas que le premier besoin des puissances dont elles imploraient l'appui, devait être de réduire à un état de faiblesse et d'humiliation durable, cette nation française toujours si redoutable quand elle est sagement gouvernée, et qui, dans toutes les carrières qu'il est donné au génie de parcourir, s'est environnée de tant de succès, de tant de souvenirs, et de tant de gloire.

» Si dans cette classe, jusque-là privilégiée quelques hommes sont dignes d'éloges, ce sont ceux sur-tout qui, au milieu du bouleversement de toutes nos institutions, osèrent croire au retour de l'honneur national, devinèrent toute la perfidie de nos ennemis, aperçurent tout le danger de leur intervention dans nos querelles domestiques, et ne désespérèrent ni de notre caractère ni de nos destinées.

» Il faut donc louer le général d'Hautpoul de ce que, supérieur à de dangereuses opinions, il ne pensa pas comme le plus grand nombre de ceux dont sa naissance lui faisait partager les prérogatives. »

C'est en tirant ainsi d'un sujet particulier d'importantes considérations générales, et en les revêtant d'un

style pur, noble et ferme, que ce qui pouvait n'être que la notice peu intéressante des actions d'un seul homme, devient un ouvrage vraiment digne de l'attention publique.

VARIÉTÉS.

SPECTALES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Le *Volage fixé* continue d'attirer les spectateurs à ce théâtre : cette jolie comédie est de M. Caigniez, qui a travaillé long-tems pour les théâtres du boulevard; mais comme dans notre bon pays de France il n'y a rien de bien stable, le mélodrame lui-même est passé de mode, et M. Caigniez qui s'était abaissé jusqu'à ce genre (si tant il y a que le mélodrame soit un genre), a rendu à la scène comique un talent fait pour l'embellir. La conception du *Volage fixé* est heureuse, le dialogue brillant et rempli de traits comiques. Un pareil début avait attiré sur M. Caigniez l'attention du public. L'auteur qui commence ainsi, loin d'avoir sujet de se négliger, doit au contraire redoubler d'efforts; car le public est plus sévère pour le second ouvrage que pour le premier, et sa sévérité est en raison des espérances qu'on lui a données. Ces réflexions nous ont été suggérées par la première représentation du *Souvenir de mes premières Amours*, comédie en un acte et en prose, du même auteur, et son second ouvrage; il n'a pas obtenu autant de succès que le premier. Loin de nous la pensée de décourager M. Caigniez, mais il faut dire avec franchise que l'on attendait de lui une comédie qui répondît mieux à l'opinion qu'il avait donnée de son talent.

M. Caigniez a prouvé qu'il lui est possible de bien faire, et nous ne doutons pas qu'il ne tienne tout ce que promet un début aussi brillant que le sien.

Le rôle du *Volage fixé* est joué par Closel d'une manière très-distinguée.

VAUDEVILLE. — I^re^ *représentation de la parodie de Lina.* — Il est plus difficile qu'on ne pense de rendre compte d'une parodie; comment en effet donner une juste idée d'un ou-

vrage dont les scènes ont peu de suite et de rapport entre elles? On a longuement disserté sur l'utilité prétendue de la parodie, on l'a même comparée à la critique; c'était lui faire beaucoup trop d'honneur; la critique même sévère est vraiment utile : elle éclaire et corrige. La parodie au contraire ne tend qu'à décourager; elle ne cherche pas à éclairer sur les défauts; elle ne veut que ridiculiser, et elle y réussit quelquefois si bien, qu'elle laisse l'auteur parodié dans l'agréable incertitude de savoir si c'est aux dépens de sa personne ou de sa pièce que le parodiste a amusé le public.

Les auteurs de la nouvelle parodie ont mis en scène tout ce qui précède l'action dans l'opéra de *Lina*; ils l'ont partagée en quatre années. Dans la première, le public a le plaisir de voir d'abord le sac de Tolosa, des soldats courir après des femmes qui se réfugient dans une caverne, et le comte de Lescars *protéger* Lina. Au second acte Lina est chez ses parens, en Béarn : elle leur raconte le sac de Tolosa, et ce qui en *arriva*. Cette confidence est interrompue par l'arrivée du comte de Lescars, qui vient par ordre du roi épouser Lina. Après quelques petites façons, la *demoiselle* donne son consentement; un notaire qui avait suivi le comte fait signer le contrat de mariage, mais une méchante comtesse apporte alors un autre ordre du roi qui enjoint au comte de Lescars de partir sur le champ pour l'armée, d'y rester trois ans, et de confier sa femme à son ami Téligny qui doit passer tout ce tems avec elle dans le château de Lescars; chacun obéit.

Le 3e acte ou la 3e année, comme on voudra, se passe dans la châtellenie de Lescars : on y voit Lina bercer un grand garçon, et Téligny aveugle et *invalide* allant à la chasse aux ortolans, afin, dit-il spirituellement, qu'on ne l'accuse pas de tirer sa poudre aux moineaux. Ces agréables passes-tems sont terminés par l'arrivée de la méchante comtesse qui, d'un coup de pied terminant le 3e acte, fait paraître la décoration du quatrième, et découvre au comte de Lescars qui arrive, que sa femme, dont il s'est séparé

avant la consommation du mariage, est mère d'un beau petit garçon qu'elle-même a élevé : de-là colère, explication, embrassemens obligés ; et tout finit par un vaudeville.

Cette parodie a obtenu un grand succès. Les auteurs ont été nommés ; ce sont MM. Dieu-la-Foi et Gersaint, qui paraissent être exclusivement chargés du soin de faire toutes les parodies à ce théâtre. Ils ont répandu dans celle-ci beaucoup d'esprit et de gaîté : plusieurs couplets ont obtenu les honneurs du *bis*. On aurait désiré que quelques plaisanteries fussent d'un meilleur ton : ne saurait-on être plaisant sans être licencieux ?

INSTITUT.—L'Académie française a nommé aux trois places vacantes dans son sein : MM. *Laujon*, octogénaire, auteur de l'*Amoureux de quinze ans*, et d'un recueil de chansons en plusieurs volumes ; *Reynouard*, auteur de la tragédie des *Templiers*, et qui a remporté un prix de poësie à l'Académie française ; *Picard*, auteur de vingt comédies au moins, toutes fort gaies, et dont plusieurs ont un véritable mérite. — Ce dernier vient d'être choisi par S. M. pour directeur de l'Opéra.

NÉCROLOGIE. — Jamais peut-être les lettres et les arts n'avaient fait, en si peu de tems, des pertes si nombreuses. Aux hommes de lettres dont la mort a été annoncée dans le *Mercure*, il faut ajouter M. *Blin de Sainmore*, auteur de la tragédie d'*Orphanis*, et conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal (1) ; M. *Gin*, ancien magistrat, traducteur d'Homère ; M. *Chéron*, auteur de la comédie de l'*Hypocrite de Mœurs*, traducteur d'un recueil de lettres anglaises sur l'éducation ; M. *Dotteville*, autrefois oratorien, l'un des meilleurs traducteurs de Tacite.

(1) M. de *Treneuil*, auteur du *Poëme sur les Tombeaux de St.-Denis*, a succédé à M. *Blin de Sainmore* dans la place de Bibliothécaire-Conservateur. Cet auteur, jeune encore, s'est fait avantageusement connaître par le poëme que nous venons de citer. On apprendra sans doute avec intérêt qu'il a encore dans son porte-feuille, plusieurs ouvrages du même genre.

Les arts doivent aussi regretter la perte de M. de *Saint-Aubin*, graveur distingué, et de M. *le Grand*, architecte qui a beaucoup écrit sur son art. Ce dernier est mort à la suite d'une longue maladie, à S[t].-Denis. La restauration de l'église cathédrale de cette ville lui avait été confiée.

SCIENCES. — Le fameux docteur Gall, qui a fait tant de bruit en Allemagne, par sa *cranologie*, est arrivé à Paris au commencement de ce mois.

Plusieurs de nos anatomistes ont déjà eu des entretiens avec lui, et paraissent très-satisfaits de ses connaissances anatomiques et de son esprit. Il se propose de donner un cours public, dans lequel il expliquera son système.

CORRESPONDANCE.—*Au Rédacteur du* Mercure.—« Monsieur, Depuis cinq ans que j'ai publié un premier Supplément aux *Siècles littéraires de la France*, les sciences et les lettres ont fait des pertes qui exciteront long-tems les plus vifs regrets. Plus de cent écrivains marquans ont été moissonnés dans ce court intervalle. Quelques-uns de ces hommes célèbres, qui étaient membres de l'Institut, ont reçu un juste tribut d'éloges dans le moment où on leur a rendu les derniers devoirs; mais la plupart de ces éloges n'ont été imprimés jusqu'ici que dans les journaux, qui, souvent même, n'en ont donné que l'extrait. Ainsi la mémoire du plus grand nombre des gens de lettres serait condamnée à l'oubli, si les biographes ne regardaient pas comme un devoir sacré, celui d'acquitter la dette nationale envers les écrivains qui ont honoré la France par leurs talens. En publiant les *Siècles littéraires*, j'ai contracté l'engagement de déposer dans cet ouvrage la biographie de tous les écrivains français. Pour le remplir, j'ai annoncé dans plusieurs journaux, que je m'occupais d'un second Supplément, et j'ai invité les gens de lettres à me faire parvenir les renseignemens qu'ils ont sur la vie et les productions des auteurs morts depuis cinq ans. Permettez, Monsieur, que je me serve de la voie du premier Journal littéraire français, de celui qui est lu par tous les gens de lettres, pour leur faire un appel, afin qu'ils daignent concourir au succès d'une entreprise qui a pour but de conserver, dans tout son éclat, la gloire que les sciences et les lettres ont répandue et qu'elles répandent tous les jours sur l'Empire français.

J'ai l'honneur de vous saluer,

N. L. M. DESESSARTS, *membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires*, *rue du Théâtre-Français*, N° 38. »

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

États-Unis. — 20 *Septembre.* — On fait sur toutes les côtes des États-Unis de grands préparatifs de défense; on présume fortement que les dépêches apportées d'Angleterre au général et à l'amiral, par l'*Eolus*, contiennent des ordres pour commencer les hostilités.

Turquie. — *Constantinople*, 29 *Septembre.* — Le Grand-Seigneur paraît suivre les mêmes dispositions que son prédécesseur. Il vient d'ordonner le rétablissement des troupes connues sous la dénominatian de *nizami-gédid*. C'est Soliman aga, ci-devant au service de l'Autriche qui est chargé de l'organisation de ce corps, d'après le système militaire européen, à l'exception du costume qui sera national.

S. H. vient aussi de sévir avec fermeté contre l'insolence des janissaires. Une partie de cette milice effrénée ayant insulté S. H. devant Tophana, et ayant même attaqué sa suite, fut vigoureusement repoussée. Plus de cinquante janissaires furent aussitôt après arrêtés et étranglés.

— L'escadre anglaise s'est éloignée. Lord Paget est retourné à Malte : cet ambassadeur n'a pu réussir dans aucune de ses négociations.

— Les dernières nouvelles venues d'Egypte, annoncent que depuis l'échec que les troupes anglaises ont essuyé à Rosette, elles ont été chassées d'Alexandrie. On connaît même leur capitulation.

Russie. — *Pétersbourg.* — Tous les navires anglais qui sont dans les ports de la Russie, craignent que cette puissance ne mette incessamment un embargo sur eux; aussi ils s'empressent de quitter ces ports, même sur leur lest.

Prusse. — *Berlin*, 24 *Octobre.* — Une société de seize personnes s'est réunie sous la direction de M. le prévôt de Haustein, pour fonder un Institut où l'on élèvera les pau-

vres enfans mâles de cette ville. S. M. la reine de Prusse, a envoyé à cet établissement un premier don de cent louis, et en conséquence il portera le nom de fondation de *Louise.* Le nombre des enfans est déjà de cinquante-quatre.

— S. M. le roi de Prusse vient de donner, par une proclamation, l'ordre à l'autorité maritime de fermer, de la manière la plus rigoureuse, l'entrée du port de Memel aux Anglais.

— Voici les dispositions d'un édit rendu à Memel par le roi de Prusse.

» A compter de la Saint-Martin 1810, toute espèce de servitude est abolie dans la monarchie prussienne. Les bourgeois pourront acquérir des biens nobles, et les nobles se vouer, sans aucune dégradation, aux occupations et aux travaux utiles de la bourgeoisie. Toute distinction n'aura plus lieu désormais à l'armée entre les nobles et les bourgeois; ceux-ci pourront obtenir de l'avancement comme les premiers. Le bâton est proscrit. Il est expressément défendu de recourir à ce moyen de punition. »

Royaume de Bavière. — *Augsbourg* — Les jésuites d'Augsbourg ont reçu l'ordre de quitter cette ville dans les premiers jours de novembre. Ils recevront une pension de 400 florins dans les lieux du royaume de Bavière, qui leur seront assignés pour résidence, et dont ils ne pourront s'éloigner sans une permission particulière.

Bade. — *Manheim, 3 Novembre.* — Le lycée qui sera établi, avec l'approbation de S. A. R. le grand-duc de Bade, à Manheim, pour l'éducation des enfans des trois confessions, sera ouvert solennellement, et commencera vers le milieu de ce mois.

Danemarck. — *Copenhague, 28 Octobre.* — Les Anglais ont réellement abandonné la Séelande, le 20 de ce mois; mais leur escadre tient toujours cette île bloquée. Cependant de nombreux renforts sont déjà passés à Copenhague. On assure que le Prince royal partira le 30 pour Odensée et se rendra immédiatement après dans cette ville.

ANGLETERRE. — *Londres*, 31 *Octobre*. — Lord Cathcart, commandant les troupes anglaises à Copenhage, est arrivé à Yarmouth.

— Lord maire a été sur le point de se noyer. Sa barque a chaviré dans la Tamise : on a eu beaucoup de peine à le retirer.

HOLLANDE. — *Leyde*, 29 *Octobre*. — Une partie de Leyde doit déjà son rétablissement aux libéralités de S. M. le roi de Hollande. Les maisons les moins endommagées sont reconstruites. On n'a point encore pris de parti pour celles qui ont été entiérement renversées. Il est question cependant d'élever à leur place de vastes casernes et d'y placer une nombreuse garnison pour ranimer le commerce de cette malheureuse ville. Il se tient aujourd'hui une assemblée de la magistrature, à l'effet de vérifier la liste des personnes qui ont souffert du désastre de Leyde. Cette liste contient déjà deux mille trois cents et quelques noms.

ROYAUME D'ITALIE. — *Milan*, 26 *Octobre*. — Par décret du 16 de ce mois, S. A. I. le Vice-Roi a permis aux habitans de l'Albanie et de la Dalmatie de cultiver toute espèce de tabacs.

(INTÉRIEUR.)

— La Cour des comptes a été installée jeudi 5 novembre, à midi, dans le local occupé par la commission de comptabilité, cour de la Sainte-Chapelle. S. A. S. le prince archi-trésorier de l'Empire, a présidé la séance, et a reçu le serment des membres de la Cour. M. Garnier, procureur impérial, a, dans un discours éloquent, mis sous les yeux de chaque membre, les obligations que lui imposent, non-seulement la confiance de notre auguste Souverain, mais la mémoire des magistrats illustres qui ont siégé dans l'enceinte qui leur est destinée.

Le premier président, M. Barbé-Marbois, a répondu par un discours noble et touchant, dans lequel il a appelé l'admiration générale sur les déterminations sages et bienfaisantes de S. M., et où il s'est particuliérement félicité des

nouveaux rapports que ses fonctions lui donnent avec S. A. S. le prince archi-trésorier.

— Son Exc. Mohib-Effendy, ambassadeur de la Sublime Porte, a présenté le 1er de ce mois à S. M. l'Empereur et Roi, ses nouvelles lettres de créance. L'audience a eu lieu avec toutes les cérémonies et formes accoutumées.

Actes administratifs.

Par décret du 3 de ce mois, Mgr de Caulaincourt est nommé ambassadeur de S. M. I. et R. auprès de l'empereur de Russie. MM. St.-Genes, Rayneval et Prévost sont nommés secrétaires d'ambassade.

— S. M. l'Empereur a chargé le vice-grand-électeur de suppléer l'archi-chancelier dans les fonctions attibuées à cette dignité tant que durera son absence, ou jusqu'à ce que S. M. ait jugé à propos de nommer un vice-archi-chancelier.

— Par décret du 29 octobre, neuf cents élèves, tous fils de militaires ou de fonctionnaires civils, viennent d'être admis dans les différens Lycées à la place de ceux qui en sont sortis depuis un an.

ANNONCES.

Code de Commerce, d'après l'édition originale et officielle de l'imprimerie impériale, précédé des Discours de MM. les Conseillers-d'Etat, auquel on a joint le Titre XXV du *Code de Procédure civile*, sur la forme de procéder devant les tribunaux de commerce, er rapporté tous les articles du *Code Napoléon* et du *Code de Procédure civile*, auxquels la loi les renvoie; avec le commentaire sur la forme de procéder devant les tribunaux de cemmerce, suivant les dispositions du *Code de Procédure civile*, et formules de plusieurs actes à faire pour l'instruction des procès : par M. Legras, avocat au Conseil, et l'un des rédacteure et réviseurs du *Code de Commerce*; suivi de la loi sur le taux de l'intérêt de l'argent. Un vol. in-8° de plus de 500 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

ERRATA DU N° 328.

Page 170, *ligne* 12, *ajoutez un point après le mot* classique; — *et à la ligne suivante, après le mot* contemporain, *il ne faut qu'une* virgule.
171, *ligne* 9, de ce qu'on voit, *lisez :* de ce défaut qu'on voit.
Idem, ligne 16, *impatient*; lisez : *impertinent*.
178, *ligne* 4, absolument; *lisez :* seulement.

N° 329.

Page 260, *ligne* 10, d'Argant; *lisez :* Mysis.

(N° CCCXXXI.)

(Samedi 21 Novembre 180[illegible])

DEPT DE LA SEINE. 5.

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ÉPITRE A LA GARONNE. — 1807.

Fleuve majestueux, qui dans le sein des mers
Vas porter le tribut de vingt fleuves divers,
De quel étonnement tu frappas mon jeune âge,
Quand, au sortir des champs, je vins sur ton rivage !
Mille vaisseaux couvraient tes flots silencieux,
Et leurs mâts, en forêt, s'alongeaient vers les cieux.
Quelques-uns emportés sur ta vaste étendue,
Déjà dans le lointain échappaient à ma vue.
Muet, je contemplais, à travers les vaisseaux,
Ce superbe croissant qui borde au loin tes eaux (1) ;
Ta rive qu'inondait une foule empressée ;
Des climats étrangers la richesse entassée ;
Enfin ce mouvement et cette activité
Qu'offrait à mes regards une grande cité.

Je voyais à regret approcher la nuit sombre ;
Mais aux premiers rayons qui dissipaient son ombre ;
Je volais sur tes bords : c'est-là qu'un peuple entier
Couvrait de ses travaux un immense chantier.
Sous les coups redoublés de la hache tranchante,
Du chêne le plus dur la tige obéissante
Se courbait en vaisseaux ; sur de glissans appuis
S'élèvent dans les airs ces colosses hardis :
On frémit à l'entour ; leur masse épouvantable

(1) Le port de Bordeaux forme un croissant.

Ne touche point la terre, et leur chûte effroyable
Pourrait tout écraser sous leurs flancs spacieux;
Mais ils sont enchaînés par l'art industrieux.
Cependant, près de là, sur l'algue limoneuse,
Bouillonne un noir bitume, une gomme onctueuse
Qui, pour les garantir de l'insulte des flots,
S'étend et se durcit sur les flancs des vaisseaux.
Plus loin, retentissait sur l'enclume bruyante
Les lourds marteaux, forgeant cette masse pesante
Qui, pour braver l'orage éclatant dans les airs,
Mord de sa forte dent au lit profond des mers.
Ici, c'est l'atelier où le chanvre docile
Se changeant en tissu sous la navette agile,
Forme cette ample voile où frémiront les vents.
O combien ces objets, ces tableaux si mouvans,
En arrêtant mes yeux occupaient ma pensée
Vers un monde nouveau tout à coup élancée!
Du Dieu qui nous créa j'entrevis les desseins:
Par des nœuds bienfaisans liant tous les humains,
Il étendit les flots, pour qu'en l'autre hémisphère,
L'homme navigateur pût visiter son frère,
Qu'il apportât chez lui mille nouveaux présens,
Que son climat refuse à ses besoins pressans.
Par un juste retour, et pour fruit de ses peines,
A son heureux départ de ces terres lointaines,
Il reçoit leur tribut, biens précieux pour nous,
Qui font fleurir nos arts, ou qui flattent nos goûts:
Le duvet d'un arbuste, émule de la laine (2),
Le doux suc d'un roseau (3), la baie américaine (4)
Qui jadis dans Moka réveillait un Muphti,
Et qui, germant bientôt dans les champs d'Aïti,
Sur ce sol, vierge encor, prodigua ses largesses,
Et de la vieille Europe agrandit les richesses.
O Garonne, dis-nous tous les trésors divers
Qui, moissonnés, cueillis au bout de l'Univers,
Sur tes flots apportés, vont au sein de la France
Par de nombreux canaux répandre l'abondance?
Dis, quels sont ces fruits d'or sur ta rive exposés?
Comment nous viennent-ils de deux points opposés?
Quel climat les produit? Ah! qu'entends-je? ô merveille!

---

(2) Le coton.
(3) Le sucre.
(4) Le café.

Ces beaux fruits ont mûri dans les champs de Marseille,
Et de Riquet enfin je connais les travaux.
Son génie aux deux mers fit étendre tes eaux (5).
Le vaisseau qui franchit les colonnes d'Alcide,
Et le bateau léger qui suit ton cours rapide,
Partis du même point, sont vus, avec transport,
Par un chemin contraire arriver dans ton port.
Ainsi des élémens triomphe l'industrie!
Poursuis, fleuve superbe, enrichis ma patrie.
De ses pampres Bacchus a couronné tes bords;
Sur tes plaines Cérès prodigue ses trésors:
Nos guérets, nos côteaux, passant notre espérance,
Pourraient nous affliger d'un excès d'abondance:
Vas nourrir de ces biens vingt peuples moins heureux;
Vas porter ce nectar à l'Anglais vaporeux.
Si sur le sol français luit un soleil propice,
De tant de riches dons que l'Univers jouisse.

Mais que dis-je? O douleur! de ces biens entassés
Nos celliers sont remplis, nos greniers affaissés.
Tout est sans mouvement, tout languit sur ta rive.
Beau fleuve, quel est donc le pouvoir qui captive
Ces vaisseaux, sans agrès, vieillissant dans le port?
Tout semble ici frappé du sommeil de la mort.
Lieux jadis si vivans, la sombre inquiétude
Erre seule aujourd'hui dans votre solitude.
D'un florissant commerce interrompant le cours,
Quel funeste revers a changé nos beaux jours?
Ne reviendront-ils plus ces jours de l'opulence?
Partout règne le deuil, et la triste indigence.
Aigri par le malheur, s'indignant du repos,
Le nautonier pensif contemple ses vaisseaux:
Quand pourra-t-il franchir les flots de l'Atlantique?
Mourra-t-il sans revoir ses amis d'Amérique?
Son œil impatient se porte sur les mers:
Quel spectacle d'horreur! dans les flots entr'ouverts
L'avide Léopard, en rugissant de joie,
Ouvre une large gueule et croit tenir sa proie.
Monstre fatal au monde, après tant de forfaits,
Il est tems que ton front, insultant à la paix,
Sous d'équitables lois docilement fléchisse,
Ou qu'avec ton orgueil ton nom s'ensevelisse.

---

(5) Canal de Languedoc.

L'or fut ton talisman, mais le charme est détruit :
De son funeste effet quel peuple n'est instruit ?
Quel peuple sur cet or n'a pas versé de larmes ?
Qu'Albion à son tour connaisse les alarmes.
Jouets de ses fureurs, les peuples outragés,
De tant de flots de sang vont être enfin vengés.

Déjà l'aigle français, planant sur l'hémisphère,
D'un foudroyant regard a percé le repaire
Où d'avides marchands, nourris de factions,
Ne songent qu'à river les fers des nations.
Malgré tous leurs échecs, leur absurde arrogance
Sur la terre et les mers croit tenir la balance,
Régler tous les Etats, en fixer le destin,
Quand l'Europe en courroux les vomit de son sein,
Par l'audace et la ruse ils bravent les deux mondes :
O honte de l'Europe ! ils règnent sur les ondes.
D'un empire usurpé l'éphémère tyran
Bientôt reconnaîtra que le vaste Océan
Des peuples de la terre est le commun domaine.
Et toi, beau fleuve, toi, qui fécondas ma veine,
Le vainqueur de Friedland assurera tes droits ;
Tu reprendras ta gloire en coulant sous ses lois.

M. Ch.-Maur. Fé, *élève*
du Lycée de Bordeaux.

LE MOUCHERON.

FABLE.

« Livreras-tu toujours la guerre
Au peuple aîlé des moucherons ?
Quoi ? sans cesse, frisant l'air, les eaux et la terre,
Happer pour ton plaisir d'innocens bestions !
Eh ! bien ! règne en tyran dans ton vaste domaine ;
Promènes-y la mort ; mais sur d'autres que moi :
Aux régions de l'air je dis adieu sans peine,
S'il s'y faut engraisser pour toi. »

Contre la sœur de Philomèle,
Ainsi tonnait de loin, tremblant encor de peur,
Un frêle moucheron échappé par bonheur
Au bec de l'avide hirondelle.
Le transfuge de l'Ether
Sous le chaume d'un pauvre homme

Va droit se mettre à couvert,
Et s'y case, Dieu sait comme.
Plus d'hirondelle à fuir, qui vous prenne au gobet,
Mais un monstre cent fois plus laid,
Monstre femelle, aux bras longs et livides,
Au ventre énorme, au noir corset,
Dame Araignée, en ces lieux tapissait.
Autre embarras. Partout réseaux perfides,
Partout piéges tendus aux moucherons timides.
« Malheureux! dit le nôtre, où m'allais-je loger?
Pour nous il n'est ici qu'embûches, que danger;
Fuyons. » Et, d'une aîle légère,
L'insecte bourdonnant s'envole, en maudissant
L'impitoyable filandière,
Et sa toile, toujours fatale à maint passant.
A la ville on est mieux peut-être;
Il s'y rend. Un palais frappe de loin ses yeux:
Magnifique apparence; il entre, et de ces lieux
Admire en voltigeant l'or, l'éclat, et le maître.
Le voilà qui s'installe en un brillant salon.
D'abord il s'y tient coi, se fait petit: sait-on
Si l'aragné par aventure
N'ourdirait point sa trame où l'on voit la dorure?
Mais non: de filets point; donc nul péril; oh! non:
Moucheron enfin se rassure,
Puis il se met au large, et gaîment prend l'essor:
« Ici l'aimable paix règne avec l'abondance;
Coulons-y nos beaux jours, car il m'en reste encor,
Dieu merci! Nargue aux champs et vive l'opulence! »
Cependant vient la nuit. Aux plafonds radieux,
Les lustres suspendus se couronnent de feux:
Par leur éclat au loin les ombres sont bannies.
Vers ces astres nouveaux qu'il contemple enchanté,
Le fils de l'air s'élance: . . . et se brûle aux bougies
Dont l'éclat trompeur l'a tenté.

« Que l'ignorance est à plaindre!
(Dit-il en mourant). Hélas!
Le danger le plus à craindre,
Est celui qu'on ne craint pas! »

M. DE GUERLE.

ÉNIGME.

Vous savez, mes amis, combien de la louange
Notre amour-propre est altéré;

Et vous n'ignorez pas, non plus, la peine étrange
Qu'éprouve un monarque obéré
A faire rendre gorge au financier doré.
Voici mon dernier mot en attendant le vôtre :
C'est que, tout bien considéré,
Je reçois comme l'un, et je rends comme l'autre.

Mr A. C.

LOGOGRIPHE.

On me classe parmi les pénibles travaux,
A peine l'on m'a fait on cherche le repos ;
Me coupant tête et queue, on doit craindre le reste,
Puisqu'un tel animal peut devenir funeste.
Mais laissez dans les bois cet objet de terreur,
Cherchez, dans moi, plutôt une charmante fleur ;
A vos combinaisons la carrière est ouverte,
Et pouvez faire encore une autre découverte ;
Celle d'un attrayant mais dangereux séjour
Que souvent le dépit fait quitter sans retour.
Trouvez la pièce due à l'art du charronnage,
Nécessaire au cocher pour se mettre en voyage,
Une, il faut l'avouer, ne lui suffirait pas
Quand même il ne voudrait n'aller qu'au petit pas.
Pour venir au secours de la triste indigence,
Je souhaite au lecteur qu'il ait en abondance
Ce qui tient peu de place en ma totalité,
Et qui seconderait sa générosité.

CHARADE.

Mon premier, à franchir, n'est rien pour un amant ;
Mon second offre un fruit doux et rafraîchissant ;
Lorsque de la fontaine on vient voir la naïade,
Mon tout vous fait tourner les pas vers la cascade.

---

*Mots de l'*Énigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Coin.*
Celui du Logogriphe est *Corset*, où l'on trouve *Corse*, *cors* et *cor*.
Celui de la Charade est *Cou-rage*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

SUR L'ESPÉRANCE.

L'Espérance dont Thalès de Milet disait que c'était ce qu'il y avait de plus commun à tous les hommes, Bias ce qu'il y avait de plus doux, Diogène ce qui restait le dernier dans la vie; l'Espérance que Platon et Aristote appelaient le songe d'un homme éveillé, est, dit-on, le contentement de l'ame que chacun trouve en soi-même, lorsqu'il pense à la jouissance qu'il doit probablement avoir d'une chose propre à lui donner du plaisir. C'est sans doute un pareil contentement qu'éprouvait un des conquérans les plus célèbres de l'antiquité, lorsque sur le point d'entreprendre cette guerre fameuse qui décida sans retour du sort de l'Asie, il distribua toutes ses richesses à son armée, se réservant l'Espérance. Un grand poëte, dont la France s'honorera toujours, la dépeint comme ayant été donnée aux humains avec le sommeil pour adoucir les maux de la vie, comme un soutien dans les travaux et un trésor dans l'indigence.

» Elle anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
» Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs. »

La définir ainsi, lui prêter de tels attributs, c'est la montrer sous le plus beau jour, mais non sous le plus véritable.

Je conviendrai facilement que l'Espérance est *ce qu'il y a de plus commun à tous les hommes*. L'homme est fait de telle manière qu'il n'est jamais content de son état. Il est avide de changemens; se croit-il dans l'abaissement? il n'a point de repos qu'il n'en soit sorti,

« Et monté sur le faîte il aspire à descendre. »

Ses désirs, ses efforts, ses travaux ont pour but constant une félicité qu'il se peint à son gré et dont il n'embrassera jamais la fugitive image. Celui qui est heureux aux yeux

du vulgaire, ne l'est point aux siens propres; celui qui est réellement malheureux a rarement assez de grandeur d'ame pour supporter l'adversité avec le calme du courage. Il est donc naturel que chacun d'eux espère un changement qu'il croit propre à faire son bonheur. Par la même raison l'Espérance ne quitte jamais le cœur humain; c'est le dernier sentiment qui s'y éteigne, puisqu'il ne peut rien s'offrir à l'homme qui soit propre à fixer le mouvement de son ame et à borner ses désirs. Je ne suis pas plus surpris de voir un Polycrate fatigué du cours constant de ses prospérités, s'indigner contre la fortune obtinée à le favoriser, que d'entendre ce Rhodien plongé dans un cachot pour avoir déplu à son tyran par la liberté de ses propos, répondre à son ami qui lui conseillait de se dérober par une mort volontaire à des supplices prolongés : tant que la vie subsiste, il ne faut point se dégoûter de l'Espérance.

Le fondateur de l'Académie et l'oracle du Lycée ont à juste titre appelé l'Espérance, *le songe de l'homme qui veille*. Dans un semblable état, par quelles visions chimériques la raison n'est-elle point offusquée? quelles images trompeuses ne viennent pas en foule se présenter à l'ame? à quelle agitation, à quel trouble n'est-elle point livrée? que peut-elle opérer de réel et d'utile? Elle remplace l'action par les projets, la prudence par une vaine confiance, la sagesse par le délire, et pendant que son activité s'use en jouissances idéales, l'occasion des jouissances réelles s'envole pour ne plus se présenter.

Souvent même le bien qu'elle s'est proposé avec le plus de probabilité et de fondement lui échappe, parce qu'elle n'a tenu aucun compte des obtacles et des écueils dans lesquels elle s'est précipitée aveuglément. Caton l'ancien avait bien raison de dire que cette passion faisait voir petites les choses qui étaient grandes, et nulles celles qui étaient petites. Se flatte-t-elle d'une victoire, elle passera par-dessus tous les motifs qu'il y a de ne point entreprendre la guerre, de quelque poids qu'ils puissent être. Virgile aurait pu l'appeler *mauvaise conseillère*, à aussi juste titre que la faim.

Toutes les douceurs qu'on peut trouver dans l'Espérance ne sont donc que de fausses amorces; mais que dis-je, des douceurs! Le témoignage du héros le plus accompli de Rome vient me prouver que ces prétendues douceurs ne sont que des peines. En vain on conseillait à César de se prémunir contre les conspirations en se faisant escorter par des gardes: il vaut mieux, répondit-il, mourir en une seule fois que de périr en détail par les angoisses d'une longue et importune Espérance.

En effet on ne peut point espérer sans craindre; quiconque attend des biens redoute des maux. Or le mélange de deux affections qui tirent ainsi l'ame en deux sens contraires, peut-il s'appeler contentement? Tu attends des choses avantageuses, peut-on dire à celui dont le cœur s'ouvre à l'Espérance, mais incertaines non-seulement quant à leur événement, mais encore quant à la satisfaction que tu t'en promets. N'est-ce point une folie de te détacher pour ces plaisirs imaginaires de ceux que tu peux te procurer sans inquiétude, dont la jouissance est sous ta main? Tu espères ce que tu n'as pas et tu oublies ce que tu possèdes. Tu te plais, me dis-tu, à vivre dans l'Espérance: ah! dis plutôt à y mourir; car les choses présentes échappent à ceux qui pensent aux futures, et ceux qui regardent des objets trop éloignés ne voient pas ce qui est sous leurs yeux. Celui qui se dispose à vivre demain ne vit pas aujourd'hui, et ce dont on attend le commencement n'existe point encore. Ainsi toute espérance étant l'attente d'un bien absent, celui qui espère est privé de ce bien et souffre quelque mal. En quoi peut-il donc y avoir de la douceur à espérer? S'il est doux d'espérer, il l'est donc d'être privé de ce qu'on désire. Si l'Espérance est délectable, il y a donc du plaisir à être toujours dans la peine. La torture, les supplices seront donc une chose douce. Qui oserait avancer et soutenir un tel sophisme? Disons plutôt qu'il n'est rien qui tourmente autant l'ame que l'Espérance, et convenons avec le sage qu'un espoir perdu est un véritable gain. O Espérance importune! c'est par toi que se perpétue la douloureuse

sensation des maux qui sans toi finiraient par s'éteindre. Lorsque Jupiter envoya Pandore aux mortels pour les punir de ce que Prométhée avait dérobé le feu du ciel, il n'oublia pas de te renfermer dans le vase qui contenait tous les maux possibles. A peine ce vase fatal fut-il ouvert, les hommes qui jusque-là n'avaient point connu le malheur, furent accablés de soins, de soucis, de maladies. Tu restas au fond du vase, non pour les consoler, mais pour éterniser, pour renouveler sans cesse leurs peines et les faire succomber sous l'horrible poids de tous les maux.

La vie de l'homme est trop courte, ses vues sont trop faibles et trop bornées, il ne connaît point assez l'enchaînement de toutes les choses qui entrent dans la composition et dans l'ordre de l'univers physique et du monde moral, il ignore trop la nature de ce qui peut contribuer ou s'opposer à sa félicité, pour qu'il soit fondé à se livrer à l'espérance, ou à s'abandonner à la crainte. Souvent un accident dont l'idée seule faisait frissonner d'horreur, a été la cause d'une félicité réelle; et combien de fois la possession de ce qu'on espère avec le plus d'ardeur et de constance, ne fit-elle pas verser des larmes amères? Que de gens ont péri par les succès conformes à leurs vœux, et n'ont été à plaindre que pour n'avoir pas été toujours mécontens! Si Pompée, vaincu à Pharsale, au lieu de se réfugier en Egypte où les probabilités humaines les mieux calculées lui donnaient un juste espoir de trouver asyle et secours; si Pompée, cédant à la fatalité et fléchissant sous César, n'avait pas conçu un espoir que Rome et la liberté approuvaient peut-être, mais que condamnaient les Dieux, il eût encore vécu; ou si ne pouvant vivre avec son vainqueur, il avait de ses propres mains terminé une vie insupportable et désormais inutile à Rome, il eût ainsi effacé la honte de Pharsale; sa gloire toute entière l'aurait suivi au tombeau, et il aurait, dans l'esprit des sages, mérité le nom de grand, dont l'avaient salué le sénat et le peuple romain.

Oh! que Caton, cet homme vertueux qui aima mieux être homme de bien que de le paraître, a bien mieux mérité ce

nom de grand ! Renfermé dans Utique où va le poursuivre la fortune de César, il jugea avec raison que c'en était fait de la liberté. Ne pouvant survivre à la perte d'un bien aussi précieux, il veut jusqu'à la fin être maître de lui-même. Il n'espère ni en la clémence du vainqueur, ni en la vicissitude des événemens. Une mort volontaire couronnant glorieusement une vie glorieuse, le soustrait à la honte de recevoir un pardon, et au regret de voir Rome asservie. Après la bataille de Cannes, dans laquelle

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal,

Varon ne désespéra point : il n'avait point une ame assez grande pour être affecté dignement des dangers dans lesquels sa présomptueuse témérité avait jeté sa patrie. Son collègue qui aurait eu la gloire de vaincre le héros de Carthage, si la direction suprême des aigles romaines n'avait été confiée qu'à lui, fut, à la vue d'un si grand désastre, immobile de honte et de douleur. *Varro non desperavit sed paulùm puduit.*

L'Espérance, quoi qu'on en puisse dire, ne sera jamais que la vertu de ces ames vulgaires.

« De ces ames qu'agite un avenir douteux,

qui s'imaginent que la nature a des lois particulières propres à s'accommoder à leurs petites vues, à leurs caprices, que les Dieux ne doivent être occupés que du soin de leur existence, et que Jupiter n'est pas juste, s'il ne puise pas pour eux constamment dans le tonneau des biens, comme si l'homme devait compter sur des secours étrangers, et n'avait pas en lui-même tous les principes du bonheur auquel il peut aspirer.

Quelle plus haute marque de légéreté, disons mieux, de folie, que d'embrasser à la volée toutes les espérances qui s'offrent à l'imagination, et de s'en nourrir comme si c'était de vrais biens ! Le sage, celui qui a quelque expérience des choses, se garde bien de s'engager dans des attentes chimériques, de s'abandonner à des prétentions frivoles,

Possède-t-il tous les biens, tous les avantages qui dans l'opinion sont propres à rendre heureux? il en jouit avec modestie, et en y faisant participer tous ceux qui l'environnent. Il n'a garde de se fatiguer l'esprit en en souhaitant de nouveaux. Le plaisir est pour lui le seul motif qui le détermine; mais il veut ce plaisir exempt d'inquiétude, de trouble et de soucis. Ses jouissances se nourrissent de sentimens qui le remuent agréablement sans user ses facultés. La volupté qu'il goûte répand le calme dans son ame, parce qu'elle n'y excite d'autre émotion que celle qui naît des objets présens. L'adversité lui a-t-elle imposé son joug de fer? il sait qu'avec la vertu, c'est-à-dire, avec la force de l'ame, il méritera l'estime des hommes, et qu'il pourra même jouir d'une espèce de satisfaction intérieure au milieu des peines et malgré les disgrâces de la fortune. Le témoignage de sa conscience, celui dont il fait le plus de cas, le dédommage des maux qu'un sort aveugle verse sur lui. Pourquoi espèrerait-il d'en voir arriver le terme? Il n'ignore pas que tout est soumis aux lois de la fatalité, et que les événemens sont liés entre eux par une chaîne que rien ne peut ni déranger, ni rompre; il se console en pensant que les maux ne contribuent pas moins que les biens à la beauté de l'Univers, et que de ces contrastes résulte un tout parfait. O destinée suprême! s'écrie-t-il, ordonne de moi, je t'obéis avec une aveugle soumission. On se plaît dans quelque état que l'on puisse se trouver, pourvu qu'on ne l'empoisonne point par le tourment de l'espérance. Avec du courage et de la raison, les désagrémens de la vie sont d'un poids léger; avec de la modération, on prolonge les dons de la fortune; avec le travail du corps et l'exercice de l'esprit, on abrége, on corrige les injustices du sort, et l'on empêche que ses faveurs constantes ne deviennent insipides. Quiconque saura se mettre hors de la dépendance des événemens et les placer sous la sienne, ne sera jamais un objet digne de pitié.

O fallacieuse Espérance! tu fis le charme de ma vie lorsque j'étais dans l'âge où l'illusion suffit au bonheur! Mais tu as trop peu tenu les promesses flatteuses dont tu enivras

mon imagination, pour que je vive plus long-tems sous ton empire. En vain tu ferais briller à mes yeux tout l'éclat de tes rayons. Mon ame désabusée est désormais à l'abri de tes séductions; mon cœur ne se laissera plus prendre à l'appât de tes fausses douceurs. Adieu pour jamais; puisque tu n'as su faire mon bonheur, je ne tiens plus à toi par aucun nœud. C'est dans le sein de la sagesse que je vais me réfugier; j'y trouverai les biens que tu m'as en vain promis. Je ne m'inquiète plus quel sera mon dernier jour; loin de moi l'envie de chercher ce qu'il n'a pas été donné aux mortels de connaître. Je me soumets aveuglément à tout ce qui doit arriver, soit que Jupiter me prépare encore plusieurs années de vie, soit que cet hiver doive être le dernier que les Parques aient à filer pour moi. Tandis que je parle, le Tems jaloux s'enfuit; qu'ai-je de mieux à faire qu'à profiter du jour présent, et à ne plus me fier au lendemain?

M. Al. B....t.

EXTRAITS.

Essai sur les maladies du cœur; par M. Corvisart, premier médecin de LL. MM., professeur de l'Ecole de médecine de Paris, etc.; dédié à l'Empereur.

Hæret lateri lethalis arundo. Virgil.

(*Notice sur cet ouvrage*, par L. J. Moreau (de la Sarthe), docteur en médecine, de la Société de l'Ecole de médecine de Paris, etc.).

Lorsque l'ouvrage de M. Corvisart, sur les maladies du cœur, parut en 1806, le *Mercure*, qui alors était presque exclusivement consacré à la littérature, n'én fit aucune mention. Nous nous proposons de réparer cet oubli et de faire connaître, dans la suite, les ouvrages de sciences auxquels un haut degré d'importance et d'utilité donnera des droits à l'intérêt et à l'attention de toutes les classes de lecteurs.

Quelques personnes pourront blâmer ces incursions rapides sur le domaine des sciences, et les envisageront

peut-être comme une violation de territoire qui présente peu d'avantage : la sévérité et l'ennui leur paraissant inséparables de la philosophie et de toute connaissance positive ; disposition d'esprit qui ; d'ailleurs, n'est pas aussi nouvelle que l'on serait tenté de le croire, et qui faisait dire il y a plus d'un demi-siècle à Marmontel : « Il y a des gens qui pensent que la sécheresse est essentielle aux ouvrages de sciences, comme il y en a eu jadis qui ne croyaient pas que l'on pût être philososophe sans avoir une barbe sale et un manteau déchiré (1). »

Nous nous occuperons plus tard de l'examen de cette opinion, et nous y joindrons quelques réflexions relatives au point de vue sous lequel les ouvrages de science sont d'un intérêt général, et doivent être considérés dans tout journal de littérature, dont les rédacteurs et les lecteurs ont des idées trop saines et trop libérales pour ne pas rattacher aux lettres l'histoire de tous les genres de travaux et de découvertes qui honorent le plus et qui servent le mieux l'humanité.

L'importance de l'ouvrage que nous annonçons, le nom du grand homme qui a daigné en accepter la dédicace, et celui de l'auteur que l'on pourrait presque regarder comme le fondateur de l'enseignement clinique de la médecine en France, offrent un ensemble de circonstances qui devaient nécessairement donner beaucoup d'éclat à la publication de cet ouvrage. Non-seulement les journaux de médecine et les autres journaux de science en rendirent le compte le plus favorable, mais les feuilles les plus frivoles et les plus éphémères l'annoncèrent aussi et en firent l'éloge à leur manière.

Pendant quelque tems on parla dans le monde des maladies du cœur, comme du galvanisme, de la vaccine, du système du docteur Gall ; on vit même des personnes qui, se méprenant sans doute sur le vrai sens de maladies du cœur, voulaient qu'on les en crût atteintes, les regardant comme plus honorables ; et un

(1) Voyez dans le *Mercure* de décembre 1754, p. 7, une excellente dissertation de Marmontel, qui aurait bien mérité d'entrer dans le recueil de ses Œuvres, et qu'il publia alors sous ce titre : *Idée des progrès de la philosophie en France*.

poëte de province m'écrivit pour me prier de lui envoyer l'*Essai sur les maladies du cœur*, sans doute avec l'espoir d'y trouver le tableau pathétique des malheurs et des égaremens de l'imagination et de la sensibilité. Il suffit d'ouvrir l'ouvrage de M. Corvisart et d'en lire quelques passages pour se convaincre que les maladies du cœur, dont il publie la description, sont bien plus sérieuses, bien plus graves, et que son travail, comme les livres d'Hippocrate sur les épidémies, est plutôt une méditation savante sur la mort qu'une exposition de tableaux agréables et de récits sur des cures merveilleuses et de traitemens constamment couronnés par le succès.

Nous avons distingué dans l'ouvrage de M. Corvisart deux parties bien distinctes, 1°. Le recueil de ses observations sur les maladies organiques du cœur; 2°. la doctrine de l'auteur, ou les résultats généraux et les principes auxquels il a été conduit par ses observations.

Cette seconde partie est presque toute renfermée dans un excellent discours préliminaire, et dans une suite de corollaires placés à la fin de l'ouvrage.

Dans son discours préliminaire, M. Corvisart examine d'abord quelle peut avoir été la cause de la négligence de la plupart des médecins relativement à l'étude des maladies organiques; il la trouve pour les anciens dans l'ignorance de l'anatomie, et pour les modernes, depuis le retour des lettres en Europe, dans l'opinion erronée que la médecine-pratique n'est pas inséparable de l'anatomie et de la physiologie.

L'altération de nos organes, par l'effet de leur action et de l'exercice plus ou moins facile de leurs fonctions, est un phénomène auquel la plupart des observateurs n'ont pas daigné s'arrêter, et dont la considération qui occupe M. Corvisart d'une manière tout à fait neuve, peut seule conduire à des idées positives.

En effet, quelle que soit la nature du principe de la vie, les instrumens qu'il anime sont disposés, par leur exercice et les offenses extérieures, à des dérangemens qui constituent avec le tems des maladies organiques; ces dérangemens seront proportionnés, dans leur étendue et leur intensité, à l'imperfection et à la faiblesse

relative de l'organisation ; on peut même supposer un organisme assez défavorable pour ne point se prêter au développement de la vitalité; et la nature ne réalise que trop souvent cette supposition dans les organisations monstrueuses non viables.

Entre les monstres et le mode d'organisation favorable à la longévité la plus rare, il existe une foule de défauts de conformation qui rendent la vie plus laborieuse, moins sûre, plus courte, et dont les résultats marquent à des époques très-différentes, la dernière heure d'un grand nombre de personnes.

Les sciences médicales et physiologiques seraient arrivées à un haut degré de perfection, si elles pouvaient reconnaître, évaluer ces variétés de l'espèce humaine, et déterminer la viabilité de chaque homme, par l'estimation de la valeur de ses organes, que la nature semble négliger ou soigner suivant son caprice.

Dans un semblable genre de recherches la précision mathématique est sans doute impossible; mais le médecin exercé, l'observateur doué d'une grande sagacité physionomique, arrive à des données approximatives, et sait bien reconnaître, dans la foule des malades qui lui demandent la santé et la vie, les personnes que son art peut conserver, et celles que leur organisation défectueuse condamne à une souffrance habituelle ou à une mort prématurée.

Ce serait toutefois une grande erreur si l'on pensait que des recherches sur les cadavres ou des observations sur la marche des maladies, pussent suffire dans l'étude des maladies organiques en général et dans l'étude des maladies organiques du cœur en particulier. Il faut nécessairement y joindre les données d'une physiologie positive, et même les applications de cette philosophie lumineuse et sublime qui démêle les rapports du moral et du physique de l'homme, si bien unis, comme le dit Montaigne, *par étroite couture, et s'entre-communiquant leurs fortunes.*

Le développement et même la cause des maladies organiques remontent souvent à cette réaction des affections morales plus ou moins vives sur les organes. Dans nos grandes cités, les passions, les émotions de tout genre,

genre, les variétés sans nombre dans le mauvais emploi de la vie, empoisonnée par le crime, ou abrégée par les vices et par les plaisirs, dérangent de mille manières l'organisation, portent le trouble, le désordre dans ses différentes parties.

Le médecin, que des observations et des connaissances philosophiques ne mettraient pas sur la voie du progrès et de l'origine de ces désordres, se perdrait nécessairement dans de vaines conjectures.

Dans quelles erreurs plus graves ne serait-il pas entraîné, si la connaissance approfondie du cœur humain et de la physionomique ne servait pas à l'éclairer sur les maladies feintes, ou sur l'expression exagérée et trompeuse de la souffrance: source d'erreur, si difficile à reconnaître, et à l'occasion de laquelle on ne peut s'empêcher de remarquer, qu'aux difficultés naturelles et inséparables de la médecine, la société vient joindre tout ce que ses passions et ses intérêts peuvent apporter de complications?

C'est voir de loin et de très-haut sans doute, que de jeter un semblable coup-d'œil sur les causes primitives et secondaires des maladies organiques. M. Corvisart place à la suite de ces vues, aussi neuves qu'importantes, un aperçu des principales causes qui rendent les maladies du cœur si fréquentes, comparativement aux autres maladies organiques.

L'action même du cœur, et l'étendue de ses liaisons avec les autres organes, doivent être placées au premier rang parmi ces causes.

Les pulsations de cet organe, depuis le moment de la naissance jusqu'à celui de la mort sénile à 90 ans, sont évaluées à 2 milliards, 258 millions, 240 mille. Du moins si le cœur exécutait sans obstacle cette énorme série de mouvemens; mais tout semble se réunir pour gêner et embarrasser son action; les changemens qui s'opèrent dans la poitrine au moment de la naissance, et qui peuvent si aisément suivre une fausse direction; les secousses, les mouvemens et les chocs auxquels le corps est exposé pendant le cours de la vie; l'action d'un grand nombre d'agens nuisibles portés dans l'estomac ou dans le poumon; les passions convulsives ou

DÉPT DE LA SEINE 5. cen

concentrées ; les maladies même des autres organes, tout semble s'être réuni pour multiplier de la manière la plus défavorable, les chances des maladies du cœur; et l'on ne doit pas être étonné si, la phthisie exceptée, ces maladies organiques sont les plus fréquentes : ce que l'on ignorait avant M. Corvisart, qui a porté dans leur recherche le double flambeau de l'observation et de la méditation.

Ces considérations générales que nous avons cru devoir exposer avec quelque détail, sont suivies de différens articles sur les signes, la marche, le pronostic, le traitement des maladies du cœur, les symptômes qui distinguent ces maladies, soit aiguës, soit chroniques, des autres maladies aiguës ou chroniques de la poitrine; les symptômes qui distinguent plus particuliérement les maladies du cœur, des différens asthmes, des hydropisies de poitrine.

D'autres questions non moins importantes pour les médecins, et dont l'examen répand un nouveau jour sur la pathologie, succèdent à ces différens articles, et sont examinés avec le plus grand soin dans l'ouvrage de M. Corvisart. Telles sont les suivantes.

Quels sont les moyens de distinguer l'engorgement sanguin du foie, qui dépend des maladies du cœur, des autres engorgemens du même organe?

Comment parvenir à ne pas confondre les palpitations sympathiques, avec les palpitations qui dépendent des maladies du cœur?

Quel est l'état des corps des personnes mortes de maladies du cœur, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur?

Enfin, dans quel état se trouve le sang dans ces corps des mêmes personnes, et quelle idée doit-on se faire des concrétions polypiformes du cœur? . . . .

Le recueil des observations de M. Corvisart; c'est-à-dire, le fond et le corps de son ouvrage, dont les considérations générales que nous venons d'extraire, sont les points les plus élevés; ce recueil est composé de 76 observations choisies, dans la pratique de l'auteur, et regardées comme les plus propres à faire connaître non-seulement les caractères principaux des maladies dont elles contiennent l'histoire, mais aussi des phénomènes accessoires et secondaires.

L'analyse anatomique et physiologique des tissus constitutifs et des élémens organiques du cœur, a fourni à M. Corvisart les différens titres sous lesquels il a rangé ses 76 observations, pour en former la *monographie* des maladies du cœur.

Cette Monographie est en conséquence rapportée à quatre Classes de maladies organiques. Savoir : I^ère^ Classe. *Affections des enveloppes membraneuses du cœur.* — II^eme^ Classe. *Affections de la substance musculaire du même organe.* — III^eme^ Classe. *Affections des parties tendineuses ou fibreuses du cœur.* — IV^eme^ Classe. *Affections qui intéressent divers tissus du cœur.*

Une cinquième Classe est consacrée aux anévrysmes de l'aorte.

Cette notice suffira, je crois, pour donner une idée générale de l'important ouvrage de M. Corvisart ; mais ce n'est qu'en le lisant attentivement, et comparativement avec les travaux antérieurement publiés sur le même sujet, que l'on pourra se convaincre de tout ce que ce célèbre médecin a ajouté par ses observations et ses recherches au dépôt des connaissances médicales.

On peut vraiment dire de cet habile praticien, qu'il instruit autant par son exemple que par ses découvertes, et qu'en exposant dans son ouvrage ce qu'il a vu et découvert, il montre comment il faut voir et découvrir.

Ecole de médecine de Paris, 15 novembre 1807.

ESSAI HISTORIQUE, *géographique et politique sur l'Indoustan*, avec le tableau de son commerce, pris dans une année moyenne, depuis 1702 jusqu'en 1770, époque de la suppression de l'ancienne compagnie des Indes-Orientales ; par M. LE GOUX DE FLAIX, ancien officier du génie, de la Société Asiatique de Calcutta, et de plusieurs Sociétés littéraires et savantes ; avec carte et quatorze planches. A Paris, chez *Pougin*, libraire, rue S^t^.-André-des-Arcs, n° 39. — 1807.

L'INDOUSTAN, soit qu'on le considère sous un point de vue historique, soit qu'on examine le système à la

fois politique, philosophique et religieux de ses premiers législateurs, système qui, malgré les révolutions, est encore celui de leurs descendans, soit qu'on juge de la richesse de son sol par ses productions que des insulaires ambitieux et avares engloutissent dans leurs magasins, mais qui, lorsque la liberté des mers sera une fois reconquise, redeviendront le partage de tous les peuples commerçans de l'Europe; l'Indoustan, dans les circonstances actuelles sur-tout, mérite une attention particulière, et l'on ne peut que savoir gré à l'auteur de cet *Essai* d'avoir fait imprimer les observations que vingt ans de séjour dans ce beau pays, ses conférences avec les Brames, ses entretiens et ses relations avec les négocians les plus accrédités, et sa faveur auprès du célèbre Hyder-Aly-Khan l'ont mis, plus qu'un autre, à même de recueillir.

Nous laissons aux savans à décider si c'est de la presqu'île de l'Indoustan, ou du grand plateau de la Tartarie, comme M. Bailly le conjecture, que la civilisation et les arts sont descendus pour polir de proche en proche les autres peuples de la terre : il nous paraît du moins certain que Bacchus, personnage que l'histoire revendique à la fable, fut le premier conquérant de ce pays, et qu'il en rapporta dans la Grèce les premiers ceps de vigne qu'on y ait plantés. Alexandre, après avoir vaincu Darius et s'être emparé de la Perse, fit passer l'Indus à ses troupes : mais il trouva dans le courage de Porus et de Taxile une résistance que les peuples de l'Inde, amollis par leur climat délicieux, n'opposèrent plus à leurs oppresseurs successifs. On sait avec quelle facilité Gengis-Kan, Tamerlan, Thamas-Kouly-Khan ont envahi ces fertiles régions; mais tous ces usurpateurs, semblables aux Tartares qui ont fini par adopter les moeurs de la Chine, se sont soumis à celles de l'Indoustan. Les Anglais eux-mêmes qui, à peu de chose près, sont les maîtres de cette contrée, y deviennent aussi efféminés que les indigènes, et la soif immodérée de la domination et des richesses est la seule passion que ce climat si doux et si balsamique ne puisse amortir dans leur ame. L'Indous doit à son indolence innée et presque invincible, son amour pour les tra-

ditions antiques de son pays, pour sa religion, pour sa philosophie. Il n'invente rien, il ne perfectionne rien, mais il ne détruit rien non plus. Ses villes capitales, ses temples, ses monumens sont les mêmes qu'il y a six mille ans. Il *manufacture* les toisons de ses brebis, le fil de ses cotonniers et la soie de ses vers, comme il les *manufacturait* du tems de Brama. Aussi, tandis que Ninive, Babylone, Palmyre, villes bien moins anciennes que Calcutta, et Bénarès, n'ont laissé de leur prospérité et de leur magnificence d'autres monumens que d'immenses ruines, Bénarès existe encore comme elle existait lorsque Pythagore la visita. C'est cette stabilité, cette permanence d'habitudes et de travaux qui rend leur main-d'œuvre si sûre dans les détails d'exécution de leurs schalls, de leurs toiles, de leurs mousselines, dans la composition de leur opium, de leur bétel, de leur essence de rose et de tous leurs parfums. Comme les lois défendent à un fils d'exercer d'autre profession que celle de son père, il hérite de tous ses secrets, et les transmet sans altération à ses enfans. Les mariages même ne se contractent qu'entre des individus de la même caste. Ils étendent ce scrupule jusqu'à leurs troupeaux; et, comme les Arabes, n'unissent leurs étalons de prix qu'à des jumens de race noble, les Indous, de tems immémorial, n'ont jamais croisé celle de leurs béliers et de leurs brebis, et c'est à cet usage qu'ils attribuent l'inaltérable beauté de leurs laines. Eh! comment l'Indous ne tiendrait-il pas à ses mœurs, à son culte, à ses traditions, lorsqu'il voit que rien ne change autour de lui? Et en effet presque jamais la sérénité de son ciel d'azur n'est troublée. Il faut lire dans M. le Goux de Flaix la description qu'il fait des campagnes de l'Indoustan, et sur-tout de celles de la côte du Malabar qu'arrosent et fertilisent plusieurs rivières. Ce morceau est embelli de couleurs locales qui prouvent que l'auteur l'a écrit sur les lieux, ou qu'il en conserve encore le plus frais souvenir.

« Entre toutes ces nymphes de l'Indoustan, on re-
» marque, vers *le haut de la côte*, la rivière de Sou-
» brémani; c'est une des naïades enchanteresses de ce
» pays, qui, dans toute l'étendue de son domaine, offre

» mille abris champêtres et délicieux où se rassemblent le » paon, au superbe plumage, la tendre tourterelle, jaspée des brillantes couleurs de l'iris; le boulboul, au » mélodieux ramage, couronné d'une huppe du plus » vif incarnat; enfin le pigeon-paon, paré d'une robe » d'azur, à l'œil bleu, appelant d'un roucoulement » amoureux sa compagne qui, pour lui plaire, épanouit » sa queue longue et marbrée de violet et de jaune. » On voit aussi sur ses rives tortueuses, des campagnes » fertiles, des sites pittoresques très-variés, formés par » des bois d'orangers, des *sandaux* blancs et rouges, » des citronniers dont le suave parfum se *joignant* à la » fleur du pendame, se répand de toutes parts et embaume l'air au loin dans les vastes plaines que pendant plus de cinquante lieues de cours la Soubrémani » parcourt et enrichit de ses eaux douces et fécondes. »

Ce tableau, malgré quelques fautes qui s'y font remarquer, est tracé avec intérêt. Nous ne croyons point qu'on puisse dire *sandaux* au pluriel; il vaudrait mieux se servir d'une périphrase, comme *des forêts de bois de sandal*. Quoi qu'il en soit, cette description a de l'effet, et l'on voit que quant à la manière de peindre, la lecture de *Paul et Virginie* n'a pas été inutile à l'auteur de ce voyage. Mais quelque beaux que soient les champs parés de la plus riante verdure, animés par les concerts de mille oiseaux qui rivalisent de plumage et de mélodie, ils ne seraient qu'un vain spectacle si l'homme, et sur-tout sa compagne, n'en faisaient quelquefois le théâtre de leurs innocentes affections. Suivons l'auteur dans le portrait qu'il nous esquisse, non de ces trop fameuses bayadères que nous soupçonnons fort Raynal d'avoir flattées dans son *Histoire philosophique et politique*, mais des femmes indiennes si modestes et si timides.

« Cette partie de l'Indoustan, jusques vers les frontières de la province de Déli, est l'une des plus remarquables par la beauté des femmes; c'est le pays » des grâces, et elles semblent, *sous la figure d'indiennes*, » y avoir irrévocablement fixé leur demeure. L'œil ne » peut se rassasier de les contempler; mais il ne saurait » long-tems *les fixer*, et ne peut jouir qu'un instant

» de ce plaisir; dès qu'un étranger paraît, soudain elles » fuient, plus rapides que l'éclair, avec la légèreté que » Virgile et son aimable imitateur attribuent, dans leurs » immortels poëmes, aux Nymphes de Diane, ou aux » compagnes de la douce Vénus, mais en laissant voir, » peut-être comme Galatée, dans leur timide trouble » et leur fuite précipitée, le désir de se montrer,

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

» L'œil le plus vif ne peut alors que rapidement par- » courir quelques-unes de leurs formes, mais il les saisit » avec avidité; il reconnaît avec surprise, il revoit avec » un charme indicible ces tailles sveltes et divines qu'on » retrouve dans les ouvrages des Praxitèle, des Phidias, » et dans les plus belles statues de la Grèce. Tout, dans » ces femmes, même jusqu'à leur costume, porte l'*em-* » *preinte d'êtres* favorisés par la nature et par la beauté » du climat qu'elles habitent; car, n'en doutons pas, » un beau ciel, un air pur, chaud et serein, contribuent » autant à développer de belles formes et des traits ré- » guliers, à donner de l'agilité et de la grâce au corps, » qu'à embellir l'imagination et à créer des idées justes, » lumineuses et brillantes. Dans un tel climat, la nature » entière, toujours vierge et toujours féconde, *tend* sans » cesse à se montrer dans toute sa pureté : et il est na- » turel de penser que là où abonde l'énergie créatrice, » là aussi doivent plus communément se rencontrer les » images de la perfection qui lui est propre. »

M. le Goux de Flaix se plaît à faire le portrait des femmes indiennes, et il y revient encore avec une sorte de prédilection, lorsqu'il les peint à peine voilées par ces schalls si fins de Cachemire, et par ces mousselines appelées *nensouques* et *mallemoles*, qui semblent moins être un vêtement qu'un air léger et vaporeux qui circule et se joue autour de leurs charmes.

Il n'est pas étonnant qu'un pays si favorisé des dons de la nature, qui, à l'exception des mines d'or et d'argent qui lui manquent, ou qu'on n'y exploite point, possède les plus riches productions, parmi lesquelles les perles et les diamans tiennent le premier rang, qui pour s'approvisionner n'a pas besoin d'échange, et peut

par conséquent se passer des autres régions qui ne peuvent se passer de lui, ait fini par attirer et concentrer dans son sein ces mêmes métaux que la nature lui a peut-être refusés, ou que son indolence lui empêche d'arracher à la terre, mais que les autres nations, avides de tout ce qu'il produit, lui apportent en tribut. On jugera de la masse de numéraire que l'Indoustan a accumulée et comme engloutie, par les sommes qu'ont dû certainement coûter les embellissemens du palais des rois de Lahor, ville qui est actuellement sous la dépendance des empereurs Mogols. Voici la description que M. le Goux de Flaix nous donne de la galerie de ce palais :

« Rien dans le monde n'égale la richesse, la magnificence de cette galerie du palais de Lahor ; sa décoration surpasse peut-être tout ce que la brillante imagination des poëtes orientaux a composé dans ce genre ; et le fécond génie de l'auteur des *Mille et une Nuits*, dans ses fantastiques descriptions de ses palais de Fées, semble n'avoir qu'ébauché le tableau de toutes les magnificences qui se trouvent réunies dans celui de Ferokchir (c'est le nom du roi qui l'a fait bâtir). Voici le détail des choses merveilleuses qui s'y voient :

» Les murs et le plafond de la galerie sont revêtus de glaces en cristal de roche, assemblées et réunies avec tant d'exactitude et d'art, qu'on les croirait être d'un seul jet : cela seul est d'un prix inestimable, produit un effet surprenant et admirable, et surpasse toute la richesse des décorations et des ameublemens de tous les palais royaux. Une treille aussi étendue que cette galerie se développe sur les murs, et garnit tout le plafond : elle part de six ceps en or massif, distribués sur les deux longs côtés. Ce travail, en filigrane, est de la plus grande beauté, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la richesse du métal, ou du fini de l'ouvrage, ou de l'immense quantité de pierres précieuses et de perles que l'on y a employées ; car indépendamment de la prodigieuse *quantité* d'agathes, d'émeraudes, de rubis, de saphirs qui forment les grappes de raisin, on y voit

» encore *quantité* d'autres pierres fines avec lesquelles » on a figuré des mouches, des abeilles, et toutes les » espèces d'insectes qui se nourrissent du fruit ou de » la sève de sarment...... Ce superbe ouvrage est arrangé » avec un goût si exquis, que malgré l'éclat de tant de » pierreries, dont le jeu est encore augmenté par leurs » reflets sur les glaces qui les répètent plusieurs fois, au » point de donner de la lueur pendant la nuit, elles » ne fatiguent, n'éblouissent, ni ne choquent la vue. On » évalue la sommé qu'ont coûté ces ornemens à plus » de quinze cents millions de francs. »

Nous ne parlons pas du trône qui était dans la principale pièce de ce palais, et qui fut transporté depuis à Déli, pour ne point trop charger cet article de citations. Il nous suffira de dire qu'il est d'une magnificence et d'une richesse pour le moins égales à celles de cette vigne, et nous nous hâtons de passer à la description de la baignoire du palais de Lahor.

« Cette baignoire est d'agathe orientale, sertie avec » des lames d'or. Sa forme, presque gigantesque, pré» sente la figure d'un de ces bateaux de plaisance dans » lesquels on se promène sur le Gange et les autres » rivières de l'Indoustan, bateaux connus sous le nom » de bazara, qui ont leur poupe très-exhaussée. On peut » imaginer, d'après cela, sa prodigieuse capacité : elle » contient environ huit muids d'eau de rose; car tel » est le raffinement du luxe des Mogols, qui, avant qu'ils » n'eussent fait la conquête de ce pays., menaient la vie » la plus malheureuse et la plus rude dans leurs stériles » et agrestes déserts....... Toutes les autres pièces parti» culières, tant le harem que les salons du palais de » Ferokchir, *correspondent* à la magnificence de cette » galerie; tous les murs brillent de l'éclat de l'or et du » lapis-lazuli dont ils sont incrustés; le beau granit » rouge y *parmente* les moulures des trumeaux, et » quelques portions rentrantes, ainsi que les corniches, » et ajoute à l'embellissement et à la somptuosité de ce » palais. »

Qu'on juge de la richesse d'un pays où l'on a pu, sans l'appauvrir, retirer de la circulation environ quatre à cinq milliards (car, sans compter le prix de la main-

d'œuvre, on ne peut pas évaluer à moins l'or seul qu'il a fallu employer, tant dans le palais de Lahor que dans celui de Déli, pour tous ces ornemens). Ce sont pourtant les denrées de l'Indoustan qui lui ont valu tous ces trésors. L'Europe s'est empressée de lui porter tout son numéraire; et les mines du Nouveau-Monde suffisent à peine à cette émigration des métaux les plus précieux. Les Anglais ont paru sentir plus vivement que les autres peuples le danger de cette perte du numéraire. Las de ne faire que commercer dans l'Indoustan, de n'y avoir que des comptoirs précaires, et sur-tout jaloux des Français qui, sous la brillante administration des Labourdonnais et des Dupleix, avaient porté la compagnie des Indes au plus haut point de prospérité et de grandeur, ils ont voulu renverser notre puissance dans l'Indoustan pour y élever la leur. Après avoir relégué les Hollandais à Batavia, les Portugais à Goa et nous avoir pris Pondichéry, ils n'ont plus voulu se contenter d'un commerce qui ne leur donnait en échange de leur or et de leur argent que des parures frivoles et de vains parfums. A force d'extorsions, de tyrannie, ils sont parvenus à se rendre propriétaires des plus belles provinces de l'Indoustan, et du Bengale presque tout entier, de sorte que toutes les riches productions de cet inestimable pays leur appartiennent. Ils les font recueillir ou ils les recueillent pour leur compte, et les revendent ensuite plus qu'au poids de l'or aux autres nations que leur puissance colossale sur mer empêche d'aller leur disputer leur conquête. Aussi l'or reflue de leurs riches colonies vers la métropole avec une abondance et une rapidité extraordinaire, et malgré la perte des Provinces-Unies de l'Amérique que leur propre avarice a ravies à leur domination, malgré leur dette publique qui est énorme, ils sont le peuple le plus opulent de la terre. Cet état de choses ne peut durer : déjà tous les ports de l'Europe, où les Anglais trouvaient un débouché si facile de leurs marchandises d'outre-mer, et des produits de leurs manufactures, leur sont fermés. Déjà l'horrible banqueroute les menace au milieu de leur or, de leurs perles, de leurs diamans, de leurs toiles, de leurs mousselines, de leurs épiceries, de leurs parfums.

M. le Goux de Flaix s'est efforcé d'une manière indirecte, mais sûre, de diminuer les profits de l'Angleterre sur les productions qu'elle exporte de l'Indoustan. Il nous développe, et nous explique dans son second volume, qui sans doute est moins agréable à lire, mais beaucoup plus instructif, les procédés que les Indous emploient dans la culture de leurs cotonniers, dans la tondaison et la filature des laines de leurs moutons, dans le blanchissage de leurs toiles et de leurs mousselines. Il nous décrit les matières qu'il faut faire tremper avec ces étoffes dans l'eau qui les lave, pour en augmenter la souplesse et l'éclat. Comme plusieurs de nos fabricans cherchent à imiter ces étoffes, et comme dans nos pacages les plus célèbres, ainsi que dans quelques cantons de nos provinces méridionales on tâche déjà de naturaliser, non les moutons du Bengale, mais les mérinos qui en approchent, et qui ont aussi de superbes toisons, et les cotonniers qui donnent à l'Indoustan des fils si superbes et si soyeux, M. le Goux de Flaix révèle à nos manufacturiers les secrets de ceux du Bengale, pour qu'ils deviennent un jour leurs dignes rivaux, et nous fournissent par les progrès successifs de leur industrie, le moyen de retenir notre or, et de ne plus le porter aux Indiens, ou aux Anglais dont ils ne sont que les esclaves. Cette théorie, dont il décrit avec méthode, clarté et précision tous les détails, peut les mener à une excellente pratique: et c'est un des grands moyens d'augmenter nos richesses territoriales. M. le Goux de Flaix nous invite aussi à naturaliser chez nous plusieurs graminées, plusieurs plantes exotiques, et plusieurs arbres indigènes des bords de l'Indus et du Gange, tels que des palmiers de plusieurs genres, et sur-tout le cocotier, qu'un poëte décrit ainsi dans les vers suivans:

D'autres (îles) baissant leur cintre, et relevant leurs bords,
Aux avides marchands qui cherchaient des trésors
Montraient le cocotier, honneur de leur rivage,
Arbre si précieux dans ce climat sauvage,
Noix chère aux nautonniers, dont le tissu secret
Leur donne une eau limpide, et l'amande et le lait,
Nourrit et désaltère, et de toute une troupe
Est le mets, la boisson, et l'assiette et la coupe.

Mais la plante qu'il voudrait sur-tout voir cultiver dans nos provinces méridionales, est la canne à sucre qu'il présume, non sans raison, être originaire de l'Indoustan où elle croît spontanément comme dans les Antilles. Ces vues, d'un bon citoyen, appuyées sur des connaissances physiques et locales, et que des essais heureux peuvent accréditer, ne sont pas des rêves comme ceux de l'abbé de Saint-Pierre. La culture de la canne à sucre prospère dans les royaumes de Valence et de Grenade; et sous l'ancien régime, le défaut d'encouragement l'a seul empêchée de réussir dans le Bas-Languedoc et la Provence.

M. le Goux de Flaix n'est pas entré dans de grands détails sur les différentes dynasties qui ont successivement régné dans l'Indoustan, ni sur les invasions, même modernes, qui ont désolé ces belles contrées. Il s'est plus étendu sur Typpoo-Saïb, et sur-tout sur le célèbre Hyder-Aly-Khan, dans la faveur et la familiarité duquel il paraît avoir vécu. Il s'étend encore avec plus d'intérêt sur *les Checs*, maison de commerce et de Banque, fameuse dans l'Indoustan, qui couvrait, il y a environ trente ans, de ses comptoirs et de ses flottes, toutes les mers et tous les rivages de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe, et qui fut pour les Indiens du dix-huitième siècle, ce que *Jacques Cœur* fut pour les Français du quatorzième.

L'auteur ne paraît pas toujours d'accord avec Raynal sur des objets assez importans. Il ne nous appartient pas de décider entre eux. Souvent on ne regarde pas les objets du même point de vue, et cela suffit pour faire varier les opinions. M. le Goux nous paraît juger avec une grande sévérité le général Lally : il est bien loin de partager l'opinion de M. de Voltaire sur le gouverneur de Pondichéry. Peut-être ses liaisons avec M. de Bussy lui ont-elles donné de grandes préventions contre son rival. Au reste c'est à la postérité à juger en dernier ressort ce grand procès qui est encore sur le bureau, puisqu'il y a eu deux arrêts contradictoires : elle aura peut-être devant les yeux, pour éclairer sa justice, des pièces plus décisives.

Nous regrettons que l'auteur de cet *Essai*, qui dit

avoir eu de fréquens entretiens avec un Brame, n'ait pas puisé à cette source plus de connaissance de la religion et de la philosophie de ces anciens Gymnosophistes, qui ont été les premiers maîtres des prêtres de Memphis et des Mages. Il aurait pu nous donner des éclaircissemens sur le *sanskrit* et le *veidam*, ces deux monumens primitifs de la langue sacrée dont les Brames conservent seuls le dépôt. Malgré ces lacunes qui peuvent être remplies dans une édition subséquente, cet *Essai* mérite des encouragemens. Nous invitons l'auteur à soigner davantage son style qui a quelquefois de l'intérêt et de l'éclat, mais qui souvent est traînant et incorrect. Peut-être dans ces régions lointaines qu'il a si long-tems parcourues, a-t-il perdu ou négligé l'usage de parler ou d'écrire sa langue. Aujourd'hui qu'il est de retour parmi ses concitoyens, il peut reprendre l'habitude de son premier idiôme; et son ouvrage, qui est très-bien pensé, gagnera beaucoup à être mieux écrit.

M. MURVILLE.

LE BARDE DE LA FORÊT NOIRE, poëme imité de l'italien, de M. MONTI, par M. DESCHAMPS, secrétaire des commandemens de S. M. l'Impératrice-Reine, membre de la Légion d'honneur. — Première partie. A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné. — 1807.

ON peut d'avance féliciter le poëte et l'historien à qui l'avenir réserve la tâche glorieuse de chanter les exploits, d'écrire la vie du héros de ce siècle. Un seul écueil les attend, c'est qu'en ne disant que la vérité ils trouveront peut-être des incrédules. Ouvrons, en effet, l'histoire, amusons-nous des rêves de la fable, et rapprochons de *Napoléon* tous les grands hommes célébrés par l'une, tous les demi-Dieux inventés par l'autre, et les Achille, les Thésée, les Alexandre disparaîtront à côté de l'homme incomparable dont les prodiges ont éclaté sous nos yeux.

En attendant que les poëtes et les historiens futurs s'emparent du sujet magnifique que l'âge présent leur prépare et leur recommande, déjà une foule de poëtes

essaient de s'immortaliser en chantant le héros immortel. Parmi les poëmes que nous voyons journellement éclore, il en est un que l'on a sur-tout distingué, celui de M. Monti.

Le sujet qu'il a choisi est la troisième coalition, cette glorieuse campagne terminée par la bataille d'Austerlitz.

Dans le sein de la Forêt-Noire, dans ces mêmes lieux où jadis les Bardes accompagnèrent Charlemagne, habite encore un de leurs descendans qui, voué à l'étude, à l'éducation d'une fille chérie, attend pour prendre sa harpe un conquérant annoncé depuis long-tems et l'égal de celui que ses pères ont célébré. Le moment est venu, le héros des Français s'est éloigné des rives de Boulogne pour accourir sur celles du Danube. Le Barde Ullin, suivi de sa fille qui porte sa lyre prophétique, quitte sa chaumière, monte sur un côteau, voit les premiers combats et les chante. Tel est l'objet qui remplit le premier chant du poëme.

La nuit a succédé à une journée sanglante; les armées ne sont plus en présence, mais le théâtre du combat est couvert de victimes. Ullin brûle du désir de sauver, s'il est possible, quelqu'un des braves dont il a vu les exploits. Il descend de la montagne avec sa fille que son exemple encourage; ils s'avancent ensemble dans cette vallée où la lune éclaire un spectacle affreux : leurs regards se portent sur un jeune guerrier qui respire encore : c'est un français. Ils étanchent son sang et parviennent à le conduire jusqu'à leur asyle. Ces soins ne seront pas perdus. Le jeune homme en concevra plus que de la reconnaissance, et, par suite, le cœur de la jeune personne ne se sera point attendri impunément sur la jeunesse, le courage et le malheur. Cependant le Barde veut savoir quel est le guerrier qu'il a secouru. Il lui demande des détails sur sa naissance; il veut plus, il a combattu lui-même, il aime les récits des combats, et il invite le jeune français à lui raconter les hauts faits de son maître. Ses désirs sont remplis en partie par le récit que commence *Térigny* et qu'il n'interrompt que par l'état d'épuisement où l'ont réduit et ses fatigues et ses blessures.

Tandis que le jeune homme repose, le poëte trans-

porte son lecteur dans un monde purement idéal, et fait passer sous ses yeux un spectacle aussi neuf qu'imprévu. Le résultat de cette scène originale qui remplit le troisième chant tout entier, est de préparer au livre suivant un épisode qui amène les récits dont le cinquième et le sixième chant se composent : l'expédition d'Égypte et le 19 Brumaire.

Ce court exposé peut donner une idée de la marche du poëme, ou plutôt des six premiers chants. Est-ce ainsi qu'Homère, Virgile, le Tasse et Voltaire lui-même ont procédé? Le poëte s'est-il élevé à la hauteur de son sujet? Sa conception est-elle assez féconde? Ayant un vaste espace à parcourir, n'a-t-il, au lieu d'une grande route qu'il pouvait s'ouvrir, pris que de petits sentiers? C'est ce que je n'ose décider. Je me bornerai à dire que le troisième chant est le seul qui m'ait paru vraiment digne de l'Épopée. Je ne propose, au surplus, que des doutes, et s'ils étaient de nature à inquiéter M. Monti, je l'inviterais pour le rassurer à lire les éloges que lui donne M. Deschamps, son traducteur, dans une préface fort bien écrite qu'il a mise en tête de sa version.

Maintenant, je l'avouerai, quelque avantageuse que fût l'idée que j'avais du talent de M. Deschamps, quelque plaisir que j'eusse pris souvent à voir la représentation de ses petites comédies, à lire ses jolis couplets, je ne croyais pas qu'il pût, en quittant le luth de Favart et d'Anacréon, emboucher si facilement la trompette héroïque. L'imitation qu'il vient de publier, prouve évidemment qu'il peut aspirer, en poësie, à tous les genres de succès. Elle offre des tirades excellentes et une foule de beaux vers. Je citerai d'abord ceux-ci :

Au-dessus de Gunsbourg, de son aîle fatale,
L'aigle française atteint sa superbe rivale,
De sa dépouille aux vents livre les vains débris,
Attache sur son corps ses ongles aguerris,
Par ses coups redoublés la fatigue, l'étonne,
Et sur sa double crête ébranlant sa couronne,
La force de céder, de fuir sous le rempart
Qu'Ulm, infidèle abri, présente à ses regards.
Plein de gloire et certain d'une plus riche proie,
L'oiseau victorieux sur Alberk se déploie.

Je n'ai pas besoin de m'arrêter sur ces vers pour en faire sentir le mérite. Je passe au troisième chant, où le poëte original marche appuyé sur la fiction, et a eu le bonheur de rencontrer un imitateur digne de lui. Il est question de la prise d'Ulm; deux monstres s'y étaient réfugiés.

L'un d'eux était la *Peur*, l'autre la *Lâcheté*. Mais avant que la première vînt glacer le courage des Germains, elle avait séjourné en Angleterre.

C'est-là qu'elle régnait ; c'est-là que chaque jour
Montrant sur l'autre bord le héros de la France,
Elle animait partout les apprêts de défense.
Nulle borne à la crainte et nul terme aux travaux:
Ici les pins altiers tombent, et sur les eaux
Retrouvant l'ennemi qu'ils bravaient sur la terre,
Contre les vents encor vont soutenir la guerre;
Tandis que dans leur sein perfide et destructeur
Se cachent le trépas, le fer et la fureur.
Ailleurs des mâts brisés, des voiles, des cordages;
L'art rejoint les débris, répare les outrages;
Vainement leur vieillesse implorait le repos.
Là, s'élèvent des tours, protectrices des flots;
Et leur front hérissé d'une double couronne,
Montre de toutes parts les foudres de Bellone.
Sur les nombreux chemins se presse un peuple entier;
Tout agit, chaque port semble un vaste atelier
Où se mêle, au fracas du flot blanchi d'écume,
Et le cri de la roue, et le bruit de l'enclume,
Le mouvement des mâts, le tumulte des chars,
Les confuses clameurs de Neptune et de Mars;
Prodigieux mélange et d'efforts et d'alarmes,
Tableau sombre, mais vaste, où l'horreur a ses charmes, etc.

J'invite le lecteur à suivre dans l'ouvrage même le cours de ce récit. Il est plein de poësie et de talent. Je lui recommande sur-tout le moment où la Peur entre chez le ministre britannique alors existant, et la peinture que fait le poëte, du cortége qui l'entoure. L'imagination n'y a rien laissé à désirer.

Si je me laissais aller au plaisir de citer, je transcrirais tout ce que Térigny dit du héros français, lorsqu'il raconte ses exploits. Je me borne à ces seuls vers :

En

DEP. DE LA ... 5 cen

En lui tout est sagesse, activité, courage :
Il compte moins de jours qu'il n'obtint de succès.
De l'adulation craignant d'offrir les traits,
La vérité s'alarme en parlant de sa gloire,
Et cherche à l'affaiblir pour aider à la croire.

Quand le poëte parle ainsi, il fait prendre à la poësie le langage de l'histoire.

J'abrége les détails, et revenant sur le mérite de l'ouvrage, je dirai qu'on y trouve d'heureuses fictions, des comparaisons remarquables, une très-belle prosopopée à l'aide de laquelle la France apparaît à Napoléon, et le supplie, dans les termes les plus énergiques et les plus touchans, de quitter l'Egypte, pour venir à son secours et la sauver ainsi que l'Italie. Le poëte italien, dans ces différens passages, semble avoir été inspiré par le héros qu'il chante, et son traducteur partage toujours cette noble et féconde inspiration. V.

VARIÉTÉS.

Théatre Feydeau. — *Reprise de la Fée Urgèle.* — Les comédiens-sociétaires de ce théâtre font de tems en tems quelques fouilles dans leur ancien répertoire. Cette opération est pour eux doublement lucrative ; car si la pièce exhumée se trouve bonne, et plaît encore au public, comme les auteurs sont morts depuis long-tems, il s'en suit que le caissier n'ayant pas de droit à leur payer, la recette lui reste en entier. Je ne fais cette observation que pour disculper les comédiens du reproche qu'on leur a adressé de ne pas assez bien entendre leurs intérêts. Cependant que les sociétaires de Feydeau ne s'y trompent pas, ils peuvent à la vérité faire quelques recettes avec certains ouvrages de leur ancien répertoire, mais les nouveautés seules (quoi qu'on en dise) peuvent alimenter leur théâtre pendant toute l'année.

Je suis loin de ne pas reconnaître tout le mérite de *la Fée Urgèle*, cet opéra comique, de Favart, est écrit d'une manière pure et facile, et bien coupé pour la scène ; on l'avait d'abord attribué à l'abbé de Voisenon, mais je crois que

l'auteur *d'Isabelle et Gertrude*, des *Trois Sultanes*, de *l'Anglais à Bordeaux*, etc., etc., a bien pu faire aussi la *Fée Urgèle*. La musique est de Duni, et quoiqu'elle paraisse aujourd'hui un peu vieille, on entend toujours avec un nouveau plaisir ces airs d'une mélodie si parfaite : *Je vends des bouquets ; Ah que l'amour est chose jolie ;* et *Pour un baiser faut-il perdre la vie*. Mais j'oserai dire aussi que l'on renverrait à l'école un compositeur qui, de nos jours, ferait un chœur comme celui du second acte :

> Ah ! que le tems, que le tems est beau,
> Quel plaisir, quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

La Fée Urgèle, protectrice des chevaliers français, veut déroger en épousant le chevalier Robert, et sous les habits de Marton, bouquetière, se présente à lui; Robert qui la trouve très-jolie, lui propose les vingt écus qu'il a dans sa valise, l'embrasse et renverse ses fleurs; pour ce grand crime le tribunal de la reine Berthe, qui à ce qu'il paraît n'entendait pas la plaisanterie, le condamne à mort, à moins qu'il ne devine ce qui plaît aux dames : comme leurs goûts sont assez variés, le chevalier désespère de remplir la condition qui lui est imposée, et se prépare à mourir; mais la Fée déguisée en vieille femme vient le trouver, lui découvre le fameux secret, et lui fait jurer foi de chevalier de lui accorder en retour ce qu'elle exigera de lui; Robert se présente au tribunal femelle et déclare hardiment que ce qui plaît le plus à toutes les femmes c'est de gouverner et d'être en tout tems maîtresses au logis; les juges reconnaissent qu'il a trouvé le mot de l'énigme, il est absous : la vieille se présente alors, réclame l'exécution de la parole de Robert, et la cour en cornettes faisant droit à sa demande, lui adjuge pour époux celui dont elle a sauvé la vie. La Fée après s'être amusée de la frayeur que cause au chevalier l'agréable perspective d'un mariage aussi bien assorti, se fait connaître à Robert et l'épouse.

Il faut savoir gré à Mme Gavaudan de la peine qu'elle s'est donnée pour remettre cet ouvrage à la scène, et tout en lui donnant les éloges que mérite son zèle, je puis lui dire

que le rôle de la Fée Urgèle m'a paru trop fort pour ses moyens. Gavaudan représente bien le chevalier Robert. En résumé je doute que cette reprise ait autant de succès que celles de *Richard*, et du *Roi et le Fermier*.

Théâtre des Variétés. (*Ci-devant Montansier*). IIe représentation de M. *Desortolans*.—Il n'y a qu'heur et bonheur en ce monde. M. *Desortolans* a été sifflé à la seconde représentation, et le *Tocsin*, très-mauvais vaudeville que l'on donnait ensuite a été applaudi. Je puis bien assurer que je jouerais à pair ou non celle de ces deux pièces à laquelle je devrais donner mon suffrage ; je crois même que si j'étais forcé de choisir, je préférerais M. *Desortolans* à l'insipide ouvrage appelé le *Tocsin*. M. *Desortolans* est un jeune homme de Périgueux qui vient à Bordeaux pour y épouser la nièce d'un vieux marin; comme le périgourdin est un niais renforcé, il est de règle que la demoiselle ait un amant, que cet amant soit aimable et secondé dans ses entreprises par un valet adroit, tandis que M. *Desortolans* n'a pour soutien qu'un *Jockey de soixante ans*, encore un peu plus imbécille que son maître. Tout l'esprit étant, suivant l'usage, du côté de l'amant préféré, et toute la sottise du côté du périgourdin, le lecteur devine que ce dernier est éconduit : il l'est pour une grosse bévue, pour avoir fait la cour au valet de son rival déguisé en fille. Les amans sont unis, heureux, mais l'auteur ne l'est pas, car malgré Brunet chargé du rôle de M. *Desortolans*, en dépit d'une forte cargaison de calembourgs, la pièce a été sifflée. Ah ! mon Dieu, sur quoi faut-il compter désormais si des jeux de mots et Brunet ne suffisent plus pour dispenser les auteurs de Montansier d'avoir de l'esprit ? Les habitués de ce théâtre assurent que cette chûte est l'ouvrage de quelques auteurs qui voudraient y régner seuls et ne peuvent y souffrir de rivaux.

Je voudrais bien donner une idée de ce que c'est que le *Tocsin*, mais l'entreprise est trop forte pour moi, et je conviens franchement que n'y ayant rien compris, je ne puis en rendre compte.

LITTÉRATURE. — *Lettre de feu M.* DE RIVAROL *à Mme* DE F**, *en lui envoyant du baume de la Mecque* (1).

**, 27 octobre 1796.

MADAME, puisque vous ne m'envoyez pas votre flacon, je prends le parti de vous envoyer le mien, d'autant plus que, réflexion faite, il me reste assez de baume pour le donner tout, pas assez pour le partager :

Voilà ce baume de la Mecque
Dont l'Orient fait si grand cas,
A qui plus d'une beauté grecque
Doit le secret de ses appas,
Et qui sans vous ne quittait pas
Le fond de ma bibliothèque.

J'ai pourtant hésité à vous l'envoyer, en songeant combien les propriétés de ce baume vous sont inutiles;

Car ce n'est point de l'Arabie
Que vous avez reçu cette fleur de beauté
Qui ne vous sera pas ravie :
La nature vous fit dans un jour de gaîté;
Flore depuis vous a servie,
Et le printems, son député,
S'est chargé seul de votre vie;
En si brillante compagnie,
Je conçois bien en vérité
Que l'on dédaigne ou qu'on oublie
Un ingrédient inventé
Pour les teints de la Géorgie;
Car au fond l'art le plus vanté
N'est qu'un besoin, et l'industrie
Est mère de la pauvreté.

Votre opulence n'a donc que faire de cet ingrédient; il ne vous faut ici drogue ni recette, et j'en suis bien fâché :

Ah! si vous ne saviez que feindre,
Si votre éclat n'était que fard,
Si votre esprit n'était qu'un art,

(1) Cette pièce nous a été envoyée comme inédite. Mais nous savons qu'elle a été publiée, il y a six ou sept ans dans un Journal peu répandu. Elle est donc peu connue.

Vous ne seriez pas tant à craindre :
On peut braver les airs vainqueurs
Et les armes d'une coquette,
Qui n'a pour attaquer les cœurs
Que l'arsenal de la toilette :
Mais vous plaisez sans y penser,
Et votre indolente ignorance ;
Qui ne connaît pas sa puissance
Ne sait que trop bien l'exercer.

C'est ainsi que vous me faites du mal paisiblement et innocemment ; il est vrai que le baume de la Mecque a la propriété de fermer une blessure en moins de rien, que c'est avec lui qu'on fait le vrai taffetas d'Angleterre, et que Mahomet lui doit ses plus grands miracles, mais je vous défie de vous en servir avec autant de bonheur que lui :

Sachez, vous qui lancez des traits
Dont les atteintes sont si sûres,
Qu'il n'existe point de secrets
Qui guérissent de vos blessures.

Voilà donc deux propriétés de ce suc divin aussi inutiles à vous qu'aux autres ; mais il lui reste encore (car il faut que je vante mon baume) d'être le premier des aromates : l'antiquité lui donnait le pas sur tous les parfums ;

A ce titre il vous était dû :
Vénus n'en reçut pas de plus doux sur la terre ;
Mais avec vous c'est tems perdu :
Votre divinité sévère
Se moquera de sa vertu ;
Vous encenser n'est pas vous plaire.

A force de parler, je découvre pourtant à cette fameuse résine une vertu à votre usage ; c'est qu'elle est admirable pour les poitrines délicates ; songez que vous allez passer l'hiver au 5e degré de latitude nord : vos poumons pourraient bien avoir à souffrir de ce froid rigoureux qui va, dit-on, jusqu'à fendre les pierres :

Aussi quand vos beaux yeux, à travers vos carreaux,
Verront, en clignotant sous leurs noires paupières
Nos humbles toits et leurs gouttières
Se charger de brillans cristaux ;
Quand les belles de **, au fond de leurs traîneaux

Auront placé leurs gros derrières,
Et qu'elles y seront moins fières
De leurs amans transis que de leurs grands chevaux;
Quand vous lirez dans les journaux
Que les Naïades prisonnières
Dans leur lit immobile ont suspendu leurs eaux,
Et que des chars tremblans ont tracé des ornières
Où voguaient d'agiles vaisseaux;
Lorsqu'un des envoyés des trois Sœurs filandières
Le catarrhe viendra livrer ses fiers assauts
Au lourd habitant des bruyères
Que l'E** arrose de ses flots,
Alors gardez le coin de vos brûlans fourneaux:
N'allez pas imiter les modes meurtrières
Des épais descendans des Germains et des Goths,
Qui des deux Océans gardent mal les barrières,
Gens qui feraient fort à propos
S'ils nous empruntaient nos manières,
Et s'ils nous prêtaient leurs lingots,
Mais dont les humides cerveaux
Nés pour les fluxions et non pour les bons mots,
Ont la pesanteur des métaux
Qu'ont entassés leurs mains grossières;
Gens qui trafiquent de nos maux,
Fripons toujours anciens, Fripons toujours nouveaux,
Nous volant tout hors nos lumières;
Qui, se croyant subtils, quand ils ne sont que faux,
Veulent marcher sous deux bannières,
Et suivant du calcul les timides lisières,
Craignent à la fois les panneaux
Des **, leurs dignes rivaux,
Et les sanglantes étrivières
Que Paris doit à leurs travaux.
Quand la mort confondant leurs ames financières,
Les fait enfin passer de leurs sales bureaux
Dans ses étroits et noirs caveaux,
On les voit cheminer devers leurs cimetières
En uniforme de corbeaux,
Et descendre à pas lents dans ces tristes carrières,
A la lueur de cent flambeaux,
Escortés de porte-manteaux
Dont ils ont acheté les pleurs et les prières,
Et les crêpes, et les chapeaux;
Malheureux qui sont assez sots
Pour ne décorer que leurs bières;

Et qui sont mieux dans leurs tombeaux
Qu'ils n'ont été dans leurs tanières.

Comme vous n'avez ni leur mauvais goût, ni leurs robustes fibres, et que vous n'êtes pas femme à vous consoler de la mort, dans l'espoir que votre enterrement pourra nous ruiner en édifiant les ***, je me flatte que vous laisserez-là, et leurs courses à chariots découverts, et leurs repas, et leurs visites : songez-y donc,

Le ciel dans sa magnificence
Vous garantit votre beauté ;
Le Tems qui signa le traité,
Respectera cette assurance ;
Mais il laissa votre santé
Entre les mains de la Prudence.

Si vous n'oubliez pas mes avis, vous ferez fréquemment un air nouveau avec des fumigations aromatiques ; cet air artificiel que j'ai opposé avec succès aux brouillards de Londres, vous sera très-salutaire :

Il vous conservera cette *touchante voix*
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois...
Ce dernier vers est de *Zaïre ;*
Je n'ai pas craint de le citer ;
On fait très-bien de répéter
Ce qu'on ne saurait mieux dire :
Sans doute quand il fit ces vers brillans et doux,
Voltaire était prophète et ne peignait que vous.

Au reste, quand vous aurez brûlé, respiré, avalé tout ce baume, n'allez pas jeter la petite phiole : elle aura un emploi que vous ne lui soupçonnez guères ; gardez-la, je vous prie, je pourrai en avoir affaire :

Il faut tout craindre ; on peut tout croire :
Si jamais je perds la raison
Comme le bon Roland, d'amoureuse mémoire,
Je prétends qu'elle ira loger dans ce flacon,
Heureuse de troquer la gloire
Contre une si douce prison.

Beaux-Arts. — *Réfutation sur un point de l'art concernant la découverte de la peinture à l'huile.*

Parmi les objets rares et précieux dont S. M. l'Empereur vient d'accroître les fameuses collections de son Muséum

on remarque un tableau qu'on attribue à Jean Van-Eyck, né à Masseyck vers l'an 1373, mort à Bruges en 1441. Le goût dominant de ce tableau se trouvant très-conforme avec celui que l'on retrouve dans les productions d'Isaël Van-Mechel, ou Mecken ; de Van-Ouwater, des autres artistes contemporains qui ont décoré les églises de la Westphalie, l'évêché de Munster et d'Osnabruck; il ne serait pas difficile de fixer l'époque de ce chef-d'œuvre d'imitation, d'expression et de vérités naïves, si l'on formait quelques doutes sur son auteur.

Selon la vieille tradition des Italiens, Van-Eyck est le premier qui a introduit l'huile dans la couleur, et sans autres preuves authentiques, les historiens lui ont conservé l'honneur de cette découverte ; mais les recherches qui ont été faites en Allemagne dans le courant du siècle dernier le reculent déjà à une époque bien plus éloignée. Ces recherches sont dues en grande partie au conseiller Ritcher, antiquaire distingué, lequel jeta sur cet objet d'assez vives lumières pour donner matière à une savante dissertation de M. ***, imprimée à Brunswick en 1774. Plusieurs années après M. Mechel fit paraître, dans un nouvel arrangement de la galerie de Vienne, des tableaux peints à l'huile, dont le plus ancien date de 1292, près de cent ans avant la naissance de Van-Eyck. Il est de Thomas Mutini, gentilhomme bohémien, et représente en trois compartimens des sujets de dévotion dans le goût du tems.

Ainsi la peinture à l'huile, dont on retrouve des traces dans le treizième siècle, n'a passé chez les autres nations qu'après avoir été pratiquée avec succès par les Flamands, principalement par Van-Eyck qui se fit une réputation bien méritée peu après l'époque de la régénération des beaux-arts en Europe : voilà ce qui a donné lieu aux anciennes chroniques d'Italie de débiter que ce célèbre artiste était l'auteur d'une découverte qui surpassait de beaucoup les moyens plus généralement employés jusqu'alors, et qui d'ailleurs ouvrait une source intarissable de richesses à l'Univers.

M. Gault de Saint-Germain.

NÉCROLOGIE. — *Notice sur M. Blin de Sainmore.* — Adrien-Michel-Hyacinthe Blin de Sainmore, né à Paris, y est mort le 26 septembre 1807. Il était âgé de 64 ans, s'il faut en croire les journaux. Mais il y a erreur; car il serait né en 1743; et ce fut en 1752 qu'il débuta dans la carrière des lettres. Son premier ouvrage est intitulé: *La Mort de l'Amiral Bing*, poëme.

En 1760, il publia *Sapho à Phaon*, héroïde; ce n'est point une traduction, mais une imitation très-libre de l'héroïde qu'Ovide a laissée sur le même sujet. Cette héroïde fut suivie de plusieurs autres: 1760, *Biblis à Caunus*; 1761, *Lettre de Gabrielle d'Estrées à Henri IV*; 1766, *Jean Calas à sa femme et à ses enfans.*

Deux ans après il fit paraître un recueil de ses héroïdes sous le titre de Seconde édition; la troisième est de 1778; la quatrième de 1774; cette dernière contenait aussi les deux pièces suivantes que l'auteur avait publiées dans l'intervalle: 1773. *Lettre de la Duchesse de la Vallière à Louis XIV, précédée d'un abrégé de sa vie*; 1771. *Epître à Racine.* Cette Épître avait été envoyée au concours pour le prix de poësie à l'Académie française. L'Académie cependant n'eut aucune connaissance de la pièce. Ce fut cette circonstance qui décida l'auteur à la faire imprimer.

M. Blin de Sainmore donna, en 1773, la tragédie *d'Orphanis* en cinq actes et en vers; elle fut représentée pour la première fois le 25 septembre, elle eut du succès et a été réimprimée en 1800: nous ne savons pourquoi les auteurs d'une *Biographie moderne* prétendent que Laharpe avait accordé son suffrage à cette pièce en disant *qu'elle aurait un vrai talent.* Ils ont fait dire à Laharpe ce qu'il aurait dû dire et non ce qu'il a dit (voyez sa *Correspondance*, t. 3, p. 132). Laharpe auteur tragique a été plus que sévère pour les auteurs tragiques ses contemporains.

M. Blin de Sainmore a été l'éditeur de *l'Elite des Poësies Fugitives*. 3 vol. pet. in-12. (M. Luneau de Boisjermain ajouta depuis 2 vol. à ce Recueil qui a été imprimé plusieurs fois.)

Voici la liste des autres ouvrages de M. Blin de Sainmore.

1774. *Requête des Filles de Selency* à la Reine au sujet de la contestation qui s'est élevée entre le seigneur et les habitans de cette paroisse relativement à la fête de la Rose.

1776. *Joachim*, ou le Triomphe de la piété filiale drame en trois actes et en vers, suivi d'un Choix de poësies fugitives.

1788. Eloge historique de G. L. Ch. d'Herbault patriarche évêque de Bourges.

An VI. *Histoire de Russie*, depuis l'an 862, jusqu'au règne de Paul I^er^, représentée par figures gravées par David d'après Monnet, accompagnées d'un précis historique par Blin de Sainmore; 1 vol. in-4°.

Le second a paru en l'an XII.

Plusieurs Recueils et les *Almanachs des Muses* contiennent des pièces fugitives de M. Blin de Sainmore. Dans l'*Almanach des Muses* de 1765 on trouve *Le retour d'Apollon*, pièce adressée au cardinal de Bernis. Il était difficile de pousser plus loin la flatterie.

Quelques journaux conttennent différens morceaux de M. Blin de Sainmore. Le 11 septembre (15 jours avant sa mort) il fit insérer dans *la Revue*, *des Observations sur la tragédie d'Inès de Castro*, et sur la manière de rendre quelques passages du rôle d'Inès.

M. Blin de Sainmore avait été historiographe de l'ordre du Saint-Esprit, et était depuis l'an XIV; conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Il s'était mis sur les rangs pour une place à l'Institut quand la mort l'a frappé.

A. J. Q. B.

Notice sur feu M. Chéron. — L. C. Chéron-La-Bruyère, préfet du département de la Vienne, est mort, à Poitiers, le 13 octobre 1807, à quarante-six ans. Nommé en 1791 député suppléant du département de Seine et Oise à l'Assemblée nationale législative, il y entra sur le champ à la place de M. Lebreton qui donna sa démission. Mis au nombre des suspects en 1793, il ne recouvra sa

liberté qu'après le 9 thermidor an II. Eu 1789, il avait fait représenter (le 10 mars) *l'Homme à sentimens, ou le Tartuffe de mœurs*, comédie en cinq actes et en vers, imité de l'anglais. M. Shéridan, l'un des plus célèbres orateurs du parlement britannique, est auteur de la pièce originale intitulée : *The School for scandal.* La pièce fut reprise en l'an IX et imprimée. L'auteur avait gardé l'anonyme.

En germinal an XIII, cette pièce fut remise sous le titre de : *Le Tartuffe de mœurs*, et elle fut alors imprimée sous ce seul titre avec le nom de l'auteur, qui a été le collaborateur de M. Picard dans *Duhautcours, ou le Contrat d'union.*

On doit encore à M. Chéron une traduction, la seule complète, de *Tom-Jones*; et celle des *Lettres d'Elisabeth Hamilton sur les principes élémentaires de l'éducation.*

M. Chéron était neveu de M. l'abbé Morellet.

A. J. Q. B.

Notice sur feu M. Desbois. — M. Desbois, de Rochefort, ancien évêque d'Amiens, membre de l'Académie de la Rochelle, frère d'un médecin distingué, de même nom, qui a publié quelques ouvrages, vient de mourir à Paris. Ses funérailles, célébrées avec tous les attributs de la dignité pontificale, avaient attiré beaucoup de personnes qui se rappelaient avec attendrissement ses qualités bienfaisantes. On n'a pas oublié qu'étant curé de Saint-André-des-Arcs, pendant les rigoureux hivers de 1784 et 1788, M. Desbois convertit en chauffoirs publics les appartemens de son presbytère, devenus jour et nuit l'asyle d'une foule de pauvres et d'ouvriers manquant de travail, auxquels il faisait distribuer du pain et de la soupe. Pour subvenir à ces dépenses, il vendit sa bibliothèque, son argenterie, sa montre, donna son linge, ses habits, et même ceux de ses domestiques, avec promesse de les remplacer dans des tems plus heureux. Il fonda une maison de charité à laquelle, par son testament, il lègue encore une somme d'argent.

Devenu évêque d'Amiens en 1791, un de ses premiers traits, en arrivant dans son diocèse, fut d'offrir une partie de ses revenus à quelques anciens chanoines qui refusaient de communiquer avec lui, et qui se trouvaient dans le besoin. Sa joie fut de voir qu'ils acceptaient ses dons. Pendant les années orageuses de la révolution, il fut traîné dans les cachots où il languit pendant vingt-deux mois. Pour l'humilier davantage, on l'avait placé avec d'infames prostituées. Il fut désolé de ce raffinement de cruauté. — M. Desbois a fourni plusieurs morceaux dans

l'Encyclopédie par ordre de matières, entr'autres, l'article *Cimetière*, dans lequel il réclama fortement contre l'abus des inhumations dans les villes et dans les églises. Des gens riches qui prétendaient, même après leur mort, ne pas être confondus avec le vulgaire des pauvres humains, voulaient être enterrés dans telle ou telle chapelle. C'était un source de revenus pour les fabriques et le clergé; il fallait donc s'attendre à rencontrer des obstacles qui n'arrêtèrent pas le zèle de M. Desbois. Il démontra l'abus d'un usage qui, sous prétexte de respect pour les morts, compromettait la santé des vivans, provoqua la suppression de tous les cimetières placés dans l'intérieur de Paris, et concourut efficacement à les faire établir hors des barrières. Ces idées utiles sont consignées dans l'article de l'Encyclopédie qu'on vient de citer.

Les honneurs funèbres rendus à M. Desbois, qui rappelaient la dignité dont il était revêtu et les vertus qu'il avait pratiquées, forment un contraste frappant avec les outrages prodigués par des ecclésiastiques frénétiques de Nancy, à un homme non moins vénérable que M. Desbois; c'est l'ancien évêque de cette ville, et membre de l'Académie, M. Nicolas; dont on a lu une Notice nécrologique dans *la Revue*. Le maire, le commandant, les membres de l'Académie et 12000 personnes assistaient au convoi de cet homme de bien qui emporte leur estime et leurs regrets. Si l'on ne nomme pas les coupables qui jusque dans le tombeau poursuivent celui dont le crime est d'avoir fait, dix ans plus tôt, un acte de soumission aux lois, que d'autres ont fait dix ans plus tard, ils doivent savoir gré de la réticence. Bornons-nous à dire que là où n'existent pas la justice, la charité, là n'existe pas la vérité. G. S,

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg*, 14 *Octobre*. — D'après un manifeste de S. M. l'Empereur, toutes les milices convoquées à l'occasion de la dernière guerre ont été dissoutes, et les armes de ces troupes déposées dans les arsenaux. Tout homme tué ou mort pendant la durée de la campagne, sera compté au propriétaire de la terre à laquelle il appartenait comme une recrue qu'il aura fournie, et départie sur la première levée.

ESPAGNE. — *Madrid*, 1er *Novembre*. — On n'a pas lu sans étonnement, dans les dernières feuilles publiques, les détails d'un complot dont les annales sanglantes de l'histoire offrent

peu d'exemple. Le fils du roi d'Espagne, le prince des Asturies, est accusé d'être le chef d'une conspiration qui devait ôter la vie à son père. Cette conspiration a été heureusement découverte, et le prince est arrêté. Le 31 octobre, il a été lu dans une séance extraordinaire, tenue par les membres des différens Conseils, une adresse de Sa Majesté Catholique. En voici les principaux traits : « Je vivais tran-
» quille au sein de ma famille quand une main inconnue
» me dévoile le plus énorme plan, le plus inattendu qui se
» tramait contre ma personne dans mon propre palais. Ma vie
» était une charge pour mon successeur qui, préoccupé,
» aveuglé, et abjurant tous les principes de la religion et
» de l'amour filial, avait adopté un plan pour me détrô-
» ner. J'ai voulu m'assurer par moi-même de la vérité
» de ce fait. L'ayant surpris dans mon appartement, j'ai
» mis sous ses yeux les chiffres d'intelligence qu'il recevait
» des malveillans. J'ai appelé à l'examen le chef du Conseil,
» je l'ai associé aux travaux des autres ministres pour qu'ils
» prissent avec la plus grande diligence leurs informations.
» Il en est résulté la connaissance de différens coupables
» dont l'arrestation a été décrétée. »

Depuis ces mesures, le prince des Asturies a écrit à S. M. Catholique des lettres pleines de soumission, où il témoigne le plus profond repentir et dans lesquelles il invoque la clémence de son père. — S. M. n'a pas pu tenir contre la voix de la nature, il a pardonné à son fils. Voici la copie de la lettre par laquelle le roi accorde ce pardon :

« En conséquence des lettres de mon fils, et à la prière
» de la reine, mon épouse bien-aimée, je pardonne à mon
» fils, et il rentrera dans ma grâce dès que sa conduite me
» donnera des preuves d'un véritable amendement dans ses
» procédés. J'ordonne aussi que les mêmes juges qui ont
» entendu dans cette cause depuis le commencement, la
» continuent, et je leur permets de s'adjoindre d'autres col-
» lègues, s'ils en ont besoin; je leur enjoins, dès qu'elle sera
» terminée, de me soumettre le jugement, qui devra être
» conforme à la loi, selon la gravité des délits et la qualité
» des personnes qui les auront commis; ils devront prendre
» pour base, dans la rédaction des chefs d'accusation, les

» réponses données par le prince dans l'interrogatoire qu'il » a subi ; elles sont paraphées et signées de sa main, ainsi » que les papiers, écrits aussi de sa main, qui ont été saisis » dans ses bureaux. Cette décision sera communiquée à mes » conseils et à mes tribunaux, et on la fera circuler à mes » peuples, afin qu'ils y reconnaissent ma pitié et ma justice, » et pour soulager l'affliction où ils ont été jetés par mon » premier décret ; car ils y voyaient le danger de leur sou-» verain et de leur père, qui les aime comme ses propres » enfans, et dont il est aimé. »

Signé, D. Bartholomé Munoz.

(INTÉRIEUR).

Fontainebleau. — L'échange des ratifications d'une convention qui a été conclue entre la France et l'Autriche, à eu lieu le 10 de ce mois à Fontainebleau entre M. de Champagny et M. de Metternich. —Par cette convention, la place de Braunau sera évacuée avant le 10 décembre par les troupes françaises et remise à l'Autriche. La province de Montefalcone est cédée par l'Empereur à l'Autriche : ainsi les limite du royaume d'Italie avec les Etats autrichiens seront le Thalweg et l'Isonzo.

—S. M. l'Empereur a quitté Fontainebleau le 16 novembre à quatre heures du matin, pour passer quelques jours à Milan et à Venise. Elle sera de retour dans les premiers jours de décembre. S. M. l'Impératrice est arrivée le même jour à Paris.

Paris.—Le *Moniteur* du 13 novembre contenait, sur la conduite du ministère anglais, des détails très-intéressans ; après avoir examiné dans cet article combien avaient été honteuses et funestes à l'Angleterre ses quatre dernières expéditions, on démontre combien son alliance était fatale aux puissances qui avaient la pusillanimité de s'allier avec elle. On s'exprimait en ces termes sur le sort du Portugal : « Le prince » régent de Portugal perd son trône, il le perd influencé » par les intrigues des Anglais, il le perd pour n'avoir pas » voulu saisir les marchandises anglaises qui étaient à Lis-» bonne. La chûte de la maison de Bragance restera une » preuve que la perte de quiconque s'attache aux Anglais est

» inévitable. » — Le même article annonçait que l'Empereur d'Autriche avait déclaré la guerre à l'Angleterre. En conséquence lord Pembroke était parti de Vienne. (La longueur de cet article nous empêche de l'insérer en entier).

Actes administratifs. — S. M. a tenu un conseil dans lequel elle s'est fait présenter le budjet de la ville de Paris; elle a ordonné que les fonds fussent assignés pour que dans le courant de l'année prochaine tous les grands marchés de Paris eussent des galeries couvertes;

Que la rue de Tournon fût percée;

Que la percée du quai et le déblaiement du pont Saint-Michel fussent achevés;

Que quatre grandes tueries fussent construites pour débarrasser la ville de Paris des quarante tueries existantes qui donnent lieu à des accidens, sont nuisibles à la santé et contraires à une bonne police;

Que la coupole de la halle au blé fût reconstruite;

Enfin que des thermes ou bains publics fussent solidement contruits près de la Seine.

— Un réglement du 1er novembre fixe le mode d'administration à suivre pour les quatre grands théâtres. Ils seront désormais soumis à un officier de la maison de l'Empereur qui aura le titre de *surintendant des spectacles* (M. de Remusat, premier chambellan, a été nommé à cette place). — La police sur le personnel des théâtres, sera exercée, à l'Académie Impériale de musique, par un directeur, et dans les autres théâtres par les personnes qui en ont été chargées jusqu'à ce jour. — Les fautes d'insubordination de la part des sujets, ou l'inexactitude dans le service, seront punies par une amende ou les arrêts s en quelques cas par la prison. — Toutes les entrées de faveur sont supprimées aux quatre grands théâtres.—Les autres articles sont relatifs aux budjets des théâtres, à l'examen de leurs comptes, spécialement de ceux de l'Académie Impériale de musique, etc., etc.

D.

ANNONCES.

Galerie antique, ou Collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques, gravée au trait et accompagnée d'un texte historique et descriptif; par M. Legrand, architecte des monumens publics. Douzième livraison, formant le complément du premier volume consacré aux monumens de la Grèce. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Cette livraison contient les quatre dernières planches des bas-reliefs de la frise du *Monument de Lysicrates*, ou *Lanterne de Démosthène*; plus cinq autres planches qui contiennent tous les détails d'un portique d'ordre dorique, érigé à Athènes du tems d'Auguste. On remarque dans cet ordre des différences sensibles avec celui du Parthénon et ceux des Propylées,

Le texte donne la description de ce portique que l'on n'oserait affirmer avoir appartenu à un temple, un prétoire, un *agora*, ou *marché public*.

L'importance et la quantité des monumens, types originaux de l'architecture grecque, que renferme ce volume, doit le faire rechercher des amateurs, et l'on peut dire que seul, il compose un cours complet où les trois ordres grecs, dorique, ionique et corinthien sont démontrés par les plus beaux et les plus riches exemples.

Le prix de chaque livraison de l'ouvrage est de 8 fr., papier grand raisin ordinaire; de 12 fr. sur papier d'Hollande; et de 40 fr. les planches au lavis à l'encre de la Chine.

Œuvres choisies de M. le Franc de Pompignan, de l'Académie française. Deuxième édition. Un vol. in-12, avec le portrait de l'auteur. Prix, 3 fr., et 4 fr. 20 c. franc de port. A Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1; et à Liége, chez Lemarié, imprimeur-libraire.

Mémoires de la Vie galante, politique et littéraire de l'abbé Aunillon Delaunay du Gué, ambassadeur de Louis XV près l'électeur de Cologne. Deux vol. in-8°. Prix, 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port. Chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur.

ERRATA DU N° 330.

Page 305, *lig.* 10, dégagé; *lisez:* dégagée.
Ibid., *lig.* 34, j'ignore la cause; *lisez:* j'honore.
306, *lig.* 28, a youth frolicks; *lisez:* a youth *of* frolicks.

(N° CCCXXXII.)

(Samedi 28 Novembre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

CHANT TRIOMPHAL

POUR LE RETOUR DE LA GRANDE ARMÉE (1).

CHŒUR.

Les voici ! réunissez-vous,
Heureuses femmes, tendres mères !
Ces vainqueurs, ce sont vos époux,
Ce sont vos enfans ou vos frères.

Quand ces intrépides soldats,
Triomphant d'abord de vos larmes,
Au premier signal des combats,
Se sont élancés sur leurs armes,
Vous leur disiez, dans un transport
Que leur valeur n'a pas dû croire :
Français, vous courez à la mort !....
Français ils volaient à la gloire !

CHŒUR.

Les voici ! etc.

Du Nord les éternels frimats,
Du Midi les feux implacables
N'ont pu fermer leurs durs climats
A ces vainqueurs infatigables.

(1) Ce Chant, dont la musique est de M. Méhul, a été exécuté à l'arrivée de la Garde impériale, le 25 novembre dernier.

A la fierté compagne du courage,
Dans une victime du sort.

M. Ginguené.

ÉPIGRAMME.

LE DORMEUR A L'ACADÉMIE.

La Condamine était sourd, on le sait.
Donc, devant lui ce qu'on lisait
N'était pour lui ni beau, ni bon, ni nécessaire.
N'entendant rien, que restait-il à faire?
Dormir, et c'est ce qu'il faisait.
Le sommeil fait passer si doucement la vie.
Le jour que de Damon les vers qu'on couronna
Furent lus à l'Académie,
Tout le monde le remarqua,
Le besoin de dormir saisit La Condamine.
Les uns riaient, d'autres faisaient la mine;
Lorsqu'à son voisin le montrant,
Un membre jovial du Sénat littéraire
Se mit à dire plaisamment:
Qu'il est heureux notre confrère!
Sur mon honneur, on dirait qu'il entend.

M. Jouyneau-Desloges.

ÉNIGME.

Il fut un tems où j'étais en honneur,
Alors d'un voile impénétrable
Heureux amant je cachais ton bonheur,
Et ton bonheur en était plus durable.
De la jeune beauté dans un cercle nombreux,
J'étais aussi le compagnon fidèle,
Lui parlait-on? Elle baissait les yeux;
J'en avais plus de charme, elle en était plus belle;
Et si par fois on enfreignait mes lois,
Un instant oublié, mais toujours auprès d'elle
Je reprenais bientôt mon empire et mes droits.
Que les tems sont changés! On me fuit et je crois
Que pour long-tems ma personne est bannie,
Je plaisais, à présent j'ennuie
Et suis réduit à me cacher.

Si tu veux me trouver, ne vas point près des femmes :
Peut-être que long-tems tu pourrais m'y chercher,
A l'égal de la mort je suis haï des Dames ;
Ne viens pas dans les camps, car je crains le canon ;
Mais dans les bois, à l'abri d'un vallon
Qu'ont respecté cent ans et les vents et l'orage ;
Près de paisibles eaux sous un tranquille ombrage,
Si tu m'en crois, viens diriger tes pas,
Sur-tout sois seul et tu me connaîtras.

LOGOGRIPHE.

Pour me former il faut du feu,
Avec cinq pieds je suis fragile,
Avec quatre je suis un jeu,
Avec trois une plante utile,
Avec deux un pronom, avec un seul je suis
Le nombre de mes pieds multiplié par dix.

CHARADE.

Trois de mes pieds entrent dans l'Iliade,
Un seul est dans Homère, et tous dans Ilion :
C'est indiquer assez qu'on doit chercher mon nom
Au milieu des débris de l'ancienne Troade :
J'ajoute qu'en mon sein l'on trouve un animal ;
Mets une F à sa place, et je suis végétal.

*Mots de l'*Énigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Eponge*.

Celui du Logogriphe est *Course*, où l'on trouve *ours*, *rose*, *cour*, *roue*, *or*.

Celui de la Charade est *Mur-mure*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

LA MORT DE SOCRATE (FIN).

(Dans la scène douzième, les disciples s'entretiennent des qualités de Socrate et des obligations que chacun d'eux lui a en particulier).

SCÈNE TREIZIÈME.

SOCRATE, LES MÊMES.

SOCRATE *(d'un air riant).*

Maintenant je suis prêt.

CRITON *(d'un air triste).*

Socrate, vous avez refusé la robe d'Appollodore. Dites-nous comment voulez-vous que nous vous rendions les derniers devoirs?

SOCRATE.

Comme il vous plaira, pourvu que je ne vous échappe point. Pensez-vous que quand j'aurai bu le poison, je demeure encore ici? Assurément ce ne sera point Socrate que vous verrez alors mettre en terre ou sur le bûcher : disposez donc de ces choses à votre fantaisie ou plutôt selon la coutume.

CRITON.

N'avez-vous rien à me commander pour vos femmes et vos enfans?

SOCRATE.

O Criton! je croirais faire tort à notre amitié.

CRITON.

Et pour nous tous?

SOCRATE.

Rien, mes amis, si ce n'est que vous ayez soin de vous-mêmes, parce que vous ne sauriez me faire un plus grand

plaisir ; au contraire si vous négligez et si vous n'agissez pas suivant les discours que nous avons tenus, quand vous me promettriez maintenant beaucoup, vous ne feriez cependant rien pour moi (*il regarde autour de lui*). Qu'écrivez-vous donc là, jeune et modeste Xénocrate? vos réflexions?

XÉNOCRATE.

Oh non! mon père! ce sont les vôtres, pour en profiter.

SOCRATE.

Vous aimez mieux vous distinguer par de bonnes actions que par de belles paroles. Vous ressemblez au figuier dont les fruits sont délicieux au-dedans quoiqu'il ne montre pas de fleurs au-dehors (*d'un air plein de joie*). Ah! voici le signal de mon départ.

CRITON.

De quoi parlez-vous, Socrate ?

SOCRATE.

Voyez-vous ce rayon qui entre par le soupirail et se repose sur cette toile d'araignée ? Tous les soirs il me visite. Quand il sera environ à ma hauteur, il disparaîtra ; le soleil sera couché, et je me lèverai pour l'éternité.

(Les disciples émus, regardent les uns le rayon ; d'autres Socrate ; d'autres mettent un pan de leur manteau sur leurs yeux).

SOCRATE.

Ce rayon m'a souvent fait naître des réflexions consolantes au milieu de ce noir cachot. D'abord j'y ai reconnu la bonté des Dieux qui m'y envoient de quoi me réjouir la vue et les rappeler à mon souvenir. Plus d'une fois j'ai cherché des preuves palpables de leur providence en maniant dans les ténèbres la tige, les nœuds et l'épi vide d'une simple paille de mon lit. Mais à la vue inopinée de cette lumière céleste, je crus voir quelque chose de leur essence. Observez son éclat pur et vif qui fait pâlir la flamme obscure de la lampe. Vous diriez d'un or volatilisé. Cependant il est si léger qu'il repose sur les fils d'une araignée, sans les mouvoir. Voyez les riches couleurs qu'il tire de chacun de

ceux qu'il éclaire. Il y en a six bien distinctes, trois primitives, la jaune, la rouge, la bleue, et trois intermédiaires, l'orangée, la pourprée, et la verte. Elles sont rassemblées autour de chaque fil comme des anneaux de pierreries. Ce n'est donc pas sans raison que les premiers poëtes ont feint qu'Apollon était le Dieu de la musique et qu'ils ont donné les uns trois cordes, les autres six à sa lyre; la lumière porte avec elle la joie, l'amour, l'espérance, dont ses couleurs sont les emblêmes. Ce rayon est d'une nature céleste à laquelle rien n'est comparable sur la terre. Quelque léger qu'il soit, il vient du soleil jusqu'ici, à travers la région orageuse des vents, sans qu'aucun le détourne en chemin. Quoiqu'il paraisse à la disposition des hommes et qu'il soit d'une longueur immense, aucun art n'en peut retrancher la plus petite portion. Il est impalpable, et cependant il se fait sentir non-seulement à la vue, mais encore à la main; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il fait tout voir et qu'il est lui-même invisible. Quoiqu'il traverse ce cachot, nous n'apercevons point sa trace au milieu des ténèbres: nous ne voyons que le lieu où il arrive et qu'il éclaire.

Je suppose que cette nuit d'un mois que je viens d'éprouver environnât notre globe pendant une année, par l'absence subite du soleil, il n'y a pas de doute que les couleurs de son aurore et de son couchant ne se répandraient plus dans l'atmosphère; que l'air privé des feux de son midi ne produirait plus le vent, et que l'Océan fluide se convertirait bientôt en un Océan de glace. La terre serait sans fécondité, tous les végétaux et les animaux sans vie, excepté peut-être quelques hommes habitans des forêts qui pourraient encore habiter quelque tems, à l'aide du feu, ce vaste tombeau. Sans doute ce fut l'état où se trouva le berceau des mortels avant la création du soleil. Ses élémens étaient dans un état universel d'inertie; aucun mouvement, aucune vie, aucun bruit ne se manifestait à sa circonférence; partout régnait la nuit, l'hiver, le silence et la mort. Mais à la voix de Dieu, le soleil parut; aussitôt les feux de son aurore

s'étendirent dans l'atmosphère, l'air attiédi et dilaté engendra les vents, les glaces de l'Océan se fondirent vers l'Orient, et le globe soulagé dans cette partie de leur énorme poids tourna sur ses pôles et circula autour de l'astre du jour, comme le pensent les sages de la Chaldée. Ce fut alors que ses rayons minéralisèrent les montagnes, fécondèrent et développèrent les germes des végétaux, pénétrèrent de leurs flammes invisibles leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. De-là elles repassèrent dans l'estomac des animaux et y portèrent la chaleur, le mouvement et la vie. Tout corps vivant se paît des feux du soleil en harmonie avec ses besoins. L'homme seul eut le privilége de les dégager par la combustion des corps où ils étaient renfermés, de les reproduire dans l'air et de les fixer dans son foyer ou à l'extrémité de sa lampe. Ainsi comme le soleil, dans la volonté de Dieu, était le premier agent des ouvrages de la nature, le feu dans les mains de l'homme devient celui de tous les arts qu'il en avait imité.

Sans doute le soleil n'est qu'une faible image de ce grand Dieu qui ordonna les harmonies de notre Univers. La lumière est son voile, la vérité est son essence. Il y a de grandes analogies entre elles, et des différences plus grandes encore. La lumière est la vérité des corps, et la vérité est la lumière des ames. Toutes les vérités émanent de Dieu, comme tous les rayons de lumière émanent du soleil, avec cette différence, que le soleil n'est que le centre de notre univers, et que Dieu en est à la fois le centre et la circonférence. La vérité, comme la lumière, est inaltérable, immortelle; mais elle pénètre où la lumière ne pénètre pas. Elle est comme elle, éblouissante à sa source, invisible dans son cours, et ne se manifeste que dans les lieux où elle opère. Elle se décompose dans son principe, en trois facultés primitives, la puissance, l'amour, l'intelligence, comme la lumière en trois couleurs, qui en sont les emblèmes. Elle embrasse à la fois les trois tems, le passé, le présent et l'avenir; elle est reçue par l'ame humaine divisée comme elle en trois facultés susceptibles d'en recevoir les

impressions, la mémoire, le jugement et l'imagination. Elle se joue sur les nerfs de notre entendement, plus déliés que les fils de l'insecte, et là, s'y réfléchit encore en facultés intermédiaires, et en tire les plus ravissantes harmonies, d'après celles qui existent dans la nature. C'est la vérité qui en a établi les lois. Elle les conçut par l'amour, elle les ordonna par l'intelligence, elle les exécuta par la puissance. Ce fut elle qui, se mêlant à la lumière, forma le soleil et aimanta la terre de l'amour de cet astre céleste, et revêtue de ses rayons, versa les couleurs de l'aurore dans notre atmosphère, en fit mouvoir les vents, circuler les mers et germer les métaux aux sommets de nos montagnes. Elle revêtit leurs flancs d'arbres chargés de fruits, et leurs vallons de tapis de verdures et de fleurs. Elle dissémina des ames sensibles dans tous les sites où elle étendit les rayons de l'astre du jour, leur donna de se former un corps par l'entremise des amours, dans un sein maternel, et de jouir de ses instincts innés dans le sein de son climat. Chaque genre d'animal ne fut doué que d'un rayon de puissance, d'amour et d'intelligence, mais la vérité se reposa avec toutes ses facultés dans l'ame de l'homme, et la rendit susceptible, avec l'étude, d'acquérir la sphère de toutes celles qui environnent notre globe. Chaque ame humaine eut besoin de s'en nourrir, comme chaque corps, de lumière et de feu. C'est elle qui excite en nous seuls cette curiosité naturelle qui nous porte à tout connaître, à tout entreprendre et à tout oser. C'est la vérité qui agrandit et fortifie l'ame. C'est sa découverte qui fait nos délices, et quand nous n'en voyons point de nouvelles dans un discours ou dans la nature, l'ennui s'empare de nous, comme le sommeil de nos yeux dans l'absence de la lumière. Comme Dieu nous a donné de fixer dans nos lampes un feu artificiel tiré dans son origine du soleil, il nous a donné de même de fixer dans des livres des vérités émanées de lui. Mais il y a autant de différence entre les vérités transmises par les hommes et mêlées de doute, de fables et d'erreurs, et celle de Dieu, qu'il y en a entre le feu matériel et terrestre mêlé de cendres

et de fumée, et celui du soleil, toujours pur, inaltérable. Le feu du soleil vivifie, le feu des hommes dévore et détruit. La science de Dieu gouverne les passions, celle des hommes les excite. Il y a de plus une telle affinité entre la lumière et la vérité, que Dieu leur a donné un sensorium commun dans le même lieu du cerveau, et que quand le soleil prive le soir notre horizon de sa lumière, il prive en même tems notre ame de ses opérations. Elle s'endort comme s'il n'y avait plus de vérité à connaître pour elle. Dès qu'il n'y a plus d'objets à considérer, la vue de l'ame cesse avec celle de la lumière. Cependant elle reste toujours vivante dans le plus profond sommeil. L'aurore suivante la réveille. Sans doute il en sera de même à la mort, qui n'est que la nuit de notre vie, comme la nuit n'est que la mort d'un de nos jours. C'est alors qu'elle sera réveillée à la fois par la lumière et la vérité éternelle, mais...

(Le rayon disparaît)

LES AMIS DE SOCRATE.

Ah! Socrate, le rayon!

SOCRATE.

Il a disparu, ce n'est rien, il n'est pas éteint, mes amis, il éclaire un autre horizon. Il n'a quitté notre couchant que pour une nouvelle aurore.

SCÈNE QUATORZIÈME *et dernière.*

LES MÊMES, LE GEOLIER.

(Le Geolier portant une coupe qu'il présente, en pleurant, à Socrate).

SOCRATE *(se lève et prend la coupe d'un air assuré).*

Mon ami, consolez-vous, vous m'apportez la coupe du bonheur.

LE GEOLIER.

Pour que l'effet de la ciguë soit plus prompt et vous fasse moins souffrir quand vous l'aurez bue, vous ferez quelques

tours dans la chambre, et lorsque vous vous sentirez fatigué, vous vous reposerez sur votre lit.

SOCRATE (*d'un air plein de joie, lève la coupe vers le ciel*).

Je te salue, coupe sacrée, honorée par les lèvres du juste Aristide et de plusieurs hommes innocens (*il boit et remet la coupe au Geolier*) : oh ! que le breuvage de l'immortalité est doux ! il me fait oublier tous les maux de la vie mortelle ; il jette mon ame dans une ivresse divine. Oui, chers amis, si vous sentiez ce que j'éprouve, vous envieriez ma félicité. Il m'est impossible de vous en donner une idée. Je viens de vous parler de la lumière et de la vérité, mais c'est comme un mortel qui ne voit les choses célestes qu'à travers un voile, et qui n'a point de langage pour les exprimer. Les ténèbres et l'erreur sont inhérentes à notre nature terrestre. Non-seulement la nuit couvre la moitié de notre globe, mais dans l'autre moitié qu'éclaire le soleil ; les montagnes, les vallées, les rochers, les forêts, les herbes, les animaux ont chacun leurs ombres qui sont des espèces de nuits au milieu du jour. Les nuages même qui s'élèvent sans cesse de la terre, nous cachent le soleil la moitié de l'année, de sorte que nous jouissons à peine d'une douzième partie de sa lumière ; encore est-elle incertaine, variable et fugitive.

Il en est de même des erreurs qui nous voilent la divinité. De ténébreuses superstitions sont répandues comme une nuit sur plus de la moitié du genre humain, et lui cachent la source de toute vérité et de toute vertu. De plus, chaque nation, chaque tribu, chaque famille, chaque homme a ses préjugés et ses erreurs qui obscurcissent sa raison. Dans les villes même les plus civilisées, l'athéisme, formé des passions dépravées de leurs habitans, s'élève comme un nuage rempli de foudres et de tempêtes qui s'exhale du sein des marais fangeux, et amène des ténèbres effroyables au milieu du jour le plus calme. La plupart des hommes sont uniquement occupés à satisfaire leurs passions abjectes et obscures, ils fuyent la lumière de la vérité ; et si quel-

qu'un de ceux qui la cherchent, en découvre un rayon nouveau, il est persécuté à la fois par les athées et les superstitieux.

Mais, chers collaborateurs de mes travaux, espérez un meilleur avenir. Le globe et le genre humain sont encore dans l'enfance. Dieu n'opère qu'avec tems, nombre, poids et mesure ; il perfectionne sans cesse ses ouvrages ; semblable à un laboureur infatigable, il laboure sans cesse ce globe avec les rayons du soleil et l'arrose avec les eaux de l'Océan ; il le pénètre de lumière, et l'améliore de siècles en siècles. Voyez combien de végétaux et d'animaux nouveaux se sont répandus des parties orientales ! voyez d'un autre côté combien les productions de la vérité, formées d'abord dans l'Orient, se sont propagées dans les mêmes lieux ! Les Orphées, les Homères, les Pythagores en ont apporté les lettres, les sciences et les arts. Les sages sont les rayons de la Divinité. Combien de coutumes inhumaines et de lois injustes n'ont-ils pas déjà abolis ? Ils passent sur la terre comme des rayons de vérité qui montrent le chemin céleste de la vertu, et quand ils ont parcouru leur carrière rapide, Dieu les rappelle dans son sein, comme le soleil, les rayons de sa lumière : n'en doutez pas, chers amis, il est des récompenses dans les cieux pour ceux qui ont marché constamment dans les voies de la vérité et de la vertu. C'est-là que nous nous trouverons réunis avec tous les bienfaiteurs des hommes. Ne vivez donc que pour la patrie céleste. Ici-bas tout est renversé, là haut tout est à sa place. Les nuits, les hivers, les tempêtes, les erreurs, le faux savoir, les superstitions, les calomnies, les guerres, la mort viennent de cette terre ténébreuse dont tant d'hommes se disputent l'empire, parce qu'ils se flattent d'y vivre toujours ; la lumière, la vérité, la vraie science, la vie, les amours, les générations descendent de ce ciel qui ramène à lui tout ce qu'il y a de bon, et dont presque personne ne s'occupe. (*Ici il fait une pause*). Oh ! mes amis, aimez-vous ! soutenez-vous les uns et les autres, en gravissant l'âpre montagne de cette vie ténébreuse ; bientôt vous en atteindrez les sommets lu-

mineux, et vous serez, comme moi, au-dessus des tempêtes. *(Il s'arrête, et s'approche de son lit)*. Je me sens fatigué... Mes jambes ne peuvent plus me soutenir... Les liens qui attachent mon ame à mon corps, se relâchent et vont bientôt se dénouer. Je t'embrasse, ô mort sacrée! *(Il se jette sur son lit, et se couvre le visage d'un pan de son manteau)*.

SES AMIS *(se lèvent et s'écrient)*.

Socrate! ô Socrate n'est plus!

SOCRATE *(revenant à lui, se redresse sur son séant; ses yeux sont baissés vers la terre)*.

O terre! je sens que je t'abandonne! Mais que vois-je? les tems se dévoilent à mes yeux!..... Athènes! quelle peste affreuse ravage tes malheureux habitans! Les écoles se ferment...., les exercices cessent! Mélitus, tu es condamné à ton tour..... Anytus, tu fuis en vain:..., tu tombes lapidé sous les murs d'Héraclée; et vous, misérables témoins de la calomnie, on vous refuse de toutes parts le feu et l'eau! dans votre désespoir, vous vous arrachez la vie de vos propres mains *(il lève les yeux vers le ciel)*. Justice éternelle! que vous êtes terrible aux méchans! *(Il fait une pause et porte les yeux à l'horizon)*. Quels honneurs!..... quelles fêtes!..... Une statue de bronze s'élève pour moi dans le Prytanée, par les mains de Lysippe, et une chapelle de marbre sur le chemin du Pyrée. Infortunés Athéniens! je suis donc l'objet de vos regrets? *(Après une pause, les yeux baissés)*: Je ne vois plus la terre. *(Il relève ses yeux ravis en admiration et ses mains tremblantes vers le ciel)*. Où suis-je? quel doux éclat! Astre des nuits! quel ordre admirable dans tes montagnes réverbérantes!..... Astre des jours! quel amphithéâtre de mondes t'environne et reçoit de toi le mouvement et la vie! est-ce toi, Vénus? Astre de l'aurore! quelles formes ravissantes dans tes vallées fleuries et tes monts étincelans! O habitans fortunés! ô Mercure! plus brillant encore et plus heureux, tu circules dans des flots de lumière! Quel torrent m'entraîne? quelle puissance m'attire? c'est le soleil. O Dieu! quelle étendue!

quelle splendeur ! célestes habitations !....... ineffables ravissemens ! *(D'un ton de voix affaiblie et lointain)* : Criton !.... Criton !......

CRITON.

O demi-Dieu ! que me voulez-vous ?

SOCRATE.

Le Dieu de la santé me délivre de mes sens corporels..... Il fait lever sur moi le jour de l'éternité..... Nous lui devons l'oiseau du matin. *(Il tombe à la renverse sur son lit et expire. Ses amis se jettent en pleurant sur son corps, les uns lui baisent les pieds, d'autres les mains, d'autres lui ferment les yeux).* M. Bernardin de Saint-Pierre.

Fin de la Mort de Socrate.

Observations sur l'anatomie du cerveau et sa préparation, par le docteur Gall.

M. le docteur Gall, samedi 21 novembre, a bien voulu donner à la Société de médecine, assemblée au Département, et au grand nombre de médecins célèbres, de professeurs, de membres de l'Institut et de savans qui s'y trouvaient réunis, une première leçon sur l'anatomie du cerveau et sur sa préparation. Ce savant, dont le nom est déjà connu si avantageusement, a développé très-clairement et d'une manière fort simple les belles découvertes qu'il a faites sur l'anatomie du cerveau, et dont nous allons essayer de donner l'extrait. Quoique M. Gall parle bien français, nous ne nous flattons pas de pouvoir rendre d'une manière clairement exacte ses explications ; mais nous croyons avoir retenu très-exactement ce qu'il a dit dans cette première leçon.

Le cerveau est un organe qui jusqu'actuellement avait été mal étudié, mal connu ; son anatomie curieuse, profonde, conduit à des résultats physiologiques qui peuvent nous promettre une explication plus facile et plus directe de la cause de nos facultés.

Pour entendre ce que nous allons dire, il faut nécessai-

rement avoir sous les yeux un ou plusieurs cerveaux, et suivre dans chacun d'eux, le scalpel à la main, les différentes parties qu'il faudra développer.

La coupe du crâne se fait horizontalement. Lorsqu'il est enlevé, on trouve la dure-mère ou cette première membrane qui enveloppe le cerveau, le sépare en deux hémisphères ou lobes par une cloison nommée faux, appendice de la dure-mère, et touche dans toute sa convexité à la boîte osseuse qui le contient.

Dans le tissu de la dure-mère, on aperçoit les quatre branches principales de l'artère méningée, qui se ramifient à l'infini et s'élèvent vers le sinus longitudinal, au sommet du cerveau dans son plus grand diamètre.

On coupe la dure-mère de chaque côté et dans le sens du sinus longitudinal; par-là on découvre les parties latérales et supérieures du cerveau; ensuite on enlève la bande de la dure-mère qui forme le sinus longitudinal, et l'on trouve dessous la faulx, où la partie de la dure-mère qui séparait les deux lobes ou les deux hémisphères.

Après avoir posé la boîte osseuse perpendiculairement pour en détacher le cerveau avec plus de facilité, on trouve les nerfs olfactifs qu'on retire des orbites qui les contenaient, on coupe les nerfs optiques, ceux moteurs des yeux, les quadri-jumeaux, les nerfs acoustiques, les nerfs faciaux; on perce les tentes du cerveau, on déplace les deux lobes du cervelet, et on obtient la totalité de la masse cérébrale.

Le cerveau placé dans la position qu'il occupe sous le crâne, offre une masse grisâtre, convexe, formée de circonvolutions nombreuses et entourée dans toute sa surface de deux membranes dont l'une, la pie-mère, s'insinue dans les anfractuosités des circonvolutions, l'autre très-mince, l'arachnoïde, qui en voile la masse.

Dans les circonvolutions qui tapissent la surface extérieure du cerveau on en distingue d'antérieures, de moyennes et de postérieures; mais il y a ceci de particulier à remarquer, c'est que les circonvolutions ne se ressemblent pas dans chaque partie de la tête, ni dans chaque côté; que celles

celles logées dans la cavité de l'os frontal sont plus petites que celles qui correspondent à l'os pariétal; que les circonvolutions moyennes cérébrales sont obliquement dirigées de haut en bas, mais plus grosses, plus alongées, par conséquent moins contournées que dans les autres régions du cerveau; que les circonvolutions moyennes et postérieures sont du même volume que les précédentes, mais forment des contours multipliés; et enfin que les circonvolutions postérieures et inférieures du cerveau sont beaucoup moins volumineuses que les précédentes, et que leur disposition se rapproche de celle des circonvolutions tout à fait antérieures.

Malpighi, Ruysch, Winslow, Vicq-d'Azyr, etc., ont donné l'anatomie du cerveau; dans leurs descriptions anatomiques, ils ont suivi une route peu naturelle, peu réfléchie en commençant par la surface extérieure et en pénétrant dans le centre par des sections horizontales qui ôtaient la possibilité d'examiner cet organe dans son ensemble et dans tout son développement: M. le docteur Gall a suivi une méthode toute opposée; il commence par l'examen de la surface inférieure ou de la base du cerveau, et fait précéder cet examen de quelques idées sur la moëlle alongée.

La moëlle alongée est une substance blanchâtre, mucilagineuse, logée dans les cavités cylindriques des vertèbres, formée de fibres ascendantes et descendantes, qui s'entrecroisent dans chaque articulation des vertèbres, se nourrissent dans un ganglion, rayonnent et vont en divergeant et se ramifiant se distribuer dans toutes les parties du corps et atteindre presque à la partie extérieure du système cutané. Chaque système nerveux est indépendant de tout autre, a une vie à part qu'il puise dans son ganglion ou dans un amas de substance grisâtre, pulpeuse, mucilagineuse, que quelques anatomistes ont nommée substance corticale, nom impropre puisqu'elle pénètre jusqu'à l'intérieur, et que le docteur Gall nomme substance-mère, ou substance nourricière des nerfs.

La moëlle alongée est plus forte, plus abondante pro-

Cc

portionnellement chez les animaux que dans l'homme ; le bœuf a un cerveau fort petit et une moëlle alongée très-épaisse, ce qui est le contraire dans l'homme ; les oiseaux, les poissons ont un très-faible cerveau et une moëlle alongée plus forte ; les acéphales, privés de cerveau, n'ont que de la moëlle alongée ; les polypes paraissent être des cylindres nerveux, et partout l'on remarque que les nerfs qui naissent de la moëlle alongée, forment des systêmes à part indépendans de la totalité, et qu'il y a des individus chez lesquels on peut, sans nuire à la masse générale, en détacher quelques parties. On pourrait en citer mille exemples.

La moëlle alongée qui, presque toujours est plus volumineuse, plus épaisse dans l'homme que dans la femme, n'est pas d'une égale grosseur, d'un diamètre semblable dans toute la longueur des vertèbres, comme plusieurs anatomistes le croyaient ; elle se renfle et grossit dans les endroits où les nerfs des extrêmités prennent naissance vers les dorsales et les lombaires, mais aux cervicales elle est plus faible et comme étranglée ; les nerfs du cou qui en sortent sont de même très-faibles.

Le cerveau étant posé sur ses circonvolutions supérieures et par conséquent retourné, offre deux hémisphères qu'on peut regarder comme les deux cotylédons d'une plante et des lobes antérieurs, des lobes moyens, le cervelet, et des lobes postérieurs.

Le cerveau n'est point une continuité de la moëlle alongée, il n'en est qu'une contiguité : la moëlle alongée n'étant, comme nous l'avons dit, qu'une suite de systêmes nerveux indépendans les uns des autres. On peut regarder le cerveau comme un tronc d'arbre d'où sortent une infinité de branches qui croissent en se ramifiant à l'infini et forment autant de petits arbres particuliers. Chaçune de ces branches a des fibres qui lui sont propres, des organes qui lui sont particuliers ; la totalité de ces fibres et de ces organes de toutes les branches est plus considérable que celle du tronc. On ne peut pas dire que les branches en sont une continuité, mais bien une contiguité ; car elles renferment séparément pres-

que autant d'organes que lui, et réunies mille fois davantage. C'est au point de leur division du tronc ou de leur séparation entre elles, que se trouve un ganglion qui donne naissance au système complet qui doit les composer.

Tous les cerveaux présentent dans leur grosseur, dans leur forme, même dans leurs parties correspondantes des différences à l'infini. En général le cerveau des femmes est sensiblement plus petit, les lobes sont anguleux, forment des saillies, au lieu que dans l'homme ils sont arrondis et mieux terminés. Ce que nous disons s'aperçoit très-bien dans les lobes postérieurs du cerveau de la femme qui saillent et débordent le cervelet, au lieu que dans l'homme le cervelet les recouvre. Cette saillie du lobe postérieur paraît être le signe ou le siége de la faculté de l'amour pour ses enfans, pour sa famille, ou de l'amour paternel, reconnu supérieur chez les femmes. Cette saillie doit manquer chez les infanticides.

Nous avons déjà observé que la matière cérébrale était plus abondante, plus volumineuse dans l'homme que dans les animaux; mais nous avons fait observer aussi que chez ces derniers la moëlle alongée était plus forte, plus grosse que chez l'homme proportionnellement. La raison en est simple; dans les animaux, les fibres nerveuses de la moëlle épinière vont du haut en bas, tous les nerfs du cerveau qui s'y réunissent sont plus gros, les organes étant plus forts, comme dans le bœuf, nécessairement il faut que la moëlle alongée qui en est le produit soit plus forte. Dans l'homme c'est le contraire, et les fibres de la moëlle alongée sont ascendantes, descendantes et indépendantes du cerveau.

Les corps pyramidaux ou les éminences pyramidales sont très-prononcés dans l'homme et très-faibles dans les animaux; chez ces derniers, les faisceaux nerveux sont à découvert et augmentent la masse de la moëlle alongée; chez l'homme, les corps pyramidaux les recouvrent et diminuent le volume de la moëlle alongée.

Sur les parties latérales des corps pyramidaux sont placés les corps olivaires nommés ainsi de leur forme. Chez les

femmes, ils sont plus saillans, plus prononcés. Ces corps olivaires, qui ne sont que des protubérances ou des renflemens des éminences pyramidales, sont formés de fibres nerveuses longitudinales, nourries intérieurement de cette substance grisâtre nommée nourricière des nerfs, traversent le pont de Varolle ou la protubérance annulaire, et vont former la troisième paire de nerfs nommés moteurs des yeux. Aussi ces nerfs pour leur grosseur et leur force sont-ils toujours en rapport avec les corps olivaires.

On remarque, dans l'homme, que les fibres longitudinales des corps pyramidaux s'entre-croisent, en sorte que celles du corps gauche passent dans le corps pyramidal droit et réciproquement. Cette observation, qui avait été entrevue par quelques anatomistes, est confirmée par le docteur Gall, et explique d'une manière très-simple et heureuse pourquoi une grande douleur à la partie droite des nerfs du cerveau ou un choc, une contusion peut paralyser la partie gauche du corps, *et vice versâ.*

Le pont de Varolle ou la protubérance annulaire de Willis, est un renflement nerveux formé de couches alternatives, de fibres transversales et longitudinales, au nombre de treize ou quatorze. Les fibres transversales sont produites par les circonvolutions du cervelet qui sont toutes parallèles, et les fibres longitudinales par les corps pyramidaux qui, en pénétrant sous le pont de Varolle, trouvent la substance nourricière des nerfs qui les divise et les multiplie.

Le pont de Varolle et le cervelet sont généralement plus développés dans l'homme que dans la femme.

L'épanouissement des corps pyramidaux dans la protubérance annulaire va former les chambres ou pédoncules du cerveau. En général ces expansions nerveuses qui vont toujours en augmentant depuis les corps pyramidaux jusque dans les ventricules du cerveau, sont formés par cette substance grisâtre, cendrée, génératrice des nerfs, ou plus exactement la matrice où ils prennent naissance.

Pour suivre les pédoncules du cerveau jusque dans les ventricules, il faut soulever les lobes moyens qui tiennent à

la masse cérébrale par une simple attache musculaire ; en retirant une partie de cette substance cendrée, nommée improprement corticale, on découvre un ganglion de la grosseur d'un œuf de poule ; c'est une énorme greffe nerveuse d'où sortent et divergent à l'infini une très-grande quantité de fibres qu'on prenait pour des stries, et qui se rendent, en se réunissant, dans les hémisphères du cerveau et en tapissent les ventricules. Sous ce ganglion, déjà connu par Vieussens et assez bien décrit par Vicq-d'Azyr, on retrouve la ramification des pédoncules ou le tronc, dont les fibres nerveuses que nous venons de décrire, ne sont que les branches.

Cette végétation infinie des fibres nerveuses conduit à l'examen des hémisphères du cerveau ou à ses ventricules, et a mené le docteur Gall à la belle découverte du déplissement de ses circonvolutions et à l'extension générale du cerveau. Maintenant on doit considérer le cerveau comme un tissu nerveux, dont le développement est successif ; formé d'un nombre infini de fibres qui se touchent toutes sans se suivre, et qui, en divergeant, vont aboutir jusqu'à la surface extérieure des circonvolutions, et qui sont susceptibles de s'étendre et de prendre un développement considérable.

Cette découverte, dont nous n'apercevons pas encore les résultats, est un fait productif d'où doit sortir une physiologie intellectuelle, et l'explication certaine et exacte de la cause de nos facultés.

M. le docteur Gall nous a fait pressentir qu'on retrouvait à l'extrémité des fibres nerveuses, dans les circonvolutions, d'autres fibres qui convergeaient et qui se reportaient vers les mêmes points où les premières étaient nées. Si le fluide nerveux dont tous les anatomistes et les physiologistes parlent, existe réellement, et qu'il suive la route tracée par les nerfs, le docteur Gall, ainsi qu'Hervey, a découvert une circulation. La première a jeté un grand jour dans la physiologie animale ; pourquoi la seconde ne répandrait-elle pas une grande lumière dans la physiologie intellectuelle ? Rappelons-nous qu'avant la découverte de la boussole, on n'ignorait pas la

direction de l'aimant vers les pôles, que les Chinois s'en servaient, d'après leurs annales, 2000 ans avant l'ère vulgaire, qu'on savait bien aussi que les pointes attiraient le fluide électrique, que beaucoup de personnes savaient que les pâtres qui gardent nos troupeaux de vaches n'avaient pas la petite-vérole, mais qu'il était réservé à Flavio de Gioia, à Franklin, à Genner, de faire produire ces faits, de découvrir la boussole, le paratonnerre et la vaccine; et n'allons pas, sans une connaissance exacte des observations et de la méthode du docteur Gall, blâmer les conséquences qu'il en tire, et troubler la lumière qui doit en résulter.

Jusqu'actuellement nous devons au docteur Gall, la connaissance des fibres ascendantes et descendantes de la moëlle alongée; leur croisement vers les articulations des vertèbres, pour delà rayonner dans toutes les parties du corps; la composition de la substance cérébrale; le croisement des fibres des corps pyramidaux, qui n'avait été qu'aperçu; la grosseur comparée de la moëlle alongée dans l'homme et dans les animaux; les treize ou quatorze couches alternatives des fibres transversales et longitudinales qui forment la protubérance annulaire; la fonction de la substance grisâtre ou cendrée qu'il nomme nourricière des nerfs, et qui constitue les ganglions; enfin l'expansion infinie des fibres nerveuses jusque dans les circonvolutions supérieures et le déplissement total de toute la masse du cerveau.

Long-tems avant la découverte de l'extension des circonvolutions du cerveau, M. le docteur Gall l'avait pressenti en examinant des hydrocéphales, et en raisonnant d'après les idées reçues: car on croyait alors que le cerveau se désorganisait et se dissolvait dans l'eau. Si réellement le cerveau se désorganise et se dissout dans l'eau, cette masse étant le laboratoire et le foyer de la pensée, toutes les fonctions intellectuelles doivent nécessairement cesser, les organes des sens doivent se paralyser, et la mort doit s'en suivre. Mais il a connu plusieurs hydrocéphales qui non-seulement ont conservé toutes leurs facultés, mais ont encore beaucoup d'esprit, et d'autres qui sont réputés savans, notam-

ment un Géologue allemand très-instruit. Il a donc pensé qu'on se trompait dans les causes de cette maladie, et que si la boîte osseuse de la tête venait d'une dimension telle qu'elle pût contenir treize livres d'eau, indépendamment de la masse cérébrale, cette masse n'y était pas dissoute, mais étendue, développée, déplissée ; que l'eau était contenue dans les cavités intérieures ou ventricules du cerveau ; que l'augmentation progressive de ce liquide devait porter et presser toutes les parties du cerveau dans la concavité du crâne, faire effort, solliciter ce dernier à s'étendre et à prendre un développement considérable.

Ce raisonnement fut justifié par l'examen de la masse cérébrale d'une femme hydrocéphale, que le docteur Gall avait connue pendant six ans, et chez laquelle les facultés intellectuelles n'étaient point oblitérées, et où l'amour physique était porté à un très-haut degré. Le cerveau de cette femme a été modelé en cire, et nous a été présenté ; toutes les circonvolutions ne sont pas totalement effacées, parce que l'hydrocépale n'était que de quatre livres, et que l'intérieur du cerveau développé, peut en contenir jusqu'à treize ou quatorze livres ; mais celles supérieures et qui touchent au sinus longitudinal, le sont presque entiérement.

L'examen d'un grand nombre de cerveaux d'hydrocéphales a toujours offert au docteur Gall les mêmes résultats. Cette maladie, augmentant avec le tems, doit étendre et développer, sans aucune rupture, la membrane intérieure et nerveuse du cerveau ; ce que nous ne pouvons pas faire en le déplissant, mais on en voit la possibilité avec le tems, de la patience et du travail.

Tel est l'historique de la découverte de l'extension du cerveau, et les différens points anatomiques dont le savant professeur allemand a traité dans sa première leçon.

Je ne dois point laisser ignorer, en parlant du docteur Gall, une observation importante qui jette un grand jour sur l'anatomie comparée et sur la physiologie : c'est que dans tous les animaux, la substance cérébrale se porte toujours avec plus d'abondance vers les organes qui chez eux sont

prédominans : ainsi dans les oiseaux, vers les yeux ; dans le chien, vers le nez ; chez d'autres, vers l'oreille ; et dans l'homme, presque à tous les sens également, ou si elle se distribue plus vers l'un que vers les autres, cet homme est doué au plus haut degré de la faculté attachée à ce sens.

PH. D***.

EXTRAITS.

Nouveau Dictionnaire latin-français, composé sur le plan de l'ouvrage intitulé : *Magnum totius latinitatis lexicon*, de *Facciolati* ; où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue latine, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs diverses acceptions, justifiés par de nombreux exemples choisis avec soin et vérifiés sur les originaux ; par *Fr. Noël*, membre de la légion d'honneur, inspecteur-général des études, de plusieurs Sociétés savantes. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n° 17 ; et à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15.

M. Noel, ancien professeur à l'Université de Paris, s'est autrefois exercé avec succès dans la littérature française : son nom, prononcé honorablement dans les concours académiques, commençait à être aussi connu dans le monde que dans le *pays latin*. Depuis que l'instruction publique a repris en France son ancien éclat, ce littérateur estimable a paru revenir à ses premiers goûts : on l'a vu constamment dévoué à l'amélioration des études dont l'enseignement avait occupé sa jeunesse. Ce n'est point par des réfutations en forme qu'il a combattu les théories périlleuses qui s'étaient introduites dans l'instruction ; c'est par des ouvrages solides et utiles. Marchant sur les traces de Rollin, il a fait ses efforts pour applanir les sentiers épineux de la science, sans cependant écarter ces difficultés salutaires qui servent à tenir la jeunesse en haleine, et dont le défaut la ferait tomber dans la paresse et dans la langueur. L'art d'instruire

les jeunes gens consiste moins dans le soin de leur épargner des fatigues que dans le talent de leur inspirer le goût du travail. Pour y parvenir, il faut les mettre sur la voie, faire naître chez eux l'envie d'aller en avant; mais on doit se garder de leur donner trop de secours. Si l'on fait fléchir devant eux tous les obstacles, si l'étude n'est plus pour eux qu'un amusement, il est certain qu'ils ne feront aucun progrès. L'expérience a toujours prouvé que les hommes n'acquièrent des connaissances solides que par le travail : l'application à laquelle les difficultés les contraignent, grave dans leur mémoire ce qu'ils étudient; et l'on a souvent dit avec raison que les sciences qui avaient le plus coûté de fatigues étaient celles qu'on savait le mieux. C'est en oubliant cette vérité que tant d'instituteurs se sont égarés dans de vains systêmes; c'est en l'appliquant avec discernement que M. Noël a montré quelle était la véritable route que l'on devait suivre.

Avant de publier le Dictionnaire que j'annonce, M. Noël a donné un Dictionnaire de la fable qui a obtenu le plus grand succès. Son plan, beaucoup plus étendu que celui de Chompré, embrasse les fables de tous les peuples; et l'ouvrage peut servir également tant pour l'intelligence des antiquités que pour l'étude des historiens et des poëtes. Il a aussi fait paraître des Leçons de littérature et de morale, recueil composé de tout ce que les auteurs français des deux derniers siècles ont offert de plus parfait en prose et en vers : ce livre où le goût le plus pur a présidé, manquait à l'instruction publique. Un autre ouvrage moins connu, mais qui n'est pas moins utile, est celui qui porte le titre de *Conciones Poëticæ* : M. Noël, uni à l'un de ses anciens confrères (1), a fait sur les poëtes latins le même travail que Henri Etienne avait fait autrefois sur les prosateurs : il a réuni les plus beaux discours qui se trouvent dans les différens poëmes; et ce qui donne plus de prix à cette collection, c'est qu'il a admis des morceaux de Silius Italicus, de Stace et de Claudien, poëtes

(1) M. de Laplace, ancien professeur à l'Université; il a aussi eu part aux leçons de littérature et de morale.

dont autrefois on ne prononçait jamais les noms dans les classes ; mais qui cependant peuvent être associés aux grands maîtres quand on n'en cite que des fragmens choisis.

M. Noël non content d'avoir, par cet ouvrage, fourni aux professeurs et aux élèves les moyens d'étudier avec fruit les beautés oratoires des poëtes latins, a voulu remonter aux sources de ce genre d'étude : c'est pour cela qu'il a entrepris le travail long et pénible d'un Dictionnaire latin. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ait méconnu le mérite de ceux qui l'ont précédé ; mais il a pensé que l'on pouvait faire mieux. Dans les Dictionnaires de langues anciennes, ainsi que dans les sciences exactes, on peut faire continuellement des progrès : comme il est impossible de les perfectionner entiérement, on y fait presque toujours des changemens heureux à mesure qu'on avance; et ces corrections, en faisant honneur à ceux qui les entreprennent, ne diminuent pas la gloire des savans qui les premiers ont applani la route.

Si M. Noël s'était borné à ce travail, sans doute il mériterait des éloges : mais en adoptant un nouveau plan, il peut se flatter d'avoir fait faire un pas à la science : c'est ce que je chercherai à montrer par un coup-d'œil rapide sur son travail.

Les deux Dictionnaires latins les plus estimés en France, étaient celui qui porte le nom de *Novitius*, et le *Boudot :* le premier, très-volumineux, n'a jamais été à l'usage des écoles ; mais les amateurs de la langue latine en faisaient grand cas, et avec raison. Il offre une multitude d'exemples de diverses acceptions de chaque mot ; et ces exemples, choisis dans les auteurs des différens âges, aident beaucoup ceux qui, sans en faire leur lecture habituelle, veulent cependant les étudier et les parcourir quelquefois. L'auteur du *Novitius* a en outre ajouté à son travail une nomenclature immense de tous les termes de philosophie, de mathématiques, de théologie, de droit, de médecine et de botanique; il y a joint les noms des héros de la fable et de l'histoire, ainsi que ceux des évêchés, des monastères, des abbayes, etc. On sent combien un travail de ce genre est

utile aux littérateurs et aux savans. Mais cet auteur si estimable est tombé dans une erreur d'autant plus étonnante que, dans le tems où il écrivait, on n'avait pas encore eu l'idée de diminuer en apparence les difficultés que présente la langue latine. «Pour faciliter, dit-il, l'in-
» telligence de cette langue à toutes sortes de personnes,
» aux enfans, aux personnes avancées, *aux dames*
» *même*, et sur-tout aux personnes religieuses qui ne
» peuvent se servir de la méthode ordinaire, on a levé
» dans ce Dictionnaire toutes les difficultés qui pour-
» raient arrêter les commençans, en mettant toutes les
» terminaisons des noms, des pronoms et des verbes;
» celles au moins qui se trouvent dans les auteurs et
» qui peuvent faire quelque peine...... Il n'est pas aisé
» de rappeler ces mots à leurs sources, à ceux qui se
» servent des Dictionnaires ordinaires, à moins que
» d'avoir étudié deux ou trois ans; et en moins de tems,
» par le secours du *Novitius*, on saura tous les mots
» latins. »

On pourrait conclure de ces promesses de l'auteur qu'un Dictionnaire seul suffit pour apprendre la langue latine, et qu'on peut se passer de la connaissance parfaite des déclinaisons, des conjugaisons et de la syntaxe. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point pour les langues modernes dont les règles sont peu compliquées, et se rapprochent beaucoup des nôtres; mais c'est une erreur grave à l'égard des langues anciennes. Quiconque n'aura pas étudié pendant quelques années les règles de ces langues, non-seulement sera hors d'état de les parler et de les écrire, mais ne pourra même parvenir à faire des traductions. M. Noël s'est bien gardé de faire de semblables promesses; au contraire, tout dans sa préface annonce le désir de faire acquérir aux élèves une véritable et solide instruction.

Le Dictionnaire de Boudot, beaucoup moins volumineux que le *Novitius*, est celui que depuis long-tems on adoptait pour les écoles. M. Noël expose les raisons qui l'ont déterminé à en composer un autre: il est impossible de s'exprimer avec plus de mesure et de modestie.

« Avant, dit-il, d'exposer le plan que j'ai suivi, je

» dois parler du Boudot que je me suis proposé de rem-
» placer, et je sens tout ce que ma position a de délicat.
» Mon silence à cet égard serait une affectation ridicule ;
» le rabaisser pour me faire valoir, serait une injustice
» contraire à mes principes, autant qu'étrangère à mon
» caractère. Mais s'il eût été parfait, ma peine eût été
» prise en pure perte ; et il est assez connu qu'il est dé-
» fectueux, pour que cette assertion ne soit taxée ni de
» partialité, ni de suffisance.

» M. Pierre-Nicolas Blondeau, avocat au parlement,
» censeur de livres et inspecteur de l'imprimerie que
» le duc du Maine avait établie à Trévoux sous l'au-
» torité de M. de Malésieux, chancelier de la princi-
» pauté de Dombes, est l'auteur du Dictionnaire connu
» dans les classes sous le nom de Boudot, parce que ce
» libraire avait acquis le manuscrit de l'auteur. Cet
» ouvrage estimable à beaucoup d'égards eut une grande
» vogue; la commodité du format, la modicité du prix
» lui firent donner la préférence sur le *Danet* et sur le
» *Novitius*, malgré le grand mérite de ce dernier ; et
» jusqu'à ce jour il est resté dans les mains des jeunes
» étudians. Cependant il est loin d'être exempt de dé-
» fauts. Ces défauts sont de deux sortes ; les uns sont du
» tems et les autres de l'auteur. Les premiers consistent
» dans l'emploi des termes surannés et des tours vieillis,
» et les Editeurs qui se sont succédés en ont fait dispa-
» raître quelques-uns; les seconds sont de l'auteur, et
» ceux-là subsistent. »

Ensuite M. Noël donne une idée de ces défauts ; ils consistent principalement en omissions, soit du sens propre, soit du sens figuré, en altérations de sens ou contre-sens décidés : les noms des peuples, des pays, des charges sont rendus par des dénominations modernes; les synonymes sont prodigués comme ayant la même valeur, quoiqu'ils présentent des nuances différentes : enfin, comme le dit M. Noël, l'auteur, faute d'avoir rangé dans un ordre systématique les diverses acceptions de mots, « confond tous les exemples, soit du sens
» propre, soit du sens figuré, de sorte qu'on a de la
» peine à se reconnaître dans cet amas indigeste de cita-
» tions accumulées pêle-mêle et comme jetées au ha-
» sard. »

M. Noël, dans son travail, a corrigé tous ces défauts, mais c'est sur-tout le dernier qu'il s'est attaché à faire disparaître. Il a établi un ordre d'après lequel toute confusion cesse, et dont il résulte que les étudians pourront à l'avenir se former des idées plus précises des acceptions différentes de chaque mot. Son système est exposé avec une grande clarté.

« J'ai placé, dit-il, en tête de chaque article, l'étymologie, soit grecque, soit latine, et je me suis fait » une loi de n'en admettre que de certaines, ou au » moins de plausibles. Ensuite je me suis attaché à fixer » le sens primitif du mot et la véritable valeur, et » j'ai tâché de rendre les images par des images correspondantes, ou du moins équivalentes. Après avoir déterminé le sens propre, qui souvent lui-même a plusieurs nuances, je m'efforce de saisir le point où le » dernier chaînon du sens propre rencontre le premier » anneau de la chaîne des sens figurés; et je descends » cette échelle en suivant l'ordre dans lequel l'esprit » humain a pu passer de l'un à l'autre, d'après les développemens du langage et les progrès de la civilisation. Ici, j'avoue que cette hiérarchie prête un peu » à l'arbitraire, et que personne ne peut se flatter d'avoir le fil d'Ariadne, nécessaire pour sortir de ce labyrinthe; mais si la métaphysique en est un peu subtile, » comme elle est toute en résultats, elle ne présente » aucun appareil rebutant, et ne laisse pas entrevoir ce » qu'une pareille classification a dû coûter de contention d'esprit et de soins à l'auteur. Il lui doit au moins » l'avantage d'avoir écarté cette foule de mots parasites » et de prétendus synonymes qui encombrent le *Boudot*. » Cette marche qu'on n'avait point encore tentée, m'a » amené à une réforme qui en est une suite nécessaire, et » qui n'était pas moins importante. Ici, pour la première fois, au moins dans les Dictionnaires classiques, » les exemples sont rangés sous l'acception à laquelle ils » appartiennent d'une manière plus spéciale; ce qui a » le double mérite et d'abréger les recherches de l'étudiant, et de l'accoutumer de bonne heure à la précision et à la justesse. »

Il est inutile de s'étendre sur l'avantage de cet ordre.

Ceux qui consulteront le Dictionnaire de M. Noël, après s'être assuré de l'étymologie du mot qu'ils voudront employer ou traduire, en sentiront toute la valeur, et ne seront point en danger de lui donner une fausse acception, soit au propre, soit au figuré. Ce sera aussi un délassement agréable pour les amateurs de la littérature, d'examiner les différentes révolutions qu'un mot a éprouvées : appliqué d'abord à des idées physiques, il a dû ensuite exprimer des idées morales ; cette marche est conforme à l'opinion qu'on a généralement des progrès d'une langue, chez un peuple qui s'est civilisé par degrés. Le mot *ambitiosus* me servira d'exemple pour donner une idée, bien imparfaite, il est vrai, du plan de M. Noël. Selon lui, ce mot a d'abord voulu dire *qui entoure, qui fait un grand circuit*; ensuite il a été appliqué aux ambitieux qui, chez les Romains, s'avançaient par des brigues, et faisaient par conséquent de longs circuits pour arriver à leur but. Ce mot, devenu l'interprête d'une idée morale, a été pris figurément de plusieurs manières : joint à d'autres mots, il s'est appliqué à un homme avide de louanges, à un juge qui sacrifie à la faveur, à une femme qui cherche les hommages, à des palais magnifiques, etc., enfin aux ornemens affectés dont on surcharge l'éloquence. Cette hiérarchie paraît conforme à la raison; et l'on voit que ce Dictionnaire n'est pas seulement un répertoire de mots, mais qu'il présente un système philosophique digne d'être étudié par ceux à qui le latin est le plus familier.

Les traductions de M. Noël sont très-supérieures à celles de *Novitius* et de Boudot. J'en citerai un exemple. M. Noël, à l'article *Diligo*, montre la différence qui existe entre ce verbe et le verbe *Amo* : le premier, dit-il, a moins de force que l'autre. Il cite un passage de Cicéron déjà présenté par *Novitius* et Boudot. Pour l'intelligence de ce passage, je rétablirai la phrase qui le précède : *Quis erat qui putaret ad eum amorem quem erga te habebam posse aliquid accidere ? tantum accessit, ut mihi nunc denique amare videar antea dilexisse.* Qui aurait pu penser, dit Cicéron, qu'il pouvait arriver quelque chose à l'attachement que j'avais pour vous?—Cette tournure charmante laisse l'esprit en

suspens, jusqu'à ce que tout s'éclaircisse par la distinction du verbe *amo* et du verbe *diligo*.

Novitius a traduit ainsi la seconde phrase : Il s'est » pourtant si fort augmenté cet amour qu'il me semble » que c'est présentement une très-forte passion, au lieu » qu'auparavant ce n'était qu'une simple affection ou » une pure bienveillance. »

Voici la traduction de Boudot : « Si bien qu'il me » semble que j'ai maintenant un amour de tendresse, » et que je n'avais ci-devant qu'une simple amitié. »

La traduction de M. Noël est bien supérieure pour l'élégance et l'exactitude : « Ce sentiment, dit-il, est » devenu si vif qu'il semble n'avoir été d'abord qu'une » simple affection, et maintenant être une amitié par- » faite. »

Cependant il serait difficile que dans un travail aussi considérable il ne se trouvât pas quelques négligences. Mais on peut assurer qu'elles sont très-peu importantes, et qu'elles ne roulent tout au plus que sur des nuances légères. Notre impartialité nous force à en relever deux. A l'article *Cognatus*, M. Noël cite l'exemple suivant de Cicéron : *Cognatum illud est mentibus nostris* ; il traduit comme Boudot : *C'est un sentiment inné en nous*. MM. Lallemant, qui ont revu le Dictionnaire de Boudot, blâment cette manière de traduire, et s'appuient sur le passage même de Cicéron. *Nihil est tam cognatum mentibus nostris quam numeri atque voces ; quibus et excitamur, et incendimur, et languescimus, et ad hilaritatem, et ad tristitiam sæpe deducimur*. MM. Lallemant traduisent ainsi : « Rien n'a tant de sympathie avec » nos ames que la cadence et l'harmonie : elles nous » animent, elles nous enflamment, elles nous atten- » drissent, nous plongent dans la langueur, et tour à » tour appellent la gaîté, inspirent la mélancolie. » Je crois que MM. Lallemant ont raison : la cadence et l'harmonie ne sont pas des sentimens innés en nous ; elles ont plutôt de la sympathie avec nos ames. D'après cela, il aurait donc fallu citer le passage de Cicéron tel qu'il est : *Nihil est tam cognatum mentibus nostris*, et traduire : rien n'a tant de sympathie avec nos ames. Ce qu'il y a de singulier, c'est que MM. Lallemant, après avoir

critiqué cette traduction, l'ont laissée dans le Dictionnaire de Boudot à l'article *Cognatus*.

M. Noël a promis d'expliquer tous les mots qui ont rapport aux charges des Romains et à leurs usages : ces explications sont nécessaires pour faciliter l'étude des historiens et des jurisconsultes. En parcourant ce Dictionnaire, j'ai remarqué que l'auteur s'était acquitté avec scrupule de cet engagement : cependant un seul article m'a paru incomplet. Au mot *auctoritas*, M. Noël explique ainsi *Auctoritas Senatus :* « Sentiment des Sénateurs qui avaient assez de poids pour faire autorité, et pas assez pour avoir force de loi. » Cette explication ne me paraît pas donner une idée assez précise de ces arrêtés du Sénat : il me semble qu'il convenait d'entrer dans plus de détails : en effet, pour qu'un avis du Sénat fût déclaré Sénatus-consulte, il fallait qu'il n'y eût pas eu d'opposition, que le Sénat eût été assemblé selon les lois, et que les Sénateurs se fussent trouvés en nombre suffisant. Si quelques-unes de ces conditions manquaient, l'avis du Sénat ne s'appelait point *Senatus consultum*, mais *Senatus auctoritas*. Il n'obligeait à rien, cependant il était écrit sur les registres publics.

On voit que ces négligences sont si légères qu'on ne les relèverait pas, sans le devoir qu'on s'est imposé de juger les ouvrages avec d'autant plus de sévérité qu'ils paraissent plus approcher de la perfection. Le Dictionnaire dont je parle est de ce genre : M. Noël doit donc considérer les observations que j'ai hasardées comme une preuve de mon estime pour lui. Du reste, je me plais à joindre mes suffrages à ceux qu'il a déjà obtenus pour une entreprise aussi difficile qu'épineuse. On ne peut faire connaître les peines que cet ouvrage a coûtées à l'auteur qu'en citant ce qu'il dit lui-même sur la manière dont il l'a composé :

« Je n'ai, dit-il, épargné ni peines ni soins pour que » ce lexique répondît à l'importance de sa destination, » et fût digne de l'indulgence avec laquelle le public » a bien voulu accueillir mes autres ouvrages. Non-seulement il est beaucoup plus complet, puisqu'il n'y » a d'autres omissions que celles d'un petit nombre de » termes que la décence exclut d'un vocabulaire particuliérement

[library stamp]

» ticulièrement destiné à la jeunesse ; et, sous ce rap-
» port, il convient à l'homme fait comme au jeune
» élève ; au médecin, au jurisconsulte, comme au litté-
» rateur ; mais les exemples sont beaucoup plus nom-
» breux et les nuances plus variées. J'ai vérifié les uns
» et les autres sur les originaux, refait toutes les tra-
» ductions, évité les tours vieillis, les faux sens et les
» inexactitudes ; j'ai porté le scrupule jusqu'à tout écrire
» de ma main, pour ne m'en rapporter qu'à moi-même ;
» et j'ai fait tous mes efforts pour que cet ouvrage, fait
» consciencieusement et dans la seule vue d'être utile,
» ne pût se confondre avec ces spéculations mercan-
» tiles trop multipliées pour l'honneur des lettres, et
» contre lesquelles le public a tant raison d'être en
» garde. »

L'examen plus approfondi qu'on fera de cet ouvrage quand il sera répandu, comme il mérite de l'être, justifiera l'idée que j'ai cherché à en donner. C'est par l'usage sur-tout qu'on peut juger de l'utilité d'un Dictionnaire. Tout porte à croire que cette épreuve fera honneur à M. Noël, et que, plus on consultera son livre, plus on en reconnaîtra le mérite et l'exactitude.

M. PETITOT.

RECHERCHES HISTORIQUES *sur le Cardinal de Retz, suivies des portraits, pensées et maximes extraits de ses ouvrages*; par V.-D. MUSSET-PATHAY. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26 ; *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, etc.

IL est fâcheux pour un livre, qu'après l'avoir lu, on se demande : *A quoi bon?* car on sait quelle réponse suit d'ordinaire cette question. Cette question, je me la suis faite en terminant l'ouvrage de M. Musset-Pathay, et l'on va voir si c'est sans raison.

Il est reçu de dire que le cardinal de Retz est l'auteur ou l'un des auteurs des troubles de la Fronde,

et qu'il était un intrigant, un factieux, un brouillon. Personne ne croit trop manquer à la vérité historique, ni à la justice, en lui donnant ces qualifications. M. Musset-Pathay a pensé qu'en s'en servant on calomniait la conduite et le caractère du cardinal, et il a fait un livre pour le prouver. D'abord il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de faire une apologie seulement spécieuse de ce singulier personnage, attendu qu'il a dit de lui-même à peu près tout le mal qu'on en peut dire, et qu'il n'y a guère moyen de récuser un témoin de cette espèce-là. Ensuite si l'amour du paradoxe pousse quelque jour un homme à défendre le cardinal de Retz contre ses propres accusations, celles de ses contemporains et l'opinion universelle qui en est résultée, il faudra que dans un écrit court, mais brillant, il donne aux faits importans des interprétations plausibles et ingénieuses, place dans un nouveau jour les beaux côtés du caractère de son héros, et laisse adroitement dans l'ombre, ou au moins dans la demi-teinte ses côtés les plus défavorables : de cette manière il ne réussira à changer l'opinion de personne, mais il fera dire de lui qu'il est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun. M. Musset-Pathay n'a pas suivi cette marche, et n'a pas obtenu en entier ce résultat. Il a fait un gros livre, et dans ce gros livre, sa réflexion et sa critique se sont fort peu mises en frais. D'abord il donne une *vie du cardinal de Retz*, laquelle est entièrement composée de morceaux extraits textuellement des *Mémoires*, et rejoints entre eux par une très-courte analyse de ce qui suit et précède. Dans cette vie, il n'est point question des mouvemens de la Fronde ; en quoi certes l'auteur a eu raison, puisque ces mouvemens se composent de démarches, de conférences, de négociations sans fin dont il eût fallu faire le récit, récit pour lequel il est plus simple de renvoyer aux *Mémoires* où toutes ces choses se trouvent détaillées. M. Musset-Pathay, ou plutôt le cardinal de Retz lui-même, raconte seulement dans sa *vie* le commencement de la révolte et la manière dont il se trouva engagé à y prendre part et à s'en faire le chef. C'est ici que M. Musset-Pathay triomphe. Le cardinal fit d'abord, de bonne foi

et par reconnaissance pour la reine, tout ce qu'il put pour apaiser le peuple mutiné : au lieu de lui savoir gré de ses efforts, on s'en moqua au Palais-Royal; il en fut piqué ou plutôt il fut bien aise d'en avoir sujet, et alors, comme il le dit lui-même, *il abandonna son destin à tous les mouvemens de la gloire.* Voici l'argument de M. Musset-Pathay, auquel je n'ôte rien de sa force : Le cardinal a sincèrement voulu étouffer la première étincelle de la guerre civile ; on l'a forcé par d'ingrates railleries à souffler sur cette étincelle et à en faire un grand feu ; ce n'est donc pas lui, ce sont donc les railleurs de la cour qui sont les véritables auteurs de la Fronde. C'est conclure un peu rigoureusement. Sans doute la cour eut des torts dont au reste elle fut bien punie ; mais le cardinal n'en eut-il pas de bien plus grands ? S'il avait été véritablement honnête homme et bon citoyen, il eût oublié les outrages de la reine pour ne songer qu'à ses bienfaits, et n'eut pas bouleversé le royaume pour satisfaire un ressentiment puéril. Ayant tenu une conduite toute contraire, il a été tout le contraire d'un véritablement honnête homme et d'un bon citoyen. Je crois qu'en ceci je raisonne au moins aussi serré que M. Musset-Pathay. Au reste, quelle était cette *gloire* à laquelle il abandonnait son destin ? Il nous l'apprend en vingt endroits de ses *Mémoires*. Il avait un goût décidé pour les *conspirations* et une estime particulière pour les conspirateurs. Presque dans l'enfance encore, il entra dans deux conspirations contre le cardinal de Richelieu, et il écrivit l'histoire de la conjuration de *son ami* Jean-Louis de Fiesque, comme le lui disait Montrésor. *La spéculation des grandes choses* (c'est-à-dire des changemens d'Etat) *l'avait beaucoup touché dès son enfance.* Son imagination ne s'occupait que des *vastes desseins* (on sait encore ce que cela veut dire), et *ses sens étaient chatouillés par le titre de chef de parti qu'il avait toujours honoré dans les Vies de Plutarque.* Il me semble que de telles dispositions sont bien celles d'un *factieux*, d'un *intrigant*, d'un *brouillon* ; et quand les faits y répondent, je ne vois en vérité pas qu'il y ait de quoi se fâcher si fort de ce qu'on lui donne ces épithètes.

La seconde partie de l'ouvrage est intitulée: *Jugemens portés sur le cardinal de Retz*, et elle est divisée en deux Sections, les *Contemporains du coadjuteur*, et les *Ecrivains postérieurs*. Ceux-ci étaient à peu près inutiles, puisqu'ils n'ont pu former leurs jugemes sur le Cardinal, que d'après ce qu'en ont dit les autres. Parmi ces derniers, c'est-à-dire les contemporains, il en est dont l'opinion ne méritait pas d'être recueillie, soit parce qu'elle n'est qu'une opinion répétée, soit parce qu'elle n'a aucun caractère d'importance ou de réflexion, soit enfin parce que ce n'est pas une opinion sur le Cardinal, mais quelques mots à propos de lui. M. Musset-Pathay pousse ce zèle *recollecteur* jusqu'à rapporter quelques phrases d'une lettre d'apparat écrite au Cardinal par Patru. C'est un beau *jugement* sur un homme, qu'une lettre de complimens qui lui est adressée! M. Musset-Pathay fait précéder chacun de ces extraits d'une petite notice sur le personnage qui le lui a fourni, et porte un jugement sur son *jugement*, selon que celui-ci se rapproche ou s'écarte de la manière de voir qui lui est particulière, et que j'ai exposée plus haut. C'est toujours la même antienne; et cela fatigue un peu.

La troisième et dernière partie du livre se compose de *Portraits*, et de *Pensées* ou *Maximes* tirées des *Mémoires de Retz*. Cela est bon du moins, et plaira aux lecteurs, à proportion de la reconnaissance qu'ils se sentiront pour l'homme officieux qui a pris la peine d'aller chercher pour eux dans un livre, ce que beaucoup de gens aimeront peut-être mieux y aller chercher eux-mêmes. Quant à moi, je suis de ceux-ci. Voilà tout l'ouvrage de M. Musset-Pathay. *A quoi bon?*

Il n'y a pourtant pas de livre, si vide qu'il soit, qui ne donne matière à quelque observation plus ou moins curieuse. Celui de M. Musset-Pathay offre deux exemples bien singuliers de contradiction. La Rochefoucault, dans ses *Mémoires*, dit que le cardinal de Retz *était d'une ambition extrême*, et dans un *portrait* qu'il a fait de lui, il dit qu'*il paraissait ambitieux sans l'être*. Il avait donc été bien dupe d'abord de l'apparence. Mais voici qui est beaucoup plus fort. La duchesse de Nemours,

dans ses *Mémoires*, commence par dire que le cardinal de Retz *n'avait pas d'esprit* (ce qui est un début assez piquant); ensuite elle dit que *son esprit était pénétrant et d'une étendue assez vaste*; enfin elle dit qu'*il avait assez d'esprit.* Je ne sais pas si la bonne duchesse en avait beaucoup, assez, ou point du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait pas un esprit conséquent.

M. Musset-Pathay, lui, raisonne assez de suite; mais quelquefois il affirme sans preuve, ou même lorsqu'il y a des preuves contraires. Par exemple, il dit que l'oncle du coadjuteur, archevêque de Paris, était un homme nul, *cagot* et presque imbécille. *Nul* et *imbécille*, soit; mais *cagot*, j'y vois une petite difficulté. Le cardinal qui s'y connaissait, nous parle du *désordre scandaleux* des mœurs de son oncle. La *cagoterie* peut à toute force s'allier avec la débauche obscure, mais jamais avec le *scandale*,

Il n'aurait pas fallu non plus mettre dans les *Pensées* du cardinal de Retz une maxime du président de Thou, que le premier rapporte en l'attribuant à son auteur. Cette maxime, ou plutôt cette phrase est qu'*il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par des hommes assez sincères pour parler d'eux-mêmes avec vérité.* On sent qu'elle devait être du goût du Cardinal écrivant ses *Mémoires*, en effet avec une sincérité peu commune.

M. Musset-Pathay est d'une charité sans exemple. « Il » ne paraît pas, dit-il, que M. de la Rochefoucault, » dans sa liaison avec Mme de Longueville et d'autres » femmes de la cour, puisse être soupçonné de galan- » terie. » Et veut-on voir d'où il infère ceci? De cette phrase de Mme de Sévigné : « M. de la Rochefoucault » va revoir les lieux où il a chassé avec tant de plai- » sir; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne » crois pas que ce qui s'appelle *amoureux*, il l'ait ja- » mais été. » M. Musset-Pathay a pris à la lettre ce mot *amoureux* qui signifie seulement là *atteint d'un amour véritable*. M. de la Rochefoucault ne devait pas mieux traiter l'amour en pratique, qu'en théorie il n'a traité l'amitié, la vertu, l'honneur, la bravoure, etc. On n'ima-

ginerait jamais de quoi M. Musset-Pathay fortifie la singulière idée qu'on vient de voir; de cette autre phrase de Mme de Sévigné : « Plusieurs de ceux qui pleurent » M. de Longueville (fils de la duchesse), ont voulu » avoir des conversations avec M. de la Rochefoucault; » *mais lui qui craint d'être ridicule, plus que toutes les » choses au monde*, il les a fort bien envoyés se con» soler ailleurs. » Sans être d'une malice outrée, on voit tout de suite quel *ridicule* a craint en cette occasion M. de la Rochefoucault; il a craint qu'on ne dît que toute la ville était allée le consoler de la mort de M. de Longueville, sachant la part singulière qu'il devait prendre à cet accident; et en effet, cet enfant datant de l'époque de ses liaisons avec Mme de Longueville qui avait toujours détesté son mari, il pouvait bien verser sur sa mort des larmes à peu près paternelles. Quand on prend les choses comme M. Musset-Pathay, il est tout simple de penser que le cardinal de Retz n'a pas été un *factieux*; mais il ne faudrait pas le dire aux autres, quand on ne le leur dit pas d'une manière plus piquante.

AUGER.

LE LIVRE DE PRIÈRES de M. DE FÉNÉLON, archevêque de Cambrai, avec des réflexions pour tous les jours du mois; ou *Le Chrétien adorateur*. Edition augmentée de l'Explication des cérémonies de la Messe, et d'autres Instructions chrétiennes. A Liége, chez *Fr. Lemarié*, imprimeur-libraire; et à Paris, chez *Ch. Villet*, libraire, rue Hautefeuille, n° 1. — 1807.

LE culte catholique rétabli, les ministres d'une religion divine rendus à leurs importantes et respectables fonctions, les temples rouverts, ne sont pas les moindres bienfaits d'un gouvernement sage et éclairé. Hommage au grand homme qui a rendu à la piété ses saints exercices, au malheur son plus ferme appui, à l'affliction sa consolation la plus sûre !

Cette révolution, trop long-tems attendue, a permis enfin que les livres destinés à l'instruction ou à l'édi-

fication des fidèles reparussent, et dans le nombre de ceux qui se réimpriment tous les jours, celui que j'ai sous les yeux, se recommande sur-tout à l'attention.

On ne prononce guère le nom d'un grand écrivain, sans y attacher l'idée des écrits qui l'ont immortalisé. Ainsi, nomme-t-on Fénélon, on pense en même tems à Télémaque. Mais cet ouvrage admirable dans lequel l'auteur donne à tous les hommes en général et aux rois en particulier, des leçons si salutaires, n'est pas le seul où il ait imprimé le cachet de sa belle ame et de son beau talent. On retrouve également sa douce éloquence, son style coulant et harmonieux dans tous ceux qu'il a écrits en faveur de la religion. Ce n'est donc pas sans un vrai plaisir, sans un vif intérêt, qu'on lira ses *Prières* dans le volume qui vient d'être publié. « *L'ouvrage que nous reproduisons ici*, disent les éditeurs, *était devenu fort rare.* » Cela n'est pas exact. Il est tout entier dans la belle édition en neuf volumes, des *Œuvres complète de Fénélon*, imprimée en 1787. Mais cette édition n'est pas à la portée de tout le monde; et il est peu de personnes qui ne puissent se procurer le volume où les Prières viennent d'être recueillies. Les éditeurs ont réuni à ces Prières les pieuses réflexions du même auteur, pour tous les jours du mois. Un court passage extrait de celles du quatorzième jour, en donnera une idée à ceux qui par malheur, ne les connaîtraient pas.

« Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siècles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, et ne nous désabusent pas. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devait jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène, périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Egypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a construites. Que faisons-nous donc sur la terre? A quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages et chrétiennes, elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort? O hommes pesans de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de

la terre, où de leur propre aveu, ils sont si misérables! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là. »

Je dois à la vérité de dire que l'*Adorateur chrétien* n'est guère qu'une reproduction du livre connu sous le titre de *la Journée du chrétien*. Quoi qu'il en soit, les ames pieuses doivent s'empresser de l'accueillir ; elles y apprendront l'étendue de leurs devoirs, et y trouveront les moyens de les bien remplir. V.

VARIÉTÉS.

THÉATRE FEYDEAU. — *Reprise de Renaud d'Ast.* — Il faut remercier les comédiens de Feydeau d'avoir remis ce joli opéra au répertoire. Il fut représenté pour la première fois, en 1787, et eut alors beaucoup de succès. Le poëme est de MM. Barré et Radet, et la musique de M. d'Aleyrac, un de nos premiers musiciens, compositeur fécond, et qui compte presque autant de succès que d'ouvrages. La musique de *Renaud d'Ast* est vraiment le modèle de celle qui convient à l'Opéra-Comique ; elle est gracieuse et mélodieuse ; tous les airs en sont si chantans qu'on les trouve encore sur le pupître des amateurs et dans la bouche de l'artisan. La partie de l'orchestre, sans être négligée, ne couvre jamais le chant principal, et ce musicien a une qualité qui me paraît inappréciable, c'est de ne jamais placer de morceaux de musique mal à propos, c'est-à-dire, dans une situation où ils pourraient ralentir la marche de l'ouvrage. Cet opéra était très-bien monté dans la nouveauté. Le rôle de *Renaud* était joué par Michu, bon acteur, assez bon chanteur et très-aimé sur-tout d'une certaine partie du public. Julien le remplace aujourd'hui. Les airs qu'il doit chanter ne sont pas au-dessus de ses moyens : il a fait généralement plaisir.

Le rôle de *Céphise* avait été écrit pour faire briller le beau talent de Mme Renaud d'Arvigny, et l'on se souviendra

long-tems du talent musical qu'elle y développait. Jouer ce rôle après elle n'était pas chose aisée ; cependant M^me^ Moreau vient d'y obtenir un succès complet. Cette jeune actrice joint beaucoup de facilité à une voix assez étendue et très-flexible : elle joue souvent, et le public la voit toujours avec un nouveau plaisir.

C'est M^me^ Saint-Aubin qui remplit le rôle de *Marton* ; il n'est donc pas nécessaire de dire que ce rôle a été joué avec toute la grâce et la finesse imaginables.

Au total, la remise de cet ouvrage a fait beaucoup de plaisir, et sera, je crois, fructueuse pour le théâtre.

Théâtre de l'Impératrice. — Première représentation de *l'Amour au régime*. — Un jeune avocat, nommé *Auguste*, et qui se porte fort bien, s'avise de se faire passer pour malade, afin de s'introduire dans la maison d'un médecin de la fille duquel il est amoureux. Le docteur, religieux observateur des préceptes d'Hippocrate, fait subir au jeune homme une diète si sévère, qu'en moins de trois jours il lui reste à peine la force de déclarer son amour à la belle *Jenny*, dont le cœur appartenait déjà à un jeune militaire. Le médecin et sa fille s'amusent quelque tems aux dépens de l'avocat, et finissent (pour l'empêcher de mourir d'inanition) par le prier du repas de la noce de *Jenny* et de son amant.

Ce petit acte n'est, à vrai dire que le tableau d'une mystification arrivée dans la société : mais l'ouvrage est très-gai ; le dialogue est vif et semé de mots heureux. Cette pièce est de M. Chazet et d'un anonyme. Clozel est très-comique dans le rôle de l'avocat à jeun.

Institut. — L'Institut national a tenu, mardi dernier, une séance publique pour la réception de MM. Laujon, Renouard et Picard. Une assemblée brillante remplissait la salle, et les applaudissemens qui ont éclaté de toutes parts, lorsque les nouveaux académiciens sont entrés ; ont prouvé quel vif intérêt avait amené ce nombreux concours.

M. Laujon a commencé. La faiblesse de sa voix a fait

perdre une grande partie de son discours; mais l'on a aperçu dans ce qu'on a pu saisir, des traits spirituels et une onction touchante dans la bouche d'un vieillard. Il a loué son prédécesseur (M. Portalis) avec cette sensibilité simple et vraie qui convenait à l'éloge d'un magistrat respectable.

M. Renouard l'a suivi à la tribune; et son discours, mieux entendu, a produit beaucoup d'effet. Il est rempli de pensées fortes, d'aperçus profonds, exprimés dans un style nerveux et animé; en un mot, il a paru digne de l'auteur de la tragédie des *Templiers*. Les louanges nobles et justes que l'orateur a données au grand talent de M. Le Brun qu'il remplace, ont été vivement senties par tous ceux qui cultivent la poësie française.

M. Picard s'est présenté après ses deux collègues. Son talent fécond et ingénieux, ses nombrenx succès, avaient déjà parlé en sa faveur; son discours lui a mérité de nouveaux suffrages. Cet aimable comique s'est fait reconnaître dans plusieurs traits plaisans qui ont été fort applaudis, et quoiqu'il eût prévenu qu'il ne prétendait pas s'élever au ton de l'orateur, il a su, plus d'une fois, prendre les mouvemens d'une douce éloquenee. Il les a sur-tout saisis lorsqu'il a jeté des fleurs sur la tombe de M. Dureau de la Malle, auquel il succède, de cet homme doublement estimable, dont la perte, dans un âge peu avancé, est un juste objet de regrets pour tous les amis des lettres et de la vertu.

M. Bernardin de Saint-Pierre, chargé, comme président, de répondre aux trois récipiendaires, l'a fait en un seul discours, où l'on a retrouvé les pensées élevées et le style admirable qui distinguent éminemment l'auteur des *Etudes de la Nature*.

Enfin cette séance a paru une des plus intéressantes de l'Institut, par les talens différens des orateurs qui y ont parlé, et par les réputations qu'elle réunissait. L.

HISTOIRE. — On a bien voulu nous adresser une lettre inédite de *Hume*, traduite de l'anglais sur l'original que M. *de Joncourt*, bibliothécaire du prince d'Orange, avait entre les mains. Comme cette lettre rend compte des mo-

tifs qui ont déterminé *Hume* à changer dans la dernière édition de son Histoire, son opinion sur un point très-important, nous croyons que son insertion dans le *Mercure* intéressera nos lecteurs.

Lettre de David Hume au comte d'Hardwicke.

Compiègne, 23 Juillet 1764.

Milord, peu de tems après mon arrivée à Paris, j'ai eu la curiosité de consulter les Mémoires de Jacques II. Ils forment environ treize volumes in-folio, tous écrits de la main du roi sans être rédigés en corps de narration. Plusieurs passages y sont traités avec assez d'étendue. Telle est, par exemple, une relation des négociations qui précédèrent la seconde guerre de Hollande; point d'histoire qui m'a toujours paru fort obscur et hérissé d'une foule de contradictions. Le père Gordon, principal du Collége des Ecossais, homme obligeant et communicatif, a fait néanmoins quelque difficulté de me permettre la lecture de ce passage; mais sur l'assurance que je lui ai donnée que j'avais été employé à la secrétairerie d'Etat, et que j'attendais une permission authentique de consulter les registres français qui devaient renfermer le traité conclu entre Charles II et Louis XIV, tous ses scrupules ont été levés, et j'ai pris communication du manuscrit. Je vais vous en parler de souvenir, Milord, car j'ai laissé à Paris les différens extraits que j'en ai faits, toujours de l'aveu du père Gordon.

Le traité fut conclu à la fin de 1669 ou au commencement de 1670 (les Mémoires du tems ne lui ont point assigné de date précise). Ce fut lord Arundel de Wardour qui le signa secrètement dans un voyage qu'il fit à Paris tout exprès. Les deux principaux articles contiennent le rétablissement de la religion catholique en Angleterre, et une alliance offensive des deux puissances contre la Hollande. Louis promettait à Charles un subside annuel de 200,000 l. st. et six mille hommes en cas d'insurrection. Quant à la Hollande, on devait la partager d'après les bases indiquées depuis par l'abbé Primi. L'Angleterre avait la Zélande et

les ports; tout le reste devenait le partage du roi de France et du prince d'Orange. Au surplus il n'était pas question de fonder le pouvoir arbitraire dans la Grande-Bretagne. C'est que probablement le roi envisageait cet évènement comme une suite nécessaire de la révolution projetée, et qu'il entrait d'ailleurs dans ses plans comme dans ceux de son frère de lier cet important dessein aux affaires de la religion. Mais Louis avait encore d'autres vues : c'est pourquoi il envoya la duchesse d'Orléans à Douvres, en lui donnant pour instruction de persuader au roi son frère qu'il fallait commencer par ruiner la république avant d'entreprendre le changement de la religion en Angleterre. Ces insinuations déplurent au duc d'Yorck, qui s'opposa constamment à cette déviation du plan général. Je dois vous avouer ici, Milord, que cet écrit m'a prouvé que je m'étais souvent mépris à l'égard du caractère de Charles II. J'avais jusque-là pensé que l'humeur insouciante et pour ainsi dire nonchalante de ce prince l'avait rendu incapable de dévotion, et qu'il avait flotté toute sa vie entre le déisme et le papisme; mais je reconnais que lord Halifax a mieux que moi dévoilé les secrets sentimens de Charles, quand il a dit que ce monarque affectait l'irréligion afin de mieux couvrir son zèle pour la foi catholique. Son frère nous apprend qu'aussitôt après la signature du traité, il assembla son conseil intime, et qu'il y parla du rétablissement de la religion romaine avec tant d'ardeur que les larmes lui vinrent aux yeux. Je me suis souvent étonné de l'aveuglement des deux frères qui se laissaient emporter par leurs opinions religieuses, au point de s'imaginer qu'à la plus légère occasion elles seraient embrassées des évêques et de la noblesse, en quoi sans doute ils se trompaient fort, car les écrits du tems ne font aucune mention de cette disposition des esprits. Quoi qu'il en soit, les princes y croyaient et se reposaient principalement sur elle du succès de leur entreprise.

Je profiterai probablement d'une nouvelle édition de mon Histoire pour corriger les méprises que j'ai faites dans cette circonstance, ainsi que dans quelques autres moins impor-

tantes. En attendant cette époque, je m'estime heureux d'avoir une occasion de satisfaire la curiosité de votre seigneurie, et de vous exprimer ma reconnaissance pour votre obligeante conduite à mon égard depuis que je me suis engagé à écrire le règne d'Elisabeth. Je m'applaudirai de mon sort si votre seigneurie me fournit de fréquentes occasions de cette nature. Je ne puis pas répondre maintenant à la question que vous m'avez faite, Milord, à l'égard de la galerie des fortifications; mais dès que je serai retourné à Paris, j'aurai l'honneur d'informer votre seigneurie du résultat de mes recherches.

J'ai l'honneur d'être, etc., DAVID HUME.

LOUIS DE JONCOURT, *Bibliothécaire du prince d'Orange*.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople*, 10 *octobre*. — L'armée du grand-visir, de retour des bords du Danube, se trouve actuellement à Andrinople.

— Des lettres des Dardanelles annoncent que les Anglais ont levé le blocus du canal, et que plusieurs bâtimens de l'Archipel et des îles y sont entrés et sont maintenant en rade.

— Sa Hautesse a conféré à son ambassadeur de Paris le titre de plénipotentiaire pour continuer les négociations entamées avec la Russie.

RUSSIE. — *Pétersbourg*, 15 *octobre* 1807. — D'après un ukase, rendu par S. M. l'Empereur de Russie, il va être pris des mesures pour empêcher tout étranger de pénétrer dans les Etats Russes, s'il n'est muni d'un passeport délivré par le ministre des affaires étrangères, sur la représentation d'un autre passeport délivré par les ministres ou consuls Russes dans les différens pays.

— Le grand-duc Constantin a introduit l'exercice à la française dans les deux corps de Cadets, dont il est le chef.

AUTRICHE. — *Vienne, le 5 novembre* 1807. — Le mariage de S. M. l'Empereur avec la princesse Béatrix, est définitivement fixé au 20 décembre prochain.

— Les gazettes de Vienne, donnent maintenant le contenu du rescript adressé il y a déjà quelque tems par S. M. aux Etats de Hongrie. Ce rescript est relatif à l'acceptation que S. M. l'Empereur fait de l'offre faite par les Etats, de verser dans le trésor, le sixième du revenu annuel des biens-fonds, ainsi que l'un pour cent de la valeur de toutes leurs propriétés mobiliaires, afin d'aider à éteindre les dettes de l'Autriche.

DANEMARCK. — *Séelande, le* 10 *novembre.* — Le prince royal est heureusemant passé en Séelande ; il devait arriver le 7 à Copenhague. Le prince de Hesse est nommé gouverneur de cette place ; il présidera le conseil de guerre qu'on y a établi. Le comte Baudissin remplira les fonctions de commandeur militaire.

— D'après une nouvelle mesure prise par le prince royal, il est permis aux corsaires de toutes les nations, qui auraient fait des prises sur les Anglais, d'entrer dans les ports du Danemarck.

HOLLANDE. — *La Haye, le* 18 *novembre.* — Le 17 de ce mois, S. Exc. le ministre de l'intérieur, s'est rendu en grand cortége à la salle des Etats pour présider l'ouverture de la session d'automne du Corps-Législatif.

— S. M. a rendu, le 27 octobre dernier un décret pour établir un nouvel ordre plus convenable dans les recettes et dépenses publiques.

Ce même décret crée une commission spéciale pour la liquidation et le paiement de l'arriéré.

(INTÉRIEUR.)

PARIS, 25 *Novembre.* — Le retour de la garde impériale a été célébré aujourd'hui avec beaucoup de pompe et de solennité. — On avait élevé à la barrière de la Villette, un

arc de triomphe d'un très-beau style, sous lequel M. le Préfet, accompagné du Corps municipal, a reçu les différens corps qui composent la garde. Le Préfet a prononcé un discours aux officiers de l'état-major et leur a distribué des couronnes d'or qui ont été sur le champ apposées aux aigles de leurs drapeaux. Les troupes ont ensuite défilé sous l'arc de triomphe. Pendant leur marche, un nombreux orchestre composé d'instrumens à vent, exécutait un chant triomphal (nous avons inséré les vers de ce chant, en tête de ce N°) : cette musique est du plus beau caractère, et produisait un grand effet sous les voûtes de l'arc de triomphe. Les troupes ont suivi tout le faubourg Saint-Martin, les boulevards, la rue de Rivoli, et, après avoir déposé sous l'arc des Tuileries leurs drapeaux, elles se sont rendues en ordre aux Champs-Elysées. Là, des tables étaient dressées dans chacune des contre-allées de la grande avenue, depuis l'entrée des Champs-Elysées jusqu'à la barrière de Neuilly; des toiles attachées transversalement aux arbres, mettaient la table et les braves convives à l'abri du mauvais tems. On a porté de nombreux toasts à S. M. l'Empereur et aux habitans de la ville de Paris. L'état-major et le corps municipal, placés à l'extrémité de ces tables, sous une tente, donnaient le signal de ces toasts, et ils étaient sur le champ répétés avec enthousiasme par tous les militaires. Après le repas, ils se sont retirés en bon ordre chacun dans leur cantonnement. — Dans le cours de la journée, on a distribué sur plusieurs places, des comestibles au peuple; le soir le vin jaillissait de la fontaine des Innocens. Tout Paris était illuminé, et l'on a tiré, à huit heures, douze feux d'artifice.

Il est malheureux que le mauvais tems ait succédé, vers les deux heures de l'après-midi, à la plus belle matinée. Il n'a cependant point interrompu cette fête qui avait commencé d'une manière si noble et si brillante, au moment de la distribution des couronnes.

— S. M. l'Empereur et Roi est arrivé à Milan, le 21 de ce mois, à midi.

ANNONCES.

Cours de médecine légale, judiciaire, théorique et pratique, ouvrage utile non-seulement aux officiers de santé, mais encore aux jurisconsultes; par J. J. Belloc, docteur en médecine. Un vol. in-12. Prix, broché, 2 fr. 25 cent. et 3 fr. franc de port. Chez Méquignon l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de médecine, n° 9.

L'ouvrage que nous annonçons doit être regardé comme un manuel instructif que l'on pourra consulter avec fruit pour résoudre tous les cas essentiels où les officiers de santé sont appelés pour éclairer la conscience des juges. Ce Cours de médecine légale renferme en abrégé tout ce qu'on peut dire de mieux sur les principales questions qui en font l'objet. Les principes que l'auteur établit, ses raisonnemens, sont d'accord avec l'expérience. Tel est le jugement qu'en a porté l'Ecole de médecine de Paris.

Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide; par A. N. Schlegel. In-8°. Prix, 2 fr. 25 cent., et 2 fr. 65 c. franc de port. Chez Tourneysen fils, rue de Seine Saint-Germain, n° 12.

L'Art d'aimer d'Ovide, traduction en vers, avec des remarques; par M. Desaintange. Un vol. in-12, avec une jolie figure. Prix, 3 fr., et 3 fr. 70 cent. franc de port. Chez Giguet et Michaud, libraires, rue des Bons-Enfans.

Essais sur la culture du Maïs et de la Patate douce; par M. Lelieur, de Ville-sur-Arce, administrateur des parcs, jardins et pépinières des palais impériaux. De l'impr. de P. Didot, l'aîné. Brochure in-12. Prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez Desrelle, libraire, rue de Richelieu, n° 10.

Corsa pel Bacino del Rodano e per la Liguria d'Occidente, divisa in sei sezioni, di cui la principale, cioè quella che diede motivo all' opera contiene la Orittografia del monte Coiron, situato nella dianzi provinzia Vivarese ora dipartimento de l'Ardeche, di Giuseppe Marzari-Pencati, Vicentino accademico Olimpico, membro della Società de' naturalisti sedente in Ginevra. — In-8°, Vicence. A Paris, chez Tourneysen fils, libraire, rue de Seine, n° 12, faubourg Saint-Germain. Prix, 6 fr.

ERRATA DU N° 331.

Page 377, *ligne* 29, aurait; *lisez*: annonçait.
378, *ligne* 15, l'an XII; *lisez*: l'an VII.

(No CCCXXXIII.)

(Samedi 5 Décembre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

A LA GRANDE ARMÉE.

De tes vaillans héros célébrant le retour,
France, entonne le chant d'alégresse et d'amour.
Pour payer dignement de si nobles conquêtes,
Tu ne peux préparer d'assez pompeuses fêtes :
Tes ennemis vaincus, tes alliés vengés,
Tes rivaux désarmés, tes amis protégés,
Tel fut, en peu d'instans, le fruit de leur victoire ;
Et tes enfans n'ont point à rougir de leur gloire.
Ces champs qui, tant de fois témoins de leur valeur,
Ont vu se signaler leur courage vainqueur,
Ces champs naguère en proie au plus affreux carnage,
D'alliés aujourd'hui devenus l'apanage,
De salutaires lois éprouvent les effets
Et goûtent les douceurs d'une tranquille paix.
Sans peine autour de vous trouvant d'heureux modèles,
A vos nouveaux devoirs, Rois, vous serez fidèles.
Et vous, vous dont le cœur de la gloire est épris,
Soldats, jamais la gloire eut-elle un plus plus beau prix ?
C'est peu de ces lauriers qui couronnent vos têtes,
Présages assurés de nouvelles conquêtes,
C'est peu de ces drapeaux, de tous ces monumens
Conquis sur l'ennemi par vos bras triomphans,
Ces éclatans succès obtenus par les armes
Au vainqueur généreux arrachent trop de larmes,
Et, prompts à susciter de plus ardens rivaux,

Ee

De Mars ont trop souvent ramené les travaux ;
Mais vaincre pour venger la patrie outragée,
Vaincre pour son bonheur après l'avoir vengée,
Toujours vaincre en courant, et voir ses ennemis
Changés, par ses vertus, en fidèles amis,
Des alliés contens reculant la frontière,
En faire à son pays une noble barrière,
Est-il pour des soldats un triomphe plus doux ?
Ce triomphe, Français, n'est réservé qu'à vous ;
Goûtez-en les douceurs au sein de nos murailles.
Qu'un général romain, au retour des batailles,
Pour signaler l'éclat de ses brillans exploits,
A son char de triomphe ose attacher des rois ;
Du spectacle odieux de cet orgueil sauvage
Vous épargnez l'horreur à cet heureux rivage,
Et, protégeant les rois que vos armes ont faits,
Vous les attachez tous par le nœud des bienfaits.
Des cœurs nobles et grands telle est la politique.
Si de Rome jadis la fureur despotique
Se plut à voir des pleurs arroser ces lauriers
Qui décoraient le front de ses vaillans guerriers,
Plus heureux en ce jour, d'une vive allégresse
Sur les fronts couronnés voyez briller l'ivresse.
De tout votre bonheur voyez ces rois heureux,
A l'envi, voyez-les applaudir à vos jeux,
Et, ravis des transports dont ici tout s'enflamme,
Se confondre avec vous d'esprit, de cœur et d'ame.
De ce touchant accord du grand Peuple et des Rois,
Que de nombreux bienfaits vont éclore à la fois !
Français, jouis du fruit de ta munificence,
Et consacrant ainsi ta force et ta puissance,
Ne trouve désormais ta gloire, ton honneur
Qu'à vaincre pour donner la paix et le bonheur.
Et vous que pour amis mon œil charmé contemple,
Rois, sachez profiter d'un aussi rare exemple :
Ce Français qui naguère, au sein de vos Etats,
Pour venger votre injure, affrontait le trépas,
Voyez-le maintenant, à l'allégresse en proie,
Avec la même ardeur se livrer à la joie ;
Mais au sein des plaisirs, comme dans ses exploits,
De son antique honneur il suit toujours les lois.
Telle est de ses vertus la source inépuisable :
C'est par là qu'illustrant un règne mémorable,
Il sut par son éclat, sous les yeux de Louis,

De l'Europe étonner les regards éblouis.
Sous ce roi qui créa cette noble ressource,
Il semblait de sa force avoir tari la source;
Mais d'un astre nouveau le rayon protecteur
Fécondant dans son sein ce germe créateur,
A fait renaître en lui cette soif de la gloire
Qui de ses plus beaux jours efface la mémoire.
Napoléon paraît; et bientôt, à sa voix,
Le Français, plus docile, enfante mille exploits,
Et, ne connaissant plus de rival dans la guerre,
Va, court, vole, triomphe et lui soumet la terre.
Mais déjà, trop long-tems, Français, dans les combats,
L'honneur a dirigé votre esprit et vos bras :
Vous laissant pénétrer de sa plus douce flamme;
Qu'aux plus nobles vertus il excite votre ame;
Si l'honneur aux guerriers inspire des exploits
De la société l'honneur dicte les lois :
Ecoutez ses leçons; à sa voix accessibles
Vous serez doux, humains, généreux et sensibles.
Tel son pouvoir partout s'exerce sur les cœurs :
Naguère, en vos Etats, quand les Français vainqueurs
Ont aux enfans du Rhin, dans leur course rapide
Communiqué l'ardeur de ce feu qui les guide,
Princes, vous avez vu tous vos peuples nouveaux
Du grand-peuple à l'envi se montrer les rivaux;
Nourrissez dans leurs cœurs cet élan magnanime,
Que votre voix sans cesse à l'honneur les anime,
Et, secondant l'effet de ce mobile heureux,
Vous les verrez, prenant un essor généreux,
A toutes les vertus, à la gloire fidèles,
Mériter à leur tour de servir de modèles.

Mais ne vous bornez point aux jeux sanglans de Mars :
D'un regard favorable honorez tous les arts;
Le ciel les accorda pour consoler la terre
De la foule de maux que lui porte la guerre;
Que votre appui constant assure leur splendeur;
Les beaux-arts font des rois la solide grandeur.
Eux seuls, de vos vertus consacrant la mémoire,
Peuvent de votre nom éterniser la gloire.
Mais voulez-vous sur-tout, par d'éclatans succès,
De votre auguste appui voir bientôt les effets?
Bannissant les conseils d'une importune crainte
Et brisant les liens d'une vaine contrainte,
Partout où vos regards découvrent le talent,

Protecteurs assidus, excitez son élan;
Songez à l'affranchir de pénibles entraves :
Quel grand roi peut vouloir régner sur des esclaves?
Sur des esclaves! non : vous ne le voudrez pas :
Ainsi que votre honneur le bien de vos Etats
Vous imposent la loi d'user de la puissance
Pour maintenir des arts la noble indépendance :
Qu'elle règne, et bientôt mille talens divers,
Par leurs brillans succès charmeront l'Univers.
Laissez, dans ses terreurs, la sombre tyrannie
Voir d'un œil inquiet les travaux du génie,
Pour étouffer sa voix et ses nobles accens
Laissez-la s'épuiser en efforts impuissans,
Sa voix majestueuse et que rien n'épouvante
En devient à la fois plus forte et plus puissante.

Telle une source pure, à travers les roseaux,
Epanche librement le trésor de ses eaux,
Et dans les lieux divers où son cours se déploie
Va porter la fraîcheur, l'abondance et la joie;
Veut-on, gênant le cours de son flot fugitif,
Dans un tube d'airain le retenir captif?
De la contrainte alors naît un nouveau miracle;
Impétueux il sort ; et, vainqueur de l'obstacle,
Ce même flot jaillit en prismes radieux
Et des mortels ravis il enchante les yeux.

M. Valmalete.

COUPLETS

CHANTÉS A LA FÊTE DONNÉE PAR LE SÉNAT,

Le 28 Novembre 1807.

Généreux fils de la Victoire,
Brillante élite de héros,
Qui par tant d'exploits, tant de gloire,
Avez honoré nos drapeaux; (*bis.*)
Venez au sein de la Patrie,
Jouir du fruit de vos succès;
Venez, de tous les cœurs français
Remplissez l'attente chérie :
Revoyez vos amis, rentrez dans vos foyers,
Le repos vous attend à l'ombre des lauriers.

Celui dont l'immense génie
Aux combats guida votre ardeur,
Est allé de son Italie
Préparer aussi le bonheur : (*bis.*)
Mais tout ici nous le rappelle,
Son trône est dressé dans ces lieux ;
Le marbre et la toile à nos yeux
Offrent son image fidelle ;
Les drapeaux qu'il conquit décorent nos foyers,
Et le Sénat s'assemble à l'ombre des lauriers.

Vous dont l'invincible courage
De ces lauriers nous couronna,
Guerriers, recevez notre hommage,
Salut aux vainqueurs d'Iena ! (*bis.*)
Marengo, que ta renommée
Enflamme nos derniers neveux ;
Friedland, Austerlitz, champs fameux,
Parlez-leur de la GRANDE armée ;
Et grâce à ses travaux, ombrageant nos foyers,
Que l'olivier s'élève à côté des lauriers.

M. CAUCHY.

LE GRAMMAIRIEN MOURANT.

Un descendant de Vaugelas,
Affligé d'une hydropisie,
Etant aux portes du trépas,
Faisait ses adieux à la vie.
De sa femme et de ses enfans.
Il voyait sa couche entourée !
Toute la famille éplorée
Poussait mille gémissemens..
Le mourant, d'une voix éteinte,
Leur dit : Je conçois vos douleurs ;
Du trépas la funeste atteinte,
Comme à vous m'arrache des pleurs.
O ciel ! que tes coups sont acerbes !
Je serais mort avec plaisir
Si tu m'eusses laissé finir....
Mon ouvrage sur les adverbes.

Mr. A. COUVRET.

ÉNIGME.

Veux-tu, lecteur, connaître ma tournure ?
Je te désigne mon entier
Par ma singulière figure,
Ou par mon signe singulier.
Je compte, au moins, cinquante sœurs,
Moitié blondes et moitié brunes ;
Ne vous fiez pas trop, amis, à nos couleurs ;
Vous exposeriez vos fortunes.
Egales de tout point, offertes à l'envers,
En face, nous offrons, toutes, des traits divers.
D'un de nos rois la démence
Nous fit naître, dit-on, en France.

M. Révial, *père*.

LOGOGRIPHE.

Le choix d'une voyelle t'offrira mon premier,
En ta biliothèque on trouve mon dernier,
Un certain philosophe inventa mon entier.

CHARADE.

A l'inconstance, à la frivolité,
Je dois mon être et mon pouvoir suprême,
Otez mon chef, quel changement extrême !
Mon reste veut de la sublimité.

*Mots de l'*Énigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Silence*.

Celui du Logogriphe est *Email*, où l'on trouve *mail*, *ail*, *il*, et la lettre L, chiffre romain exprimant *cinquante*.

Celui de la Charade est *I-lion*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

DE LA TRAGÉDIE ITALIENNE AU XVIe SIÈCLE (1).

Si l'on a eu jusqu'à présent en France des idées ou fausses ou imparfaites sur l'Epopée italienne (2), celles qu'on s'est formées de l'art dramatique en Italie sont peut-être plus fausses et plus imparfaites encore. Ce ne sont pas seulement des hommes sans nom et sans autorité dans les lettres, qui en ont parlé avec légéreté ou avec un mépris fondé sur l'ignorance ; l'abbé d'Aubignac, qui prétendit apprendre aux autres l'art du théâtre, qu'il pratiqua si mal, prononça hardiment qu'il n'y a dans les tragédies italiennes aucune notion de cet art. St.-Evremond, homme d'autant d'esprit que d'Aubignac en avait peu, mais esprit tranchant et superficiel, décida plus hardiment encore qu'elles ne valent même pas la peine qu'on en parle, et qu'il suffit de les nommer pour inspirer de l'ennui. Il est vrai qu'il cita pour exemple de ces insipides tragédies italiennes, *le Festin de Pierre*, tragi-comédie espagnole, dont on ne fit jamais grand cas en Italie, qui n'y a été traduite par aucun auteur de réputation, tandis qu'en France Molière et Thomas Corneille n'ont pas dédaigné de la traduire ; et qui dans le premier de ces deux pays n'a jamais été jouée que par des troupes ambulantes, pour l'amusement de la populace ; dans le second au contraire fait partie du répertoire national, destiné aux plaisirs de la meilleure compagnie. St.-Evremond ajouta même, avec un emportement singulier dans un homme

---

(1) Ce morceau est tiré du *Cours d'histoire littéraire moderne* de M. Ginguené. C'est la première Leçon de la 3me année de ce Cours, telle qu'il la lut l'année dernière à l'Athénée de Paris.

(2) Le poëme épique italien, depuis son origine, et dans ses trois genres (le romanesque, l'héroïque et le burlesque), avait été l'objet des leçons de l'année précédente.

de son caractère, qu'il n'avait jamais vu cette pièce sans désirer que l'auteur fût foudroyé comme son Athée. Ce souhait bénévole regarde Caldéron, Molière, Thomas Corneille; et quelque traducteur obscur en prose italienne, mais aucun des poëtes dramatiques dont le nom et les ouvrages soient connus dans l'histoire littéraire d'Italie. Nous ne devons désirer de voir foudroyer personne; mais nous devons de justes reproches à la mémoire de ces écrivains inconsidérés dont les faux jugemens ont égaré notre goût, nous ont habitués à blâmer et à mépriser sans connaître, et nous ont trop souvent et trop justement exposés au ressentiment et à la risée des peuples instruits.

Voltaire, que les pédans accusent d'ignorance, parce que son érudition était plus générale, moins circonscrite et plus éclairée que la leur, nous a parlé le premier avec connaissance et avec équité de ces beaux spectacles qui faisaient un des nobles amusemens de la cour de Léon X, et de ces heureux essais de comédie et de tragédie dans le goût antique, faits à Rome par le cardinal Bibiena et par le Trissin, au commencement du XVI^{e} siècle, tandis que *les Frères de la Passion* et *les Clercs* divertissaient encore la France avec *les Mystères*, les *Actes des Apôtres* et *l'Apocalypse* de Louis Chocquet (3). Il suffisait pour le but que se proposait Voltaire de marquer ce premier pas dans l'art dramatique fait par une nation à qui l'on doit aussi les premiers pas dans tous les autres arts. Mais remarquons encore ici un effet de cette paresse qui se joint, on ne sait trop comment, avec notre activité d'esprit. On avait répété long-tems, d'après d'Aubignac, S^{t}.-Evremond et d'autres auteurs, qu'il n'y a dans les premières pièces italiennes aucune idée de l'art, qu'elles ne valent même pas la peine d'en parler. Nous avons de même répété d'après Voltaire que les Italiens ont donné par la *Sophonisbe* du Trissin le signal de la renaissance de l'art tragique, conforme à la pratique des anciens; par la *Calandria* de Bibiena et par la *Mandragore* de Machiavel

(3) V. Dict. de Bayle, art. *Chocquet*.

les premiers exemples de la comédie moderne, modelée sur la comédie antique; mais nous en sommes restés-là, sans nous inquiéter de savoir si dans ce grand XVIe siècle, d'autres tragédies et d'autres comédies avaient suivi les traces des premières; ou plutôt, nous avons pris pour constant que la *Sophonisbe* était la seule tragédie italienne qui méritât ce nom jusqu'au commencement du dernier siècle, où nous avons encore appris de Voltaire l'existence d'une *Mérope* italienne; que le reste n'était que des tragédies en musique ou des opéras; qu'à l'égard des comédies, ce n'étaient que des farces de pantalon et d'arlequin, dépourvues d'art, d'esprit et de goût, composées d'un mélange de dialectes, de gestes de singe, de jalousie et de vengeance italienne, dont tout le comique enfin consistait en gesticulations et en lazzis. Marmontel l'a écrit dans sa *Poëtique;* Laharpe dans son *Mercure;* et celui-ci passant, comme à son ordinaire, toutes les bornes, ajouta même que la gesticulation et les lazzis font plus de la moitié du comique italien, *comme ils font la plus grande partie de leur conversation et souvent de leur esprit* (4).

Je rapporte ici ces ridicules décisions d'hommes qui passent, cependant pour de bons juges, et dont notre jeunesse respecte et va répétant les arrêts, pour que nous comprenions bien comment il arrive que les autres nations nous accusent d'ignorance, d'orgueil, d'impolitesse, et de légéreté; pour que nous apprenions à rougir de ces opinions aussi fausses qu'inciviles et inhospitalières, pour qu'enfin nous nous sentions engagés par cette utile honte à étudier avec quelque attention ce qu'ignoraient complètement ceux qui en ont ainsi jugé, à être justes pour les étrangers, et s'il se peut, un peu plus modestes pour nous.

Je ne répéterai point ici ce qu'on trouve partout sur l'origine de la tragédie grecque, sur le caractère et les formes qu'elle eut chez les Athéniens. Ces formes et ce caractère reçurent quelques variétés du génie différent des trois grands tragiques; mais on voit qu'au fond, tout émanait du même

(4) *Mercure* de Mars 1772.

système, et tendait au même but dans tous les trois. Du moment où la tragédie se fut dégagée du tombereau de Thespis, et qu'Eschyle l'eut fait monter sur le théâtre, elle entra, comme tous les autres arts, dans l'ensemble de ces belles institutions politiques et morales, destinées à conduire un peuple ingénieux et sensible à la vertu par le plaisir. Ce peuple était en même tems léger et cruel, orgueilleux et trop confiant dans la prospérité, facilement découragé dans le malheur. Le spectacle de la calamité des rois, de la chûte des Empires, des grands revers de la fortune, corrigeait, ou du moins tempérait ces vices par les douces impressions de la pitié, et par une salutaire terreur.

La tragédie n'était donc point alors un vain amusement, c'était une grande fête donnée au peuple, dans des occasions solennelles, par ses magistrats: ces derniers, n'étant que les dépositaires d'une autorité que le peuple pouvait toujours leur reprendre, avaient intérêt de le flatter en même tems que de le rendre meilleur. Les poëtes, tant pour leur propre compte, que pour celui des magistrats qui faisaient représenter leurs pièces, entraient dans cette double vue, et la lecture attentive de ce qui nous reste de leur théâtre, nous montre qu'ils en étaient continuellement occupés.

Le but de ces représentations, et les occasions où elles étaient données, décidèrent non-seulement de leur constitution et de leurs formes, mais des règles mêmes de l'art. Le chœur, qui avait été dans l'origine la partie essentielle du spectacle, ou plutôt le spectacle même, resta comme pour représenter le peuple; et le double but dont j'ai parlé, paraît dans le soin que l'on prit de mettre dans la bouche du chœur, les vœux pour les bons, le blâme des méchans, et les moralités tirées des crimes ou des malheurs des personnages. La nécessité d'agir à la fois sur une grande multitude, d'attacher son attention par des émotions continues et profondes, dicta la règle de l'unité d'action; l'ininterruption de cette action une fois commencée, ses différentes parties, que nous nommons actes, n'étant séparées que par

le chœur, qui ne quittait point la scène, rendit indispensable la règle de l'unité de tems ; l'impossibilité de changer les décorations sur de si grands théâtres, nécessita celle de l'unité de lieu. Les expositions durent être simples et claires; les fables et l'intrigue peu compliquées, pour que l'esprit des spectateurs fût plus libre, et que l'ame fût toute entière à ses émotions ; la pompe du spectacle et l'harmonie des vers rehaussées par l'éclat et l'expression de la musique, afin que ces mêmes émotions fussent plus vives, et entrassent par tous les sens à la fois.

Le génie des poëtes qui recevait ces premières données de la nature même des choses, y ajouta l'art des péripéties, ou des changemens inattendus dans l'état et la situation des personnages, celui de tirer des caractères les principaux ressorts de l'action, d'en distribuer et graduer les différentes parties de manière à exciter la curiosité et à suspendre la catastrophe pour la rendre plus frappante ; enfin toutes les règles de ce bel art, porté si haut par Eschyle, perfectionné par Sophocle, et dont Euripide altéra peut-être la pureté, mais dont il étendit les limites, ou du moins dont il augmenta la puissance sur les affections du cœur.

La tragédie fut donc chez les Grecs, non-seulement un art indigène, mais une grande institution politique et morale. Son introduction chez les Romains ne fut, comme celle des autres arts, que l'adoption d'un fruit étranger, et qu'un emprunt fait à la Grèce. Ce peuple né pour la guerre, uniquement occupé, pendant plusieurs siècles, à se défendre et à s'agrandir, reçut enfin des Etrusques la grossière ébauche d'une comédie satirique. Plus d'un siècle après (5) et 513 ans depuis la fondation de Rome, *Livius Andronicus* essaya le premier d'imiter la tragédie grecque. *Nœvius* le suivit de près, et fut suivi à son tour d'*Ennius*, de *Pacuvius*, et des deux *Accius* ou *Attius*. Le tems a détruit toutes leurs pièces. Il ne nous reste que les titres et quelques fragmens d'environ 120 ou 130 vers; et tous ces titres, à l'exception de

---

(5) 124 ans.

trois seulement qui sont romains (6), annoncent des sujets tirés du théâtre des Grecs. Si dans des tems postérieurs Jules-César, Varius, Pollion, Ovide et quelques autres, composèrent des tragédies, elles furent encore empruntées des Grecs (7); enfin le théâtre entier attribué à Sénèque est, excepté la seule *Octavie*, que l'on sait n'être pas de lui, un théâtre grec en vers latins. La tragédie romaine ne fut donc, ni dans son origine, ni dans ses progrès, autre chose que la tragédie grecque elle-même. Elle n'eut rien de national, rien d'approprié aux mœurs, ni aux institutions du peuple. Elle ne lui offrit qu'un spectacle destiné à son amusement et dont les impressions passagères n'eurent aucun but.

Elle disparut avec tous les autres arts dans la longue et épaisse nuit des siècles de barbarie. Lorsque les peuples commencèrent à respirer, et que dans l'Europe moderne le goût naturel que les hommes rassemblés ont pour les jeux et les spectacles se réveilla, le clergé, dépositaire du peu de lumières qui ne s'étaient pas entiérement éteintes, sentit combien il lui importait de diriger ce goût renaissant et d'empêcher qu'il ne détournât la multitude des objets dont il prenait soin de l'entretenir. De-là, ces fêtes ridiculement pieuses de l'âne, des fous, des innocens; de-là, lorsque les idées et les langues eurent fait quelques pas de plus, ces représentations sacrées de la Passion et des mystères de la vie des saints et des saintes, et des souffrances des martyrs. Rien ne ressemblait moins assurément à la tragédie grecque,

(6) Le *Scipion* d'Ennius, le *Paullus* de Pacuvius et le *Brutus* d'Accius. Encore le premier des trois était-il, selon un savant critique (P. Scriverius), un poëme sur les exploits de Scipion l'Africain, et non une tragédie. — V. P. Scriverii *Collectanea veter. tragicor.* in Ennii fragm.

(7) On connait, mais seulement de nom, l'*Œdipe* de Jules-César, le *Thieste* de Varius, la *Médée* d'Ovide, etc. Quant à Pollion, qui composa plusieurs tragédies grecques et latines, ceux qui avaient prétendu qu'il avait pris pour sujet de l'une des ces dernières les guerres civiles de son tems, se sont fondés sur une Ode d'Horace, qui prouve au contraire que c'était une histoire qu'il en écrivait, et non une tragédie. V. l'Ode 1 du liv. 2. *Motum ex metello*, etc.

et cependant on y aperçoit un but de même nature, celui d'exercer sur les esprits et sur les imaginations une influence, non pas nationale, mais universelle, favorable aux opinions religieuses et à la croyance populaire, comme l'influence de la tragédie grecque l'était aux sentimens patriotiques et à l'amour de la liberté.

Mais dans le pays même d'où partait cette influence, et sous les yeux de la Puissance qui l'exerçait à son profit, en Italie, lorsque les esprits commencèrent à s'éclairer, que l'étude des langues anciennes redevint en honneur, qu'une nouvelle langue eut appris à se modeler sur elles, et à produire des chefs-d'œuvre rivaux de ceux qu'elles avaient produits, on sentit que ce ne serait pas avec ces farces monacales qu'on pourrait s'élever au niveau de la tragédie antique; et l'on essaya de chausser le cothurne, comme on avait touché la lyre et embouché la trompette. Ce ne fut même pas dans la langue nouvelle qu'on l'essaya d'abord. Dès le XIV[e] siècle, l'historien *Albertino Mussato*, mort en 1330, avait laissé deux tragédies latines, composées dans le goût de Sénèque sur des sujets tirés de l'histoire profane. L'une des deux (8) était même tirée de l'histoire, non-seulement moderne, mais récente. La mort d'Ezzelino, tyran de Padoue, en est le sujet: le héros de la seconde (9) est Achille. Cependant les représentations sacrées, les mystères se donnaient encore à Rome, à Florence et dans d'autres villes d'Italie; on y déployait une grande magnificence, et ces pièces même avaient une sorte de régularité.

Au XV[e] siècle, dans ce mouvement général qui portait à la recherche et à l'étude des anciens, il était naturel que la muse tragique fît de nouveaux efforts. *Gregorio Corraro* (10), noble vénitien: fit, à 18 ans, une tragédie de *Progne*. *Laudivio*, dans les Etats de Naples, en fit une en vers ïambes, sur la captivité du fameux général *Jacopo Pic-*

---

(8) *Eccerinis*.
(9) *Achilleis*.
J'ai parlé de ces deux pièces; Discours II de la 2[e] année de ce Cours.
(10) Mort en 1464.

vinnino (11), emprisonné par le roi Ferdinand *le catholique*, et ensuite assassiné par ses ordres. *Sulpizio*, professeur de belles-lettres, à Rome, sous le pontificat d'Innocent VIII, y fit représenter une tragédie de sa composition, dont on ignore le titre. Il se vante dans l'épître dédicatoire (12), de ses notes sur Vitruve, d'avoir rendu le premier, après tant de siècles, ce genre de spectacle aux Romains. Pendant ce tems, le fameux *Pomponio Leto*, fondateur de l'Académie romaine, remettait aussi sur le théâtre, les comédies de Plaute et de Térence; et les deux cardinaux Pierre et Raphaël Riario, neveux de Sixte IV, faisaient, avec la plus grande magnificence, les frais de ces représentations. Un de leurs poëtes fut *Carlo Verardi*, archidiacre de Césène, sa patrie, et secrétaire des brefs. Il fournit à leur théâtre deux espèces de tragédies, l'une en prose sur la prise de Grenade, par Ferdinand le catholique, l'autre en vers hexamètres (13), au sujet de l'attentat commis par un assassin sur la personne de ce même roi.

Mais toutes ces premières tentatives étaient faites en latin, ce qui prouve que ces spectacles somptueux n'étaient que pour une société choisie, et non pour le peuple qui n'y aurait rien compris. La première tragédie qui parut sur le théâtre, en bon style italien, et avec quelques idées d'une action réguliérement conduite, est l'*Orphée* d'Ange Politien. On a vu dans la vie de cet homme célèbre (14), qu'il l'avait composée à 18 ans, dans l'espace de deux jours, au milieu des distractions et du tumulte des fêtes. Tout concourt donc à rendre précieuse cette composition élégante. On ne goûterait pas sans doute sur nos théâtres, mais on

---

(11) *De Captivitate Ducis Jacobi.*

(12) Au cardinal Raphaël Riario.

(13) *Fernandus Servatus.*

Ce fut *Carlo Vérardi* qui en forma le plan; Marullin, son neveu, fit les vers.

(14) Cette vie se trouve dans une des leçons de la 1ère année de ce Cours, avec celles des autres restaurateurs des lettres au XVe siècle.

lit encore avec plaisir ces premières plaintes de la Melpomène moderne, qui furent les jeux d'un enfant.

Bientôt, à l'exemple de Rome et de Florence, les ducs de Ferrare donnèrent des fêtes dramatiques, dont l'éclat surpassa même tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Hercule Ier, qui égalait en magnificence les souverains les plus puissans, fit jouer, sur un grand théâtre élevé dans la cour de son palais (15), les *Menechmes* de Plaute, traduits en langue vulgaire; et lui-même avait travaillé à la traduction. L'année suivante, il y fit donner *Cephale*, pièce pastorale, en cinq actes, écrite en octaves, ou *ottava rima*, par Nicolas de Correggio, de l'illustre maison des Corrége, prince aussi distingué dans les lettres que dans la profession des armes; ensuite l'*Amphitrion* de Plaute, traduit en *terza rima*, par *Pandolfo Collenuccio* (16) : ce fut pour le même théâtre que ce poëte écrivit sa tragédie de *Joseph* (17); que d'autres littérateurs distingués furent employés à traduire d'autres comédies de Plaute et de Térence; qu'*Antonio da Pistoja* composa deux tragédies, l'une intitulée *Filostrato e Pamfila*, l'autre, *Démétrius*, roi de Thèbes, toutes deux en tercets, avec des strophes chantées à la fin de chaque acte, pour tenir lieu des anciens chœurs (18); qu'enfin le comte *Bojardo*, auteur du *Roland amoureux*, écrivit en *terza rima* et en cinq actes, le *Timon* misanthrope, tiré d'un dialogue de Lucien.

Léon X, qui joignit, aux goûts magnifiques des Médicis, des moyens que nul souverain moderne n'eut jamais à sa disposition, répandit sur l'art dramatique les mêmes encouragemens qu'il prodiguait à tous les arts, et dont la crédulité de l'Europe presqu'entière faisait les fonds. Il occupait depuis deux ans le Saint-Siége, lorsque le Trissin lui dédia sa

(15) 25 janvier 1486.

(16) *Da Pesaro.*

(17) Elle fut imprimée dans le siècle suivant, en 1564.

(18) Ces deux pièces furent imprimées à Venise en 1508, et réimprimées dix ans après, in-8°.

tragédie de Sophonisbe (19). Ce poëte n'était pas un homme de génie, mais un esprit cultivé par de bonnes études, et naturellement élevé. Je l'ai suffisamment fait connaître en parlant de son *Italia liberata*. Je rappellerai seulement ici qu'il ne fut ni archevêque ni prélat, comme Voltaire l'a dit par erreur, et comme on l'a répété d'après lui par confiance (20); et qu'il n'est nullement prouvé que Léon ait fait représenter sa tragédie (21).

Loin que l'on puisse reprocher au Trissin de n'avoir eu aucune notion de l'art, on pourrait l'accuser au contraire d'avoir trop servilement suivi les règles et l'exemple des anciens Grecs, en présentant aux modernes un fait tiré de l'histoire romaine. Ce fut une erreur commune à tous les poëtes qui suivirent le Trissin dans la carrière qu'il venait d'ouvrir. Ils ne contemplèrent point la nature et l'homme en eux-mêmes, mais ils étudièrent l'une et l'autre dans Eschyle et dans Sophocle, pensant que ces grands génies avaient connu et exprimé les caractères, les mœurs et les passions humaines, comme il convient au poëte tragique.

---

(19) En 1515. Elle ne fut cependant imprimée qu'en 1524.

(20) Voici ce qui est dit à ce sujet, dans l'endroit indiqué. « Il est difficile de deviner sur quel fondement Voltaire, qui, quoi qu'on en ait dit, se trompe rarement en histoire, a écrit dans son admirable *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (chap. CXXI) que le *Trissino était archevêque de Bénévent* quand il fit sa tragédie, et que le *Ruccellaj* suivit bientôt l'archevêque *Trissino*. Il ne fut jamais archevêque ni de Bénévent, ni d'ailleurs, ni même ecclésiastique. Cette erreur de fait a passé dans quelques écrits estimables, et c'est ce qui m'engage à en avertir. »

C'est sans doute pour réparer cette erreur, que Voltaire a mis dans la Dédicace de *la Sophonisbe de Mairet réparée à neuf*, que *le prélat Georgio Trissino*, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, choisit le sujet de Sophonisbe. Mais le *Trissino* n'était pas plus prélat qu'archevêque; et l'on ignore quel peut être l'archevêque de Bénévent qui lui donna ce conseil.

(21) *Napoli Signorelli* l'a dit après plusieurs autres dans son *Histoire critique des théâtres*; mais cela ne paraît pas suffisamment prouvé au savant *Tiraboschi*, dont on connaît l'esprit de recherche et l'exactitude. V. Hist. de la litt. it. tom. VII, part. 3, p. 121, 1ère éd. de Modène.

De

DEPT. DE LA ... 5. cen
De même qu'on voit dans la peinture, des amateurs et même des artistes dessiner la Vénus ou l'Apollon antique, sans songer ni au temple où ces statues furent autrefois placées, ni à la religion des peuples qui leur offraient des adorations et des victimes; de même les premiers tragiques italiens mirent tous leurs soins à suivre scrupuleusement les traces des Grecs, et il ne leur vint point dans l'esprit d'examiner si ces anciens poëtes n'avaient pas eu, en composant leurs tragédies, outre le but poëtique qui est de plaire et de toucher, un autre but politique et moral, approprié à leur nation et à leur tems, et si ces spectacles horribles, si ces terribles catastrophes des rois commandées par les Dieux, qui plaisaient aux Athéniens en flattant leur humeur républicaine, devaient plaire de même aux Italiens du XVI^e^ siècle.

Persuadés que le but, la nature et la forme de la tragédie grecque avaient atteint la perfection, ils voulurent les adapter à la tragédie nouvelle. Ils voulurent y traiter des sujets non-seulement graves et touchans, mais cruels et trop souvent même atroces, semblables à ceux des tragédies athéniennes, ou quelquefois tout à fait les mêmes. Ils adoptèrent aussi l'usage d'un chœur toujours présent sur la scène, devant qui se passaient tous les principaux événemens de la fable, et qui remplissait par ses chants les vides de l'action et l'intervalle des entr'actes. Ils prirent pour règle l'unité d'action, de tems et de lieu. Ils firent procéder peu à peu l'événement, sans y mêler beaucoup de faits étrangers ou d'épisodes: leurs péripéties furent spontanées et naturelles; leurs reconnaissances régulières et bien amenées. Ils donnèrent aux mœurs de leurs personnages une simplicité antique; et ils recherchèrent aussi, du moins quelques-uns d'entre eux, cette simplicité dans leur style.

Par tous ces moyens, ils se flattèrent d'imiter la tragédie grecque, et d'arriver à la perfection de l'art. Ils se trompèrent sans doute; mais leur erreur est respectable. Ils pouvaient imaginer une forme de tragédie différente de celle des Grecs, adaptée aux mœurs nationales et conforme au

génie moderne ; mais, outre qu'il leur eût fallu pour cela une liberté qui n'existait plus, la vénération profonde que l'on avait alors pour les anciens, les applaudissemens que les savans donnaient à tout ce qui paraissait revêtu, pour ainsi dire, de l'habit grec, et cette sorte de fatalité qui ne permet pas que les arts arrivent d'abord à la perfection, et qui veut que leurs progrès soient lents et successifs, toutes ces causes réunies leur ôtèrent le désir d'être inventeurs, ou les empêchèrent même d'en concevoir l'idée.

Tel est le véritable point de vue sous lequel on doit considérer ces estimables restaurateurs de l'art tragique ; et surtout le Trissin, le premier, et à beaucoup d'égards, le plus estimable de tous. C'est en les envisageant sous cet aspect, en se rappelant ces faits, en les liant avec l'état de barbarie où étaient encore tous les arts, et particulièrement l'art dramatique, dans tout le reste de l'Europe, que l'on apprend à juger plus sainement, et à parler plus convenablement des travaux de ces illustres bienfaiteurs des lettres, dont nous ne pouvons en quelque sorte rabaisser et ternir la gloire, sans ravaler et obscurcir la nôtre. M. GINGUENÉ.

*SUR la réponse de M. LÉVESQUE à l'Extrait de l'*Histoire critique de la République romaine.

CE n'est point sans inquiétude que j'ai énoncé mon opinion sur l'ouvrage de M. Lévesque. Avec une connaissance fort superficielle de l'Histoire romaine, j'attaquais, dans quelques pages écrites à la hâte, l'ouvrage d'un savant distingué qui a fait de cette Histoire l'objet d'une étude approfondie et d'une longue méditation. S'avancer ainsi seul et presque nu jusques dans le camp d'un adversaire renommé et couvert de toutes les armes de l'érudition, c'était sans doute une entreprise hasardeuse. Ma crainte a redoublé quand j'ai vu que M. Lévesque avait bien voulu faire attention à ma critique : pareil à un homme peu exercé aux combats, à qui le seul bruit des armes fait perdre toute contenance,

je me suis cru mort un instant. Revenu à moi-même, et ne me sentant aucune blessure, je reprends un peu courage, et je me remets en défense.

M. Lévesque a trouvé ma critique *honnête*. Je suis loin de m'en faire un mérite. Je n'aurais fait tort qu'à moi-même si j'avais manqué aux égards qui lui sont dûs à tant de titres : aussi suis-je fâché qu'il oublie un moment dans le cours de la discussion l'aveu qu'il a bien voulu faire en ma faveur, pour me supposer une intention qui, il faut l'avouer, sortirait un peu des bornes d'une critique honnête. Sur ce que j'ai dit qu'il n'avait vu qu'*une histoire* de brigands dans le beau dévouement des trois cent six Fabius, « Voudrait-on me rendre odieux, s'écrie-t-il, en exposant ainsi ma pensée ? voudrait-on persuader que je traite de brigandage le dévouement à la patrie ? » J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille conclusion. Je sais que les discussions littéraires ont quelquefois dégénéré en véritables querelles, qu'on est quelquefois parvenu à se détester pour ne s'être pas entendus sur la restitution d'un texte altéré, ou sur l'interprétation d'un passage difficile ; mais mon zèle pour l'antiquité n'ira jamais, je l'espère, jusqu'à me brouiller avec mes contemporains, et je puis assurer M. Lévesque qu'il pourrait condamner à la fois tous les Grecs et tous les Romains, sans qu'il me vînt jamais dans l'idée de chercher à le rendre odieux. Après une déclaration aussi positive, je ne craindrai plus de lui dire que les nouvelles raisons par lesquelles il motive son jugement sévère sur les Fabius, ne m'ont pas encore convaincu. Qu'importe en effet que ces guerriers aient dépouillé les bergers et les cultivateurs, et enlevé les troupeaux des ennemis, si c'était alors la manière la plus commune de faire la guerre, si ces incursions étaient de justes représailles contre les Veïens qui, suivant l'auteur lui-même, infestaient depuis long-tems les environs de Rome ? Les Romains pouvaient être encore *des barbares*, leur art militaire était, si l'on veut, encore dans l'enfance : mais ce n'est point chez *un peuple de brigands* que des familles entières se dévouent pour la cause com-

mune. M. Lévesque est bien le maître d'élever, avec Denys d'Halicarnasse, quelques doutes sur ce fait singulier ; mais en le supposant vrai, il faut l'admirer comme un des plus beaux actes de patriotisme qui honorent l'histoire ancienne.

Je ne me rendrai pas davantage aux autres raisonnemens de M. Lévesque ; par exemple, je persiste à trouver très-naturel le récit que fait Tite-Live de la manière dont le Sénat parvint à apaiser le peuple sur le mont sacré, et je n'ai point eu besoin de renverser l'ordre de ce récit pour le rendre vraisemblable. Suivant l'historien, Ménénius Agrippa fut envoyé vers les séditieux. On pourrait s'étonner que le peuple en fureur eût consenti sans peine à écouter son discours ; mais le récit même prévient cette objection. Ménénius était *cher au peuple parce qu'il était d'origine plébéienne*, *quod indè oriundus erat, plebi carum*. Il lui parle d'une manière singulièrement propre à faire impression sur des esprits ignorans et grossiers ; il se borne à raconter une fable. Voilà ce que M. Lévesque trouve absurde, et ce que Tite-Live remarque au contraire comme un trait caractéristique de ces tems-là, *prisco illo dicendi et horrido modo*. Le lecteur décidera qui de l'historien français ou de l'historien romain est à portée de former des conjectures plus vraisemblables sur le genre d'éloquence qui pouvait plaire aux anciens Romains. Quoi qu'il en soit, le peuple, frappé de la justesse de l'allégorie, commence à se rendre traitable : toutefois il serait *fort extraordinaire* que cette fable eût suffi pour le ramener dans Rome ; mais on lui accorde des magistrats de son ordre pour le protéger contre les Consuls, et il consent alors à rentrer dans ses foyers. Tout n'est-il pas clair, conséquent, parfaitement motivé dans ce récit, et en nier, sans aucune raison décisive, la circonstance la plus frappante, n'est-ce pas dire à peu près qu'il faut brûler toute l'histoire ancienne?

Mais je ne me suis pas borné à raisonner avec M. Lévesque sur les faits matériels de l'Histoire romaine ; j'ai laissé voir que je m'accordais rarement avec lui sur ce qu'il appelle très-bien la critique morale de l'historien, et je l'ai fait avec d'autant plus de confiance que l'érudition n'était nul-

lement nécessaire à cet égard, et que c'est à la raison seule à prononcer sur le plus ou moins d'estime qu'il convient d'accorder aux personnages historiques.

J'ai dit que jamais tribun du peuple ne se montra plus favorable que M. Lévesque aux ennemis du Sénat. C'est une plaisanterie qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre, mais qui n'est pourtant pas sans fondement. M. Lévesque n'insinue-t-il pas que Manlius Capitolinus fut injustement condamné ? N'est-il pas très-porté à absoudre Spurius Mélius, dont les desseins ambitieux parurent assez redoutables au Sénat pour l'engager à créer un dictateur ? Ne prend-il pas, en général, sous sa protection ceux que l'histoire représente recherchant la faveur du peuple afin d'usurper la souveraine puissance ?

J'ai dit encore qu'il se plaisait particulièrement à rabaisser les personnages les plus vantés dans l'histoire : c'est une conséquence nécessaire du plan qu'il s'est proposé. Vouloir réfuter à cet égard tous ceux de ses jugemens qui me paraissent au moins beaucoup trop sévères, ce serait entreprendre un ouvrage presqu'aussi volumineux que le sien. Toutefois, afin de donner au lecteur une idée générale de l'esprit qui les a dictés, j'en ai exposé quelques-uns qui me paraissent erronés. Je me suis particulièrement étonné qu'au lieu de se livrer au plaisir de peindre Cincinnatus quittant la charrue pour revêtir la pourpre du dictateur, et passant d'une humble chaumière à la tête des armées, il ait mieux aimé chercher laborieusement à ôter à ce fait célèbre ce que tant d'écrivains anciens et modernes avaient cru y voir de beau et de touchant. « J'admire la vertu, me répond à ce sujet M. Lé» vesque ; je respecte la pauvreté et je ne l'admire pas. » Voilà sans doute une distinction parfaitement établie. Mais il est difficile d'en voir le but, puisque je n'ai dit nulle part qu'il fallût admirer la pauvreté. En joignant à ce mot l'épithète de *vertueuse*, j'ai fait assez entendre que ce n'était pas la pauvreté en elle-même qui me paraissait digne d'estime ; mais les belles qualités dont elle était alors la gardienne fidèle, je veux dire la sainteté des mœurs, le noble désin-

téressement, le sacrifice généreux des intérêts particuliers à ceux de la patrie. Pour prouver qu'on a eu tort de croire jusqu'ici que plusieurs Romains célèbres avaient exercé les premières charges de l'Etat sans cesser d'être pauvres, M. Lévesque m'apprend que *dans les derniers tems de la république, la fortune d'un sénateur devait être de huit cent mille sesterces, qui feraient à peu près cent soixante mille francs de notre monnaie; que dès l'époque de la seconde guerre Punique, ils avaient plus d'un million d'as, et que dans tous les tems ils durent avoir du bien, puisqu'on n'admettait au Sénat que des chevaliers qui étaient obligés d'avoir un cens.* Je remercie M. Lévesque de m'avoir appris toutes ces choses, dont je n'avais qu'une idée fort confuse. Je reconnais-là le savant parfaitement versé dans les points d'érudition les plus obscurs et les plus épineux. Heureusement pour moi, tout cela ne fait rien à la question, puisque M. Lévesque finit par avouer qu'on ne sait pas quelle était la valeur du cens sénatorial, puisqu'il reconnaît que Curius Dentatus et Fabricius étaient pauvres pour des sénateurs. C'est tout ce que j'avais voulu établir, et je n'ai jamais prétendu en faire de misérables prolétaires.

J'avais cité après ces grands hommes le nom de Régulus. M. Lévesque avance que cet illustre citoyen n'était pas pauvre, parce que dans le tems de sa captivité sa femme fut chargée de garder chez elle, et *de nourrir*, deux illustres prisonniers carthaginois. Un fait rapporté par Rollin, d'après Valere-Maxime, répondra à cette objection. « Le Sénat n'avait pas jugé à propos de rappeler Régulus d'Afrique, et d'interrompre le cours de ses victoires, et il lui avait continué le commandement des armées. Personne ne fut autant affligé de ce décret que celui à qui il était si glorieux. Il écrivit au Sénat pour s'en plaindre, et pour demander qu'on lui envoyât un successeur. Une de ses raisons était qu'un homme de journée, profitant de l'occasion de la mort de son fermier, qui cultivait son petit champ composé de sept arpens, s'était enfui après avoir enlevé tout son équipage rustique : que sa présence était donc néces-

saire, de peur que si son champ venait à n'être plus cultivé, il n'eût point de quoi nourrir sa femme et ses enfans. Le Sénat ordonna que le champ serait cultivé aux dépens du public, qu'on rachèterait les instrumens du labour, qui avaient été volés, et que la république se chargerait aussi de la nourriture et de l'entretien de la femme et des enfans de Régulus. Ainsi, ajoute Rollin avec Sénèque, le peuple romain se constitua en quelque sorte le fermier de Régulus. »

On voit, par ce récit, que les deux prisonniers carthaginois que la femme de Régulus fut chargée de garder chez elle, ne pouvaient être, entre ses mains, que des ôtages qui lui répondaient des traitemens qu'on ferait éprouver à son mari, et sans doute ce n'était point à ses dépens qu'elle les nourrissait, étant nourrie elle-même aux frais du trésor public. Ce récit est assez remarquable pour qu'on puisse s'étonner que M. Lévesque l'ait passé sous silence. Je ne serais pas surpris qu'il l'eût jugé peu digne d'être cru. Mais un fait attesté par deux auteurs anciens, et adopté par le sage Rollin, valait peut-être la peine d'être réfuté. Pour moi, moins sceptique que le savant académicien, je ne ferai aucune difficulté d'ajouter foi à ce beau trait d'histoire qui me paraît conforme à l'idée que les auteurs nous donnent des mœurs romaines, et quels que soient les éloges que Voltaire prodigue à *notre siècle de fer*, j'avouerai que je ne puis m'empêcher de regretter un peu ces tems antiques où l'héroïsme et la vertu se montraient aux hommes sous un extérieur si modeste et si simple, et où, pour me servir d'une expression qui n'en est pas moins belle, quoique le même Voltaire l'ait parodiée, la terre semblait s'applaudir d'être cultivée par des mains victorieuses (1).

Mais je m'aperçois que je n'ai point encore répondu à la plus forte objection que m'ait opposée M. Lévesque, objection qui suffirait, suivant lui, pour détruire toutes celles que j'ai élevées moi-même. Je veux parler du raisonnement qu'il fait au sujet d'un passage de Tite-Live, où l'on voit

---

(1) *Gaudebat tellus vomere laureato.*

que l'usage de l'écriture étoit rare dans les premiers siècles de la république, et que la plupart des monumens historiques périrent lors de l'invasion des Gaulois. Je prierai d'abord M. Lévesque de se rappeler que je n'ai point positivement attaqué une opinion que je crois très-fondée, si on la restreint dans de justes bornes. Sans m'engager à cet égard dans aucune discussion, je me suis borné à observer qu'en supposant trop absolue cette rareté de l'usage de l'écriture, on arrivait à une conséquence très-difficile à admettre, qui est que tous les premiers tems de l'Histoire romaine ne seraient qu'un pur roman sorti de l'imagination des anciens historiens, et adopté ensuite complaisamment et sans restriction par tous ceux qui sont venus après eux. J'aurais pu ajouter qu'il ne faut pas trop se presser d'affirmer que les procédés dont les anciens se servaient pour écrire, fussent si imparfaits, parce qu'ils étaient très-différens du nôtre. Rien ne prouve qu'il fût impossible de confier à la toile un récit exact et circonstancié des principaux faits historiques. L'emploi des tablettes enduites de cire, paraît encore plus difficile à concevoir que celui de la toile : cependant il fallait qu'elles fussent d'un usage extrêmement commode, puisqu'on s'en servait encore habituellement à une époque où ni le parchemin, ni le papyrus ne devaient manquer à Rome. C'est ce que prouve, parmi vingt autres passages qu'il serait aisé de citer, le précepte connu d'Horace : *Sæpè stylum vertas : retournez souvent le stylet.* Et mieux encore cette phrase d'une lettre où Pline entretient Tacite d'une partie de chasse qu'il a faite. « J'étais assis près des filets ; je n'avais à côté de moi ni épieu, ni dard, mais mon stylet et mes tablettes ; je méditais et j'écrivais, afin de remporter du moins mes feuilles pleines (*ceras*), si je retournais les mains vides (2). »

Mais laissant de côté toutes ces considérations accessoires, j'aborde le passage même de Tite-Live : il prouve claire-

(2) Ad retia sedebam : erant in proximo, non venabulum aut lancea, sed stylus et pugillares. Meditabar aliquid enotabamque, ut si manus vacuas, *plenas tamen ceras* reportarem.

ment que les matériaux que cet historien avait entre les mains étaient fort défectueux, et fort incomplets ; c'est-là la source des incertitudes où il se trouve souvent sur les noms des premiers magistrats, et sur les diverses traditions relatives à un même fait ; mais l'aveu même qu'il fait si fréquemment de son embarras, montre bien que cet auteur, *non moins recommandable par sa bonne foi que par ses rares talens*, suivant l'expression de M. Lévesque, n'avance légérement aucun fait, qu'il pèse scrupuleusement tous les témoignages, que loin de permettre à son imagination de suppléer au silence de l'histoire, il aime mieux avouer son ignorance, que de donner pour certaine aucune circonstance douteuse. Il a donc tout comparé, tout discuté, et son histoire est aussi une véritable *histoire critique*. Ainsi la question se réduit à savoir quelle autorité on doit préférer, celle de M. Lévesque, ou celle de Tite-Live. Je respecte beaucoup les lumières de l'académicien français ; mais il est permis de faire aussi quelque cas de celles de Tite-Live ; et comme pour éclaircir les points douteux de l'histoire de son pays, il avait nécessairement une foule de données qui manquent à un auteur moderne, j'avoue que je suis très-porté à me décider en sa faveur, toutes les fois qu'il avance un fait vraisemblable en lui-même, qui ne peut être combattu que par des conjectures toujours plus ou moins hasardées sur la civilisation et les mœurs de ces tems antiques.

« Mais, dit M. Lévesque, loin de prétendre combattre l'historien romain, je lui ai donné toute ma confiance ; tout au plus ai-je attaqué quelques historiens faibles d'autorité, tels que Fabius, Cincius, et d'autres vieux annalistes, les seuls guides qu'il eût souvent à consulter. » J'avoue qu'il me paraît assez difficile de concilier cette confiance, avec le but même de l'ouvrage en question, dans *lequel on s'est proposé de détruire des préjugés invétérés sur l'histoire des premiers siècles de la république* ; préjugés qui sont le résultat nécessaire de la lecture même de Tite-Live. D'ailleurs, on sait qu'un historien fait cause commune avec

les auteurs dont il adopte le témoignage; ainsi toutes les fois que M. Lévesque croit n'attaquer que Cincius, ou Fabius Pictor, Tite-Live se trouve entr'eux et lui, pour recevoir les coups qu'il leur porte. C'est-là proprement, si l'on veut me passer cette expression un peu triviale, ce qu'on appelle *donner un soufflet à quelqu'un sur la joue d'un autre.* Ajoutons qu'il suffirait peut-être, pour rendre suspects les paradoxes de M. Lévesque, de rappeler le passage de sa préface, où il dit que, *s'il parvient à affaiblir l'enthousiasme qu'a trop long-tems inspiré l'Histoire romaine, il croira avoir bien mérité de sa patrie et de l'humanité :* quand on voit ainsi la patrie et le genre humain intéressés dans les jugemens qu'on va porter, il est bien difficile d'être parfaitement impartial, et je ne sais si l'écrivain ainsi préoccupé, peut se flatter d'être dans cette disposition d'ame si nécessaire à la recherche de la vérité, *Sine irâ et studio.*

J'avais annoncé un autre extrait de l'*Histoire critique de la république romaine.* Je pense que cette discussion, un peu longue peut-être, mais propre à faire connaître l'esprit qui a dicté cet ouvrage, pourra tenir lieu de second article. Je ne ferais que continuer à opposer mes opinions particulières, à celles de l'auteur, et multiplier ainsi les raisonnemens et les exemples, sans rien ajouter à mes conclusions. Quelque parti que prenne le lecteur dans cette controverse, je ne crains pas de lui recommander la lecture d'un ouvrage plein d'érudition, qui, par cela même qu'il contrarie les idées ordinaires sur l'*Histoire romaine*, peut servir à y répandre un nouveau jour; c'est sur-tout dans les questions historiques que la lumière peut jaillir du choc des opinions opposées; mais il faut que la modération et la politesse président toujours à la dispute. Heureux les tems où de paisibles discussions littéraires ont remplacé les débats orageux et sanglans de la tribune et de la place publique !

GAUDEFROY.

EXTRAITS.

Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle, durant la grossesse, etc.; par Mr. Y. B. Demangeon, médecin.

La plupart des hommes, non contens de dévorer le tems présent, s'élancent dans l'avenir. Leur imagination adopte le merveilleux, même le plus absurde, lorsqu'il flatte leur espérance. C'est ce besoin de soulever le voile dont se couvrent les événemens futurs, qui nourrit la crédulité, accrédite les prédictions, les présages, les augures et tous les rêves du désir. Parmi les conjectures que forme la curiosité, les plus excusables sont celles qu'inspire l'amour maternel. Quel sera le sexe de l'enfant que l'hymen a mis dans mon sein? Ressemblera-t-il à son père? A quel signe reconnaîtrai-je d'avance ce que je brûle de savoir? Est-ce en calculant les phases de la lune? Est-ce en observant les différentes impressions que j'éprouverai? Ah! Si quelque envie funeste allait peindre sur le front de mon fils l'objet d'un indiscret désir, que je serais à plaindre! Voilà les pensées qui agitent le plus souvent l'esprit d'une jeune mère, et bientôt elle adopte tous les préjugés, toutes les fables qui ont quelque rapport à ce qui l'inquiète. L'enfant qui vient à naître a-t-il une conformation particulière, un peu de disproportion dans quelque partie, une tache sur la peau? A l'instant la mère et les matrones attribuent cette singularité à l'influence de quelque sort, ou de quelque objet extérieur; les gens sensés l'attribuent à l'imagination de la mère: tous pourraient bien se tromper. Il est cependant des phénomènes constatés, qui semblent recevoir une explication naturelle dans la réaction d'une imagination frappée par un objet extraordinaire, ou simplement préocupée. Lorsqu'Hippocrate fit absoudre une jeune Grecque qui avait donné naissance à un enfant noir, il fit remarquer le portrait d'un éthiopien suspendu au pied du lit de cette femme, et, selon lui, cette figure

noire avait pu agir sur l'esprit de la mère et sur la couleur de l'enfant. On est tenté de conclure de-là qu'il est dangereux d'offrir aux yeux d'une femme grosse un objet qui puisse l'affecter trop vivement, et que les enfans qui naissent avec quelque difformité sont les victimes de ces impressions vives et imprévues. Mais Hippocrate n'a-t-il pas été plus indulgent que judicieux, et avait-il la certitude qu'aucun nègre n'avait obtenu les faveurs de cette Grecque? M. de Buffon rapporte que la femme d'un colon américain étant accouchée de deux enfans, l'un blanc et l'autre noir, fit enfin l'aveu de la faiblesse qu'elle avait eue avec un de ses nègres entré dans sa chambre au moment où son mari venait d'en sortir. Cette épouse coupable aurait évité sans doute la honte de cet aveu, si elle avait connu l'opinion d'Hippocrate.

M. Demangeon discute très-bien dans l'ouvrage que nous examinons les causes qui peuvent influer sur la grossesse et celles qui ne sont qu'imaginaires. Il reconnaît, avec tous les médecins, que l'époque de la conception est un point important à la santé de l'enfant. En général les grossesses sont plus belles, les enfans sont plus forts et plus sains, quand la mère s'est livrée aux douceurs de l'amour immédiatement après l'épuration à laquelle la nature la soumet tous les mois, et par la même raison la grossesse est plus maladive lorsqu'elle a conçu un peu avant cette épuration. A cette première cause il faut joindre le plus ou moins de pureté de l'air que respirent les femmes enceintes. Telle femme éprouvait des malaises continuels et même des accidens graves, qui par le seul changement d'habitation a fait disparaître toutes ses inquiétudes et ses douleurs. Il est incontestable que les émotions très-vives, telles que la peur, la surprise, la colère, le plaisir même peuvent, en altérant la santé d'une femme grosse, nuire beaucoup à son enfant. Si dans tous les tems de la vie une femme est plus sensible, plus irritable qu'un homme, ce qui a fait dire à Horace : *Mulier vel amat, vel odit*, cette sensibilité est fort exaltée dans la grossesse, et une mère peut être affectée d'une manière dangereuse par ce qui l'aurait simplement contrariée à une autre époque.

M. Demangeon pose en principe que les dissemblances

et les difformités d'un enfant, doivent être attribuées au trouble des fonctions des organes de la nutrition, lorsqu'il n'y a point eu d'infidélités. En effet, puisque l'enfant ne se nourrit que de la substance de la mère, son développement est soumis à la qualité des sucs nourriciers qu'il reçoit. Ne voyons-nous pas dans les végétaux la graine d'un bel arbre produire un arbre difforme si elle est semée dans un sol qui ne lui convient pas? Ce qui, selon M. Demangeon, nuit essentiellement aux femmes enceintes et à l'organisation de leur fruit, ce sont les insomnies. On conçoit en effet que le calme d'un profond sommeil doit être infiniment favorable à la formation du fœtus, puisque toute agitation violente met le désordre dans ce grand travail de la nature.

Tous les anciens ont cru au pouvoir de l'imagination des femmes grosses, et ont pensé qu'elle déterminait les singularités que l'on observe dans la forme ou la figure des enfans.

Jacob, dans la Bible, veut augmenter son troupeau au préjudice de celui de Laban son beau-père. Pour cela il convient que les agneaux blancs et noirs seront pour lui; et pour déterminer les brebis noires à mettre bas des petits tachés de blanc, il place devant leurs yeux, dans leur étable ou dans la fontaine qui les abreuve, des branches de saule blanc ou d'osier dépouillé de son écorce. Si la Bible ne paraît pas une autorité en médecine, les partisans de l'imagination influente, citent Damascène qui a vu une fille velue comme un ours, parce que sa mère s'était souvent mise en prière devant une image de Saint Jean-Baptiste, vêtu d'une peau de chèvre. Ils invoquent le témoignage d'Héliodore qui dit que le roi *Hydaspe* et la femme *Pursinna*, tous deux Ethiopiens, avaient eu une fille parfaitement blanche parce que la reine avait sous les yeux une belle figure d'Andromède, lorsqu'elle conçut. Il observe que chez les Grecs et les Romains on n'entourait les femmes enceintes et riches que de belles statues, de peintures riantes, d'esclaves bien faits. Ils citent Ambroise Paré, qui attribue la couleur blanche des lapins et des paons (dont les auteurs sont colorés) à la vue des murailles blanches entre lesquelles on enferme les mères. M. Demangeon ne trouve

point ces autorités valables. Il prouve que ceux qui mettent en avant l'histoire des brebis de Jacob ont altéré le texte de la Bible. Il ne croit point à l'imagination des animaux, et il explique la blancheur des lapins et des paons par l'effet naturel de l'obscurité et d'une captivité débilitante. C'est une organisation maladive que les médecins appellent *leucophlegmatie*, et qu'on peut assimiler à l'étiolement des plantes privées de l'influence du soleil.

Il ne croit donc pas que les marques, les taches des enfans proviennent des envies de la mère; car il ne voit pas pourquoi elle ne serait pas marquée comme son fils, si les objets extérieurs portaient leur empreinte dans nos sens : ce qui n'est point concevable. En effet, les formes et les couleurs ne sont pas souvent telles que nous les voyons. Une tour carrée paraît ronde à une certaine distance; le malade qui a une jaunisse voit tout en jaune.

A ces observations très-justes, M. Demangeon ajoute le défaut de preuves que l'on a de l'influence des objets extérieurs. Ce n'est jamais qu'après l'événement qu'on attribue aux envies la difformité d'un enfant. Tous les accoucheurs qui, avant la délivrance d'une femme grosse, l'ont interrogée sur les impressions qu'elle avait reçues depuis sa conception, n'ont jamais obtenu d'aveu analogue aux marques de son fruit : mais aussitôt qu'un enfant est né avec un signe extraordinaire, la sage-femme, la garde, les parens se livrent à toutes sortes de conjectures. Le nouveau-né a-t-il une tache rouge, on persuade à la mère qu'elle a désiré du vin ou un fruit; cette tache est-elle fauve? c'est du café au lait qui a excité l'envie de la femme grosse. J'ai vu plusieurs de ces accouchemens merveilleux et des enfans que l'on assurait ressembler à un singe, à un capucin, à un ange aîlé, à un crapaud, à un lièvre. Tous ces petits monstres étaient des fœtus plus ou moins informes, mais fort peu ressemblans aux êtres qu'on leur donnait pour type, et les mères, pendant leur grossesse, n'avaient pas été affectées de la vue d'un singe, ni d'un crapaud. Le petit ange prétendu était un enfant très-maigre, dont les deux omoplates faisaient saillie sous la peau. Pour prouver que l'imagination d'une

femme grave sur son fruit l'empreinte d'un objet extérieur, il faut constater et enregistrer avant l'accouchement, les vives impressions qu'elle dit avoir reçues, et comparer les objets qui l'auront frappée avec les signes que l'enfant pourra apporter en naissant. Sans cette espèce de contrôle juridique, il n'y aura jamais rien de certain.

M. Demangeon se refuse à croire que les mouvemens qui agitent la mère, puissent se transmettre à l'enfant de la même manière qu'elle les reçoit, parce qu'aucun anatomiste n'a trouvé de nerfs dans le cordon ombilical, seul point de communication qui existe entre eux. Je ne crois pas cette raison péremptoire, non que j'admette, avec Kufeland et Neuman, la vitalité du sang, mais parce que le cordon ombilical contient deux artères, et que jusqu'à présent on n'a point trouvé d'artères sans nerfs; donc les sensations nerveuses peuvent se communiquer de la mère à l'enfant; mais il y a loin d'une sensation rapide et pour ainsi dire électrique à la formation d'un signe qui représente l'objet moteur de la sensation : d'où je conclus avec M. Demangeon, que rien ne prouve encore le pouvoir polytipe de l'imagination des femmes grosses.

La dissertation de M. Demangeon fait autant d'honneur à son esprit qu'à son érudition. C'est l'ouvrage d'un homme très-instruit, sans préjugés, et qui paraît persuadé que la médecine ne peut faire de progrès qu'en écartant les hypothèses, et en n'admettant que les faits avérés. C. L. C.

DE LA MAGISTRATURE EN FRANCE, considérée dans ce qu'elle fut et ce qu'elle doit être, avec cette épigraphe :

> La lampe du magistrat qui travaille pour le public, doit s'allumer long-tems avant celle de l'artisan qui ne travaille que pour lui-même. SERVAN.

Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 cent. Chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

PARMI tant d'écrivains ambitieux de réputation, il nous semble qu'on n'a jamais assez distingué ceux qui

travaillent seulement pour leur propre gloire, d'avec les penseurs généreux qui s'oublient dans leurs ouvrages pour n'embrasser que les intérêts du perfectionnement social et du bonheur public. Si les premiers étalent des titres à l'admiration des peuples, les seconds ont plus de droits à leur reconnaissance; les uns font la gloire des Empires, les autres en préparent la prospérité. Tous ne sauraient être trop encouragés dans leur effort; mais nous sommes journellement occupés de tant de nouveautés purement littéraires, que pour établir un juste partage entre l'agréable et l'utile, nous croyons devoir redoubler d'attention, lorsque le hasard nous apporte un de ces écrits où sont débattus quelques grandes questions de législation ou de morale.

Dans le nombre des compositions de cette nature, il n'en est pas qui roulent sur un objet aussi important que celle dont nous offrons l'analyse; il en est peu qui réunissent à un degré aussi éminent tous les genres d'intérêt qui peuvent frapper les bons esprits et les amis de l'ordre. Rien de plus intimement lié en effet à l'ordre politique et privé que la distribution de la justice. Elle est une portion si distincte, si précieuse et si pure de la souveraineté, que la sagesse de son administration pourrait seule atténuer les autres vices du gouvernement, tandis que les plus grands avantages ne sauraient compenser les fléaux résultans d'une mauvaise organisation judiciaire. Les bons magistrats sont donc aussi rigoureusement indispensables que les bonnes institutions et que les bonnes lois; telle est la première idée que l'auteur place en tête de son ouvrage, comme une vérité mère d'où découleront toutes les autres. Mais avant de développer son système, il écoute, il rapproche les diverses opinions élevées de toutes parts sur la question de savoir s'il conviendrait de se reporter vers ces anciens corps de magistrature qui, composés d'hommes puissans, secourant le trésor public au lieu de l'épuiser, trouvaient la garantie de la considération générale dans l'éclat de leur nom, de leurs titres héréditaires et dans l'appareil de leur fortune; ou si, comme le soutiennent beaucoup d'autres, il serait au contraire dangereux

dangereux de rappeler la plus vieille de nos institutions qui causa des maux incalculables en opprimant tour à tour, le gouvernement et le peuple, qui porta la corruption dans l'ordre judiciaire en distribuant à prix d'argent les fonctions qui ne doivent être que la récompense des vertus et des talens réunis.....

Le moyen le plus sage de se frayer une route sûre au milieu de discussions si opposées, était sans doute de s'appuyer d'abord des leçons de l'expérience; aussi l'auteur commence-t-il par tracer avec autant de précision que d'intérêt, l'histoire du pouvoir judiciaire sous les trois premières dinasties.

On y voit le jugement des pairs s'introduire dès l'époque où, sortant des forêts de la Germanie, les Français passèrent le Rhin et vinrent s'établir dans les Gaules. Les notables *fidèles*, c'est-à-dire les citoyens qui avaient été admis à prêter serment de fidélité au roi, siégeaient alors sous la présidence des anciens *grassions* qui prirent le nom de *duc* ou de *comte*, et qui surveillaient l'exécution des jugemens. Mais après plusieurs siècles, la parfaite harmonie de ce mode si simple avec les mœurs du tems fut troublée par l'établissement des seigneuries patrimoniales et des bénéfices héréditaires. Les grands mirent à profit la faiblesse du prince pour usurper sa puissance et s'emparer des juridictions. Le despotisme et l'arbitraire furent les conséquences de ces abus. Tant de maux, un instant mitigés par les *missi dominici*, institués par Charlemagne, se reproduisirent plus alarmans encore lorsque cette frêle barrière fût de nouveau renversée par l'invasion du pouvoir féodal qui transforma le pouvoir judiciaire en une arme terrible, dont les grands abusaient pour asservir entièrement le peuple et dévorer les propriétés particulières.

C'est à cette anarchie que succéda le système parlementaire. Ici, après avoir soigneusement détaillé l'origine et l'histoire de ces fameuses corportions, l'auteur finit par conclure qu'en cumulant, dans leur ex tence politique, des fonctions législatives, administratives et judiciaires, elles entraînaient tous les pouvoirs dans un cercle éternel d'incertitude et de désordre; que d'ail-

DEPT DE LA SEINE

leurs les affaires particulières souffraient nécessairement du plus grand intérêt qu'ils accordaient aux affaires publiques; que leur esprit de corps, leur ferment d'ambition et d'intrigue sont inconciliables avec le calme impassible et pur dont le magistrat compose son plus bel apanage; que par conséquent l'organisation des nouvelles Cours ne devrait point être élevée sur les mêmes bases, et qu'en général *l'ancienne magistrature offre moins d'avantages à conserver que d'abus à détruire*. Il est essentiel de remarquer qu'en rappelant les malheurs causés par l'attribution du pouvoir judiciaire à des castes privilégiées, l'auteur n'en accuse point les membres qui les composaient, mais uniquement le vice radical de leur institution même, qui plaçait leur intérêt de corps en opposition directe avec l'austérité de leurs devoirs.

Dans la seconde partie, il recherche les bases d'une bonne organisation judiciaire. Les considérations générales qu'il établit sur cet objet peuvent fournir une idée du style de l'auteur et un exemple de cette énergique précision qui forme le principal caractère du style didactique. « Les hommes naissent, dit-il, avec le sentiment de la liberté, le germe des passions, et le besoin » de la société; mais l'usage de la liberté et des passions » de chaque individu doit être réglé de manière que les » autres n'en éprouvent aucun préjudice et que l'égalité » de droit soit conservée. Si les uns pouvaient tout oser, » il faudrait que les autres dussent tout souffrir. Si tous » voulaient être indépendans, personne ne serait libre » et la société cesserait d'exister.

» La justice règle les droits des individus et marque » le point où commence l'abus de la liberté et des passions. Elle consiste, selon Platon, à faire agir chacun » selon sa destination; elle forme par conséquent la base » de toutes les vertus sociales et le principal lien de la » société; l'exercice en est confié à des magistrats, ces » magistrats sont évidemment institués pour le besoin » des peuples, et non les peuples pour le besoin des » magistrats; en organisant la magistrature, il faut donc » nécessairement faire ce qui peut être le plus avantageux » au peuple. »

Le développement et l'application de ces principes amènent bientôt quelques aperçus sur la question délicate de la noblesse héréditaire. A cet égard l'auteur signale d'abord l'inconséquence du préjugé que les zélateurs de ce système croiraient trouver dans le Sénatus-consulte organique du 28 floréal, an XII, qui ne peut avoir aucun trait à la difficulté ; il distingue nettement avec le marquis d'Argenson et tous les orateurs du Tribunat, l'hérédité monarchique si sagement, si universellement adoptée pour éviter les horribles inconvéniens du doit d'élection, de la transmission des autres pouvoirs intermédiaires qui, selon lui, ne peut s'effectuer d'après le même mode sans ruiner l'émulation et l'esprit public, deux puissans véhicules chez les Français. Il distingue encore les récompenses nationales des priviléges accordés à l'ancienne noblesse ; il avoue que les dignités, les titres et bénéfices qui seraient le prix de services éclatans rendus à l'Etat peuvent devenir héréditaires. D'après cette idée, *la noblesse héréditaire*, fondée sur des bénéfices impériaux et des distinctions *purement honorifiques*, se releverait dans toute sa splendeur et dépouillée des abus qui la rendaient dangereuse. Mais il pense qu'on doit retrancher de leurs prérogatives *le droit exclusif* d'exercer les fonctions publiques et surtout judiciaires, parce que les récompenses sont dues aux actions et les emplois à la capacité, parce qu'enfin *les magistrats sont institués pour le besoin des peuples et non les peuples pour l'utilité des magistrats.*

Après avoir porté ces démonstrations au plus haut degré d'évidence, l'auteur termine sa deuxième partie en proposant avec modération ses vues sur le choix des magistrats, le traitement qu'il conviendrait de leur accorder ; et bien qu'il reconnaisse que leur instruction et leur intégrité soient les seules véritables sources de cette considération si désirée qu'on veut leur rendre, il s'occupe pourtant des prérogatives et des distinctions qui pourraient encore rehausser la dignité de leur ministère. Les moyens qu'il propose et que le grand d'Aguesseau avait indiqués avant lui, sont simples, mais d'un effet plus certain que le prestige trop vanté des

richesses et d'un grand nom, mérites frivoles qui non-seulement ne compensent pas l'absence de qualités plus essentielles, mais qui semblent rendre plus éclatante encore aux yeux des justiciables l'incapacité du magistrat ignorant.

Ce serait mal servir les intérêts du lecteur, que d'ébaucher l'analyse de dissertations qui veulent être lues en entier dans la troisième partie de cet ouvrage. Nous ne suivrons donc pas l'auteur dans ses développemens sur les différens degrés de juridiction, sur les justices de paix, la procédure par jurés dont il défend l'institution, en s'élevant avec force contre les vices d'organisation qui la déparent, sur la réduction des tribunaux de première instance, et la fusion des Cours d'appel avec les Cours de justice criminelle, sur la Cour de cassation, et le projet de la réunir au Conseil-d'Etat. Toutes ces matières ne peuvent être ici que sommairement indiquées, elles se trouvent d'ailleurs resserrées dans un cadre très-étroit, et il nous serait difficile d'analyser une véritable analyse. Mais sans préjuger (ce qui sort de notre tâche) si les idées de l'auteur sont les plus profitables, ou si, comme il l'espère, elles pourront en éveiller de meilleures, nous ne saurions nous taire sur l'ordre qu'il leur assigne, sur le style nerveux et soutenu dans lequel elles sont exprimées. Nous remarquons aussi dans la méthode de sa discussion, qu'il commence toujours par accumuler franchement les plus fortes objections qui combattent son système, pour ne leur opposer ensuite que des raisonnemens appuyés sur des faits et consacrés par les autorités des Montesquieu, des d'Aguesseau, des Vatel et autres grands publicistes. En un mot, malgré le voile dont la modestie de l'anonyme a voulu s'envelopper, il n'est personne qui ne découvre dans l'excellente intention de son ouvrage, un ardent ami de son prince et de son pays, et qui ne reconnaisse à l'exécution un bon dialecticien, un jurisconsulte habile et un écrivain distingué. F.

NOTICE *sur la Cour du Grand-Seigneur, son Sérail, son Harem, la Famille du sang impérial, sa maison militaire; et ses Ministres*; par JOSEPH-EUGÈNE BEAUVOISINS, chef d'escadron et juge militaire au tribunal spécial de Naples. A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21. — 1807.

Nous avons lu, depuis cent ans, une foule de voyages et de relations, dont les auteurs prétendent nous avoir peint fidèlement les mœurs de Constantinople, ainsi que du sérail; mais, comme ces auteurs ou se copient ou se contredisent tous, on ne peut guères leur accorder de créance. Miladi Montaigu, qui eut le malheur de ne pas rendre justice au génie de Pope, mais qui n'en fut pas moins une femme de beaucoup d'esprit, ayant accompagné à Constantinople son mari, nommé ambassadeur à la Cour ottomane, écrivit d'un style élégant la relation de son voyage. On lui devait d'autant plus de confiance, qu'en qualité de femme d'un ministre étranger, et jouissant en conséquence d'une grande considération, il lui avait été plus facile qu'à tout autre de s'instruire des mœurs des Turcs, et sur-tout de celles de leurs femmes. Mais à cet égard ses observations sont assez superficielles. Ses récits se bornent à quelques descriptions voluptueuses des bains publics où se rendent les dames turques d'une condition relevée, et de leurs harems où elle eut l'occasion de pénétrer. M. Beauvoisins, qui donne modestement à son ouvrage le titre de *Notice*, n'a pas prétendu entrer dans de grands détails sur la situation politique et les mœurs et coutumes de la Turquie. Vingt-six mois passés à Constantinople dans la prison d'Etat, l'ont empêché de se livrer aux recherches que ce travail exige; il s'est donc borné à nous faire une description exacte de la Cour du *Grand-Seigneur*, de son *sérail*, de son *harem*, qui est une chose toute différente du *sérail*, de la *famille du sang impérial*, de sa *maison militaire* et *de ses ministres*.

Comme l'ouvrage de M. de Beauvoisins est plus d'utilité publique que d'agrément, nous ne lui ferons pas un reproche d'avoir négligé les grâces du style qui cependant ne gâtent rien, même dans un livre dont l'objet est

sérieux; nous lui demandons en conséquence la permission de l'abréger, de le corriger même, mais en lui conservant toute sa substance. L'auteur nous apprend dans deux endroits de sa *Notice* par quels moyens il a été instruit de ce qu'il nous révèle.

« La plupart des voyageurs européens n'ont jamais » pénétré que dans la première cour de l'intérieur du » sérail. Je serais tout aussi peu avancé que ces voyageurs, même après un séjour de deux ans et demi » dans la capitale (dont à la vérité vingt-six mois passés » aux Sept-Tours), si je n'avais été assez heureux pour » m'introduire dans l'intérieur des jardins et même » entrer dans l'appartement des femmes. J'ai été favorisé dans cette entreprise par un jardinier allemand, » directeur et intendant des jardins du sérail, qui a bien » voulu nous indiquer un jour, et nous ouvrir une des » portes du kioschk de la Validé sultane, dans un tems » où la Cour était à Bechick-Tasch, maison de plaisance » du Grand-Seigneur, sur le Canal. M Jean-Bon-Saint-André, aujourd'hui préfet à Mayence, et long-tems » mon compagnon d'infortune aux Sept-Tours, était » de la partie; et nous parcourûmes ensemble ces lieux » que les pieds des Européens n'ont pas souvent foulés..... » Le lecteur saura que je me suis procuré des détails » aussi difficiles à obtenir, par le moyen d'un ancien » page du Grand-Seigneur, nommé Abdul-Zamet, agha, » auquel on avait conféré pour retraite et récompense » de ses services, le commandement du château des » Sept-Tours où j'étais détenu. »

Il n'est pas inutile de faire observer au lecteur que cette *Notice* a été écrite avant la dernière révolution du sérail, nous disons du sérail, parce qu'il est extrêmement rare, dans ces empires despotiques, que même la capitale, et moins encore les provinces se ressentent de ces troubles qui ne sont dangereux que pour le chef et les premières têtes de l'Etat.

On sera peut-être curieux de savoir de quels livres se compose la bibliothèque des jeunes princes, héritiers présomptifs de l'Empire ottoman. Ils se réduisent à une traduction en turc des principes de mathématiques et des élémens d'Euclide, à quelques volumes de médecine

et d'astronomie, à deux ou trois mauvaises relations de voyages en Europe par quelques ambassadeurs ottomans, à une histoire incomplète de cet Empire, et à des recueils de poësies persanes. Encore n'ont-ils ces livres que parce que les *khodjus* (instituteurs des princes) veulent se faire un mérite auprès de leurs élèves de leur procurer d'autres lectures que celle du *Coran*. Nous ne laissons pas que d'être surpris qu'on leur laisse lire les Elémens d'Euclide. L'étude des mathématiques contribue à rendre l'esprit juste; et c'est précisément tout ce qu'on doit craindre d'un jeune homme qui n'ignore pas qu'il est toujours près de régner ou de périr par le cordon.

Les Musulmans ne peuvent avoir que quatre épouses légitimes; mais le *Padishâh* (c'est-à-dire le Grand-Seigneur) a le privilége d'en avoir sept qui portent le nom de khadunns : ce n'est guères pour un si grand potentat; mais comme chacune de ces khadunns est servie par environ cent soixante à deux cents odalisques, ce sont toujours treize à quatorze cents concubines qui sont à la disposition du *Padishâh*.

On a dit et publié jusqu'ici que le Grand-Seigneur jetait le mouchoir à celle des femmes qu'il désirait appeler à l'honneur de la couche impériale. Ce jet prétendu du mouchoir se borne à l'envoi d'un présent que tout propriétaire d'un harem un peu considérable, ne fût-il pas même le Grand-Seigneur, est dans l'usage de faire parvenir, par l'intendant de ce harem, à l'odalisque qu'il désigne pour lui être présentée dans le jour. Ce présent est ordinairement enveloppé dans un mouchoir de mousseline, brodé en or ou en argent.

On a souvent imprimé et on réimprime tous les jours que le sérail a sept lieues d'étendue : il faut, suivant M. Beauvoisins, en rabattre au moins les deux tiers. Et si le lecteur veut se figurer l'espace connu sous le nom d'enceinte du sérail, il n'a qu'à se représenter toute la partie de la rive gauche de la Seine, depuis le pont des Arts jusqu'au dôme des Invalides. Cette enceinte contient des mosquées, des jardins immenses, des bâtimens assez vastes pour loger vingt mille hommes. Le coup-d'œil de ce palais, vu de la mer, est ravissant;

mais il ne faut pas mettre pied à terre et longer les murs : car les dômes, les coupoles dorées, les cyprès, les minarets ont disparu; et la vue de cette muraille épaisse glace d'effroi, sur-tout lorsque l'on passe devant la porte d'entrée du sérail où sont exposées les têtes encore sanglantes des victimes du despotisme oriental.

Les pages du Grand-Seigneur, ou Padishâh, qui sont divisés en quatre chambres, sont, de tems immémorial, en possession de fournir des titulaires à toutes les dignités de l'Empire. Le grand-visir, le capitan pacha (ou grand amiral), le selictar agha, la plupart des pachas, tant à deux qu'à trois queues, les beys, ont presque tous été pages du Grand-Seigneur. Ces pages sont des enfans de fortune, qui n'ont de considération ni par eux-mêmes, ni par leurs familles, et que le despote peut élever à des postes éminens, ou replonger ensuite dans leur première obscurité, et même faire périr, sans avoir rien à redouter de leurs parens, puisque la plupart n'en ont pas.

Le padishâh, outre son divan, qui est à la fois son conseil, et la première ou seule cour de judicature de l'empire (car dans toutes les autres villes la justice est rendue par le cadi, sauf l'appel au pacha). Le padishâh a un premier visir, le visir *azem*, un ministre de l'intérieur, un ministre des relations extérieures, un ministre des finances. Il vient même de se donner un ministre de la marine : ce qui pourrait faire présumer que ce gouvernement, long-tems apathique, sortant enfin de son indolence accoutumée, pense à tirer parti de sa situation maritime, et à se soustraire à l'influence des Anglais, qui obsèdent ses ports, et naguères dirigeaient, dictaient même toutes les délibérations de son divan. Le mot *vezir*, dont on a fait visir, signifie *portefaix* : et peut-être ce titre n'a pas été donné sans intention au ministre chargé de l'administration d'un aussi vaste empire; car le padishâh ne se mêle de rien, et le grand-muphti n'a nul pouvoir. Il n'est pas même membre du grand conseil d'Etat, qui est autre chose que le divan; et qui ne s'assemble que dans les cas les plus extraordinaires.

Le sérail est gardé par environ dix mille hommes qui

ne seraient pas à la vérité, en état de résister à un bataillon européen, mais qui suffisent pour retenir dans le respect et la crainte, la populace de Constantinople, dont les yeux ne se familiarisent jamais, malgré l'habitude, à l'étrange figure des *habitués* du sérail. Le moindre des goujats de ce palais passe-t-il par les rues, vient-il s'embarquer dans un des milliers de bateaux qui naviguent de Constantinople à Péra ou à Scutari, il affecte le ton, la démarche d'un visir. Il traite avec fierté, quelquefois avec mépris, les gens du commun; il parle avec hauteur, et se fait obéir au moindre signe. C'est bien autre chose, lorsqu'un officier du sérail veut bien compromettre sa dignité au milieu du peuple de la ville : il ne passe jamais la dernière porte de l'intérieur, qu'accompagné de vingt-cinq ou trente domestiques. Son cortége se grossit; c'est à qui le suivra; il semble que les rayons de gloire dont il est environné, rejaillissent sur la valetaille qui l'accompagne.

Cet avilissement donne pourtant aux Turcs une espèce de courage passif. Le Grand-Seigneur sortait un jour du sérail par une des portes de fer qui donnent sur le rivage, et se rendait au khioshk où il devait s'embarquer. Un *capidgy* (portier) en ouvrant précipitamment une petite grille de fer, se prit la main entre la grille et la muraille. Ce malheureux, qui souffrait le martyre, ne laissa pas échapper un seul cri. Il demeura dans cette douloureuse position tout le tems que le padishâh mit à passer. L'angoisse était si forte, qu'on le retira évanoui. Les quatre doigts coupés tombèrent lorsqu'on poussa la grille. Il eût péri plutôt que de laisser échapper un signe de douleur, et de demander du secours, pour ne point enfreindre les lois rigoureuses du silence, et manquer au respect qu'on doit à la personne du souverain. Cependant ce *padishâh*, tout despote qu'il est, craint cette populace qui lui prodigue des respects si avilissans, et qui ose à peine respirer lorsqu'elle se trouve sur son passage. Il se croit obligé à chaque incendie (et ils sont fréquens à Constantinople) de se transporter avec sa Cour à l'endroit où le feu a pris : il s'attirerait, s'il ne le faisait pas, les murmures et les malédictions de la multitude. Comme c'est ordinairement

dans ces incendies que le peuple signale son mécontentement, si le Grand-Seigneur ne s'y trouvait pas, son absence pourrait causer une insurrection. Aussi; en tous tems, été comme hiver, aussitôt qu'un incendie a éclaté, le Grand-Seigneur en est averti, et il y a toujours des chevaux sellés et bridés, et des bateaux armés de rames, pour le transporter partout où cet accident l'appelle. Nous croyons que des pompiers actifs, et des pompes bien servies, seraient encore plus utiles que la présence du Grand-Seigneur; mais l'oeil du maître ne gâte rien. A. M.

VARIÉTÉS.

Spectacles. — On a donné cette semaine avec un succès mérité, au *Théâtre Français*, une jolie comédie, en un acte et en vers, intitulée *Brueys et Palaprat.* Elle est de M. Etienne qui s'est déjà fait connaître par des productions d'un bon goût et d'un bon style.

Sa nouvelle comédies est du genre de celles qu'on nomme *anecdotiques ;* genre qui a ses partisans et ses détracteurs : aussi, M. Etienne, a-t-il été loué dans une partie de nos journaux, vivement critiqué dans quelques autres.

Nous ne rendrons pas compte du sujet de la pièce ; il est déjà connu dans le public, par les analyses qu'en ont données les journaux quotidiens. On sait que toute la pièce est fondée sur l'amitié qui unissait *Brueys* et *Palaprat ;* lesquels (suivant l'auteur) mettaient en commun leurs travaux, leurs succès, le peu d'argent qu'ils possédaient, tout, excepté les revers qu'ils pouvaient particuliérement éprouver. Nous nous réservons de donner un *extrait* détaillé de la pièce dès qu'elle sera imprimée : nous dirons seulement d'avance que le dialogue en est vif, piquant, d'un comique de bonne compagnie. Cet ouvrage prouve, dans son auteur, de l'esprit et du goût. D.

Bulletin des Sciences et des Arts.

L'histoire des sciences, comme l'histoire politique, a ses événemens, ses principales époques, qui inspirent un in-

térêt plus vif, et auxquelles se rattachent, comme à des points de ralliement, la foule et la variété de nos connaissances et de nos souvenirs.

Ces événemens et ces époques dans les Sciences, sont les grandes découvertes, la publication des ouvrages célèbres, les faits extraordinaires; les rapports inattendus sous lesquels des hommes d'un esprit supérieur, s'avisent tout à coup d'envisager la nature, et les phénomènes assez imposans, ou assez curieux, pour s'emparer fortement de l'attention de tous les hommes.

Nous nous attacherons autant qu'il nous sera possible à des objets d'un intérêt aussi général, dans ce *Bulletin des Sciences et des Arts*, que nous nous proposons de joindre par fois au *Mercure*, et dans lequel nous nous engageons à n'admettre que les faits et les notions dignes d'entrer par leur haut degré d'utilité, dans la circulation des vérités et des connaissances accessibles à l'intelligence de tous les hommes d'un esprit cultivé.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Société d'Arcueil.* — Une nouvelle Société, la Société d'Arcueil, vient de publier le 1er vol. de ses Mémoires (1); elle s'est formée avec le dessein d'accroître les forces individuelles des savans qui la composent, par une réunion fondée sur une estime réciproque, et sur des rapports de goût et d'études, mais en évitant les inconvéniens d'une association trop nombreuse. Ses membres sont: MM. Laplace, C. L. Berthollet, Biot, Gay Lussac, Humboldt, Thénard, Decandolle, Collet Descottils, A. B. Berthollet.

Le savant qui a conçu le projet de former cette réunion (2), y trouve, en voyant approcher la fin de sa carrière, la douce satisfaction de contribuer, par cette pensée, aux progrès des Sciences, auxquelles il s'est dévoué, beaucoup plus efficacement qu'il n'aurait pu le faire, par les travaux qu'il peut encore se promettre de continuer (ce sont ses propres paroles). — Nous consacrerons un article particulier aux Mémoires de la *Société d'Arcueil.*

INSTITUT NATIONAL. — *Iere Classe, etc.* — Plusieurs travaux d'un grand intérêt ont été présentés depuis quelque tems

(1) In-8°. Paris. Chez Bernard, quai des Augustins. — 1807.

(2) M. Berthollet, l'un des savans auxquels la chimie moderne doit tant de progrès.

à la première Classe de l'Institut ; et parmi ces travaux, on doit distinguer le Mémoire de M. Duméril, sur le mécanisme de la respiration des poissons ; celui de M. Biot, sur l'influence de l'humidité et de la chaleur, dans les réfractions ; un autre mémoire de MM. Fourcroy, et Vauquelin, sur la laite des poissons ; les belles expériences de M. Dupuytren, chef des travaux anatomiques de l'Ecole de médecine, et de M. Dupuy, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, sur la respiration ; expériences cruelles, mais importantes, qui prouvent que la section des deux nerfs de la huitième paire (3) sur les animaux, est sûrement et promptement mortelle, et que la respiration, fonction éminemment vitale, s'exerce directement sous l'influence nerveuse, et en est inséparable.

Société royale de Londres. — Les objets les plus remarquables dont s'est occupée la Société royale de Londres, pendant une partie de cette année, sont les recherches de M. Knight, sur l'écorce des arbres ; les observations du capitaine Flinders, sur l'aiguille aimantée ; observations dont l'auteur tire la conclusion que les canons et les boulets embarqués sur un navire, suffisent pour produire une atmosphère magnétique, qui doit influer puissamment sur la polarité de l'aiguille ; les travaux du docteur Everard Home, sur les estomacs des animaux ; la découverte d'une nouvelle planète, du 29 au 30 mars dernier, par le docteur Olbers, etc., etc.

Société philomatique. — La Société philomatique a repris, depuis quelque tems, ses séances et la publication de son excellent journal, que des circonstances particulières l'avaient forcée d'interrompre pendant quelques mois.

Société de l'École de Médecine de Paris. — La Société de l'Ecole de Médecine de Paris, a donné le 9 novembre 1807, sa huitième séance publique pour l'ouverture de ses cours, la distribution des prix à ses élèves, et l'exposition solennelle de ses travaux, de ceux de la Société de médecine formée dans son sein, et de ses relations avec le Gouvernement pendant l'année, pour tout ce qui concerne la médecine légale et les mesures relatives à la salubrité publique. M. Sue, président de l'Ecole, a fait le discours.

Anatomie et Physiologie. — Le célèbre docteur Gall, arrivé à Paris depuis quelque tems, excite vivement la

(3) Les nerfs de l'estomac et du poumon.

curiosité. Il paraît mériter en outre d'inspirer l'intérêt et de fixer l'attention. Les conférences qu'il a eues avec M. Cuvier, en présence d'un grand nombre de savans, suffiraient pour le classer parmi les anatomistes les plus célèbres. Son *déplissage* du cerveau par une sorte de déroulement, et ses recherches nouvelles sur la constitution intime et la structure de cet appareil organique et des nerfs, paraissent devoir former une grande époque dans les sciences anatomiques et physiologiques.

La nouvelle psychologie et les recherches physionomiques de M. Gall, plus curieuses sans doute, plus capables d'attirer l'attention des gens du monde, que ses travaux anatomiques, et de donner une grande réputation du moment, auront à la fois plus d'admirateurs et plus d'opposans. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion que les gens éclairés se formeront dans la suite, et d'après des renseignemens suffisans sur la céphaloscopie, M. Gall a les droits les mieux établis à leurs égards et à leur estime, par ses connaissances positives, la simplicité noble de ses manières, la sagacité de ses observations et le zèle courageux qu'il montre dans la recherche de la vérité. Cette assertion est bien moins notre opinion particulière que le jugement d'un grand nombre de personnes instruites, qui ont eu occasion d'examiner M. Gall depuis son arrivée à Paris, notamment chez MM. Cuvier et Bourdois, où ce savant a développé ses découvertes et quelques-unes des vues physiologiques qui lui sont propres, sur la structure et les fonctions du cerveau, devant MM. Fourcroy, Faujas, Geoffroi, Duméril, Corvisart, Dubois, Richerand, le Clerc, Moreau (de la Sarthe), l'Herminé et plusieurs autres personnes qui cultivent les sciences et la philosophie avec distinction.

M. Gall attachait sur-tout un grand prix à voir M. Cuvier, et on a remarqué qu'il lui a fait sa première visite.

Il nous semble que ce célèbre docteur pourrait prendre pour devise, le vers que Voltaire a mis dans la bouche de Spinosa :

J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques.
Jugez-nous. . . . .

Nous apprenons, au moment où nous rédigeons cet article, que M. Gall a exposé ses vues anatomiques sur la structure du cerveau, à la Société de médecine de Paris, et qu'il a visité la maison de Bicêtre avec beaucoup de détail et d'attention.

— La nouvelle édition de la physionomique de Lavater, avec les notes et les additions anatomiques, physiologiques et médicales, de M. Moreau (de la Sarthe), est terminée, et forme 8 volumes in-8°. L'ouvrage de Lavater n'était que curieux, on l'a rendu à la fois utile et agréable, par une meilleure distribution des matières, et par des supplémens dans lesquels on a rattaché à la physionomique, tout ce que la physiologie et l'étude philosophique de la médecine, pouvaient offrir d'important pour les gens du monde, et d'applicable aux arts de la peinture, de la sculpture, et de la déclamation.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Le 4 Novembre.* — On a reçu la nouvelle de la rupture de l'armistice conclu entre les Turcs et les Serviens. — Le cordon de troupes établi le long de la Drina, et de la Bozawa, ayant été renforcé, Hassan-Pacha qui la commande, passa la Bozawa, le 10 septembre, dans les environs de Kaïla, et s'avança contre les Serviens: ceux-ci qui se tenaient sur leur garde, se retirèrent en bon ordre; mais quelques jours après, ils attaquèrent les Turcs, leur livrèrent un combat décisif le quinze du même mois; les troupes ottomanes furent obligées de repasser la Bozawa, et quelques jours après, les Serviens forcèrent le passage de cette rivière, et s'avancèrent jusqu'à Vauz, à quelques milles de Serajewo.

RUSSIE. — *Pétersbourg, le 2 Novembre.* — S. M. l'Empereur de Russie est de retour dans sa capitale. Le voyage de S. M. n'offre point de particularités remarquables; elle a seulement passé en revue tous les corps de troupes qu'elle a rencontrés dans les différentes villes qu'elle a traversées.

— Le général Buxhoden a été décoré de l'ordre de St.-André, et le prince de Volkouski, de l'ordre de Saint-Wladimir. — M. le Conseiller d'Etat, Kochevikoff, vice-gouverneur de Grodno, et M. Moltchanoff, procureur-gé-

néral du Sénat, ont été nommés, le premier, gouverneur civil d'Astracan, le second, secrétaire-d'Etat.

Grand duché de Varsovie. — *Posen, le* 17 *Novembre.* — Le 14 de ce mois, S. M. le Roi de Saxe est arrivé à Posen, à 11 heures du soir; toute la ville était illuminée. S. M. a passé deux jours dans cette ville, où elle a reçu toutes les marques du plus grand dévouement; elle s'est ensuite mise en route pour Varsovie. — M. Bourgoing, ministre de France, est le seul du corps diplomatique, qui suivît le roi de Saxe. Pendant l'absence de ce monarque, les affaires générales d'administration seront gérées par le comte Hopfgarten, ministre de l'intérieur.

Royaume de Wurtemberg. — *Stuttgard, le* 21 *Novembre.* — S. M. le Roi de Wurtemberg vient d'ordonner, par un rescrit, que la peine de mort serait portée contre ceux qui seraient convaincus d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. S. M. a été forcée de prendre cette mesure par le nombre prodigieux de faux monnayeurs qui s'accroît encore chaque jour dans ses Etats.

Danemarck. — *Copenhague, le* 11 *Novembre.* — On est occupé maintenant à Copenhague à réparer tous les désastres causés par le siége de cette ville. On ne prend pas moins de soins non plus pour se mettre à l'abri d'une nouvelle invasion de la part des Anglais, en établissant le long de la côte, des batteries formidables. — Les corsaires danois font très-souvent des prises aux Anglais. Il entre presque tous les jours des navires de cette nation dans les ports du Danemarck. On amène aussi plusieurs fuyards des troupes anglaises qui s'étaient cachés dans différentes parties de la Séelande. Ces prisonniers sont déjà au nombre de 92.

Angleterre. — *Londres,* 10 *Novembre.* — L'Amérique méridionale a été définitivement évacuée le 9 septembre. L'escadre anglaise a quitté les mouillages de Monte-Video le 13.

— M. Rise vient de partir pour Copenhague, chargé d'une

mission. Aura-t-elle plus de succès que les autres? Il est permis d'en douter.

— Les Anglais craignent que Gibraltar ne soit sur le point d'être bombardé. Ils font de grandes provisions destinés pour cette forteresse.

ROYAUME D'ITALIE. — *Milan, le 26 Novembre.* — S. M. l'Empereur et Roi est arrivé à Milan le 21 de ce mois. Depuis ce jour elle s'est occupée sans relâche d'examiner et de régler toutes les affaires de son royaume. — Le 26, elle est repartie pour Venise; elle a pris la route de Bresoia. Le Prince Vice-Roi était dans sa voiture. LL. EE. MM. Bremo et Cafarelli, ministre de la marine et de la guerre, avaient précédé S. M. l'Empereur et Roi.

(INTÉRIEUR).

PARIS. — Les fêtes, dans la grande cité, se succèdent rapidement. Le tems a contrarié les dispositions de celle que le Sénat a donnée à la garde impériale. Une neige abondante, et un vent violent éteignaient les illuminations. A peine a-t-on pu tirer le feu d'artifice. — Mais les soldats ont trouvé sous des tentes, dans le jardin, des comestibles de toute espèce, du vin, etc. Sous d'autres tentes on dansait.

Dans quelques jours M. le maréchal Bessières donnera, au nom de la garde impériale, une fête à la ville de Paris. On fait de grands préparatifs dans le Champ-de-Mars et dans l'ancien hôtel de l'Ecole-Militaire. D.

ANNONCES.

Application de la Théorie de la Législation pénale, ou Code de la sûreté publique et particulière, fondé sur les règles de la morale universelle, sur le droit des gens ou primitif des sociétés, et sur leur droit particulier, dans l'état actuel de la civilisation; rédigé en projet pour les Etats de S. M. le Roi de Bavière, dédié à Sa Majesté, et imprimé avec son autorisation : par Scipion-Bexon, ancien avocat, officier du ministère public, commissaire du roi, etc., etc. Un vol. in-folio. Prix, 36 fr. A Paris, chez Courcier, imprim.-libr., quai des Augustins, n° 57, près le Pont-Neuf; M. Ebert, rue Montmartre, n° 76, près la Cour Mandar.

(N° CCCXXXIV.)

(Samedi 12 Décembre 180[illegible])

DE LA SEINE 5. cent.

MERCURE DE FRANCE.

POESIE.

BOUTADE.

Quel bien souhaiter en ce monde ?
La fortune ? elle est vagabonde,
Et nous quitte d'un vol dispos :
Les rangs ? ce sont périlleux lots :
Les titres ? ce sont de vains mots :
La vertu ? le vice la fronde :
La louange ? on vante des sots :
Le mérite ? il blesse à la ronde,
Autant que plaisent les défauts :
La science ? eh ! la plus profonde
N'atteint rien de ce qu'elle sonde :
Les amis ? souvent ils sont faux :
L'amour ? il fuit : l'hymen ? il gronde ;
Les femmes ? trop légers cerveaux,
Qu'ont-elles sur quoi l'on se fonde ?
Un bon cœur ? il vit sans repos :
L'esprit ? en sarcasme il abonde,
Et se hasarde à tout propos :
Un sang vif ? il nous rend trop chauds :
Le phlegme ? nous rend idiots :
Le vin ? son ivresse est immonde,
Et la table est nauséabonde.
La sagesse, en plaisirs féconde,

Ne nous vient, fussions-nous héros,
Pas avant que l'âge nous tonde ;
La paix, sur la machine ronde,
N'est pas même au cœur des dévots.
Quoi diable envier dans ce monde ?

M. Népomucène F. Lemercier.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Ode imitée d'Anacréon.

L'autre jour le Dieu de Paphos,
L'arc en main, le front ceint de roses,
Sur des fleurs fraîchement écloses,
Venait pour prendre du repos.
Là dormait une jeune Abeille.
Au bruit qu'il fait, elle s'éveille ;
Le trait part, le dard est lancé ;
Amour fuit, mais il est blessé,
Et sur sa lèvre plus vermeille
Le dard perfide s'est fixé.
Aussitôt volant à Cythère,
A Vénus porter ses douleurs :
Je suis perdu, dit-il, ma mère,
Je n'en puis plus, hélas ! je meurs !
Un petit serpent qui bourdonne
M'a blessé de son aiguillon ;
Abeille est le nom qu'on lui donne ;
D'un laboureur je tiens ce nom.
— Mon ami, si d'une piqûre,
Le mal vous a tant occupé,
Quels tourmens, pensez-vous, qu'endure
Un cœur que vos traits ont frappé ?

Pellet, fils, *d'Epinal.*

ENIGME.

Je suis un brillant assemblage
De quatre objets bien différens ;
De la guerre l'un est l'image ;
L'autre présente aux regardans

Une herbe propre au pâturage ;
La troisième offre du pavé ;
La quatrième une partie
Dont on ne peut être privé
Sans perdre en même tems la vie.

LOGOGRIPHE.

Dans l'Empire français je suis très-remarquable ;
Je le fus autrefois dans l'Empire romain ;
Si de mon nom, lecteur, tu restes incertain :
Voyage au pays de la fable,
Tu m'y trouveras près d'un Dieu ;
Ce n'est pas tout. Le feu de mes yeux étincelle ;
Ote ma lettre du milieu,
Il ne me reste plus qu'une aîle.

CHARADE.

Maint jour ouvrable et mainte fête
Sont renfermés dans mon premier ;
Mon ventre ressemble à ma tête ;
Un seul point forme mon dernier :
Mon tout, avec grand soin, très-hautement s'élève,
Figure avec éclat au milieu d'un banquet,
Un couteau le partage, un coup de dent l'achève,
Et de son panache il renaît.

*Mots de l'*Énigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Cartes.*

Celui du Logogriphe est *Mode*, dans lequel, en retranchant *M*, on trouve *Ode*.

Celui de la Charade est *A-tome*.

N. B. C'est par erreur que dans le dernier numéro on a donné le nom de Charade au Logogriphe, et *vice versâ*.

LITTERATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÊLANGES.)

L'HEUREUX ACCIDENT.

CONTE.

Ce bon M. Lambert était sorti de chez lui un beau jour d'automne à quatre ou cinq heures du soir, suivant son habitude, avec son fusil en bandoulière, sans aucun projet hostile et son livre à la main. Ce jour-là c'était Montagne, le meilleur ami de tous ses lecteurs, qui nous montre à tous que l'esprit est le miroir de l'esprit, miroir magique et cependant vrai, où qui se contemple est sûr de s'embellir.

M. Lambert, habitué à lire en marchant, et toujours plus occupé de son livre que de son chemin, lut ce jour-là jusqu'après le coucher du soleil, sans penser aux routes tortueuses et croisées entre elles qu'il suivait depuis long-tems. On en sera moins étonné quand on saura que c'était le chapitre *de l'Amitié*. Cependant l'obscurité arrive par degrés, la lecture finit, et tout en marchant, le commentaire intérieur succède au chapitre. Que cet homme a dû être heureux, disait M. Lambert en lui-même! Il a mérité un ami, et il a eu l'ami qu'il méritait. Je ne suis point assez sot pour me croire autant d'esprit qu'à Montagne; mais est-ce l'esprit qui nous vaut d'être aimé? Oh! non. L'esprit fait des jaloux et non pas des amis. Cependant j'étais d'autant plus fait pour l'amitié, que j'avais bien peu connu l'amour; et hormis cette jeune personne dont je n'ai plus entendu parler depuis 25 ou 30 ans...., et puis c'était un enfant, et, qui pis est, une héritière........ Cependant dix ans de plus chez elle, dix ans de moins chez moi..... le pas aurait été glissant. Car......

La nuit est déjà presque fermée sans que M. Lambert s'en soit aperçu, et il rêvait, et il marchait toujours. Ce que c'est qu'une première impression, continuait-il, lorsqu'à mon retour de mon voyage, j'ai rencontré, assurément dans une conjoncture bien extraordinaire, ce jeune homme qui m'a si agréablement fait les honneurs de mon château! J'aurais pu mal prendre la chose. Eh bien! je ne sais quel rapport entre lui et la petite personne m'a parlé en sa faveur. Telles étaient les pensées ou plutôt les rêveries de M. Lam-

bert; et tout en cherchant son chemin pour retourner chez lui, il est frappé d'un bruit qu'il entendait depuis quelque tems sans y faire attention, et qui, écouté de plus près, lui annonce quelque chose de sinistre : ce sont des plaintes, des cris, un piétinement de chevaux, des hennissemens, des craquemens de branches, une voix de femme qui paraît se lamenter et appeler du secours. Il tourne du côté du bruit, et à la seule lueur des étoiles, il voit, dans une ancienne place à charbon, une voiture renversée, des chevaux à moitié dételés, empêtrés dans les traits, embarrassés dans le timon, se heurtant, se mordant, se débattant avec furie. Il avance attentif à tout et cherchant à qui offrir son secours, lorsqu'en entrant dans les broussailles, il rencontre un obstacle qui le fait trébucher; c'est un homme étendu sans mouvement, sans sentiment, et dans le parfait repos de la mort. M. Lambert essaye de soulever les bras, les jambes, la tête; tout cela retombe comme autant de masses. Il veut au moins s'assurer s'il reste de la respiration; et bientôt convaincu que c'est l'ivresse dans toute sa puissance, il le laisse un moment pour chercher quelqu'autre objet plus digne de ses soins. Afin de procéder plus sûrement au bien à faire dans cette occasion, M. Lambert rassemble des feuilles sèches, des branches mortes avec quelques débris du charbon enlevé de cet endroit-là, et faute d'autres moyens, il y tire un coup de fusil. Le petit bûcher fume d'abord. Bientôt un nouvel amas de combustibles, artistement disposés, s'enflamme tout à coup, et la lumière est faite. Ce qu'il avait entrevu, il le voit distinctement; mais ce qu'il n'avait pas vu d'abord le distrait du reste. Une femme bien mise, bien faite, bien blanche paraissait étendue à quelques pas. Frappée de terreur au bruit du coup, à l'éclat subit de la flamme, à l'apparition d'un homme armé, elle était restée sans mouvement. M. Lambert y court. Grace! grâce! dit-elle, épargnez-moi ou tuez-moi; ma bourse, mes diamans, je vous donnerai tout; laissez-moi la vie et l'honneur. Ah Dieu! dit ce digne homme du ton le plus rassurant, Madame! pour qui me prenez-vous? Elle le fixe alors plus attentivement à la lueur de la flamme que le hasard rendait dans ce moment plus vive, et jette un cri qui dans toute autre circonstance aurait plutôt marqué de l'étonnement que de la peur. Remettez-vous, continue-t-il, remettez-vous, Madame; la fortune me présente une occasion de vous être utile; souffrez que j'en profite; il n'y a que la vue de votre souffrance qui m'empêche de

m'applaudir de mon bonheur. Etes-vous blessée ! — Non, Monsieur, je ne suis que troublée. — Ah ! je respire ; eh bien, commencez par rassembler vos forces. — Hélas ! je n'en ai guères. — Madame, le courage en donne. — Ah ! Monsieur, Monsieur, ne m'abandonnez pas. — Moi, Madame, abandonner quelqu'un que je peux secourir ? Ce serait mépriser la recommandation du ciel même. — Cependant la Dame regarde toujours avec plus d'attention cette physionomie qui semble se dérider de moment en moment. — Je ne sais, dit-elle d'un son de voix touchant, mais votre air, votre ton, votre compassion, tout me rassure. — Vous me rendez justice, Madame ; mais l'essentiel est de sortir d'ici. — Comment relever ma voiture ? comment dégager mes chevaux ? comment réveiller mon cocher ? — Ne vous inquiétez de rien, Madame ; votre voiture est légère et je la relèverai ; vos chevaux ne paraissent point blessés, et je parviendrai à les atteler ; quant à votre cocher, c'est la première connaissance que j'ai faite ici, et j'ai cru m'apercevoir d'abord qu'il serait très-difficile de le tirer à présent d'où il est, sur-tout très-dangereux de le rétablir sur son siége ; souffrez donc pour aujourd'hui du moins que je prenne sa place, et que je vous demande vos ordres. — Ah ! Monsieu ! dit la Dame, je ne sais en vérité pas si je suis bien éveillée, tant ceci a l'air d'un mauvais et d'un bon rêve. — Trêve de remercîmens, Madame, je croyais remplir un devoir, je ne trouve que du plaisir. Permettez d'abord que je vous aide à marcher jusqu'à ce tronc d'arbre où vous pourrez vous reposer en attendant que votre voiture soit prête. La Dame, qui dans la marche a recouvré ses forces et ses idées, s'asseoit sur ce tronc couvert de mousse et de lierre, elle s'y trouve beaucoup mieux qu'elle ne s'y était attendue, et de-là elle applaudit avec complaisance à la prudence, au zèle, à l'adresse de son nouveau serviteur.

Cependant la petite calèche est relevée d'un coup d'épaule ; les chevaux empêtrés dans leurs traits sont dégagés malgré leurs sauts et leurs ruades ; les guides entortillées et brisées sont remises en état, l'équipage est prêt, M. Lambert est sur le siége, et la voiture a déjà fait deux fois le tour de la petite enceinte de manière à inspirer à Mme de Saint-Victor la plus parfaite sécurité. Tout est arrangé, dit-il en souriant ; il ne reste plus à Madame qu'à monter en voiture, et à dire la route que je dois prendre. — Et ce pauvre homme, dit Mme de Saint-Victor ? — Ce pauvre homme, dit M. Lambert ; en descendant, je vais le traîner comme je pourrai en-

près de la petite source qui coule à deux pas d'ici, afin de le mettre à portée de son contre-poison. Ils remontent ensuite tous les deux, l'un sur son siége et l'autre dans la voiture. Maintenant, dit M. Lambert, où allons-nous? — Chez moi, dit M^me de Saint-Victor, à Tourneval, où assurément j'aurai un grand plaisir à recevoir mon libérateur. — Daignez donc m'indiquer le chemin. — J'en serais bien embarrassée; mon cocher m'avait perdue, vous pouvez en juger par l'endroit où nous sommes, et où vous ne voyez sûrement pas apparence de chemins frayés. — Eh bien, dit M. Lambert, je m'en fierai à vos chevaux: eh! voilà déjà qu'ils m'indiquent la direction; ces êtres-là ont des organes ou des idées dont nous ne nous doutons pas. — Ils se doutent encore moins des nôtres, reprend M^me de Saint-Victor. N'avons-nous pas le raisonnement? — C'est pour cela, dit M. Lambert, que nous savons beaucoup mieux nous tromper. — J'ai peur, dit-elle, que vous ne soyez trop prévenu en leur faveur et...— Madame, interrompit M. Lambert, nous entrons dans une grande et belle route, et les chevaux m'avertissent de tourner à droite. — Ils ont raison, nous ne pouvons plus nous égarer. — Eh bien, Madame? — Eh bien, Monsieur, quand les animaux auraient quelqu'avantage sur nous en fait de sensation, ont-ils, comme nous, le sentiment? — Ici, Madame, ce n'est pas moi qui vous réponds. » En effet, elle entend sa petite chienne qui accourt avec des cris de joie au-devant d'elle, qui saute à la tête des chevaux, fait cent tours, dit mille choses à sa manière, et finit par s'élancer dans la calèche, ne sachant quelle fête faire à sa maîtresse. — Madame, jugez-en par vous-même, ajoute M. Lambert, qu'est-ce que Tibulle ou Properce trouveraient de mieux en pareille circonstance? Car enfin chacun parle sa langue, et la faute est à qui ne l'entend pas.

La dame et son nouveau cocher arrivent ainsi, l'un menant l'autre, à Tourneval; l'heure et l'éloignement ne permettaient pas au philosophe de retourner à Cherazile; c'était sa demeure, et son aimable hôtesse l'aurait encore moins permis. On suppose bien que le premier soin de la dame du logis, en arrivant chez elle, a été de faire préparer l'appartement le plus commode du château pour son cocher, et l'on ne s'étonnera pas qu'elle l'y conduise elle-même. Il sent en y entrant je ne sais quel contentement qu'elle a déjà remarqué. — Si vous désirez quelque chose, lui dit-elle, ordonnez. — Et que peut-on désirer ici, dit M. Lambert avec émotion? Que peut-on désirer, sinon d'y rester? Ce

que j'éprouve me rappelle ce qui se passa un jour en moi dans le cours de mes voyages, en abordant à une île inconnue, où un charmant paysage, des sites variés, des arbres magnifiques, des ruisseaux, des gazons, toutes sortes de fleurs, toute espèce de fruits me ravissaient à la première vue, et où mon plaisir ne fut troublé à mon arrivée que par l'idée du départ. — Chassez-la cette idée, reprit vivement Mme de Saint-Victor, chassez-la aussi loin que je voudrais qu'elle fût; prenez dès ce moment possession de votre île (en lui montrant la chambre), souffrez que je la nomme de votre nom, et soyez sûr que personne que vous désormais ne s'y établira.

On soupe, on s'arrête, on cause, on se connaît de mieux en mieux, on se plaît de plus en plus; l'une a oublié sa fatigue et ses maux de nerfs; vous diriez que l'autre, accoutumé à se coucher presque avec le soleil, est corrigé de l'envie de dormir pour le reste de sa vie; on ne se quitte qu'au moment où les bougies sont prêtes à finir; encore s'imagine-t-on que sans doute le vent les a fait brûler plus vîte qu'à l'ordinaire; on a tant et tant de choses à se dire quand on ne se connaît point encore, et qu'on s'aime déjà.

Ils sont enfin retirés chacun de leur côté. La chambre de Mme de Saint-Victor était au-dessus de celle de M. Lambert, et tous les deux prennent un soin égal de respecter réciproquement leur repos; mais ce repos était lent à venir; et, quoique des deux côtés on gardât le silence, il semblait que la conversation durât toujours, tant les pensées se répondaient entre elles : chacun se disait, la saison de l'amour est bien passée, ah! bien passée. C'est assez triste; mais si quelque chose peut en dédommager, c'est d'être arrivé à cette époque de la vie où le cœur peut sans danger se livrer à ses penchans, et goûter enfin ces nobles délices de l'amitié que l'ardente jeunesse et la froide vieillesse ignorent également; sentiment désintéressé qui ne connaît ni le despotisme ni la jalousie, où chacun, égal à l'autre, n'a que le droit de tout offrir sans celui de rien exiger. Fraternité du cœur! quelle serait douce avec Mme de Saint-Victor! quelle serait douce avec M. Lambert! Quand je dis fraternité, j'ai tort, se disait-elle; quand je dis fraternité, j'ai tort, se disait-il; car il serait mon père, car elle serait ma fille. Mais cette différence-là même, disait chacun, ajoute encore à la sécurité; car enfin s'il n'avait que mon âge, disait Mme de Saint-Victor, il pourrait encore être suspect, le monde croit si peu à la sagesse de l'âge mûr; car enfin,

disait de son côté M. Lambert ; si elle était de mon âge elle ne prêterait pas à l'amitié tous les charmes qui lui donnent du moins un faux air de l'amour, et c'est toujours quelque chose. Si je n'avais que son âge, au contraire, je sens que je ne répondrais pas de ma philosophie, et, en dépit de tout ce que notre cœur nous en dit, la philosophie vaudra toujours mieux que l'amour, comme la santé vaut mieux que la fièvre.

Le lendemain matin, le bon ivrogne laissé dans la forêt et ressuscité, par la fraîcheur de la nuit, était revenu au château ; il n'eut pas de peine à obtenir sa grâce en faveur des suites de sa faute ; la seule punition qui lui fut imposée fut d'aller sur le champ, en toute diligence et avec d'autres chevaux, à Cherazile, d'y prendre le domestique de confiance de M. Lambert, une malle aussi considérable que pour une longue absence, avec son porte-feuille, ses papiers et les livres qu'il lisait le plus habituellement, et de revenir aussitôt.

M. Lambert, qui avait été fort long-tems à s'endormir, se réveille un peu tard ; il sonne ; aussitôt son fidèle nègre entre avec tout ce qui était nécessaire : notre philosophe reconnaît à ce trait l'idée qu'il s'est déjà faite de M^me^ de Saint-Victor, et Dieu sait comme il est reconnaissant de sa reconnaissance.

Il s'était bien promis dans la nuit de retourner chez lui dès le lendemain, mais il avait compté sans son hôtesse ; on imagine bien que les instances de M^me^ de Saint-Victor le retiennent au moins ce jour-là ; mêmes résolutions pour le lendemain, mêmes instances, même résultat ; le jour d'après, résolution moins prononcée, instances plus vives, et résultats illimités ; les cœurs se parlaient, les esprits s'entendaient, les volontés s'accordaient. — Que n'ai-je passé ma vie avec cet homme-là, j'aurais eu meilleure opinion du monde entier. — Si j'avais trouvé une M^me^ de Saint-Victor en entrant dans le monde, il me semble que je n'en aurais pas cherché d'autre. Quoi qu'il en soit, disait-on des deux côtés, l'amitié est une bonne chose, et jusqu'ici je ne la connaissais pas. Heureux tems que celui qui se passe ainsi dans cette première et si douce ivresse d'une liaison que chaque moment doit resserrer ! c'est, de part et d'autre, une riante perspective que l'imagination se peint à elle-même *con amore*.

M. Lambert, et M^me^ de Saint-Victor ne se ressemblaient point, mais ne s'en convenaient que mieux ; M. Lambert était essentiellement indulgent, bienveillant, bien pensant,

du reste, simple comme l'enfance, tranquille comme la sagesse, indifférent pour la plupart des choses de la vie, distrait par l'habitude de la méditation de ce qui agite le commun des hommes, occupé seulement de ce qui peut perfectionner l'ame et l'esprit; il semblait avoir laissé à la philosophie le soin de lui former, à son gré, une humeur et un caractère; mais il avait en même tems besoin d'un intérêt vif qui le garantît de je ne sais quelle apathie, qu'on peut regarder comme le mal philosophique, et l'antidote est trouvé. Mme de Saint-Victor était au fond aussi bonne que M. Lambert; mais il entrait plus d'élémens dans sa composition: douce et maligne, à la fois franche et fine, tranquille et vive, solide et légère autant que tout cela peut tenir ensemble, elle joignait ce qui rassure à ce qui inquiète, et ce qui plaît d'abord, à ce qu'on aime toujours. Si on examinait de près ses qualités, on voyait des vertus; si on lui cherchait des défauts, on ne trouvait que des grâces; enfin, sous quelque point de vue qu'on pût l'envisager, il y avait de quoi tourner toutes les têtes d'un Aréopage. Voilà comme ils étaient tous les deux; du reste, presque également initiés à toutes les connaissances agréables, pas un sujet ne leur était étranger, pas un mot n'était indifférent; on aime tant à lire ou à écrire sa pensée dans l'esprit d'un ami! Les semaines se passaient, les mois s'écoulaient, et chaque jour les voyait aussi avides d'un pareil lendemain; mais de tous les sujets de conversation, celui qui aurait le plus intéressé, et que par une égale discrétion on craignait d'entamer, c'était pour chacun l'histoire de l'autre: enfin la hardiesse vint avec le tems, et dans un de ces entretiens particuliers, qu'on alongeait tant qu'on pouvait: nous voilà, dit tout d'un coup Mme de Saint-Victor, du moins à ce que j'espère, comme des gens qui ne se quitteront jamais; il faut plus, il faut être comme des gens qui ne se seraient jamais quittés: nous nous convenons, n'est-ce pas? Il est permis de dire, à nos âges, que nous nous aimons et même beaucoup, et ce qu'il y a de singulier, c'est que nous ne savons pas encore qui nous aimons. Moi, je sais seulement, dit M. Lambert, que j'aime tout ce qu'il y a de plus aimable au monde; et moi, dit l'autre, je ne fais pas de compliment, mais je sais par les informations que je n'ai pas manqué de faire.... — Des informations sur mon compte, Madame! auriez-vous quelque inquiétude? — Non, mais un véritable intérêt: ce n'était pas pour apprendre si je pouvais vous offrir mon amitié, mais à qui je l'avais donnée. — Eh bien,

Madame ! qu'avez-vous appris ? — Moins que je ne désirais, car je voudrais tout savoir. — Encore ? — On vous connaît pour un homme qui ne veut pas être connu ; vous feriez les délices de la société. — Vous me flattez. — Et vous faites vos délices de la solitude. — Vous me faites tort. — Vous n'avez ni femme, ni enfans, ni maîtresse. — Vous êtes bien informée. — Ni .... amis..... Ce dernier mot, prononcé avec une sorte d'embarras, écouté de même, fut suivi d'un moment de silence qui valait beaucoup de réponses. Revenu de son premier trouble, M. Lambert reprend. — Point d'amis, Madame, ah ! permettez-moi de croire pour la première fois que vous ne pensez, que vous ne sentez point ce que vous dites. Moi, point d'amis ! hélas ! trois mois plus tôt vous n'auriez eu que trop raison ; mais c'est pour avoir trop connu l'amitié, pour l'avoir trop prisée, que je n'ai point eu d'amis. Tenez (tirant un livre de sa poche), tenez, le voilà encore ce Montagne, cet apôtre de l'amitié, que je lisais dans mes promenades solitaires, une heure avant..... — Ah ! ne vous défendez pas, M. Lambert, et laissez-m'en le soin ; mais puisqu'enfin vous rencontrez, vous choisissez, vous acceptez, vous avez une amie, faites-vous connaître à elle. Montagne dit qu'on n'a rien de caché pour un ami, une amie aurait-elle moins de droits ? — Qui sait ? dit M. Lambert. Mais enfin puisque vous le voulez, j'oserai vous parler de moi ; je ne vous cacherai que les noms de lieux et de personnes qui pourraient vous mettre à portée de découvrir ou de pénétrer quelques mystères qu'il ne me serait pas permis de vous révéler. — Des secrets pour moi, mon ami ! Ce mot si doux, prononcé pour la première fois avec un accent si flatteur, avec une familiarité si séduisante, n'eut d'abord pour réponse qu'un regard et un soupir. — Mes secrets, dit-il, sont tous à mon amie, mais les secrets des autres ne sont pas à moi, et je ne puis mériter votre confiance qu'en ne vous les confiant pas. — Allons, je me résigne, parlez-moi de vous, cela me suffit ; une femme a toutes les curiosités, une amie n'en a qu'une.

Ma naissance, dit M. Lambert, n'a eu de remarquable que d'avoir été précédée par le malheur ; j'avais perdu mon père et ma mère avant que de pouvoir les connaître ; l'un avait été tué à la guerre peu après son mariage, l'autre est morte en couches ; ... point de père, point de mère, point de frère, point de sœur, personne à qui mon enfance pût être chère, personne pour qui la Nature me parlât, personne à qui elle parlât pour moi. Eh ! qu'il est à plaindre, l'enfant

qui n'a pu apprendre de personne à aimer! — Vous me touchez, dit Mme de Saint-Victor, et je me sens déjà la mère de cet enfant-là. — Elevé par les soins ou plutôt par les ordres d'un tuteur fort indifférent pour son pupille, j'ai passé successivement du village au collége, du collége à l'armée, de l'armée à Paris. — Je suppose, dit Mme de Saint-Victor, qu'au village vous étiez un enfant à peu près comme un autre, que vous faisiez fort bien vos thèmes au collége, et encore mieux votre devoir à l'armée; c'est de votre entrée dans le monde que je suis la plus curieuse. — N'exigez pas de détails, trop aimable amie, j'espère que mes erreurs sont encore plus loin de moi, s'il est possible, que mes belles années. — Qu'importe que les belles années soient loin, dit Mme de Saint-Victor, pourvu qu'on arrive aux bonnes. — Je crois y être, dit M. Lambert, c'est pourquoi je vous parlerai peu des autres; vous saurez seulement que, livré de bonne heure à moi-même, je me suis laissé aller à toutes les impulsions, comme à toutes les attractions, et qu'à force de cueillir des fleurs il m'est resté peu de fruit.--Contentez-vous-en, dit Mme de Saint-Victor, mais au moins votre jeunesse a-t-elle été bien heureuse? — Croyez-moi, la jeunesse a aussi ses malheurs, je la regarde comme un trop long crépuscule entre la nuit de l'enfance et le jour de la raison, où l'on se trompe souvent de chemin parce qu'on craint plus d'être guidé que de se perdre. — Je serais tentée de croire, du moins pour les hommes, que l'amour est l'astre de la jeunesse. — Heureux encore ceux qu'il éclaire, et même qu'il égare! mais moi, ces années là me rappellent de tristes mois de printems où quelquefois le soleil ne paraît point. — Vous ne vous êtes donc vraiment attaché à aucune femme? — A moins que vous n'appeliez attachement des liaisons de pure galanterie. — A Dieu ne plaise! mais je vous plains; la galanterie ressemble à l'amour comme le similor à l'or. — Vous n'en direz jamais plus de mal que je n'en pense. — Moi je la regarde comme la guerre aux femmes, et, en vérité, elle est injuste. — Cependant n'est-elle pas souvent provoquée? — Sans doute, mais par qui? Tenez, mon bon M. Lambert, je me trompe peut-être, mais j'aime à croire que tout cela n'était pas fait pour vous; je suis même persuadée que, si dans le cours de vos misérables conquêtes vous aviez trouvé une jeune et assez jolie personne, bien douce, bien vive, bien franche, bien innocente, et qui se fût jetée à votre tête, comme font tant de ces pauvres petites créatures qui ignorent que ce n'est

point à elles à parler les premières; je suis, dis-je, persuadée que vous auriez été assez galant homme pour n'en point abuser. Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, la différence que je mets entre un galant homme et un homme galant.

Femme étonnante, on dirait que vous lisez aussi bien dans ma mémoire que dans mon cœur. Je l'ai rencontrée, en effet, cette jeune personne, je la peindrais encore; je vois sa fraîcheur, son élegance, ses grâces naïves..... je me rappelle son ignorance charmante, cet esprit à la fois modeste et prompt, et ses petites saillies, toujours précédées et suivies d'un petit air d'embarras qui sied si bien à l'adolescence, et sa confiance aimable, et ces petits secrets et ces innocentes caresses dont j'avais tant de peine et tant de mérite à me défendre. — Et où est-elle à présent? — Hélas! Dieu le sait; voilà trente ans que nous nous sommes perdus de vue. Sa mère l'a menée dans les pays étrangers pour lui procurer un grand établissement, où je souhaite qu'elle soit heureuse. — Nommez-la moi, du moins? — Ah! souvenez-vous de nos conventions; mettez-vous à sa place, et que penseriez-vous de moi? — Je connais les femmes; je suis sûre qu'elle serait charmée de vous entendre, et qu'elle vous verrait encore des mêmes yeux. — Eh bien! c'est elle, c'est elle seule qui aurait pu me faire connaître l'amour, qui me l'a du moins fait entrevoir. — Ne pouviez-vous donc pas la demander à sa famille? on aurait eu mauvaise grâce à se faire prier. — Elle avait à peine treize ans; j'en avais plus de trente: elle devait être fort riche, et moi fort pauvre. Vous devez sentir ce qui m'arrêtait. — Je sens, moi, qu'à la place de ses parens, rien ne m'aurait arrêtée. — En effet, la jeunesse et l'argent ont de quoi séduire, mais ils ne valent guère mieux l'un que l'autre; tous deux servent merveilleusement à faire des folies. Il n'y a que deux vraiment bonnes choses en ménage, sentiment et raison: avec cela on commence bien et l'on continue de même. Les différences d'âge et de fortune ne me font rien. Mais laissons cette petite personne-là pour ce qu'elle est, et parlons de vous qui m'intéressez au moins autant qu'elle. Vous avez sûrement suivi une carrière? — Oui, comme tant d'autres. — Et pourquoi y avez-vous renoncé? — C'est que j'étais, comme tant d'autres, humilié de ne pas avancer comme tant d'autres. J'ai fait mon devoir; mais je ne l'ai fait que par devoir; et soit que je n'eusse pas assez de mérite pour me passer d'intrigue, ou assez d'intrigue pour me passer de mérite, je suis toujours resté au-dessous de mes prétentions. — Vous n'y avez peut-

être pas perdu, dit Mme de Saint-Victor, les grands chagrins suivent les grandes fortunes ; mais moi, combien j'y ai gagné !.... vous joueriez à cette heure un grand rôle dans le monde, et Tourneval n'aurait point été éclairé de mon bonheur. — Ah Dieux ! — Enfin je vois que la dissipation et l'ambition ont été pour vous deux petites maladies dont la philosophie est venue vous guérir bien à propos. — Pas aussi promptement que je l'aurais désiré. La philosophie, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, n'est pas un topique, mais un régime auquel on se met un peu tard, qu'on ne suit pas toujours bien exactement, et qui n'opère qu'à la longue. — Qu'est ce qui vous l'a conseillé ? — Le dégoût du reste. — Et qui est-ce qui vous en a donné les premiers élémens ? — Je serais tenté de vous répondre comme Médée, moi. Toute la philosophie est dans l'homme, il n'y a qu'à bien y regarder. Les philosophes n'ont rien écrit de vrai que ce qu'ils ont lu dans leurs pensées, et ce que le premier venu peut y lire comme eux. — Mais pour cela, il faut leur esprit ou le vôtre. — Ah ! ne les abaissez pas jusqu'à mon niveau ; croyez seulement que la philosophie s'accommode à toutes les mesures d'esprit ; elle n'exige pas qu'on en ait beaucoup, mais qu'on fasse un bon emploi de celui qu'on a ; comme la musique n'exige pas beaucoup de voix, mais de la mesure et du goût.

— Allons, dit Mme de Saint-Victor, voilà une première leçon dont je tâcherai de profiter. Au reste, avez-vous été bien heureux dans ce cours d'instruction, où vous étiez à la fois le maître et l'écolier ? — Eh ! n'est-ce point assez de n'être point malheureux, et rencontre-t-on tous les jours une Mme de Saint-Victor ? Non, la philosophie, à proprement parler, ne nous donne que ce que nous avons ; elle ne fait que nous le montrer ; elle ne nous instruit même pas, mais elle nous détrompe. — Je vous vois d'ici bien studieux, bien pensif, bien grave, bien sombre ; je ne sais pas si c'est là l'enseigne du bonheur. — Non, un pédant n'est pas plus un philosophe qu'un comédien n'est un héros, et la philosophie ressemble aux femmes de bonne compagnie qui ne permettent pas qu'on les affiche. — Mais au fait qu'exige-t-elle ? — Des choses bien faciles. — De vous servir de votre raison et de celle des autres, de n'estimer rien au-dessus ni au-dessous de son prix, de suivre la nature, de se conformer à la société, d'aimer vos semblables, de vous en faire aimer, et de travailler autant que vous le pourrez à leur bonheur pour assurer le vôtre, parce que la bienfai-

sance donne à celui qui l'exerce, un intérêt dans toutes les fortunes. — Eh bien, mon cher M. Lambert, cette spéculation-là vous a-t-elle bien réussi? — Vous allez le voir. Le hasard m'avait mis à portée de suivre en cela mon penchant. Je venais de recueillir une succession immense, où se trouvait une superbe terre, à laquelle il ne manquait rien qu'un château. Je me proposai d'y bâtir, et, pour surveiller mes travaux, je me logeai dans la maison de mon fermier. Les plans étaient faits, les devis étaient faits; ce qu'il y a de plus difficile, les fonds étaient faits; mais une disette horrible, survenue dans le pays, m'obligea bientôt à renoncer à mon projet. Tout l'argent que j'avais amassé pour bâtir fut employé en achats de grains pour les malheureux habitans de mes terres, en constructions de greniers d'abondance, en aumônes aux pauvres, en avances aux laboureurs, en prêts à mes voisins. — Vous dûtes être le dieu du canton. — J'eus la sottise de m'en flatter un moment; mais la reconnaissance dure autant que l'intérêt, et ne lui survit pas toujours. J'éprouvai mille chicanes absurdes de la part de ceux à qui j'avais fait le plus de bien; l'argent que j'avais répandu servit sur-tout à plaider contre moi; les querelles que j'avais apaisées, les différens que j'avais accordés, les procès que j'avais prévenus, finirent par indigner une foule de gens dont les campagnes étaient alors semées, qu'on est convenu d'appeler gens de justice, mais qu'on devrait appeler agens de discorde, qui ne vivent que du produit de la haine et de la mauvaise foi, et qui savent d'ordinaire bien faire fleurir une aussi belle branche de commerce. On trouva moyen de persuader aux pauvres que je leur avais trop peu donné; chose à laquelle ils sont tous très-disposés: on insinua aux cultivateurs que mes avances n'étaient qu'un moyen adroit d'acquérir une hypothèque sur leurs biens; on prévint contre moi jusqu'aux agens de l'administration, en criant que ces greniers d'abondance, élevés, entretenus à mes frais, étaient une entreprise sur leurs attributions, et tendaient à les décréditer dans le pays; enfin, mes égaux, mes voisins, ceux pour qui j'avais souvent profané, sans le savoir, le saint nom d'ami. — Quoi! ceux-là même? — On en vint à leur persuader que les services que je leur avais rendus de si bon cœur n'étaient que des calculs de vanité; que c'était, non pour les obliger, mais pour acquérir chaque jour sur eux un avantage de plus, les tenir par-là dans une sorte de dépendance, et me faire ce qu'on appelait le petit roi du canton. — Mais comment tant

d'absurdités ont-elles pu trouver accès auprès de tant d'hommes qui devaient vous adorer ? — Que voulez-vous, la malice a un crédit, l'intrigue a des moyens, la bassesse a des voies que ni vous ni moi ne connaissons, et d'ailleurs l'ingratitude, la jalousie, la haine, dorment dans presque tous les cœurs d'un sommeil si léger ! — Continuez. Je rougis pour l'humanité ; mais..... continuez. — Voyant donc, poursuivit M. Lambert, que je n'étais entouré que de mécontens, de jaloux, d'ingrats, de traîtres, je pris tout en dégoût, et ne pouvant vivre avec les gens que je connaissais, j'allai chercher des inconnus. Ç'avait été d'abord la fantaisie de mon enfance, ensuite le désir de ma jeunesse, et ce fut la ressource de mon âge mûr. Un beau jour donc, je quitte ma terre, et sans avoir fait part de mes projets à personne, je me rends à un port de mer, où je m'embarque pour un voyage de long cours. — Bon, vous voilà parti. — Je voulais voir d'autres terres, d'autres astres, d'autres plantes, d'autres animaux, d'autres hommes sur-tout. — Cette fantaisie-là dura-t-elle long-tems ? — Environ dix ans. — Ah ! venons vîte à votre retour : c'est ce qu'il me fallait. Votre humeur sans doute était passée ; car vous n'êtes pas homme à rester dix ans en colère, et je jouis de votre joie en retrouvant votre patrie.

Je conviens qu'à la fin de cette dernière et ennuyeuse navigation, quand j'entendis crier *terre*, j'éprouvai la douce émotion d'un enfant égaré qui aperçoit le toît maternel : tous les griefs, toutes les offenses étaient oubliés, et il me semblait retrouver vingt-cinq millions d'amis. — Vous les mériteriez. — Cette grande terre même que j'avais abandonnée avec indignation, se représenta d'abord à ma pensée, plus belle, mieux située, plus agréable que jamais. Je me reprochais le mécontentement que je lui avais marqué ; j'étais pressé de réparer mes torts avec elle ; à peine débarqué, je prends la poste pour m'y rendre, accompagné seulement de ce bon nègre que vous me connaissez, et je vais jour et nuit vers cette habitation encore en idée, où je me proposais de passer tranquillement l'automne de ma vie. J'avais laissé dans ma ferme le plan de mon château futur ; il était resté dans ma tête. J'en portais une copie dans mon porte-feuille, et j'aimais, dans ma route, à me représenter à moi-même mon plan réalisé, mon château achevé, meublé, habité, et moi faisant de mon mieux les honneurs de ma maison, à une foule de voisins et d'étrangers qui devaient trouver chez moi bonne réception, bon logement, bonne chère, bons

bons vins, liberté entière, chasse à courre, chasse à tirer, beaucoup de chiens, beaucoup de chevaux ; je voulais joindre à cela toutes sortes d'amusemens pour les dames, des fêtes, des concerts, des bals, des comédies, enfin tout ce qui pouvait attirer la meilleure compagnie à dix lieues à la ronde. — Voilà une philosophie bien indulgente ; vous ne vous souveniez donc plus de toutes ces vilaines gens dont vous aviez eu tant à vous plaindre ? — Je pensais que dix ans pouvaient avoir fait de grands changemens ; que les uns seraient corrigés, les autres détrompés, d'autres morts, et remplacés par de meilleurs ; enfin, je rêvais la vie heureuse d'un homme riche et tranquille dans la plus belle possession de la province ; je croyais y être ; je me représentais tout cela avec des couleurs plus vives peut-être que celles de la réalité.—Comme il arrive quelquefois pour les châteaux en Espagne. —Après la dernière poste sur-tout, dans la plus grande obscurité de la nuit, livré sans distraction à mes seules pensées, je repaissais mon imagination de cette admirable perspective, lorsqu'un grand bruit me tire tout à coup de ma rêverie. — Un accident ? — Non, je passais sur un pont de fer, d'où j'entrais par des avant-cours magnifiquement plantées, et de là dans une cour entourée de colonnes. A la lueur de beaucoup de lampions qui la bordaient, je vois un beau château avec toutes les fenêtres éclairées, une grande affluence de monde allant et venant dans les cours et sous les portiques. Je me frotte d'abord les yeux, et mon premier mouvement est de rire. Ah ! ah ! dis-je en moi-même, voilà précisément tout ce que j'avais en idée ; voilà mon plan exécuté et tous mes projets réalisés à beaucoup meilleur marché que je ne l'espérais. — Où cela nous mènera-t-il ? — J'en étais là de mes pensées lorsque mon postillon, faisant beaucoup claquer son fouet, m'arrête devant un perron superbe. Aussitôt un jeune homme très-agréable, très-bien mis, très-bien fait, mais qui m'était, comme vous pouvez l'imaginer, parfaitement inconnu, vient au-devant de moi avec un empressement, une honnêteté, une grâce qu'il m'est impossible d'oublier : il attendait une sœur qu'il aimait avec passion, au bruit de ma voiture il était accouru, pensant voler à sa rencontre, et il venait même d'arranger une fête pour son arrivée. — Ah ! j'aurais voulu du moins, dit Mme de Saint-Victor, que vous eussiez fait connaissance avec elle. — Mais le postillon qui m'avait amené remit une lettre, par laquelle on apprit qu'elle était auprès d'une amie malade qu'elle ne pouvait pas quitter. — Il est assez em-

DE LA SE...

revenu en bonnes œuvres, il n'y a rien mis du sien. — C'est une chose bien étrange, disais-je au nouveau maître, que ce mélange de charité et de rapine! Comment, la terre ne lui appartenait point? — Oh! pas plus qu'à vous, me répondit-on, et un parent à moi le lui a bien prouvé. — Un proche parent? demandé-je. — Non, un parent très-éloigné, que je ne connaissais ni d'Eve, ni d'Adam, de ces gens qui ne veillent, qui ne rêvent qu'à leurs affaires, de ces fins Manseaux moitié Normands, moitié Grecs, qui entendent la chicane, comme Archimède la mécanique. Il a si bien démêlé la fusée, si bien démontré son droit en qualité de représentant de je ne sais quel créancier non appelé à la liquidation de la succession d'un trisayeul, et par conséquent toujours habile à revenir...... — Cet exposé, dis-je, me paraît un peu compliqué. — Compliqué pour vous et moi, peut-être, dit le jeune homme; mais pour des juges.... Tant y a que Monsieur le philosophe, qui sans doute ne se sentait pas ferme sur ses étriers, et qui, dit-on, s'était évadé environ un an avant que le procès ne fût entamé, a été absolument évincé de sa prétendue possession, et condamné en outre à de bons dommages et intérêts, qui ont été payés en son absence par son notaire, chez qui il avait déposé, avant son départ, des fonds, moitié pour le soulagement des pauvres du canton, disait notre bon hypocrite, moitié pour la construction d'un château dont même il avait laissé le plan. Et une chose à remarquer, ajoutait mon jeune ami, c'est que c'est ce même argent et ce même plan qui ont servi pour le bâtiment que vous voyez, et où je vous vois avec tant de satisfaction; mais dites vous-même, cela n'est-il pas plaisant? — Oh. très-plaisant. Vous qui faites si joliment des vers, ce serait le sujet d'un conte. — Badinage à part, si l'autre revenait il serait bien étonné, qu'en pensez-vous? — Au fait, il n'aurait rien à dire, il verrait que ses intentions ont été bien remplies, au moins quant aux dépenses; mais quant aux secours à distribuer aux malheureux? — Ils ont passé, dit l'autre, aux gens de justice, qui souvent sont aussi des malheureux. — C'était-là le moment, dit Mme de Saint-Victor, pour vous faire connaître à votre voleur. — Voleur, il ne l'était pas, il tenait ce bien-là de son parent, qui le tenait des tribunaux, tout était en règle; c'est à ces titres-là que nous possédons tous. Ce parent avait bien, je crois, quelques petites tricheries à se reprocher, quelques suppositions, quelques falsifications de titres, quelques manières un peu trop engageantes avec le défenseur

que la loi m'avait donné pendant mon absence ; enfin beaucoup de ces pécadilles assez en usage en pareil cas, et qui prouvent, de mieux en mieux, que *les absens ont tort*, mais son jeune héritier, qui ne l'avait jamais connu, ne pouvait rien savoir de tout cela, il devait encore moins le croire, et l'on doit toujours bien présumer des siens, sur-tout lorsqu'on en hérite. — J'ai bien peur, dit Mme de Saint-Victor, qu'il n'ait aussi hérité de l'ame de son cousin. — Tenez, ma chère, ne me dites pas de mal de ce jeune homme-là, il vous ressemble trop. — En vérité, vous me voyez partout, il faut que je ressemble à tout le monde ; mais le premier conquérant de vos domaines me ressemblait-il aussi ? — Oh, pour celui-là, je ne l'ai point connu, j'ai seulement appris que ce terrible homme avait suivi son affaire avec tant de chaleur, qu'il avait tant d'envie, tant de besoin de réussir, qu'après la dernière séance, lorsqu'il a entendu prononcer le jugement définitif du tribunal suprême.... — Achevez. — Il est mort de joie en pleine audience. — Il a du moins eu un bon moment ; et comment votre philosophie a-t-elle reçu une nouvelle aussi tragique ? — Je lui ai pardonné sa joie en faveur de sa mort. — Et puis ? — Et puis il s'est trouvé un testament où le défunt instituait son petit parent seul et unique héritier, et ce testament était connu d'avance dans tout le pays, parce que ce galant homme avait cru, en le publiant, mettre un frein au désir immodéré de ses collatéraux ; et voilà, dit le légataire après m'avoir conté tout cela de point en point, comme je suis devenu seigneur de cette belle terre où je voudrais tant vous garder.

J'en reviens toujours à mon dire, reprend Mme de Saint-Victor : pourquoi n'avez-vous pas éclairé votre homme ? A la manière dont vous en parlez, je crois voir qu'il a de l'honneur, et que s'il était instruit, il ne voudrait pas jouir de l'imposture et des infamies de son parent. — J'en suis sûr, mais la chose m'est indifférente, et la démarche me serait impossible. Le bien qui me reste me suffit, je ne manque de rien, je ne manquerai jamais de rien, plus de richesse me serait aussi inutile que de la dorure à mes charrues. — Tenez, mon cher philosophe, vous parlez d'or, vous me convertiriez s'il était question de mon bien, mais je me sens avare du vôtre. — Quoi ! ce jeune homme qui m'a si bien reçu, qui m'a quitté les larmes aux yeux, comme un ami, j'irais, pour prix de son hospitalité, de son affection, du plaisir qu'il trouvait dans ma société, lui proposer de me rendre un bien que dans le fait il ne m'a point enlevé,

qui est à lui comme il était à moi? Mon séjour chez lui n'aurait été qu'un long espionnage, mes questions auraient été autant de piéges, et je n'aurais gagné sa confiance que pour en abuser? non, tenez, vous ne dites pas ce qui est dans votre cœur. Au fait, ce jeune homme est aussi honnete qu'aimable, je crois le bien connaître. Si j'avais une adoption à faire, ce serait lui que je choisirais; si j'avais une fille à marier, ce serait à lui à qui je la donnerais. Imaginons que c'est un gendre, que c'est un fils, et donnons-lui du fond du cœur ce qu'il serait si lâche de lui demander. — Savez-vous, mon cher M. Lambert, qu'il y a beaucoup de gens auprès de qui cela ne réussirait pas du tout. — Que m'importe, pourvu que cela réussisse à Tourneval? —Et que si vous pensiez à vous marier, par exemple, il faudrait vous cacher de cette générosité là comme d'une friponnerie, peut-être encore plus. — Mais aussi je n'ai jamais pensé au mariage, et, grâce au ciel, la saison en est passée. Cependant je vous confierai qu'en venant de là dans ce pays-ci, j'ai passé par la ville où mon affaire avait été jugée en dernier ressort, et que là, m'étant fait nommer les plus habiles gens d'affaires du lieu, je les ai consultés, mais seulement pour l'acquit de ma conscience; car enfin, me disais-je, cet aimable garçon peut mourir avant moi, il peut mourir sans enfans; dois-je laisser ma dépouille à ses héritiers et en priver les miens? J'exposai le fait de mon mieux à ces Messieurs, et l'avis unanime fut qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour mettre les fers au feu. — Eh bien, ils avaient raison. — Alors je demandai combien de tems le procès devait durer; l'on m'en cita assez mal-adroitement un presqu'absolument du même genre, qui venait d'etre jugé au bout de plus de cent ans. Je comparai ce siècle avec les trois mois qui avaient suffi pour me dépouiller, et je jugeai combien aussi, dans ce genre de guerre, l'offensive a d'avantage sur la défensive. Plaider cent ans; quand le procès serait gagné, que de tems perdu? En vain ces braves gens insistaient, répétant que l'affaire était sûre, que je ne pouvais y perdre que du tems (c'est-à-dire, un siecle ou deux); que l'honnêteté me le commandait, parce qu'il ne fallait pas laisser la fraude impunie; que j'étais responsable à moi, à ma famille, à toute la société. J'applaudis, leur répondis-je, à vos raisons, mais je ne m'y rends point. A ce propos ils haussèrent tous les épaules, comme il appartenait à d'habiles gens. Moi; je répondis en les haussant à mon tour, comme il appartenait à un bon homme, et je partis

leur laissant une pauvre idée de mon caractère ainsi que de mon jugement, mais emportant avec moi mon estime que je préférais à la leur. M. DE BOUFFLERS.

(La fin au Numéro prochain).

EXTRAITS.

HISTOIRE DES QUATRE ESPAGNOLS; par M. MONTJOIE. Troisième édition revue et corrigée par l'Auteur. A Paris, chez *Lenormant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

IL paraît convenable, en rendant compte d'un des meilleurs romans qui ait paru depuis plusieurs années ; de faire quelques réflexions sur ce genre que les modernes se flattent d'avoir porté à sa perfection, et dont ils ont si souvent abusé. C'est dans les bons ouvrages que se puisent ordinairement les règles : ainsi l'éloge le plus flatteur pour l'auteur des *Quatre Espagnols*, se trouvera dans le rapprochement qu'on fera de ce roman avec des productions qui lui sont inférieures, dans le parallèle avec celles qui sont considérées comme des modèles, et dans les préceptes qu'on en tirera pour prémunir les auteurs et les lecteurs contre les dangers et les écarts d'un genre que sa trop grande facilité tend toujours à corrompre. Rien de si aisé à faire qu'un roman médiocre ; pour en faire un bon, il faut tout le talent d'un auteur dramatique exercé.

Le siècle dernier est celui qui a été le plus fécond en romans ; mais à peine, dans cette multitude immense de livres qui ont fait quelques momens l'amusement des oisifs, en distingue-t-on un petit nombre qui aient survécu aux circonstances qui les ont fait naître. Le Sage traça une route qui ne fut pas suivie. Crébillon, fils, peignit avec assez de vérité, dit-on, les mœurs de son tems ; mais ses portraits perdirent ce qu'ils avaient de piquant quand les originaux eurent disparu. L'abbé Prévost, moins occupé de faire des tableaux de mœurs, qu'empressé d'obtenir des succès à quelque prix que ce fût, employa tous les moyens d'émouvoir le cœur. Ses

combinaisons, trop souvent dangereuses, n'ont ordinairement pour objet que de peindre des malheurs domestiques que le hasard seul amène : avec une certaine chaleur d'imagination, on réussit facilement dans ce genre ; l'humanité qui souffre a toujours des droits à la pitié ; et il n'est pas plus difficile de composer ces romans *larmoyans*, que de faire des Drames. Duclos, plus observateur que l'abbé Prévost, et moins jaloux d'obtenir des succès faciles, peignit dans ses romans les mœurs du siècle ; mais loin d'en combattre la corruption, et de faire tomber le ridicule sur les vices, il présente ces mœurs dégradées sous des couleurs agréables ; et les jeunes gens furent plus disposés à suivre des modèles si séduisans qu'à les mépriser et à les haïr. D'autres romans, non moins dangereux, échappèrent à des hommes plus célèbres : les uns furent le résultat d'un penchant à rire de tout, et à tourner en ridicule les objets les plus graves ; les autres donnèrent à l'égarement des passions tous les attributs de la vertu, et firent d'autant plus de ravages qu'ils s'adressaient au cœur dont les erreurs sont plus incurables que celles de l'esprit. En général, dans les ouvrages d'imagination que l'on peut croire funestes aux mœurs, la gaîté a moins de danger que la mélancolie : l'une ne fait souvent qu'effleurer l'imagination, l'autre, au contraire, laisse des impressions profondes.

Ce jugement que je crois devoir porter sur la plus grande partie des romans modernes, est exprimé d'une manière beaucoup plus étendue dans un ouvrage de M. Marmontel (1) qu'on n'accusera sûrement pas d'avoir porté le rigorisme trop loin. Après avoir montré le danger que peut présenter la *princesse de Clèves* que jusqu'alors on avait considéré comme un modèle de délicatesse et de décence, l'académicien s'exprime ainsi :

« Toutefois, quelque glissant et périlleux que me » semble le sentier par où le roman de la princesse de » Clèves promène ses lecteurs sur les confins du vice, » ce sentier est du moins celui du devoir et de la vertu : » Dans cet exemple, tout respire les bienséances les plus

(1) Essai sur les romans. Tom. 12 des Œuvres de Marmontel.

» sévères, et un sentiment de pudeur dont rien n'al-
» tère la pureté : au lieu que dans la foule des romans
» qui depuis ont eu tant de vogue, c'est tantôt le vice
» coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais peint
» avec tous ses attraits. Ici, c'est une honnête hypocrisie
» qui se reproche tout, et qui se permet tout ; là, c'est
» un libertinage effronté qui se joue de tout ce qu'il y
» a de plus saint, et qui dans sa légéreté a toutes les
» grâces de l'esprit, tout le piquant du badinage, tout
» l'agrément des airs et des manières ; c'est, en un mot,
» le vice armé de tous les moyens de séduire. »

Cette *honnête hypocrisie*, dont parle M. Marmontel, est en effet le ressort le plus dangereux qu'un romancier puisse employer. Elle égare les esprits faibles sur la nature de leurs devoirs ; elle les porte à toutes les erreurs auxquelles les passions entraînent, et les aveugle par l'idée que l'impétuosité des penchans sert d'excuse à leurs excès : une sensibilité factice et exaltée colore les plus condamnables ; et à l'abri de quelques phrases mélancoliques, on fixe l'intérêt sur des situations monstrueuses qui exciteraient l'horreur et le mépris, si elles étaient racontées simplement. C'est ainsi que Rousseau, dans un roman trop fameux, cherche à justifier une séduction odieuse, et répand tous les charmes de la modestie et de la vertu sur une personne que sa conduite devait condamner pour sa vie à un célibat obscur.

M. Marmontel, que j'ai déjà cité, s'élève avec beaucoup d'indignation contre ce roman. Après avoir rapporté un passage de la Préface où l'auteur dit que jamais fille chaste n'a lu de romans : « Eh ! quoi, s'écrie-
» t-il, dans l'âge de l'innocence, la chasteté même la
» plus pure, est-elle un sûr préservatif contre la curio-
» sité ? Un titre ! *Lettres de deux amans !* Est-ce là un
» épouvantail ? Et celui qui met de doux poisons sous
» la main des enfans, dira-t-il que s'ils s'empoisonnent,
» on ne doit point l'en accuser ? Or, fut-il jamais de
» poison mieux assaisonné que celui de cette lecture ?
» Et publier un livre qu'on croit dangereux, le publier
» après l'avoir rendu le plus attrayant qu'il a été pos-
» sible, et le déclarer innocent du mal qu'il fera, est-ce
» parler de bonne foi ? »

M. Marmontel peint ensuite l'effet que ce livre peut produire sur des esprits faibles, et il ajoute : « Je ne » puis exprimer plus clairement combien me paraît » immoral tout l'artifice et l'appareil qu'on met en usage » dans ces situations pour pallier le crime, pour en- » noblir le vice, pour affaiblir ou dénaturer l'impres- » sion que l'un et l'autre devait laisser.... Jamais, dit-il » plus loin, le cœur humain n'a été mené du bien au » mal par une pente si facile et si douce. Enfin, pour- » suit-il, quoi qu'on dise pour l'excuser (ce roman), il » sera toujours vrai, non pas que la jeune personne » qui l'aura lu sera *perdue*, cette hyperbole est une » adresse pour affaiblir la vérité, mais qu'elle sera plus » accessible au péril de l'occasion, moins effrayée de la » honte attachée à une faiblesse, plus disposée à se li- » vrer aux séductions de l'amour. ».

On ne peut rien ajouter à ces excellentes raisons de M. Marmontel; elles me paraissent suffire pour démontrer que rien n'est plus dangereux que ces romans où une vaine sensibilité cherche à pallier les suites funestes des égaremens du cœur, et dans lesquels, loin de réprimer les passions, on ne tend qu'à les faire naître et à les exciter.

Dans ce morceau de littérature, l'un des meilleurs qui soient sortis de sa plume, M. Marmontel explique très-bien l'origine des romans. Selon lui, des espèces de *Trouveres* précédèrent Homère, et répandirent les fables dont il fit ensuite un si sublime usage. La même chose arriva avant la renaissance des lettres en Italie; les fictions de la magie, telles que celles des géans, des nains, des enchantemens, étaient semées parmi les peuples, et faisaient le sujet de plusieurs romans, lorsque le Tasse en tira une sorte de merveilleux que quelques connaisseurs, dont je n'adopte pas entièrement le sentiment, ont mis à côté du merveilleux de l'ancienne Mythologie. M. Marmontel, après avoir exposé ce système avec beaucoup d'art, adopte une conclusion qui montre sa bonne foi, puisqu'elle condamne implicitement *Bélisaire* et les *Incas*. « Une révolution contraire, dit-il, » arriva dans la décadence des lettres : ce fut la poësie » dégénérée qui donna naissance aux romans; et cela

» devait être, car dans l'accroissement des arts, leur » tendance est toujours du plus aisé au plus difficile; au » lieu que dans leur décadence, c'est toujours du plus » difficile au plus aisé que les ramène cette pente à » laquelle ils se laissent aller. » Cette idée est de la plus grande vérité : elle montre que les efforts qu'on a faits pour secouer le joug des règles, pour applanir les difficultés que présentent tous les genres de littérature, étaient des signes de décadence.

Je n'adopte pas cependant tout à fait l'opinion de M. Marmontel sur les romans. Il me semble que ce genre d'ouvrage, quand il est traité comme il doit l'être, n'annonce pas la décadence de la littérature. Sans doute ces longs romans que Boileau a si justement critiqués étaient un reste de mauvais goût, et furent peut-être l'unique cause qui empêcha notre théâtre de parvenir au dernier degré de perfection qu'il aurait pu atteindre. Mais les romans de *mœurs*, les romans historiques ne méritent pas ce reproche : ils se rapprochent de la comédie et de la tragédie. Les premiers sur-tout exigent un talent qui ne se borne pas à raconter avec intérêt quelques événemens singuliers, mais qui dessine des caractères, les mette en opposition les uns avec les autres, et s'élève contre les travers et les ridicules à la mode. Bocace aurait eu assez de génie pour entrer dans cette route; mais l'esprit de son tems s'opposa à l'essor qu'il pouvait prendre : on n'était pas encore assez éclairé pour chercher dans des ouvrages d'imagination autre chose que l'amusement. Le créateur de la prose italienne se borna donc à réjouir ses contemporains par des contes pleins d'esprit, conduits avec beaucoup d'art, remplis de traits saillans, mais qui étaient plus propres à renforcer les mœurs qu'à les corriger. Il était réservé à Michel Cervantes d'ouvrir cette carrière beaucoup plus épineuse qu'on ne le pense communément. Les armes de la raison, celles du ridicule, l'ironie la plus délicate et la plus piquante, la diction la plus élégante et la plus facile furent employées par lui contre l'esprit de l'ancienne chevalerie qui ne pouvait plus que nuire dans un Etat tranquille et policé. Cet ouvrage, qui fait tant d'honneur à l'Espagne, offre le premier modèle de

l'art de peindre les caractères et de les faire agir ; on y admire les premières traces de cette gaîté franche et naïve, de ces plaisanteries décentes qui ont ensuite animé notre comédie. Tous ces avantages avaient disparu depuis la décadence des lettres, car les peintures charmantes de l'Arioste ne sont pas des peintures de mœurs, et les anciennes comédies italiennes ne présentent point les bienséances dont l'auteur espagnol ne s'est jamais écarté.

Parmi les heureux imitateurs de Cervantes, je n'en citerai que deux dont il paraît que l'auteur des *Quatre Espagnols* s'est plus particulièrement rapproché. Le Sage et Fielding ont fait chacun un excellent roman de mœurs : quoiqu'ils aient suivi des routes différentes, ils se sont réunis dans le projet de peindre le monde. Le premier, dans *Gilblas*, a tracé presque toutes les situations dans lesquelles un homme peut se trouver; il a passé en revue les différentes classes de la société, et les mots dont il s'est servi pour caractériser des personnages tels que le docteur Sangrado, le chanoine Sedillo, l'archevêque de Grenade, etc., sont devenus proverbes, ainsi que les traits comiques de Molière. Mais Le Sage n'a peut-être pas adopté un plan assez profondément combiné; son principal personnage, en changeant continuellement de maîtres, ne fait point partie d'une intrigue générale; et sans le talent vraiment original de l'auteur, la marche de son ouvrage paraîtrait un peu monotone. Fielding, en chargeant ses caractères, n'a point tracé les mœurs avec autant de vérité; mais il a sur le romancier français l'avantage d'avoir lié Tom-Jones à une grande intrigue; la marche est rapide, l'action est en même tems intéressante et comique; et les caractères de Tom-Jones, de Blitil, de Western, Sophie, etc., parfaitement développés, donnent lieu aux plus heureux contrastes. D'ailleurs, comme l'observe M. de Laharpe, ce roman est fondé sur une grande idée morale.

M. Montjoie, dans les *Quatre Espagnols*, a cherché à se rapprocher de ces deux modèles. Son intrigue, moins bien combinée que celle de Tom-Jones, est cependant conduite avec art; ses caractères présentent

plus de vérité que ceux de l'auteur anglais; et c'est dans cette partie si essentielle qu'il s'est rapproché de le Sage dont il n'a cependant pu atteindre la naïveté et le naturel charmant. En réunissant ainsi quelques-unes des qualités qui ont fait le succès de ces deux chefs-d'œuvre, si M. Montjoie n'a point produit un ouvrage qui puisse leur être comparé sous tous les rapports, il est du moins parvenu à se faire distinguer comme un des meilleurs élèves de cette excellente école.

Son roman étant fondé sur une intrigue intéressante, je diminuerais le plaisir de ceux qui doivent le lire, si j'en faisais l'analyse. Je me bornerai à indiquer les principaux caractères, et à citer quelques passages qui pourront donner une idée de la manière de l'auteur.

Deux jeunes gens entrent dans le monde sous des auspices bien différens; l'un doit le jour à un avocat plein de vertu, dont le désintéressement n'a pas enrichi la famille, et qui est mort sans laisser de quoi établir ses enfans; l'autre est le fils d'un homme en faveur, qui vient d'être nommé à une ambassade importante. Ces deux jeunes gens sont amis de collége, et d'anciennes liaisons entre leurs familles resserrent encore le nœud qui les unit. Quoiqu'ils aient l'un et l'autre l'impétuosité de leur âge, et ce vague de pensées et de désirs qui tient à leur inexpérience, ils sont distingués par des nuances très-marquées. Le moins riche est incapable de cacher ses sentimens, il les manifeste sans être arrêté par aucune espèce d'égards, et l'on voit qu'il peut se livrer aux plus grands égaremens, s'il n'est pas contenu : l'autre aussi ardent que son ami, a plus de discrétion et d'empire sur lui-même; il cherche à vaincre des sentimens qui ne s'accordent pas avec les vues de ses parens, et cette contrainte ne sert qu'à irriter ses passions. Il n'est pas besoin de dire que ces deux jeunes gens, doués d'ailleurs de toutes les vertus de leur âge, sont amoureux, et que des obstacles presque insurmontables s'opposent au succès de leurs désirs.

L'éducation publique, si utile sous tant de rapports, et sans laquelle il est difficile d'acquérir une solide instruction, a cependant l'inconvénient, si l'on n'y

veille pas de près, d'exposer les jeunes gens à faire de mauvaises connaissances. Les liaisons de collége sont ordinairement les plus agréables et les plus constantes; et souvent elles ne se rompent point, quoique la manière de vivre et la conduite de ceux qu'elles unissent diffèrent beaucoup. Ce ressort est employé avec beaucoup de succès par M. Montjoie. Un ami de l'un des jeunes gens, plein d'esprit et de talent, et qui fait de ces qualités l'usage le plus condamnable, cherche d'abord à le corrompre, et s'étant ensuite brouillé avec lui, leur suscite à tous deux les affaires les plus sérieuses. Ce caractère est fort bien tracé; ses principes, sa conduite inspirent tant d'horreur, qu'on ne peut craindre que son exemple soit dangereux.

Ce jeune homme si corrompu s'est rapproché, par des rapports de plaisir et de goûts, du beau-frère de l'ambassadeur grand seigneur qui ne connaît aucun frein, mais qui n'a pas perdu cependant une certaine noblesse de caractère qui l'empêche de partager la bassesse de ses agens. Le crédit de ce seigneur fournit à l'ennemi des deux jeunes gens des moyens faciles de leur nuire.

Exposés à tant de dangers, ils sont protégés par l'ambassadeur, homme plein de fermeté et de vertu, dont le caractère est parfaitement tracé; il présente l'union des qualités de l'homme privé avec celles qui font l'homme d'Etat; son ascendant sur tout ce qui l'entoure, ascendant qu'il ne doit pas entièrement à la place qu'il occupe, fait le contraste le plus heureux avec la faiblesse de son beau-frère qui, esclave de ses passions, l'est aussi de tous ceux qui ont la bassesse de les servir.

Les jeunes personnes aimées par les deux amis sont aussi dans des situations très-difficiles : l'une, sur-tout, est plongée dans l'infortune la plus affreuse. Je n'ai pas besoin de dire qu'elles sont des modèles de grâces et de vertus. Le caractère d'une autre jeune personne qui entre dans la combinaison de ce roman, mérite d'être remarqué. C'est une demoiselle qui n'a d'autre désir que de faire un mariage riche, qui emploie tous ses efforts pour que sa sœur cadette entre au couvent, et

dont le cœur insensible aux autres passions n'est livré qu'à l'égoïsme. Ce caractère a dû souvent exister, et je ne crois pas qu'on l'ait jamais placé dans un roman. Cette demoiselle fait par calcul ce que les autres ne font que par passion. La situation est neuve et piquante.

Je ne m'étendrai pas sur les caractères subalternes qui sont en grand nombre, et qui ont tous une physionomie différente. Il me suffira de dire que leur ensemble excite l'intérêt et la curiosité.

J'ai promis de faire quelques citations: je choisirai deux scènes, l'une qui donne une idée du caractère de l'ambassadeur, l'autre qui montre la générosité du moins riche des deux amis. C'est ce dernier qui fait le récit :

« Lorsque nous fûmes arrivés ici (à Naples) il assembla » le soir même toute sa maison : gentilshommes, pages, » secrétaires d'ambassade, secrétaires, gardes, valets- » de-chambre, livrée. Il nous dit d'un ton d'autorité, » qui le transformait en monarque absolu : « je vous ai » assemblés pour vous déclarer que ma volonté est que » chacun de vous garde le secret le plus religieux sur » tout ce qu'il pourra m'entendre dire ou voir faire, » qui aura rapport au service de l'Espagne, ainsi que » sur les visites que je rendrai et que l'on me rendra : » voilà la loi. Voici la peine contre les contrevenans : » celui de vous à qui il arrivera de laisser échapper la » plus légère indiscrétion sur quelqu'un de ces articles, » sortira sur-le-champ de chez moi, et je lui retirerai » à l'instant même, et pour toujours, tout intérêt, » toute bienveillance, toute protection. Vous avez en- » tendu mes ordres : si quelqu'un de vous les trouve » trop rigoureux, il n'a qu'à l'avouer franchement. Je » ne lui en voudrai point : il quittera l'hôtel ; mais je le » placerai ailleurs aussi avantageusement qu'il dépendra » de moi, lui permettant de réclamer ma protection en » toute rencontre. »

» Ayant tous témoigné que nous nous soumettions de » bon cœur à de pareils ordres, il nous répondit : dans » ce cas, souvenez-vous en, celui qui désobéirait serait » sans excuse. Cela dit, il nous permit de nous retirer, » et de commencer chacun nos fonctions respectives.

» Hier, après midi, il fit entrer dans son cabinet le

» secrétaire Balbuena, et lui dit de copier sous ses yeux, » le plus proprement qu'il pourrait, un petit mémoire » que j'avais rédigé le matin, d'après les instructions » que m'avait données son excellence. Balbuena a une » fort belle main, et ce qui est très-rare chez ceux qui » l'ont aussi belle, c'est qu'il écrit aussi vîte que s'il » griffonnait. Don Pedro fut très-content de la besogne, » lui en fit des complimens, et lui dit même avec un » grand air de sincérité, ces propres paroles: en vérité, » Balbuena, je ne connaissais pas ce que vous valez: » vous m'êtes réellement précieux.

» Comme Balbuena finissait son écriture, le baron de » Ludolf, général allemand, entra dans le cabinet par » un escalier dérobé. Don Pedro dit alors au secrétaire: » Vous pouvez vous retirer, seigneur Balbuena, je » n'aurai pas besoin de vous dans la journée.

» Sorti de l'hôtel, Balbuena alla faire un tour de » promenade sur le port, et entra ensuite dans le café de » Malte. On y parla, je ne sais à propos de quoi, du baron » de Ludolf: quelqu'un dit qu'il avait quitté Naples » depuis trois jours. Vous êtes dans l'erreur, répondit » Balbuena; il n'y a pas une heure que je suis sorti de » l'hôtel, et j'ai laissé le baron de Ludolf avec son » excellence. La conversation tomba-là et n'eut aucune » suite.

» Le soir, sur les neuf heures, Don Pedro demanda » si Balbuena était rentré: on lui dit qu'oui: il le » manda dans son cabinet, et lui parla ainsi: mon » cher seigneur Balbuena, vous êtes entré tantôt au » café de Malte, n'est-ce pas? — Oui, Seigneur. — Quel- » qu'un y a dit que le général Ludolf était parti de » Naples depuis trois jours..... Comme Balbuena sem- » blait hésiter; ne me mentez pas, continua Don Pedro, » cela a été dit. — La chose est si peu importante que » je l'avais oubliée: je me le rappelle actuellement; » oui, Seigneur, il est très-vrai, cela a été dit. — Ce » n'est pas à vous à juger si la chose importe ou n'im- » porte pas, et laissez-moi continuer, je vous prie; » vous avez répondu en toutes lettres: *il n'y a pas* » *une heure que je suis sorti de l'hôtel, où j'ai laissé* » *le baron de Ludolf avec son excellence.* Vous avez répondu

5. cen

» répondu cela, n'est-il pas vrai? — Seigneur, je ne
» le nie pas. — Rappelez-vous maintenant l'ordre que
» j'ai donné à tout le monde en arrivant ici. Adieu
» donc, seigneur Balbuena, je n'ai plus besoin de
» vos services; faites vos malles et sortez de l'hôtel
» sur le champ.—Mais, Seigneur....—Sortez.—Mais,
» Seigneur.... — Sortez, encore une fois: tout est dit
» entre nous. — A l'heure qu'il est... Je suis sans ar-
» gent... Où irai-je? Que deviendrai-je? Votre excel-
» lence ne peut pas sans dureté me refuser un délai.
» —Voilà mes gens, ils appellent dureté ce que, moi,
» j'appelle justice. Vous ferez comme vous l'entendrez,
» seigneur Balbuena, vous irez où il vous plaira; je
» n'ai pas d'argent à vous donner; vous avez reçu
» votre quartier, je ne vous dois rien; je ne dois de
» gratifications qu'à ceux qui les méritent. Je vous ac-
» corde deux heures; passé ce tems, que je ne vous
» trouve pas chez moi. Vous deviendrez ce qu'il plaira
» à la providence; mais ne vous réclamez jamais de
» moi, vous ne seriez pas bien servi. Adieu, seigneur
» Balbuena, je n'ai plus rien à vous dire. »

Le jeune homme, que la fermeté de l'ambassadeur révolte un peu, continue son récit.

» Le pauvre Balbuena, entra dans ma chambre,
» désespéré; il s'arrachait les cheveux; il se roulait
» sur le plancher; il me fit pitié. Il n'avait réellement
» pas un maravedi; son quartier était déjà mangé, ou
» pour mieux dire bu; car quoique espagnol, il n'est rien
» moins que sobre: il a le malheureux défaut de boire
» outre mesure; c'est un pilier de cabaret et de café.
» Il a tellement contracté cette détestable habitude,
» qu'il ne peut pas, dit-il, faire un trait de plume,
» s'il ne s'est préalablement gorgé de dix ou douze
» verres de vin; et il ne se corrigera jamais de cette
» habitude, parce qu'on sera toute la vie ce qu'on est
» à quarante ans. Je lui conseillai de ne pas s'exposer
» au courroux de Don Pedro, en passant le délai qui
» lui avait été accordé; de ne point rester à Naples,
» où il lui serait impossible de se placer, vu qu'il en
» faudrait toujours venir à des informations auprès de
» son excellence, et enfin de s'en retourner en Espagne.

» le plus tôt qu'il pourrait. J'avais dans mon secrétaire » cent soixante-huit piastres bien comptées, en trois » tas, ce qui faisait, en bon calcul, cinquante-six » piastres à chaque tas. J'ouvris le tiroir où était ce » petit trésor, en disant à Balbuena : tenez, venez » voir ceci. Il se leva aussitôt de terre où il restait » comme un insensé; la vue de cet argent lui fit ouvrir » de grands yeux, et le radoucit : voilà, lui dis-je, sei- » gneur Balbuena, cent soixante-huit piastres en bonne » monnaie ayant cours dans tous les États de S. M. C. » J'en ai fait trois tas, comme vous voyez, et chaque » tas, si vous comptez bien, est de cinquante-six » piastres : celui-ci, continuai-je en commençant par » la droite, est pour votre serviteur, Fernand ; car » *primò mihi*; il y a deux jours que j'étais un pauvre » bachelier; il y en a quatre que j'étais un très-pauvre » écolier : si je dois rester ici, je ne veux point avoir » l'air d'un gueux; il me faut faire honneur à son » excellence. Ma garderobe est fort mal montée; je » n'ai pas même une montre; il m'est venu en tête » de prendre du tabac, et je n'ai, pour passer ma » fantaisie, qu'une méchante tabatière de carton. Il » n'y a pas là de quoi faire le brave, et il me prend » envie de le faire.

» Ce tas-ci, poursuivis-je en passant au second, est » pour la Senora Figuera Tenada, ma très-honorée » mère qui n'est pas riche, et qui a trois enfans dont » deux filles; car moi, votre serviteur, je suis le seul » mâle. Le troisième tas, je le réservais pour des éco- » nomies, et il m'aurait fait grand plaisir de le voir » croître chaque jour.

» Le pauvre diable m'écoutait de toutes ses oreilles, » et était impatient de savoir où j'en voulais venir. » Que sa joie fut grande, comme il se frotta les mains, » lorsque j'ajoutai : je change aujourd'hui la destina- » tion de ce troisième tas, je vous le prête; vous me » le rendrez, lorsqu'il vous plaira de ne plus boire » l'argent que vous mettez en poche. Allez-vous-en » ce soir à l'hôtel du Parc-Royal; voilà huit piastres, » vous en avez assez pour le moment. Demain et chaque » jour, allez vous informer s'il ne part point un navire

» pour l'Espagne ; il vaut mieux vous embarquer, cela » est moins dispendieux. Jusqu'à ce que vous partiez, » je vous donnerai tous les six jours huit piastres ; je » vous les porterai moi-même, entre huit et neuf heures » du soir, car il ne faut pas que vous reparaissiez ici. » Le jour où vous partirez, je payerai, au capitaine » de vaisseau qui vous emmenera, votre passage. A » votre arrivée au port d'Espagne où vous débarquerez, » le capitaine vous remettra ce qui sera resté sur les » cinquante-six piastres qui forment ce tas.

» Le pauvre Balbuena ne savait comment me remercier ; il jura qu'il ne boirait plus, me protesta qu'il » serait fidèle à me rembourser, et voulut me faire son » billet... Point, point de billet, lui dis-je, je laisse là » chose sur votre conscience. Voici la première fois de » ma vie que je me donne le plaisir de prêter de l'ar- » gent, parce que c'est la première fois de ma vie que » je puis le faire. C'est la première fois aussi que je » mettrai en pratique un principe que je me suis fait » dans ces momens de rêverie où l'on bâtit, comme » disent les Français, des châteaux en Espagne, je me » suis dit que, si jamais je jouissais d'une certaine for- » tune, je me ferais cette question, avant de prêter de » l'argent : *Es-tu en état, Fernand, de te passer pour* » *le reste de tes jours de l'argent que tu as envie de* » *prêter*? Si je ne puis m'en passer pour toujours sans » m'incommoder trop considérablement, je ne prêterai » pas. Dans le cas contraire, je prêterai et regarderai » l'argent prêté comme un argent perdu pour moi ; je » n'y penserai de la vie ; je n'en ouvrirai jamais la bouche » à l'emprunteur. Si on me le rend, *bene sit*, je le » regarderai comme un argent trouvé. Si on ne me le » rend pas, je n'en aurai aucun chagrin, car il sera » sorti de ma mémoire comme de ma bourse, au moment » même où je l'aurai prêté. Vous voyez bien, seigneur » Balbuena, qu'avec cette morale qui ne me brouillera » jamais avec ceux à qui j'aurai prêté, je ne puis en » conscience recevoir votre billet, à moins de vouloir » ressembler à ces beaux diseurs de philosophie dont la » pratique ne s'accorde jamais avec la théorie. Pour » moi, je tâcherai de ne me faire jamais que de bons

» principes, et ma conduite, avec l'aide de Dieu, sera » toujours conforme à ces principes. Ma gaîté dérida » entièrement le bon Balbuena, etc. »

Ce roman, comme on le voit, est écrit d'une manière naturelle et piquante.

Si l'on veut examiner le fond avec un œil sévère, on ne pourra relever que quelques situations un peu forcées, et d'un tragique qui passe les limites prescrites à un roman de mœurs. Il a bien fallu que l'auteur fît quelques sacrifices au goût de son tems. A l'époque où les *Quatre Espagnols* parurent, les romans de Miss Radclif étaient en vogue; et l'on ne pouvait espérer de succès que si l'on se rapprochait un peu de ce mauvais genre. Cependant M. Montjoie est demeuré dans des bornes qui éloignent toute comparaison entre son roman et ces ouvrages monstrueux. Il n'a pas été aussi heureux pour le *manuscrit trouvé au Mont-Pausilippe.* Quoique ce livre présente des développemens de passion bien combinés, on y voit avec peine des situations qui fatiguent plus qu'elles n'amusent et n'instruisent.

Dans un autre extrait, je parlerai *d'Inès de Léon*, qui n'offre presque aucun de ces défauts. M. PETITOT.

MÉMORIAL DU SAGE, ou *Petit Dictionnaire philosophique*, publié par C***, avec cette épigraphe :

> Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;
> Sa voix trouble et séduit..... VOLTAIRE.

A Paris, chez *Frechet*, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, Nos. 21 et 24. — Un vol. in-12 de 237 pages. — 1807.

UN petit nombre de pensées recueillies dans un petit volume a suffi à la Rochefoucault pour obtenir une place remarquable parmi nos moralistes. Ce n'est pas que le portrait qu'il fait de l'homme ne soit, en général, plus odieux que vrai, qu'il n'ait le tort de ramener toutes ses observations particulières à cette observation générale que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions; mais, comme l'a dit Voltaire, son ouvrage est

un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision. Il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat, et c'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres. Je serais tenté decroire que c'est en lisant la Rochefoucault que M. C*** a senti son imagination s'échauffer, et qu'il s'est écrié: Et moi aussi je puis faire un livre! Ce livre a paru, je viens de le lire, et, je dois l'avouer, avec plus de peine que de plaisir. M. C*** n'a pas eu la prétention de nous donner des pensées, des maximes, il a tiré seulement du Vocabulaire français des mots qu'il a rangés dans un ordre alphabétique et auxquels il a attaché des définitions. Mais une définition n'est pas chose facile. Précision, justesse et clarté, voilà ce qu'elle exige, et j'ai trouvé rarement, mais bien rarement, ces trois qualités réunies dans celles qu'a essayées M. C***. Abrégeons et prouvons.

« *Abnégation.* Vertu qui consiste à se haïr soi-même, à détester le plaisir, à craindre *comme la peste* tout ce qui nous est agréable. » En vérité, je ne puis pas croire que l'abnégation soit cette vertu là, et je reste convaincu, quoi qu'en dise M. C***, qu'elle n'est que le renoncement à soi-même; que dans les affaires spirituelles c'est le détachement de tout ce qui ne regarde point Dieu; et dans les affaires temporelles, le sacrifice de son propre intérêt à celui d'autrui: sacrifice que l'on peut faire sans se *haïr* et sans *détester le plaisir*, puisqu'il y a, ce me semble, quelque plaisir au contraire à se montrer désintéressé.

« *Adoption.* Insolente parodie de la paternité. » Je ne sais si M. C*** a rêvé long-tems pour trouver cela, mais j'en serais fâché pour lui. Comment n'a-t-il pas senti que c'était insulter la bienfaisance ?.... J'allais combattre M. C***, et par réflexion je m'arrête en pensant que sa définition n'est qu'une saillie qui s'est placée sous sa plume dans un moment où il ne réfléchissait pas.

« *Affabilité.* Supplément à l'esprit et au sentiment; habitude vicieuse; art cruel avec lequel un courtisan sacrifie son semblable en lui souriant avec perfidie. » Fort bien:

belle leçon donnée aux rois, aux ministres, aux gens en place et à tous les hommes en général ! Puisque l'affabilité est une *habitude vicieuse*, *un art cruel*, il est clair qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de s'en corriger. Par bonheur, il est plus clair encore que M. C*** s'est entiérement mépris sur l'affabilité, et qu'au lieu de ce qu'il en a dit, il eût pu dire l'équivalent de ceci : Qualité aimable, espèce de vertu sociale qui attire, plaît et attache d'égal à égal, et qui touche, émeut, attendrit même d'inférieur à supérieur.

« *Affliction*. Thermomètre d'une cupidité effrénée, causée par l'intérêt ou la vanité. » C'est-là l'affliction ? je ne m'en doutais pas.

« *Aimable*. Homme ardent à plaire à toutes les sociétés où le goût et le hazard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, il n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé de tout le monde. » Je transcris fidèlement et je relis chaque mot dans la crainte d'avoir mal lu. Crainte vaine, c'est bien cela. Oh ! Monsieur C***, j'ignore de quel cristal sont formées les lunettes avec lesquelles vous observez le monde, mais bien que vous prétendiez que *l'affirmation est presque toujours un signe caractéristique de* BÊTISE, je vous affirme que vous voyez *trouble*, absolument *trouble*.

Apothicaire. Charlatan qui manipule des drogues qu'il ne connaît pas pour les faire entrer dans un corps qu'il connaît encore moins. » Cela n'est-il pas bien honnête pour les apothicaires et bien rassurant pour les malades ?

« *Aumône*. Action d'un homme donnant avec ostentation, et d'un autre recevant avec bassesse. » Bien dit pour l'homme sur-tout qui, cachant et son nom et son rang, va secourir le pauvre dans sa cabane ou dans son grenier.

« *Baragouinage*. Art d'amuser l'esprit en imitant la bêtise. » Deux choses à faire ici : d'abord substituer le mot *baragouin* qui est français au mot *baragouinage* qui ne l'est pas, puis mettre une note au bas de la page pour expliquer comment *un langage imparfait et corrompu est un art d'amuser l'esprit en imitant la bêtise*.

« *Bât*. Selle grossière que l'on met sur le dos d'un âne et que l'on pourrait appliquer souvent avec plus de raison sur celui de certains hommes qui rivalisent de sottise avec ce coursier à longues oreilles. » Est-ce-là de la philosophie, de la bonne plaisanterie et du bon goût ? Je le demande à M. C***.

En voilà bien assez, je crois, pour donner une idée de la manière dont M. C*** voit, pense, observe et écrit. Imaginer des contre-vérités, voilà la tâche qu'il semble en général s'être imposée, et procédant le plus souvent par métaphores, son imagination reste quelquefois en défaut. Il se répète du moins, comme lorsqu'après avoir défini la calomnie *une blessure dont on peut guérir, mais dont la cicatrice reste toujours*, il définit la caricature une arme dangereuse dont *la blessure guérie conserve toujours la cicatrice*.

Fidèle cependant à la loi que je me suis faite, et que doit se faire tout critique, de ne point chercher dans un ouvrage les endroits seulement dont il peut *égayer* son style, et d'y chercher au contraire tout ce qui peut désarmer sa sévérité et prêter à l'éloge, je dirai que par moment M. C*** pense avec justesse et s'exprime avec esprit ou agrément, témoin les articles ci-après.

» *Age*. Seul secret que les femmes gardent inviolablement.

» *Antichambre*. Lieu où la servitude se console par l'insolence et s'égaye par la malignité.

» *Armoiries*. Affiches pompeuses d'une pièce souvent médiocre.

» *Bêtise*. Maladie de l'esprit dont on ne guérit pas et dont on ne souffre point.

» *Cérémonieux*. Homme toujours occupé des autres et toujours payé d'ingratitude. »

Ces dernières citations, et quelques autres que je pourrais y ajouter, prouvent que M. C*** pouvait faire un ouvrage agréable et utile. C'était-là son intention, j'en suis bien sûr, il le dit même assez positivement et assez peu modestement dans sa Préface ; mais au lieu de prendre les routes qui l'auraient mené droit à son but, il a choisi celle qui devait l'en écarter.

M. C*** nous confie que son livre est le fruit de plu-

sieurs années de travail ; il eût mieux valu qu'il nous laissât croire qu'il l'avait écrit dans un tems où il était tourmenté d'une bile noire et aduste. Il nous confie encore qu'il n'a point cherché à *y mettre de la prétention*, et moi je soupçonne qu'il a eu la prétention d'être un moraliste. Eh bien ! qu'il me permette de lui dire que le devoir essentiel d'un moraliste est de nous enseigner nos devoirs, et de nous y rappeler quand nous nous en éloignons. Il ne doit pas se contenter de nous reprocher nos défauts et nos vices, il faut qu'il nous sache gré de nos vertus, qu'en nous louant de celles que nous avons, il fasse naître en nous le désir d'acquérir celles que nous n'avons pas. Il est bien peu d'hommes qui n'aient le germe des vertus dans le fond de leur cœur ; que le moraliste aille l'y chercher, qu'il l'aide à se développer, à s'élever, si je puis me servir de cette comparaison, comme l'épi fertile au-dessus des herbes parasites qui cherchent à l'étouffer. Peindre les hommes, en général, sous des traits odieux, c'est dire à chacun en particulier : méfie-toi de tes semblables ; c'est rompre tous les liens de la société ; c'est vouloir que l'homme au sein des villes vive comme l'animal sauvage au milieu des bois.

M. VIGÉE.

VARIÉTÉS.

L'Athénée de Paris, cet établissement consacré par seize ans de succès, et qui possède dans plus d'un genre les professeurs les plus célèbres, a rouvert ses séances le 3 de ce mois. M. Laya, professeur de belles-lettres au Lycée Charlemagne, a prononcé comme discours d'ouverture un discours traduit du latin de le Beau. Cette œuvre, perdue dans un recueil d'ouvrages posthumes, était inconnue aux gens du monde, et même aux hommes de lettres. Les excellens préceptes qu'elle renferme, tous puisés dans l'école de Cicéron, Tacite, Quintilien, etc., ont fait penser à M. Laya qu'elle n'était pas indigne d'être transportée dans notre langue. Ce discours porte ce titre : *Quare et quomodo orator*

artem suam occultare debeat; c'est-à-dire : *Pourquoi et comment l'orateur doit cacher son art.* L'on peut reprocher à le Beau d'être trop prodigue de comparaisons, de similitudes et d'images. Quelque soin qu'ait pris le traducteur pour dissimuler ce luxe, et l'on peut même dire cette coquetterie, il n'a pu en effacer toutes les traces. Il a du moins fait ressortir les beautés par l'élégance et la précision avec laquelle il les a reproduites dans sa traduction, et son discours, écouté avec beaucoup d'attention et de plaisir, a souvent été fort applaudi. On y a reconnu le talent de l'auteur, dont le caractère distinctif est d'écrire avec force et noblesse.

M. de Murville, succédant à M. Laya, a lu une imitation en vers de la satire si connue *des Vœux* de Juvénal. Les défauts de l'auteur latin ont été sentis par son traducteur qui les a adroitement adoucis. Les transitions ont paru moins brusques qu'elles ne le sont dans l'original, et les peintures hazardées, les images exagérées, les passages trop cruds ont été ramenés au ton de couleur et de décence qui seul les pouvait rendre supportables à des oreilles françaises. Le traducteur nous a semblé avoir heureusement saisi l'originalité et la piquante précision de Juvénal, avoir observé et rendu avec justesse ces accès d'humeur misanthropique qui distinguent ce poëte latin. L'assemblée a témoigné par ses applaudissemens tout le plaisir que lui a fait cette lecture.

M. Luce de Lancival, professeur de belles-lettres au Lycée Impérial, a lu ensuite deux idylles de M. Constant Dubos. La première était peut-être un peu grave, mais on y a remarqué, ainsi que dans la seconde, des traits gracieux, une touche élégante et de jolis vers.

La séance a été terminée par un concert où la voix fraîche et harmonieuse de M^lle Himm a charmé l'auditoire, que les accens des Muses avaient d'avance préparées à mieux goûter ses accords.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — On a donné, jeudi dernier, à ce théâtre, la première représentation des

Créanciers, ou *le Remède à la Goutte*, opéra comique en trois actes. Cet ouvrage a-t-il réussi, ou bien est-il tombé? On peut dire qu'il a réussi, car les auteurs ont été demandés. On peut dire aussi qu'il n'a pas réussi, car leurs noms ont à peine été entendus au milieu du tumulte et des sifflets.

Le comte d'Alvinzi, jeune colonel, a beaucoup de dettes, et il est très-amoureux de Stéphanie, fille du baron de Kemmelback, oncle du colonel; le baron veut donner sa fille au baron de Kormikoff, caricature renforcée. Il se rend à Presbourg, convoque les médecins, et promet cent mille florins à celui qui le guérira de la goutte. A son arrivée il trouve les créanciers de son neveu, réunis; il refuse de les payer, et retourne au château de Kemmelback. Le comte d'Alvinzi harangue ces honnêtes usuriers, les organise en régiment, et vient avec ces troupes d'une *nouvelle formation*, placer le siége devant le château de son oncle: il pénètre dans la place. Le vieux baron, à la vue de l'ennemi, oublie sa goutte, ses douleurs, et se met en défense. Le comte d'Alvinzi lui représente alors qu'il a promis cent mille florins au médecin qui le ferait marcher; il soutient qu'il l'a guéri, et réclame la récompense promise et la main de Stéphanie. Le baron de Kemmelback souscrit aux conditions de la capitulation; les amans sont unis, et les créanciers payés, déposent leurs armes aux pieds du baron.

Telle est l'intrigue du *Remède à la Goutte*. Le public l'a trouvée trop longuement exposée, et il en a fait justice, peut-être même avec trop de sévérité, car outre qu'il y a de l'esprit dans le dialogue, la musique seule aurait dû fléchir sa rigueur. On a sur-tout remarqué l'ouverture qui est d'un genre neuf, un air fort bien chanté par Martin, et un duo entre Martin et Elleviou.

Les acteurs ont fait de leur mieux pour soutenir l'ouvrage. Je dois cependant représenter à M^me^ Paul Michu, qu'il est assez d'usage de chanter juste à Feydeau. Les paroles sont de M. Vial, et la musique de M. Nicolo.

Bulletin des Sciences et des Arts.

Électricité. — M. Ritter, membre de l'Académie de Munich, vient d'essayer un nouvel instrument dans les expériences qu'il a récemment faites avec Campetti, doué de la propriété remarquable d'être affecté à un degré rare, par la présence de l'eau et des métaux, quoique cachés dans la terre.

Les essais de M. Ritter ont pour objet de dissiper le merveilleux de la baguette divinatoire, et d'en rapporter les phénomènes réels et bien constatés à la science de l'électricité, dont le domaine et les applications tendent chaque jour à s'étendre, depuis le fait qu'un hasard heureux fit apercevoir à Galvani.

Le nouvel instrument de M. Ritter, qu'il appelle *balancier*, n'est autre chose qu'une petite bande de métal que l'on met en équilibre dans un plan horizontal sur le bout du doigt, et principalement sur le bout du doigt du milieu de la main gauche, dont probablement on a humecté la pointe, et que l'on tient vertical pendant que les autres sont courbés. Le nombre des individus auxquels les expériences avec le balancier, réussissent, est petit, comparativement à celui des personnes sensibles à l'effet de la baguette divinatoire. La direction des mouvemens du balancier a lieu dans un sens déterminé, sous des circonstances données. La direction la plus convenable pour le placer, est celle où l'un des deux bouts est tourné vers l'homme qui fait l'expérience, et l'autre en dehors. — Chez M. Campetti, l'instrument se meut en dehors, s'il a été placé sur le doigt du milieu, l'index ou le pouce de la main gauche, ou l'annulaire et le petit doigt de la main droite. Une autre position de l'instrument, le contact des métaux ou d'autres substances, pendant les essais, font varier les mouvemens de l'instrument. M. Ritter s'est attaché à la recherche de beaucoup d'autres causes d'influence sur les mouvemens du balancier. Il suffit à Campetti de présenter seulement le droit de la main droite aux corps qui font varier les mouvemens, mais le contact réel est plus efficace.

Les causes qui influent sur le balancier, se trouvaient un peu affaiblies quand M. Ritter, donnant une de ses mains à Campetti, touchait de l'autre main ce que Campetti avait touché, ou répétait ce que celui-ci avait fait.

M. Ritter espère un jour parvenir à pouvoir perfectionner assez ses instrumens électriques, pour pouvoir se passer de

l'instrument délicat et sensible que lui fournissent les forces physiques des êtres vivans, et les nerfs de l'homme en particulier (1).

Vaccine. — Une suite d'expériences vient de convaincre le Comité de vaccine de Paris, que la croûte des boutons vaccins, desséchée, réduite en poudre et délayée avec précaution lorsque l'on veut en faire usage, est très-propre à l'inoculation de cette maladie : ce qui présente de grands avantages pour la facilité et l'étendue de la propagation de la nouvelle méthode d'inoculation. M. Xavier Balmis était de retour, vers la fin de l'an VI, d'un voyage autour du monde, entrepris pour répandre la pratique de la vaccination dans toutes les possessions de la couronne d'Espagne, situées au-delà des mers, ainsi que dans beaucoup d'autres contrées. Cette mission philantropique a eu sa pleine exécution, et a même dépassé les espérances que l'on avait conçues à l'époque où elle fut projetée. La vaccine a été portée jusqu'aux derniers confins de l'Asie, jusque dans l'Archipel des îles Visayes, dont les chefs, accoutumés à une guerre perpétuelle avec les Espagnols, ont posé les armes en admirant la générosité d'un ennemi qui leur apportait un aussi grand bienfait, dans un moment où une épidémie de petite-vérole exerçait au milieu d'eux ses ravages.

Voyages. — Une lettre de Londres, en date du 18 mai, annonce que depuis long-tems on n'a reçu de nouvelles directes du nouveau voyageur en Afrique. Les derniers avis étaient d'un très-mauvais augure. Ses compagnons étaient presque tous morts, et il persistait à chercher l'embouchure de la Jolliba. Il est à craindre qu'il n'ait été tué par les *Tuaries*, hordes de nègres peu hospitaliers.

On a publié à Londres, cette année, chez Cadell et Davies, un Voyage à Shiras, par Kazboon et Féerozabad, avec des remarques sur les mœurs des Persans, les coutumes, les lois, la langue, la littérature. Ce Voyage contient plusieurs détails nouveaux et curieux. Il nous a paru mériter d'obtenir les honneurs de la traduction.

Industrie et Arts. — Le docteur Wollafton vient de faire une découverte très-intéressante pour les artistes. Il l'appelle *camera lucida*, chambre lumineuse : avec cet instrument on peut, d'après le principe des instrumens de réflexion de Hadley, faire tomber sur son papier l'image

(1) V. Bibl. Brit. Sciences et arts. Vol. 35, p. 80 et suiv.

la plus exacte d'un portrait, ou de tel autre objet, qu'on peut alors copier avec la plus grande exactitude. Cet instrument est d'une construction si simple, et est si peu volumineux que l'on peut le porter dans sa poche de veste.

M. Leschenault de Latour était de retour au mois de juillet dernier de son voyage dans les îles de Java, Madura, Bali, etc. Il a rapporté de nombreuses collections d'objets dans les trois règnes de la nature, une suite d'armes du pays, plusieurs monumens des arts, des manuscrits, des médailles et des monnaies. Il est à desirer qu'il publie bientôt la relation de ce voyage intéressant.

M. le docteur de Carro vient d'apprendre, par un de ses amis venant de Russie, que la substance employée pour fabriquer les schalls de Moscow, est un duvet sous le poil des chèvres ordinaires de Russie. Ce duvet commence à croître pendant l'automne. C'est le vêtement d'hiver; les tissus de cette matière filée, paraissent au toucher parfaitement semblables aux schalls de Cachemire.

On lit dans le journal de Nicholson qu'un chimiste habile vient de découvrir qu'une couche mince de laiton, formée par la précipitation du zinc sur le cuivre, constitue la surface des jolis bijoux dorés qui abondent actuellement dans les boutiques de Londres.

Strutz, médecin habile de Souabe, vient d'obtenir un succès notable dans le traitement du tétanos, en employant alternativement et à des doses très-fortes, l'opium et le carbonate de potasse.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

La Pièce suivante offre trop d'intérêt, dans les circonstances, pour que nous n'ajournions pas tout autre article politique, afin de l'insérer en entier.

Déclaration publiée à Pétersbourg, le 26 oct. 1807.

Plus l'Empereur attachait de prix à l'amitié de *S. M. Britannique*, plus il a dû voir avec regret que ce monarque s'en éloignait tout à fait.

Deux fois l'Empereur a pris les armes dans une cause où l'intérêt le plus direct était celui de l'Angleterre; il a sollicité en vain qu'elle coopérât au gré de son propre intérêt; il ne lui demandait pas de joindre ses troupes aux siennes, il désirait qu'elle fît une diversion; il s'étonnait de

ce que, dans sa propre cause, elle n'agissait pas de son côté. Mais, froide spectatrice du sanglant théâtre de la guerre qui s'était allumée à son gré, elle envoyait des troupes attaquer Buénos-Ayres. Une partie de ses armées qui paraissait destinée à faire une diversion en Italie, quitta finalement la Sicile, où elle s'était assemblée. On avait lieu de croire que c'était pour se porter sur les côtes de Naples; l'on apprit qu'elle était occupée à essayer de s'approprier l'Egypte.

Mais ce qui toucha sensiblement le cœur de S. M. I., c'était de voir que, contre la foi et la parole expresse et précise des traités, l'Angleterre tourmentait sur mer le commerce de ses sujets; et à quelle époque? lorsque le sang des Russes se versait dans des combats glorieux qui retenaient et fixaient contre les armées de S. M. I. toutes les forces militaires de S. M. l'Empereur des Français, avec qui l'Angleterre était et est encore en guerre!

Lorsque les deux Empereurs firent la paix, Sa Majesté, malgré ses justes griefs contre l'Angleterre, ne renonça pas encore à lui rendre service; elle stipula dans le traité même, qu'elle se constituerait médiatrice entre elle et la France; ensuite elle fit l'offre de sa médiation au roi de la Grande-Bretagne; elle le prévint que c'était afin de lui obtenir des conditions honorables. Mais le ministère britannique, apparemment fidèle à ce plan qui devait relâcher et rompre les liens de la Russie et de l'Angleterre, rejeta la médiation.

La paix de la Russie avec la France devait préparer la paix générale; alors l'Angleterre quitta subitement cette léthargie apparente à laquelle elle s'était livrée; mais ce fut pour jeter dans le Nord de l'Europe de nouveaux brandons qui devaient rallumer et alimenter les feux de la guerre qu'elle ne désirait pas voir s'éteindre.

Ses flottes, ses troupes parurent sur les côtes du Danemarck, pour y exécuter un acte de violence dont l'histoire, si fertile en exemples, n'en offre pas un seul de pareil.

Une puissance tranquille et modérée qui, par une longue et inaltérable sagesse, avait obtenu dans le cercle des monarchies une dignité morale, se voit saisie, traitée comme si elle tramait sourdement des complots, comme si elle méditait la ruine de l'Angleterre; le tout pour justifier sa totale et prompte spoliation.

L'Empereur blessé en sa dignité, dans l'intérêt de ses peuples, dans ses engagemens avec les Cours du Nord, par cet acte de violence, commis dans la mer Baltique, qui est une mer fermée, dont la tranquillité avait été depuis long-tems et au su du cabinet de Saint-James, réciproquement garantie par les puissances riveraines, ne dissimula pas son ressentiment à l'Angleterre, et la fit avertir qu'il n'y resterait pas insensible.

S. M. ne prévit pas que lorsque l'Angleterre, ayant usé de ses forces avec succès, touchait au moment d'enlever sa proie, elle ferait un nouvel outrage au Danemarck, et que S. M. devait le partager.

De nouvelles propositions furent faites, les unes plus insidieuses que les autres, qui devaient rattacher à la puissance britannique le Danemarck soumis, dégradé, et comme applaudissant à ce qui venait de lui arriver.

L'Empereur prévit encore moins qu'on lui ferait l'offre de garantir cette soumission, et de répondre que cette violence n'aurait aucune suite fâcheuse pour l'Angleterre. Son ambassadeur crut qu'il était possible de proposer au ministère de l'Empereur, que S. M. I. se chargeât de se faire l'apologiste et le soutien de ce qu'elle avait si hautement blâmé.

L'Empereur ne donna à cette démarche du cabinet de Saint-James, d'autre attention que celle qu'elle méritait, et jugea qu'il était tems de mettre des bornes à sa modération.

Le prince royal de Danemarck, doué d'un caractère plein d'énergie et de noblesse, et ayant reçu de la Providence une dignité d'ame analogue à la dignité de son rang, avait fait avertir l'Empereur, que justement outré contre ce qui venait de se passer à Copenhague, il n'en avait pas ratifié la convention, et la regardait comme non avenue.

Maintenant il vient de faire instruire S. M. I. des nouvelles propositions qu'on lui a faites, et qui irritaient sa résistance au lieu de la calmer, parce qu'elles tendaient à imprimer sur ses actions le cachet de l'avilissement dont elles ne porteront jamais l'empreinte.

L'Empereur, touché de la confiance que le prince royal plaçait en lui, ayant considéré ses propres griefs contre l'Angleterre, ayant mûrement examiné les engagemens qu'il avait avec les puissances du Nord, engagemens pris par l'Impératrice Catherine et par feu S. M. l'Empereur, tous deux de glorieuse mémoire, s'est décidé à les remplir.

S. M. I. rompt toute communication avec l'Angleterre; elle rappelle toute la mission qu'elle y avait, et ne veut pas conserver près d'elle celle de *S. M. britannique*. Il n'y aura dorénavant entre les deux pays aucun rapport.

L'Empereur déclare qu'il annulle et pour toujours tout acte conclu précédemment entre la Grande-Bretagne et la Russie, et nommément la convention faite en 1801, le 5—17 du mois de juin.

Il proclame de nouveau les principes de la neutralité armée, ce monument de la sagesse de l'impératrice Catherine, et s'engage à ne jamais déroger à ce système.

Il demande à l'Angleterre de satisfaire complètement ses sujets sur toutes leurs justes réclamations de vaisseaux et de marchandises saisies ou retenues contre la teneur expresse des traités conclus sous son propre règne.

L'Empereur prévient que rien ne sera rétabli entre la Russie et l'Angleterre que celle-ci n'ait satisfait le Danemarck.

L'Empereur s'attend à ce que *S. M. britannique*, au lieu de permettre à ses ministres, comme elle vient de le faire, de répandre de

nouveau les germes de la guerre, n'écoutant que sa propre sensibilité, se prêtera à conclure la paix avec S. M. l'Empereur des Français; ce qui étendrait, pour ainsi dire, à toute la terre les bienfaits inappréciables de la paix.

Lorsque l'Empereur sera satisfait sur tous les points qui précèdent, et nommément sur celui de la paix entre la France et l'Angleterre, sans laquelle aucune partie de l'Europe ne peut pas se promettre une véritable tranquillité, S. M. I. reprendra alors volontiers avec la Grande-Bretagne des relations d'amitié, que dans l'état de juste mécontentement où l'Empereur devait être, il a peut-être conservé trop long-tems.

Fait à Pétersbourg, l'an 1807, le 26 octobre.

ANNONCES.

Romans de M. de Montjoie; nouvelle édition. Quinze vol. in-12. Prix, 29 fr. 50 cent., et 39 fr. franc de port. — Chaque ouvrage se vend séparément.

Histoire des Quatre Espagnols, 4 vol., 7 fr. 50 cent., et 10 fr. franc de port.

Manuscrit trouvé au Mont Pausylippe, 5 vol., 10 fr., et 13 fr. franc de port.

Histoire d'Inès de Léon, 6 vol., 12 fr., et 16 fr. franc de port.

Chez Lenormant, imprimeur-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Galerie historique des Hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, contenant leurs portraits gravés au trait d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres, publiée par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Neuvième volume, avec 72 portraits et les notices. Prix, 9 fr., et 10 fr. franc de port. Chez C. P. Landon, quai Bonaparte, n° 1, au coin de la rue du Bac.

L'ouvrage sera de douze volumes, format in-12, qui paraissent par livraison d'un demi-volume ou 36 portraits. Le volume qui vient de paraître contient, outre le texte de 250 pages environ, les portraits des personnages suivans:

Othon-le-Grand, l'abbé de Mabli, Christophe Wren, Folard, Huniade, Menzicoff, Pelisson, Lavoisier, Cicéron, Pindare, Berghen, Choiseul, Dewitt, Gresset, Caton le Censeur, Créqui, Vanderwerf, Polidore de Caravage, Christiern II, Huyghens, le cardinal de Polignac, Massillon, Sapho, Puffendorff, Temple, Juvénal, Vespasien, le maréchal de Toiras, le Giorgion, Linnæus, le duc de Nivernois, Eléonore de Guienne, Malesherbes, Mozart, Paul Véronèse, Condorcet, Jacques Molay, Chardin, Jeanne, reine de Naples; la Bourdonnaye, Mairan, Clairault, la Chaussée, Nicole, Montcalm, Jean Hennuyer, Benoît XIV, Burnet, Cohorn, Riquet, la Chalotais, Petau, Turgot, Agrippine, Blanche de Castille, Forbin, Cumberland, Claude le Lorrain, Penn, le Bailli de Suffren, Thompson, Aristide, Justinien, Ovide, Necker, Ruysch, Périclès, Fontana, Bouchardon, Gérard Douw, le Dominiquin, le Corrège.

(N° CCCXXXV.)

(Samedi 19 Décembre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POESIE.

MORT DE CLORINDE.

(Fragment traduit de *la Jérusalem délivrée*).

Enfin l'heure est venue où le barbare sort
De la fière Clorinde a résolu la mort.
Le glaive du guerrier, pénétrant son armure,
Lui déchire le sein d'une large blessure.
Son sang coule aussitôt à flots impétueux ;
Une éternelle nuit se répand sur ses yeux.
A ce terrible coup la guerrière succombe.

Tancrède la menace, il la presse, elle tombe.
Soudain du haut du ciel, pour dissiper l'erreur,
L'auguste vérité pénètre dans son cœur.
Et surmontant la mort qui presse sa paupière,
D'une débile voix la mourante guerrière,
A son cruel amant adresse ce discours :

« Tu l'emportes. La mort va terminer mes jours.
» C'en est fait. Mais je meurs sans désir de vengeance....
» A mes derniers momens prête ton assistance,
» Guerrier, de Mahomet le langage imposteur
» A trop long-tems, hélas ! empoisonné mon cœur.
» Loin de moi de ton Dieu détourne la colère,
» En versant sur mon front une onde salutaire
» Qui lave mes erreurs et qui m'ouvre les cieux. »

Elle dit : ce discours, ces accens douloureux,
Au malheureux Tancrède arrachant quelques larmes,
Ont fait naître en son cœur de secrètes alarmes.

Près de ce lieu fatal coule un faible ruisseau.
Le guerrier dans son casque y court puiser de l'eau,
Et revient s'acquitter d'un pieux ministère.
Il aborde, troublé, son mourant adversaire,
Et levant sa visière.... O surprise ! ô douleur !
Tancrède a reconnu l'objet de sa fureur.
Il revoit sa Clorinde, il revoit son amante ;
En quel état, ô ciel ! Il la revoit mourante.
Et pour comble d'horreur, c'est lui qui de ses jours
D'une main sanguinaire a terminé le cours.

Il allait succomber à sa douleur mortelle.
Quand, s'armant tout à coup d'une force nouvelle,
Il se hâte d'ouvrir le céleste séjour
A l'objet expirant d'un malheureux amour.
Au son des mots sacrés, qui frappent son oreille,
Du sommeil de la mort Clorinde se réveille.
Sur son visage brille une douce gaîté,
Son front de l'innocence a la sérénité,
Sur sa bouche vermeille un doux sourire expire,
Ses traits sont animés, dans ses yeux on croit lire :
« Je vois s'ouvrir le ciel au gré de mes souhaits,
» Et, quittant ce séjour, j'y vais monter en paix.

Sur son visage alors la pâle violette,
D'une prochaine mort, trop fidelle interprète,
Chasse, mêlée aux lys, les roses de son teint.
Clorinde élève au ciel son regard presque éteint,
Et, soulevant à peine une main languissante,
Comme un gage de paix au héros la présente.
Aussitôt elle expire. Et fermant ses beaux yeux,
Elle semble jouir d'un sommeil gracieux.

M. Le Pasquier, *ex-élève à l'Ecole centrale de l'Yonne.*

ENIGME.

J'altère la délicatesse
D'un lieu dont je fais l'ornement ;
Je viens toujours tout doucement
Et l'on me chasse avec vitesse.

On serait fort fâché de ne me point avoir ;
Souvent on me désire avec impatience ;
Mais sitôt que je veux prendre un peu ma croissance,
On me traite avec violence,
Et dans le lieu de ma naissance
On ne saurait se résoudre à me voir.
Quand je parais, l'on veut paraître sage,
Sans pour cela souvent qu'on le soit davantage.
J'embellis,
J'enlaidis ;
L'on m'aime, l'on me hait ;
Et l'on me fait
Lorsque l'on me défait.
Des gens de piété profonde,
Pour me garder sortent du monde.
Tout le reste du genre humain
Me traite tour à tour d'une façon sévère ;
Mais malgré tout ce qu'on peut faire,
On me chasse aujourd'hui, je reviendrai demain.

LOGOGRIPHE.

De la stérilité j'offre la triste image,
Qui voudrait me blâmer serait inconséquent,
Quand pour me féconder, il est bien évident
Que l'on a négligé les moyens en usage.
Mais à quoi servirait de gémir sur mon sort,
Si l'on ne se dispose à réparer ce tort ?
En écartant ma tête on voit soudain paraître
Ce qu'ici-bas chacun désire toujours d'être.
La curiosité sans pénible travail
Dans moi peut rencontrer maint objet en détail.
Ce qu'on emploie au jeu pour valeur convenue,
Et par qui de la perte on connaît l'étendue.
Certain don précieux qu'un insecte produit,
Par le luxe adopté et le jour et la nuit.
D'un mouvement blâmable un ancien synonyme,
Dont celui qui s'y livre est par fois la victime.

CHARADE.

On dit qu'il est indifférent
Que Pascal soit devant, que Pascal soit derrière.

En cela le proverbe ment.
Vous allez voir la preuve du contraire.
Mon premier devant mon dernier
Etait jadis un homme respectable,
Quoique souvent bien méprisable.
Mon dernier devant mon premier
Sera toujours un être aimable.
La révolution proscrivit mon entier.

M. MARIN.

*Mots de l'*ÉNIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Jeu de cartes.*
Celui du Logogriphe est *Aigle*, dans lequel on trouve *Aile.*
Celui de la Charade est *An-an-as.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

L'HEUREUX ACCIDENT.

CONTE. — (FIN).

SI l'on avait pu lire ce qui se passait dans le cœur ou seulement sur le visage de Mme de Saint-Victor pendant la fin du dernier récit de M. Lambert, et si on avait en même tems vu tout le plaisir que le bon philosophe prenait à l'observer, on serait fondé à croire que nos deux amis ne voudront bientôt plus se quitter, et même qu'ils ne le pourront plus. L'hiver les surprendra tête à tête, il ne les refroidira pas, et si cela dure, il ramènera pour une femme de quarante ans, et, qui plus est, pour un homme de plus de cinquante, le plus agréable printems de leur vie. Alors toutes les promenades de Mme de Saint-Victor, tous les voyages de M. Lambert se borneront à des allées et venues entre Chérazile et Tourneval. La distance était un peu grande pour des parties de plaisir, à cause des marais qu'il fallait tourner pour arriver au dernier endroit; mais l'amitié trouve moyen de rapprocher jusqu'aux demeures.

On saura qu'une avenue superbe, alignée sur le point central du château de Tourneval, se prolongeait environ une

lieue et demie dans ses forêts et qu'elle aboutissait à d'autres bois où l'on ne s'était point encore avisé de percer des routes d'agrément. Mais voilà qu'un beau jour, vers la fin de mars, la frilleuse Mme de Saint-Victor quittant le coin de son feu pour la première fois, ose enfin s'approcher de sa fenêtre, et qu'en regardant au loin, elle est frappée d'un objet qu'elle n'avait point encore aperçu; c'était le pavillon de Chérazile entièrement démasqué, au moyen d'une large ouverture que M. Lambert avait fait faire impitoyablement dans sa plus belle futaie, sur le prolongement de l'avenue de Tourneval, et, par ce moyen, les deux maisons, pour la première fois en regard, semblent avoir fait enfin, comme les deux maîtres, connaissance l'une avec l'autre, pour ne plus se perdre de vue. On suppose de reste que le nouveau chemin desséché, régalé, affermi, ne tardera pas à être frayé par l'amitié, et que la correspondance entre Tourneval et Chérazile deviendra plus active que jamais.

Cependant Mme de Saint-Victor se promenant un jour seule en calèche avec M. Lambert, croit voir ses chevaux prendre tout à coup le mors aux dents, et tourner à toutes jambes dans une allée de traverse dont les branches cachaient presque entièrement l'entrée. Elle s'écrie toute effrayée: M. Lambert! M. Lambert! arrêtez donc, arrêtez. Me voilà encore perdue comme la première fois. Mais elle est bientôt rassurée. Au bout de quelques pas, elle voit une route élaguée, applanie et même sablée, décrivant dans l'épaisseur des bois les plus agréables contours. A mesure qu'on avance, le chemin s'embellit, et l'on arrive à une place où les lilas, les seringas, les chèvrefeuilles, les aubépines en fleurs bordaient un gazon qui semblait avoir été levé dans les vallons de Tempé. Au milieu s'élève un autel rustique entouré de rosiers, de jasmins et de guirlandes de lierre: avec cette inscription: *C'est ici qu'un moment a fixé mes destins.*

Plus une femme est sensible, moins elle trouve à dire en pareille circonstance; il lui reste au moins la ressource de serrer la main de son ami, il y sent tomber une larme, et il ne tient qu'à lui de donner carrière à son imagination. Heureusement que M. Lambert, en sa qualité de philosophe, était sur ce point-là bien en arrière du commun des amis. Il sentait bien une amitié brûlante pour Mme de Saint-Victor, mais son âge, sa manière d'être, sa vie passée lui persuadaient que c'était-là tout simplement de l'amitié. Il se connaissait encore moins à l'amitié de Mme de Saint-Victor pour lui, et la moindre idée d'un autre genre de liaison, lui aurait paru un blasphême.

Mme de Saint-Victor était sans doute une femme charmante, mais elle n'en était que plus femme pour cela; et comme la plus belle rose n'est pas sans épines, la plus aimable femme n'est pas sans caprices; à cela près que ces caprices-là sont des épines volontaires, et qui n'en sont pas moins piquante : les premiers jours et même les premiers mois de la connaissance de ces deux êtres privilégiés en furent absolument exempts; quand chacun étonné de la révolution subite qu'il éprouvait, attentif à ce qui se passait au fond de son ame, y faisait à chaque instant de nouvelles découvertes, et cherchait encore des expressions, l'un pour n'en pas trop dire, l'autre pour en dire assez. Dans les commencemens d'une liaison de cette nature, et qu'on appelle amitié, parce que c'est le premier mot qui ose se présenter, on est en observation l'un vis-à-vis de l'autre, et chacun vis-à-vis de soi-même. Des deux côtés on craindrait autre chose, mais on se rassure comme on peut, en pensant qu'il est bien difficile que l'âge de la raison en soit susceptible, et que l'âge de la sagesse en soit capable. Quoi qu'il en soit, cette amitié ou cette autre chose, comme il plaira de les nommer, en sont quelque tems aux complimens : mais enfin le naturel prend le dessus, et tant mieux; c'est ce naturel qui aime, c'est ce naturel qui plaît, c'est lui qui est nous, et s'il continuait trop long-tems à se cacher, le sentiment en souffrirait comme d'une respiration trop long-tems retenue. Laissons donc Mme de Saint-Victor se montrer telle qu'elle est, elle et son ami ne peuvent qu'y gagner.

M. Lambert la voyait de tems en tems rêveuse, taciturne, et, qui pis est, polie; ce qu'on peut regarder comme le zéro du thermomètre de l'amitié. Il ne savait à quoi attribuer un changement de température qui commençait à l'inquiéter. Craignant que l'ennui, qui est quelquefois la maladie de certaines amitiés, ne gagnât son amie, il mettait tout son art et toute son étude à varier les sujets de conversation; mais des réponses pénibles, des monosyllabes, un air de distraction, de langueur l'avertissaient presque toujours qu'il avait mal choisi. Si ces états-là duraient entre un ami et une amie, on ne saurait trop à quoi recourir, à moins que ce ne fût à l'amour, car il est souverain pour la maladie dont nous parlons; mais M. Lambert qui dans la saison de l'amour y avait si peu pensé, se croyait bien sûr qu'il n'y pensait plus du tout, et sur-tout que l'amour ne pensait point à lui. Il fallait donc chercher d'autres

moyens, et les trouver, s'il se pouvait, dans son esprit; mais en pareil cas, malheur à qui cherche !

Un jour entre autres qu'il était avec Mme de Saint-Victor dans sa bibliothèque, et que cette chère dame lui paraissait moins bien disposée que de coutume, voilà, dit-il en voyant beaucoup de livres et les meilleurs en tous genres, qui n'a pas l'air d'appartenir à une femme. — Apparemment que vous ne m'en jugez pas digne. — A Dieu ne plaise que je vous refuse, et tout l'esprit qui est ici, et tout celui qui n'y est pas ! Mais il n'en est pas moins vrai qu'une personne qui fait les délices de la société, fait rarement les siennes de l'étude. — Et qui vous parle d'étude? Vraiment cela siérait bien à une femme. Gardez l'étude pour vous, Messieurs, et laissez-nous...... — La divination, n'est-ce pas? Les Gaulois le pensaient, et je suis tenté de penser comme eux, sur-tout depuis quelque tems, que les femmes ont quelque chose de divin. — Non, savez-vous ce qui nous sied le mieux? C'est tout bonnement l'ignorance. — Je ne sais; mais j'ai peur que votre ignorance ne soit comme la science de bien des gens, seulement pour la parade. — Voilà mon ami devenu flatteur ! C'est un fruit qui se gâte; croyez-moi, parlons d'autre chose. — Mais au moins peut-on dire, sans trop de flatterie, que vous aimez la lecture? — Oui, mais qu'est-ce que cela prouve? Que je vis à la campagne et que je crains de m'ennuyer. — Et quels sont les livres que vous lisez de préférence? — Celui que je rencontre; il n'y a guères de livres où il n'y ait quelque chose, et il y a tant d'esprit où il n'y a rien ! — Cependant on a toujours quelque prédilection pour un genre. — Je serais bien embarrassée de vous dire la mienne. Je lis comme un anglais boit, comme un turc fume, pour n'être pas sans rien faire. — Aimez-vous les romans? — C'est selon. — Les histoires? — Quelquefois. — La poësie? — Oui et non. — A votre manière de répondre aujourd'hui, il paraît sur-tout que vous n'aimez pas les questions. — Je ne dis pas cela; mais parlons d'autre chose. — Que votre habitation me plaît! — Restez-y. — Mon amie parle-t-elle du fond du cœur? — Une amie parle-t-elle autrement? — Je n'ai jamais vu une terre mieux cultivée, mieux ordonnée, mieux entretenue. — Grâce à mon fermier. — Vos jardins sont si agréables, si bien dessinés, si bien soignés! il semble que les arbres, les gazons, les fleurs, toutes les plantes rares ne réussissent nulle part aussi bien. — Grâce à mon jardinier. — Et ce château si bien situé, si bien bâti, si bien

tourné ; des appartemens si gais, si commodes, des meubles si frais ; c'est à mon gré dans ce genre-là un modèle. — Eh bien ! à la bonne heure, grâce à mon architecte, à mon tapissier, à mon concierge, à tout autre qu'à moi. — Et cette parure simple et toujours d'un si bon goût, qui ne paraîtrait pas la même si on la voyait à une autre, et à qui vous semblez prêter quelque chose de vous. — Eh bien ! grâce à ma femme-de-chambre, à ma marchande de modes. — Et la douceur de la vie qu'on mène ici, la liberté qui y règne, le bonheur qu'on y respire, ces conversations toujours plus amusantes, toujours plus intéressantes à mesure que vous vous y prêtez davantage ; cet esprit souple et facile qui monte ou descend à tous les genres, à tous les tons, à toutes les mesures ; cette aménité dont le mot semble fait exprès pour vous, qui attire à vous tout ce qui vous connaît, qui vous attache tout ce qui vous entoure ; enfin ce charme qui règne ici et dont ailleurs on n'a point d'idées......, est-ce encore grâce à votre architecte, à votre maçon, à votre concierge, à votre......? — Non, dit Mme de Saint-Victor avec un sourire qui n'appartenait qu'à sa bouche, ce sera grâce à vous, si je vous vois autant que je le désire ; mais, ajouta-t-elle avec un peu d'émotion, parlons d'autre chose.

M. Lambert aurait dû être plus que content ; mais à force d'y regarder, il n'y voyait plus ; il avait cru démêler un ton équivoque dans la réponse qu'on venait de lui faire au sujet des agrémens du séjour ; il se reprochait un peu de gaucherie, un peu de pédanterie. Ces scrupules-là ne conviennent que trop à un philosophe ; il ne se trouvait pas amusant, et je crains qu'il n'eût raison ; car il suffit en cela de viser pour manquer : le sourire même de Mme de Saint-Victor lui paraissait à double entente ; ce n'était pas qu'il ne fût charmant ; mais il l'avait vue quelquefois un peu moqueuse avec d'autres, et il lui avait paru que c'était presque le même sourire. Les yeux de son amie lui auraient tout expliqué ; mais un méditatif ne lit pas couramment dans les yeux ; et cette rougeur même qui aurait été si expressive aux regards de tout autre, ne lui paraissait que l'effet d'une impatience réprimée avec un peu d'effort : il se retire donc moins content d'elle pour la première fois, sur-tout très-mécontent de lui, et demande ses chevaux, songeant à se retirer au moins pour quelque tems. Je l'ennuie, se disait-il à lui-même, je la fatigue d'une amitié dont elle ne peut me rendre qu'une partie ; au fait, de quoi me plaindrais-je ?

elle a d'anciens amis, j'en suis un nouveau; mes sentimens ont, il est vrai, bien regagné le tems perdu sans la connaître, et chacun des jours que nous avons passés ensemble vaut bien une année des liaisons ordinaires; mais me doit-elle en bonne justice tout ce que je sens pour elle? Et puis.... Il en était-là quand le bruit de ses chevaux amenés dans la cour le tire de sa rêverie. Mme de Saint-Victor se montre au moment où il montait à cheval. — Eh! pourquoi ce départ subit? — Il m'en aurait trop coûté pour l'annoncer d'avance; de longs adieux seraient un ennui pour vous; une agonie pour moi. — Mais, mon cher Lambert; est-ce que vous méditeriez une longue absence? — Le pourrais-je? — Encore une fois, pourquoi sitôt? — J'ai du monde chez moi qui m'attend. — Si c'est un ami pourquoi ne pas me l'amener? est-ce que ce n'est pas chez moi qu'il faut recevoir tous vos amis? — Non, reprend M. Lambert qui ne savait que répondre, c'est une parente. — Est-elle jeune? — Je ne sais pas bien son âge. — Ah! sûrement elle est jeune; car vous ne seriez pas si pressé. Mais indiscrète, ennuyeuse que je suis, je vous retarde et vous me maudissez; partez, partez vite, je vous en prie malgré moi, et prenez le plus court. Après ces mots prononcés d'un son de voix moins doux qu'à l'ordinaire, elle disparaît.

M. Lambert avait imaginé cette parente, parce que c'était la première chose qu'il avait rencontrée dans son esprit; il commençait à se repentir d'avoir été si ferme dans sa résolution. Il n'en part pas moins au galop, et continue tant qu'il peut être aperçu; mais à peine est-il entré dans les bois, qu'il ralentit sa marche, et que remettant, comme à son ordinaire, la bride sur le col de son cheval, il s'abandonne à ses pensées. Mon lecteur les imagine de reste. Ainsi je lui en fais grâce. Cependant la petite chienne de Mme de Saint-Victor, accoutumée à suivre M. Lambert à la promenade, courait à son ordinaire en avant du cheval; et la voilà qui abandonne le chemin droit pour entrer dans le chemin de la place de la rencontre; M. Lambert la suit, de peur qu'elle ne se perde, et après l'avoir rejointe, il reprend de nouveau le fil de ses rêveries. Bientôt le parfum des fleurs qui bordaient l'enceinte l'avertit de s'arrêter. Pour ne pas profaner un lieu devenu sacré, il laisse son cheval à quelque distance, et s'arrête devant l'autel qu'il avait lui-même élevé. Mais quelle est sa surprise lorsqu'en relisant l'inscription autrefois placée de sa main sur un des côtés de l'autel: C'est ici qu'un moment a fixé mes destins, il

voit l'avant-dernier mot effacé, et *nos* écrit de la main de Mme de Saint-Victor à la place de *mes!* Qu'on se mette à sa place, qu'on aime comme lui, et l'on verra si l'humeur et la philosophie peuvent tenir contre un pareil amendement : la gravité, l'inquiétude, le chagrin, les réflexions, les résolutions font place aux transports ; il n'a plus que vingt ans ; il appelle ses chevaux pour aller se jeter aux pieds de son amie, espérant la surprendre *finement* au moment où elle s'y attendra le moins. On lui répond par un éclat de rire ; c'était Mme de Saint-Victor qui, tourmentée des petits scrupules dont ses petits caprices étaient ordinairement suivis, et curieuse en même tems de cette prétendue cousine, était montée en calèche deux minutes après le départ de son ami, disposée à l'aller chercher à Chérazile, à le poursuivre, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde. Elle l'avait donc suivi à vue dans la forêt, mesurant son train sur son allure pensive ; descendue ensuite de calèche à quelque distance de la place, elle avait tout vu, tout observé, et au moment où M. Lambert demande ses chevaux, elle avait imaginé de remplacer le fidèle Martin pour lui tenir l'étrier. Il se retourne, c'est elle qu'il aperçoit : où suis-je ! s'écria-t-il ? — Ici, lui dit-elle avec une malice froide, je venais chercher ma petite chienne qui vous avait suivi, comptant toujours sur votre amitié ; mais croyez-moi, retournons : et moi qui vous parle de retourner quand votre cousine vous attend.—A ce prix-là, dit-il en riant, elle attendra tant que vous voudrez.—En ce cas-là parlons d'autre chose. —Ah ! parlons de tout ce qui vous plaira, pourvu que nous nous parlions toujours, ma chère amie, et que je vous peigne s'il se peut tout ce qui se passe en moi ; mais non, je n'y vois pas clair ; il semble qu'une grande fumée me cache un grand feu. — A propos, dit Mme de Saint-Victor en l'interrompant, j'ai un gros paquet à vous remettre. — Un paquet ! A moi, dit M. Lambert, et de qui ? Puis, la regardant fixement, et la voyant un peu embarrassée : Ah ! mon amie, encore une de ces petites malices qu'on ne peut attendre que de votre bonté. On ne m'a jamais reproché d'être curieux ; mais tenez, ce paquet me tourne la tête ; est-il dans votre voiture ? — Non, je l'ai laissé chez moi, ou pour mieux dire chez vous, car c'est dans votre chambre, et j'espérais bien, ajoute-t-elle avec un peu de malice, que vous y reviendriez tôt ou tard. Il demande à en savoir le contenu. Elle s'excuse toujours sur ce qu'elle ne l'a point ouvert, et dans ce petit démêlé, l'un insistant toujours,

l'autre battant toujours en retraite ; on arrive à Tourneval. Un domestique accouru au-devant de la voiture, dit un mot à l'oreille de Mme de Saint-Victor. — Je vais le voir, lui dit-elle à voix basse ; et vous, ne me suivez pas, ajouta-t-elle, parlant à M. Lambert, je suis à vous dans l'instant. Vous trouverez le paquet sur votre bureau ; mais je vous conjure de ne pas le décacheter que nous n'ayons eu ensemble un moment d'entretien : entendez-vous? entendez-vous ? — Ah ! je n'entends que trop : ce séjour-ci a toujours été un paradis pour moi ; il n'y manquait que le fruit défendu. — Fort bien, dit-elle en s'en allant ; mais conduisez-vous mieux que le premier homme, et la voilà partie.

Le cabinet de Mme de Saint-Victor était au premier étage, précisément au-dessus de la chambre de M. Lambert. Un même tuyau, commun aux deux cheminées, servait en même tems, par un hasard assez ordinaire, de conducteur à la voix, de manière que sans espionnage, et même sans beaucoup d'attention, on entendait en bas tout ce qu'on disait en haut. M. Lambert, obligé de détourner ses regards du paquet, de peur de succomber à des tentations dont sa philosophie commençait à être importunée, prend le premier livre qu'il trouve à portée, un Sénèque, et se met en devoir de le lire, pour faire trève à sa démangeaison. Mais qui le croirait ? Sénèque y perdait son latin : ce n'était plus la vue du paquet, c'était la voix de Mme de Saint-Victor qui faisait disparaître de l'attention de M. Lambert tout ce qui était sous ses yeux. Cette voix n'était pas seule ; une voix d'homme y répondait. On se servait de part et d'autre des expressions les plus tendres ; on se tutoyait, on s'embrassait, toute chose très-étrange à Mme de Saint-Victor ; et ce qu'il y avait de pis, c'est que par-ci par-là notre malheureux philosophe entendait prononcer son nom, quelquefois même avec de grands éclats de rire. Adieu la raison, la paix, l'égalité d'ame à laquelle M. Lambert aspirait : sa philosophie est sens-dessus-dessous, et le voilà prêt, non pas à s'éloigner gravement comme tout à l'heure, mais à fuir avec indignation...., lorsqu'en ouvrant impétueusement sa porte, il se trouve face à face avec Mme de Saint-Victor. — Eh ! où allez-vous, lui dit-elle avec gaîté ? — Où vous ne serez pas, Madame, et sur-tout où je ne vous entendrai pas. Ce dernier mot expliqua tout à la fine personne, qui connaissait la particularité des deux cheminées. — Me sauriez-vous mauvais gré, lui dit-elle, de vous avoir laissé trop long-tems seul ? C'est que j'avais à parler à quelqu'un qui

vient de loin, et que j'aime beaucoup ; vous avez pu l'entendre. — Oh ! que trop, Madame ; que trop. — Il vient ici, ajouta-t-elle tranquillement, pour une affaire qui nous intéresse fort, lui et moi. — Et que vous traitez certainement d'une manière bien amicale, dit M. Lambert, avec amertume. — Et où vous pouvez bien être de quelque chose. — Ah ! j'espère que vous voudrez bien vous passer de moi tous les deux. Il paraît, de reste, que vous vous suffisez l'un à l'autre. Mme de Saint-Victor était bien fine, mais elle était au moins aussi bonne ; le trouble de son ami la troublait, elle le voyait jaloux, il ne lui en fallait pas davantage. — Rougissez, lui dit-elle en riant, et apprenez que ce Monsieur si caressant, si caressé, qui me paraît vous plaire beaucoup moins qu'à moi, est un frère, le frère le plus tendre, le plus digne, le plus aimable, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. — Ange de malice et de bonté, vous êtes donc venu sur terre pour ma confusion en même tems que pour mon bonheur ! Allons, pardonnez-moi, et obtenez, si vous pouvez, que je me pardonne moi-même. — Eh bien ! donc, mon ami, *parlons d'autre chose.* — *Oui, d'autre chose.* — Avez-vous ouvert le paquet ? — Ce serait une question à faire à une femme. — Oh ! la curiosité est des deux sexes ; mais différons encore, si vous m'en croyez. — Tant qu'il vous plaira, je ne suis curieux que de ce qui se passe au-dedans de vous. — Peut-être un peu aussi de ce qui se passe chez moi, dit-elle en souriant. — J'en suis honteux, mais aussi comment imaginer que vous avez un frère, je ne vous en avais jamais entendu parler. — Voilà bien les philosophes, qui ne se soucient de rien, qui ne s'informent de rien, qui ne voient rien, qui ne pensent qu'à leurs pensées, et qui ont l'air de croire que la vie n'est que dans la réflexion. Je parierais que vous ne savez pas seulement si je suis veuve ou si j'ai un mari. — En effet, je ne le sais pas bien positivement, mais je parierais que vous êtes veuve ; car si vous aviez un mari, je sens qu'il ne pourrait pas vous quitter. — Vous m'en répondez ? — Oh ! corps pour corps. — Eh bien donc, reprit-elle avec un air d'embarras, ce monsieur, ce frère.... — Quoi ! serait un mari ?.... — Mais .... s'il venait ici pour m'en donner un. — Parlez-vous sérieusement, dit M. Lambert en changeant de visage ? bon Dieu ! et que deviendront vos amis ? — Belle question, dit Mme de Saint-Victor, sans avoir l'air de s'apercevoir du trouble de M. Lambert, est-ce que je serais le premier exemple d'une femme mariée qui aurait eu des amis ? —

Je ne sais que vous dire, reprit-il, en essayant de se remettre, mais la vue d'un homme trop heureux a toujours quelque chose de triste. — *M'aduli, ma mi piace*, dit M^me^ de Saint-Victor. Convenez cependant qu'on aurait tort de s'attrister en voyant un homme avoir tout ce qu'il désirerait. — Tout ce qu'il désirerait, passe, mais tout ce qu'on désirerait au-delà de tout.... M. Lambert, en prononçant ces derniers mots, bégayait au point que tout autre aurait eu peine à le comprendre; heureusement que M^me^ de Saint-Victor entendait aussi bien ce bégayement-là que les mots les mieux prononcés. — Au pis aller, dit-elle d'un ton fort léger, si je perds ce que vous appelez mes amis, je m'en consolerai, pourvu que je conserve celui que j'appelle mon ami; il m'a répété cent fois qu'il n'avait jamais pensé à se marier quand il était dans l'âge d'en faire la folie, et que même quand il aurait pu en être tenté autrefois, son parti était pris depuis long-tems. — Je vois, mieux que jamais, dit sèchement M. Lambert, qu'il a pris un parti fort sage. — Il verra donc cela comme il voit tout le reste, d'un œil philosophique, et j'espère, au moins, que celui-là jouira de mon bonheur; n'est-ce pas? Vous ne répondez rien? vous n'avez pas l'air à votre aise, j'ai peur de vous ennuyer. — Vous, m'ennuyer? non, vous me donneriez plutôt du chagrin pour toute ma vie qu'un moment d'ennui; mais trouvez bon, continua-t-il avec amertume, que je vous laisse à la première ardeur de vos transports, et dispensez-moi d'assister à la fête. — A la fête! à la fête! comme vous y allez. Eh bien! Monsieur, puisque fête y a, je vous déclare, moi, qu'il n'y en aura point sans vous. Au reste, tout ceci n'est encore qu'en projet, et ce pourrait bien être tout simplement une petite lubie de mon cher frère. — Il devrait bien en avoir d'autres. — Au reste, tout ce qu'il m'a dit de l'homme en question, me convient fort. (Le pauvre homme est de plus en plus décontenancé). Il s'agit maintenant, continue-t-elle, de savoir si je lui conviens à mon tour. — Tenez, faites-moi grâce, ma bonne amie, j'espère bien que ceci n'est qu'une plaisanterie, mais ce n'est pas le moment de plaisanter, pour moi, du moins. — Comment, une plaisanterie, voilà comme vous parlez du mariage, la chose la plus sainte, la plus sérieuse..... — Vous y pensez donc? — Si j'y pense? — Eh! pourquoi vous marier? Pourquoi sacr[ifie]r votre liberté, peut-être votre bonheur? Vous êtes riche, vous êtes respectée, vous êtes bienfaisante, vous êtes adorée, vous n'avez que des goûts simples, vos fleurs, vos

crayons, votre musique, vos livres vous suffisent; vous vous êtes accoutumée à un empire (bien doux, à la vérité) sur tout ce qui vous entoure; mais quelque doux que soit un empire, il vaut toujours mieux l'exercer que le supporter. Voulez-vous abdiquer? voulez-vous prendre un maître? Eh! qui sait encore le maître que vous trouveriez? — Le maître! Monsieur. — Oui, Madame, le maître, le mot n'est pas trop fort. — Tout cela vous est bien aisé à dire à vous autres hommes, vous autres philosophes sur-tout, reprit M^me^ de Saint-Victor avec une sorte d'abattement, mais vous ne savez pas comme moi ce que c'est qu'une veuve, vous ne voyez pas le sort qui l'attend, l'isolement, le découragement, tout ce qu'il y a de pis. L'ormeau, croyez-moi, a moins besoin de la vigne que la vigne de l'ormeau. Vous, par exemple, ajouta-t-elle avec sa petite malice ordinaire, vous avez peut-être raison de rester comme vous êtes, vous vous suffisez à vous-même par votre modération, par votre sagesse, par votre indifférence pour tout ce qui est étranger à vos profondes méditations. — Amusez-vous de moi, cela me console. — Vous êtes, en quelque sorte, un religieux contemplatif, et l'on serait mal venu à vous proposer de changer de règle. — Autrefois je craignais le mariage parce qu'il m'aurait éloigné de moi; aujourd'hui, indépendamment de mon âge et de mes habitudes, je le craindrais sur-tout parce qu'il m'éloignerait de vous. — Vous le croyez, eh bien, moi, je crois pouvoir vous assurer que si vous vous mariez aujourd'hui pour demain, je ne quitterais pas plus votre femme que mon ombre. Vous sentez-vous en aussi bonne disposition pour mon mari? — Encore une fois, chère dame, l'épreuve est trop forte, et je serais tenté de répéter votre refrain favori : *parlons d'autre chose*. — Belle proposition pour une femme qui a le mariage en tête. — Eh bien, parlons-en donc, coûte qui coûte. Peut-on vous demander le nom du personnage? — Attendez, attendez. — Comment, vous en êtes-là? — Connaissez-vous un monsieur..... attendez, un monsieur de Mérieux? — Que dites-vous? reprend M. Lambert d'un ton irrité. — Oui, dit-elle tranquillement, M. de Mérieux, seigneur de cette belle terre de son nom, qu'on dit être si agréable, si magnifique; avec de si belles forêts, un si beau château. — M. de Mérieux, répète M. Lambert à voix basse, on aura sans doute pris le nom avec la terre. Puis (à haute voix), je n'ai connu qu'un M. de Mérieux, et ce n'est sûrement pas celui-là. — Eh bien, *parlons d'autre chose*, dit M^me^ de St.-Victor, et attendons que mon

frère soit éveillé ; il expliquera tout, il arrangera tout. — Ah ! il me semble qu'il est fort pour les arrangemens. — Vous avez d'autant plus de raison qu'il a aussi une femme pour vous. — C'est assurément bien charitable à lui ; je vois qu'il voyage avec ses poches pleines de contrats pour les premiers venus, comme on y met des bonbons pour les enfans. Mais d'où sait-il que je suis au monde ? — Vous verrez que je n'écris jamais à mon frère et que vous n'êtes pas dans mes lettres comme dans mes pensées ; vous verrez que je ne lui ai pas parlé de mon accident, de notre rencontre, de votre bonté, de notre liaison, de notre amitié..... Car c'est de l'amitié, n'est-ce pas ? Et que mon frère, mon bon frère, ne sait pas ce qui se passe à Tourneval et même à Chérazile, comme s'il n'en sortait pas. — Et quelle est l'infortunée qu'il veut bien me destiner ? — C'est une personne riche. — Qu'elle garde son bien. — Honnête. — Qu'elle garde son honneur. — Songez que vous m'offensez en l'offensant. — Mille pardons, chère amie, mais tenez, dans aucun tems, s'il avait été question d'un établissement, je n'aurais jamais pu penser qu'à cette jolie petite personne. — Assurément il ne tenait qu'à vous, et cela montre que vous êtes un homme bien difficile à établir. Mais dans ce moment-ci, par exemple, si elle se présentait..... Elle serait sûrement bien changée. — Qu'importe. — Parlez net, la recevriez-vous ? la renverriez-vous ? — Vous m'embarrassez. — Comment, c'est moi qui vous embarrasse ? — Je ne dis pas cela, mais.... comment renoncer à cette société si douce, dont j'ai fait l'espoir du reste de ma vie ? — Parlez-vous bien vrai ?..... Mais, à propos, nous ne songeons plus au paquet — Je me soucie bien du paquet — Ne fût-ce que par politesse, encore faut-il lire, encore faut-il répondre. — Eh bien ! lisons donc : voyons d'abord l'adresse : à Monsieur, Monsieur Lambert, ou.... en son absence.... à Monsieur de Mérieux, chez M^me^ de Saint-Victor, à Tourneval. A cette vue, il perd toute mesure. Ah ! Madame ! c'est trop abuser d'une extravagance dont il serait permis de rire à tout le monde, excepté à vous. — Mais lisez du moins. — Non, donnez cela à votre M. de Mérieux, et oubliez que j'aye jamais existé. — Eh bien donc ! dit M^me^ de Saint-Victor, que M. de Mérieux lise. Au même instant la porte s'ouvre avec fracas, le nouvel arrivé paraît et se jette au cou de M. Lambert qui le repousse sans le regarder, et fait effort pour s'échapper. M^me^ de Saint-Victor se place entre lui et la porte, et lui dit : Voilà qui devient trop long. — Oui, trop long, Madame,

mais la fin est bien près.—Qu'importe? quelle que soit cette fin, si j'ai jamais eu un peu de crédit sur vous, Monsieur (ce mot de monsieur, dont on était déshabitué depuis si long-tems, fit effet sur M. Lambert); oui, continua-t-elle d'un ton sérieux, restez encore un moment, je l'exige, et vous ferez après toutes les folies qu'il vous plaira. M. Lambert la regarde fixement, saisit le papier, le froisse par un mouvement involontaire, le déploie et se mit en devoir de lire avec des yeux egarés et une voix entrecoupée.

« Une lettre de ma sœur m'apprend, Monsieur, que la » terre où j'ai eu le plaisir de vous recevoir, est à vous; » il n'aurait fallu dans le tems qu'un mot de vous à moi » pour qu'à l'instant elle changeât de maître; reprenez-la; » ressouvenez-vous de celui qui vous y avez honoré de votre » visite, et permettez-lui de compter sur votre amitié. »

P. S. « Je suis en même tems instruit par ma sœur, de vos » sentimens et des siens, je connais même l'objet de votre » premier attachement; cette personne m'a toujours été » presque aussi chère qu'à vous, et le comble de la satis» faction pour moi, serait de vous voir tous les deux réunis » dans votre beau château de Mérieux, et d'y applaudir à » votre bonheur. J'ai l'honneur d'etre, Monsieur,

Signé, DUMONT. »

La tête me tourne, dit M. Lambert, je ne sais où j'en suis, j'admire votre frère, je le trouve digne de sa sœur, et en même tems je sens qu'il me tourne un poignard dans le sein; je ne veux pas de la terre, je n'en veux point, je ne veux même point de la main qui m'est offerte. Eh! qu'en ferais-je, bon Dieu? Je ne conviens sûrement plus à la personne en question; je ne veux vivre que pour vous, qu'avec vous, que chez vous si vous m'y souffrez, tout le reste est la mort. — Mais, dit M^me. de Saint-Victor, ne lui avez-vous point promis à cette personne de ne point en épouser d'autre?—Je me l'étais promis à moi-meme, mais point à elle, et à mon âge.... M. Dumont vient à lui dans ce moment. Eh quoi! c'est vous, dit M. Lambert qui le reconnaît? O le plus digne et le plus aimable des hommes! Ah! mille pardons, vous savez tous mes secrets, vous n'en abuserez pas.—Non sans doute, mais je m'en servirai pour votre bonheur et pour celui de votre amie. Je vois qu'un ancien sentiment, et qu'un nouvel attachement se combattent au-dedans de vous dans le vague de vos pensées; et pour vous tirer d'embarras, permettez que ce soit Elise elle-même.—Elise! dit M. Lambert.—Oui, cette petite Élise,

Elise, dont vous conservez toujours un si tendre souvenir. — Eh bien! — Permettez, dis-je, qu'en ma présence, en ce moment, et dans ce lieu même, ma sœur Elise vous offre la main de M^me de Saint-Victor.

Ces momens-là n'ont point de paroles. L'excellent M. Lambert ne peut supporter une si forte crise, et tombe sans connaissance. Heureusement que M^me de St-Victor avait de quoi le rappeler à la vie. BOUFFLERS.

SUR LA SOPHONISBE DU TRISSIN, etc. (*).

Le Trissin, voulant donner à l'Italie une tragédie formée sur le modèle des tragédies grecques, comme il lui donna depuis un poëme épique formé sur le modèle de l'*Iliade*, pouvait se borner à traduire; mais il voulut que si les formes de l'art qu'il allait employer ne lui appartenaient pas, le sujet du moins lui appartînt. Il choisit donc dans l'histoire un trait remarquable et intéressant, qu'il accommoda au théâtre, en observant dans la coupe des actes et des scènes, dans l'intervention du chœur et dans le dialogue, le dessein, les gradations, en un mot, autant qu'il lui fut possible, l'art des grands maîtres qu'il se proposait d'imiter.

Le sujet de la *Sophonisbe* est tout entier dans le trentième livre de *Tite-Live*, et dans les deux livres précédens. On y voit que Scipion, dans la guerre d'Afrique, avait su attirer au parti des Romains le vieux Syphax, roi de Numidie; que les Carthaginois le ramenèrent à leur parti, en lui donnant pour femme Sophonisbe, fille d'Asdrubal; que le jeune Massinisse (1), roi d'une partie de la Numidie, à qui Syphax avait enlevé ses Etats, combattit d'abord pour les Carthaginois, mais qu'il changea en même tems que Syphax; qu'il devint l'allié de Rome quand Syphax le redevint de Carthage, vainquit ce roi, avec le secours des Romains, reconquit sur lui ses Etats, le fit prisonnier, se présenta devant Cirthe sa capitale, et ayant montré aux habitans leur roi chargé de fers, fut reçu sans résistance dans la ville. On y voit encore qu'au moment où il entrait dans le palais de Syphax, Sophonisbe vint au-devant de lui, se jeta à ses pieds, le conjurant de ne la pas livrer vivante au pouvoir

(*) Cet article est la suite de celui qui a paru dans le *Mercure* du 5 novembre.

(1) Tite-Live l'appelle *Masanissa*.

des Romains, et de lui donner plutôt la mort, s'il n'avait pas d'autres moyens de la dérober à l'esclavage; que Massinisse le lui promit; que frappé de la beauté de cette reine, et dans la crainte que les Romains ne le forçassent de la leur livrer malgré sa promesse, il l'épousa dès le jour même; que Lélius, lieutenant de Scipion, l'en reprit avec beaucoup de chaleur, et que le fait ayant été dénoncé à Scipion, ce consul, qui savait que Sophonisbe avait rendu Syphax ennemi de Rome, craignant qu'elle n'en fît autant de Massinisse, exhorta celui-ci à se vaincre lui-même, à ne pas vouloir se perdre en s'unissant avec une femme qui était l'implacable ennemie des Romains, et que le sort des armes avait fait leur esclave. On y lit enfin que Massinisse, ne voyant plus d'autre moyen de garder à Sophonisbe la promesse qu'il lui avait faite, lui envoya du poison, la laissant libre de l'usage qu'elle en voudrait faire, et que Sophonisbe prit ce poison sans se plaindre et sans donner aucun signe de terreur.

Ce simple extrait du récit de Tite-Live, semble être celui de la tragédie du Trissin, tant il a pris soin d'y conserver les caractères et les faits qui lui étaient fournis par l'histoire. Il n'y a guère ajouté qu'une circonstance importante, qui prouve qu'il avait déjà l'idée des convenances théâtrales. L'amour soudain de Massinisse pour Sophonisbe, et la brusquerie de son mariage, que Tite-Live n'explique qu'en disant que le tempérament des Numides était très-enclin à l'amour (2), ne parut au Trissin ni décent, ni dramatiquement vraisemblable: il feignit donc que Sophonisbe avait été promise à Massinisse par son père Asdrubal, avant que le Sénat de Carthage la forçât d'épouser Syphax, et que c'est la violation de cette promesse qui a irrité Massinisse et qui a mis les armes à la main aux deux rois. C'est ce qu'elle dit, dans la première scène, à Herminie, sa confidente, ou plutôt son amie, avec qui elle a été élevée et qu'elle chérit comme une sœur. Elle lui expose, un peu longuement, l'état des choses, en remontant jusqu'à la fondation de Carthage, avec plusieurs détails qu'Herminie devait savoir et que le spectateur savait comme elle; mais cette exposition leur en apprend d'essentiels, qui constituent réellement l'avant-scène.

Syphax est sorti de Cirthe, sa capitale, pour combattre Massinisse et les Romains. Déjà vaincu dans une bataille,

(2) *Ut est genus Numidarum in venerem præceps.* Lib. XXX.

il est prêt à en livrer une seconde qui décidera de son sort. Sophonisbe en attend la nouvelle. Herminie l'exhorte à espérer dans le secours des Dieux. Elles vont les implorer dans leur temple. Le chœur, composé de femmes de Cirthe, se répand avec effroi sur la scène. Doivent-elles faire avertir la reine du danger qui menace leur terre natale? L'ennemi est aux portes : tout présage les derniers malheurs. C'est-là tout le premier acte.

Un officier du roi vient annoncer sa défaite. Sophonisbe apprend ce désastre en sortant du temple. Le chœur gémit autour d'elle; mais déjà elle est résolue à mourir plutôt que d'être esclave des Romains. Un messager crie aux femmes de se retirer et de fuir l'aspect des vainqueurs qui entrent de toutes parts dans la ville. Il raconte à la reine comment les habitans ont ouvert leurs portes à Massinisse lorsqu'il leur a fait voir leur roi Syphax chargé de fers. Massinisse paraît dans tout l'éclat de la victoire. Sophonisbe va au-devant de lui; ses prières et les promesses du roi sont telles que dans *Tite-Live ;* et il est à observer que ni d'une part, ni de l'autre, il n'est question dans cette scène de leurs premiers sentimens. Dans Sophonisbe, tout est crainte d'abord et ensuite confiance; dans Massinisse, tout est générosité. Ils entrent ensemble dans le palais. Les femmes du chœur déplorent les maux de leur patrie. Elles espèrent que leur jeune reine pourra les adoucir par l'ascendant qu'elle paraît prendre sur le vainqueur.

Lelius arrive; il admire la beauté de cette ville devenue la conquête des Romains; il rassure les femmes tremblantes à son aspect. Il leur demande ce qu'est devenu Massinisse, leur nouveau roi. Un soldat romain sortant du palais, lui apprend que Massinisse y est avec Sophonisbe, sa nouvelle épouse; et ne manque pas de rapporter toutes les circonstances de ce mariage précipité, auquel la reine ne s'est décidée que pour éviter l'esclavage. Massinisse vient lui-même s'expliquer avec Lelius. Cette explication devient très-vive. Lélius prétend que la reine soit envoyée à Rome avec Syphax et les autres esclaves. Massinisse la défend d'abord comme femme, comme reine, et enfin comme son épouse. Caton, trésorier de l'armée (3), chargé de recueillir le butin, apaise la querelle en proposant de s'en rapporter au jugement de Scipion. Massinisse y consent. Lélius et lui s'embrassent, et vont au-devant du consul.

(3) *Camerlingo del campo.*

Le quatrième acte commence par l'arrivée de Scipion; Caton lui présente les esclaves Numides, et à leur tête le malheureux Syphax. Scipion ordonne qu'ils soient conduits au camp des Romains, mais il retient un instant le roi, et lui témoigne le regret qu'il a de le voir dans cet état d'humiliation et d'infortune : Syphax, comme dans Tite-Live, en accuse Sophonisbe, qui ne lui a laissé aucun repos, jusqu'à ce qu'il se fût armé contre les Romains. Maintenant qu'elle a épousé Massinisse, il espère qu'elle le séduira de même et qu'elle ne tardera pas de l'entraîner à sa perte. Scipion répond à Syphax avec humanité, donne ordre qu'il soit traité convenablement et, qu'à la liberté près, on lui rende tous les honneurs dûs à son rang.

Massinisse vient; Scipion, après lui avoir donné les éloges dûs à sa valeur et aux services qu'il rend à la République, veut l'engager à remettre aux Romains, Sophonisbe leur captive: Massinisse rappelle à Scipion qu'elle lui avait été promise avant d'être à Syphax; il n'a cru que reprendre son bien : quand on lui rend ses Etats qu'il a reconquis par son courage, lui enlevera-t-on une épouse qu'il préfere à sa couronne? Enfin il supplie le Consul de ne pas mettre à cette cruelle épreuve son amitié pour les Romains. Scipion insiste; Massinisse, au lieu de s'obstiner, dit qu'il va prendre des moyens pour le satisfaire, et pour garder en même tems la promesse qu'il a faite à Sophonisbe de ne la jamais livrer vivante aux Romains. Le chœur qu'on avait fait éloigner, resté seul sur la scène, témoigne l'inquiétude que lui donne pour le sort de la Reine, la tristesse qui était peinte sur le visage de Massinisse quand il a quitté Scipion, pour entrer dans le palais. Une des femmes de Sophonisbe vient avertir celles qui composent le chœur, de se tenir prêtes à accompagner au temple, la Reine qui va s'y rendre pour implorer les dieux: elles lui communiquent leurs craintes; toutes gémissent ensemble sur les nouveaux malheurs qu'elles redoutent.

Une autre femme apporte une plus triste nouvelle; au milieu des préparatifs que faisait Sophonisbe, elle a reçu le message de Massinisse qui, ne voyant plus d'autre moyen de la soustraire à l'esclavage, lui envoyait une coupe empoisonnée, qu'elle a prise avec intrépidité. Tous les détails de ce récit sont vraiment antiques; dans ce qui précède, l'action marche avec régularité et simplicité, mais avec froideur, et la tragédie n'ajoute presque rien aux impressions que peut faire l'histoire; mais ici et dans ce qui suit,

quand Sophonisbe paraît pâle, mourante; quand il s'élève un combat d'amitié entre la Reine et sa fidelle Herminie qui veut mourir avec elle; à l'aspect de ces femmes éplorées qui s'empressent autour d'elle; d'Herminie qui la soutient; de son jeune fils qu'elle embrasse, et qu'elle s'efforce, mais en vain, de regarder encore une fois en expirant, on reconnaît la tragédie grecque, et ses plaintes attendrissantes, et ses profondes émotions: c'est une belle scène d'Euripide, c'est la touchante mort d'Alceste, transportée dans un autre sujet, ou plutôt ce sont-là des beautés de tous les tems, que l'on sent et qu'on admire davantage, si l'on pense depuis combien de siècles elles avaient disparu, si l'on se représente l'état de barbarie où le théâtre était alors dans le reste de l'Europe, et ce que furent même ensuite, chez toutes les autres nations, les premiers essais de la tragédie moderne.

Massinisse reparaît au moment où l'on a transporté le corps de Sophonisbe dans un appartement intérieur qui communique au lieu de la scène; il espérait qu'elle n'aurait pas encore pris le poison, et venait lui proposer de la faire échapper de nuit, et de l'envoyer à Carthage. Il n'est plus tems: on la lui fait voir dans la salle intérieure, étendue sur un tapis et couverte d'un voile. On lève ce voile funèbre; Massinisse se répand en regrets, et ordonne que l'on fasse, à celle qui fut son épouse, de magnifiques funérailles. Cela est froid, mais moins encore que si l'on eût vu Scipion, comme dans Tite-Live, consoler Massinisse en lui donnant de grands éloges, en le saluant du titre de roi, et en le plaçant, aux yeux de l'armée, sur une chaise curule, avec une couronne d'or, un sceptre d'ivoire, une toge peinte, et une tunique brodée de palmes.

Le plus grand défaut de cette pièce, et c'en fut un même pour le tems, est dans le style, qui n'est pas toujours aussi grave ni aussi noble que la tragédie l'exige. Il n'y a guère que les chœurs, où l'auteur paraisse avoir senti quelqu'inspiration; le ton de ces morceaux est lyrique: dans le reste, le style ne s'élève que rarement au-dessus de ce langage commun, de ce *sermo pedestris* auquel Horace veut bien que la tragédie descende quelquefois, mais qu'elle ne doit pas garder toujours. Ce n'est pas qu'en général la langue n'y soit pure, les expressions propres, et les pensées convenables. Si la simplicité y descend quelquefois jusqu'à la trivialité et la bassesse, l'auteur crut en cela imiter les Grecs, qui disaient simplement les choses les plus communes; mais la

langue des Grecs, singulièrement abondante, harmonieuse et sonore, pouvait être aussi simple qu'ils le voulaient, sans paraître basse. L'italien, malgré sa richesse et sa flexibilité, n'a pas toujours le même avantage ; et quoiqu'il soit moins dédaigneux que notre langue, souvent un passage fidèlement traduit du grec, en italien, paraît bas, et l'est en effet, tandis qu'il a, dans l'original, de l'élégance et de la noblesse : mais quand Sophonisbe dit d'une voix affaiblie : « ô ma mère, que vous êtes loin de moi ! que n'ai-je pu vous voir au moins une fois, et vous embrasser en mourant (4) ! » Quand elle s'écrie en regardant son fils : « O mon fils, tu n'auras plus de mère ! »

O figlio mio, tu non avrai più madre!

Et dans une multitude de traits pareils, les nuances de langue disparaissent ; la nature les rapproche toutes ; et l'on reconnaît à la fois dans le poëte italien qui les emploie, l'élève des anciens, et le peintre de la nature.

C'est au Trissin que les Italiens ont l'obligation d'être affranchis, dans la tragédie, du joug de la rime. Les vers libres qu'il y employa étaient cependant mêlés de quelques vers rimés ; c'était une concession qu'il crut sans doute devoir faire à l'usage, et il la fit de même dans son *Italia liberata*. Les poëtes tragiques qui l'imitèrent, furent plus hardis et adoptèrent le *verso sciolto* sans mélange, excepté dans les chœurs : tandis que les poëtes épiques restèrent généralement sous le joug qu'il avait voulu briser, et persistèrent à rimer en octaves dans les trois genres d'Epopée.

Les beautés du sujet de la Sophonisbe sont faciles à saisir ; les difficultés et les écueils ont été fort bien développés par Voltaire, qui n'a pas aussi parfaitement réussi à les éviter lui-même : mais ils sont presque tous relatifs au systême complexe de notre théâtre. Dans le systême simple des Grecs que le Trissin tâcha d'imiter, elles sont beaucoup moindres, ou disparaissent même presqu'entièrement. Sa fable est heureusement conduite, elle se noue et se développe avec beaucoup de naturel ; les incidens y naissent comme spontanément les uns des autres, jusqu'à ce dénouement vraiment tragique, où le poëte a su réunir, à l'exemple des anciens, tout ce qui peut émouvoir la pitié : la règle des trois unités y est rigoureusement observée : les caractères

---

(4) *O madre mia, quanto lontana siete !*
Almen potuto avessi una volta
Vedervi ed abbracciar ne la mia morte !

sont tous dramatiques et contrastent naturellement entr'eux. Sophonisbe est sage, religieuse et modeste; Massinisse est ardent et audacieux; Scipion noble, réservé et politique; Lélius a de la grandeur; Caton parle et agit en vrai romain; Syphax a de la dignité dans le malheur; Herminie est tendre et dévouée à Sophonisbe; le chœur enfin se montre tel que le veut Horace, et tel qu'il est dans les tragiques grecs.

Si le Trissin fut le premier à traiter ce sujet selon les règles de l'art, un autre poëte en avait fait, dès la seconde année de ce même siècle, une espèce de drame, dont les beautés étaient loin de racheter les singularités bizarres. Cet auteur, qui a laissé entr'autres compositions non moins singulières, une comédie sur les noces de *Psyché* et de l'*Amour* (5), se nommait *Galeotto del Carretto*, marquis de Final. Sa *Sophonisbe*, qu'il dédia, en 1502, à Isabelle, marquise de Mantoue, est écrite en octaves, divisée en quinze ou vingt actes, et remplie de mille autres absurdités qui apprêtèrent à rire, selon le Quadrio, plutôt qu'elles ne donnèrent prise à la censure (6). Il a plu cependant à l'auteur italien de l'*Histoire critique des théâtres* (7), de dire que c'est une tragédie composée avec jugement et avec art, comme il convenait à ces tems éclairés (8); mais ces tems, dont on pourrait dire ce que Voltaire a dit du siècle de Louis XIV,

Siècle de grand talens bien plus que de lumières,

n'étaient du moins nullement éclairés sur l'art du théâtre. Cet art était encore dans l'enfance, et c'est au Trissin, non au marquis de Carretto qu'appartiennent ses premiers progrès.

Le succès de la *Sophonisbe* ne se borna pas à l'Italie. Elle fut traduite deux fois en français dans ce siècle même, l'une en prose, par Mellin de Saint-Gelais (9); l'autre en vers, par Claude Mermet (10). Mont-Chrétien, mauvais poëte,

(5) Le *Nozze di Psiche e di Cupidine*. Dans une autre comédie de lui, intitulée: *Palazzo e tempio d'amore*, ce ne sont pas les actes qu'il a multipliés, mais les acteurs; il n'y en a pas moins de 42.

(6) Elle ne fut imprimée qu'en 1546, seize ans après la mort de l'auteur.

(7) *Napoli Signorelli*. C. 24.

(8) *Qual si conveniva a quei tempi luminosi.*

(9) Paris, 1560.

(10) Lyon, 1585.

successeur de Jodèle et de Garnier, et qui ne les valait pas, publia, en 1600, une Sophonisbe, sous le titre de *la Carthaginoise ou la Liberté;* et un certain Nicolas de Montreux, poëte assurément fort obscur, en donna aussi une, en cinq actes, mais sans division de scènes, environ un an après (11). C'est à ce point que nous étions encore à la fin d'un siècle dont la *Sophonisbe* du Trissin avait signalé les premières années.

Mairet, précurseur du grand Corneille, et le premier qui ait fait en France des pièces qui mériteraient le nom de tragédies, si le style n'en était pas presque toujours comique, donna sa *Sophonisbe,* avec un grand succès, en 1634, trois ans seulement avant *le Cid.* Guidé par Tite-Live et par le Trissin, il s'écarta en plusieurs points de ce dernier. Chez lui, Syphax occupe presque tout le premier acte. Il va livrer un dernier combat, et se montre animé d'une haine courageuse contre Massinisse et contre les Romains. Mais l'auteur, voulant fonder en grande partie son intérêt sur l'amour de Sophonisbe et de Massinisse, s'est délivré de Syphax en le faisant tuer dans la bataille. Massinisse est plus énergique et plus amoureux dans Mairet que dans le Trissin. Sa querelle avec Scipion approche de bien près de la force et de la dignité tragique, et les reproches qu'il fait aux Romains, dans une autre scène avec Lélie, d'opprimer leurs alliés et d'aimer à humilier les rois qui les ont aidés à vaincre, sont des germes que Voltaire a fécondés ensuite, en traitant le même sujet. Le sort de Sophonisbe tardant à se décider, c'est elle-même qui fait demander à Massinisse les moyens qu'il lui a promis pour échapper à l'esclavage. Il lui envoie le poison qu'elle boit intrépidement. Le poison agit aussitôt. Elle se fait porter par ses femmes sur le lit nuptial. Massinisse vient : on offre à ses yeux ce douloureux spectacle, en levant une simple tapisserie qui voile la chambre de Sophonisbe. Il se livre au plus affreux désespoir, et se tue.

La Sophonisbe de Corneille, qui parut 30 ans après celle de Mairet, est une des erreurs de ce grand homme, et l'un des signes de sa décadence précoce (12). Il voulut, à son

---

(11) 1601.

(12) Né en 1606, il fit *Sophonisbe* en 1663. Il n'avait donc que 57 ans; et si l'on fait remonter, comme il le faut bien, le commencement de sa décadence jusqu'à *Théodore*, donnée en 1645, ce génie si fort et si élevé n'était déjà plus le même à 40 ans.

ordinaire, compliquer ce sujet simple. Il y fit entrer une Eryxe, reine de Gétulie, amoureuse de Massinisse et rivale de Sophonisbe. Il mit entre ces deux femmes des picotteries et des coquetteries anti-tragiques. Sophonisbe est partagée entre ses devoirs envers Syphax et son amour pour Massinisse. Syphax est, pendant toute la pièce, dans une position ridicule. Massinisse, lui-même, a perdu son énergie et sa fierté. Il ne sait que faire de cette Eryxe. Il envoie le poison à Sophonisbe, qui se retire pour le prendre. On ne les revoit plus ni l'un ni l'autre. Lélie apprend par un récit que la reine a vidé la coupe fatale. Il fait espérer à Eryxe qu'avec le tems, Massinisse qui ne veut point d'elle, pourra consentir à l'épouser, et c'est ainsi que finit la pièce. Elle éprouva la disgrace la moins équivoque; elle fit remettre au théâtre la Sophonisbe de Mairet.

Voltaire, dans son infatigable vieillesse, entreprit de rétablir sur la scène française le sujet qui avait, en Italie et en France, marqué la renaissance de l'art. Il oublia qu'il avait autrefois rangé ce sujet même avec la mort de Cléopâtre, parmi ceux dont l'apparence séduit, mais qui n'offrent qu'une catastrophe, et qui, au fond, sont impraticables (13). Une de ses raisons est qu'il est bien difficile que le héros n'y soit avili. Aussi son plus grand soin fut-il de relever de tout son pouvoir le caractère de Massinisse. Comme Mairet, il montre Syphax au premier acte, et le fait périr dans le combat. Sa Sophonisbe est plus fière, plus carthaginoise, plus animée contre les Romains d'une haine héréditaire et nationale. Son Massinisse est plus audacieux, plus entreprenant pour sauver ce qu'il aime, et se laisse moins imposer par les Romains. Il connaît mieux, il leur reproche plus ouvertement leur ambition insatiable, leur politique perfide. Il essaie de leur arracher Sophonisbe. Il veut exécuter à tems ce dont le Massinisse du Trissin n'a que l'idée tardive. Il charge quelques-uns de ses braves Numides de l'enlever et de la conduire à Carthage; mais la vigilance de Lelie découvre et rompt ce complot. Massinisse perd toute retenue: dans une explication très-vive, il met la main sur son épée et menace Lélie qui le fait arrêter et désarmer par des soldats qu'il tenait apostés, prévoyant cette violence. C'est au consul à juger ce qui sera fait de Massinisse. Scipion fait briller cette modération, cette noble douceur que lui donne l'histoire: mais Rome exige que

(13) Préface de son Commentaire sur la *Sophonisbe* de Corneille.

Sophonisbe soit menée en triomphe, et Rome doit être obéie. Massinisse feint de céder. Il ne veut que revoir un instant son épouse pour la déterminer à son sort. Ils se voient, et Sophonisbe lui demande pour dernière preuve d'amour, le fer ou le poison. Au dernier acte, quand il reparaît devant Scipion et Lélie, il a donné de sa main la mort à Sophonisbe. Une porte s'ouvre : on la voit étendue sur un siége, le poignard dans le sein. Massinisse accuse les Romains de son crime, les brave, les charge d'imprécations et se tue.

Voltaire donna d'abord cette pièce avec le singulier titre de la Sophonisbe de Mairet *réparée à neuf*. Elle était surtout réparée du côté du style. Ce n'était plus, il est vrai, le style de *Mahomet*, d'*Alzire* et de *Sémiramis*; mais c'était encore moins la familiarité bourgeoise de Mairet. La faiblesse n'est point la trivialité. On trouve même encore dans quelques scènes les restes précieux d'un beau talent; mais il en eût fallu tout l'éclat et toute la force pour démentir, en traitant ce sujet, l'anathême qu'il lui avait autrefois lancé.

Enfin, il y a environ vingt ans, Alfiéri (14), qui avait entrepris, non-seulement de rendre à l'Italie un théâtre tragique qu'elle n'avait plus, mais de perfectionner l'art même en le purgeant de plusieurs vices qu'il a contractés chez toutes les nations modernes; Alfiéri, dont le style fut d'abord amérement critiqué dans sa patrie, mais qui se trompa peut-être plus dans son systême dramatique que dans son style, reprit, après Voltaire, le sujet de Sophonisbe. Il le réduisit, selon ce systême, aux personnages strictement nécessaires, et fit en conséquence disparaître, et la confidente de Sophonisbe, et Lélie, ami de Scipion. Du reste la position, les intérêts, les dangers, les caractères donnés sont à peu près les mêmes. Mais l'auteur entre avec plus de vivacité dans l'action, dont il retranche tous les préliminaires. Cyrthe est prise et réduite en cendres. Syphax est prisonnier dans le camp des Romains. On le croit mort dans le combat. Massinisse veut reprendre sur Sophonisbe ses anciens droits : elle se livre elle-même à ses premiers sentimens pour lui; mais Syphax reparaît; tout change de nouveau pour eux; et ce qu'on peut regarder comme un coup de génie, c'est que ce changement qui devrait avilir les

(14) Sur son manuscrit original que j'ai eu entre les mains, sa *Sophonisbe* porte la date de 1787.

trois rôles, les anoblit au contraire tous les trois. L'auteur n'a même pas craint de les mettre ensemble sur la scène. Sophonisbe sacrifie son amour et s'attache sans partage à son époux tombé dans l'excès du malheur. Massinisse ne veut plus seulement, comme dans Voltaire, la faire enlever par ses Numides, mais sauver Syphax avec elle, et les envoyer tous deux à Carthage sous sûre escorte. Syphax voyant dans ce parti de nouveaux dangers pour Sophonisbe, tandis que son union avec Massinisse peut la sauver de l'esclavage, renonce à elle, la rend à son rival, et la remet lui-même entre ses mains. Elle s'obstine à suivre son époux. Il va s'enfermer dans sa tente, la fait repousser par ses gardes lorsqu'elle y veut entrer, et se perce de son épée. Sophonisbe, égarée par la douleur, révèle à Scipion le projet de Massinisse; mais elle n'est ensuite que plus déterminée à mourir, pour éviter l'esclavage qui la menace toujours. Elle obtient du poison de Massinisse, boit la coupe entière, et ne tarde pas à en sentir les effets. Massinisse veut se tuer auprès d'elle: Scipion lui retient le bras, et l'entraîne avec lui dans sa tente.

Alfiéri a bien pu introduire de nouvelles beautés dans ce sujet, mais il n'a pu vaincre toutes les difficultés qu'il présente; il ne s'en est dissimulé aucune, et les expose avec beaucoup de sagacité dans l'examen de sa pièce; mais il avoue que malgré tous ses efforts, soit par sa faute, soit par celle du sujet même, soit par les deux ensemble, il regarde sa Sophonisbe comme une tragédie, sinon du troisième, au moins du second rang parmi les siennes.

En voyant les modifications qu'a éprouvées sur le théâtre un fait si intéressant dans l'histoire, on y aperçoit l'effet inévitable du système de la tragédie moderne, presque généralement fondé sur la passion de l'amour. Personne, depuis Mairet qui s'écarta le premier de la simplicité du Trissin, n'a osé y revenir; et pour éviter la froideur, le premier en effet de tous les vices dans une tragédie, on s'est jeté dans des combinaisons passionnées, qui sont devenues la principale partie du sujet ou le sujet même. La fille d'Asdrubal, menacée par la défaite de son époux d'être menée en triomphe à Rome, préférant la mort à cette ignominie, et la recevant comme un bienfait d'un jeune roi à qui elle fut autrefois promise, avait semblé au Trissin pouvoir remplir une tragédie entière, parce qu'elle y aurait suffi chez les anciens qu'il avait pris pour modèles. Mais l'art s'est infiniment compliqué depuis ce tems: à mesure

que l'esprit des modernes a été plus exercé, qu'il s'est porté sur plus d'objets, que leur sensibilité s'est émoussée par les distractions et les plaisirs, il a fallu, pour les fixer et les émouvoir, des machines plus complexes, des ressorts plus multipliés et plus puissans. Il n'est pas sûr que l'art y ait réellement gagné autant que nous pouvons le croire. On a d'abord voulu plus de mouvement; ce mouvement est ensuite devenu pour ainsi dire convulsif: enfin les convulsions mêmes n'ont plus été capables de nous émouvoir, et nous sommes devenus comme ces malades que des assaisonnemens relevés brûlent et dessèchent, mais qui ne peuvent plus revenir, tant ils trouvent insipide ce qui est simple, aux alimens naturels qui leur rendraient la santé.

M. Ginguené.

EXTRAITS.

Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide; par M. A. W. Schlegel. A Paris, chez *Thourneisen*, fils, libraire, rue de Seine-Saint-Germain, n° 12.

On croyait assez généralement jusqu'ici que Racine, nourri dès l'enfance de la lecture des poëtes grecs, admirateur passionné de leurs beautés, mais doué d'un goût trop délicat pour ne pas sentir leurs défauts, n'avait pas tout à fait gâté les sujets de tragédie qu'il avait empruntés d'eux. Si on lui reprochait, avec quelque justice, d'avoir trop déféré au goût de son siècle, et peut-être à sa propre inclination, en rendant amoureux des personnages qui auraient gagné à ne pas l'être, du moins lui savait-on gré d'avoir habilement compliqué l'action de ses pièces, de manière à remplacer par un intérêt plus vif et plus varié de situations et d'incidens, cet intérêt national que les malheurs ou les crimes des premières dynasties grecques avaient pour le peuple d'Athènes et ne pouvaient avoir pour le peuple de Paris. On s'étonnait de l'art avec lequel il avait su, sans duplicité d'action, ni épisodes postiches, étendre des sujets originairement trop simples pour remplir les dimensions plus grandes que notre constitution théâtrale

et sur-tout l'usage avait données à nos drames ; on admirait sur-tout avec quelle habileté, sans déroger essentiellement au costume grec, il l'avait quelquefois modifié, quand trop de fidélité aurait pu choquer les mœurs françaises. Des pédans qui apparemment ne s'embarrassent pas de plaire, et qui au reste font sagement de n'y pas prétendre, lui avaient bien reproché avec dureté ces légères infractions ; mais notre plaisir l'en avait absous, et nous aimions mieux être charmés à notre manière, qu'ennuyés ou révoltés à la manière des Grecs. Bref, Racine était notre poëte, nous en faisions nos délices, et nous ne croyions pas être des sots, ridiculement infatués d'un méchant auteur. Voilà pourtant ce qu'un allemand, M. Schlegel, entreprend de nous prouver aujourd'hui.

« Racine, dit-il, est le poëte tragique le plus estimé » du théâtre français ; il est peut-être le plus parfait. » Euripide n'était ni l'un ni l'autre, par rapport à ses » rivaux dans la même carrière.... La *Phèdre* de Racine » est l'une de ses pièces les plus admirées.... L'*Hippolyte* » d'Euripide est une de ses meilleures pièces *parmi celles* » *qui restent.* » En prouvant que l'*Hippolyte*, l'une des meilleures pièces existantes d'Euripide, qui en a peut-être fait de beaucoup meilleures encore, est infiniment supérieure à la *Phèdre*, l'une des pièces les plus admirées de Racine, dont nous avons tous les ouvrages, M. Schlegel ne prouvera-t-il pas qu'un poëte grec qui n'était ni le plus estimé, ni le plus parfait d'entre eux, est infiniment supérieur aussi au poëte français, le plus parfait et le plus estimé de tous? Cela n'est pas très-flatteur pour nous ; mais enfin il faut savoir entendre la vérité, lors même qu'elle est désobligeante. Nous avons de quoi nous consoler. Si Racine est un méchant poëte, Aristote est un radoteur. Il a appelé Euripide le plus tragique des poëtes. « Son » autorité n'aurait pas dû nous *en imposer* (un français » aurait écrit *nous imposer*). » Ce même Aristote *n'a pas du tout saisi le véritable génie de la tragédie grecque.* C'est M. Schlegel qui l'a saisi, ce génie ; c'est lui qui sait positivement jusqu'à quel point Euripide était tragique ; c'est lui qui va nous apprendre que Racine ne l'était pas du tout, ou peu s'en faut.

Il nous apprend auparavant que « la tragédie est » principalement destinée à faire ressortir la dignité de » l'homme, et que par conséquent elle ne peut guère » se servir de l'amour, parce qu'il tient aux sens que » l'homme a en commun avec les animaux. » J'oserai modestement observer que l'amour dont *le Cid*, *Andromaque* et *Zaïre* nous offrent la peinture, n'a rien de bien commun avec l'amour dont les animaux nous donnent le spectacle dans les rues ou dans les champs ; que la dignité de l'homme n'est pas fort dégradée dans Rodrigue, Sévère, Achille, Orosmane et autres héros qui aiment ; enfin, que la destination principale de la tragédie me paraît être d'intéresser, d'émouvoir, en un mot d'amuser les honnêtes gens pendant trois heures de la soirée.

M. Schlegel nous apprend encore comme quoi le sujet de Phèdre et Hippolyte est tragique ; il cessera de l'être, dit-il, si la scène se passe *chez un peuple dont les lois permettent à une belle-mère d'épouser son beau-fils* ; et il sera *tout à fait comique*, si au lieu de Thésée, de Phèdre et d'Hippolyte, c'est *un homme d'un certain âge qui fait la cour à une femme, sans obtenir du retour, tandis que cette femme réussit tout aussi mal dans les avances qu'elle fait à son fils*. Quelque envie que j'aie de contredire M. Schlegel qui nous traite si mal, il m'est impossible de ne pas être ici tout à fait de son avis : quand on conçoit si bien un sujet, qu'on voit si bien ce qu'il est et ce qu'il pourrait ne pas être, on a de grands avantages pour juger ceux qui l'ont traité.

On connaît cette entrée de Phèdre dans Racine :

> Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
> Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
> A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?

« Racine, dit M. Schlegel, suppose que Phèdre *s'est » parée, apparemment* dans le dessein de rencontrer » Hippolyte. La Phèdre grecque est trop malade pour » cela ; elle demande uniquement qu'on détache le lien » de ses cheveux, parce que tout lui cause de la dou- » leur. » D'abord Racine n'a pas supposé que Phèdre *s'était parée* ; une reine ne se pare pas elle-même, et

Phèdre dit expressément : *quelle importune main*, etc. Ensuite, une reine, à moins qu'elle ne soit alitée, est ordinairement dans des atours plus ou moins brillans qui lui permettent de paraître, et jusqu'à certain point de représenter. D'un autre côté, Phèdre, dans l'état d'abattement et de préoccupation où elle est, a pu être parée par ses femmes, presque sans s'en être aperçue, ou sans avoir songé à s'y opposer. Enfin, si c'était par coquetterie, ou du moins pour ne pas faire peur à Hippolyte dont elle veut se faire aimer, qu'elle se fût laissé parer, ce ne serait pas encore un si grand tort de sa part ; et si quelqu'un trouvait extraordinaire qu'après cela elle se plaignît d'être parée, on pourrait lui répondre que c'est une de ces contradictions si familières aux esprits malades, et par conséquent un trait de vérité de plus dans le rôle de Phèdre. De toute manière, il me paraît impossible de trouver ici Racine en faute : M. Schlegel sera sûrement plus heureux une autre fois.

Phèdre dit à Hippolyte :

> On ne voit point deux fois le rivage des morts,
> Seigneur ; puisque Thésée a vu les sombres bords,
> En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie ;
> Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

L'aristarque germanique prétend que « toute cette » pompe est prodiguée sur une tautologie, et que ces » vers ne disent autre chose, sinon : si Thésée est mort, » il ne vit plus. » Et nous autres, imbécilles de Français, nous aurions admiré depuis plus d'un siècle quatre vers aussi ridicules qu'un couplet de la fameuse chanson : *M. de la Palice est mort.* Avant d'avouer notre honte, examinons cependant. Il me semble que l'expression de Phèdre, qui dans la bouche d'un personnage moderne serait purement figurée, a, dans celle d'un personnage mythologique, un sens propre et réel, et qu'ainsi les quatre vers en question ne disent pas tout à [illegible] s'il est mort, il n'est plus en vie. Suivant la fable, on n'était pas toujours mort pour avoir été aux enfers. Hercule les avait vus de son vivant, comme M. Schlegel le remarque lui-même ; Thésée les avait

elle ne se tue qu'à la troisième. Comment se tue-t-elle? Avec un poison *d'une telle lenteur qu'on n'entend parler de son effet, qu'à la fin du cinquième acte.* Que la Phèdre d'Euripide s'y prend bien mieux! Elle s'étrangle. Qu'elle a bien plus d'honneur et de générosité! Elle accuse elle-même Hippolyte auprès de son père; dans une lettre qu'elle attache à sa main avant de se pendre, et par-là elle rend la justification d'Hippolyte impossible, et sa perte inévitable: elle s'ôte à elle-même la possibilité d'expier son crime par ses remords. *Elle sauve ainsi son honneur et celui de ses enfans; elle a le caractère assez énergique pour vouloir les moyens en voulant le but; elle n'a point ce repentir qui est la vertu des ames faibles.* Enfin, *dans Euripide le crime est beaucoup plus franc dans ses démarches*, et cela est beaucoup plus beau. Je fais grâce au lecteur d'une foule d'autres absurdités en mauvais style, que M. Schlegel a débitées sur les deux rôles de Phèdre comparés entre eux.

La politesse est une des choses qui révoltent le plus notre critique. Celle que Racine a mise dans les discours et les démarches de ses personnages, lui inspire les plus ingénieux sarcasmes. «Tout se passe en politesses, dit-il, entre » ces personnes royales (Phèdre et Hippolyte).» Ailleurs: «Hippolyte et sa belle-mère sont sur le pied de » l'étiquette, et se sont des visites de devoir.» Quant à lui, il ne se pique pas d'être plus poli que les héros d'Euripide. Il nous dit nettement que *le prodigieux succès de la Phèdre de Pradon, cette pièce ridiculement plate, a été trop long-tèms soutenu pour avoir été l'ouvrage d'une cabale, et que l'on ne saurait douter que ce qui a nui à Racine n'ait été d'avoir encore trop conservé de la simplicité et de la hardiesse antiques.* D'où il suit que si l'on avait fait dans le même tems une *Phèdre* plus ridiculement plate encore que celle de Pradon, elle eût infailliblement obtenu la préférence sur celle-ci. Voilà un aimable jugement sur le goût de nos pères, et, en vérité, leurs fils ne peuvent, sans renoncer à la succession, se dispenser d'en payer à M. Schlegel le principal et les intérêts.

On pense bien que le personnage d'Hippolyte n'a

pas trouvé grâce à ses yeux. Je passe par dessus le crime d'amour que tant de zélateurs de l'antiquité lui ont reproché avant M. Schlegel, pour m'arrêter seulement à quelques-unes des critiques qui sont particulières à ce terrible censeur. C'est à tort qu'Hippolyte, en abordant son père, s'appelle *le tremblant Hippolyte. Ces paroles sont de mauvais augure pour sa défense*, et d'ailleurs elles n'ont aucun sens, puisque dans ce moment il ne pense seulement pas au tort qu'il a envers son père en aimant Aricie. Je ne sais pas trop comment on peut être si sûr de ce à quoi un personnage pense ou ne pense pas. Je n'oserais pas affirmer que M. Schlegel lui-même ne pensait pas à ce qu'il disait, quand il a dit de si belles choses. Hippolyte, après s'être défendu devant son père du crime odieux qu'on lui avait imputé, ne devrait point lui avouer son amour pour Aricie et lui en demander pardon. Autrement *on peut soupçonner que c'est par ce motif, et non par respect filial, qu'il supporte patiemment toutes les injures dont il est accablé.* De même, quand Thésée le menace de le faire chasser honteusement, il agit d'une manière tout à fait *humiliante et désavantageuse, en partant sans répliquer un seul mot, comme s'il avait peur que cette menace ne fût exécutée.* Eh bien! voilà de ces choses, par exemple, auxquelles personne n'avait jamais songé. Que nous sommes heureux d'être éclairés par M. Schlegel! Jusqu'ici il nous semblait voir dans la conduite d'Hippolyte, la noble fermeté, la résignation douce et courageuse à la fois d'un innocent qui renonce à se justifier, parce qu'il ne peut le faire qu'aux dépens de l'honneur de son père. Nous n'y verrons plus dorénavant, que de l'artifice, de la bassesse et de la lâcheté. Si M. Schlegel veut bien faire sur toutes les tragédies de notre théâtre le même travail qu'il a fait sur la *pièce la plus estimée* de notre *poëte le plus parfait*, il nous rendra un bien grand service.

« Le caractère de Thésée, dit M. Schlegel, est celui » de tous que Racine a le plus maltraité. Il a fait du » premier législateur d'Athènes, un roi vagabond qui » court le monde sans que personne sache où il est : » on le soupçonne même, telle est sa réputation, d'être

» à la poursuite d'une intrigue amoureuse. » Je dirai sérieusement, à M. Schlegel, que ces expressions de *vagabond, courir le monde*, etc., enfin que ce ton de parodie sent prodigieusement la critique de feuilleton, la plus facile, la plus injuste, et partant la plus misérable de toutes. Qu'est-ce que ce rapprochement de *premier législateur d'Athènes*, et de *roi vagabond?* Il s'agit bien de *législateur* ici: Racine a représenté Thésée, comme le peint la fable, parcourant la Grèce pour la purger des brigands et des monstres qui l'infestaient. Vous appellerez cela, si vous le voulez, *vagabonder, courir le monde sans que personne sache où vous êtes* (ce qui est en vérité fort étonnant); vous croirez avoir caché une bonne raison sous une bonne plaisanterie, et vous n'aurez fait qu'une plate turlupinade. Quant aux amours de Thésée, qui sont aussi un des traits les plus marquans de ce personnage mythologique, ils ne peuvent le dégrader sérieusement qu'aux yeux d'un pédant rigoriste; du reste, ils servent à faire éclater le respect filial d'Hippolyte qui défend à Théramène d'en poursuivre l'histoire, et ils fournissent à Phèdre un sujet légitime de reproche contre son époux, ce qui rend un peu moins odieux le crime dont elle se rend coupable envers lui.

L'absence de Thésée, selon Racine, n'avait pas pour cause la *poursuite d'une intrigue amoureuse*, du moins cette intrigue n'était-elle pas pour son propre compte. Compagnon d'armes de Pirithoüs, il le servait *à regret* dans le dessein qu'il avait formé de ravir la femme du tyran de l'Epire; *mais le sort irrité les aveuglait tous deux;* ils échouèrent dans leur entreprise: Pirithoüs fut livré, par le tyran, à des chevaux qu'il nourrissait de chair humaine. Thésée, *surpris sans défense et sans armes*, fut enfermé dans des cavernes sombres d'où il ne s'échappa qu'après six mois. Ayant vaincu son perfide ennemi, il le fit servir lui-même de pâture à ses chevaux anthropophages. Telle est l'aventure dont Thésée fait le récit à son fils. « Dans ce récit, dit M. » Schlegel, il y a encore plus de niaiserie que de jac» tance. » Comment un *aventurier* ose-t-il *usurper le langage d'un champion de la justice?* Le roi d'Epire

a fort bien fait de faire dévorer Pirithoüs par ses chevaux, c'est trop de bonté à lui de ne pas leur avoir donné aussi Thésée à manger : mais ce Thésée qui dit qu'on l'a *surpris sans défense et sans armes*, « ne savait-il » pas que dans de pareilles entreprises il faut être sur » ses gardes? » Le bruit de la mort de Thésée, ce bruit répandu et bientôt démenti, qui fait passer Phèdre d'un espoir coupable à l'excès du désespoir, était regardé comme une des plus heureuses inventions du poëte : c'est qu'on n'avait pas *observé l'inconvénient qu'il entraîne*, comme dit M. Schlegel: « tout le monde était » fort aise de cette nouvelle, tout le monde est cons- » terné par son retour; il est le trouble-fête universel. » Voilà de la critique judicieuse, profonde, élégamment exprimée! tout cela est sans réplique, et il faut, bon gré, malgré, convenir avec M. Schlegel que, si on remarque dans Euripide un peu de *vacillation*, Racine *manque décidément de tendance générale, et navigue sans boussole sur la vaste mer des combinaisons tragiques possibles.*

M. Schlegel ne se doute peut-être pas d'une chose? c'est qu'il n'a pas compris un mot de la tragédie de Racine. Rien n'est pourtant plus vrai. Racine n'a point du tout voulu traiter le même sujet qu'Eripide. Le poëte grec qui était ennemi juré des femmes et qui a déshonoré plusieurs de ses pièces par d'indécentes déclamations contre elles, a fait un *Hippolyte*. Hippolyte est le titre et le héros de sa tragédie. Phèdre n'est qu'un instrument presque passif, dont Vénus se sert pour se venger de ce jeune prince qui a dédaigné son culte, ce qui était un grand grief aux yeux de Vénus, mais un très-grand mérite aux yeux d'Euripide : aussi est-ce Hippolyte seul qui dans sa pièce est l'objet de l'intérêt, de la pitié, des regrets ; il n'a de tort envers personne, tout le monde en a envers lui, et il meurt en accablant son père d'un pardon qui le rend supérieur à tout. Racine qui, à beaucoup près, n'avait pas la même antipathie qu'Euripide pour les femmes, et qui d'ailleurs avait affaire à un tout autre siècle, a voulu faire et a fait une *Phèdre*. Sa tragédie s'appelait *Phèdre et Hippolyte* : l'ordre de ces noms indiquait

déjà suffisamment celui des personnages; mais le personnage de Phèdre domine tellement, qu'il a fini par donner seul son nom à la pièce. Sa passion incestueuse n'est pas un moyen imaginé par Vénus pour punir Hippolyte; c'est l'effet d'une haine éternelle que cette déesse a jurée à toutes les filles du soleil, et dont toute la famille de Phèdre a déjà été victime. Le poëte qui connaissait à fond le cœur humain, a senti que l'affection criminelle produite par cette espèce de fatalité, ne serait qu'odieuse et révoltante, si Phèdre ne luttait contre elle de toutes ses forces, n'y était entraînée par un enchaînement funeste de circonstances inévitables, et ne s'en punissait elle-même par un aveu plus pénible que la mort qu'elle se donne. Delà ce bruit de la mort de Thésée, cette nécessité de s'adresser, pour l'intérêt de ses fils, à Hippolyte que jusqu'alors elle a évité et persécuté : delà tout l'odieux de l'accusation d'Hippolyte rejeté sur une misérable esclave qui, pour commettre ce crime, abuse d'un consentement à peine exprimé, et qui en est punie par l'exécration de celle même qu'elle a voulu servir. Delà enfin cet amour d'Hippolyte pour Aricie, qui d'abord rendant Phèdre doublement infortunée et furieuse, ne l'empêche cependant pas de se résoudre bientôt à faire éclater l'innocence d'Hippolyte en s'accusant elle-même. Voilà ce que n'a point senti un allemand qui sachant le grec et assez peu le français, connaissant peut-être fort bien l'antiquité et les livres, mais nullement l'esprit des siècles modernes et le cœur humain, n'a vu dans la *Phèdre* de Racine qu'une imitation de l'*Hippolyte* d'Euripide; qui ne se doutant pas que l'un avait tout à fait retourné le sujet traité par l'autre, et n'entendant rien par conséquent aux suppressions, aux changemens que le premier a faits, non plus qu'aux choses nouvelles qu'il a imaginées, a pris le parti beaucoup plus court, beaucoup plus simple de les regarder comme des preuves d'impuissance, de mauvais esprit et de mauvais goût. Je ne sais pas si les compatriotes de M. Schlegel adopteront sa manière de voir sur Racine; mais je ne connais guère en France que deux hommes sur l'approbation desquels il puisse compter, M. Mer-

cier, selon qui Racine est un froid bel esprit qui a tué la tragédie française; et M. Palmézeaux de Cubières, qui pour la ressusciter apparemment, a refait sa pièce de *Phèdre*. Je désire que M. Schlegel se tienne aussi content qu'honoré de ces deux suffrages. M. AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — L'Académie impériale de musique a donné mardi dernier, la première représentation de *la Vestale*. Cet opéra a obtenu le succès le plus brillant et le plus complet. Le sujet est très-attachant; l'action est simple, claire et bien conduite. L'intérêt croît de scène en scène, d'acte en acte, jusqu'au dénouement qui a mis le comble au plaisir des spectateurs. La versification est pure, facile, élégante et semée de traits de dialogue dramatiques. L'auteur est M. Jouy, déjà connu par plusieurs succès sur différens théâtres.

La musique est riche, harmonieuse, pathétique, parfaitement adaptée aux situations, et présente partout le caractère d'un grand talent. Elle est de M. Spontini, élève du fameux Cimarosa, et l'auteur du joli opéra de *Milton*. Celui-ci, d'une composition plus vaste, mettra le sceau à sa réputation, ainsi qu'à celle de M^me Branchu qui chante et joue supérieurement le beau rôle de la Vestale. Nous reviendrons sur cet ouvrage, l'un des plus marquans de la scène lyrique, et qui, de même que *le Triomphe de Trajan*, a le mérite d'être fort bien écrit et doit, comme cet opéra, contribuer à assurer pendant long-tems la prospérité de ce théâtre.

S. M. l'Impératrice a honoré cette représentation de sa présence. Les acclamations les plus vives, et des applaudissemens réitérés ont éclaté à sa vue, et lui ont témoigné les sentimens qu'elle inspire.

THÉATRE FRANÇAIS. — On a remis au théâtre la tragédie des *Vénitiens*, de M. Arnault, très-avantageusement connu par le succès mérité de *Marius à Minturnes*. La tragédie des Vénitiens a eu beaucoup de représentations dans sa nouveauté, et en était bien digne. Sa reprise nous donne l'occasion de revenir sur un ouvrage, l'un des plus marquans du théâtre moderne, et dont les vrais connaisseurs ont toujours apprécié les beautés supérieures.

Montcassin, jeune français, qui a obtenu du service à Venise, et qui a fait prospérer au dehors les armes de cette république, tandis qu'elle triomphait au dedans de la fameuse conjuration de Bedmar, est inscrit, par décret du grand conseil, sur le livre d'or. Ce conseil arrête aussi que tout noble vénitien qui sera convaincu d'avoir eu commerce avec un ministre étranger, sera puni de mort, et charge les trois inquisiteurs d'État, Lorédan, Contarini et Capello, de l'exécution de cette loi terrible. Montcassin applaudit à ce décret. Ce jeune homme aime en secret Blanche, fille de Contarini, et en est aimé. Capello, collègue de Contarini, mais que ce dernier déteste, parce que ce vénitien a hérité d'une fortune considérable dont la famille de Contarini prétend avoir été dépouillée, lui propose d'épouser Blanche dont il est amoureux, et de confondre ainsi leurs intérêts, et leurs prétentions. Au second acte, Contarini déclare à Blanche qu'il va l'unir avec le héros que le suffrage unanime de ses concitoyens semble avoir désigné pour une si noble alliance. Blanche, qui croit que c'est de Montcassin que parle son père, promet d'obéir, et s'étonne seulement que son futur époux ne soit pas présent à cet entretien. Contarini la quitte pour aller au conseil. Montcassin vient trouver Blanche qui lui révèle son bonheur prétendu ; mais au moment même où ces deux amans s'enivrent d'espérance, Capello, qui brûle de voir réaliser un hymen, l'objet de tous ses desirs, accourt pour demander l'aveu de Blanche. Son trouble, l'agitation de Montcassin, donnent quelques soupçons vagues à Capello que Blanche congédie, en lui disant que Contarini lui fera savoir sa réponse. Les deux amans restent confondus. Montcassin se croit trahi par Blanche : mais elle le désabuse de cette erreur, et tous les deux se flattent de fléchir Contarini. Au troisième acte, le père de Blanche lui apprend que c'est Capello qu'elle doit épouser, et que ce gendre futur veut hâter le moment où il doit recevoir sa foi. Blanche alors lui avoue son amour pour Montcassin, et le conjure de ne pas lui donner d'autre époux que celui qu'a choisi son cœur. Montcassin paraît, et Contarini ordonne à sa fille de se retirer. Il reproche à Montcassin d'avoir séduit Blanche, lui déclare qu'il n'obtiendra jamais sa main, exige qu'il lui jure de ne jamais entrer dans son palais que sa fille ne l'ait quitté pour aller habiter celui de son époux, et, sur son refus, lui ordonne de sortir. Montcassin s'en va furieux, et prêt à tout entreprendre. Capello vient demander à Conta-

rini la réponse de Blanche. Contarini l'assure qu'il sera son époux. Capello lui fait part, mais avec ménagement, du soupçon qu'il a que Montcassin est son rival, et pour écarter cet obstacle, Contarini décide que Blanche et Capello seront unis cette nuit même dans la chapelle du palais. Le quatrième acte se passe dans cette chapelle. L'autel est à droite; la porte d'entrée à gauche, et la porte du fond laisse entrevoir une salle dont les fenêtres donnent sur le palais de l'ambassadeur d'Espagne. Blanche montre à Constance, sa nourrice, et qui l'aime d'une tendresse de mère, un billet de Montcassin qui lui demande, à l'instant même, un entretien secret. Elle en conclut qu'il n'a pas pu fléchir Contarini. Elle prie Constance d'introduire son amant dans cette chapelle qui, jusqu'au jour, du moins, est un asyle où personne ne peut le découvrir. Constance lui objecte que si, par un hasard malheureux, Montcassin était surpris, il n'aurait d'autre issue que par le palais de Bedmar, et lui rappelle la loi terrible que le conseil a décrétée le matin: cependant elle se laisse vaincre par Blanche, et sort pour introduire Montcassin. Il entre, annonce à Blanche qu'il n'a pu rien obtenir de Contarini, et que la fuite est la seule ressource qui leur reste. Blanche, malgré son amour, refuse de suivre Montcassin, et ajoute qu'il est peut-être encore possible de fléchir son père. Mais Constance leur annonce que Contarini marche sur ses pas, et Montcassin n'a que le tems de se sauver par le palais de Bedmar. Contarini déclare à Blanche qu'il faut que sans délais elle unisse son sort à celui de Capello, et la menace de sa malédiction si elle n'obéit pas. Capello paraît avec le prêtre et les témoins. Au moment où Blanche éperdue est prête à s'engager par le *oui fatal*, elle s'évanouit, et Pisani, greffier du conseil, entre, et apprend à Contarini et à Capello, que Montcassin vient d'être saisi, lorsqu'il franchissait les murs du palais de Bedmar, que le tribunal est assemblé, et qu'on les attend pour prononcer la sentence. Ils sortent. Blanche, qui a repris ses sens, est instruite par Constance du malheur de son amant, et prend le parti d'aller tout révéler au tribunal qui doit juger Montcassin, et dont elle ignore que Contarini et Capello sont membres. Au cinquième acte, Pisani apprend à Montcassin (car il a été trompé à cet égard par les apparences) que Blanche a épousé Capello dans la nuit, et qu'il a été lui-même, par hasard, témoin de cette union. *C'en est fait*, dit Montcassin dans son morne désespoir, *mon arrêt est porté*. Pisani l'emmène dans une salle

voisine de celle du conseil. Contarini entre avec Capello, qui lui fait un reproche de lui avoir révélé l'amour dont Montcassin brûle pour Blanche, et le prie sur-tout de ne pas lui dire *si ce traître est aimé*, puisque la loi le force de prononcer sur son sort. Ce mouvement est noble, et il n'est pas inutile de dire qu'au premier acte, Capello, par une indulgence qui fait honneur à son caractère, avait voté contre la loi qui punit de mort toute relation avec un ministre étranger. Enfin les trois inquisiteurs, Contarini, Lorédan et Capello, siégent au tribunal. Donato, huissier du conseil, introduit Montcassin, qui, persuadé que Blanche est l'épouse de Capello, et malgré son désespoir ne voulant point la compromettre par un indiscret aveu, se déclare coupable d'avoir enfreint la loi, et cache le seul motif qui aurait pu faire excuser sa sortie du palais de Bedmar. Il se retire pour attendre son arrêt. Contarini et Lorédan veulent le condamner : mais Capello s'oppose à cet avis de tout son pouvoir, et il ne cède que parce que Contarini lui objecte que son indulgence n'est pas désintéressée, et qu'il n'hésite à condamner Montcassin que parce qu'il craint d'obéir *à la jalousie* plus *qu'à l'équité*. Enfin Capello demande à Pisani, qui rentre, si l'accusé a rompu le silence et s'il *ne se défend pas*. Pisani répond que Montcassin ne laisse échapper que ces mots : *la loi règle mon sort*. Alors Capello, après avoir encore hésité, signe, en tremblant, la sentence. Contarini, qui le suit des yeux, aussitôt que celui-ci a signé, dit bas à Pisani, *la loi l'ordonne, allez, que l'arrêt s'accomplisse*. Contarini et Lorédan, ne signent qu'après que Pisani est sorti.

On annonce qu'un témoin vient déposer sur *l'accusé, son crime, et ses complices*. Ce témoin est Blanche, qui entre voilée, et reste confondue, en voyant que son père et Capello sont inquisiteurs d'Etat. Alors elle révèle aux juges que le forfait que l'on impute à Montcassin n'est que le crime de l'amour, et qu'elle est sa complice. Malgré son éloquente réclamation, Lorédan et Contarini ne veulent pas révoquer la sentence : mais Capello s'oppose à son exécution. Au moment même le voile du fond se lève, et Blanche aperçoit Montcassin étranglé, et dont l'ordre secret de Contarini avait hâté le supplice. Elle se précipite et expire sur le corps de son amant.

Telle est l'analyse de cette tragédie. Il est difficile de ne pas y reconnaître un plan sage, une marche régulière, des caractères contrastans et bien prononcés, et un intérêt

qui, s'il n'est pas très-pressant dans les premiers actes, croît et devient très-vif dans les derniers. On y remarque plusieurs scènes frappantes, entr'autres, celle où Montcassin défend les droits de l'amour en présence d'un père irrité, et sur-tout celle où il subit son interrogatoire devant le tribunal des inquisiteurs d'État. Mais de belles scènes, de beaux actes même ne suffisent pas, en France, pour consacrer une pièce de théâtre, si le style ne l'embellit de sa magie. Il suffit de citer M. Arnault, pour prouver qu'il a ce mérite, si rare dans tous les tems, sur-tout aujourd'hui. Nous allons transcrire cette scène de l'interrogatoire dans laquelle la science du dialogue est jointe à l'élégance et à la vigueur de la versification.

LORÉDAN.

Votre nom?

MONTCASSIN.

Montcassin.

LORÉDAN.

Votre pays?

MONTCASSIN.

La France.

LORÉDAN.

Votre rang?

MONTCASSIN.

Aujourd'hui noble vénitien.

LORÉDAN.

Une loi, redoutable à tout patricien,
Avec les envoyés des puissances diverses
Sous peine de la vie, interdit tous commerces?
Vous la connaissiez!

MONTCASSIN.

Oui.

LORÉDAN.

Cependant cette nuit,
Au palais d'un ministre en secret introduit,
Vous l'avez transgressée?

MONTCASSIN.

Il est vrai.

CAPELLO.

Quelle excuse
Peut alléger ce crime?

MONTCASSIN.

Aucune.

CAPELLO.

Ou je m'abuse,
Ou vous n'agissiez pas sans un grand intérêt ?

MONTCASSIN.

Le crime est évident.

CAPELLO

La cause ?

MONTCASSIN.

Est mon secret.

CAPELLO.

Songez qu'un seul oubli, dans cette circonstance,
Peut en sévérité changer notre indulgence.

MONTCASSIN.

Je le sais.

CAPELLO (*lui montrant le procès-verbal*).

Aux aveux que cet écrit contient,
Que supprimez-vous donc? ou qu'ajoutez-vous?

MONTCASSIN.

Rien.

CAPELLO.

Songez qu'à ces aveux il vous faudra souscrire.

MONTCASSIN.

Je suis prêt.

Ce dialogue, comme on voit, est d'une beauté remarquable; il n'y a là nul ornement étranger; tout est précis et vrai: nous pourrions transcrire plusieurs tirades brillantes; mais il est assez reconnu que M. Arnault sait faire des vers. Un des actes de la tragédie des Vénitiens, qui, dans sa nouveauté, contribua le plus à son succès, est le dernier; et sans doute il est d'un très-grand effet et en produit toujours. On a droit de s'étonner que, dernièrement à cet acte terrible, une voix se soit fait entendre, et ait crié: *à Londres, à Londres.* Quoiqu'un journal ait répété cet anathème, qui cependant n'a été que le cri d'un seul homme, nous ne voyons point quel rapport il y a entre le théâtre de Londres et la tragédie des Vénitiens. Serait-ce la catastrophe sanglante qui la termine? notre théâtre en présente plus d'un exemple même chez nos grands maîtres; et certes, des per-

sonnages qui viennent mourir sur la scène, tout couverts de sang, et dans les convulsions de l'agonie, offrent bien un spectacle aussi horrible que le dernier acte de la pièce de M. Arnault. Veut-on réduire notre scène à une pusillanimité telle que l'on y redoute le moindre effet tragique, sous prétexte de barbarie? Les Grecs, aussi bons juges que nous, ont bien souffert que dans la tragédie d'Œdipe Roi, Sophocle ait fait paraître sur la scène Œdipe qui vient de se priver lui-même de la lumière, et dont les yeux sont encore sanglans. Cette rigueur, qu'on affecte pour l'intérêt de l'art, ne tiendrait-elle pas au systême de ne rien trouver bon, en fait d'ouvrages d'esprit, de ce qui a été composé dans les dernières années du dix-huitième siècle, et de confondre les époques avec les talens? Quoi qu'il en soit, la tragédie des Vénitiens sera toujours regardée comme une pièce excessivement distinguée, et son auteur comme un poëte dont s'honore la scène française. A. M.

N. B. L'article signé F., inséré dans l'avant-dernier Numéro, n'est point du Rédacteur qui se servait de cette initiale dans *la Revue*.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg, le* 12 *Novembre.* — S. M. l'Empereur de Russie, a envoyé l'ordre à Cronstad, Riga et autres ports, de mettre embargo sur tous les vaisseaux anglais, et sur toute propriété anglaise. Tous les magasins appartenans aux sujets de la Grande-Bretagne ont été déjà mis sous le scellé à Saint-Pétersbourg.

— Lord Gower a eu ses passeports : il n'est pas cependant encore parti pour cause de maladie. M. Alopeus, ministre de Russie en Angleterre, a reçu l'ordre de son rappel.

SAXE. — *Dresde, le* 20 *Novembre.* — M. Le baron de Gutschmidt, conseiller intime des finances, est parti pour aller organiser les pays de Corbus et de Peis, anciennes provinces de la Prusse, acquises par le traité de Tilsitt, et dont on a pris possession le 13 août dernier. Cette province sera incorporée dans la Basse-Lusace.

— S. M. vient de nommer une commission chargée de répartir, sur toutes les provinces de la Saxe, les taxes de la dernière guerre : leur montant vient d'être remboursé, par S. M., à M. Freig, banquier, qui en avait fait les avances.

HOLLANDE. — *Utrecht, le 30 Novembre.* — Le Ministre de l'intérieur a lu, dans une des séances du Corps législatif, un discours de S. M., dans lequel elle passe en revue les différentes améliorations faites dans l'administration et la police intérieure du royaume; les acquisitions et les échanges faits à l'extérieur, depuis la dernière session du Corps législatif. Il en résulte, que les administrations départementales ont été installées; que la discussion du *Code criminel* est tellement avancée, qu'elle est sur le point d'être terminée; que le *Code Napoléon* est presqu'en totalité arrangé pour les mœurs et les coutumes de la Hollande; qu'enfin par le traité de Tilsitt, la Hollande a acquis le pays de Jener, et que, par un traité conclu avec l'Empereur des français, le Roi de Hollande a échangé la ville de Flessingue pour le pays d'Oost-Frise.

ANGLETERRE. — *Londres, le 14 Novembre.* — S. M. Britannique, considérant que le Gouvernement français a déclaré les îles anglaises en état de blocus, et que par suite de cette mesure, tout commerce avec l'Angleterre et le Continent est prohibé, et toute marchandise anglaise regardée comme de bonne prise, a rendu trois décrets de l'avis de son conseil privé, dont voici la substance : le premier déclare que tout commerce, dont les articles proviennent du sol ou des manufactures des pays d'où les vaisseaux de S. M. sont exclus, sera regardé comme illégal; tout navire quelconque sortant de ces pays ou devant s'y rendre, seront capturés légitimement : par le second décret, l'importation en Angleterre, des denrées ou marchandises des pays neutres ou ennemis est permise, pourvu qu'elle soit faite par des vaisseaux appartenant à S. M., ou à ses alliés : enfin dans le troisième décret, S. M. ordonne que toute vente de navires ayant appartenu aux ennemis, faite à des puissances neutres, sera regardée comme illégale.

— Le général Whiteloke, commandant l'expédition de Buénos-Ayres, a été mis en arrestation aussitôt qu'il a eu débarqué à Portsmouth; il sera incessamment traduit devant une cour martiale.

— Le Danemarck n'ayant pas voulu recevoir les envoyés anglais, et s'étant prononcé pour la guerre, les ministres ont décidé que la flotte et les munitions danoises sont regardées comme de bonne prise.

— On a reçu la nouvelle qu'une escadre russe était entrée le 11 novembre, dans le Tage. On ignorait si c'était par suite d'arrangemens faits entre la France et la Russie.

— Il y a trois escadres en mer, dont la destination avait été jusqu'à présent inconnue. On croit aujourd'hui savoir que sir Samuel Hood se dirige sur l'île de Madère; que le but de l'amiral Keat est de prendre à bord de son vaisseau-amiral, la famille royale de Portugal, et que Sir Sidney Smith prend la route de la Sicile. — Sir Home Popham va prendre un commandement dans l'expédition nouvelle qui se prépare à Portsmouth.

Espagne. — *Madrid, le 26 Novembre.* — S. M. Catholique, pour récompenser les preuves extraordinaires du dévouement de la colonie de Buénos-Ayres, ainsi que les services qu'ont rendus San-Iago Liniers et plusieurs autres officiers, a déclaré que désormais la ville de Buénos-Ayres aura le titre d'*excellence*, et ses magistrats celui de *seigneurie*; que Liniers aurait la patente de maréchal-de-camp et les fonctions de vice-roi, et que tous les officiers obtiendraient un grade supérieur.

Portugal. — *Lisbonne, 30 Novembre.* — Le maréchal Junot est entré le 30 Novembre à Lisbonne, à la tête de l'armée française. Il a été très-bien accueilli par les habitans. Son Excellence a fait aussitôt une proclamation dans laquelle il annonce qu'il est venu pour protéger la nation Portugaise, l'affranchir de l'influence de l'Angleterre. — Le prince régent de Portugal, lorsqu'il a appris l'arrivée des troupes françaises à Abrantes, s'est décidé à se retirer au Brésil. Il s'est en conséquence embarqué le 29 Novembre, suivi des familles les plus considérables du Portugal, et emmenant avec lui ses trésors et huit vaisseaux de ligne.

Royaume d'Italie. — Sa M. l'Empereur et Roi, est partie de Venise le 7 de ce mois, au grand regret de tous les Vénitiens. Elle est arrivée le 8 à Trevise. S. M. devait partir le lendemain de bonne-heure pour aller coucher à Palma-Nuova.

ANNONCES.

Bienfaits de la Religion chrétienne, ou Histoire des effets de la religion sur le genre humain, chez les peuples anciens et modernes, barbares et civilisés; ouvrage traduit de l'anglais d'Edouard Ryan, vicaire de Doughmore, sur la deuxième édition publiée à Dublin en 1802, et suivi de l'Eloge historique de Marie-Gaëtane Agnesi, demoiselle célèbre par ses grands talens dans les mathématiques, par sa piété et sa bienfaisance. Deux vol. in-8° de 456—444 pages. Prix, 10 fr. 50 cent., et 13 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine, n° 6.

Œuvres complètes de Champfort, l'un des quarante de l'Académie française. *Seconde édition*, revue, corrigée, précédée d'une Notice sur sa vie, et augmentée de son discours sur *l'influence du génie des grands écrivains sur l'esprit de leur siècle, etc., etc.* Deux gros volumes in-8°. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Colnet, quai Voltaire, au coin de la rue du Bac; Fain, imprimeur, rue Sainte-Hyacinthe, n° 25; Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Manuel des Arbitres, ou Traité complet de l'Arbitrage, tant en matière de commerce qu'en matière civile; contenant les principes, les lois nouvelles, et toutes les formules qui concernent cette partie. Ouvrage utile à toutes les personnes attachées à l'ordre judiciaire; aux négocians, aux propriétaires et autres; par P. B. Boucher, auteur des *Institutions commerciales*, du *Parfait Econome de la ville et de la campagne*; de divers ouvrages sur le commerce et la marine; membre de plusieurs Sociétés savantes, et professeur de droit commercial et maritime à l'Académie de Législation. Avec cette épigraphe :

> « Que les premiers juges soient ceux que le demandeur et le » défendeur auront choisis, à qui le nom d'arbitre convient » mieux que celui de juge; que le plus sacré de tous les » tribunaux soit celui que les parties se seront créé elles-» mêmes, et qu'elles auront élu d'un commun consentement. »
>
> *Platon.*

Un fort volume in-8° de 650 pages (1807.) Prix, 7 fr., et 9 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Me Desaint.

La Henriade, poëme, avec les notes et variantes, suivi de l'essai sur la poësie épique, par Voltaire, et ornée de douze belles figures en taille-douce, imprimée sur beau papier fin. Prix, 3 fr. et 4 fr. franc de port.

Le même ouvrage, avec les notes corrigées, à l'usage des écoles et pensions, orné de 12 vignettes et d'un frontispice gravés en taille-douce. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Leprieur, libraire, rue des Noyers, n° 45.

DÉP. DE L
5. cen

(Nº CCCXXXVI.)

(Samedi 26 Décembre 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POESIE.

SATIRE

CONTRE LES GRANDS REPAS (1).

Vois-tu bien le péril, ô Muse, où tu m'engages ?
J'ai joué ; tu promets de retirer mes gages.
On veut de moi des vers, et des vers médisans,
Genre affreux, que j'ai fui passé mes jeunes ans ;
Mais Cloris me l'ordonne. O Muse ! viens me dire
A qui je lancerai les traits de ma satire.

Sur deux mauvais repas, Horace et Despréaux
Ont daigné tour à tour exercer leurs pinceaux.
Leurs tableaux sont charmans ; mais en louant leur stile,
On a blâmé le choix d'un sujet trop futile.
Pourquoi donc ? La matière a de grands protecteurs.
Quel écrit parmi nous a le plus de lecteurs ?
L'*Almanach des Gourmands* ; sa vogue est générale.
Le public, en ce point, prouve mieux sa morale
Qu'en se plaisant à voir des journaux virulens
Insulter au mérite et honnir les talens.
Le succès des gourmands est beaucoup plus dans l'ordre ;
Car il vaut mieux nourrir les gens que de les mordre,

(1) L'auteur avait donné un gage dans un jeu de société. Une Dame lui ordonna de faire une satire pour ravoir son gage touché. C'est ce qui a fait naître cette plaisanterie.

Et les moyens savans d'ordonner un repas
Ne déplaisent qu'à ceux qui ne digèrent pas.
Vive Messer Gaster! il est incontestable
Que l'homme tous les jours devant se mettre à table,
De ce qu'il aime à faire aime à s'entretenir:
L'ame du plus grand homme à son corps doit tenir.
Le vieil Homère, après ses batailles sanglantes,
Rôtit pour ses héros des pièces succulentes,
Et le sel qui pétille augmentant leur saveur
Devient du Dieu des mers la première faveur.
En lisant ces beaux vers l'eau vous vient à la bouche,
Le chantre grec en or change tout ce qu'il touche;
Mais si notre langage est moins harmonieux,
Consolons-nous, je crois que nos mets valent mieux.
Aussi nous avons vu notre étonnant Voltaire
Vanter d'un cuisinier le divin caractère.
Nous avons vu depuis son héros de Berlin,
Ce Salomon du Nord à gourmandise enclin,
Pour son maître-d'hôtel composer une Epître.
Montaigne a sur la gueule un sublime Chapitre;
Jean-Jacque était gourmand, il s'en est confessé;
Que dis-je? Nivernois, homme aimable et sensé,
De l'esprit de la table a dicté l'heureux code (2).

Puisque l'art de manger est si fort à la mode,
Muse, je veux combattre un des plus grands abus
Qui souillent dans Paris l'empire de Comus.

Dieu joufflu des festins, des bals et des orgies!
A qui, sur des autels parés de cent bougies,
Sont offerts tous les jours, entiers ou par morceaux,
Les habitans des airs, de la terre et des eaux;
Pour qui la Côte-d'Or, la Marne et la Gironde
Tirent de leurs cailloux les meilleurs vins du monde!
Comus, prête à mes vers ton brillant coloris!
J'annonce ton vrai culte aux gourmands de Paris.

Ce culte leur est cher, mais leur zèle les trompe,
Peut-être à tes grands jours mettent-ils trop de pompe,
Et tu voudrais, au lieu de ces solennités,
Des tributs moins coûteux, plus souvent répétés.
De nos Amphitrions quelle est donc la manie,
De ne pouvoir dîner qu'en grosse compagnie?

---

(2) Dans les Lettres de M. de Nivernois, sur l'usage de l'esprit, il y a un paragraphe curieux sur l'esprit de la table.

Pour le moindre banquet, il faut tous leurs trésors,
Et leurs thés du matin sont des repas de corps.
Celui qui vous invite à pareille cohue
Devrait traiter plutôt les passans dans la rue.
Dans le sallon étroit vous ne pouvez bouger;
Une halle, en revanche, est la salle à manger.
Dans ce grand réfectoire entassés côte à côte,
Cent hommes, qui pourront se croire à table d'hôte,
Doivent, à jour nommé, dîner chez Lucullus.
Parmi tant d'appelés, il est bien peu d'élus.
Une carte bannale à chacun d'eux s'adresse;
Le nom remplit le blanc qu'a ménagé la presse;
Ce nom presque toujours se trouve estropié:
On peut se croire ainsi lestement convié.
Chacun, sans trop vouloir presser le formulaire,
De son quartier, se rend au billet circulaire;
On ne se presse pas. Pour peu qu'on ait d'esprit,
On n'arrive qu'une heure après l'instant prescrit.
Il faut une heure encor pour rassembler la foule.
L'Amphitrion paraît, Une autre heure s'écoule.
Enfin, la cloche sonne et Monsieur est servi.
A table, sur ses pas, on s'empile à l'envi.
Le dîner à coup sûr est fait par un artiste;
Le service est pompeux; mais l'attente en est triste.
Pour avoir du potage il faut un porte-voix;
Avant de l'obtenir, on dînerait deux fois.
Ce n'est pas le moment de causer; au contraire
On mange pour manger; on boit pour se distraire:
Eh! que pourrait-on dire à cinquante assistans?
On a bientôt usé la pluie et le beau tems.
Les voisins ébahis de ne se pas connaître,
Ne pouvant se parler, de loin lorgnent le maître.
Qui les lorgne à son tour et cherche dans leurs traits
Leur nom, qui ne lui vient que le moment d'après.
De la table, les bouts sont à perte de vue;
Vous ne distinguez pas celui qui vous salue.
Dans ce chaos bruyant vous n'êtes point admis,
Confiant abandon des intimes amis,
Joyeux contes, chansons, sornettes amusantes!
Les heures du festin sont longues et pesantes;
Tout est pour l'estomac; mais l'esprit reste à sec.
Le gibier, les pâtés, les glaces, le vin grec,
Autour d'un long plateau froidement se succèdent;
Quelques propos plus froids au dessert vous excèdent.

Que faire? il faut manger sans interruption,
Au risque d'attraper une indigestion.
Quelquefois, on commande une gaîté factice;
On porte des santés, comme on fait l'exercice.
Enfin, le café pris, chacun, sans dire adieu,
S'éclipse en tapinois comme d'un mauvais lieu.

Horace, comme moi, s'il avait vu la chose,
La peindrait beaucoup mieux que je ne puis, ou n'ose.
Quoiqu'un pareil repas soit un mauvais régal,
De qui me l'a donné je ne dis point de mal;
Je hais l'ingratitude et ce qui lui ressemble;
Mais parmi tant de gens que ce banquet rassemble,
D'un autre sentiment combien sont dominés,
Et de l'Amphitrion se moquent à son nez!
Oh! si comme Picard, je savais sur la scène
Divertir à ses frais la bonne espèce humaine,
De la petite ville oubliant les portraits,
Je voudrais de Paris dessiner les grands traits.
De ces festins confus l'image bien frappée
M'offrirait quelque scène à Molière échappée,
Et je ferais peut-être abolir par mes vers
Les ennuyeux dîners de cinquante couverts.

« Eh! quoi, vous flattez-vous de réformer le monde,
Me dit, à ce propos, un de ceux que je fronde?
Des projets de réforme on est bien revenu.
Des tables autrefois on fixait le menu.
Nos rois, mal conseillés par l'esprit de ménage,
A chacun, malgré soi, prescrivait d'être sage.
Nul ne pouvait risquer son patrimoine au jeu,
Ni fondre sa fortune en un seul pot-au-feu.
Nous sommes, en ce point, plus sensés que nos pères,
Et n'avons, grâce au ciel, plus de lois somptuaires;
On peut se ruiner, comme on veut: c'est bien fait.
De cette liberté chacun est satisfait;
Il faut du luxe enfin, c'est l'ame du commerce.
On jouit, l'or circule, et le talent s'exerce.
Blâmez-vous l'appareil qu'on est forcé d'avoir?
Un ennui d'étiquette est souvent un devoir.
Qui veut représenter, à bâiller doit s'attendre;
Mais à changer l'usage on ne saurait prétendre.
Ma table est par état ouverte à tout venant;
On le sait, je ne puis reculer maintenant,
Et d'après vos avis renversant ma marmite,

Dans mon hôtel désert vivre comme un hermite.
Vouliez-vous à ce but m'amener par degrés ? »

Non, non. Je ne suis pas pour les partis outrés ;
Je ne veux point de vous faire un anachorète :
Mais si vous m'écoutiez, votre table discrète
Assortirait d'amis un choix plus limité.
L'on ne s'amuse bien qu'en petit comité.

Il est un charme heureux dont l'aimable avantage
De la fleur de l'esprit fait jouir à tout âge ;
La conversation est ce charme divin,
L'agrément de la vie et l'âme d'un festin.
Dans cet enchantement qui fait couler les heures,
Les vins sont plus exquis, les sauces sont meilleures.
Au dîner de Scarron quelque plat manquait-il ?
Sa femme y suppléait par son esprit subtil.
D'une histoire de plus, les images naïves
Au défaut d'une entrée égayaient les convives.
Entre tous les plaisirs, le plaisir de causer
Est un fonds que jamais on ne peut épuiser ;
C'est le triomphe heureux de la gaîté française ;
A table, elle s'épanche et s'explique à son aise ;
Mais un peu de mystère embellit ses appas ;
La foule et le grand jour ne lui conviennent pas.
Des antiques gourmands consultez les archives !
Sardanapale admit tout au plus cinq convives.
La table eut chez les Grecs un rite et des censeurs ;
On n'y passait jamais le nombre des neuf Sœurs.
Aux neuf Muses, d'accord, ajoutez les trois Grâces,
Mais n'allez pas plus loin ; prévenez les disgrâces
Que la confusion toujours traîne après soi.
L'Amphitrion chez lui pour un moment est Roi ;
Sa table est un Etat qu'il doit mener sans faste.
Il gouverne avec peine un Empire trop vaste ;
Dans un espace moindre, il règne par l'amour :
On fait mieux les honneurs d'une petite cour.
Cependant, de nos jours, un Prince respectable
Fait adorer l'accueil qu'on reçoit à sa table ;
Son génie et son rang l'un pour l'autre sont faits ;
Ses convives nombreux s'en vont tous satisfaits ;
Mais qui peut approcher de ce brillant modèle ?
L'espoir de l'imiter est un guide infidèle ;
Et sans trancher du prince, un bourgeois, dans son coin,
A traiter quelqu'ami doit mettre tout son soin.

Quand chacun se connaît, se convient, s'apprécie,
A l'appétit pour lors l'enjouement s'associe;
On peut boire à sa soif, parler à cœur ouvert,
Jaser à l'entremets et chanter au dessert.
De la société la chaîne est resserrée;
L'agrément du dîner prolonge la soirée;
On se quitte à regret en se serrant la main;
Ce beau jour est suivi d'un pareil lendemain.
On peut recommencer ainsi toute l'année,
Avec une fortune heureusement bornée.
Dans vos dîners en masse on bâille à plus grands frais.
Vous voyez! le plaisir exige moins d'apprêts.

« Le plaisir! voilà donc ce que veut votre Muse!
Mais je ne donne point dans l'erreur qui l'abuse.
La révolution dont nous fûmes frappés,
Commença justement par les petits soupers.
Dans ce plan ridicule où votre poësie
Confond mon opulence avec la bourgeoisie,
Vous m'offrez un bonheur que je trouve assez plat.
J'aime à briller; je veux du bruit et de l'éclat.
Pourquoi donc voulez-vous, malheureux moraliste,
De mes dîners fameux rogner ainsi la liste?
On les goûte à la ville; on les cite à la cour.
J'ai force amis: eh bien! je les traite en un jour.
Les autres jours, ailleurs, on me rend la pareille;
Dans nos cercles brillans tout se passe à merveille.
Recevoir tout Paris est un excellent ton:
Qui tient un grand état, rit du qu'en dira-t-on:
Vos vers n'y feront rien. Cependant, pour vous plaire,
J'en prendrai chez Didot un superbe exemplaire;
L'ouvrage aura son prix. Je lui garde un accueil
Qui ne doit pas pourtant trop enfler votre orgueil.
Je veux, un beau matin, voir vos rimes follettes
Au fourneau de Cadet griller mes côtelettes;
Du reste à la cuisine on tirera parti
Pour entourer du moins le manche d'un rôti:
Telle est des vers méchans la juste destinée. »

O Muse! à quel bûcher te voilà condamnée?
J'avais su le prévoir. Il faut laisser aller
Le monde comme il va, sans vouloir s'en mêler,
C'est à fâcher les gens que la satire est bonne,
Et le meilleur sermon ne convertit personne.
Mais Cloris l'ordonnait; et c'est à grand marché

Obtenir le rachat de mon gage touché.
Ma résignation devrait bien, quand j'y pense,
M'obtenir de Cloris une autre récompense!
Elle hait comme moi les dîners trop nombreux;
Qu'elle m'admette aux siens! je serai trop heureux.
Quelques amis des arts et de la bonne chère
Chez elle de Comus trouvent le sanctuaire:
Allons, j'aime toujours la musique et les vers,
Et je suis digne encor de ses charmans concerts.
Portons-y des couplets; mais pour les faire entendre,
Empruntons de Cloris la voix flexible et tendre.
Nous pourrons couronner de fleurs et de lauriers
L'image du Héros qui conduit nos guerriers.
Français! nous lui devons nos loisirs et nos fêtes:
Il règne sur nos cœurs, il a sauvé nos têtes,
Et dans ce calme heureux qu'il nous donne aujourd'hui,
Nos hymnes, nos santés, tout doit être pour Lui.

M. François (de Neufchateau).

ENIGME.

Soit italien, soit français,
Je ne suis connu qu'au théâtre:
D'un petit adjectif admirez les effets!
Quand j'en suis précédé, l'or, le marbre et l'albâtre
Portent, avec orgueil, et mon nom et mes traits;
L'Europe m'applaudit, la France m'idolâtre;
Le monde me devra la paix.

LOGOGRIPHE.

Je brille, mais toujours d'un éclat emprunté;
Je rougis quelquefois, mais c'est un phénomène;
Pourvu de quatre pieds, lorsque l'un m'est ôté,
J'en conserve encor deux, qu'on trouve dans Hélène;
Lorsque marcher sur trois devient parfois mon sort,
Je fais fortune et je suis fort.

CHARADE (*attribuée à Voltaire*).

De mes trois parts la première
Enferme l'immensité ;
La seconde la lumière
Et mon tout l'éternité.

---

*Mots de l'*Énigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *la Barbe*.

Celui du Logogriphe est *Friche*, dans lequel on trouve *riche*, *fiche*, *cire*, *ire*.

Celui de la Charade est *Gentil-homme*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

CLARA,

OU LES MARIAGES DE CONVENANCE.

Nouvelle imitée de l'espagnol.

« Soyez assurée, Segnora, que vous n'aurez point désor» mais d'amis plus zélés que moi, » disait Don Juan de Talavira à la jeune Clara, en sortant de l'église où il venait de l'épouser. — « Toute ma confiance vous appartiendra, » répondit la belle Clara ; ne doutez pas de la déférence » avec laquelle je recevrai vos avis paternels. »

Don Juan fronça le sourcil. Il lui vint à l'idée que, toute ingénue que paraissait Clara, elle avait bien pu chercher à lui rappeler que la distance de 17 ans à 53 établissait entre deux époux des rapports presque *paternels*. — « Je puis » me rendre caution des sentimens de ma fille, dit Dona » Anna, qui avait vu l'effet de sa trop naïve réponse ; c'est » avec une parfaite assurance qu'elle vient de former des » nœuds indissolubles. » — « Indissolubles ? reprit Don Juan » avec un froid affecté. Eh ! Segnora, qu'y a-t-il d'indisso» luble sur la terre ? » — « Deux cœurs liés par une estime » mutuelle, » répondit vivement Clara. Au mot *estime*, Don Juan fronça encore le sourcil.

Que pouvait-il, cependant, attendre de plus d'une jeune personne qui le voyait pour la quatrième fois ? Depuis trois semaines seulement Clara était revenue des Asturies, où elle avait passé son enfance chez une vieille tante dont elle était l'unique héritière. Dès son retour à Madrid, sa mère lui avait signifié sa résolution irrévocable relativement à son mariage ; et avant d'avoir pu réfléchir, Clara s'était trouvée au pied des autels avec l'homme qu'il lui était ordonné d'aimer.

Le lendemain d'une noce splendide, où tout avait été réuni hors la joie, les deux époux se mirent en route pour le château d'Osmas. Il était situé dans la Sierra-Morena, au fond d'un étroit vallon. En passant sur un reste de pont-levis qui en défendait l'entrée, Don Juan fit admirer à sa jeune femme la profondeur des fossés et la hauteur des tourelles, nobles signes de l'antiquité du berceau des Talavira. — « Voici, chère Clara, lui dit-il, la paisible demeure de » mes ancêtres. Si d'abord elle te paraît un peu sauvage, » je ne doute pas que tu ne finisses par t'y plaire. » C'était la première fois que le grave Don Juan tutoyait sa compagne. « Le *tu*, dit le grand Lopez de Véga, n'est qu'un » vain son quand la bouche seule le prononce : c'est un mot » magique lorsqu'il sort du cœur. » Clara, très-embarrassée de ce nouveau langage, aurait bien voulu pouvoir se mettre aussitôt à l'unisson ; mais elle prononça presque malgré elle cette belle phrase : « Daignez être persuadé, Seigneur Don » Juan, que je ne me permettrai jamais de m'ennuyer dans » cette solitude, puisque vous y trouvez des charmes. »

Don Juan se dit que la petite n'était pas sans esprit ; et pour lui faire sentir combien il goûtait sa réponse, il se hâta d'ajouter : « Ne va point t'imaginer pourtant, ma chère » amie, que mon projet soit de t'enterrer dans cet antique » manoir ; tu iras passer les hivers à Séville, et même à » Madrid. » — « Croyez, Don Juan, que je serai bien par- » tout où je pourrai contribuer à votre bonheur. »

Toutes les paroles de Clara respiraient le même désir de plaire au mari qu'elle regardait, avec un certain effroi, comme son souverain maître. Don Juan, à son tour, se piqua de générosité, et le lendemain matin il conduisit sa Clara dans toutes les pièces de l'appartement qu'il avait fait préparer pour elle. L'élégance et le bon goût avaient présidé à leur ameublement. Clara ne put s'empêcher d'être sensible à cette galanterie, et sa joie naïve redoubla lorsque, des fenêtres de cet appartement, elle découvrit un très-beau

parc, et au-delà des sites singulièrement pittoresques. Don Juan saisit le moment où elle le remerciait avec la grâce qu'elle mettait à tout, pour lui adresser le petit discours suivant :

« Tel tu m'as vu depuis deux jours, ma chère Clara, tel » tu me trouveras tout le reste de ma vie. Des complai- » sances réciproques, mais sur-tout la plus grande liberté ! » Jamais il ne me viendra dans la tête de contrarier un » de tes goûts : il m'est donc permis d'attendre la même » indulgence pour les miens. Toute enfant que tu es encore, » tu sens fort bien que par goûts, je n'entends que des vo- » lontés raisonnables, décentes, compatibles enfin avec ce » qu'une femme honnête, dans toute la force du mot, se » doit à elle-même. Et puis, je n'aime pas les caprices, je » te l'avoue franchement, je les abhorre, et si jamais...... (Don Juan ne s'apercevait pas que le feu lui était déjà monté au visage, et que le ton de sa voix s'était prodigieusement élevé) ; mais, ajouta-t-il en souriant tout-à-coup » avec effort, toute autre explication serait superflue ; nous » nous entendons, nous nous convenons, tout ira bien. » — Il embrassa Clara, et s'éloigna avant qu'elle eût le tems de lui répondre une parole.

Il n'y avait pas encore un mois que le château d'Osmas était habité par les nouveaux époux, lorsque Don Juan annonça à Clara que des affaires urgentes l'appelaient à Séville. « Quoi ! déjà me quitter ? lui dit-elle ingénument. » — Ah ! vous savez nos conditions, répondit Don Juan, » liberté entière. » Et il partit.

« Comment ! pensa Clara dès qu'elle fut seule, voudrait-il » déjà me mettre à l'épreuve ? » Elle avait lu de vieux romans de chevalerie, où des maris jaloux feignent de s'éloigner de leurs femmes pour tenter leur fidélité. « Au reste, » se dit-elle, qu'il soit absent ou présent, ma conduite sera » toujours la même : qu'ai-je à craindre ? » L'étude, la musique, et des visites chez les pauvres habitans du hameau remplissaient tous ses momens.

Don Juan ne tarda pas à revenir au château ; il avoua galamment à Clara qu'il avait reçu de vifs reproches de n'avoir pas su se parer, dans son voyage, de la précieuse acquisition qu'il venait de faire. « J'ai promis de réparer » ma faute, ajouta-t-il, et dès la fin de la saison, tu feras, » ma chère amie, l'admiration de tout Séville. »

Clara n'avait pas vu le monde ; elle désirait le connaître ; elle s'y présenta avec timidité, et fut toute surprise de ne

point s'y plaire. Elle sut mauvais gré à son mari de l'affectation qu'il mettait à la livrer à elle-même. Deux choses sur-tout surpassaient son intelligence : c'était de concevoir comment des hommes, qui ne l'avaient jamais vue, pouvaient lui faire des protestations d'un attachement éternel; et comment des femmes, qu'elle n'avait jamais offensées, pouvaient la déchirer avec tant de méchanceté. Son étonnement redoubla lorsqu'ayant voulu le communiquer à Don Juan, il lui répondit froidement que cela était tout simple.

Clara commençait à réfléchir sur tout ce qui l'environnait, quand le hasard la servit mieux que n'auraient pu faire toutes ses conjectures. Elle se trouvait dans un cercle nombreux : une femme d'un certain âge, placée près d'elle, racontait à sa voisine un trait infâme, qui comblait le déshonneur d'un homme, que Don Juan avouait pourtant pour son ami intime. Clara ne put cacher son émotion; la dame au récit s'en aperçut, et l'apostropha brusquement de cette question : « Mais, Dona Clara, vous devez connaître par- » faitement l'être dont je parle? » — Clara rougit : « Oui, » dit-elle, c'est un.... (elle faillit dire un ami), c'est une » connaissance de mon mari. — Oh ! oui, ils se connaissent, » reprit la dame avec un sourire plein de malice, pendant que la pauvre Clara baissait les yeux.

Deux ou trois scènes de cette nature la firent vivement soupirer après l'instant, où il lui serait permis de regagner le séjour de ses paisibles montagnes. Le printems vint dissiper sa mélancolie, et elle sentit qu'elle n'avait jamais plus aimé Don Juan que le jour où il la ramena au château d'Osmas.

La vie que mena Clara, dans les six premiers mois de son mariage, fut la même pendant les trois ans qui suivirent. Au bout de ce terme, elle devint mère. Un monde nouveau s'ouvrit devant elle, monde presqu'idéal où elle ne voyait que son enfant et son mari; car elle ne pouvait dans son cœur les séparer l'un de l'autre. Le père du petit Alonzo n'était plus pour elle le froid, l'indifférent Don Juan; elle se plaisait à contempler en lui le protecteur naturel de la faible créature qui lui devait le jour, à le parer de toutes les qualités qu'elle regardait comme inséparables du titre honorable de père de famille. Effet admirable d'un amour vertueux dans une ame simple ! Don Juan n'avait subi aucun des heureux changemens dont sa douce compagne rendait grâces au ciel pour lui. Il se borna à remercier Clara de lui avoir donné un héritier, du ton dont il l'eût

remercié du cadeau d'un bijou. A peine était-elle relevée de couches, qu'il prétexta des affaires importantes qui exigeaient un prompt retour à Séville.

Il venait de recevoir l'avis que le théâtre allait s'y rouvrir. La belle Teresilla, célèbre danseuse, devait en faire l'ornement. Don Juan l'avait connue à Madrid, où il avait même cherché à la disputer à des princes; il se flatta de plaire et de régner sans rivaux à Séville. Effectivement, il n'y eut pas, au bout de huit jours, une maison dans laquelle on ignorât que Don Juan de Talavira avait mis toute sa fortune aux pieds de la belle danseuse.

Clara, restée seule dans la Sierra Morena, eût désiré pouvoir y prolonger son séjour, mais elle craignit que son mari ne l'accusât d'indifférence; et elle se hâta d'aller le rejoindre. L'accueil glacial qu'elle en reçut, son front soucieux, l'affligèrent d'abord; mais elle se rassura bientôt en songeant que c'était, sans doute, l'effet des *affaires importantes* qu'il était venu traiter.

Quelques jours après son arrivée, Clara voulut voir un ballet nouveau qui faisait grand bruit. Don Juan la conduisit dans sa loge, où il la laissa bientôt seule. Teresilla parut au milieu des plus vifs applaudissemens, et dans ce moment Clara crut avoir entendu prononcer son nom dans la loge voisine. Un instant après, s'étant penchée pour découvrir le fond de la scène, elle s'aperçut que tous les regards étaient fixés sur elle. Tous ses soupçons se bornèrent à penser qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans sa toilette. Enfin Teresilla, ayant achevé le Fandango, s'élance dans la coulisse; et aussitôt Clara voit Don Juan qui, d'un air de triomphe, vient au-devant de la belle danseuse, lui prend la main et l'emmène. Clara comprit parfaitement, alors, ce que signifiaient tous les chuchotemens, tous les regards dont elle avait été l'objet.

Elle ne revit son mari que le lendemain matin à déjeuner. Pour soulager son cœur du poids qui l'oppressait, elle fit un effort sur elle-même, et se mit à faire, avec toute la gaîté possible, le récit de tout ce qu'elle avait vu la veille. Don Juan l'écouta sans l'interrompre, puis il lui dit gravement: « Dona Clara, je vous exhorte à vous rappeler nos » conventions: liberté, liberté sans bornes! » Et il s'éloigna.

Clara, consternée du mauvais succès de sa tentative pour amener une explication si nécessaire à son repos, ne parut plus qu'avec contrainte dans les cercles où le rang de Don Juan exigeait qu'elle se montrât. Tous les hommes, et par-

ticulièrement les amis de son mari, instruits de sa position et de ses chagrins, s'empressèrent de lui offrir, les uns ce qu'ils appelaient des consolations, les autres ce qu'ils faisaient valoir comme un moyen de vengeance très-légitime. Ces hommages, loin de flatter son amour-propre, augmentèrent sa tristesse. Elle prit le monde en aversion; elle résolut de ne plus vivre que pour son petit Alonzo, et d'aller s'ensevelir avec lui dans les montagnes.

En conséquence, elle demanda la permission à Don Juan de retourner au château d'Osmas; elle allégua la santé de l'enfant. — « Vous n'avez pas besoin de prétexte, répondit » l'époux avec son laconisme et sa sentence ordinaires : » liberté, liberté entière ! — Je puis donc partir demain? » — Ce soir, si vous le voulez. »

Le jour suivant, le soleil à peine levé, Clara se présente à l'appartement de Don Juan pour lui faire ses adieux. Un valet-de-chambre officieux lui dit confidemment que son maître était allé préparer une fête qu'il donnait à Teresilla, et qui devait commencer par une promenade sur le Guadalquivir. Clara réprimanda le valet, avec dignité, de ce zèle indiscret, et feignit même de savoir quel motif avait pu forcer Don Juan à sortir de si bonne heure. Avant de monter en voiture, elle traça ces mots qu'elle laissa à un domestique fidèle :

« Je pars, Don Juan, désespérée de n'avoir pu mettre » votre fils dans vos bras avant notre départ. Je ne vous » parle pas de moi : de quoi aurais-je à me plaindre si vous » ne retirez pas votre tendresse à l'enfant que vous m'avez » confié? Oui, aimez-le; regardez-le toujours avec des yeux » de père, afin que le pauvre petit puisse me comprendre, » lorsque je chercherai à développer dans son jeune cœur » les sentimens d'amour et de respect qu'il doit à l'auteur » de ses jours. »

Quelques semaines après, Don Juan quitta Séville : la belle Teresilla en était partie la veille. Clara revit son époux avec un sentiment confus de joie et de crainte; il fut tout aussi froid envers elle; mais elle lui pardonna bientôt en le voyant prodiguer ses caresses au petit Alonzo.

C'était au commencement de mai : Clara passait la plus grande partie de ses journées dans le parc. Quelle joie pour elle de voir son enfant essayer, sous ses yeux, ses forces naissantes !

Un jour Alonzo courait après une balle que sa mère s'amusait à lui jeter; il fait un faux pas, tombe, Clara vole

à son secours; mais avant qu'elle fût arrivée à lui, s'élance hors du taillis un jeune chasseur qui relève l'enfant, et le lui rapporte tout en le caressant. « Pardonnez, Segnora, » dit-il, la manière un peu brusque dont j'use de la per- » mission qu'a bien voulu me donner Don Juan de Tala- » vira, de me présenter devant vous. » Encore émue de la chûte de son fils, et non moins de l'apparition imprévue d'un homme, Clara se rappela confusément que son mari lui avait annoncé la visite d'un de ses voisins de terre. Son embarras redoubla lorsqu'elle remarqua que l'inconnu était jeune, bien fait, et de la plus noble figure.

Don Fernand d'Olavidès s'apercevant du trouble de Clara, et l'attribuant à la frayeur que lui causait sa présence, se hâta de lui apprendre qu'il était fils d'un ancien ami de Don Juan; qu'il avait commencé, ce matin même, une partie de chasse avec lui, et qu'il s'était égaré en traversant la forêt. Il achevait à peine ces mots, que Don Juan survint. « Ah! ah, rusé chasseur, s'écria-t-il, je comprends » actuellement comment nous nous sommes perdus! Vous » m'avez laissé chasser le lièvre à outrance, pour vous » mettre à la poursuite d'un gibier de bien meilleur choix. »

Don Fernand, naturellement délicat, fut choqué de cette grosse plaisanterie que Don Juan prit pour un bon mot: Clara en rougit, plus encore pour son mari que pour elle. On reprit le chemin du château: Don Juan saisit le moment de dire tout bas à sa femme que l'ami qu'il lui présentait était un excellent parti, qu'il destinait à sa sœur Dona Isabelle. Cette pauvre sœur, en attendant, presque délaissée par son frère, vivait tristement dans un couvent de Séville.

Le dîner ne fut nullement gai, malgré toutes les peines que se donna le mari pour paraître aimable, et même malgré toute l'amabilité naturelle de la maîtresse de la maison. La contrainte, la gêne perçaient en dépit de tous leurs efforts; et Don Fernand, doué à la vérité d'une sagacité rare, s'en retourna chez lui connaissant les habitans du château d'Osmas, comme s'il eût vécu avec eux depuis des années. « Cette femme a tout pour elle, se disait-il, tout, » et elle n'est pas heureuse! »

Dès le lendemain, Don Fernand envoya dans tout le canton des billets d'invitation à un dîner et à un bal, au château d'Olavidès. Etait-ce une fête qu'il voulait donner à Clara? C'est ce dont il n'aurait pu se rendre compte à lui-même. Don Juan avait gagné une courbature à la chasse;

il chargea sa femme de répondre à Don Fernand q[u'elle]
irait seule chez lui. Clara s'en défendit ; elle allégua
son devoir était, avant tout, de soigner son mari. Com[me]
de politesse ; enfin, pour conclusion, la maxime éternelle :
« Point de gêne ! liberté illimitée ! » Clara n'en fut pas
moins empressée à mander à Don Fernand qu'il lui serait
impossible de prendre part à la fete, et la fête fut aussitôt
contre-mandée.

La santé de Don Juan se rétablit promptement, et, sur le champ, de nouvelles invitations sont envoyées à la ronde. Après une journée où, pour la première fois depuis longtems, Clara osa se livrer à sa gaîté naturelle, il fallut reprendre le chemin d'Osmas.

« Clara, je ne suis point content de vous, dit Don Juan, » dès qu'il fut seul avec elle dans la voiture. — Parlez, » Don Juan, en quoi vous ai-je pu déplaire ? — Vous voyez » que le jeune Olavidès m'intéresse, et vous avez été envers » lui d'un froid, d'une contrainte !.... — Comment ! un » homme que je vois pour la seconde fois ! — Eh ! mais, » ne connaissez-vous pas mes projets ? ne vous ai-je pas dit » que Don Fernand allait être mon beau-frère ? — Vous en » parlez comme si vous aviez déjà sa parole. » — Don Juan se mordit les lèvres, et ne parla plus.

Don Fernand, de son côté, se mit à réfléchir dès que Clara fut partie. On dansait, on courait autour de lui : son château lui semblait désert, il se voyait seul. « Quelle est » donc cette femme, se disait-il, que j'ai vue à peine pen» dant quelques heures, et qui déjà est devenue néces» saire à mon existence ? Quoi ! une rencontre fortuite » aurait décidé de ma destinée ! Que de maux j'entrevois ! » Eh bien ! fuyons, tandis qu'il en est tems encore ! » Don Fernand s'endormit enfin avec la ferme résolution de partir pour la France, avant la fin de la semaine.

A son réveil, on lui remet une lettre de Don Juan, qui, jaloux de réparer promptement ce qu'il appelait les torts de Clara, invitait son jeune ami à venir le rejoindre avec son fusil au pavillon de la forêt, pour achever ensuite la journée au château d'Osmas. Don Fernand pensa d'abord qu'il serait héroïque de refuser, puis, après, que ce serait une impolitesse que ne méritait pas Don Juan. Finalement il accepta. Clara, pour ne pas déplaire à son mari, s'efforça d'être encore plus prévenante, plus enjouée qu'elle ne l'avait été à la fête d'Olavidès. En un mot, le résultat de cette soirée fut que le malheureux jeune homme s'en

retourna la tête perdue, et ne songeant pas plus au voyage de France, qu'à s'aller noyer dans le Guadalquivir.

Depuis ce moment, admis dans l'intimité des habitans du château d'Osmas, Don Fernand leur était devenu aussi nécessaire, que sa demeure solitaire lui était devenue insupportable. Tous trois semblaient ne plus former qu'une seule famille : Don Juan, bannissant bientôt la gène, reprit toute la froideur et même toute la dureté de ses manières envers sa femme; Clara, toujours aussi décente, aussi réservée, n'eût point permis une plainte à sa bouche; mais pouvait-elle empêcher ses regards de parler quelquefois bien éloquemment? Don Fernand les entendit, et la compassion acheva l'ouvrage des charmes de Clara.

Ce fut à cette époque, que Don Juan proposa tout-à-coup un voyage aux eaux d'Alhama. Don Fernand accepta avec empressement l'invitation de son ami, comme un moyen de trouver la distraction dont il avait besoin. Clara ne vit dans ce voyage qu'un caprice de son mari. La cause ne lui en fut connue que le lendemain de son arrivée : une annonce de spectacle se trouva sur la table de déjeûner, et le premier nom qui frappa ses regards fut celui de la belle Teresilla. Elle pâlit involontairement; Don Juan était d'une gaieté qui ne lui était point commune, et sortit précipitamment, en annonçant qu'on ne le reverrait qu'à l'heure du dîner.

Don Fernand offre à Clara de la conduire à la fontaine, qui était séparée de la ville par un petit bois. Ils n'y avaient pas fait deux cents pas, qu'ils aperçoivent une calèche à demi-versée dans une allée de traverse; un homme, caché par le feuillage, s'emportait avec fureur contre la maladresse du postillon. « Mais c'est la voix de Don Juan! » s'écrie le jeune Olavidès. Une femme s'élance lestement de la calèche en riant aux éclats, elle se retourne : c'était Teresilla. Don Fernand sentit chanceler Clara. « Ramenez-» moi à la maison, lui dit-elle, la chaleur m'a fait mal. » — » Nous allons, du moins, appeler Don Juan. » — Ah! gar-» dez-vous en bien! » — Quelle est donc cette belle si » bien payée de l'avoir pris pour son écuyer? » — Clara baissa les yeux, et ne répondit pas.

Le postillon arriva à l'auberge en même tems qu'eux : le nom de Teresilla fut bientôt dans toutes les bouches, et l'aventure de Don Juan l'objet de toutes les plaisanteries. Don Fernand voulut, un instant, y joindre les siennes; Clara fondit en larmes. Le jeune homme vivement touché,

se répandit alors en protestations de la part extrême qu'il prenait à la juste douleur de l'épouse de Don Juan.

— « Quelle infamie ! quelle impudence ! s'écria-t-il ; ah ! » je ne voyais que trop depuis long-tems, combien cet homme » était indigne de la plus aimable des femmes ! » — « Don » Fernand, songez qu'il est mon mari, qu'il est le père de » mon enfant ! » — Et c'est pour cela même que je le hais, » que je l'abhorre. — Ciel ! est-ce ainsi que vous prétendez » me consoler ? — Il est tems que cet affreux état finisse ; il » faut que vous sachiez tout ce que je souffre moi-même. » Ah ! je n'ai pas, moi, le cœur et les yeux d'un Don Juan ! » j'ai su vous apprécier, vous aimer, vous idolâtrer. . . . . » — » Don Fernand ! est-ce à moi que vous osez. . . . ? Je » me retire, je vous quitte, jusqu'à ce que vous ayez re- » pris *l'usage de vos sens.* »

Don Fernand, pétrifié, n'osa pas la suivre. Une heure après, il lui fit remettre le billet suivant : « Mon fatal secret » m'a échappé, et mon arrêt est prononcé. Clara me dédaigne, » elle me hait peut-être : il faut la fuir. Demain je pars : » puisse le supplice que je m'impose me mériter mon » pardon ! »

Peu de minutes après, il reçut cette réponse : « Clara ne » vous dédaigne, ni ne vous hait. Ses liens sont de fer, mais » elle les respectera. Vous n'etes donc pas à craindre pour » elle : restez. »

Don Fernand obéit : il se représenta devant Clara ; il trouva dans son amour même la force de contempler ces charmes, d'entendre cette voix qui venaient d'égarer sa raison. Il fut calme : un regard de Clara lui dit qu'elle était sensible à cette preuve de dévouement. L'innocente Clara ! dans sa naïve simplicité, elle crut qu'elle pouvait ordonner au cœur de son ami de ne plus brûler, comme à sa bouche de se taire !

La saison des eaux touchait à son terme : on retourna au château d'Osmas. Par l'ordre exprès de Don Juan, sa sœur s'y trouvait déjà. Dona Isabelle, petite créature haute de quatre pieds, d'une taille un peu suspecte, sortant pour la première fois du couvent, avait tout au plus l'esprit et le ton nécessaires pour briller à la grille d'un parloir. Son frère lui révélant indiscrètement ses projets sur Don Fernand, lui ordonna d'être aimable ; et, de ce moment, la pauvre Dona Isabelle ne parut jamais plus ridicule et plus maussade. Don Fernand, à la vérité, pouvait se borner à rire du piége du frère et des prétentions de la sœur ; mais il était dans un état à regarder comme un outrage toute idée de l'asservir, et il saisit avec

empressement l'occasion de se soustraire à d'odieuses poursuites. Il reçut la nouvelle qu'un oncle dont il était l'unique héritier, touchait à sa fin, et desirait le voir avant d'expirer. Don Fernand n'hésita pas : il partit à l'heure même. Son oncle habitait les Asturies, non loin du séjour de la vieille tante chez laquelle Clara avait passé les années de son enfance. Il fut chargé d'une lettre pour cette bonne parente, et promit de la remettre en personne.

Il fut fidèle à sa parole : Dona Maria lui fit un accueil distingué. Elle lui adressa en un quart-d'heure cent questions sur sa chère Clara. — « Elle est sans doute toujours » aussi belle, aussi bonne ? Mais est-elle heureuse, parfai» tement heureuse ? » Don Fernand se félicita de ce que la rapidité avec laquelle se succédaient toutes ces demandes, ne lui laissa pas le tems de répondre à la dernière. — « Mais il faut, seigneur Don Fernand, que je vous montre » si je m'entends encore à former des élèves ! Vous allez » voir que ma petite Inès est la digne sœur de Clara. » Don Fernand, dans la précipitation de son départ, n'avait pas fait attention au nom de cette jeune personne, et ne s'attendait pas même à la rencontrer chez Dona Maria, où elle n'était en effet que depuis peu de tems.

Inès parut : son portrait est facile à tracer ; c'était Clara à seize ans. Déjà la pauvre petite était aussi destinée à être la victime des convenances ; elle était promise à un vieux seigneur des environs, très-riche, très-infirme et très-bourru. Don Fernand la plaignit du fond de son ame : pouvait-il prendre un intérêt trop vif à la sœur de Clara ? La jeune personne trouva bientôt qu'il y avait une grande différence entre son vieux prétendu et Don Fernand. Elle ne cherchait pas à le lui cacher ; elle lui avoua même ingénuement, que si le comte lui ressemblait, elle se regarderait comme la plus heureuse des femmes ; et Don Fernand répondit tout naturellement, que s'il était à la place du comte il se regarderait comme le plus heureux des hommes.

Il le dit, et il le pensait. Aimer Inès, n'était pas être inconstant envers sa sœur ; c'était aimer une autre Clara, c'était plutôt aimer Clara elle-même. La première lettre d'Inès à Clara lui annonça sa ferme résolution de ne pas épouser le vieux comte ; la seconde lui fit part des vœux qu'elle adressait au ciel pour appartenir à l'aimable Don Fernand.

La douce et vertueuse Clara vit cet amour avec joie. — « Puisqu'il ne peut être à moi ; se disait-elle, qu'il soit à

» ma sœur chérie ! » Cette idée adoucissait l'amertume de ses peines. Elles étaient parvenues à leur comble ; à la dureté toujours croissante des procédés de son mari, s'était joint le dérangement total de sa fortune. La belle Teresilla lui faisait payer au poids de l'or les perfides témoignages de son amour ; le jeu consomma sa ruine.

Un jour qu'il était livré à l'humeur la plus noire, fruit de ses tardives et sombres réflexions, il saisit dans les mains d'un domestique une lettre dont l'enveloppe portait l'adresse de Clara. C'était ainsi, depuis le retour de Don Fernand à Séville, qu'avait lieu sa correspondance secrète avec Inès. Jadis, lorsque Don Juan, se piquant d'une indifférence stoïque, avait sans cesse à la bouche ses grandes maximes de liberté, il se fût fait un point d'honneur de ne pas ouvrir la lettre, ou du moins de paraître ne l'avoir point ouverte. Il fit, cette fois, moins de façon, et rompit brusquement le cachet. Un malheureux hasard fit que le nom d'Inès ne se trouvait point dans cette lettre, que rien enfin ne pouvait éclairer le farouche époux sur sa méprise. Il lit une violente imprécation contre le destin qui séparait deux cœurs faits l'un pour l'autre, et une exhortation à persévérer dans des sentimens que l'amour récompenserait enfin, en dépit des jaloux et des méchans.

Le fatal papier à la main, Don Juan va trouver Clara ; elle était occupée à donner une leçon de lecture au petit Alonzo. Il interroge, il menace, il tempête : Clara eut le tems de réfléchir que si elle trahissait le secret de sa sœur et de Don Fernand, elle faisait le malheur éternel de deux êtres si dignes de son affection. Don Juan, intérieurement humilié et furieux d'avoir vu avorter toutes ses espérances d'unir Don Fernand à sa sœur Isabelle, saisirait infailliblement une aussi belle occasion de se venger. Clara se borna donc à répondre à son époux : « Cette lettre n'est » pas pour moi, je vous le proteste, Don Juan ! qu'il vous » suffise de savoir que je suis dépositaire d'un secret que » je ne puis trahir. » Don Juan ne put en tirer d'autre aveu ; il s'éloigna, étouffant de colère, et en annonçant qu'il allait faire prononcer par les lois sa séparation d'avec une femme indigne de lui.

Clara se retira, le même soir, dans une petite maison de campagne qui lui venait de la succession de sa mère. C'est là qu'elle apprit la mort de son frère, tué dans un combat naval : cet événement la rendit maîtresse d'une fortune considérable. Quelle fut sa surprise, peu de jours après,

de voir paraître Don Juan ! De nouvelles pertes, de nouvelles extravagances avaient achevé de dévorer son patrimoine.. « Quoi ! belle Clara, s'écria-t-il en entrant, pour » un moment d'humeur pouvez-vous donc bouder si long- » tems votre meilleur ami ? — Seigneur Don Juan, répondit » Clara, avec autant de calme que de dignité, un mot entre » nous doit suffire. Si j'ai des torts, je ne suis plus digne » de vous; si je suis innocente, c'est vous qui n'êtes plus » digne de moi. » Don Juan avait cru qu'une telle démarche de sa part suffisait pour ramener la douce Clara à ses pieds, et l'opulence dans sa maison : stupéfait, il s'éloigne, en laissant à ses sinistres regards le soin d'annoncer sa vengeance.

Dès le lendemain, en effet, un coup affreux, le plus cruel que pût redouter Clara, vint percer son cœur. Don Juan l'envoya sommer de lui rendre son fils. L'officier, porteur de cet ordre, eut compassion de son désespoir; mais il fallut obéir, et le petit Alonzo fut arraché des bras de sa mère...

Clara, inconsolable, n'eût pas survécu à cette horrible séparation, si l'amour maternel ne lui eût inspiré l'idée de séduire, par ses dons, la duègne à qui Don Juan avait confié l'enfant. Cette femme profitait de toutes les absences de son maître pour le lui mener. C'étaient les seuls jours où la pauvre Clara connût encore la joie : plus sévère que jamais sur le soin de sa réputation, depuis qu'elle avait recouvré sa liberté, elle s'était interdit jusqu'à la douceur de recevoir le seul ami qui lui restât, l'honnête et sensible Don Fernand. Elle eut bientôt à pleurer sur son infortune, comme sur la sienne propre : Inès mourut, à l'instant même où Clara se flattait d'avoir écarté tous les obstacles qui s'opposaient à une union, objet des vœux de trois cœurs déjà rapprochés par tant de liens. Don Fernand quitta aussitôt l'Espagne, et entreprit un voyage en France, pour tromper sa douleur.

Don Juan, ruiné, avili, était perdu dans la foule des adorateurs de la belle Teresilla. Il osa cependant, un jour, se rappeler ses anciennes prétentions à régner seul : ce ton déplut à l'un de ses successeurs. Une scène des plus vives se termina par un duel : Don Juan est blessé mortellement. Avant d'expirer, il chargea un ami d'exprimer à Clara son profond repentir de sa conduite envers celle qu'il reconnaissait pour la plus vertueuse des femmes. La mort d'Inès avait déjà révélé l'injustice des soupçons de Don Juan; et l'innocence de Clara reçut une réparation publique.

Elle eut la générosité de donner une larme à la fin déplorable de l'auteur de ses peines ; mais son premier soin fut de demander son fils. La duègne se disposait à obéir, lorsque Don Fernand qui, le jour précédent, était arrivé de France, s'empare de l'enfant, et laisse une bourse d'or dans les mains de la vieille. Il vole à la demeure de Clara, chargé de ce précieux fardeau : Clara entend sur l'escalier la voix de son petit Alonzo, elle s'élance : Don Fernand le remet dans ses bras. « Rappelez-vous, lui dit-il, que ce fut ainsi que » je m'offris à vous la première fois ! » Clara succombait sous tant de jouissances réunies. Après avoir accablé l'enfant de ses caresses, elle le dépose entre les mains de Don Fernand. « Soyez toujours son père ! » dit-elle. — « Je le jure, s'é- » cria Don Fernand, je jure de consacrer mes jours à son » bonheur et à celui de sa mère ! » Les yeux de Clara mouillés de douces larmes et tournés vers le ciel répondirent à ce serment mutuel. Le château d'Osmas devint le séjour de la félicité la plus pure qu'il soit permis aux mortels de goûter : Clara avait enfin trouvé un époux selon son cœur. Souvent, les regards attachés sur Don Fernand, elle se disait : « Mon » union avec cet homme, parlant comme moi, sentant » comme moi, n'est-elle donc point un véritable mariage de » *convenance* ? »

M^r. L. De Sevelinges.

SUR LE MARIAGE DE FIGARO,

ET SUR BEAUMARCHAIS.

Parmi les représentations qui, dans le courant de ce mois, ont attiré le plus de spectateurs au Théâtre-Français, on a remarqué celle du *Mariage de Figaro*.

Cet ouvrage a cependant perdu trois grands moyens de succès : d'abord, les monstres dramatiques se sont tellement multipliés pendant quelques années, que celui-ci n'offre plus rien d'étrange et de nouveau : secondement, le style audacieusement bizarre de son auteur paraît d'une correction presque timide, comparé à celui de plusieurs écrivains de nos jours : enfin l'existence bruyante de Beaumarchais, loin d'exciter encore une curiosité maligne et jalouse, obtient à peine un souvenir fugitif, et personne aujourd'hui ne va chercher, dans les scènes qu'il a mises au théâtre, les anecdotes plus ou moins piquantes de sa vie. Il faut donc reconnaître que le *Mariage de Figaro* se soutient par d'autres moyens.

On les trouvera, je crois, dans la vigueur d'une intrigue très-amusante (au moins pendant les trois premiers actes); dans la variété des incidens; dans la singularité des combinaisons; dans une espèce de verve et d'originalité comiques, qui caractérisent le talent de Beaumarchais.

Les critiques d'un goût sévère ne lui pardonnent point l'indécence de ses mœurs théâtrales, ni son style indépendant et capricieux, hérissé de pointes, de sentences et de calembourgs; mais ils avouent que le second acte du *Mariage de Figaro* est rempli de conceptions et de mouvemens dramatiques, et qu'il est difficile de montrer une imagination plus féconde dans le tissu des fils qui lient l'intrigue, et dans l'artifice des ressorts qui doivent la dénouer.

Ainsi le jugement porté sur cette pièce dans le silence des partis, à présent que l'auteur a disparu, diffère peu de ce qu'en dirent les hommes instruits, à l'époque même de son triomphe, et quand Beaumarchais remplissait la France et l'Europe entière de son équivoque renommée. On convient avec eux qu'il a montré dans cet ouvrage, moins d'art que de talent, moins de talent que d'esprit, moins d'esprit que de mauvais goût, et moins encore de mauvais goût en littérature que d'impudence en politique; car on ne peut justifier, par ses ressentimens particuliers, le mépris qu'il s'efforça d'inspirer pour les mœurs et les institutions d'un peuple qui avait adopté son enfance, et d'une Cour dont les faveurs avaient commencé sa réputation et sa fortune.

On a dit mille fois, et l'on croit généralement, qu'il s'est peint lui-même dans le rôle de Figaro. Il s'était déjà mis en scène dans son drame d'*Eugénie*, dont le fond, tiré du *Diable-Boiteux*, rappelle une aventure arrivée en Espagne, à l'une de ses sœurs : seulement il avait pris soin de *galonner ses nobles parens* avec la même imagination qu'il prêta depuis à son joyeux Barbier. Grâce à elle, l'horloger *Caron* était devenu le baron *Hartley*; le gazetier *Clavijo*, appelé dans la pièce milord *Clarendon*, était le neveu d'un premier ministre; et sir *Charles*, frère de l'héroïne-bourgeoise, représentait Beaumarchais. Ce rôle, plein de courage, d'honneur et de fermeté, retrace, dit-on, fidèlement la conduite de l'auteur dans cette occasion; mais l'idée imposante qu'il donnait de son caractère, fit peu d'impression, tandis que chacun s'empressa de le reconnaître sous les traits burlesques de Figaro, qui lui ressemble d'une manière bien différente.

Au reste, ce Figaro qui sert les passions des grands en se moquant de ses maîtres, et qui abuse si insolemment de la nature et de l'utilité de son emploi, n'en est pas moins un personnage très-gai, très-original, et qui dit de tems en tems de bonnes et courageuses vérités. Malheureusement il y mêle presque toujours des paradoxes, des définitions et des déclamations satiriques, aussi contraires à l'intérêt de la comédie qu'à celui de la société : il y ajoute même des pasquinades métaphysiques, aussi déplacées, aussi fausses en théorie dramatique, qu'en morale et en philosophie. Son monologue, au cinquième acte, est un véritable phénomène en ce genre, sur-tout si l'on observe la disconvenance inouïe du langage avec la situation. Il suffit de rappeler ici les lignes qui le terminent. « Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, » comme j'en sortirai sans le vouloir, dit Figaro, je l'ai » jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté naturelle me l'a » permis; encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est » à moi plus que tout le reste, ni même quel est ce *moi* » dont je m'occupe. Un assemblage informe de parties in» connues, puis un chétif être imbécille, un petit animal » folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous » les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; » maître ici, valet là, suivant qu'il plaît à la fortune, am» bitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux » avec délices; orateur selon le danger, poëte par délassement, » musicien par occasion, amoureux par folles bouffées; j'ai » tout vu, tout fait, tout usé, etc., etc. ! » Et c'est un homme furieux et presque aliéné de jalousie, qui, au moment de surprendre sa maîtresse dans un rendez-vous nocturne, termine, par cet inconcevable galimathias, un monologue de vingt minutes, dans lequel il a raconté aux arbres et aux échos toute l'histoire de sa vie, enrichie de la satire la plus virulente contre le gouvernement de son pays! Je ne crois pas qu'on ait jamais applaudi au théâtre rien de plus extravagant et de plus absurde. Tout le cinquième acte du *Mariage de Figaro* est de la même invraisemblance; tout y est faux, indécent et forcé : le quatrième est rempli par la fête du village et la cérémonie des fiançailles, pendant laquelle *Suzanne* remet au comte le billet du rendez-vous. L'action y languit long-tems, et n'est point du tout ranimée par l'ignoble dispute de Basile et de Figaro. L'espèce d'intérêt que fit naître, dans la nouveauté de l'ouvrage, l'audace de quelques allusions,

se dissipe chaque jour avec les souvenirs qui les rendaient alors si piquantes. Le tems qui, depuis cette époque, a volé plus rapidement sur nos têtes, en précipitant la fin du dix-huitième siècle, a presqu'entièrement effacé la mémoire de ces tranquilles folies qui furent suivies de si terribles événemens. Il est donc probable que toutes ces scènes de lanterne magique, dont les deux derniers actes de Figaro sont remplis, ne seraient pas tolérées aujourd'hui, si les trois premiers n'offraient pas, avec une intrigue plus attachante, des tableaux plus naturels et plus ingénieux. Le plus neuf au théâtre est sans doute celui du jeune page, enfermé dans la chambre de la comtesse avec deux jolies femmes, occupées à le déshabiller et à le rhabiller : on voit de pareils groupes dans les peintures de l'Albane, surtout dans celles qu'un roi de Sardaigne et l'avant-dernier duc d'Orléans avaient eu soin de faire voiler; mais on n'avait rien vu de semblable sur la scène française; et je ne suis pas surpris qu'on y ait couru. Ce qui n'est ni moins remarquable ni moins étonnant dans le *Mariage de Figaro*, et ce qui ne contribue pas moins à le soutenir, c'est une sorte de ridicule, plus âcre que gai, répandu sur les choses les moins faites pour être exposées à la risée publique, et qui, depuis Aristophane, n'avaient point été livrées à la censure dramatique. Tout cela, comme l'observe fort bien M. de Laharpe, n'est qu'un placage également étranger au dialogue, et contraire aux principes de l'art; mais Beaumarchais n'en avait pas moins fort bien jugé l'esprit de son tems; il avait senti que le public était mûr pour ce genre de satire, au point de ne pas même exiger l'à-propos, le bon sens et le bon goût; il écrivit en conséquence. Le secret de sa fortune littéraire et politique est tout entier dans les rapports de son esprit avec l'époque où il a vécu : je ne parle pas de celle qui a détruit son existence, ainsi que bien d'autres qui étaient plus honorables, et qui paraissaient mieux affermies.

Le meilleur de ses ouvrages dramatiques est, sans contredit, le *Barbier de Séville*, qui conserve un rang très-distingué parmi nos comédies d'intrigue. C'est-là que Beaumarchais a rajeuni, avec beaucoup d'esprit et de bonheur, les anciens cannevas espagnols et italiens, et qu'il a remplacé l'invention du fond par la singularité des accessoires. Il s'en faut de tout qu'on retrouve le même talent dans la *Mère coupable*, le dernier de ses ouvrages, dans toutes les acceptions que peut avoir ce mot. Les connaisseurs n'hé-

sitent point à placer ce drame ennuyeux et dégoûtant, au-dessous même de son opéra de *Tarare*, production platement folle, qui, au jugement du critique illustre que j'ai déjà cité, n'a rien de l'esprit de Beaumarchais, si ce n'est une bizarrerie fatigante qu'il prit pour de l'originalité quand il fut gâté par la fortune, et qui était la partie malheureuse d'un talent que l'étude n'avait point épuré. Il y a pourtant peu de jours que j'ai entendu vanter, par esprit de dénigrement et d'opposition à des succès plus récens, ce même *Tarare*, où l'on trouve beaucoup de vers de la force des suivans, que l'auteur fait chanter par un chœur de bergers :

> Nos tendres soins
> Sont pour nos foins
> Et notre amour pour la pâture.

L'ouvrage est, d'un bout à l'autre, écrit dans le même goût, sauf les fréquentes alliances de l'enflûre avec la platitude. Quant au prologue, que Beaumarchais croyait très-philosophique, et qui ne lui paraîtrait aujourd'hui qu'extravagant, on s'en souviendra, dit Laharpe, comme du *Voyage dans la Lune*, de Cyrano de Bergerac. J'adopte ici l'opinion de cet écrivain avec d'autant plus de confiance, qu'on ne peut l'accuser d'aucune prévention contre Beaumarchais, et qu'il s'est au contraire attaché, dans un assez long article du *Cours de Littérature*, à justifier sa mémoire des calomnies infâmes qui furent long-tems répandues contre lui. Plus il condamne avec sévérité l'indécence, le mauvais goût et le mauvais style de ses comédies, plus il met d'énergie à défendre son caractère, auquel on ne rendit pas toujours la même justice qu'à ses ouvrages.

« Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a deux réputations, » m'écrivait à cet égard un homme qui n'en a qu'une, parfaitement honorable, et qui mérite une égale célébrité par l'élévation de sa conduite et la supériorité de son talent (1). Cette diversité d'opinion sur le compte de ceux qui occupent les cent voix de la renommée, s'évanouit peu-à-peu et forme enfin le jugement impartial de la postérité, même à l'égard de certains personnages, qui, suivant l'expression de Montaigne, présentent *des aspects si ondoyans et si divers*. Déjà l'on s'accorde à peu près sur le mérite littéraire de Beaumarchais : il me semble que ce n'est pas s'écarter beaucoup de l'opinion générale, et proba-

(1) M. de Fontanes.

blement de la vérité, que d'ajouter à ce que nous avons dit de cet homme singulier que sa destinée fut à peu près la même dans le monde et sur le théâtre. Si ses pièces ont eu plus de représentations que de lecteurs, son existence eut aussi plus d'éclat que de considération. Des personnes qui ont vécu long-tems avec lui, et qui conservent à sa mémoire un intérêt qui l'honore, assurent que malgré l'activité d'une vie orageuse, livrée à tous les calculs, à toutes les intrigues de l'ambition, il portait dans les affaires une facilité confiante dont on a souvent abusé; que cet écrivain si caustique et si gai dans ses *factums*, si gravement sententieux et si burlesquement satirique dans ses drames, avait beaucoup de bonhommie dans ses manières, une douceur égale à la vivacité de son esprit, de la simplicité dans ses goûts, et même un abandon plein de grâce dans ses affections domestiques. Il avait écrit sur le collier d'une petite chienne qu'il aimait beaucoup: *Je m'appelle Florette, Beaumarchais m'appartient.* Il était d'ailleurs ami fidèle, sensible, bienfaisant, capable de former les desseins les plus généreux, et doué d'une constance opiniâtre dans l'exécution de ce qu'il avait résolu.

Tels sont les principaux traits qui m'ont paru dignes d'être recueillis sur le caractère et sur le talent d'un homme dont le nom, sans être historique, s'attache à beaucoup d'événemens qui composent l'histoire politique et littéraire de l'époque où il a vécu. Il est tems, je crois, que la postérité commence pour lui, malgré l'opinion de quelques personnes qui soutiennent toujours qu'il n'est pas mort, probablement avec l'espérance et la conviction qu'il ne mourra jamais: et comme s'il fallait que tout ce qui est relatif à Beaumarchais soit extraordinaire, c'est dans une société, qui certainement n'est composée ni de dupes ni de fous, que j'entendais affirmer dernièrement ce que je rapporte ici. Je me suis rappelé alors ce que disait le maréchal de Schomberg, à son retour du Portugal, à une époque où il y avait encore dans ce royaume beaucoup de gens qui judaïsaient, et beaucoup d'autres qui ne voulaient pas croire que le roi D. Sébastien eût péri, cent ans auparavant, dans son expédition d'Afrique. « Que voulez-vous faire, disait M. de » Schomberg, d'une nation dont la moitié attend toujours » l'arrivée du Messie, et l'autre moitié celle du roi D. Sébas» tien? »

ESMÉNARD.

DE LA CONSIDÉRATION.

La Considération est un témoignage de déférence, d'estime et de respect que l'on offre au mérite, au talent, à la vertu. On entend aussi par ce mot, la bonne réputation qu'un homme s'est acquise par ses qualités louables, ou l'espèce d'éclat qué répand sur lui la place qu'il occupe, la fortune dont il jouit, le pouvoir qu'il exerce. C'est dans ce dernier sens qu'on dit de lui que c'est *un homme de considération.*

Si cette définition est exacte, comme je le crois, et si l'on admet les deux acceptions, que de personnes sont *considérées*, qui ne sont pas dignes de l'être ! La Considération est une sorte d'impôt que le crédit et la richesse lèvent sur l'indigence et sur la médiocrité : or, qu'est-ce que tel homme en crédit ? Qu'est-ce que tel homme riche ?

La considération est réellement due à l'homme de mérite ou de talent. Que reçoit-il ? des égards protecteurs de la part de ceux qui se croient au-dessus de lui, une déférence stupide de la part du vulgaire. Celui-ci l'entoure, le regarde, l'écoute et semble tout étonné de ce qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ses traits, de ce qu'il parle et se meut comme un autre : ceux-là croient avoir beaucoup fait pour lui, lorsqu'ils lui ont adressé un mot dans un salon, ou qu'ils l'ont admis à l'honneur de faire sa cour. Quant à l'homme vertueux, toute la considération qu'on lui accorde, c'est de n'en point dire du mal, si toutefois on s'en occupe : mais on se garde bien de le recevoir en bonne compagnie, il y serait ennuyeux, importun, déplacé.

Ce que nous appelons la Considération, et ce qui l'est en effet dans nos mœurs actuelles, se gradue en proportion du plus ou du moins de fortune qu'un homme étale. Celui qui ne dépense que quatre-vingt mille francs par an, n'est pas, à beaucoup près, aussi considéré que celui qui en dépense trois cents.

C'est sous ce rapport que j'ai vu jouir de la plus haute considération un financier fameux, dont tout le mérite était dans la tête et dans les doigts de son caissier, mais qui avait le meilleur cuisinier de Paris, et la table de France la mieux servie. C'est sous ce rapport que dans un cercle, dans un bal, dans un lieu public, la femme la plus considérée n'est pas celle qui est l'épouse la plus tendre, la mère de famille la plus attachée à ses devoirs, mais celle dont l'état et le

luxe effacent tout ce qui l'environne. C'est sous ce rapport, enfin, que parmi certaines femmes qui forment une classe à part, la plus considérée est celle dont l'amant tient le plus haut rang, a le plus d'opulence, et paye le plus cher la faveur d'être trompé par elle.

La Considération, parmi les gens du monde, s'attache donc au rang, aux emplois, et sur-tout à la richesse. Il n'en est pas de même parmi les savans, les artistes et les gens de lettres. Ils se considèrent entre eux en proportion des connaissances, du talent et du mérite, pourvu toutefois, que la jalousie ne les divise pas, ce qui est très-rare.

De ce que la considération s'attache particuliérement aux emplois et à la richesse, il s'en suit qu'un intrigant heureux et un fripon adroit visent évidemment à la considération, et doivent finir par être des hommes très-considérés.

L'exemple est contagieux, a-t-on dit, et cela est vrai. Franchissons les intermédiaires, et nous verrons que le laquais d'un ministre considère fort peu le laquais d'un commis. Par suite de cette manière de rendre à chacun ce qui lui est dû, observons le laquais du ministre lorsqu'un équipage entre dans la cour de son maître. Il accourt au-devant de l'homme qui en descend, l'aborde avec respect, et croirait lui manquer s'il ne lui ouvrait les portes avec fracas, s'il ne l'introduisait dans les appartemens, comme un général d'armée dans une ville prise d'assaut. Voyons-le maintenant lorsqu'un homme arrivé à pied, sans suite et modestement vêtu, se présente, il le regarde à peine, l'écoute avec distraction, hésite à lui répondre, craint de l'annoncer, et s'il s'y voit réduit, croit que les portes à demi-ouvertes le seront toujours assez pour laisser passer un homme de peu de considération.

Ce serait un ouvrage assez piquant à faire, que celui qui aurait pour titre : *De l'Abus des mots*. L'écrivain qui l'entreprendra, ne pourra s'empêcher d'y placer le mot *Considération*. Parmi les protocoles usités dans le stile épistolaire, on emploie celui-ci : *j'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, votre très-humble*, etc. ; et il est bon de remarquer qu'il n'est permis de traiter ainsi que d'égal à égal. Aussi ai-je vu M. le comte De . . . pâmer de rire, un jour, en me montrant la lettre qu'un honnête négociant lui avait écrite, et dans laquelle il s'était servi de ce protocole familier. Si monsieur le Comte trouvait plaisant qu'on ne lui accordât que la plus parfaite considération, quelle idée attachait-il à ces mots ? celle que nous

y attachons encore. J'observe en effet qu'en écrivant à certaines personnes, nous les assurons de notre considération la plus parfaite, et serions très-fâchés qu'on nous rencontrât dans la rue avec elles.

De l'abus du mot et de l'abus de la chose, que dois-je conclure? Que pourvu que l'on soit en droit d'avoir quelque estime de soi-même, on peut s'applaudir de n'être point *un homme de considération*, et que si, par bonheur, on se trouve rangé dans l'ordre de ceux qui méritent vraiment ce nom, il faut penser et agir sans trop s'embarrasser de la bizarrerie des hommes, de leur aveuglement ou de leur ineptie.

VIGÉE.

EXTRAITS.

Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs, d'OLIVIER DE SERRES, seigneur du Pradel, dans lequel est représenté tout ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique. Nouvelle édition, conforme au texte, augmentée de notes, d'un vocabulaire, de l'éloge d'Olivier de Serres, et d'un mémoire sur l'état de l'Agriculture en Europe, à l'époque du dix-septième siècle; publiée par la Société d'Agriculture du département de la Seine. Deux volumes in-4°, avec le portrait d'Olivier de Serres et dix-huit planches. A Paris, de l'imprimerie et dans la librairie de Mme *Huzard*, rue de l'Eperon, n° 7.

IL est des ouvrages qui se recommandent par eux-mêmes, dont l'utilité est de tous tems, le mérite certain et sur lesquels l'opinion publique est fixée. Que pourrait-on ajouter ou changer à celle que nous nous formons de Corneille, de Racine, de Voltaire, etc.? Un extrait qui rapprocherait quelques-uns des défauts des ouvrages de ces grands hommes ou de leurs vers faibles, serait-il convenable? Est-ce une nécessité de dire du mal pour éclairer le goût et être agréable? Devons-nous critiquer tout ce que nous touchons? Ne s'érige-t-on en juge que pour condamner? Ne pouvons-nous penser du bien et le dire sans être accusé de par-

tialité? Sommes-nous seuls privés du sentiment du beau?...... Que répondre? Le mérite est comme la vérité, il a un caractère frappant, on ne peut le méconnaître, il enflamme, entraîne et vous soumet. Après cela, trahissez votre conscience si vous le pouvez!... D'un autre genre, mais sur la même ligne des ouvrages dont nous venons de parler, est celui d'Olivier de Serres; traitant de la plus utile et de la première des sciences, l'agriculture, il est aussi le plus utile et le premier dans cet art. Il a presqu'atteint la perfection; deux siècles ont confirmé cette opinion, et attachent le respect à la reconnaissance que nous devons à son auteur. La naïveté élégante du style d'Olivier, les connaissances profondes que renferme son livre, les objets dont il traite, les excellens conseils qu'il donne, et les méthodes précieuses qu'il fait connaître, l'ont porté au rang qu'il occupe: pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Vingt éditions du Théâtre d'Agriculture étaient épuisées et allaient livrer son auteur à l'oubli et à l'inconstance naturelle à l'homme, lorsque la Société d'Agriculture du département de la Seine, pensa à le faire revivre et à l'enrichir de toutes les découvertes modernes de l'économie rurale. Des hommes célèbres furent tirés de son sein pour y travailler sans relâche, et bientôt l'on vit sortir de leurs mains un livre précieux, qui honore la France, immortalise son auteur, et associe les éditeurs à sa réputation.

Olivier de Serres, de Ville-Neuve-de-Berg, dans le département de l'Ardèche, florissait au commencement du dix-septième siècle, et parut au milieu de contemporains illustres, Montaigne, dans les lettres; Bernard de Palissy, dans les arts; et le bon Henri IV, dans la science de bien gouverner. Ainsi les bons princes se montrent toujours accompagnés de grands génies, d'hommes célèbres par leurs connaissances ou leurs découvertes. Auguste, Côme de Médicis, Henri IV, Louis XIV et Napoléon prouvent du moins la justesse de cette observation.

Mais avant de parler des ouvrages et de la vie d'Olivier de Serres, nous croyons devoir jeter un coup-d'œil sur l'état de l'agriculture en France avant lui; par-là,

nous ferons connaître l'utilité de son livre, sa supériorité et les avantages qu'il a procurés et qu'il procure encore à la science agronomique. C'est dans l'excellent *Essai historique sur l'agriculture*, du sénateur Grégoire, qui se trouve à la tête de la nouvelle édition d'Olivier, que nous prendrons une partie de ce que nous allons dire, regrettant d'être obligés d'en voiler l'érudition et de n'en offrir que le sommaire à nos lecteurs.

La France partagea avec toute l'Europe les malheurs du moyen âge : son agriculture éprouva les mêmes désastres; étouffée sous le fatras du régime féodal, elle disparut presqu'entièrement au tems de la Ligue. Réfugiée dans les vallées des Alpes, l'agriculture ne fit de progrès que sous la main des malheureux Vaudois échappés aux horribles massacres ordonnés par le Parlement d'Aix en 1545.

Louis XII avait encouragé les laboureurs en diminuant le poids des impôts fonciers. Sous son successeur, ils furent frappés d'un sceptre de fer : le règne de François Ier, tant vanté par les poëtes, fut un règne de calamité pour l'agriculture.

Le célèbre capitulaire de Charlemagne, *de Villis*, en apprend beaucoup plus sur la culture de son tems, que les volumineuses collections qui décrivent les forfaits, les folies des rois et de leurs cours. La tradition servait de véhicule aux connaisances agronomiques; par elle se perpétua l'usage du béton que nous devons aux Romains, ainsi que la bâtisse en pisé, que Cointereaux a perfectionné.

Sous Catherine de Médicis, une nuée de monopoleurs désolèrent la France : l'agriculture languissait; c'était en vain que Chopin écrivait à Eachant son *Traité des priviléges des paysans*. Ce traité était plutôt calculé sur l'intérêt des propriétaires que sur celui de leurs fermiers, et le poids de la féodalité, des corvées et de toutes les charges publiques les accablaient.

Sous Henri IV, le commerce des grains jouit de la liberté; et Sully, dans ses *Economies royales*, prétend que l'Etat se passerait mieux, *pour les commodités de la vie*, des gens d'église, nobles, officiers de justice et financiers, que marchands, artisans, pasteurs et laboureurs.

Malgré les erreurs de la politique, l'agriculture se ressentit, en France, du mouvement imprimé, dans le seizième siècle, aux sciences et aux lettres. En 1555, Charles Etienne publia un ouvrage sur les jardins; successivement il en donna d'autres sur les semis, plantations, sur la culture de la vigne, des prés, des bois, etc. En 1565, il publia *l'Agriculture* et *Maison rustique*. Mais cet ouvrage, augmenté en 1570, par Jean Liébault, son gendre, n'est qu'un extrait des anciens, copié sans discernement. On y trouve des inepties. Comment croire, malgré l'autorité de Varron, que les chèvres ont toujours la fièvre; que la meilleure manière de faire cuire les œufs est de les agiter dans une fronde, ineptie réimprimée dans la *Nouvelle Maison Rustique*; que la manière de faire crever les chenilles sur les choux, est de faire promener dans les carrés une femme échevelée, les pieds nus, etc. Ces erreurs ont traversé les âges: on les trouve dans Columelle et dans Pallade. Faut-il que les hommes de mérite soient condamnés à payer tribut à la faiblesse humaine! Un Lommius prétend, dans son *Tableau des maladies*, que la pléthore est constatée quand on rêve qu'on a une crête de coq. Le sage de Thou, parle d'une pluie de froment tombée en Carinthie l'an 1548; elle dura deux heures et l'on en fit d'excellent pain (1). Tous les siècles se ressemblent: les *Annales de l'Agriculture de l'an XII*, ont cité une pluie de graines, vers Léon, en Espagne. On trouve aussi dans Charles Estienne et Liébault, des recettes pour guérir les bœufs ensorcelés. Dans le chapitre de la médecine des poules, on conseille de leur faire tiédir l'eau quand elles sont enrhumées, de les laver avec du lait de femme quand elles ont mal aux yeux, et mille autres sottises de ce genre.

Cependant on doit savoir gré à Charles Estienne d'avoir, le premier en France, depuis la renaissance des lettres, écrit sur l'art rural. Son ouvrage, qui a eu

(1) *Historiarum sui temporis*, etc. Dans ce même livre, il assure qu'à Paris, rue Saint-Merry, on a vu un poulet ayant quatre ailes, quatre pieds, deux croupions, qui marchait à gauche, à droite, devant, derrière, et qui vécut deux jours.

plus de trente éditions, dut ce succès autant à l'importance du sujet qu'il traitait, qu'aux contes dont il fourmille et qui étaient analogues à l'esprit du tems. Les auteurs contemporains, Elie Vinet, Mizauld, etc., n'en sont point exempts. Mizauld conseille, pour détourner la grêle, de présenter un miroir à la nuée lorsqu'elle approche; en se voyant si laide, elle roulera d'effroi, ou trompée par sa propre image, elle croira voir une autre nuée à qui elle cédera la place.

Je ne parle pas de ces Almanachs météorologiques et astrologiques qui inondèrent le quinzième siècle sous le nom de *Calendrier des Bergers* (2). L'esprit du peuple en fut empoisonné; du mariage du soleil avec la lune, on déduisait tout ce qu'on voulait. J'arrive à Jehan de Brie, appelé ainsi parce qu'il était de Coulommiers en Brie, qui écrivait sous Charles V, en 1379, mais dont l'ouvrage ne fut publié qu'en 1542, sous le titre de *Vrai régime du gouvernement des bergers et bergères; par le rustique Jehan de Brie, le bon berger.* Ce petit livre, extrêmement rare, renferme des détails sur le soin des bêtes à laine pour les divers mois de l'année, leurs maladies, le parcage, la propreté des bergeries, les mœurs et l'habillement qui conviennent à un berger. La naiveté de son style en rend la lecture agréable.

Bernard Palissy, potier de terre, en Saintonge, mort vers la fin du seizième siècle, et dont la réputation posthume n'est pas usurpée, traita en maître diverses parties de la science économique, blâme les instrumens aratoires du Bigorre, qu'il trouve d'une exécution lourde et mauvaise, et pense tout le contraire de Charles Estienne, qui ne voulait pas que les cultivateurs sussent lire et écrire, de peur qu'ils s'en prévalussent. Palissy, plus sensé, désire que les connaissances se généralisent,

---

(2) Cet almanach existe encore ainsi que celui nommé *Messager boiteux*, ils sont très-répandus dans nos campagnes, et se trouvent quelquefois chez les citadins: ils indiquent les jours où l'on doit se couper les cheveux et les ongles; mais ce qui est plus dangereux, les jours où l'on doit se saigner et se purger. Comment se peut-il qu'une ignorance aussi profonde soit tolérée?

se répandent ; qu'on ramène la nation à la vie simple et frugale; mais malheureusement *l'ambition et l'avarice ont*, dit-il, *rendu presque tous les hommes fous et leur ont quasi poussé la cervelle.* Qu'aurait-il dit s'il eût vécu de nos jours?

Quiqueran de Beaujeu, évêque de Sénez, sans égaler Bernard Palissy en talens, déploya le même zèle pour l'économie rurale. Mais son ouvrage est indigeste et confus. Semblable à ce prédicateur dont parle Erasme, qui de la trinité passe à la quadrature du cercle, Quiqueran intercalle dans les détails ruraux une longue digression contre Cicéron. Mais son livre est utile pour connaître les procédés agronomiques de son pays et de son tems. Il parle sur-tout des émigrations périodiques de troupes de français d'une contrée dans une autre, pour y exercer quelques branches d'industrie. Les Savoyards, les Limousins, les Auvergnats, etc.

Un Etrusque, suivant Plutarque, banni de sa patrie, voulant y reparaître en maître, engagea les Gaulois à y passer pour en faire la conquête, et leur fit goûter du vin de son pays pour leur donner une bonne idée de ses productions. Suivant Pline, un Helvétien après avoir passé quelques années à Rome, imagina le premier qu'il ferait un commerce avantageux des vins d'Italie, en les transportant dans les Gaules. Que ce soit l'Etrusque ou l'Helvétien, on voit que du tems de Strabon, vingt-huit ans depuis l'ère vulgaire, on trouvait la vigne sur les côtes méridionales de la France, quoique, suivant le même auteur, le raisin mûrit difficilement au nord des Cévènes. Bientôt les défrichemens ayant rendu le pays moins humide, la vigne s'avança rapidement vers le nord, à tel point, que sept ou huit siècles après on la trouvait dans des contrées qui ne l'ont plus : tels sont les pays de Caux, les environs de Caën, le Bec, Zumiège, Corbie, l'Artois, la Belgique. Cependant on trouve encore des vignes à Cologne, dans le département de la Roër au nord de la France, le Clos Saint-Pantaléon donne un vin assez estimé. En Allemagne, la culture de la vigne s'avance plus au nord encore, on en trouve près de Dresde.

Deux fois les vignes furent arrachées en France par

l'ordre de deux hommes dont les noms ne réveillent que des sentimens d'horreur, Domitien et Charles IX. Le premier prétendait que la culture du blé dans les Gaules serait plus utile que celle du vin, et en conséquence de ce faux raisonnement, il fit arracher toutes les vignes, ce qui continua pendant près de deux cents ans; mais vers la fin du troisième siècle, le sage et vaillant Probus rétablit la paix et les vignes dans notre pays. Le second, Charles IX, par le même principe, fit détruire une partie de celles de la Guyenne. Henri III, en 1577, modifia cette injonction, en commandant seulement aux gouverneurs des provinces, d'empêcher que la culture de la vigne n'acquît une extension préjudiciable à celle du froment.

La vigne avait été, jadis, cultivée jusque dans les emplacemens qui forment le centre de Paris; car, en 1160, Louis le Jeune avait assigné au curé de Saint-Nicolas, six muids de vin, à prendre annuellement sur le produit d'une pièce de vigne qui était dans les jardins du Louvre.

D'autres quartiers de Paris, depuis long-tems couverts de maisons, l'étaient alors par la vigne. De la Mare, dans son *Traité de la police*, mentionne les deux grands vignobles de la montagne Sainte-Geneviève, et du territoire de Laas, où sont à présent les rues Saint-André-des-Arcs, Serpente, de la Harpe.

Le Falerne, le Massique, le Cécube, sont déchus de leur réputation. La même chose est arrivée aux vins des environs de *Paris*, qui ont conservé leur crédit jusqu'à des époques très-récentes. Qui croirait que ceux de Nanterre et de Surenne, passèrent pour excellens? C'est cependant ce qu'atteste l'empereur Julien, surnommé l'Apostat, qui ne cesse d'en faire l'éloge (3). Paulmier

(3) Dans les poësies d'Eustache Deschamps, qui vivait à la fin du XIV[e] siècle, il est parlé avec éloge du vin de Mantes, qui a la bonne qualité de se conserver long-tems : le voyageur Tavernier en avait bu en Perse ; et le moine Rubruquis, envoyé par Saint-Louis au grand Kan des Tartares, en présenta à ce monarque barbare un flacon qui s'était bien conservé en route. Mantes a encore d'assez bons vignobles ; la côte de *Falanville*, exposée au midi de l'autre côté de la Seine, donne un vin plus estimé que les vins ordinaires de Bourgogne.

dit que les vins d'Argenteuil, de Marly, de Ruelle et de Montmartre, convenaient sur-tout aux citoyens des villes et aux gens sédentaires. La Bruyère-Chámpier, vante avec plus de justice, les vins de Toulouse, de Bordeaux, d'Orléans, d'Angers; celui d'Arbois était déjà estimé du tems d'Henri IV, qui en fit donner au duc de Mayenne; mais le vignoble de Coucy, en Picardie, planté par les ordres de François I[er], était considéré comme le plus précieux par ses vins qu'on réservait au roi. Des poëtes ont plaidé, en beaux vers, sur la préférence à donner au Champagne ou au Bourgogne; peut-être est-il plus aisé de juger ce procès, que de résoudre la difficulté relative au tems où ces vins commencèrent à être cités (4).

(4) En 1652, un grand procès s'éleva sur le mérite de ces deux vins. La source de cette querelle fut une thèse soutenue à l'Ecole de médecine de Paris, la même année, dans laquelle on avança que le vin de Beaune, en Bourgogne, était plus agréable et plus sain que celui de Champagne. Cette thèse n'excita aucun murmure, les vins de Beaune étaient en trop grande réputation; témoin la lettre de Pétrarque au pape Urbain V, où le poëte écrit au saint-père qu'il n'est pas étonnant que les cardinaux restés à Avignon aient montré peu d'empressement pour retourner en Italie, parce qu'ils n'y trouveront pas le vin de Beaune dont ils font leurs délices. Mais quarante ans après cette fameuse thèse, on soutint, dans la même Ecole, une proposition plus hardie, que les vins de Bourgogne étaient non-seulement préférables aux vins de Champagne, mais que ces derniers agaçaient les nerfs, mettaient les humeurs en fermentation, et procuraient la goutte. On s'appuyait, pour fortifier cette opinion, de l'autorité de M. Fagon, premier médecin du roi, qui venait, disait-on, de défendre le vin de Champagne à Louis XIV. Les Champenois prirent feu et attaquèrent les Bourguignons; ceux-ci se défendirent bravement, et prétendirent que c'était à MM. Colbert et de Louvois, alors ministres, dont l'un était originaire de la Champagne et l'autre y possédait de grands vignobles, que le vin de Champagne devait sa vogue. Cette imputation était fausse; long-tems avant eux, les Français aimaient le vin de Champagne : pour preuve, au XVI[e] siècle le vin d'Aï, de cette province, était si renommé que l'empereur Charles-Quint, le pape Léon X, et les rois François I[er] et Henri VIII, roi d'Angleterre, recherchaient ce vin comme un nectar, et chacun d'eux avait acheté à Aï un clos avec une petite maison, où il y entretenait un vigneron à leurs gages, qui, tous les ans, leur envoyait une provision de ce bon vin.

Grégoire de Tours avait parlé avantageusement des vins de Mâcon et de Dijon; ceux de Reims et autres cantons voisins, sont loués dans une lettre de Pardule, évêque de Laon, adressée à Hincmar. Béquillet, voulant contester aux vins de Champagne une réputation déjà fort ancienne, oppose à ces témoignages irréfutables; une présomption fondée sur ce que, pour le sacre des rois, on envoyait à Reims des vins de Bourgogne. Les fêtes splendides qui accompagnaient ces cérémonies, devaient naturellement y amener tous les moyens de varier les plaisirs et de flatter la sensualité; voilà tout ce qu'on peut en conclure.

Au seizième siècle, Liébaut comptait dix-neuf sortes de raisins : Olivier de Serres en trouvait beaucoup plus : le Grand d'Aussi, dans l'*Histoire de la vie privée*

Enfin cette seconde querelle de 1712 fut épousée par Grenan, professeur au collége d'Harcourt, qui combattit pour la Bourgogne, et par Coffin, professeur au collége de Beauvais, qui lutta pour la Champagne. Qu'il me soit permis de donner une idée de l'Ode saphique du premier et l'Ode alcaïque du second, traduites toutes deux en très-beaux vers français par de la Monnoye.

Ode saphique de Grenan.

Chère feuillette bourguignonne,
Qui loges dans ton sein la vermeille santé,
Les plaisirs innocens, la double liberté,
Et que d'amours badins une troupe environne,
Je veux te consacrer ces vers, etc.

Il ouvre la tranchée et attaque le vin de Reims, en le traitant de liqueur âcre et de poison secret :

Jusqu'aux cieux la Champagne élève
De son vin pétillant la riante liqueur :
On sait qu'il brille aux yeux, qu'il chatouille le cœur,
Qu'il pique l'odorat d'une agréable sève.
Mais craignons un poison couvert :
L'aspic est sous les fleurs. Que seulement, par grâce,
Quand Beaune aura primé, Reims occupant la place
Vienne légérement amuser le dessert.

Réponse de M. Coffin, *à la louange du vin de Reims.*

Chère hôtesse d'un vin qu'on ne peut trop priser,
D'un vin qui doit à Reims, comme moi, sa naissance,

des Français, prétend qu'il y en a trois cents variétés en Europe. La manière de soigner la vigne fut souvent subordonnée, comme toutes les autres cultures, aux rêveries astrologiques et alchimiques. Mizaulet, qui fut copié par Liebaut, conseillait d'après les anciens d'arroser les ceps avec certaines drogues purgatives.

L'art de faire du rapé était connu dès le douzième siècle, de même que celui de faire du vin blanc avec des raisins noirs. Il y a plus de cent ans que, dans certains cantons du Bordelais, on mêlait du sucre avec le vin, pour le rendre meilleur. Ces procédés qui étaient en usage du tems d'Olivier de Serres n'auraient pas dû être annoncés comme des découvertes.

L'art de conserver les vins était bien imparfait vers 1560 : la Bruyère-Champier cite comme une merveille, que des vins de Bourgogne se soient gardés six ans. Dans les caves de l'hôpital à Strasbourg, on avait encore, il y a quelques années, ce qu'on appelait du vin de *Luther*. Cette indication annonce plus de deux siècles. Ce vin

---

Bouteille, à mon secours ! j'entreprends ta défense :
Pour ton propre intérêt, viens me favoriser !

Aussi clair que le verre où la main l'a versé,
Les yeux les plus perçans l'en distinguent à peine.
Qu'il est doux de sentir l'ambre de son haleine,
Et de prévoir le goût par l'odeur annoncé !

D'abord, à petits bonds, une mousse argentine
Etincelle, pétille, et bout de toutes parts ;
Un éclat plus tranquille offre ensuite aux regards,
D'un liquide miroir la glace cristalline.

Dans la dernière strophe, Coffin s'emporte, et appelle le cidre le *limon de la Neustrie*.

Ciel ! fais que désormais puni de sa folie,
Quiconque insultera l'honneur de Silleri,
N'abreuve son gosier d'autre vin que d'Ivry,
Ou d'un cidre éventé ne suce que la lie.

Cette provocation fut relevée par deux ou trois poëtes normands, *Charles Ybert*, *J. Duhamel*, professeur au collége des Grassins, mais leurs morceaux, traduits par différens auteurs, ont été insérés dans le *Mercure* du mois de Mai 1712.

était à la vérité d'une saveur désagréable. Crusius nous fournit un fait analogue ; de son tems, vers la fin du seizième siècle, une inscription annonçait que le vin contenu dans le foudre de Heidelberg, y avait été mis en 1343. (5)

Avant que les Grecs Phocéens établis à *Massilia*, Marseille, et les Romains eussent fait connaître la vigne aux Gaulois, nos pères composaient avec le miel sauvage de leurs forêts une liqueur forte, enivrante, en la faisant fermenter dans l'eau. Ce fut-là leur première boisson qui s'appelait *hydromel*. Vers le XV^e siècle, tems où les abeilles domestiques avaient pris la place des sauvages, et où l'abondance du vin avait fait oublier l'usage de cette liqueur, on inventa un hydromel vineux ; peut-être même on ne fit que renouveler cette boisson.

Arnaud de Villeneuve, fameux médecin et qui mourut en 1313, parle de la préparation des eaux-de-vie qu'avant lui on regardait comme un secret. Dutens croit qu'il n'était pas ignoré des anciens. On attribuait de grandes propriétés médicinales à cette rectification du vin par la distillation ; mais bientôt en France l'eau-de-vie cessa d'être regardée comme un médicament et elle devint une boisson agréable. En 1646, on publia un *Traité de l'eau-de-vie*, ou *Anatomie théorique et*

(5) C'est aux Gaulois-Cisalpins que nous devons l'invention des tonneaux ; avant eux les Romains déposaient leurs vins dans de grands pots de terre ou dans des outres qui, toujours, communiquaient un goût désagréable à la liqueur. *Charlemagne* recommandait aux régiseurs de ses domaines de conserver son vin dans de bons barils, *bonos barillos*, cerclés de fer. Dans les pays de grands vignobles, on ne se contentait pas seulement de tonneaux, on creusait en terre des espèces de citernes bien maçonnées, qu'on remplissait de vin. C'était dans ces grands réservoirs que l'on puisait pour remplir certaines bouteilles, sacoches ou cantines de cuir que les valets portaient à la suite de leurs maîtres, et qui pendaient à l'arçon de leurs selles. Une ordonnance du XIII^e siècle oblige les tanneurs d'Amiens de fournir deux paires de boucauts de cuir bons et suffisans à tenir vins, pour quand les vassaux de l'évêque seront par lui ou son vicaire conduits à l'arrière-ban. Les bouchers devaient fournir de la graisse pour couvrir lesdits boucauts, de peur que le vin ne s'échappât ou ne s'éventât.

pratique du vin. On lit dans Helyot que les Jésuites, ordre religieux fondé par Saint-Jean de Sienne, qui fut supprimé en 1668, par Clément IX, s'occupaient non-seulement à préparer des médicamens pour les pauvres, mais encore à distiller des eaux-de-vie d'où leur vint le nom de *gli padri dell' acqua-vita.* Mais l'époque à laquelle on imagina d'extraire de l'eau-de-vie du marc des raisins paraît plus tardive : Durival la fixe à l'an 1696 ; j'ignore sur quelle autorité. Diverses autres substances ont été employées à cet usage, les cerises, les prunes, la baie de sureau, la pomme-de-terre, etc. Il y a long-tems que les Suisses tirent, du fruit de la ronce, une liqueur qu'ils estiment.

Suivant Pline et d'autres auteurs, les anciens ont connu le cidre. On prétend néanmoins que son usage en France et en Angleterre n'a guères que trois siècles. Cette boisson fut d'abord imaginée en Afrique, et ce furent les Biscayens qui, commerçant dans cette partie du monde, en apportèrent la connaissance dans leur patrie. Ensuite les Normands ayant conquis la Neustrie, et faisant commerce avec les Biscayens, apprirent d'eux la manière de faire le cidre. Olivier de Serres dit que dans le Cotentin il se fait avec des pommes couleur de sang, dites pommes d'écarlate, un cidre rouge très-agréable à boire, et qui, étant un peu aromatisé avec du sucre et de la canelle, se conserve deux ans (6).

---

(6) Nos pères faisaient usage de plusieurs autres boissons, notamment de la bière, du poiré, du prunelet, etc. Pline nous atteste que de son tems on bûvait de la bière ; mais ce qui nous étonne, c'est qu'il ajoute qu'on avait le secret de la conserver pendant plusieurs années : ce secret est perdu pour nous. On trouve dans Diodore de Sicile, que les Egyptiens avaient deux sortes de bière ; l'une forte, appelée *zichès*, l'autre douce, qu'ils nommaient *curmi.* Les Gaulois conservèrent cette division, qu'ils tenaient sans doute des Phocéens ; leur bière forte portait le nom de *zitu*, et la douce était nommée *cervisia*, dont on a fait le vieux mot français *cervoise.* Julien l'Apostat n'aimait certainement pas la bière ; il nous reste une épigramme grecque de cet empereur qui le prouve, où, en apostrophant la bière, il dit à peu près : « Qui es-tu ? Non, tu n'es » point le vin de Bacchus : le fils de Jupiter a l'haleine douce comme le » nectar, et la tienne est celle d'un bouc. »

Le poiré est originaire de Normandie : il se fait de poires acerbes et

Le versificateur Saint-Amand, zélé panégyriste de cette boisson, ne se contente pas, dans une pièce de vers sur le cidre, de lui donner la préférence sur le vin; si on l'en croit, le cidre est l'or potable que la chimie a préconisé.

Les boissons chaudes, qui sont actuellement admises dans toute l'Europe, n'étaient pas connues au XVIe siècle. Ellis, dans un traité sur le café, dit qu'en 1555 la décoction de ce fruit était déjà usitée en Turquie. Les prédicateurs musulmans l'attaquèrent par des déclamations. Un muphti décida que les amis du café étaient ennemis de la loi de Mahomet. Un successeur de ce muphti décida le contraire. L'introduction du café n'eut lieu en France qu'en 1644, par des voyageurs de Marseille, et Galland raconte que Thévenot, revenu d'Orient en 1658, aimait cette boisson dont il régalait ses amis. En 1669, Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV, qui demeura à Paris pendant un an, commença à répandre l'usage du café; et enfin en 1672 un arménien, nommé Paschal, s'établit à la foire Saint-Germain et en vendit publiquement. Après le tems de la foire, il se retira sur le quai de l'Ecole, au coin de la rue de la Monnaie, où l'on voit encore un café : ce fut le premier de Paris; la tasse s'y vendait 2 sous 6 deniers.

Le chocolat nous vient d'Amérique, vers 1661. Nous devons son usage aux Espagnols, et c'est Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, qui nous l'a fait connaître. L'introduction du thé, originaire de la Chine et du Japon, est antérieure; elle date de l'an 1636. Nous le devons aux Hollandais, et sa boisson est tellement devenue à la mode, que dans certains pays, comme l'Angleterre, la Hollande, *déjeûner* y signifie exclusivement, boire du thé et manger des beurrées.

---

douces, comme le cidre de pommes. Fortunat, dans la vie de Sainte-Radegonde, reine de France, qui, étant veuve, menait une vie très-pénitente, dit que cette princesse ne buvait que de l'eau et du poiré, qui était alors la boisson des pauvres.

Le prunelet était une boisson composée d'eau et de prunes de haies fermentées, à laquelle, après une disette, fut réduit le peuple de Paris en 1420.

Le lupin, l'un des mets vantés par les anciens, n'est pas banni des tables en Espagne, en Corse et ailleurs. A la Chine, on mange le ver du hanneton, et les Sardes s'accommodent très-bien de la viande de jeunes chevaux. Les Romains, amateurs d'escargots, avaient des lieux destinés à les engraisser : ce parcage s'est maintenu dans la ci-devant Lorraine et le pays de Trêves. Il n'est pas rare d'y voir des *escargotières*. On nomme ainsi des endroits où, au milieu des pierrailles et de la mousse, sont déposés des milliers d'escargots. On les entoure d'une enceinte en maçonnerie, sur laquelle s'élève une cloison en fil d'archal, à pointes recourbées, pour empêcher ces animaux de s'échapper. La Bruyère-Champier, parle de l'escargot comme aliment. Des côtes de l'Océan on en fait quelquefois des envois dans les colonies : on en mange en Espagne, en Allemagne, mais très-peu à Paris. Je trouve dans un ouvrage imprimé à Paris, en 1692, sous le titre de *Maison réglée*, par Audiger, qu'à cette époque, la dépense annuelle de la table d'un homme riche, ayant tous les jours douze couverts, soir et matin, n'excédait pas 11,900 liv.

C'est encore au seizième siècle que nos régions septentrionales acquirent divers poissons, entr'autres la carpe, dont la patrie est le midi de l'Europe. La carpe a été portée en Hollande, en Suède; Mascall la procura, en 1514, à l'Angleterre; et Pierre Oxe, vers l'an 1560, au Danemarck. Le Grand-d'Aussi cherche à prouver qu'en France on a mangé de la baleine, et ne cite pas *Histoire du siége de Metz*, *d'Ambroise Paré*, qui lui en aurait fourni une nouvelle preuve. Les pauvres du Japon ne vivent que de chair de baleine, ainsi que les habitans des îles Feroë.

L'usage de manger de l'ânon, introduit par Mécène, fut renouvelé par le chancelier Duprat. On mangeait aussi des salades faites de sommités de mauve, de brionne et de houblon (7). Mais une bizarrerie assez remarquable pour la diététique, c'est qu'on faisait toujours germer les légumes avant de les faire cuire.

---

(7) On mange encore du houblon en salade dans la Belgique.

On voit, par la règle de Saint-Chrodegand, ordonné évêque de Metz par le pape Etienne, en 745, que de son tems, la faîne et le gland servaient encore de nourriture à l'homme. A mesure que les campagnes se couvrirent de moissons, les plantes céréales lui fournirent sa subsistance; la disette seule obligea de recourir quelquefois au gland : c'est ce qui arriva en 1548, dans le Mans, lors d'une famine. En Provence, suivant Quiqueran, le froment a toujours été le seul grain employé pour la nourriture des hommes. Il ajoute même que dans les tems de disette, on ne donne pas aux chiens le pain d'avoine, dont usent les Ecossais. Un auteur anglais, dans son Dictionnaire, définit l'avoine, un grain qui sert pour nourrir les chevaux en Angleterre et les hommes en Ecosse. Les Norvégiens aiment beaucoup le pain d'avoine. Poncelet dit en avoir mangé qui était supérieur à tout autre. On sait que l'on tire de l'avoine un très-bon gruau. La Framboisière, médecin de Henri IV, vantait l'orge mondé. On en mange beaucoup dans quelques départemens de l'est de la France, tandis qu'à Paris cet aliment sain, et peu coûteux, est presque inconnu.

Plusieurs écrivains regardent le fléau à battre le blé, comme une invention récente, quoique ce moyen soit indiqué par le bon sens. L'antiquité avait eu les moulins à bras et ceux qui ont l'eau pour moteur. Un chroniqueur de la Bohême a soutenu que, depuis douze siècles, on se servait des moulins à vent ou pneumatiques dans son pays. Mais nous croyons cette invention plus moderne, elle date du retour des Croisades et nous vient des Sarrazins qui en faisaient usage, ainsi que plusieurs autres objets d'industrie, de culture, et des plantes qui nous ont été apportées de chez eux. En 1726, on voulut appliquer les moulins à vent au labour des terres, ce qu'on a renouvelé de nos jours, mais sans succès. Les grands avantages qui peuvent résulter de leur emploi n'ont été bien sentis que par les Hollandais. A Sardam, sur deux lieues carrées, on compte environ 800 moulins à vent.

Le bluteau qui n'a été introduit qu'au commencement du seizième siècle, est mentionné dans un poëme du

treizième, suivant le Grand-d'Aussi. La mouture économique, qui consiste à faire repasser plusieurs fois les sons sous la meule, était usitée eu 1546, et c'était vers Senlis qu'on avait perfectionné cette méthode; mais elle n'était pas générale.

La découverte extrêmement utile du levain, est due au hazard. Les Gaulois, suivant Pline, se servaient de la levûre de bière : son emploi fut interrompu pendant des siècles, jusqu'au commencement du dix-septième, époque où l'on mit en vogue un pain mollet qui, étant plus difficile à faire lever, à raison des substances qu'on y mêlait, eut besoin d'un ferment plus actif, ce fut la levûre de bière; mais les médecins se divisèrent sur ses propriétés, bonnes ou mauvaises. On écrivit, on s'injuria, et vers 1670, la dispute durait encore. Du tems de la Bruyère-Champier, pour faire lever la pâte, on employait une eau vineuse, et l'on salait le pain.

Le seigle, connu des anciens, formait au seizième siècle une branche considérable d'agriculture. L'expérience avait appris qu'il convenait mieux que le froment dans les terres sablonneuses. La longueur de sa paille, utile pour lier les gerbes, fut un motif de plus, à mesure que la dégradation des forêts rendit plus chers les liens de bois.

Plusieurs variétés de blé se répandirent successivement : Olivier de Serres, en 1598, essaya dans son jardin le blé de Smyrne, ou le blé de miracle, qui a des épis latéraux : le produit fut de quarante pour un.

Pierre de Crescens, qui vivait au treizième siècle, ne parle pas du sarrasin; on peut conclure de son silence, qu'alors il n'était pas connu. Mais il était cultivé en Angleterre en 1517, en Belgique en 1661; nous croyons donc qu'il a été communiqué à la France par les Maures ou Sarrasins d'Espagne, à qui nous devons également le maïs, nommé aussi blé d'Espagne, de Turquie.

Quelques personnes veulent que nous soyons encore redevables aux Maures, du safran, que d'autres disent nous avoir été apporté par un pélerin venu du Levant. Lataille des Essarts prétend que les premiers oignons de safran furent apportés dans le Gâtinois vers la fin

du quatorzième siècle, et que jusqu'au commencement du dix-septième siècle on en vendait annuellement aux Hollandais et aux Allemands pour plus de trois cent mille francs. La France, qui au seizième siècle consommait plus de safran qu'aujourd'hui, parce qu'alors on en mettait dans la plupart des alimens, en produisait aussi beaucoup. La Provence, l'Albigeois et l'Angoumois étaient les cantons les plus renommés pour cette culture; maintenant on ne l'exerce plus que dans le Gâtinois.

En 1551, les Provençaux tentèrent la culture de la canne à sucre originaire des Indes-Orientales, et sur-tout celle du riz, venu aussi d'Orient, qui a été essayée de nouveau en France à des époques très-récentes. Cette dernière réussit peu dans le Lyonnais et dans la Provence, où il fallut régler par un édit, la portion de terrain que chaque ville ou village emploierait à cette culture actuellement abandonnée, quoique le gain y fût assez considérable. Le riz ayant besoin d'eaux stagnantes, ces eaux auront sans doute occasionné des fièvres, maladies qui auront fait négliger une culture qu'il faut laisser au Piémont où elle prospère.

Nous devons les melons aux conquêtes de Charles VIII, qui les rapporta d'Italie; ils devinrent communs en France, et furent, en 1586, l'objet d'un traité de *Jacques de Pons*, qui les croit venus primitivement d'Afrique en Espagne et en Italie. Olivier de Serres conseille les cloches de verre pour accélérer la maturité des melons; ce conseil annonce qu'on en faisait peu d'usage. Le Languedoc était vanté pour cette culture; on ne parlait pas encore des melons de Metz et de Vic, qui acquirent depuis une réputation méritée. Les melons Cantaloup sont originaires d'Arménie.

L'Italie nous donne aussi l'espèce de concombre nommé *Serpentin*; Toulouse fut la première ville qui la cultiva. Olivier de Serres prétend que nous avons tiré la citrouille de Naples et d'Espagne; ce dernier pays nous apprit l'usage des truffes, et nous transmit la scorsonère; l'auteur du *Jardinier Français*, la cultiva l'un des premiers vers l'an 1651.

L'épinard, originaire de l'Asie-Mineure, nous a été

donné par les Arabes ; quelques auteurs pensent que ce pourrait être le *chrysolaca* des Grecs ; la Bruyère-Champier assure que cette plante, dont il parle mal, était depuis plusieurs siècles, d'un grand usage à Lyon et sur-tout à Paris, et que le précepte du carême avait fait sa réputation, à cause de sa précocité.

Les artichauts, rares du tems de Pline, et qui paraissent indigènes dans l'Andalousie, avaient été ensuite abandonnés ; en 1473, à Venise, ils parurent une nouveauté. Vers 1466, ils avaient été portés de Naples à Florence, d'où ils passèrent en France, au commencement du seizième siècle, et sous Henri VIII, en Angleterre. Il faut remarquer que les artichauts étant de la famille des chardons, cela explique pourquoi nos historiens anciens disent que l'on mangeait des chardons en France ; mais l'on sait très-bien pour qui cette pâture est réservée. Les grosses fèves, et même les haricots, sont fort anciens dans les Gaules, et les pois chiches y ont été apportés il y a long-tems ; mais les petits pois verts, l'usage de les manger dans leur primeur et de les payer très-cher, ne sont connus qu'il y a à peu près cent cinquante ans. Les cardons nous viennent d'Espagne ; nos ancêtres ne mangeaient que des cardes-poirées.

Les choux verts, si communs en France actuellement, ont été apportés dans les Gaules par les Romains, ainsi que les choux rouges estimés et adorés des Egyptiens, et regardés par les Grecs comme la nourriture la plus saine. Mais les choux blancs viennent des pays Septentrionaux, et l'art de les faire pommer n'était pas encore connu du tems de Charlemagne. Olivier de Serres dit que de son tems, le chou-cabus dégénérait ; il fallait annuellement tirer des graines de Tortose, Savone et Briançon. Vers la fin du seizième siècle, les brocolis, ou petits choux verts, furent apportés d'Italie en France. Les choux-fleurs, venus du Levant en Italie, passèrent en France et de-là en Allemagne. Les laitues ordinaires sont fort anciennes dans les Gaules, mais on a trouvé assez tard la manière de les faire pommer. Les chicons, auxquels nous donnons le nom de laitues-romaines, sont originaires des en-

virons de Rome, et en ont été apportés par Rabelais, le savant curé de Meudon.

L'introduction de quelques fleurs peut ici obtenir une place. La tulipe, originaire de la Cappadoce, fut apportée en Europe, en 1559, et Conrad Gesner la vit à Augsbourg vers ce tems. Nous devons la tubercule, à un minime que le savant Peiresc avait envoyé en Perse. Les roses sont originaires des îles de la Méditerranée; j'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois le droit d'élever des rosiers était restreint; c'était un privilége particulier. La conquête du Nouveau-Monde procura à l'Europe, la grenadille, indigène au Mexique et au Pérou, qui fut présentée au pape Paul V. La capucine du Pérou, qui fut apportée en 1684; la sensitive du Brésil; la dionée du Mexique, ainsi que le chèvre-feuille; la belle-de-nuit originaire du même pays (8); la vanille, la verveine, l'aristoloche, l'aster, etc., et l'héliotrope trouvée par J. Jussieu dans les vallées des Cordillières au Pérou. Nous devons à l'Asie, le myrthe, le lys originaire de la Palestine; le lilas de l'Asie-Mineure, apporté par Busbec, ambassadeur de Ferdinand II, à la Porte; la reine-marguerite, par le P. d'Incarville, jésuite; le jasmin des côtes de Malabar; la pervenche de Madagascar et de Java; l'Agathis et la jacinthe de l'Inde, le baume de l'Arabie et l'hortensia de la Chine. La découverte du Cap de Bonne-Espérance nous a offert la mauve, le géranium, etc. L'encens que l'on tire du royaume d'Ades en Afrique, a été connu des anciens. PH. D*.

(La suite au N° prochain).

L'ÉNÉIDE, traduite en vers par M. J. HYACINTHE GASTON, proviseur du Lycée de Limoges. Tome III°. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. Gaston vient de terminer un grand travail, sa

---

(8) Cette fleur, qui n'ouvre son calice que le soir, paraît vouloir nous priver de son éclat; mais elle est d'un climat où les jours répondent à nos nuits, et elle a quitté sa patrie sans en perdre les usages : elle en indique les heures partout où elle se trouve.

traduction en vers de l'*Enéide*. Les huit premiers livres ont été reçus avec une faveur que méritaient bien le zèle et le talent de l'auteur ; les quatre derniers qu'il publie en ce moment, ont les mêmes droits au même accueil.

La traduction de M. Gaston ne peut pas être jugée seulement par comparaison avec l'original : il faut encore examiner si elle est supérieure, égale ou inférieure à celle de M. Delille, et dire à quel point l'une l'emporte sur l'autre, ou le lui cède. Je n'éluderai point cette obligation assez difficile qui m'est imposée par la circonstance, et je m'en acquitterai du moins avec beaucoup de franchise.

M. Gaston a incontestablement sur M. Delille l'avantage de la précision. Je prends pour exemple le neuvième livre. Il a 818 vers dans Virgile ; M. Delille l'a traduit en 1200 vers, et M. Gaston en 948 seulement. M. Gaston n'a donc que 130 vers de plus que Virgile, et il en a 250 de moins que M. Delille. Je sais bien que cette petite supputation ne décide pas tout à fait la question de la précision ; qu'il se pourrait que M. Gaston, avec ses 250 vers de moins que M. Delille, fût réellement plus diffus que lui, si, laissant de côté beaucoup d'idées et d'expressions essentielles de son auteur, il avait rendu avec prolixité celles qu'il aurait conservées. Mais, avant que j'examine la chose sous ce point de vue, on conviendra, j'espère, que M. Delille, en faisant près de 400 vers de plus que Virgile, a excédé la différence naturelle qu'il y a du français au latin sous le rapport de la concision ; de même que M. Gaston, en qui cette différence n'est que de 130 vers, ne s'est peut-être pas donné, en raison de l'inégalité des deux langues, une marge suffisante pour exprimer avec la facilité convenable toutes les pensées et toutes les images de son original. Je vais m'occuper de prouver l'un et l'autre.

Voici le début du livre :

Atque ea diversâ dum parte geruntur,
Irim de cœlo misit saturnia Juno
Audacem ad Turnum. Luco tum forte parentis

Pilumni Turnus sacratâ valle sedebat.
Ad quem sic roseo Thaumantias ore locuta est, etc.

M. Gaston a traduit ainsi ces vers :

De Junon cependant la prompte messagère
Encourage Turnus dans un bois solitaire
Que la religion consacre à ses aïeux.

Pourquoi s'être piqué ici de faire deux vers de moins que Virgile ? Le traducteur a-t-il exprimé toutes les circonstances? Non. Le goût lui commandait-il d'en sacrifier quelques-unes ? il ne me semble pas. Le premier vers du texte sert à lier le livre qui précède à celui qui commence : le mot *cependant*, cette transition bannale et sèche, ne le remplace pas dans la traduction. J'y vois bien qu'Iris entretient Turnus dans un bois consacré à ses aïeux. Mais que faisait Turnus dans ce bois ? auquel de ses aïeux ce bois était-il consacré ? Le traducteur me le laisse ignorer. Si Virgile n'a pas eu tort d'entrer dans ces détails, M. Gaston a eu tort de les supprimer ; il n'y a pas de milieu. Ce serait assez pour l'histoire de nous apprendre qu'un personnage a donné à un autre de tels avis dans une telle circonstance; mais on demande davantage à la poësie : il faut qu'elle peigne le lieu de la scène, l'attitude, l'action, le costume des interlocuteurs. Comme elle ne raconte guère que des fables, elle doit faire comme ces habiles menteurs qui ont grand soin d'orner leurs faux récits d'une foule de petites particularités auxquelles la crédulité se prenne, et qui fassent penser qu'à moins d'avoir vu les choses, on ne saurait les si bien décrire. M. Delille a fait un vers de plus que Virgile, et par conséquent trois de plus que M. Gaston ; mais il a tout exprimé, et je le trouve ici plus véritablement précis que son émule, dont les vers ont le double défaut du vague et de la sécheresse. Voici ceux de M. Delille :

Tandis que loin des siens l'infatigable Enée
Joint au sort des Toscans sa haute destinée,
Junon envoie Iris au superbe Turnus.
Tranquille, il sommeillait au bois de Pilumnus.
Iris vient et l'éveille ; et sa bouche de rose
Adresse ce discours au héros qui repose.

M. Delille, il faut encore l'avouer, l'emporte de beaucoup sur M. Gaston par la poësie d'expression ; et M. Gaston, à cet égard, partage la destinée commune de tous nos versificateurs vivans. La Muse qui n'a pas départi fort libéralement à M. Delille le don de l'invention, ni même le talent de la disposition, lui a donné, en dédommagement, le coloris poëtique le plus séduisant, et l'art de tailler, de polir, d'enchasser, pour ainsi dire, les élémens du langage, de manière à produire les reflets les plus éblouissans. C'est un habile lapidaire qui met quelquefois du stras en œuvre, mais qui sait lui donner les feux du diamant. M. Gaston, dont la main n'est pas aussi industrieuse ou du moins aussi exercée, arrange avec soin, élégance et régularité sur-tout les expressions qu'il a choisies avec discernement ; mais elles n'ont pas toujours sous sa plume ce jeu, ce mouvement, ces oppositions piquantes qui font l'éclat et le charme des vers. Iris s'est acquittée de son message auprès de Turnus.

Dixit ; et in cœlum paribus se sustulit alis ;
Ingentemque fugâ secuit sub nubibus arcum.

Traduction de M. Gaston :

La Déesse à ces mots, remonte *dans* les cieux,
Et trace *dans* la nue un sillon radieux.

Ces deux vers, pris en soi, n'ont rien de répréhensible, si ce n'est, peut-être, la répétition du mot *dans*, qui, à la première fois, serait facilement et avantageusement remplacé par le mot *vers* : du reste, ils sont bien tournés et disent ce qu'ils veulent dire. Cependant on ne peut s'empêcher de regretter l'omission du *paribus alis*, et sur-tout de l'*ingentem arcum*. Cette dernière circonstance est d'autant plus importante que, par son moyen, Virgile unit l'image d'Iris remontant vers les cieux à l'idée du météore connu sous le nom d'*Iris* ou d'*arc-en-ciel*. M. Delille a beaucoup mieux traduit ces deux vers :

Elle dit, et soudain de son aîle brillante
Trace en arc radieux sa route étincelante.

étincelante est peut-être un peu fort ; mais ces expressions d'*aîle brillante*, d'*arc radieux*, et de *route étince-*

lante, rassemblées dans deux vers, leur donnent tout l'éclat du phénomène que décrit le poëte ; voilà ce qu'on appelle de la poësie d'expression et d'image, ce que M. Delille possède à un suprême degré, et dont M. Gaston paraît quelquefois privé.

Je soupçonne que M. Gaston, qui a fait une grande partie de sa traduction depuis que celle de M. Delille a paru, a été plus contrarié que servi par la connaissance qu'il a prise de celle-ci. Il faudrait, je le sens, avoir un bien grand empire sur soi-même pour s'empêcher de lire un ouvrage contre lequel on a le dessein de lutter, et que s'en abstenir, ce serait en quelque sorte se battre les yeux bandés ; toutefois je pense que cette manière serait avantageuse à plusieurs égards. Sans doute lorsque l'on voit son adversaire, on évite plus sûrement son approche ; mais c'est aussi pour cela qu'on réussit moins à l'atteindre lui-même. Parlons sans figure ; M. Gaston, connaissant la traduction de M. Delille, paraît avoir évité avec un soin extrême de se rencontrer avec lui. Si l'on en excepte un très-petit nombre de vers qui ne pouvaient pas se traduire de deux manières, son ouvrage n'offre pas la plus légère trace d'imitation et d'emprunt : l'affectation du contraire s'y ferait plutôt sentir. Il n'y a pas de doute que M. Gaston, s'il n'avait eu aucune connaissance des vers de M. Delille, ne se fût beaucoup plus souvent rencontré avec ce poëte célèbre ; et c'était une chance dont il ne fallait peut-être pas se priver. Dans ces rencontres purement fortuites, M. Gaston aurait eu une liberté originale, et mis des différences plus ou moins heureuses qui auraient écarté de lui tout soupçon de plagiat. Employant à s'approcher d'autant plus de Virgile, toute l'attention qu'il a mise à s'écarter du chemin déjà tracé par M. Delille, s'il n'eût atteint que rarement à la perfection du premier, il se serait du moins tenu plus souvent à la hauteur du talent de l'autre. Pour tout dire en un mot, il semble s'être trop occupé de faire autrement que M. Delille, pour avoir pu faire mieux ou même aussi bien. Ce sont deux systêmes de traduction, tout contraires, et dont l'opposition ne peut être l'effet du hasard. Si l'un des tra-

ducteurs n'avait pas trop fréquemment délayé le texte dans une paraphrase élégamment verbeuse, l'autre ne se fût probablement point piqué d'une précision qui quelquefois dégénère en infidélité et en sécheresse. Si dans un grand nombre de passages, la grâce de M. Delille n'était pas devenue de la manière, et son coloris de l'enluminure, le style sage et pur de M. Gaston ne serait peut-être pas devenu lui-même timide et froid, sa versification, sans être brillantée ni antithétique, aurait été moins terne, moins monotone. *In vitium ducit culpæ fuga.*

(La fin au Numéro prochain).

VARIÉTÉS.

Académie Impériale de musique. — Le succès de l'opéra de la Vestale croît à chaque représentation. Ce bel ouvrage gagne beaucoup à être vu une seconde fois, et cette épreuve est une marque incontestable du mérite réel de cette tragédie lyrique ; à une première représentation, le cœur se laisse quelquefois surprendre par des situations attachantes, et l'on applaudit alors ce que souvent on blâme ensuite ; il n'en est pas ainsi de la Vestale, et chaque nouvelle représentation sanctionne le premier jugement du public.

L'action se passe à Rome, ce jour où Licinius, général romain et vainqueur des Gaulois, doit obtenir les honneurs du triomphe : il reçoit la couronne triomphale des mains de Julia, jeune vestale qui jadis lui fut promise, et pour laquelle il brûle toujours des mêmes feux : pendant cette cérémonie il lui annonce qu'il se rendra la nuit dans le temple de Vesta, où elle est chargée d'entretenir le feu sacré.

Au second acte, Julia est dans le temple de la Déesse ; elle balance entre le devoir et l'amour ; mais ce dernier sentiment l'emporte, et elle ouvre les portes du temple à son amant : à la vue de Licinius, Julia oublie tout, et laisse éteindre le feu sacré. Un bruit extérieur se fait entendre, et Licinius qui sait que la perte de Julia serait inévitable s'il était surpris dans ce temple, s'échappe, et jure de revenir la soustraire au sort qui la menace ou de périr avec elle. Le souverain pontife menace Julia de la mort si elle ne nomme l'audacieux qui a profané l'enceinte du temple, la Vestale se

tait ; on la dépouille de ses ornemens, on lui jette un voile noir sur la tête, et elle est remise aux mains des licteurs.

Le troisième acte représente le champ d'exécration ; Licinius implore du souverain pontife la grâce de Julia, il ne peut l'obtenir. Julia est amenée sur la scène, elle va périr; mais Licinius revient à la tête de quelques amis fidèles s'opposer à l'exécution de cette sentence barbare : il s'engage un combat pendant lequel le feu du ciel consume le voile de Julia qui était exposé sur l'autel de Vesta. A ce signe de pardon le pontife prononce, au nom de la Déesse, la grâce de Julia, et les amans sont unis dans le temple de Vénus Erycine.

Le Poëme, qui est de M. Jouy, est très-bien écrit, et coupé d'une manière habile et favorable pour la scène. On s'accorde généralement à dire que le second acte, sur-tout, est d'un très-grand intérêt, et l'un des plus beaux du théâtre lyrique. Je ne prétends pas disculper l'auteur des critiques que l'on a faites de son ouvrage ; cependant je dois observer qu'on lui a adressé un reproche qui ne me semble pas fondé : on lui demande pourquoi Licinius choisit le jour même de son triomphe pour entretenir Julia de sa passion : je ne répondrai que par une raison qui me paraît péremptoire, c'est que Licinius ne peut approcher de Julia qu'au moment où elle le couronne.

La musique, qui est de M. Spontini, élève du fameux Cimarosa, fait le plus grand honneur à ce jeune compositeur, et le place au rang de nos meilleurs musiciens. Son premier ouvrage à l'Opéra est un véritable coup de maître. Je ne veux cependant pas laisser croire que M. Spontini a déjà égalé Gluck et Sacchini, cet éloge serait outré : je dirai même franchement, que j'ai remarqué quelques fautes de prosodie dans le récitatif, et c'est sur-tout à un étranger qu'il faut les pardonner. Cependant que M. Spontini ne s'offense pas de cette remarque : lorsqu'on a autant de talent que lui on est digne d'entendre la vérité ; ce qui lui manque s'acquiert par l'habitude et l'étude de notre langue, et l'auteur de la musique de la Vestale, possède ce que l'on ne peut gagner même par le travail, le génie de la musique.

Le défaut de place m'oblige à parler, dans un autre article, des ballets, des décorations, des artistes du chant et de la danse, qui se sont distingués dans l'Opéra de la Vestale. B.

N. B. Pour donner, suivant l'usage, à la fin du trimestre, une *Table des matières*, nous renvoyons au N° prochain, l'article *Politique*.

TABLE

Du quatrième Trimestre de l'année 1807.

TOME TRENTIÈME.

LITTÉRATURE. — POÉSIE.

FRAGMENT d'un poëme nouveau, intitulé *les Rosecroix*; par *Ev. Parny*. Page 3
Fragment du *Retour de Trajan*, comédie inédite; par M. *Arnault*. 6
Conseils tirés d'une poëtique en vaudevilles; par *G*. 9
Aux Académies, sur les élections. *Id.*
Céphise et l'Amour, conte imité de Montesquieu. 43
Epître à Mademoiselle *De Saint-P****. 53
Chant lyrique pour l'inauguration de la Statue de l'Empereur à l'Institut; par M. *Arnault*. 98
Traduction d'une Ode d'Horace. 100
Fragment d'un chant sur la lumière, tiré d'un poëme inédit de *Népomucène-Louis Lemercier*. 145
La Rose, le Jasmin et le Chêne, fable; par M. *Ginguené*. 150
L'Amour berger, imitation du prologue de l'*Aminte*, poëme du Tasse; par M. *Henri Terrasson*, de Marseille. 193
L'Automne, ode; par M. *De Bridel*. 195
Apologie de l'Art d'aimer d'Ovide, par lui-même; par M. *De Saint-Ange*. 197
La Raison, discours en vers avant la distribution des prix de l'école de Sorèze, l'an 1807. 241
Vers sur un portrait de l'Empereur, fait pour la ville de Brest, par Mad^e. *Benoist*; par M. *Chazet*. 246
Le dernier vœu d'Alexandre le Macédonien, extrait du Journal de Platon; par Mademoiselle *Cosson*. *Id.*
L'Homme comme il y en a tant; par M. *Blanchard de la Musse*. *Id.*
Lémor, chant Gallique; par M. *Victorin Fabre*. 285
Epître à la Garonne; par M. *Ch.-Maur. Fé*. 337
Le Moucheron, fable; par M. *Deguerle*. 340
Chant triomphal pour le retour de la grande-armée; par M. *Arnault*. 385
Le Cheval et l'Ane, fable; par M. *Ginguené*. 386
Epigramme; le Dormeur à l'Académie; par M. *Jouyneau-Desloges*. 388
A la Grande-Armée; par M. *Valmalete*. 433
Couplets chantés à la fête donnée par le Sénat, le 28 novembre 1807; par M. *Cauchy*. 436

Le Grammairien mourant; par M. *Couvret.* 437
Boutade; par M. *Népomucène Lemercier.* 481
L'Amour piqué par une Abeille; par M. *Pellet*, fils. 482
Mort de Clorinde (fragment traduit de la Jérusalem délivrée; par M. *Pasquier.* 529
Satire contre les grands repas; par M. *François (de Neufchâteau).* 577.
Enigmes. 9, 53, 101, 150, 197, 246, 296, 341, 388, 438, 483, 530.
Logogriphes. 10, 54, 102, 151, 198, 247, 296, 341, 389, 438, 483, 531.
Charades. 10, 54, 102, 151, 198, 247, 296, 341, 389, 438, 483, 531, 584.

MÉLANGES. — EXTRAIT.

Hermodore et Euphrasie. — Anecdote athénienne; par M. *Amaury-Duval.* 11
Sur la tragédie d'Eschile, intitulée: *Prométhée*; par M. *Legouvé.* 19
De l'Égypte sous la domination des Romains; par M. *L. Regnier.* 31
Achille à Scyros. Poëme; par M. *Luce de Lancival.* 37
La Mode, Conte; par M. *de Boufflers.* 55, 103, 152.
Sur la traduction ou plutôt sur l'imitation de deux Nouvelles de Cervantes; par *Florian.* 69
Manuel, Anecdote portugaise. 71
Journal historique, ou Mémoires critiques et littéraires de *Charles Collé.* 76
Fables nouvelles en vers, divisées en neuf livres; par M^me^ *A. Jolivau.* 86
Les Rosecroix, poëme de M. *Parny.* 115
Histoire critique de la République Romaine; par M. *Lévesque.* 124
Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, poëme du docteur *Chrysostôme Mathanasius.* 133
La Mort de Socrate, drame; par M. *Bernardin de Saint-Pierre.* 161, 199, 248 et 390.
Observations sur la réponse de M. d'*Aguilar* à M. *S.*; insérée dans le Mercure du 27 Septembre dernier. 168
OEuvres posthumes de M. *de Nivernois.* 181
Novæ Hollandiæ plantarum specimen; par M. *de la Billardière.* 216
Histoire Grecque de Thucydide; par M. *Gail.* 219
Remarques morales, philosophiques et grammaticales, sur le Dictionnaire de l'Académie. 223
Quelques mots sur le beau sexe et ses détracteurs; par *J. M. Mossé*; suivis des premiers essais poëtiques du même auteur. 229
De l'Egoïsme; par M. *Vigée* 259
Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon, etc.; par M. *Thurot.* 262
Voyage dans les îles Baléares et Pithieuses; par *André Grasset-de-Saint-Sauveur.* 273
Le Génie voyageur, poëme; par M. *Et.-Hyppolite Lefebvre.* 276
Bettina, Nouvelle imitée de l'allemand; par M. *Sevelinges.* 297

Discours sur l'Etude ; par M. *De Guerle.* 308
Histoire de Bertrand Du Guesclin ; par M. *Guyard de Berville.* 315
Eloge historique du général d'Hautpoult. 526
Sur l'Espérance ; par M. *Al. B***t.* 443
Essai sur les maladies du Cœur ; par M. *Corvisart.* 349
Essai historique, géographique et politique sur l'Indoustan ; par M. *Le Goux de Flaix.* 355
Le Barde de la forêt-noire, imité de l'italien d'après Monti ; par M. *Deschamps.* 365
Observations sur l'anatomie du cerveau ; par le docteur *Gall.* 399
Nouveau Dictionnaire latin et français ; par M. *Fr. Noël.* 408
Recherches historiques sur le Cardinal de Retz ; par M. *V. D. Musset-Pathay.* 417
Le livre des prières de Fénélon. 419
De la Tragédie Italienne au XVI^e siècle ; par M. *Ginguené.* 439
Sur la Réponse de M. Lévesque à l'extrait de l'histoire critique de la République Romaine. 450
Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle pendant la grossesse ; par M. *Demangeon.* 459
Notice sur la Cour du Grand-Seigneur ; par *J. L. Beauvoisins.* 469
L'heureux accident, conte de M. *de Boufflers.* 484 et 531.
Histoire des quatre Espagnols ; par M. *Monjoie.* 503
Mémorial du Sage ; publié par *C.* 516
Sur la Sophonisbe du Trissin ; par M. *Ginguené.* 545
Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide ; par M. *Schlegel.* 556
Clara, ou les mariages de convenance, nouvelle imitée de l'Espagnol ; par M. *L. Sevelinges.* 584
Sur le mariage de Figaro, et sur *Beaumarchais* ; par M. *Esmenard.* 597
De la considération ; par M. *Vigée.* 603
Théâtre de l'agriculture et mesnage des champs, d'*Olivier de Serres.* 605
L'Enéide, traduite en vers par M. Gaston. 623

VARIÉTÉS.

Pages 43, 89, 138, 187, 235, 280, 329, 369, 424, 474, 520, 567, 628.

NOUVELLES POLITIQUES.

Pages 46, 95, 142, 188, 238, 286, 333, 380, 429, 478, 525, 573.

ANNONCES.

Pages 96, 144, 192, 240, 288, 336, 384, 432, 480, 528, 576.

Fin de la Table des Matières du quatrième Trimestre.

MERCURE DE FRANCE,

JOURNAL HISTORIQUE,

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

DE LA SEINE

PROSPECTUS.

Il n'existe aucun journal littéraire plus ancien que le *Mercure de France*; car il date au moins de 1721. On le ferait même remonter à 1605, si l'on tenait compte des productions périodiques, que Renaudot, de Vizé, Dufresny, Lefebvre et Buchet ont publiées sous ce même nom de *Mercure*, et qui n'étaient pas toujours étrangères à l'histoire des belles-lettres. Mais c'est en 1721 que le *Mercure de France* commence en effet de prendre, entre les mains de La Roque, un caractère plus fixe, moins frivole, et d'appartenir utilement à la littérature. Nous ne parlons ici de son ancienneté, que parce qu'il a de meilleurs titres à l'estime publique. Lorsque vers 1730, Desfontaines et d'autres libellistes, trouvant les rédacteurs du journal de Trévoux trop timides, et certains de les surpasser, abaissèrent la critique jusqu'à l'injure, et déshonorèrent une profession que Bayle et Fontenelle avaient ennoblie, le *Mercure* en sut conserver la décence et la dignité: il dédaigna cette vogue ignominieuse qui exige si peu de talent, et qui survit à peine quelques instans aux misérables intrigues qui la soutiennent.

Une époque mémorable dans l'histoire de notre littérature et sur-tout de notre prose, s'ouvrit en 1748 par l'*Esprit des lois*, et s'est terminée en 1789 par l'*Anacharsis*, après avoir produit, entre autres

travaux célèbres, ceux de Buffon et de d'Alembert, ceux de Jean-Jacques et de Thomas, et une grande partie de ceux de Voltaire. Ce *Mercure*, successivement rédigé, durant ces quarante années, par Raynal, Marmontel, Laharpe, Chamfort, etc., etc., toujours digne de ces écrivains et de leurs collaborateurs estimables, le fut sur-tout de l'époque elle-même. Le talent et le goût appréciaient les œuvres de la raison et du génie. Honorée, éclairée par des chefs-d'œuvre, la nation l'était encore par les tableaux abrégés qui lui en étaient offerts, et les descriptions de ces monumens de sa gloire, étaient presque elles-mêmes des monumens. Plusieurs de ces articles du *Mercure*, recueillis, depuis, avec les autres écrits de leurs auteurs, intéresseront toujours par l'élégance du style autant que par la profonde justesse des idées; et l'on formerait de ceux qui ne sont pas recueillis encore, des volumes pleins de grâce et d'instruction.

Le *Mercure de France*, interrompu en 1793, fut continué quelques mois après par le Journal connu aujourd'hui sous le titre de *Revue Littéraire*. Ce dernier Journal eut le bonheur d'hériter, en des tems affreux, des plus sages principes du *Mercure*, de ses meilleures traditions, et de quelques-uns de ses Rédacteurs. Il a contribué à perpétuer la littérature française, malgré les efforts trop réunis de ceux qui la voulaient éteindre, et de ceux qui s'empressaient de déplorer à grands cris sa décadence. Après avoir été quelque tems en France le seul Journal littéraire, la *Revue* est restée jusqu'à ce jour l'un des ouvrages périodiques les plus recommandables. Elle a même embrassé, plus complètement que le *Mercure* n'avait pu le faire, le système des connaissances humaines. En consacrant plus d'espace aux sciences physiques et mathématiques, elle a contribué peut-être à les rapprocher utilement des belles-lettres. On a mieux senti combien l'art d'écrire importe à toute science: on a reconnu qu'il n'y a pas de signe moins équivoque de la vérité des idées que la précision et l'élégance de leur expression, qu'en toute matière enfin le progrès de l'art du langage est la mesure exacte du progrès de l'art de penser. Embellies de leur perfection même, les sciences physiques ont été

plus étudiées par ceux qui ne se destinaient ni à les enseigner, ni à les étendre : plusieurs parties de ces sciences sont devenues en quelque sorte des connaissances littéraires, et l'on a moins exclu l'étude de la nature de l'apprentissage de l'écrivain.

En réunissant aujourd'hui la *Revue littéraire* au *Mercure de France*, on ne consulte que l'intérêt des lettres. Ces deux Journaux remarquables par le mérite de leurs rédacteurs, et par des articles d'un style soigné, dans lesquels les bonnes théories littéraires étaient défendues avec un talent également estimable, s'honorent l'un et l'autre en s'associant. On peut apprécier tous les avantages que produira le concours de rédacteurs distingués, qui au lieu de diviser leurs efforts, vont les réunir; en effet, ils offriront aux lecteurs les tributs simultanés d'un plus grand nombre de talens divers, dont quelques-uns, appliqués déjà successivement et à la *Revue* et au *Mercure*, ont contribué aux succès des deux entreprises. Le résultat de cette association peut-être inattendue, mais nécessaire, sera donc de rendre au *Mercure de France* l'éclat dont il a brillé depuis 1748 jusqu'en 1789, dans un tems où le trône ne réfléchissant aucune lumière, n'encourageait aucun progrès. Aujourd'hui, quand le génie exerce et agrandit le pouvoir suprême, quand un héros vient de rouvrir, de sa main triomphante, toutes les sources de l'instruction, quand il redemande une littérature digne du siècle que son nom consacre, c'est plus que jamais à proclamer les chefs-d'œuvre des lettres, des sciences et des arts, que les Rédacteurs du *Mercure* sont appelés. La gloire à laquelle ils aspirent, c'est que leurs éloges, leurs conseils et même leurs critiques soient des hommages toujours honorables au talent qui les recevra et à celui qui doit les offrir. Jamais du moins ils n'auront à redouter cet opprobre si souvent et si justement versé sur les détracteurs de toutes les renommées littéraires; et s'il est vrai que de tels outrages puissent atteindre de si bas des littérateurs distingués, s'ils peuvent décourager ceux qui entrent dans la carrière, condamner même au silence ou à la paresse ceux qui ont commencé de la parcourir, ce ne sera point au *Mercure de France*, quelque